BEIHEFTE DER FRANCIA

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

Band 46

LE « JOURNAL DES DAMES ET DES MODES »

OU

LA CONQUÊTE DE L'EUROPE FÉMININE

(1797 - 1839)

par

ANNEMARIE KLEINERT

JAN THORBECKE VERLAG STUTTGART

2001

ANNEMARIE KLEINERT

LE

« JOURNAL DES DAMES ET DES MODES »

OU

LA CONQUÊTE DE L'EUROPE FÉMININE

(1797 - 1839)

JAN THORBECKE VERLAG STUTTGART

2001

BEIHEFTE DER FRANCIA

Herausgeber: Prof. Dr. Werner Paravicini

Redaktion: Dr. Stefan Martens

Deutsches Historisches Institut, 8, rue du Parc Royal, F 75003 Paris

Jan Thorbecke Verlag, Stuttgart

2001

Sommaire

1 Introduction **1**

2 Les débuts du journal **11**
2.1 La renaissance d'une presse féminine après la Terreur 11
2.2 La fondation du périodique en 1797 17
2.3 Les contrefaçons d'illustrations et d'articles du magazine . . . 35
2.4 Le fondateur, victime d'un attentat contre Napoléon 49
2.5 Un ancien prêtre, éditeur du journal : Pierre de La Mésangère 57
2.6 Le siège du journal rue Montmartre 72

3 L'apogée de l'illustré **85**
3.1 Le magazine sous Napoléon : Moniteur officiel de la mode . . 85
3.2 Diffusion et tirage 112
3.3 Abonnés et lecteurs 127
3.4 La Mésangère, mécène de jeunes talents 151
3.5 Vers 1830 : l'éditeur vieillissant se heurte à certains obstacles 161
3.6 Le conflit entre les héritiers de La Mésangère 181

4 Le déclin et la succession du périodique après 1831 **194**
4.1 Crise et relance 194
4.2 Une femme à la tête de l'illustré 209
4.3 Balzac et le *Journal des Dames et des Modes* 232
4.4 La même revue sous un nouveau titre : *Gazette des Salons* . . 264
4.5 L'Association universelle des journaux de modes, littérature . 272
4.6 Les successeurs du célèbre pionnier de la presse de mode . . . 283

5 Conclusion **298**

6 Quelques gravures du journal reproduites en couleur **305**

Annexe **313**

A Répertoire des transformations subies par le journal **313**
A.1 Titres et sous-titres . . . 313
A.2 Périodicité . . . 313
A.3 Format des pages . . . 314
A.4 Prix de l'abonnement en France . . . 314
A.5 Adresses du siège du journal . . . 314
A.6 Nombre de pages des cahiers du journal . . . 315
A.7 Présentation des gravures . . . 315
A.8 Tableau de production annuelle des cahiers parus . . . 316
A.9 Datation selon le calendrier républicain . . . 319

B Les collaborateurs du magazine **322**
B.1. Noms et dates de collaboration des éditeurs, rédacteurs, dessinateurs, graveurs, imprimeurs et distributeurs . . . 322
B.2 Portraits des principaux collaborateurs . . . 329

C Répertoire des illustrés et séries rattachés au journal **353**
C.1 Les illustrés annexés par le journal . . . 353
C.2 Environ mille six cents gravures publiées en séries au siège du journal . . . 353

D Le journal, objet de collections **367**
D.1 Prix payés par les collectionneurs . . . 367
D.2 Bibliothèques publiques possédant le périodique . . . 369

E Quelques pages extraites du Journal des Dames ... **372**
E.1 Fac-similé du premier cahier paru le 20 mars 1797 . . . 373
E.2 Choix d'articles et de gravures publiés par le journal . . . 381
E.2.1 La grande politique dans un magazine non-politique 381
E.2.2 Le journal, haute école de galanterie et de conversations spirituelles . . . 386
E.2.3 Le journal, reflet de l'industrialisation croissante . . 393
E.2.4 La vie littéraire, artistique et théâtrale . . . 401
E.2.5 Paris et l'espace habité . . . 412
E.2.6 La société parisienne . . . 419
E.2.7 L'émancipation des femmes . . . 426
E.2.8 Le magazine, guide en matière d'éducation . . . 433
E.2.9 Faits divers . . . 438
E.2.10 Modes et coutumes . . . 444

F Inventaire des documents **455**
F.1 Documents d'archives 455
F.2 Bibliographie 458
F.3 Journaux féminins, almanachs et autres périodiques consultés 476
F.4 Crédit photographique 481

Remerciements **482**

Liste des figures **483**

Index **487**

Pour mon fils MICHAEL

C'est un ouvrage plus grave qu'on ne pense et d'une influence plus grande qu'on ne s'imagine.
Lettre écrite par un abonné de Chartres le 24 avril 1799.

Chapitre 1

Introduction

Dans les premières décennies du XIXe siècle, l'Europe féminine suivait ses ordres. Non, il ne s'agit pas des commandements de Napoléon, mais tout simplement de ceux d'un ancien ecclésiastique de province qui s'était enfui à Paris après avoir été en butte aux persécutions de la gent révolutionnaire. Arrivé dans la capitale, il participa, dans l'anonymat, à la fondation d'un périodique de mode grâce auquel il fit fortune et qui lui procura un pouvoir comparable à celui de Napoléon : "Il y eut vraiment partage entre Napoléon et M. de La Mésangère," écrit un journaliste anonyme le 15 novembre 1834. "A celui-là, la conquête de l'Europe masculine; l'Europe féminine échut à celui-ci. Et faut-il le dire, Napoléon a perdu ses conquêtes, et celles de M. de La Mésangère nous sont restées."[1]

Ces propos exagèrent sans doute quelque peu l'importance de l'éditeur de la publication intitulée *Journal des Dames et des Modes*, mais ils n'en montrent pas moins son influence. En effet, La Mésangère a créé un illustré qui compte parmi les plus éminents de l'époque, tant par son record de longévité : près de quarante-deux ans, de 1797 à 1839, que par la célébrité des artistes et auteurs qui y ont collaboré et par son influence sur la vie socio-culturelle d'un moment de l'histoire où l'on passait du classicisme au romantisme. Ce fut l'une des premières revues de mode parues en France, qui forma le goût européen dès le Directoire jusqu'à l'épanouissement de l'ère industrielle, donc pendant un épisode moins connu que ceux qui l'ont précédé ou suivi. Par son tirage, il fut même à la tête des périodiques non-quotidiens et de la plupart des titres quotidiens. A feuilleter rapidement ses pages, on devine qu'il s'agit de l'un des plus vastes et des plus pittoresques panoramas esthétiques sur les mœurs, habitudes et plaisirs du temps et que bien des faits et des hommes se cachent derrière cette lecture souvent amusante.

Outre son appellation officielle, l'illustré eut de nombreux titres qui ont probablement créé une confusion peu propice à assurer sa renommée post-

[1] La citation, extraite du *Journal des Dames et des Modes*, y est reprise le 20 février 1836. Nous allons par la suite garder la majuscule de certains mots à l'intérieur des titres de journaux, comme c'était l'habitude à l'époque.

hume : *Journal des Dames* dans les cinq premiers mois de sa parution, *Gazette des Salons* dans les treize derniers. Il s'intitula aussi *Costume Parisien* ou *Costumes Parisiens* à cause de la légende de ses gravures (Fig. 1.1), ou encore, sans doute par erreur, *Journal des Modes et des Dames*. Plus simplement, on l'appela encore, tantôt *Journal des Modes*, tantôt *Journal des Dames*,

Figure 1.1 De 1797 à 1831, le titre du périodique n'est pas indiqué sur les gravures du *Journal des Dames et des Modes*. Si elles se trouvent détachées des pages de texte du magazine, il faut savoir qu'elles sont reconnaissables par la légende *Costume Parisien* (ou *Costumes Parisiens* s'il y a plusieurs modèles) figurant au milieu en haut jusqu'en 1836, puis en bas de l'illustration. L'année de la parution est indiquée à gauche, d'abord en haut, à partir de 1836 en bas. Le numéro consécutif de la planche, à compter de la date de fondation du journal en 1797, est indiqué en haut à droite jusqu'en 1836, puis en bas à droite pour les trois dernières années de parution. Des traits d'encadrement séparant dessin et légende existent jusqu'en 1831. Une légende descriptive de la mode est présentée en dessous du trait en bas ou, plus tard, en dessous de la figure. Le papier vélin ou vergé et le grand soin apporté au coloriage sont aussi des qualités caractéristiques qui distinguent ces gravures des copies faites en grand nombre. Ici la gravure numéro 1994 du 30 juin 1821, figurant au cahier 36 de la 25e année de parution du journal.

même à des époques où le titre était plus étoffé; ensuite, il prit également celui de : *Le journal (de) La Mésangère* ou *(Le) La Mésangère* tout court, nom d'ailleurs bien connu des bibliophiles.[2]

De 1800 à 1818, l'ancien abbé et professeur de philosophie réussit à évincer toute concurrence sérieuse en France. Il absorba et réunit dans son entreprise plusieurs autres revues, et, outre les trois mille six cent vingt-quatre gravures de l'illustré, il en fit paraître environ mille six cents autres dans diverses séries de planches de mode. Bientôt le périodique fut imité par des homonymes publiés à Francfort et à Bruxelles et, en partie, par d'innombrables feuilles nationales et étrangères. Son succès en Europe et au delà, en Amérique et en Russie, s'explique par la régularité de sa distribution, par l'exécution impeccable de ses illustrations et par son écriture limpide et divertissante, mi-badine, mi-philosophique. Poussé par le désir de faire oublier à ses lecteurs les soucis de la vie quotidienne, La Mésangère observait les comportements de ses contemporains avec une bonhomie mêlée d'une ironie fine et légère. Ses jugements et ses appréciations se transformaient souvent en de véritables maximes. Certains de ses lecteurs allaient jusqu'à apprendre ses textes par cœur.

Bien que les articles et gravures du journal aient souvent été reproduits et dépouillés dans des ouvrages de sociologie, d'histoire de l'art, d'histoire du costume ou d'histoire culturelle en général, et qu'ils aient été repris dans nombre de catalogues d'expositions,[3] il n'existe pas d'analyse systématique

[2] La rédaction s'est servi de tous ces titres dans ses propres colonnes. On trouve le 5 juin 1817 *Journal des Modes et des Dames*, les 5 mai 1816 et 25 février 1821 *Journal des Dames*, le 10 décembre 1818 *Journal des Modes*, le 20 novembre 1834 *le journal La Mésangère*. Pour l'emploi du titre *(Le) La Mésangère*, voir G. Vicaire (*Manuel de l'amateur de livres* ... , Paris 1900, p. 1106), P. Cornu (ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE SUR LES RECUEILS DE MODE ... , dans *Documents pour l'histoire du costume*, Paris 1911, p. 25) et L. Delteil, *Manuel de l'amateur d'estampes* ... , Paris 1925, t. I, pp. 25/26). Cornu explique : La Mésangère a conquis une autorité d'arbitre de l'élégance telle "que le *Journal des Dames et des Modes* n'est couramment désigné que sous le titre de *La Mésangère*." Les en-têtes de la première page mentionnent, d'octobre 1831 à février 1839, "fondé par La Mésangère", ce qui a peut-être contribué à propager ce dernier titre en librairie et parmi les amateurs.

[3] Parmi les ouvrages de sociologie citant le périodique de La Mésangère, figurent A. Greimas, *La Mode en 1830. Essai de description du vocabulaire vestimentaire d'après les journaux de mode*, Paris (thèse dact.) 1948, puis, D. Seiter, *Die Mode als publizistischer Faktor im Kommunikationsprozeß*, Vienne (thèse dact.) 1972. Les travaux historiques qui citent le journal sont nombreux, comprenant entre autres : F.A. Aulard, *Paris sous le Directoire*, Paris 1903–09, 3 volumes (se référant à la période de 1799 à 1804); M. Reinhard, *Histoire de France*, Paris 1954 (t. 2, p. 173); A. Soboul, *La Civilisation et la Révolution française*, Paris 1983 (t. 3, pl. 113–115). Les catalogues qui se servent des illustrations du journal sont, par exemple, celui du musée de Brunoy : *Modes et Costumes à l'époque de Talma*, 1982 (présentant huit gravures du journal); puis ceux du Musée de la Mode et du Costume à Paris, dont *Modes et Révolutions*, 1989 (avec une douzaine de gravures et dessins tirés du journal).

de l'ensemble du magazine et des documents d'archives afférents, comme il en est paru pour d'autres grands titres de la presse périodique.[4] De même, la biographie des éditeurs et journalistes du magazine, et surtout celle de La Mésangère, n'a fait l'objet jusqu'à présent que d'études marginales. On a même ignoré la trace d'un célèbre collaborateur comme Honoré de Balzac qui a probablement fait ses débuts dans ce magazine, ce qui n'est pas sans intérêt pour le patrimoine français.

L'une des raisons de cette négligence tient certainement au fait qu'il s'agit d'une revue de mode. Or, les périodiques de mode ont longtemps été considérés comme des futilités peu dignes d'une recherche scientifique. Par indifférence ou par crainte de mettre en danger leur réputation ou leur carrière universitaire, la plupart des chercheurs ont négligé les écrits diffusés dans ces illustrés, partageant le préjugé selon lequel les lieux communs et les clichés sont l'essence même de la presse de mode. Ils ont ainsi contribué au désintérêt général pour cette littérature mineure. Au mieux, certains ont accordé un regard hâtif et presque honteux sur les journaux actuels de ce genre lorsque l'occasion s'en est présentée chez le dentiste ou le coiffeur.[5] Même les historiens de la presse et ceux du féminisme ont longtemps soit passé sous silence les journaux de mode, soit traité leur histoire comme un épiphénomène, ignorant délibérément que ces périodiques ont très fortement marqué, préoccupé et passionné le monde civilisé. Et ceci malgré le fait qu'habillé de manière négligée ou recherchée, nul n'échappe à l'emprise des créations de la mode et des médias qui les propagent.[6]

En 1966 enfin, Evelyne Sullerot a sorti ces illustrés de l'oubli en publiant un petit ouvrage d'une grande importance sur l'*Histoire de la presse féminine*. Son livre comporte un premier relevé des principaux titres des XVIIIe et

[4] Parmi les travaux sur d'autres journaux, voir Jean-Noël Jeanneney/Jacques Julliard, *« Le Monde » de Beuve-Méry ou le métier d'Alceste*, Paris 1979; J.-N. Marchandiau, *« L'Illustration » 1843/1944*, Toulouse 1987; R. Jakoby, *Das Feuilleton des « Journal des Débats » von 1814 bis 1830*, Tübingen 1988.

[5] "La question de la mode ne fait pas fureur dans le monde intellectuel," note G. Lipovetsky dans *L'Empire de l'éphémère*, Paris 1987, p. 11. "La mode ... est partout, dans la rue, dans l'industrie et les média, elle n'est à peu près nulle part dans l'interrogation théorique des têtes pensantes."

[6] Eugène Hatin, historien de la presse française, ne consacre pas une seule ligne au *Journal des Dames et des Modes* dans son chapitre sur la presse sous l'Empire, et à propos de la presse sous la Restauration, il ne cite qu'en passant le titre de l'illustré (*Histoire politique et littéraire de la presse en France*, Paris 1859–1861, t. 7 et 8). Parmi ses successeurs ignorant la presse féminine ou ne lui consacrant que quelques lignes, comptent F. Mitton, *La Presse française*, Paris 1943–45, 2 vol., et Ch. Ledré, *Histoire de la Presse*, Paris 1958. Certains historiens de la presse périodique classent les illustrés de mode comme représentatifs de la « petite presse » bien que nombre de ces journaux n'aient rien eu de petit. Plusieurs auteurs de l'histoire du féminisme aussi négligent ce que La Mésangère a fait pour les femmes, dont Léon Abensour, *Histoire générale du féminisme*, Paris 1921.

XIXe siècles, dont essentiellement des périodiques féministes qui ne traitent pas de mode. Pour le XIXe siècle, ce n'est qu'un premier aperçu sur les journaux de mode. L'illustré de La Mésangère y constitue l'un des titres les mieux étudiés, avec 27 pages d'analyse. Mais ce n'est pas encore une histoire complète des magazines de mode pour femmes.

Cette histoire fut présentée en 1976 dans un gros volume, résultat d'une thèse de doctorat.[7] Elle a ouvert un nouvel horizon de recherche et fait connaître les précurseurs de ce genre de journaux, ses premiers représentants et son évolution au XIXe siècle, plus précisément jusqu'en 1848, au moment où s'opère une séparation entre illustrés de mode de qualité et journaux féminins bon marché. Par la suite, certaines questions spécifiques furent abordées par l'auteur de la thèse, comme celles sur les tirages d'anciens journaux de mode, les rapports avec les grands auteurs, les contrefaçons, la photographie de la mode, la politique et la mode.[8] D'autres chercheurs ont consacré leurs études uniquement au XVIIIe siècle,[9] d'autres aux seules gravures de mode;[10] une thèse s'est intéressée aux aspects littéraires de cette "littérature de mode".[11] Toutefois, quelques experts de l'histoire de la presse continuent d'ignorer les progrès accomplis depuis 1976.[12]

C'est pourquoi Daniel Roche a mis l'accent sur l'importance de poursuivre des études de ce genre. Selon lui, ce domaine de l'histoire mérite "de retenir pleinement l'attention autrement qu'avec un sentiment de curiosité, plus

[7] Annemarie Kleinert, *Die frühen Modejournale in Frankreich ... von den Anfängen bis 1848*, thèse présentée en 1976, publiée par l'éditeur Erich Schmidt en 1980 à Berlin. Cet ouvrage de 372 pages comporte 23 tables et une bibliographie de la presse de mode jusqu'en 1926. Il reproduit trois cahiers tirés de journaux de mode, dont l'un de l'illustré de La Mésangère : le numéro 63 de la 17e année, paru le 15 novembre 1813 (pp. 270–279).

[8] Voir les essais d'Annemarie Kleinert publiés depuis 1978, cités à l'inventaire des documents. Une collection de ces essais se trouve à la Bibl. Marguerite Durand à Paris, une autre à la Bibl. "von Parish" à Munich, une autre à la Bibl. Lipperheide à Berlin.

[9] Caroline Rimbault, *La Presse féminine au XVIIIe siècle*, Paris (thèse dact.) 1981. Nina Rattner-Gelbart, *Feminine and Opposition Journalism in Old Regime France. Le « Journal des Dames » (1759–1779)*, Berkeley 1987. Suzanna Van Dijk, *Traces de femmes. Présence féminine dans le journalisme français du XVIIIe siècle*, Amsterdam 1988.

[10] Raymond Gaudriault, *La Gravure de mode féminine*, Paris 1983, comportant sept reproductions de planches du journal. Marie-Jes Ghering van Ierlant, *Mode en prent*, La Haye 1988, comprenant dix-huit reproductions de planches du journal (l'ouvrage est le catalogue d'une exposition qui avait pour sujet le problème des contrefaçons). *Il figurino di moda. La donazione Carlo Gamba alla Biblioteca Marucelliana*, Rome 1989.

[11] Jeanne Pouget-Brunereau, *Critique littéraire et dramatique dans la presse féminine française : 1800–1830*, Paris (thèse dact.) 1993 (nos citations se rapporteront à cet exemplaire), et la version augmentée de cette thèse : *Presse féminine et critique littéraire de 1800 à 1830. Leurs rapports avec l'histoire des femmes*, Paris 2000.

[12] Par exemple un ouvrage de vulgarisation publié dans la série "Que sais-je" par Samra Martine Bonvoisin et Michèle Maignien : *La Presse féminine*, Paris 1986, et U. Weckel, *Zwischen Häuslichkeit und Öffentlichkeit ...*, Tübingen 1999.

intelligemment qu'avec le mépris habituel de l'historien des idées pour des objets mineurs et les faits de la vie quotidienne, plus sereinement sans doute qu'avec l'esprit d'une réhabilitation à tous crins de la culture des femmes d'autrefois".[13] Roche partage en cela l'opinion d'Anatole France qui tenait "pour étroitement borné l'historien ... qui n'a pas beaucoup étudié les journaux de modes".[14]

Selon l'opinion unanime des chercheurs, le *Journal des Dames et des Modes*, ancêtre des magazines féminins, vaut plus que tout autre la peine d'être analysé avec soin dans son ensemble.[15] D'abord parce que c'est un illustré d'un niveau nettement supérieur à la moyenne des périodiques de mode. Ensuite parce que son histoire, semée d'embûches, ressemble à un roman, selon ses propres dires.[16] Enfin parce que le mot « Modes » de ce code sérieux de la frivolité ne se limite pas aux habitudes vestimentaires. Comme le précise un article du 10 mars 1832, ses éditeurs considéraient comme mode tout type de comportement humain régi par la mode dans son acception la plus large. La littérature, la philosophie, la musique, la peinture, la technique, la pédagogie, voire la religion et la politique étaient pour eux soumises à la mode. Ainsi ses quelque vingt-cinq mille pages sont-elles plus qu'une suite de futilités; on y traite tout ce qui est susceptible d'intéresser, d'amuser, voire de stimuler le lecteur potentiel : "La Mode se glissant aujourd'hui dans les habitudes, les mœurs et le langage," écrit le journal le 10 mars 1832, "notre domaine s'étend et la vie tout entière se trouve de notre ressort." Le 20 février 1813, un rédacteur remarque : "Nous l'avons souvent dit, la mode décide de tout en France, de la manière de se vêtir, de la façon de danser, de tel ou tel genre de musique, du plus ou moins de succès des ouvrages dramatiques ou littéraires; par elle tout s'accrédite, et l'on ne dit pas : voilà le plus joli costume, l'ouvrage le plus intéressant, l'auteur le plus spirituel; mais l'ouvrage, l'acteur, le costume, l'auteur le plus à la mode."

L'illustré publie donc des études des plus diverses : psychologiques, linguistiques, historiques, biographiques; comptes rendus de livres et de pièces de théâtre; petites partitions musicales; discussions sur les bals, les concerts, les séances de l'Académie et diverses inventions. La poésie n'y manque pas non plus, ni les études de mœurs, les anecdotes, les faits divers, les potins et les récits de voyage. Il va de soi que ce que nous appelons l'émancipation des

[13] D. Roche, *La Culture des apparences*, Paris 1989, p. 447.

[14] A. France a fait renaître au XXe siècle un périodique de même titre. Voir son introduction au nouveau *Journal des Dames et des Modes*, publiée à partir du 1er juin 1912.

[15] La nécessité d'une analyse de ce périodique spécifique a été affirmée par plusieurs : Maurice Tourneux, *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*, Paris 1900, t. 3, p. 930; E. Sullerot, op. cit., p. 70; Annemarie Kleinert, *Die frühen Modejournale* ..., p. 249; ainsi que par J. Pouget-Brunereau, op. cit., p. 57.

[16] *Journal des Dames et des Modes*, 15 novembre 1834.

femmes est aussi un thème abordé, tout comme la santé, l'éducation des enfants, l'économie, l'industrie, le commerce, la gestion d'un ménage, la galanterie ainsi que la pluie et le beau temps. L'actualité politique est commentée, mais rarement, car l'illustré s'est déclaré "journal non-politique" pour ne pas avoir à déposer de cautionnement. Souvent, il cache son côté politique en abordant non pas les grands débats officiels, mais l'incidence de la vie politique sur les mœurs, ce qui lui a permis sans doute de survivre à cinq régimes : le Directoire, le Consulat, l'Empire, la première et la seconde Restauration, pour voir encore les premières années de la Monarchie de Juillet.

Ses planches hors-texte, soigneusement gravées au burin par les artistes les plus habiles, présentent des modèles de vêtements pour femmes, hommes ou enfants, parfois des modèles de chapeaux, des bijoux et des voitures. On y voit des habits simples ou plus recherchés, pour la maison ou la ville, pour les saisons chaude ou froide, pour la pluie ou le soleil (Fig. 1.2). En supplément sont publiées des illustrations présentant des meubles, des maisons ainsi que les portraits de certaines célébrités mineures du moment. Les planches les plus précieuses, dont les modèles ont des visages, poses et gestes très soignés et dont le décor dévoile tout aussi bien les us et coutumes que les vêtements gracieux, ont été réalisées à deux époques. La première entre 1799 et 1818, quand les couleurs étaient choisies avec beaucoup de finesse et les lignes dessinées avec élégance. Puis, la deuxième, au cours de la période faste de 1830 à 1837, caractérisée par une technique supérieure des reliefs saillants et une composition d'une fraîcheur naturelle. Les plus belles, une collection de 2 745 planches, ont été copiées sur microfilm en 1981, et distribuées par plusieurs studios parisiens et la compagnie new-yorkaise Clearwater Publishing Compagny (les quatre bobines, vendues alors trois mille francs, ne sont plus en vente). Egalement en 1981, on a édité le fac-similé d'une collection de 97 gravures de l'année 1835.[17]

En format plus petit, les figures du journal ont également servi de modèle pour les "dames" d'un jeu de cartes publié en 1822 à Francfort-sur-le-Main. Vers 1933, à Cologne en Allemagne, il était courant de glisser en cadeau dans des paquets de cigarettes des copies très réduites des gravures du périodique.[18] Enfin, vers 1940, les reproductions des illustrations furent ven-

[17] *Journal des Dames et des Modes. Het Hoogtijd van de Louis-Philippe-Mode.* Introduction par Mary C. de Jong, Amsterdam 1981. La planche supplémentaire du 30 avril 1835 (Fig. 4.6) manque dans cette collection de 1835. Pour un compte rendu de l'ouvrage, voir Annemarie Kleinert, Alte Modezeitschriften - neu entdeckt. Faksimile-Ausgaben erschliessen Material zur Geschichte der Alltagsästhetik, *Publizistik*, cahier 3, 1983, pp. 94–100.

[18] Destinées à être collectionnées et collées dans un *Moden-Almanach. 280 Modenbilder aus vier Jahrhunderten 1500–1900*, ces copies, de format 6 x 8 cm, furent éditées par la maison Neuerburg de Cologne. Chaque page de cet almanach contient quatre feuilles d'une série spécifique. La série 55, qui commence par la gravure 217, présente quatre

Figure 1.2 Témoignage détaillé du goût de l'époque et en même temps contribution à la formation de ce goût, les gravures du *Journal des Dames et des Modes* présentent des modes pour toute occasion et pour toute saison. Elles étaient exécutées par des artistes de talent. Ici à gauche le modèle d'une robe de mariée du 10 septembre 1813. Le travail fut réalisé par le dessinateur Horace Vernet, plus tard directeur de la prestigieuse Académie de France à Rome et auteur de plusieurs toiles monumentales au château de Versailles, ainsi que par le graveur Pierre Charles Baquoy, issu d'une famille de graveurs réputés. A droite, deux manteaux pour le grand froid, montrés le 30 octobre 1834, dessinés par Louis Lanté et gravés par Georges-Jacques Gâtine, deux artistes également célèbres pour avoir exécuté des milliers de planches de qualité.

dues comme cartes postales par le libraire Norden à Paris. Le format a également été agrandi. Certaines toiles sont des agrandissements des élégants modèles de La Mésangère, comme les trente-trois figures exécutées par Gaston Schefer en 1912, présentant des copies agrandies de planches créées au

illustrations du *Journal des Dames et des Modes*, les séries 52 et 53 montrent huit gravures des *Incroyables et Merveilleuses*.

cours des années 1798 à 1814.[19] Il y a quelques années, des contrefaçons au format des planches de l'édition parisienne ou bruxelloise furent reproduites à un prix raisonnable par les éditeurs Stehli en Suisse et la maison Editio Totius Mundi à Vienne, poussant ainsi les amateurs à compléter leur collection. En France circulent des copies anonymes si bien faites des éditions de Paris et de Francfort que seuls les experts reconnaissent la différence entre imitation et original.

En retraçant l'histoire du *Journal des Dames et des Modes*, on est confronté à sa fondation et aux difficultés initiales – la mort inattendue de son directeur Sellèque, victime de l'attentat contre Napoléon en 1800, et les multiples contrefaçons contemporaines qui ont enlevé au périodique sa clientèle. L'affaire devenant seulement rentable à partir du moment où Pierre de La Mésangère en accepte l'unique responsabilité, les bureaux furent installés dans le quartier de la rue Montmartre où l'on trouve encore aujourd'hui beaucoup d'adresses de périodiques parisiens. Le *Journal des Dames et des Modes* connut son apogée sous l'Empire, quand l'empereur en recommanda la lecture et, sous la Restauration, quand La Mésangère devint le mécène de jeunes talents comme l'auteur Honoré de Balzac et le peintre Paul Gavarni. Pendant les huit dernières années de la parution de l'illustré, après la mort de La Mésangère en 1831, ses successeurs durent faire face à une concurrence toujours croissante et affronter les mutations technologiques et administratives de l'époque.[20]

Les biographies des éditeurs, rédacteurs, dessinateurs, graveurs et imprimeurs sont étroitement liées à la chronologie du journal. On y découvre surtout nombre de vies de femmes dont les mérites sont méconnus, ainsi que quantité de faits nouveaux sur les « grands » de la société parisienne qui n'ont pas hésité à peindre ou décrire l'atmosphère capiteuse de Paris dans un journal de mode. Leurs contributions étaient une garantie de succès pour cette œuvre collective. Sous l'anonymat ou sous divers pseudonymes, ils ont fait leurs premières armes dans l'illustré de La Mésangère. Le magazine cache donc des inédits d'apprentis-écrivains ou d'artistes ou d'hommes politiques devenus célèbres.[21]

[19] Voir les reproductions dans *Documents pour l'histoire du costume*, t. 3, pp. 136–168.

[20] Certains chercheurs prétendent que le périodique ne présente d'intérêt que pendant ses vingt premières années, alors qu'il n'avait pas de concurrents, ou tout au plus pendant ses trente premières années, sous la direction de La Mésangère. Dans les dernières années de son existence, le journal s'assura encore la collaboration des meilleurs, sans parler de ses contributions innovantes dans la presse périodique.

[21] Plus d'un siècle plus tard, alors que le *Journal des Dames et des Modes* avait cessé d'exister, certains « géants » de la scène culturelle furent également journalistes pour la presse féminine, dont François Mitterrand, l'ancien président de la République. Il a été, à l'âge de trente ans environ, en 1945/46, rédacteur en chef d'une revue à l'image du *Journal des Dames et des Modes*, intitulée *Votre Beauté*, de la maison L'Oréal. Son poste

Honoré de Balzac par exemple est devenu expert en matière de mode avant les années 1830, très probablement grâce à son passage au journal pendant les années 1819 à 1822, immortalisé dans *Illusions Perdues* et reflété très discrètement dans ses lettres. Après cette aventure, deux essais de l'auteur, de 1842 et 1847, témoignent de son respect pour La Mésangère. En retour, celui-ci et ses successeurs ont rendu compte des ouvrages de Balzac ou publié des extraits de ses écrits : pour 1825 à 1837, le journal a publié des notices sur une bonne douzaine de livres tirés de ses presses, quand il était imprimeur; il a présenté des articles qui sont des exemples de son art de romancier autour de 1830; enfin il donne le récit de ses faits et gestes alors que sa réputation était établie. Trois articles étaient même signés d'un *De Balzac*.

En étudiant ce pionnier des journaux féminins, certaines questions s'imposent : Comment le magazine décrivait-il les innovations urbaines? Quelles étaient ses positions à propos de l'éducation, des belles-lettres, des arts et de l'industrialisation naissante? Comment politique et mode se côtoyaient-elles dans l'illustré, par exemple quand il promouvait certaines idées responsables des forces nationalistes qui se faisaient jour en Europe et qui accéléraient l'homogénéité des produits européens? La contribution de l'illustré au féminisme surprendra certains chercheurs : le pourcentage des articles qui défendent l'émancipation féminine est plus grand que celui des textes propageant une image conservatrice de la femme. La typologie des lecteurs et des abonnés est aussi une surprise. Elle montre que le journal n'était pas seulement destiné à la noblesse et à la bourgeoisie aisée dont il décrivait le type de vie, mais qu'il amusait et instruisait aussi femmes et hommes du peuple.

Un périodique qui dure près de 42 ans subit forcément quantité de transformations quant à sa périodicité, son format, son prix, ses adresses, ses collaborateurs. L'annexe de l'ouvrage permet de suivre ses évolutions techniques. On y trouvera aussi une concordance des calendriers républicain et grégorien pour la période de 1797 à 1805 : les dates des numéros étaient alors inscrites selon le calendrier républicain et pour maint lecteur de nos jours il est difficile de savoir d'emblée à quoi correspondent ces dates. L'annexe cite enfin les périodiques absorbés par le journal, les diverses séries publiées au bureau du périodique, les prix payés par les collectionneurs ainsi que les bibliothèques possédant des collections de la revue. Quelques illustrations en couleur et articles caractéristiques des principaux sujets abordés par l'illustré permettront au lecteur de se faire une idée de la diversité des thèmes et couleurs du périodique et de comprendre la place importante tenue par le *Journal des Dames et des Modes* dans l'histoire de la civilisation française.

à la revue lui a assuré un salaire confortable, un bureau et une secrétaire à un moment où il connaissait des problèmes financiers. Il lui a permis aussi de transformer le journal en revue littéraire. Voir P. Péan, *Une jeunesse française. François Mitterrand, 1934–1947*, Paris 1994.

Le seul moyen de connaître les véritables mœurs d'un peuple, c'est d'étudier sa vie privée dans les états les plus nombreux; car s'arrêter aux gens qui représentent toujours, c'est ne voir que des comédiens.
Journal des Dames et des Modes, 9 décembre 1799.

Chapitre 2

Les débuts du journal

2.1 La renaissance d'une presse féminine après le régime de la Terreur

La fondation du *Journal des Dames* trois ans avant la fin du XVIIIe siècle eut lieu dans des conditions mouvementées. La Révolution s'achevait. Les Parisiens, après avoir vécu des années d'exaltation, puis la guerre, la terreur et la dictature, retrouvaient enfin une existence exempte de persécutions et de bouleversements. A la première victoire des royalistes lors d'une élection républicaine, on reconstitua une société hiérarchisée. "Les bandes débraillées qui parcouraient les rues s'éclipsèrent tout à coup . . . ", observa un contemporain. "Les étalages se montrèrent de nouveau; les cris des marchands se firent entendre; les volets fermés se rouvrirent; chacun mit la tête à la fenêtre pour prendre l'air."[1] Une vie d'austérité ne s'imposant plus, on avait hâte de retrouver les plaisirs de la vie. S'habiller avec soin n'étant plus mal vu comme au temps des sans-culottes, les amateurs de luxe et de frivolités menaient une lutte contre le mauvais goût qui, pour citer une rétrospective du *Journal des Dames* à la date du 15 novembre 1834, "ressemblait quelque peu à un déshabillé d'échafaud." Les rédacteurs se souviendront plus tard : "Un assez grand nombre de dames royalistes, dont la mise avait été très simple jusqu' alors, n'ayant plus à redouter les clameurs et les insultes des . . . *tricoteuses*, quittèrent subitement la modeste capote et le ridicule vert qu'elles avaient portés durant l'époque de la terreur, et se montrèrent dans les rues avec un costume beaucoup plus élégant . . . Les jeunes gens de famille, astreints à la réserve pour des motifs tout pareils, prirent tous spontanément la poudre, la cadenette et les oreilles de chien . . . Le *bal des victimes* s'ouvrit aussi . . . Le

[1] Emile Souvestre, *Les Drames parisiens*, Paris, nouvelle édition 1897, p. 21.

théâtre reprit son ancienne physionomie et son antique liberté."[2] Lorsqu'en mars 1797 Napoléon rapporta d'Italie des richesses inattendues, l'aspiration au mieux-être frisa même l'extravagance. Assoiffé de distractions, on s'abandonnait à toutes les bizarreries du goût et on fréquentait plus que jamais fêtes, bals d'apparat et réunions mondaines.

Dans ce contexte, deux hommes entreprenants, Jean-Baptiste Sellèque et Pierre de La Mésangère, jugèrent opportun d'offrir à un public avide de plaisirs et de nouvelles un *Journal des Dames* qui voulait informer sur les dernières modes et rapporter les cancans de la capitale. Ils n'étaient pas les seuls à avoir cette idée. En même temps, Francesco Bonafide, un Italien qui vivait à Paris, et le graveur Guyot sortaient un magazine de mode appelé *Tableau Général du Goût, des Modes et Costumes de Paris*.[3]

Or, Sellèque et La Mésangère, en choisissant le titre de *Journal des Dames*, évoquaient un magazine littéraire et politique qui avait porté ce même titre dans les années 1759 à 1779 et que certaines personnes âgées devaient encore connaître. Un des éditeurs de cet ancien *Journal des Dames*, le poète Claude-Joseph Dorat (1734–1780), était bien connu de l'équipe de rédaction. De son vivant, on avait apprécié son immense savoir, son style, sa facilité d'expression.[4] Cependant, contrairement au périodique de Sellèque et de son adjoint, ce premier *Journal des Dames* n'avait pas reproduit d'illustrations de mode et n'avait pas toujours eu l'appui des salons littéraires.[5] Conscients de la tradition sur laquelle allait reposer le nouveau *Journal des Dames*, Sellèque et La Mésangère voulaient l'établir sur de nouvelles bases et en faire un magazine qui aurait un plus grand tirage, non pas comme le pré-

[2] *Journal des Dames et des Modes*, 31 août 1835, p. 383.

[3] Plus tard, le *Tableau Général* ... fut édité par le libraire Gide. Le périodique eut 30 pages de texte plus une gravure par cahier bi-mensuel lors de la première année de parution et deux lors de la deuxième (BN Est. Oa 90; voir Annemarie Kleinert, *Die frühen Modejournale* ..., pp. 127–139). Sur F. Bonafide, journaliste et auteur de dissertations composées en vers, voir Elisa Strumia : Un giornale per le donne nel piemonte del 1799 : « La Vera Repubblicana », dans : *Studi Storici*, nº 4, 1989, pp. 917–946.

[4] Dorat fut l'éditeur de ce périodique de mars 1777 à mai 1778. Il avait la réputation de "poète pour dames par excellence". La critique l'attaquait souvent. Mais La Mésangère défendit cet homme de talent, par exemple le 20 avril 1809 dans le *Journal des Dames et des Modes* : "quelle injustesse (sic) de jugement sur ce pauvre Dorat, homme aimable, bon, simple ... les autres ne connoissent (sic) pas tous autant la société que lui ... il a écrit sur tout, et toujours avec grâce. J'ai beaucoup vécu avec lui. Il avoit (sic) une charmante facilité et point de prétention, quoiqu'on lui en ait cru." Dans sa bibliothèque, La Mésangère avait les *Œuvres* de Dorat. Sur Dorat, voir le *Dictionnaire des journalistes*, pp. 128–129.

[5] Pour l'histoire de ce journal, voir Ch. Richomme : Revue rétrospective. Le « Journal des Dames », dans : *Journal des Dames et le Messager des Dames et des Demoiselles*, 15 juin 1856, pp. 345–349; E. Sullerot, 1966, pp. 18–31; C. Rimbault, 1981, pp. 68–81; et surtout N. Rattner-Gelbart, op. cit. (sur Dorat et ce magazine : pp. 248–280).

décesseur de 1759 entre trois cents et mille souscripteurs, mais plus de mille.[6]

Par ailleurs, le nom de *Journal des Dames* avait figuré pendant la Révolution, en sous-titre, dans deux autres feuilles, à existence très éphémère : *Le Véritable Ami de la Reine ou Journal des Dames* (décembre 1789 à janvier 1790) et *Le Courrier de l'Hymen ou Journal des Dames* (février à juillet 1791).[7] Mais contrairement aux éditeurs de ces deux journaux, et du *Journal des Dames* de 1759/79 aussi, Sellèque et La Mésangère avaient l'intention de présenter, régulièrement d'un cahier à l'autre, l'évolution des créations dans le domaine du textile, et de publier conjointement des gravures de mode, même si la mode n'allait pas être l'unique sujet de leur publication.

Cette formule avait déjà remporté un certain succès quelques années auparavant. Douze ans plus tôt, en 1785, peu avant la Révolution, le libraire et éditeur François Buisson avait essayé cette idée dans le *Cabinet des Modes*. Il avait été ainsi le premier à réaliser un magazine de mode français présentant régulièrement des gravures.[8] Ce fut l'époque où la Cour cessa d'être le seul endroit où l'on prenait son inspiration en matière de mode. Les élites mondaines commencèrent à se laisser guider par une guilde de marchands de nouveautés. Les commerçants, qui donnaient le ton, étaient conscients du fait qu'ils avaient intérêt à faire connaître leurs créations par le biais de la presse. Mais, dès le début de la Terreur en 1793, l'initiative fut supprimée. Le journal disparut. Une tentative de créer un autre périodique du même genre

[6] Voir *Journal des Dames et des Modes*, 28 février 1838.

[7] *Le Véritable Ami ... ou Journal des Dames* dont il n'existe probablement plus que le numéro 4 (BN microfiche 16 - Lc 22305 -1) parut tous les vendredis sur trois feuilles d'impression pour 24 livres par an. Il avait pour but d'être un ouvrage patriotique qui faisait connaître certains décrets de l'Assemblée Nationale et qui publiait des articles sur l'éducation et des productions littéraires de ses lectrices. *Le Courrier ... ou Journal des Dames* (BN 8° Lc 25564) se voulait moins austère : "Les femmes ne seront pas fâchées de trouver le matin une feuille qui soit d'une teinte moins sombre que celles qui les attristent, qui ne les occupent que de scènes tragiques. On tâchera de leur donner une distraction agréable, de ramener le sourire sur leurs lèvres." Son premier but fut la publication de "demandes et annonces qui ont rapport au mariage", puis de faire connaître "les nouvelles pièces de théâtres, les inventions favorables à la parure et à la conservation de la beauté", mais aussi de rendre compte des débats et décisions de l'Assemblée Nationale qui touchaient les femmes. L'éditeur fut L.P. Couret, imprimeur et libraire, qui exigea 24 livres par an pour les quatre feuilles de cette publication.

[8] Sur l'histoire du *Cabinet des Modes*, qui devint *Magasin des Modes Nouvelles, Françaises et Anglaises* dans sa deuxième année, et *Journal de la Mode et du Goût* dans sa cinquième, voir Annemarie Kleinert, La Mode – Miroir de la Révolution française, *Francia*, 1989, pp. 75–98. De façon irrégulière, la mode avait déjà figuré dans d'autres journaux des XVIIe et XVIIIe siècles (*Mercure Galant* : 1677–1730; *Courier (sic) de la Nouveauté* : 1758; *Courier (sic) de la Mode ou Journal du Goût* : 1768–70), mais sans qu'on pût qualifier ces périodiques de presse de mode (voir Annemarie Kleinert, *Die frühen Modejournale ...* , pp. 21–61, et C. Rimbault, pp. 50–78 et 250–288). Sur les gravures de mode de l'Ancien Régime, voir R. Gaudriault, *Répertoire ...*, Paris 1988.

sous le titre de *Journal des Nouveautés* avorta à cause de "la dépréciation rapide des assignats".[9] En même temps, des quotidiens comme le *Journal de Paris* rendèrent moins souvent compte de la mode vestimentaire.

Les difficultés d'une presse s'adressant à cette époque surtout à un public féminin étaient aussi dues à la méfiance de Robespierre à l'égard de tout ce qui touchait aux femmes. Contrairement à l'Angleterre et à l'Allemagne, personne n'osa lancer de telles publications en France – jusqu'au jour où Sellèque et son compagnon, ainsi que l'Italien Bonafide et Guyot au même moment, recréèrent leurs magazines à Paris.[10] Dans la fièvre du Directoire, ils comprirent rapidement que la disparition de la Cour avait une fois pour toute aboli les temps où les élégants y puisaient et en faisaient leur principale source d'inspiration et de référence. Le moment leur parut donc propice pour proposer de nouvelles publications consacrées à ce thème.

Analysons les facteurs qui expliquent la propension des lecteurs de l'époque à s'abonner à un journal de mode. Tout d'abord, la Révolution avait balayé la hiérarchie qui existait sous l'Ancien Régime et qui imposait un code vestimentaire rigide. Elle avait engendré une classe sociale qui devait sa puissance à l'argent et qui remplaça la noblesse en tant qu'instigatrice d'une nouvelle mode. Les parvenus dépensèrent des fortunes pour se démarquer par de menus détails régis par la mode et pour confirmer ainsi une position sociale récemment acquise. Le changement des comportements, évident notamment en province, ouvrait la société beaucoup plus aux influences urbaines. Après la période transitoire des années 1793 à 1796, chacun avait le désir d'affirmer son identité aussi bien personnelle que sociale, et cette affirmation accéléra la consommation.

Par dessus le marché, la Révolution avait ébranlé la croyance en la nécessité de l'ascétisme prôné par l'Eglise catholique. Pendant des siècles, celle-ci avait dédaigné le bien-être physique et la beauté des apparences, et ceci, selon certains, pour mieux tenir sous sa coupe la masse des croyants. Après la remise en question de toutes les valeurs, les citoyens, épris de leur image, trouvaient les bases philosophiques de leurs aspirations dans l'ère qui précédait le christianisme. A l'instar des Grecs et des Romains, soigner son corps et son apparence devint un souci majeur qui favorisa les publications s'intéressant aux jouissances de la vie quotidienne. Provoquée par la découverte des sculp-

[9] Voir l'annonce de cette tentative dans le *Magasin Encyclopédique* de 1796. Voir aussi le *Journal des Dames et des Modes* du 31 juillet 1818.

[10] Londres publie le *Fashionable Court Guide* en 1792 et la *Gallery of Fashion* de 1794 à 1804; à Weimar paraît, de 1786 à 1827, le *Journal des Luxus und der Moden*, à Stuttgart, en 1793 et 1794, le *Magazin der neuesten Moden*, à Berlin, de 1795 à 1800, le *Berlinisches Archiv der Zeit und ihres Geschmacks*. La presse anglaise a contribué au fait que l'anglomanie sévit dans la mode. De l'Angleterre sont venus les redingotes (riding coats), les spencers et les vestes courtes s'arrêtant à la taille.

tures et des peintures de Pompéï qui étaient connues grâce aux publications de J. Winckelmann et aux récits des soldats français depuis que les armées de la République occupaient la péninsule italienne, l'esthétique nouvelle demandait que les robes imitent le vêtement antique. Les corsets et les jupes de dessous avaient disparu. Des tissus transparents modelaient les contours du corps, les robes étaient fendues sur le côté et laissaient voir un pantalon couleur chair, les jupes montaient sous les seins pour accentuer le buste. Le nec plus ultra était de montrer le plus de nudité possible sans être nu, le tout surmonté d'une perruque *à la Titus* ou d'une coiffure ou d'un turban grecs. Les sacs étaient redevenus un accessoire indispensable.[11]

Il faut également tenir compte du fait que le désir de s'instruire commençait à pénétrer, dans ce siècle des lumières, non seulement la haute société mais toutes les couches sociales. Les nouveaux alphabétisés recherchaient des lectures plus variées. Les femmes surtout ne se contentaient plus d'un choix très limité d'ouvrages, la Bible, le catéchisme, quelques romans, quelques livres rédigés pour elles. Elles exigeaient un périodique divertissant et bien adapté à leurs intérêts. Un nouveau public s'était donc constitué, formé de tous ceux pour qui la lecture de journaux n'était, auparavant, qu'un lointain épiphénomène de la vie sociale et qui, par le jeu des fortunes rapidement amassées, accédaient au premier rang de la société. La production de romans et de brochures avait triplé du milieu à la fin du XVIIIe siècle, et les périodiques, surtout ceux illustrés de belles planches, trouvaient aisément place dans un marché avide de lecture. Les journaux de mode devinrent les bréviaires de la société moderne.

L'autre fait important au moment du lancement du journal fut la montée du nationalisme. La Révolution avait contribué à accentuer le sentiment d'unité nationale. Les Allemands et les Italiens avaient pris conscience d'appartenir à des entités nationales, ce qui ne faisait que stimuler la vogue du patriotisme en France. On y propageait avec fierté l'idée d'être membre d'une nation supérieure à maintes autres. Les industries du textile avaient besoin d'une publication qui fît de la publicité pour les produits français. Quoi de plus naturel que de créer un journal de mode?

La conjugaison de tous ces facteurs assura le succès incontestable, quoiqu'inégal, des entreprises créées pour la publication de journaux de mode.

[11] Le baron F.-A. Fauveau de Frénilly raconte qu'on ne pouvait pas compter le nombre de "ces Athéniennes ... qui moururent de phtisie en peu d'années pour avoir dansé à Paris au mois de janvier, comme on dansait au mois d'août sur les bords de l'Eurotas." (*Souvenirs*, Paris 1909, p. 235). Alain Decaux s'amuse de "l'innocence" du *Journal des Dames* qui consacre un article à l'art de "rehausser l'éclat de lys d'un beau sein et à couronner le bouton de rose qui en est l'ornement naturel. Il s'agit d'entourer le sein d'un ruban de velours noir juste au-dessus du bouton de rose dont il fait remarquer l'incarnat au travers de la tunique." (*Histoire des Françaises*, Paris 1979, t. II, p. 614).

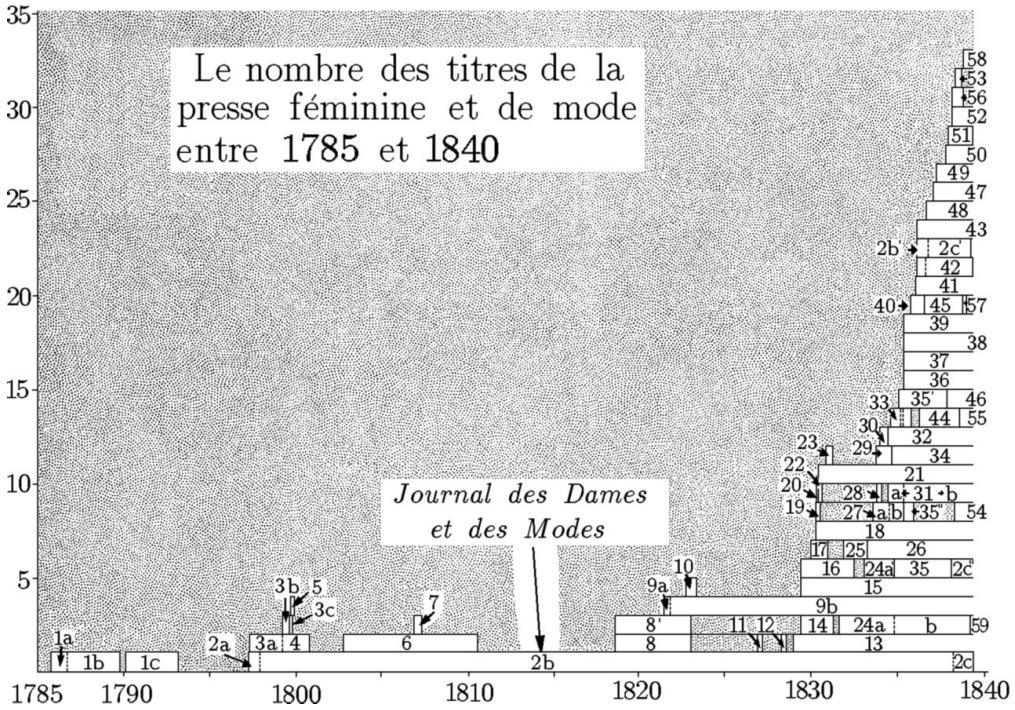


Figure 2.1 Graphique schématisant le nombre des premiers journaux de mode parus en France. Le *Journal des Dames et des Modes* fut le périodique le plus stable jusqu'en 1839. Il eut quelques concurrents éphémères, surtout au début de sa parution (1797 à 1800), et à partir de 1818. Mais une remarquable croissance du nombre des magazines féminins se produisit seulement après 1830. Vers la fin de son existence, il dut faire face à une trentaine de rivaux. Pour 1785 à 1828, les titres sont indiqués ci-dessous portant des chiffres dans l'ordre chronologique; les chiffres des illustrés identiques sont marqués d'un crochet (').

1a *Cabinet des Modes* : 15 novembre 1785 – 1er novembre 1786
1b *Magasin des Modes Nouvelles* : 20 novembre 1786 – 21 décembre 1789
1c *Journal de la Mode et du Goût* : 25 février 1790 – 1er avril 1793
2a *Journal des Dames* : 20 mars 1797 – 18 août 1797 (de juin à août 1797, les abonnés reçoivent, en supplément, les pages du *Journal des Modes et Nouveautés*)
2b *Journal des Dames et des Modes* : 20 août 1797 – 31 décembre 1837
2c *Gazette des Salons. Journal des Dames et des Modes* : 5 janvier 1838 – 19 janvier 1839
3a *Tableau Général du Goût ...* : mars (ou avril?) 1797 – 3 février 1799
3b *La Correspondance des Dames* : 15 mars 1799 – 8 juillet 1799
3c *L'Arlequin* : 2 août 1799 – 22 octobre 1799
4 *Le Mois* : mars 1799 – août 1800
5 *La Mouche* : septembre 1799 – novembre 1799
6 *L'Art du Coiffeur* : novembre 1802 – février 1810
7 *L'Athénée des Dames* : 1807 – 1808
8 *L'Observateur des Modes* : 5 août 1818 – novembre 1823
8' *Modes Françaises ou Histoire Pittoresque du Costume en France* : août 1818 – novembre 1823
9a *Nouveau Journal des Dames* : 5 juillet 1821 – 30 décembre 1821
9b *Petit Courrier des Dames* : janvier 1822 – 1868
10 *L'Indiscret* : 5 avril 1823 – 15 décembre 1823
11 *Album des Modes et Nouveautés* devenu *Le Bouquet* : 10 mars 1827 – août 1827
12 *Le Fashionable* : 19 octobre 1828 – février 1829

Pour les années postérieures à 1828, jusqu'en 1839, moment de la disparition du *Journal des Dames et des Modes*, il faut chercher les titres dans la liste des journaux féminins donnée pp. 476–481. Des graphiques similaires, qui n'intègrent pourtant pas les journaux de mode pour gens de métier, sont présentés dans Annemarie Kleinert, *Die frühen Modejournale in Frankreich*, Berlin 1980.

Alors que le périodique de Bonafide et Guyot ne put durer que deux ans et demi,[12] celui de Sellèque et La Mésangère tint presque quarante-deux ans, prenant brillamment la relève de l'unique illustré de mode de l'Ancien Régime (Fig. 2.1). Ce fut un des rares journaux post-révolutionnaires à survivre jusqu'en 1839, évinçant presque toute concurrence jusqu'en 1818. Il servit de prototype aux revues féminines du premier tiers du XIXe siècle.

2.2 La fondation du périodique en 1797

Les éditeurs durent déployer beaucoup d'énergie pour assurer à leur périodique une position stable. Malheureusement aucun document ne subsiste des pourparlers sur la fondation du *Journal des Dames* ..., mais les biographies de Sellèque et de La Mésangère permettent de fixer approximativement les données de ce moment de l'histoire.

Jean-Baptiste Sellèque était arrivé à Paris à l'âge de 29 ans. Suite à la Révolution, il avait été renvoyé deux fois d'un poste de professeur de rhétorique de collège, ne recevant que 180 livres d'indemnités. Il tenta alors sa chance comme libraire au numéro 128 de l'actuelle rue Monsieur-le-Prince (alors appelée rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel), située entre la rue de Vaugirard et le Boulevard Saint-Michel, donc dans la partie basse de la rue Monsieur-le-Prince.[13] Il rédigea aussi des articles pour les journaux, ce qui lui permit de nourrir sa femme ainsi que son fils né le 28 janvier 1797. "Il joignoit (sic) à ses talents littéraires beaucoup de modestie," écrit le *Journal de Paris* du 14 janvier 1801. "Il étoit bon père, bon époux, ami sincère."[14]

Le deuxième fondateur du *Journal des Dames* ..., Pierre de La Mésangère, dut garder l'anonymat à cette époque à cause de son ancienne fonction de prêtre. C'est pourquoi son nom ne figure ni dans le prospectus, ni dans les premiers cahiers de parution (une première signature « La M. » se trouve dans le cinquième cahier du 21 avril 1797, et au bas de la dernière page du magazine, à côté de Sellèque, il ne signe qu'en juillet 1799). Cependant, en 1818, il avoue avoir été l'une des personnes importantes pour la fondation

[12] Le *Tableau Général du Goût* parut de mars (ou avril) 1797 à février 1799. Il poursuivit pendant une période de huit mois, d'abord sous le titre *La Correspondance des Dames* (mars à juillet 1799), ensuite, d'août à octobre 1799 sous celui de *L'Arlequin*. Voir le cahier du 31 juillet 1818 du *Journal des Dames et des Modes* et le manuscrit du *Dictionnaire du Luxe* de Pierre de La Mésangère (Bibl. Munic. de Rouen).

[13] Paul Delalain, *L'Imprimerie et la librairie à Paris* ... , Paris 1900, p. 269.

[14] Notice publiée à l'occasion de sa mort. Pour d'autres éléments biographiques, voir pp. 51 et 329, puis la biographie du fils de Sellèque par Geneviève Fichou, *Un Journal républicain* ... *Jean-Baptiste Aimé Sellèque* ..., Société Archéologique d'Eure-et-Loir, s.d. (1999), pp. 7–10.

du périodique.[15] De six ans l'aîné de Sellèque et comme lui originaire de province, il avait aussi été forcé de quitter son poste de professeur de lycée au cours de la tourmente révolutionnaire, et il chercha, tant bien que mal, à vivre de sa plume à Paris.[16] Chez lui en province, il avait déjà cherché l'anonymat. Trois des quatre éditions de son livre *Géographie de la France*, paru en 1791 à Angers, n'étaient pas signées non plus.

Peut-être La Mésangère avait-il connu Sellèque dans la librairie de celui-ci, en échangeant des expériences communes sur la Révolution et leurs postes de professeur de rhétorique. En réfléchissant avec Sellèque sur la possibilité de fonder un journal de mode pour dames, La Mésangère y a sans doute vu l'avantage de pouvoir faire de la réclame pour ses cinq ouvrages déjà parus.[17] Il avait sûrement des lacunes en matière de mode car jusqu'en 1793, il avait été membre d'une confrérie religieuse, la *Congrégation des Pères de la Doctrine chrétienne*.[18] Mais il a certainement été convaincu que ce n'était pas une mauvaise idée de créer un titre avec des gravures en couleurs, car il avait une prédilection pour les planches de luxe en couleurs dont beaucoup d'illustrations étaient des gravures de mode. En cela, il était comme feu Dorat, ancien éditeur du *Journal des Dames* des années 1777/78, qui avait aussi la manie des belles illustrations. Et finalement, Paris ne possédait plus de périodique comme l'ancien *Cabinet des Modes*.

Le résultat de leurs entretiens fut la décision d'éditer un journal de huit pages de texte,[19] plus une ou deux gravures de mode, comme jadis le *Cabinet*

[15] Voir le cahier du 31 juillet 1818 du journal : "Au commencement d'avril 1797, feu Sellèque, ex-professeur de rhétorique au collège de Chartres, et l'éditeur actuel du *Journal des Dames et des Modes*, entreprirent le *Journal des Dames* qui, bientôt, accompagné de gravures de modes, prit le titre de *Journal des Dames et des Modes*." Certains dictionnaires (à l'exception de Quérard, t. IX, p. 40) affirment que La Mésangère fut l'unique fondateur du journal, ce qui est faux. Ils s'appuient sûrement sur l'en-tête de l'illustré qui, après la mort de La Mésangère en 1831, cite comme fondateur La Mésangère seulement, probablement pour faire allusion au fait qu'il en était l'unique éditeur de 1801 à 1831 et qu'il faisait partie de l'équipe du journal dès les premiers jours.

[16] Daniel Roche constate que les fondateurs et rédacteurs de publications destinées aux femmes sont souvent "de jeunes talents fraîchement débarqués des provinces" et il en donne pour exemple les provinciaux qui avaient pris l'initiative du lancement du *Journal des Dames* en 1759 (*La Culture des apparences*, p. 462).

[17] Pour les titres de ses ouvrages, voir p. 330, pour les détails de sa biographie, voir pp. 57–84, puis Annemarie Kleinert, Un prêtre fléchois devenu auteur, éditeur et journaliste : Pierre La Mésangère (1761–1831), *Cahier Fléchois*, 1998, pp. 28–53.

[18] Les doctrinaires étaient assez sévères en matière de mode. L'un d'eux avait publié en 1725 une brochure intitulée *Instruction chrétienne sur les dangers du luxe et les faux prétextes dont on l'autorise* (*Dictionnaire de spiritualité*, Paris 1957, p. 1511). Sur les doctrinaires, voir p. 59.

[19] A. Cabanis (p. 130) explique qu'à cette époque "une demie-feuille de papier de dimension utilisée dans l'imprimerie suffit pour chaque exemplaire de journal ... Par pliage en quatre, on obtient huit pages in-8°."

des Modes. Le titre serait vendu dans la librairie de Sellèque, qui allait servir de siège à l'illustré, et chez des libraires de leur connaissance dont on trouve les noms dans certains cahiers au frontispice ou au bas de la dernière page : Jean-Gabriel Dentu, établi au n° 240 de la prestigieuse "Galerie en Bois du Palais Egalité" (aujourd'hui Palais Royal); Le Cointe, installé place des Petits-Pères; M. Maison, libraire au Louvre; et Moller, qui possédait une librairie, une imprimerie et un bureau d'abonnement à quelques mètres du bureau du journal, au n° 17 de la rue des Postes. Ce dernier s'engagea aussi à imprimer les prospectus, à se charger de l'achat du papier, de la composition et correction des épreuves, du brochage et de la distribution du produit fini chez les autres libraires.[20]

Ainsi, en mars 1797, on publia deux prospectus annonçant la parution prochaine d'un nouveau journal destiné aux dames. Les deux annonces, rédigées en vers, pouvaient être chantées sur deux airs de chansons populaires. Le premier de ces "jingles" publicitaires,[21] adressé "A la belle qui me lira", présentait le programme suivant :

En tout pour être utile	Des costumes nouveaux dessinant l'élégance,
Au sexe féminin,	De temps en temps vous tracera
D'un graveur fort habile	Le mode à qui l'on paraîtra
Le fidèle burin	Donner la préférence.

Le texte du deuxième prospectus, qui se trouve en tête d'un volume du journal de l'année 1823, déposé à la BN, était conçu pour être chanté sur l'air de *Cadet Rousselle*, chanson populaire issue de l'armée des volontaires de 1792. Il s'adressait "Aux jolies femmes de Paris et des départements" :

Mesdames, parmi nos journaux,	C'est chez Sellèque et chez Dentu
Dont le nombre est incalculable,	Qu'au moyen d'un petit écu
Puisque pas un ne dit deux mots	A Paris chacun peut souscrire
Pour le sexe le plus aimable	Pour trois mois. C'est le cas de dire :
Daignez seconder nos efforts;	(refrain :)
Vengeurs de la gloire des femmes,	Eh! Eh! Eh! mais vraiment
Nous voulons réparer ces torts	Faudroit ne pas avoir d'argent!
Dans un *Journal des Dames* (bis)	(refrain)

[20] A l'époque, Moller s'occupa aussi d'un autre journal : *Douze mois de l'Ecole anticésarienne* (Delalain, p. 152). Son imprimerie, associée à celle de Bertrandet (rue de la Sorbonne), déménagea en juin 1797 pour s'installer rue Hyacinthe, à quelques mètres de la rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel. C'est là que se trouvait, du 20 août au 16 octobre 1797, le siège du *Journal des Dames*. En juillet 1798, Moller s'installa dans la rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, au n° 129, donc dans la maison voisine de celle où se trouvait la librairie de Sellèque, tout près aussi de l'habitation de celui-ci.

[21] Cité dans H. Béraldi / R. Portalis, *Les Graveurs du XIXe siècle*, t. VI, p. 229.

Le prix "d'un petit écu", c'est-à-dire trois livres pour trois mois et dix sur toute l'année, correspondrait aujourd'hui à une somme de plusieurs centaines de francs.[22]

Le périodique fut lancé sur un papier fabriqué à la main au moyen d'une pâte très fine constituée d'eau et de tissus de coton usagés. L'avantage de ce papier était qu'il ne jaunissait pas facilement quand il était exposé à la lumière et qu'il n'était pas aussi fragile que le papier utilisé à partir du milieu du XIXe siècle, d'une pâte constituée d'eau et de végétaux tels que le bois, fabriquée mécaniquement. Certaines pages du journal montrent un filigrane qui permet d'identifier la marque du papier.[23] Bien que les cahiers du *Journal des Dames* ne portent de dates qu'à partir du n° XV paru le 1er juillet 1797, on connaît sa date exacte de lancement, qui est le 20 mars 1797 ce qu'on peut conclure indirectement, grâce à une référence faite dans le premier cahier à une pièce jouée au théâtre Molière "avant-hier 28 ventôse" an V (= 18 mars 1797; voir p. 376).[24] On peut aussi établir une datation approximative des quatorze premiers cahiers de 1797 en tenant compte des diverses indications sur la périodicité du journal (voir p. 319).

Les éditeurs furent immédiatement débordés de travail. Outre leurs responsabilités administratives, ils assuraient la coordination de l'équipe constituée de journalistes, de dessinateurs, de graveurs, d'enlumineuses, de compositeurs, de pressiers, d'imprimeurs, de plieuses, de relieurs et de personnes chargées de tenir les registres et d'expédier les abonnements.[25] Ils

[22] Voir la table de correspondance des prix dans Livois, *Histoire de la presse ...*, Lausanne 1965, t. I, p. 318. R. Pierrot (*Honoré de Balzac*, Paris 1994, p. IX) publie une note sur la valeur du franc, basée sur l'INSEE, selon laquelle il faut multiplier les chiffres de 1840 par 22 pour avoir une idée approximative de leur valeur en 1994. En 1839, le journal, qui coûtait 36 francs, aurait donc eu à peu près une valeur de 792 francs en 1994.

[23] Jusqu'au milieu du XIXe siècle, deux sortes de papier sont utilisées pour les journaux de mode : le papier "vergé", donc marqué de "vergeures", c'est-à-dire de traces blanches qui peuvent se voir par transparence, et le papier "vélin", sans traces, qui présente presque l'aspect d'une peau de veau. Quelques cahiers du périodique de La Mésangère sont imprimés sur du papier vergé (surtout ceux des premières années), d'autres sont imprimés sur du papier vélin. Ce dernier papier fut introduit en France vers 1780 seulement. Pour les retirages, on a souvent abandonné le "vergé". R. Gaudriault nous a indiqué qu'il possède deux exemplaires de la planche 214 du 5 mai 1800, un sur papier vergé et un autre sur papier vélin. Les traces de filigranes qui permettent de déterminer l'origine de la marque de papier (France, étranger, fabrique du papier) se trouvent seulement sur certaines pages car les filigranes étaient uniquement appliqués sur un endroit spécifique de chaque feuille non pliée utilisée en imprimerie. Voir R. Gaudriault, *Filigranes et autres caractéristiques des papiers fabriqués en France aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris 1995.

[24] Dans un article du 31 juillet 1818 sur les divers titres de la presse féminine, la rédaction indique que la première livraison serait parue "au commencement d'avril 1797". Ce n'est qu'une indication vague, comme tant d'autres dans cet article de 1818.

[25] Les différentes tâches nécessaires à la confection d'un journal sont décrites par Balzac dans *Illusions Perdues*, puis par H. Castille dans *Les Journaux et les journalistes sous*

couraient les boutiques, les théâtres, les réunions politiques et les lieux publics où ils observaient le beau monde et captaient toutes les nouvelles et rumeurs possibles. Les premiers cahiers, dont il n'existe plus que très peu d'exemplaires,[26] attestent que leur but était surtout de "civiliser" la race humaine et de contribuer à l'éducation et à l'émancipation des femmes (à cette époque, le mot *émancipation* n'apparaît pas encore dans les pages du journal; voir pp. 373 à 380). Pour ce faire, la rédaction rendait compte des publications les plus récentes, dissertait sur les qualités des femmes, publiait des chansons, énigmes, charades et lettres et s'interrogeait sur chaque manifestation artistique observée à Paris dont la mode ne représentait qu'un aspect parmi tant d'autres.

La politique ne fut pas absente des premiers cahiers du journal. Ainsi la trouve-t-on dans les 1er, 2e, 3e et 9e cahiers. Ce dernier numéro, du 19 mai 1797, mentionne une "discussion de la plus haute importance qui a été agitée au conseil des cinq cents. Il était question de savoir si les représentans (sic) du peuple français seraient en culottes ou en pantalon, en redingottes (sic) carrées ou en carmagnoles; s'ils auraient la coîffure (sic) de Marat ou celle de Moïse. A ce sujet, graves et sublimes discours." Ou encore le 28 septembre 1797, le périodique mettait l'accent sur la décision de fermer "les théâtres où seraient représentées des pièces tendant à dépraver l'esprit républicain". Enfin, le 27 octobre 1797, on publiait une lettre envoyée de Venise, décrivant l'inquiétude de l'armée d'Italie sur l'issue des négociations : "l'ordre donné aux divisions de l'armée qui étaient en marche de rétrograder ... nous (fait) espérer la paix. Tu sais, mon ami que mes principes me font abhorrer la guerre qui détruit les hommes, souvent pour le bon plaisir de leurs maîtres; cependant, je crois que nous devons désirer que la campagne s'ouvre pour avoir une paix plus solide ... Tous depuis les généraux jusqu'aux soldats brûlent de combattre." Finalement, le 5 janvier 1798, le journal soulignait la mise en application de la loi stipulant que "toute marchandise provenant de fabrique anglaise" serait saisie.

En 1797 et 1798, les planches du journal ne furent pas signées. Quelques-unes furent probablement exécutées par Claude Louis Desrais, ancien dessinateur du *Cabinet des Modes*, d'autres par Philibert Louis Debucourt et Carle Vernet déjà réputés comme peintres de l'élégance française, enfin par Bouchardy, peintre moins connu mais aussi moins cher.[27] Puisque ces artistes

l'Empire, Paris 1858, p. 15, enfin par A. Cabanis dans *La Presse sous le Consulat et l'Empire*, pp. 127–161. Elles sont également représentées dans une image d'Epinal (BN : Estampes Li 59 fol., t. 10, dans la série *Encyclopédie de Leçons de choses illustrées*).

[26] Voir l'exemplaire de la Bibliothèque du Musée des Arts Déco de Copenhague et celui de la Bibliothèque Municipale de Boston (sauf pour le premier cahier).

[27] L'attribution d'une planche à un certain artiste relève parfois de l'enquête de détective. On peut attester la collaboration de quelques dessinateurs et graveurs par des indications

se constituaient à terme un fond de silhouettes pour réutiliser les poses ou même des parties entières, leurs élèves pouvaient souvent compléter les dessins. A côté des dessinateurs travaillaient les graveurs : Etienne C. Voysard et Labrousse, déjà expérimentés dans la gravure de planches de mode,[28] puis Pierre Charles Baquoy, issu d'une ancienne famille de graveurs, qui avait aidé son père Jean-Charles Baquoy à graver les planches du *Monument du Costume* (1774–1783) et qui avait déjà gravé 29 planches de la fameuse *Gallerie des Modes* (1783–1787).[29]

Les premières planches, présentées par les cahiers 2, 4, 7 (Fig. 2.2), 10 et 15, furent inspirées par une gravure dessinée par Desrais et gravée par Voysard sous le titre de *Promenade du Boulevart (sic) Italien (avril 1797)*, que La Mésangère avait vue en vitrine et dont il parle dans le cahier VI du 28 avril 1797.[30] Plus tard, les dessinateurs firent des esquisses chez des marchandes de mode qui leur permirent de dessiner les vêtements sur les modèles "nature" ou de copier les dessins qu'elles avaient fait faire pour leur compte par d'autres artistes. Ainsi les planches 84 et 85 de 1799 portent-elles la légende Magasin de Modes pour indiquer la façon dont elles avaient été conçues. D'autres légendes mentionnent les noms des marchandes ou les créateurs des coiffures.[31] A défaut, les dessinateurs fréquentaient les endroits mondains où ils s'inspiraient des vêtements de personnes qu'ils y rencontraient. La légende de la gravure 610 du 5 janvier 1805 indique le nom de la musicienne Gabrielle Gauffrée. Le 13 février 1799, le journal proteste contre

biographiques. Sur Debucourt et Carle Vernet, voir p. 343 et p. 345. La collaboration de Bouchardy est affirmée par F. Courboin pour quelques planches parues en 1797 (*L'Estampe française. Graveurs et marchands*, Paris 1914).

[28] Etienne Claude Voysard avait été graveur de quelques planches dessinées par Desrais et par Leclerc pour la *Gallerie des Modes* (R. Gaudriault, *Répertoire de la gravure de mode...*, Paris 1988, pp. 150–159). Il a probablement gravé la planche 2 du journal. Labrousse, né à Bordeaux, avait surtout gravé des séries de planches de mode dessinées par J. Grasset de Saint-Sauveur (La Mésangère en possédait plusieurs). Parmi les titres auxquels Labrousse contribua figurent les *Costumes des représentants du peuple, membres des Deux Conseils* (1795), *L'Antique Rome ou description ... de tout ce qui concerne le peuple romain dans ses costumes civils, militaires et religieux* (1796) et les planches du journal *Le Mois* (1799). Le *Catalogue du Cabinet de feu M. La Mésangère*, Paris 1831, p. 48, note son activité pour le *Journal des Dames ...* entre 1805 et 1807 seulement.

[29] Sur Baquoy, voir p. 348. En 1798, il exécuta les illustrations des *Voyages en France*, édités par La Mésangère.

[30] J'ai vu ces planches à l'Opéra de Paris (cote π 316.1), au Cabinet des Estampes de la BN (Oa 87 mfm) et à la Bibliothèque du Musée des Arts Déco de Copenhague (cote 29848). Elles sont aussi conservées au Musée du Costume à la Haye et à la Bibliothèque Municipale de Boston.

[31] Le Musée de la Mode et du Costume de Paris possède des carnets de chapeaux et d'ornements proposés aux clientes, qui pouvaient servir aux dessinateurs du magazine. Voir Françoise Tétart-Vittu, Presse et diffusion des modes françaises, *Modes & Révolutions*, 1989, p. 135.

Figure 2.2 Un des tout premiers dessins pour les 3 624 planches publiées par le *Journal des Dames et des Modes*. C'est une gravure avant la lettre : on n'y a pas indiqué la légende *Costume Parisien*, en haut du premier trait horizontal, ni l'année et le numéro consécutifs à l'intérieur du trait carré, à gauche et à droite, ni une courte description des détails typiques de la mode présentée, en bas de la marge inférieure. La version définitive portait l'indication "1797", le numéro "3" et la légende : "Chapeau-Spencer. Robe de Linon. Schall Long. Rubans croisés, en forme de Cothurne." Elle fut placée à la fin du cahier VII, qui ne fut pas daté et qui a probablement paru le 5 mai 1797. Lors d'une réédition des 40 premières gravures du journal, La Mésangère explique à propos de cette planche, dans un petit texte descriptif, qu'on ne saurait dire si les rubans croisés sur la jambe, accentuant le cothurne, sont plus commodes que galants. Mais : "Ainsi parée, une belle jambe ne peut être que très-fréquemment observée."

l'accusation qu'on lui fait d'exagérer les décolletés et de présenter des caricatures épigrammatiques : "nos figurines sont toutes dessinées d'après nature, et ... nous avons soin de choisir nos modèles dans les bals les mieux composés, les sociétés les plus honnêtes, enfin dans les réunions où l'on n'admet aucun individu, dont le costume puisse faire soupçonner la moralité." (sur ce problème, voir aussi p. 302).

La Mésangère surveillait avec soin et intelligence la fabrication des planches et il rédigeait leur légende.[32] Une comparaison de dessins originaux annotés par La Mésangère avec les gravures correspondantes permet de comprendre l'influence qu'il a exercée auprès des dessinateurs.[33] Il leur suggérait de peindre les modèles dans une autre pose ou vaquant à une occupation différente de celle retenue pour la première esquisse; il proposait de leur mettre d'autres objets dans les mains; il voulait que les personnages s'appuient contre d'autres meubles; il insistait pour qu'on ajoute d'autres accessoires aux costumes; il exigeait qu'on choisisse d'autres coloris pour l'un ou l'autre élément d'un costume.[34] Pour la gravure 274, il demanda que la femme couse au lieu de caresser un chien. Celle du numéro 284 dut tenir à la main une esquisse de dessin au lieu d'un éventail. Pour la planche 426, il voulut que la femme s'appuie sur un balcon et non sur une chaise et qu'au lieu d'un parapluie elle tienne une paire de jumelles à la main. Pour le dessin 427, il exigea que la chaîne que le modèle porte au cou soit décorée d'une croix et non d'un médaillon. Pour la planche 868, il fit dessiner le même modèle dans plusieurs robes et il essaya plusieurs coiffures, chapeaux, souliers et bijoux (Fig. 2.3).

La Mésangère portait surtout grande attention aux ornements de tête ou à la position des mains. En 1803, il fit dessiner à l'aquarelle, à une plus grande

[32] Sullerot écrit aux pages 88 et 91 que La Mésangère dessinait lui-même. J. Clère, un contemporain de La Mésangère (*Histoire de l'Ecole de La Flèche*, La Flèche 1853, p. 236) et R. Gaudriault (*La Gravure ...* , Paris 1983, p. 48) contredisent cette hypothèse, ce qui est probablement exact.

[33] Tandis qu'il existe encore nombre de gravures du journal, le nombre de dessins est très limité. La Réserve de la Bibliothèque de l'Opéra de Paris, cote π 586, conserve 38 dessins annotés des années 1799 à 1803. La plupart des dessins non annotés se trouvent à la Bibl. Mun. de Rouen (Fds. Leber 6149). Ils couvrent la période de l'origine du journal jusqu'à la Restauration et sont reliés en 16 volumes, classés dans un ordre qui met en relief les dessinateurs plutôt que les époques de publication. Destailleur mentionne un cahier de 144 dessins préparatoires pour le *Journal des Dames* attribués à Claude-Louis Desrais (*Catalogue de vente* du 14 avril 1890, n° 1777). Le Cabinet des Estampes de la BN (cote Oa 93 a) et la Bibl. des Beaux-Arts (Fds. Lesuef) possèdent d'autres dessins au crayon, le Musée de la Mode et du Costume de Paris quelques dessins réalisés par Lanté dans les années 1831 et 1832.

[34] Pour une comparaison entre dessins et gravures correspondantes, voir Annemarie Kleinert, Original oder Kopie? Das « Journal des Dames et des Modes » und seine zahlreichen Varianten, *Francia*, 1993, pp. 99–120.

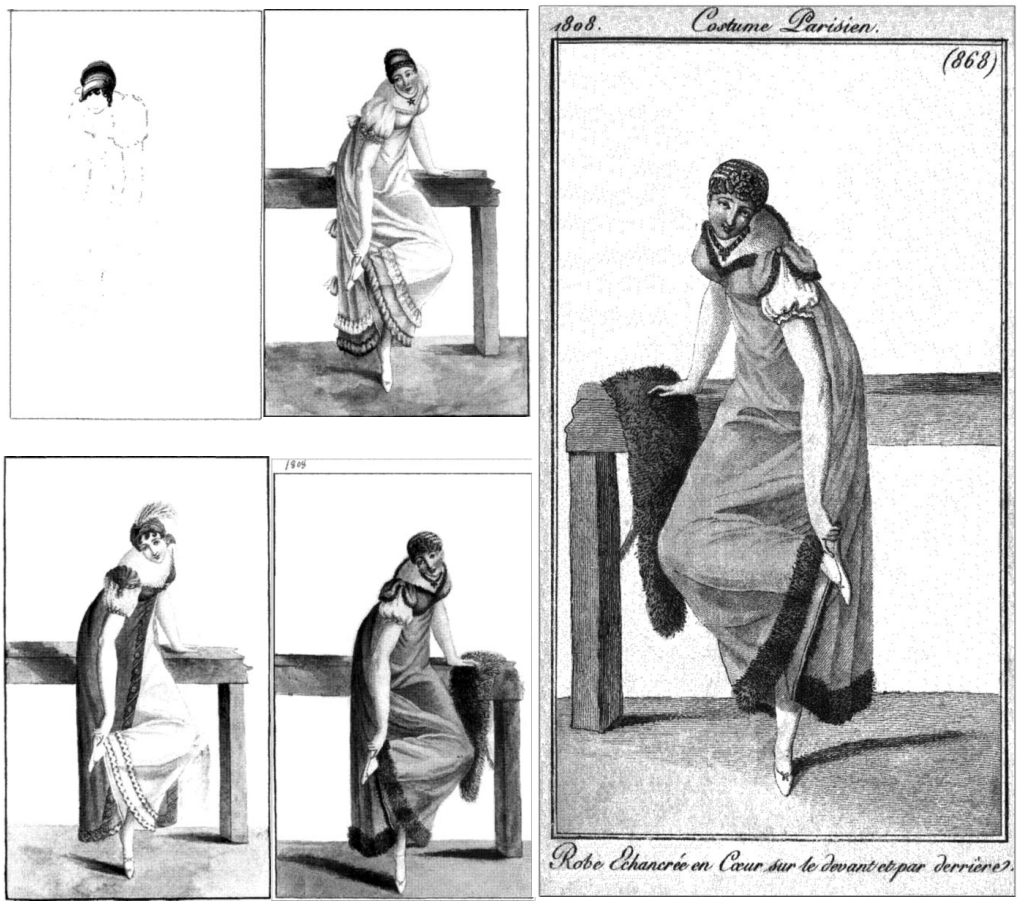


Figure 2.3 A gauche, quatre esquisses menant à la création de cette gravure de mode et, à droite, le modèle fini. Les compositions préliminaires permettent de voir que l'éditeur fit dessiner plusieurs robes légèrement différentes et qu'il essaya plusieurs coiffures, chapeaux, bijoux et souliers. La couleur de l'étoffe est passée du blanc bordé de rose par le rouge bordé de jaune au bleu bordé d'une fourrure brune. Un foulard en fourrure, assorti aux bordures de la robe, complète ce modèle de la planche 868 du 5 février 1808. Comme toujours, la version gravée de l'image dessinée présente l'épreuve à l'envers.

échelle, six cents dessins originaux de coiffures.[35] Parfois, il groupait des têtes de femmes sur des planches supplémentaires. Les esquisses de ces planches (et rarement la planche gravée) présentent souvent des têtes à visage sans traits. Pour la planche 477 c'est l'inverse : l'esquisse présente des têtes, la

[35] Ces planches de coiffures sont reliées en album (Bibl. Mun. de Rouen, Fds. Leber, cote 6150).

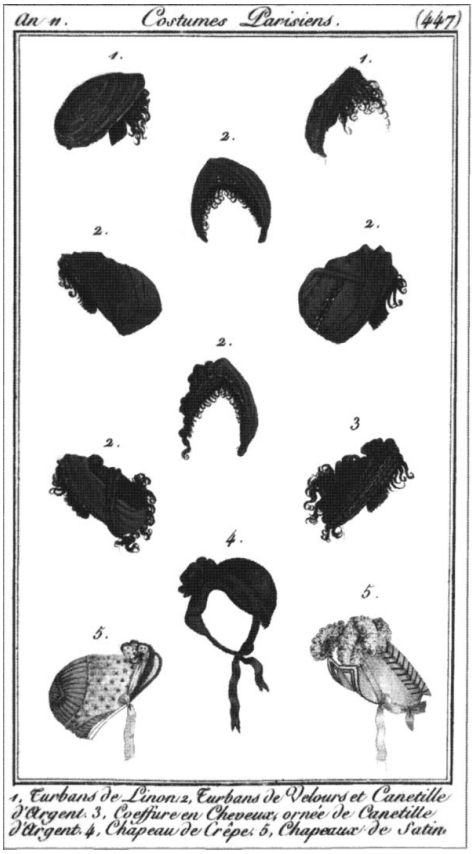


Figure 2.4 Comparaison entre un dessin au lavis, dont il n'existe qu'un seul exemplaire, et la même planche gravée sur cuivre. La Mésangère était responsable de la correction du dessin. Dans cette gravure, publiée le 4 février 1803 (15 pluviôse an 11), il ordonna de laisser de côté les visages pour mieux faire ressortir les coiffures et d'ajouter encore deux modèles en bas. Certains accessoires sont légèrement changés et le coloris de quelques détails est différent. Quand on retirait les gravures, les enlumineuses choisissaient parfois encore d'autres couleurs que celles utilisées pour l'original.

planche gravée seulement des coiffures, turbans et chapeaux (Fig. 2.4). Si le dessin ne rencontrait pas l'assentiment du patron, il était tout simplement refusé. Plusieurs d'entre eux portent l'inscription "non-gravé". Cette même remarque se trouve sur certains dessins pour les séries de gravures de mode publiées par La Mésangère de 1798 à 1831. Durant ces années, il exerça une grande autorité sur ses collaborateurs, ne manqua pas d'intervenir pour modifier un sujet, substituer tels personnages à tels autres ou interdire de faire graver une composition déjà réalisée.[36]

[36] L. Moussinac compare 39 aquarelles du *Bon Genre* avec les planches gravées et constate que "le contrôle de l'éditeur sur les initiatives et les suggestions de ses dessinateurs et graveurs était immense." (Intr. à la réédition du *Bon Genre*, éd. de 1930).

Pour pouvoir proposer des corrections au bon moment, La Mésangère devait connaître le procédé compliqué de la gravure. Il avait dans sa bibliothèque plusieurs ouvrages sur les techniques du dessin et de la gravure, par exemple *De la manière de graver à l'eau-forte et au burin*, par A. Bosse (édition de 1758).[37] Une fois le dessin prêt, on le transmettait au graveur qui augmentait considérablement la qualité de l'illustration, s'il était doué. Le graveur taillait d'abord les lignes avec un burin sur une couche de vernis appliquée sur une plaque de cuivre, puis versait sur la plaque de l'acide nitrique, coupé avec de l'eau, pour creuser les endroits traités (une gravure est "à l'eau-forte" à cause de l'acide utilisé, ou "en taille-douce" par référence aux lignes gougées, ou encore "en creux").[38] Ensuite on ôtait la couche de vernis protecteur, on plaçait une feuille de papier sur le cuivre préalablement enduit d'encre aux endroits creux, et on exerçait sur la plaque une forte pression à l'aide d'une presse à main. Le premier passage produisait, à bonne pression, une feuille représentant l'image en noir et blanc. Puis un graveur ajoutait les légendes composées par La Mésangère. Ces légendes apportaient un caractère plus officiel à l'illustration. Les estampes connaissent donc différentes étapes : sans titre; les premiers tirages avec titre, c'est-à-dire avec les lettres en bas et en haut et les numéros de l'année et de la planche; et les retirages sur les cuivres fatigués avec des retouches. Une fois les légendes imprimées, l'éditeur remarqua parfois des négligences : des lettres majuscules ou minuscules irrégulièrement placées, de mauvaises coupures de mots, l'absence de ponctuation ou une ponctuation mal placée. La Mésangère excusait ceci par le fait que les imprimeurs de gravure habitaient loin et qu'il n'avait pas toujours le temps de corriger leurs travaux (voir p. 75).[39]

Après un certain nombre de passages à la presse, on changeait parfois d'avis, ce qui nécessitait une réouverture de la presse pour corriger les inscriptions et presser les planches une autre fois. Il arrivait aussi qu'une même image porte des légendes différentes, comme c'est le cas pour les gravures 6, 31, 70, 98 et 115. Si La Mésangère voyait une planche gravée sans respecter ses corrections, il croyait alors nécessaire de le faire remarquer dans la légende, comme en bas de la gravure 448 : "Le Chapeau et l'Epée se trouvent à droite par l'inadvertance du graveur." La rédaction se trompait aussi parfois dans la numérotation des gravures, indiquée au-dessous de la marge supérieure de l'image, dans le coin à droite. Elle s'évertuait alors à corriger l'erreur, quitte à faire arrêter les presses. Ainsi le 20 mai 1809, le journal note : "A la feuille de ce jour est jointe la gravure 977 : environ 600 épreuves de cette gravure

[37] Plus tard, il s'acheta le *Traité élémentaire des règles du dessin*, par J.-F. Bosio (1801).

[38] Pour le procédé des gravures, voir R. Gaudriault, *La Gravure* ... , pp. 126–131.

[39] P. Dupont note que ces fautes d'orthographe sont impardonnables au bas d'une gravure magnifique (*Histoire de l'imprimerie*, Paris 1854, t. II, p. 458).

étoient (sic) tirées, lorsqu'on s'est aperçu d'une erreur de chiffres." La plupart du temps, l'ancien professeur était minutieux sur la qualité des planches, facteur déterminant dans le succès du journal. Un catalogue de vente d'une collection à peu près complète des 3 624 gravures de l'illustré, vendues le 5 décembre 1980, signale pour cette collection la présence de 242 variantes.

La finition des gravures était confiée aux enlumineuses. Généralement, ces femmes ouvrières appliquaient un passe-partout sur chaque planche et les coloriaient d'après les indications du dessinateur. Pour cette raison, les gravures sont aussi appelées "planches au pochoir" ou "enluminures". Il fallait entre vingt et trente enlumineuses pour colorier ces planches, ce qui voulait dire que cette partie de la fabrication du journal exigeait des sommes considérables.[40] En hiver, leur travail prenait plus de jours qu'en été, car elles avaient besoin de la lumière du soleil pour effectuer le coloriage à la main. Le 6 décembre 1802, La Mésangère annonce que "la brièveté des jours nous force de renvoyer au 20 l'émission d'une des gravures du 15. Le Journal du 20 et celui du 30 seront accompagnés chacun de deux gravures." Il arrivait parfois que les détails d'un dessin exigent "trop de soin de la part des enlumineuses". On abandonnait alors le coloriage et reliait les pages de texte avec des planches en noir et blanc. Pour cacher ce "défaut", certaines planches étaient imprimées sur du papier bleuâtre ou couleur "sang", par exemple le numéro 242 du 2 septembre 1800. Ou encore on ajoutait une description des couleurs prévues. La planche 155, conservée à la Bibliothèque Historique de la ville de Paris, est en noir et blanc avec un texte explicatif pour les couleurs. Le même numéro de la Bibliothèque du Musée de la Mode et du Costume de Paris est en couleurs, sans aucune remarque à ce propos.

Pour fabriquer les planches il fallait plusieurs jours, depuis les premiers traits tracés au crayon ou à l'encre et la mise en couleur à l'aquarelle jusqu'au jour de la finition. "Supposons que le dessinateur n'ait point à chercher la mode," écrit La Mésangère le 25 novembre 1812, "il faut lui accorder, pour prendre un croquis, pour faire un dessin et le colorier, une demi-journée; au graveur, pour vernir un cuivre, calquer le dessin, le décalquer, pour l'eau forte et le travail de la pointe sèche, une journée et demie (les planches de chapeaux demandent le double); à l'imprimeur en taille-douce, pour tirer douze cents épreuves sur la même planche, deux journées; aux enlumineuses,

[40] Le chiffre exact d'enlumineuses n'est pas connu. F.L. Mott (*A History of American Magazines*, Cambridge 1957, pp. 580 et suiv.) indique que le journal de mode américain *Godey's Ladies' Book*, tiré à 70 000 exemplaires, employait 150 enlumineuses pour colorier vingt gravures par an. En tenant compte du fait que le tirage du *Journal des Dames* s'élevait en moyenne à 2 500 exemplaires et qu'il publiait entre 70 et 101 gravures par an, on peut estimer à au moins vingt le nombre d'enlumineuses. A Weimar, les sommes pour payer les enlumineuses, employées à colorier le *Journal des Luxus und der Moden*, étaient plus élevées que les dépenses de l'éditeur pour d'autres travaux.

trois journées; aux plieuses, qui ne peuvent, comme cela se pratique dans les autres bureaux de journaux, plier le jour même de l'expédition, parce que l'impression fraîche maculeroit (sic) la gravure, une journée; total, y compris le jour de l'expédition, neuf journées."

Ce même article est aussi tout à fait intéressant pour comprendre les difficultés qu'on rencontrait parfois : "Nous n'avons point parlé du graveur en lettres qui, pouvant, en deux heures, graver le haut et le bas de la planche, la retient quelquefois une demi-journée. Nous n'avons rien dit non plus des maladies et autres causes de dérangement qui peuvent survenir au graveur et au dessinateur, personnes que l'on ne peut aisément remplacer. Pour dessiner les modes, qui demandent une exactitude servile, il faut en avoir l'habitude; pour les graver, à peu près de même. Un graveur étranger à ce genre de travail, employeroit (sic) beaucoup de temps, se feroit (sic) payer très-cher, et pourroit (sic) fort bien ne pas réussir. Quant aux dessins, pour qu'ils ne déplaisent pas trop aux connoisseurs (sic), et qu'ils soient utiles à ceux qui font le commerce des modes, on est souvent obligé d'employer deux personnes pour le même dessin. L'une s'occupe particulièrement de la pose, l'autre refait sur un calque, les parties du costume qui ont été mal indiquées ou omises. Les deux tiers des dessins que nous avons fait graver, ont leur calque supplémentaire : nos archives en font foi. Ces archives contiennent en outre quelques centaines de dessins qui n'ont point été employés, parce que la mode a changé subitement."

Dans les six premiers mois après la fondation du périodique, la finition des gravures en temps voulu constitua un grand problème. Le 7 juillet 1797, Sellèque annonce aux abonnés qu'il est rebuté "par les difficultés innombrables que nous occasionnent la confection des gravures qui devraient tous les quinze jours orner ce journal, qui, toujours retardées par la lenteur des artistes, ne représentaient, en dernier résultat, que l'image très imparfaite d'un costume qui déjà n'était plus à la mode." Quant au texte, le processus de la fabrication technique était également très long. Presque tout se faisait à la main par des ouvriers et ouvrières spécialisés. Rien que pour composer le manuscrit en lettres imprimées et faire le tirage nécessaire, il fallait une demi-journée.

La composition des caractères mobiles était essentiellement réalisée par des femmes travaillant debout devant des casses d'imprimeur. Les hommes manipulaient les presses à bras, ce qui les exposait sans cesse à la vapeur du papier mouillé de sorte qu'ils étaient sujets aux catarrhes et à la phtisie gutturale. "Mais ce qui les perd promptement au physique", nota le préfet de police le 30 mai 1807, " ... c'est leur débauche effrénée : on voit peu d'ouvriers imprimeurs passer quarante-cinq ans."[41] Le recto et le verso ne pouvaient être

[41] F.A. Aulard, *Paris sous le Premier Empire*, Paris 1912, t. 1, p. 845.

imprimés en une seule opération. Ensuite, il fallait plier, couper, rassembler, compter et coller pour ajouter finalement la gravure et la couverture et mettre chaque exemplaire sous bande, avec l'adresse de l'abonné (Fig. 2.5).

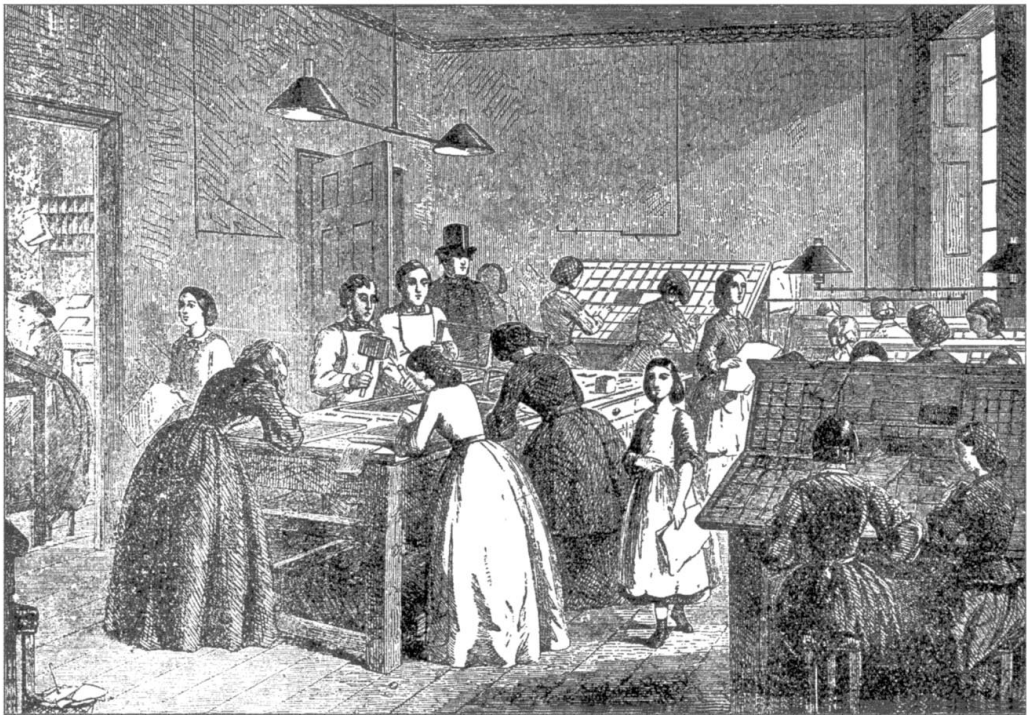


Figure 2.5 La casse de l'imprimerie au XIX^{e}siècle. Il était alors habituel pour les femmes d'exécuter le travail fatigant de l'assemblage des lettres pour préparer les pages d'une publication. Les hommes manipulaient surtout les presses à bras ou surveillaient les ouvriers et ouvrières.

La coordination des tâches et le respect des délais constituaient des défis redoutables pour les éditeurs peu expérimentés. Ils ne cherchaient pas à dissimuler les problèmes auxquels ils étaient confrontés. Voici l'extrait d'un article publié le 27 octobre 1798 (6 brumaire an 7) : "Le texte est tout prêt . . . , mais les imprimeurs font la décade . . . La planche est finie, mais la mode qu'on y avait tracée a tout-à-coup fait place à une autre . . . La gravure est imprimée, mais une des enlumineuses se marie . . . On croyait avoir assez de copies pour remplir la feuille, mais on s'apperçoit (sic) qu'il en faudroit (sic) encore une page. On cherche le rédacteur, on ne le trouve pas. Cependant le journal, qui devait être sous presse ce soir, n'y sera que demain. Tout ne pourra pas être

expédié à la fois. Il faudra remettre une partie de la besogne au lendemain, et voilà un retard de deux jours."

Dès le premier cahier, les retards de livraison devinrent la hantise des éditeurs. Plus tard, Jules Janin relèvera que, quand on écrit sur la mode, il ne faut jamais être "en avance que de vingt-quatre heures. Une heure de moins c'était trop tard, et c'eût été trop tôt, une heure de plus."[42] La première gravure du *Journal des Dames* ne fut pas prête à temps et dut être jointe à la seconde livraison, la deuxième fut ajoutée au quatrième cahier, la troisième au septième, la quatrième au dixième et ainsi de suite jusqu'au mois de novembre 1797. C'est seulement à partir de cette date qu'on réussit à publier les illustrations régulièrement, sans prendre de retard.[43]

La fondation du journal avait exigé des investissements importants. Le nombre d'abonnés n'était pas encore suffisamment élevé et la publicité avait englouti des sommes énormes. Un contemporain, Roederer, évalue à 92 000 francs les sommes à investir à cette époque avant qu'un nouveau quotidien parisien ne devienne rentable.[44] Pour une feuille paraissant tous les cinq jours, la situation a dû être similaire. "Pendant les trois premiers mois, il convient d'envoyer 6 000 exemplaires gratuits aux abonnés éventuels (d'un quotidien). Au terme de ce premier trimestre, on peut espérer réunir 800 à 1 000 abonnés. Ce sera un prodige s'il y en a 1 200."[45] A bout de moyens financiers pour couvrir tous les frais et épuisés par un travail frénétique, les fondateurs commencèrent à désespérer dès la fin des trois premiers mois. Un autre problème se présenta alors. Le libraire Gosset, installé dans la Galerie de Bois au Palais Royal, et son confrère Dugour sis au n° 13 de la rue des Grands Augustins, s'étaient également mis à publier dès le 1er juin 1797 un périodique qui parlait presqu'exclusivement de mode. Intitulé le *Journal des Modes et Nouveautés*, ce magazine était imprimé chez Moller, rue des Postes n° 17, puis chez Lacroix, faubourg St. Martin n° 217. On avait l'intention de le vendre pour un prix de 8 livres 20 sous par an, donc moins cher que le *Journal des Dames* qui coûtait 10 livres.[46] Sellèque et son équipe devaient agir pour éliminer ce concurrent. Ils engagèrent des négociations avec les deux libraires.

---

[42] J. Janin, *Histoire de la littérature dramatique*, t. III, p. 55.

[43] Voir p. 319 de l'annexe.

[44] Cité par A. Cabanis, *La Presse sous le Consulat et l'Empire*, Paris 1975, p. 127.

[45] A. Cabanis, p. 128.

[46] Le titre de *Journal des Modes et Nouveautés* fait allusion à un recueil de mode conçu à la fin de 1795 qui devait s'intituler *Journal des Nouveautés* mais qui ne parut jamais, suite à la dépréciation des assignats. Pour le premier cahier, on a deux versions, une de 8 pages intitulée *Journal des Modes et Nouveautés* (Bibl. d'Art et d'Archéologie de Paris, cote 47 P 1) et une autre de 4 pages intitulée *Journal des Modes* (Bibl. Publique de Boston, cote Res 8193A14). La première version déclare vouloir publier tous les quinze jours, la deuxième tous les huit jours.

Le résultat de cette démarche fut une entente qui permettait à chaque partie de profiter de l'autre. A partir de la deuxième livraison de cette nouvelle feuille, les huit pages de *Modes et Nouveautés* étaient jointes, tous les quinze jours, à celles du *Journal des Dames*, ce qui augmentait alors le volume de 8 à 16 pages. Dès le 23 juin 1797 (cahier XVI), les abonnés de Sellèque et de La Mésangère reçurent donc en supplément les pages de l'autre publication, sans aucune augmentation de prix. En revanche, les éditeurs de *Modes et Nouveautés* abandonnèrent la tâche difficile de faire composer des gravures, ce qui simplifiait considérablement la production. Dans une édition séparée de *Modes et Nouveautés*, les planches numéros 2 à 5 étaient de simples copies des planches déjà parues dans le *Journal des Dames*.[47]

Pourtant, vers la mi-août 1797, tandis que le *Journal des Modes et Nouveautés* avait publié 5 numéros et que le *Journal des Dames* en était à son numéro XXXIV, les éditeurs des deux journaux se résignèrent. Gosset et Dugour n'avaient plus le temps de faire du journalisme et Sellèque et La Mésangère n'avaient plus les moyens financiers nécessaires. Cependant, l'idée d'un journal pour dames subsista. Sellèque et La Mésangère trouvèrent encore une fois deux riches entrepreneurs qui avaient accompagné le *Journal des Dames* dès sa fondation, l'imprimeur Moller et le libraire Dentu. Ces deux hommes d'affaires étaient prêts à signer comme co-éditeurs pour la poursuite des deux magazines. Ils créèrent donc, le 20 août 1797, une publication qui allait intégrer chacun des titres précédents : le *Journal des Dames et des Modes*. Ce fut une sorte de fusion des deux périodiques. En fait, cette nouvelle appellation n'était pas plus originale que le titre précédent choisi par Sellèque et La Mésangère. Un *Giornale delle Dame e delle Mode* avait déjà paru à Milan du 15 juillet au 31 décembre 1786.[48]

---

[47] La planche 2, parue le 15 juin 1797, est une imitation maladroite de la planche 1 du *Journal des Dames* parue le 1er avril 1797 (il y a quelques légères modifications de détails : la femme regarde à droite au lieu de regarder à gauche et sa jupe est de couleur différente). Les planches 3, 4 et 5 du *Journal des Modes et Nouveautés*, parues les 1er et 15 juillet et le 1er août 1797, sont identiques aux planches 2, 3 et 4 du *Journal des Dames* parues les 14 avril, 5 et 26 mai 1797. En revanche, le 1er juillet 1797, le *Journal des Dames* imite en partie la planche 1 du *Journal des Modes et Nouveautés*, qui présente deux bustes de femme. La tête de son modèle numéro 5 est une copie de l'une de ces femmes (voir R. Gaudriault, *Répertoire...*, pp. 230 et 233, et *Mode en prent*, p. 51 et 52). Il est donc tout à fait correct quand R. Gaudriault constate dans son *Répertoire* ... , pp. 229–235 : "On ne peut ... dissocier l'examen des débuts du *Journal des Dames* de celui du *Journal des Modes et Nouveautés*." Les premières gravures des deux journaux sont reproduites dans *Mode en prent*, pp. 51/52.

[48] Puisque le *Giornale delle Dame e delle Mode* imitait le *Cabinet des Modes*, le nouveau titre accentuait la tradition et son rôle de pionnier. Pour l'histoire du magazine italien, voir M.A. Ghering van Ierlant, Copies des gravures de mode françaises ... dans les périodiques de modes italiens 1785–1795, *Rassegna di studi e di notizie del Castello Sforzesco*, Milan 1988, pp. 335–357. Voir aussi p. 478.

L'initiative n'allait pas sans risque car l'heure était peu propice au journalisme. Le Directoire vota des lois revenant sur la liberté de la presse introduite au début de la Révolution. Le 19 août 1797, on plaça les journaux et leur imprimerie sous le contrôle de la police qui, en cas de censure négative, les interdisait. Les lois des 30 septembre et 4 octobre 1797 instituaient aussi un droit de l'Etat qui exigeait le "timbre" pour les journaux, contraignant ainsi chaque éditeur à se procurer du papier estampillé à 5 centimes par feuille de 25 centimètres carrés. Par cette mesure gouvernementale, les dépenses des éditeurs de journaux augmentèrent considérablement, de 25 à 30 pour cent, et l'Etat se créa ainsi une source non négligeable de revenu.[49]

Lorsqu'une tentative de coup d'Etat royaliste fut découverte en automne, le gouvernement confisqua 32 journaux parisiens et imposa aux propriétaires, rédacteurs et imprimeurs de journaux l'obligation d'en faire la déclaration en quatre exemplaires au bureau central de police. Le 13 octobre 1797, l'éditeur du *Journal des Dames et des Modes* publia une lettre qui lui avait été adressée par Sotin, employé du Ministère de la Police générale, annonçant que la distribution des cahiers serait suspendue s'il n'envoyait pas régulièrement deux exemplaires au ministre de la police et deux au directeur exécutif. Début novembre 1797, les cahiers furent en effet arrêtés par la poste. Les numéros n'arrivèrent aux souscripteurs qu'après un retard de quelques jours.[50]

Toutes ces réglementations découragèrent beaucoup de vocations journalistiques. Seuls pouvaient survivre les titres qui augmentaient leur prix et dont les abonnés acceptaient cette mesure. Le *Journal des Dames et des Modes* avait initialement coûté 10 livres par an. Au bout de six mois il coûtait déjà 24 livres et au bout d'un an 36 livres, soit une majoration de deux cent soixante pour cent en un an. Les lecteurs purent lire en date du 25 novembre 1797 : "Paris est aujourd'hui le théâtre d'une guerre à mort entre le timbre d'une part et les journaux de l'autre. Plus de cinquante de ces derniers sont déjà restés sur le carreau. (On demande :) Mais monsieur le rédacteur, votre petit journal des Dames, échappera-t-il ... au sort commun? Je l'espère; et la raison en est toute simple ... (les) belles, à qui nous avons le bonheur de plaire ... ont paru se presser en plus grand nombre autour de nous, depuis que le péril est devenu plus imminent. Cette faveur nous fait espérer ... que

[49] Voir A. Cabanis. La loi du timbre rapporta à l'Etat des sommes énormes, rien qu'à Paris plus d'un million de francs en 1821. Le *Journal de Paris* du 25 octobre 1838 publie un article sur le poids fiscal du timbre. Ces dépenses s'ajoutaient aux frais de rédaction, d'administration, d'impression, de transport et de matériel à payer. Mises à part quelques courtes périodes intermédiaires, l'obligation du timbre pour les journaux ne fut supprimée en France qu'en 1881.

[50] Il peut y avoir deux raisons de cette confiscation : la non-présentation des cahiers, et le contenu de deux articles "répréhensibles" des 27 octobre et 10 novembre 1797, critiqués par la censure (voir p. 50).

le timbre périra plutôt que le Journal des Dames." D'autres journaux eurent moins d'audace et moins de lecteurs fidèles. Le prix du *Journal de Paris*, par exemple, passa de 25 à 42 livres, soit une augmentation de soixante-huit pour cent seulement, et le *Moniteur* imposa à ses lecteurs une hausse de 80 à 100 livres, soit vingt-cinq pour cent.[51]

Pour justifier leur politique des prix et apaiser le courroux de la clientèle qui souffrait déjà de l'inflation élevée des produits de luxe,[52] les éditeurs du *Journal des Dames et des Modes* estimèrent devoir améliorer le produit. Dès le 27 octobre 1797, ils augmentèrent le volume du périodique de 8 à 16 pages de texte et ils veillèrent à ce qu'on publiât régulièrement une gravure au moins tous les quinze jours (de mars à octobre, les abonnés n'avaient reçu qu'un total de sept gravures). Ainsi, au lieu des seize planches publiées en 1797, on leur en envoya soixante-dix en 1798, et en 1799 cent une planches (voir l'annexe, p. 316). De plus, la périodicité du journal, après avoir changé fréquemment, de deux ou trois fois par semaine, à une fois par semaine et tous les six jours, trouva enfin, le 28 juin 1798, le rythme qui devait se maintenir jusqu'au 31 octobre 1838, à savoir un numéro tous les cinq jours.

Sellèque signa alors de nouveau comme l'unique éditeur car La Mésangère estimait devoir toujours conserver l'anonymat. Les deux hommes présentaient aux lecteurs un programme varié : l'observation des salons et des lieux de bonne fréquentation, la description des fêtes et des cérémonies parisiennes, mais aussi des récits sur le menu peuple et les problèmes de tous les jours. La vie littéraire et artistique occupait une place plus importante qu'auparavant, avec la publication de poèmes, de comptes rendus de pièces dramatiques et d'extraits de romans. Les fêtes, concerts, ballets, expositions industrielles ou de peinture, séances de l'Académie Française et autres événements sociaux et culturels étaient relatés. L'éducation tenait aussi une place non négligeable. Dans le cahier du 7 septembre 1802, par exemple, on s'indignait du comportement anti-autoritaire de la jeunesse. Parmi les faits divers figurait, le 20 mars 1799, un rapport sur l'Odéon qui venait d'être la proie des flammes. Des inventions technologiques étaient présentées, comme le 30 janvier 1803 "une machine pour chauffer pendant l'hiver les carrosses" (voir p. 394). Et le 30 novembre 1810, on publiait un article sur la bibliothèque de Voltaire, bibliothèque remarquable composée de 6 210 volumes "précieux à cause des notes dont Voltaire les avoit (sic) chargés".

La Mésangère se rendit bientôt irremplaçable, accomplissant dans l'anonymat un travail indispensable pour la rédaction des articles et le contrôle

[51] Voir C. Bellanger et al., *Histoire générale de la presse...*, vol. 1, p. 545.

[52] Un bonnet qui avait coûté 32 livres en 1795, coûtait 300 livres en 1796. Voir G. Cerfberr/M.V. Ramin, *Dictionnaire de la femme*, Paris 1897.

des gravures. Avec lui, Sellèque s'était attaché les services d'un homme destiné à jouer un rôle capital dans l'évolution du magazine. Il contribua fortement à donner le ton et le style du périodique, avec le choix des options et le recrutement des collaborateurs. Ainsi, le *Journal des Dames et des Modes* trouva peu à peu cette vitesse de croisière qui lui fut propre durant de longues années.

2.3 Les contrefaçons d'illustrations et d'articles du magazine

En 1798 l'entreprise commença à prospérer. L'importance du périodique vers la fin du siècle était même si grande qu'une estampe anonyme présentant des crieurs de journaux en train de distribuer des feuilles dès leur sortie de presse, arbore le *Journal des Dames et des Modes* au premier plan de l'image[53] (Fig. 2.6).

Heureux de ce développement et désireux de faire croître leur commerce, Sellèque et La Mésangère décidèrent d'ajouter des planches supplémentaires. Quatre en 1798 et vingt en 1799 exposent des chapeaux, des bijoux, des portraits d'actrices : Mme Saint-Aubin, Sophie Bellemont, Mme Clotilde; puis des types théâtraux dont Mme Angot (voir plus loin Fig. 3.6); enfin des scènes spectaculaires comme "l'ascension en mongolfière par le physicien Garnerin avec la citoyenne Henri" (voir plus loin Fig. 4.7).[54] Jamais le total des illustrations ne fut plus grand qu'en 1799 : 101 gravures au lieu de 84 la plupart des autres années. Et le nombre annuel des pages de texte, généralement chiffré à 576, atteint 1 024 et 880 pages respectivement en 1798 et 1799.

Le succès encouragea les éditeurs à publier des séries de planches de mode à part : une au titre *Modes et Manières du Jour* qui fut rééditée plusieurs fois et deux autres aux titres *Costumes de Théâtre* et *Vues de Paris* (voir pp. 354 et suiv. et Fig. C.1). Ils firent aussi réimprimer les premières gravures du journal, ainsi que des collections complètes de tous les cahiers parus.[55]

[53] Pour dater cette gravure, les titres de journaux qui y sont présentés sont informatifs. Ils ont ou bien paru jusqu'en 1797 seulement (*Le Miroir* : 1794 à septembre 1797; *L'Ami de la Patrie* : jusqu'en décembre 1797) ou bien commencé à paraître en 1799 et 1800 (*Le Mois* : mars 1799 à août 1800; *L'Ami des Lois* : janvier à mai 1800). La date doit donc être postérieure à 1800 et non l'année 1797, comme on peut lire dans Bellanger et al. (*Histoire générale de la presse* ... , Paris 1969, t. I, figure XV).

[54] Pour le nombre des planches supplémentaires publiées, voir p. 316. Pour la description des légendes en 1797, 1798 et 1799, voir R. Gaudriault, *Répertoire* ... , pp. 233–253, et G. Vicaire, pp. 1129–1130. Le journal publia des planches supplémentaires en 1798 et 1799 et encore de 1832 à 1838 : voir pp. 212 et 275 et Fig. 3.24 et 3.25.

[55] Une première réédition des quarante premières planches fut vendue en 1798 sous le titre *Variations des costumes français à la fin du XVIIIe siècle*. En 1799, La Mésangère

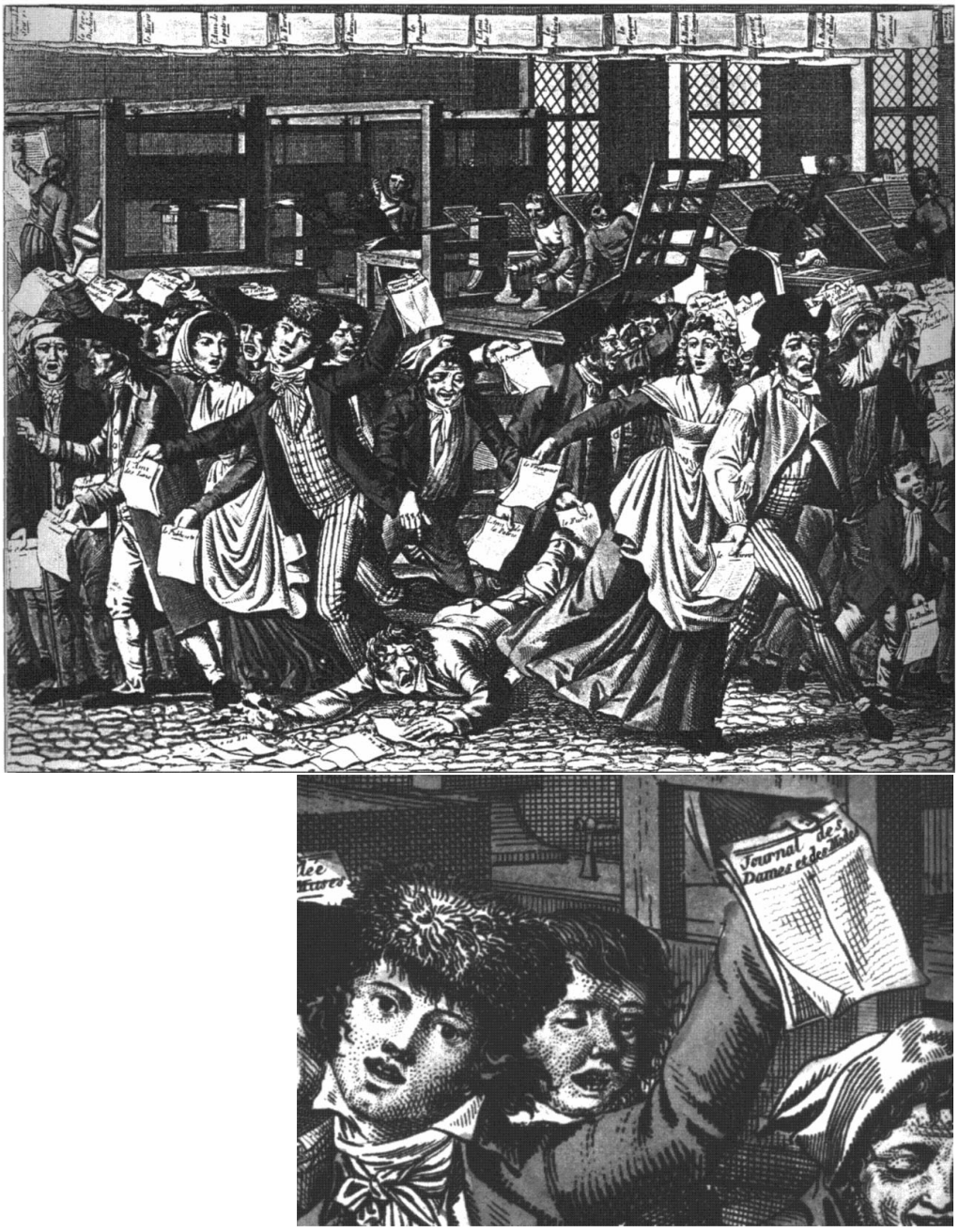


Figure 2.6 L'importance du journal est démontrée par une caricature publiée vers 1800. L'un des crieurs les plus empressés distribue le *Journal des Dames et des Modes*, bien visible en bas dans l'agrandissement du détail. Puisqu'il est distributeur d'un journal de mode, son habit est plus élégant que celui des autres. Il porte une cravate soigneusement arrangée selon le dernier goût, une veste couleur rouge qui le fait voir de loin, un gilet et des pantalons rayés (les pantalons remplacent depuis la Révolution les culottes de l'Ancien Régime) et un chapeau en fourrure plus cher que les couvre-chefs des autres crieurs. L'ensemble de ses vêtements présente les couleurs nationales : chemise et cravate blanches, veste rouge, gilet à raies rouges et blanches et pantalon à raies bleues et blanches.

A partir du 18 juin 1798, ils commencèrent également à numéroter les illustrations en continu, et non année par année,[56] pour affirmer leur volonté de tenir coûte que coûte et de faire paraître le journal sans interruption (par la suite, la numérotation des gravures en continu devint une tradition pour la plupart des journaux de mode du XIXe siècle). Enfin, les cahiers furent paginés en continu, à partir de l'an VII (= 26 septembre 1798), sur une période de six ou douze mois, et non plus de 1 à 16 comme dans les cahiers précédents.[57] Ainsi, à la fin de chaque année, les pages reliées en volume se présentaient comme un véritable livre.

La reprise des planches du journal dans d'autres publications commence très tôt dans l'histoire du périodique. Bientôt, l'éditeur disposa de tout un fond de silhouettes permettant de produire toute sorte de séries plus vite et à moindre coût.[58] Debucourt, peintre de l'élégance française depuis 1787, réutilisa certains dessins esquissés pour le journal, à peine modifiés dans *Modes et Manières du Jour* et dans la satire *Le Bon Genre*, quatrième d'une vingtaine de titres paraissant au siège du magazine (Fig. 2.7 et 3.5). Jean-François Bosio réunit en 1804 les meilleures illustrations du journal dans cinq tableaux de format in-folio oblong, qui reprennent 143 figures (voir p. 359). Puis, son tableau *Gallerie du Bois au Palais Royal* présente plusieurs modèles qu'il avait dessinés pour le *Journal des Dames*, dont Mme Angot et une jeune femme tenant la main d'un enfant, les deux publiés par l'illustré les 12 août et 27 septembre 1799.[59] Plus tard, Horace Vernet et Louis Marie Lanté, les dessinateurs les plus zélés de l'équipe, se souviendront de sujets qu'ils avaient créés pour le magazine ou pour les planches des séries de mode. Lanté réutilisa certains dessins du recueil *Costumes des femmes du pays de Caux* pour un tableau individuel exécuté en 1824 sous le titre *Une réunion d'habitants de différentes parties de la Normandie, sous la halle aux toiles à Rouen*, œuvre

présenta la réédition de la collection complète des deux premières années du périodique en trois volumes. Par la suite, il continua à vendre des rééditions par volume (voir p. 367).

[56] La numérotation des planches de 1798 est quelque peu confuse. Avec le numéro 16 s'était terminée une première série de planches couvrant l'année 1797. Au début de 1798 on entama une seconde série dont la numérotation recommença à 1 et qui fut continuée jusqu'au numéro 26 du 14 juin 1798. Dès le 18 juin 1798, les éditeurs refirent une numérotation à la suite en y incluant les numéros de 1797 et en continuant par le numéro 43. A l'occasion de retirages, les numéros des planches de la seconde série de 1798 étaient changés respectivement, ce qui fait qu'une même planche de 1798, imprimée à deux moments différents, peut porter deux chiffres différents. Voir Gaudriault, *Répertoire...*, pp. 237–240.

[57] Le premier volume à avoir une numérotation successive des pages va du 26 septembre 1798 jusqu'au 7 avril 1799, avec les pages 1 à 611.

[58] Ce fond fut également utile pour le journal même. Certaines silhouettes se répètent, par exemple la gravure 1412 du 25 juillet 1814 est reprise le 15 décembre 1817 dans la gravure 1697.

[59] Le tableau, reproduit chez Ghering van Ierlant, p. 55, se trouve au Musée Marmottan.

Figure 2.7 Au bureau du journal, les mêmes poses servent à illustrer plusieurs publications. Ici, on retrouve le dessin pour la planche n° 738 (en haut à gauche), publiée le 15 juillet 1806 par le *Journal des Dames et des Modes* (en haut au milieu), dans la série *Modes et Manières du Jour* (1798–1808 : en haut à droite) et en 1810 dans *Le Bon Genre* (la figure oblongue). Les légendes sont différentes. Sur le dessin et la gravure du journal, on lit *Chapeau orné de rubans de taffetas. Fichu à pointes nouées en écharpe.* La planche de la série *Modes et Manières du Goût* est sous-titrée *Les Cerises. (Coiffure en Cheveux et perles.)*. La planche 41 du *Bon Genre* a comme titre *Les Parisiennes à Montmorency.*

qu'il envoya au Salon et qui gagna une médaille d'argent à Lille.[60] Et certains portraits exécutés par Horace Vernet ne vont pas sans rappeler plusieurs dessins de mode faits par lui pour le compte de La Mésangère.

Après la mort des deux premiers éditeurs la reproduction des illustrations et des textes du journal au siège de l'entreprise fut plus fréquente encore. Ainsi réutilisait-on régulièrement, de 1831 à 1839, les dessins dans d'autres périodiques de la maison : dans *La Mode* d'août 1831 à décembre 1837,[61] dans *L'Union des Modes* de novembre 1836 à décembre 1837, dans *Le Dandy* de janvier à septembre 1838, dans *La Réunion des Modes* de janvier à novembre 1838, dans *La Capricieuse* d'août 1838 à février 1839 et dans *Le Capricieux* de septembre 1838 à février 1839.

A part cela, d'autres éditeurs plagiaient ce que l'équipe du *Journal des Dames* avait créé. Quelques copies semblent avoir été faites en accord avec les éditeurs du *Journal des Dames*. Ainsi un éditeur de Bruges écrivait-il le 29 mai 1799 une lettre publiée par le journal : "je viens d'établir, pour la Belgique, un bureau et Journal des Modes ... je vous pillerai ... il ne vous reste donc plus, pour m'apaiser, qu'à me faire des propositions auxquelles je pourrai peut-être m'entendre." Mais plus souvent on contrefaisait sans recevoir d'autorisation, sans payer de droits d'auteur et presque jamais sans se sentir obligé de faire référence à la source par l'indication du titre du confrère dont on s'était inspiré. C'était l'âge d'or de la contrefaçon : le privilège du Roi, sorte de garantie de la propriété d'une publication sous l'Ancien Régime, n'existait plus, et les lois sur la protection des droits d'auteur n'avaient pas encore mis un frein à ce genre de procédés.[62]

Les plagiats se retrouvèrent dans des périodiques et des séries de gravures de mode publiés à Paris par d'autres éditeurs, dans des magazines édités dans les départements, et surtout, dans des journaux et almanachs paraissant à l'étranger. Les plaques de cuivre, fabriquées sur le modèle de celles du journal, calquaient l'original en partie ou dans son intégralité. Ainsi, deux séries de gravures parisiennes reproduisaient-elles quelques planches de l'il-

[60] Voir *Dictionnaire général des artistes de l'école française*, Paris 1882.

[61] Voir p. 200 pour octobre 1832 et p. 212 pour 1836. Voir aussi Fig. 4.1 et 4.2.

[62] "Les journaux se pillent mutuellement," constatent Bellanger et al. (t. 1, p. 441). "Un journal ... s'il est honnête ... cite ses sources, mais souvent il omet cette citation." Faute d'un document sur la comptabilité du *Journal des Dames et des Modes*, on ne peut que spéculer sur la présence ou l'absence d'accords. Pour la pratique de ces accords en général, voir les actes du colloque *Les Presses grises. La contrefaçon du livre, XVI*^{e}*- XIX*^{e} *siècle*, Paris 1988. Pour la presse féminine, ces actes citent un accord établi entre l'éditeur de *La Sylphide*, Jean-Hippolyte de Villemessant, et l'éditeur belge Adolphe Hauman, qui avaient fait un arrangement en décembre 1842 (une convention officielle ne fut établie pour la Belgique qu'en 1852). Cabanis note pour le début du XIXe siècle: "Rien de plus difficile ... que de trouver l'origine d'une nouvelle publiée par un journal. La police s'en rend compte lorsqu'elle cherche le responsable d'une information qui a déplu." (pp. 100/101).

lustré. L'une, intitulée *Costumes de Paris* et composée d'une vingtaine de modèles, fut éditée par François Bonneville de la rue Saint-Jacques à Paris en 1797 et 1798; l'autre portant le titre *Costume Français* (puis *Nouveau Costume Parisien*) comprenant 142 gravures, fut éditée par J. Chéreau, de 1799 à 1810, en format plus grand (37 cm x 24). Une autre copie se retrouve dans un tableau en format de 37,5 cm x 23 au titre *L'Agréable Alzire en cheveux à la Bérénice*. Faite sur l'effigie de la gravure 57 du cahier du 22 août 1798, elle fut vendue chez l'éditeur parisien Basset. Sous le Premier Empire, quelques images populaires gravées sur bois, éditées par Mme Croisey, belle-fille d'un graveur, reproduisirent aussi les planches de l'illustré.[63] Enfin, les journaux *L'Arlequin* et *Le Mois*, publiés en 1799 et 1800 à Paris, reprirent certaines illustrations du périodique et des séries éditées par Sellèque. D'autres journaux parisiens imitant l'illustré furent au XVIIIe siècle *Le Messager des Dames* de J.-J. Lucet, au XIXe *Le Bon Ton*, *La Gazette des Salons*, *Le Miroir des Dames*, le *Journal des Femmes*, *Le Narcisse* et *L'Estafette des Modes* (voir p. 264). Emprunter les idées des autres n'était donc pas inhabituel à l'époque. Beaucoup d'œuvres littéraires souffraient ou profitaient de cette mode. Ainsi Mme de Genlis a-t-elle souvent copié les autres écrivains, et à leur tour, d'autres gens de lettres se sont abondamment inspirés de ses ouvrages.[64]

Quant à l'étranger, les contrefaçons tirées du *Journal des Dames* ... y pullulaient. Pour l'Allemagne, ce fut le cas à Leipzig du *Magazin des neuesten Geschmacks in Kunst und Mode* (1799–1801) et de ses successeurs *Le Charis* (1802–1806) et l'*Allgemeine Moden-Zeitung* (1806 et suiv.). D'autres titres allemands n'hésitaient pas à faire de même : *Allgemeines Europäisches Journal* (1797–1798) de Brünn; *Hamburgisches Journal der Moden und Eleganz* (1801–1818) de Hambourg; *Elegantes Sonntagsblatt* (1809) de Munich; *Journal des Luxus und der Moden* (févr. 1813 et sept. 1814) de Weimar[65]

[63] P.-L. Duchartre/R. Saulnier, *L'Imagerie parisienne*, Paris 1944, p. 21. Il faudrait comparer toutes les séries de gravures de mode ou almanachs de mode avec le *Journal des Dames* ... pour savoir s'il y a eu contrefaçons. D'autres titres de séries à comparer seraient : *Costume Français* (2 planches gravées et éditées par Jacques Marchand en 1797); *Les Costumes des Dames Parisiennes, ou l'Ami de la Mode* (12 planches d'un almanach in-18°, édité par Jean, rue St.-Jacques n°31, en 1803); *Costumes du Directoire et du Consulat* (12 planches dessinées par Thomas-Charles Naudet, éditées chez le graveur Jean Auguste vers 1804); *Les Délices de la Mode et du Bon Goût* (almanach contenant 12 pl. in-32°, édité par Janet en 1804/1805); *Costumes du Premier Empire* (17 planches présentant chacune huit costumes, éditées chez Jean, marchand d'estampes, vers 1805/1806); *Nouveaux Costumes Français* (par les Marchandes de Nouveautés, 1805). Il faudrait également comparer les planches qui ne montrent pas seulement la mode mais les us et coutumes en général tels les *Tableaux de Paris* de Marlet (1821 à 1823).

[64] Voir A. Laborde, *L'Œuvre de Mme de Genlis*, Paris 1966, p. 92.

[65] La Mésangère était en contact avec l'éditeur du *Journal des Luxus und der Moden*, Friedrich Justin Bertuch, ami de Goethe et personnalité très intéressante (voir p. 178). On

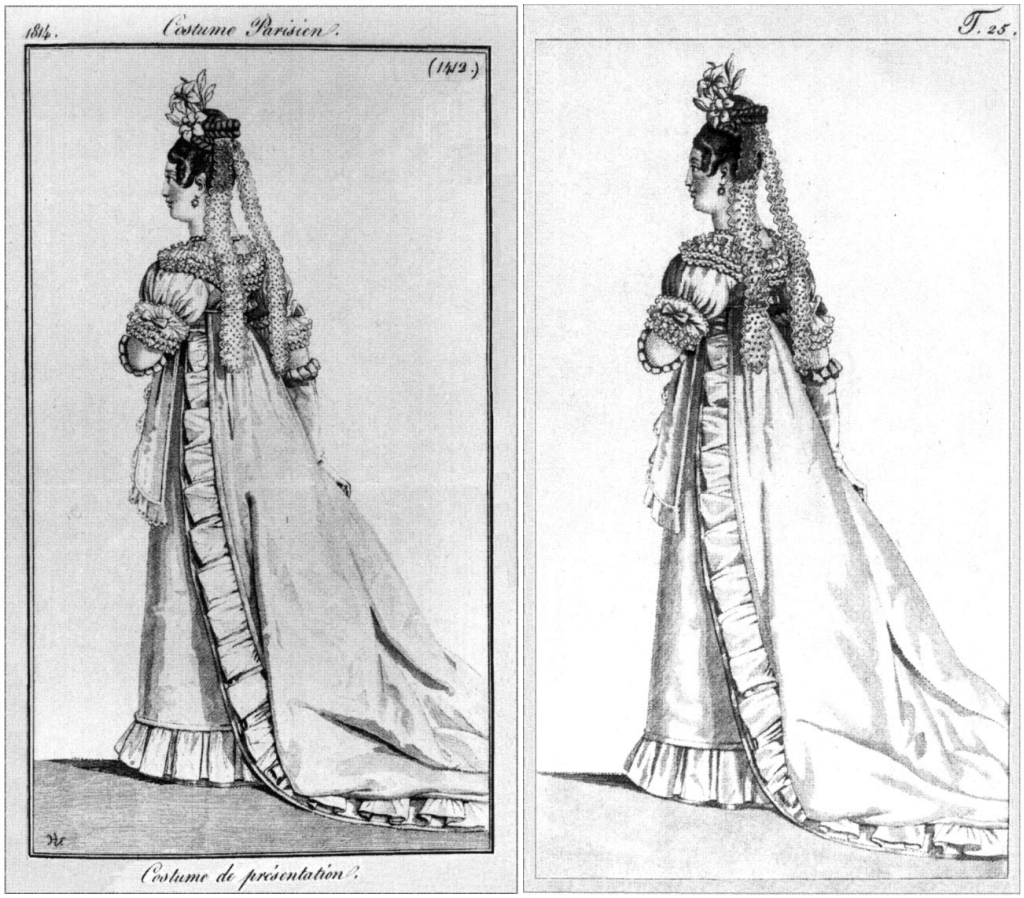


Figure 2.8 Reprise de la gravure 1412 du *Journal des Dames et des Modes*, dessinée par Horace Vernet et publiée le 25 juillet 1814 (à gauche), par la planche 25 du *Journal des Luxus und der Moden* de Weimar dans le cahier de septembre 1814 (à droite).

(Fig. 2.8); *Neueste Pariser Moden* (1816) de Ravensbourg; *Berliner Modenspiegel* (1832) de Berlin; *Pariser Moden-Zeitung für deutsche Frauen* (1827) d'Aix-la-Chapelle et *Conversations-Freund* (1832/33) d'Hanau. L'*Almanach de Gottingue*, publié par Henri Dietrich, témoigne également dès 1804 de copies faites du journal.

---

apprend dans une lettre écrite à Bertuch en 1807 (Goethe-und-Schiller-Archiv Weimar) que celui-ci était abonné au *Journal des Dames* ... ainsi qu'à la série *Meubles et Objets de Goût* et que La Mésangère recevait de son côté le journal de mode allemand (voir Annemarie Kleinert, Die französischsprachige Konkurrenz des « Journal des Luxus und der Moden », Actes du colloque « *Kultur um 1800* », Heidelberg, à paraître). Les correspondants de Bertuch à Paris étaient August Ottokar Reichard (1751–1828) et l'Alsacien Théophile Frédéric Winckler (1771–1807), employé à la Bibl. Impériale, départ. du Cab. des Médailles, et traducteur de textes anglais qui venait souvent chez La Mésangère.

A part l'Allemagne, la liste des pays européens republiant des illustrations du *Journal des Dames* ... comprend l'Angleterre, l'Autriche, la Belgique, le Danemark, la Hollande, l'Italie, la Suède et la Russie. Nous avons publié les détails de ces serviles imitations ailleurs.[66] Contentons-nous de citer ici quelques titres présentant des copies : elles paraissent à Londres dans *Magazine of the Female Fashions of London and Paris* (1798–1806), à Vienne dans *Allgemeine Theaterzeitung* (1806–1838), à Bruxelles dans le *Conseiller des Grâces* (1823–1830 : avec des lithographies par J. Tallois), à Copenhague dans *Dansk Modejournal* (1831–1832), à Amsterdam dans *Elegantia* (1807–1810), à Milan dans *Corriere delle Dame* (1806 et 1815), à Stockholm dans *Konst och Nyhets Magazine* (1818–1821), à Saint-Pétersbourg dans *Nouvelle Bibliothèque des Dames* (1810–1818) et à Moscou dans *Moskovskij Telegraf* (1826). Cette imitation pandémique confirme le propos d'un contemporain de La Mésangère, Mongin de Montrol, selon lequel "le journal porta dans toute la France et l'Europe le goût des usages et des costumes parisiens."[67] Même aux Etats-Unis, à Boston dans *Atheneum de Boston* (1817–1833) et à Philadelphie dans *Graham's American Magazine* (1836–1838), *Godey's Ladies' Book* (1830–1838) et *The Casket* (1831), on trouve des contrefaçons de textes et d'illustrations du journal parisien. Un titre de New York s'appelait même *Journal des Dames*, avec pour sous-titre *Variétés littéraires ou les Souvenirs d'un vieillard*. Paru de janvier à décembre 1810 en 12 livraisons mensuelles, il ressemble au journal parisien par son format, sa typographie et sa partie littéraire, sans pourtant copier son contenu ni offrir d'illustrations. Seul le cahier d'octobre 1810 présente une petite section "Modes".[68] Les régions les plus éloignées tiraient donc parti du titre créé à l'initiative de Sellèque et La Mésangère.

Vu le peu d'efficacité de la police de la librairie française, la rédaction, à la longue habituée aux contrefaçons, ne put qu'inviter "ses confrères les

[66] Voir Annemarie Kleinert, Original oder Kopie? Das « Journal des Dames et des Modes » und seine zahlreichen Varianten, *Francia*, 1993, pp. 90–120. Il faudrait faire encore une recherche sur l'Espagne. Nous n'avons vu que l'hebdomadaire de 48 pages *Il Periódico de la Damas*, publié à Madrid de janvier à juin 1822. Malgré son titre, ce magazine n'est pas une contrefaçon du journal de La Mésangère. Ses gravures copient surtout celles de *L'Observateur des Modes* de Paris (1818-1823). Voir I. Jimenez Morell, *La prensa femenina en España desde sus origines hasta 1868*, Madrid 1992.

[67] *Mémoires et dissertations sur les antiquités*, t. X, 1834, p. XLV.

[68] Le journal fut édité par Benjamin Chaignieau et Francis Durand (François Chaigneau ou Chaignieau de Paris -l'orthographe de son nom varie- avait imprimé les premiers livres de La Mésangère; est-ce un parent de Benjamin Chaignieau?). Dédiée aux dames des Etats-Unis, la gazette fut imprimée par l'*Economical School* de New York, qui s'occupa des enfants des réfugiés des Indes de l'Ouest. Les revenus du journal étaient destinés aux enfants. Le but de la publication était la propagation de la culture française en pays étranger. Le périodique ne semble pas avoir eu une clientèle exclusivement féminine.

journalistes" à ne pas faire de copies "inintelligibles". Goûtant le compliment de l'imitation, elle fit contre mauvaise fortune bon cœur en déclarant le 14 juin 1798 que ces emprunts sans indication de source lui faisaient "autant de plaisir que d'honneur." Mais ce genre de mimétisme continuait à la préoccuper. Le 3 juin 1799, elle protesta contre le fait "que nos gravures soient une propriété publique" et elle appela "audacieuse la piraterie dont elles sont l'objet." Elle continua : "la CONTREFACTIOMANIE exerce sa pernicieuse influence ... le silence des loix (sic) lui assure l'impunité ... le monde moral, comme le monde littéraire, est plein de contrefaçons". Après la mort de Sellèque en 1801, La Mésangère essaya de faire saisir les contrefaçons par les autorités. Ainsi, le 10 octobre 1806, il annonçait que "le hasard nous a fait découvrir dans un des Cabinets de Lecture de Paris, un Numéro d'un Journal imprimé à Milan, sous le titre de *Courrier des Dames*, et accompagné de gravures calquées sur celle du *Journal des Dames*, de Paris. Nous dénonçons cette contrefaçon aux personnes probes, et nous déclarons au contrefacteur que non seulement les Numéros qu'il fera passer en France seront saisis, mais même que nous allons prendre des mesures pour les faire poursuivre à Milan."[69]

A Francfort-sur-le-Main, ville cultivée qui jouissait de traditions anciennes dans le domaine de l'imprimerie, bien que ne comptant qu'un dixième de la population parisienne, on était particulièrement impressionné par le journal. En 1822, un éditeur fit imprimer, probablement sans permission, les « dames » d'un jeu de cartes calquées sur les planches n°s 2063, 2069, 2070 et 2076. En 1833 et 1834, des illustrations se retrouvèrent dans le magazine *Allgemeine Welt-Chronik unserer Zeit*. Mais le plus fidèle et le plus servile imitateur de Francfort fut un journal homonyme du *Journal des Dames et des Modes* de Paris, paru du 1er juillet 1798 au 31 décembre 1848, dont il existe encore quantité d'exemplaires chez les antiquaires et dans les bibliothèques.[70] A ses débuts, du 1er juin au 24 décembre 1798, le périodique de Francfort portait le titre de *Journal des Dames* tout court, imitant ainsi les mois de mars

[69] Il s'agit du *Corriere delle Dame*. En février 1815, la gravure 578 du *Corriere delle Dame* est encore un calque de la gravure 1455 du 31 janvier 1815 du *Journal des Dames et des Modes*. Un autre périodique italien, très proche rien que par son titre, était à Florence, en 1825, le *Giornale delle Dame*, édité par Jacopo Balatresi. Ce n'était qu'une feuille éphémère. Voir L. Pugi, *I figurini di moda dal 1830 al 1850 nella collezione del Museo del Tessuto di Prato*, Florence (thèse dact.) 1990/91, citée par Silvia Franchini dans *Fare gli italiani*, Bologna 1993, p. 357.

[70] La British Library à Londres et la Bibl. Lipperheide de Berlin (Staatliche Museen, Kunstbibliothek) en conservent des exemplaires complets. En France, la BN possède la collection pour la période avril 1805 à 1836. On trouve aussi des cahiers à la Bibl. de l'Arsenal à Paris (1820–1828), à la Bibl. Mun. de Versailles (août à déc. 1800) et dans trois bibliothèques de Strasbourg (Bibl. Univ. : 1800–1828; château de Rohan : 1818–1821; Bibl. Mun. : 1821–1829).

à août 1797 de son homonyme parisien. Plus tard, il usa du titre *Journal des Dames et des Modes*. Paraissant une fois par semaine au lieu de tous les cinq jours, les éditeurs allemands pouvaient faire leur choix parmi les textes et les gravures parisiens. Ils le firent régulièrement jusqu'en 1830, puis ils copièrent le journal de façon sporadique jusqu'en 1839. La plupart des articles retenus étaient reproduits tels quels, d'autres étaient légèrement modifiés. Ainsi, le 23 novembre 1801 parut en abrégé un texte du 17 octobre 1801, et le 18 octobre 1802 on étoffa un article du 17 septembre 1802. Les descriptions des planches à l'intérieur des pages étaient publiées en français et en allemand, au cas où des lecteurs moins instruits s'y intéresseraient. Les autres articles étaient en français, non traduits. L'illustré de Francfort était donc très proche de son modèle, sans en être pourtant la réplique exacte.

Une étude précédente a permis de montrer à quel point les deux périodiques sont identiques.[71] En voici un résumé : Un texte ou une gravure publié à Paris sortait parfois à Francfort avec quelques jours de retard seulement, souvent quelques semaines plus tard, et plus rarement, avec quelques mois de retard.[72] Ce qui signifie que les séquences des articles et des illustrations était différentes à Paris et à Francfort. Parfois, la typographie d'un article était modifiée,[73] parfois les titres étaient adaptés au marché allemand. A l'occasion, le journal de Francfort publiait des articles réellement inédits.

Les dessins, souvent confondus aujourd'hui avec ceux du journal parisien, présentent de légères différences. Tout d'abord, la revue allemande numérotait chaque année ses illustrations de 1 à 52 pour tenir compte du caractère hebdomadaire de la publication, tandis qu'à Paris, à partir de juin 1798, on marquait les gravures en continu jusqu'au numéro 3624 de l'année 1839. A Francfort, on datait les planches selon le calendrier grégorien en usage dans la plupart des pays, alors que la France avait adopté le système du calen-

[71] Annemarie Kleinert, Zwei Zeitschriften mit dem gleichen Titel : das Pariser und das Frankfurter « Journal des Dames et des Modes », *Publizistik*, 1990, pp. 209–222.

[72] Voici quelques exemples illustrant la différence des dates de publication. A Francfort, on copie deux articles du journal parisien paru le 24 juillet 1801 aux dates des 24 août et 1er septembre 1801 (il s'agit de la description d'une fête à Versailles et d'un traité sur l'honneur). Les 9, 10 et 19 novembre 1801 paraissent à Francfort trois textes tirés de la livraison parisienne du 27 septembre 1801 (un poème, un traité sur "Les consolations" et un autre intitulé les "Dégraisseurs"). Un article sur le jeu de la roulette, paru à Paris le 2 octobre 1801, sort le 6 novembre 1801 à Francfort. Le 7 décembre 1801 Francfort reprend un article humoristique sur les formes du nez, paru à Paris le 7 octobre 1801. Un article au titre "De l'éducation considérée dans ses rapports avec la différence des sexes", que l'on peut lire à Paris le 27 octobre 1801, arrive à Francfort le 14 décembre 1801. "Une petite histoire qui prouve la commodité du divorce", parue à Paris le 6 novembre 1801, refait surface à Francfort le 14 décembre 1801.

[73] Par exemple dans l'édition de Francfort du 14 décembre 1801, on remarque le changement typographique d'un texte paru à Paris le 7 septembre 1801.

drier républicain, annotant donc *An 6*, *An 7* . . . , depuis la gravure 30 du 10 avril 1798 jusqu'à la gravure 691 de l'*An 14* du 31 décembre 1805. Ceci veut dire que, pour nous, la datation est plus compliquée que celle de l'édition de Francfort (une transcription des dates du journal parisien est donnée en annexe, pp. 319–321; elle aidera à vite connaître la correspondance des jours et des mois comme *pluviôse, ventôse, germinal, floréal* etc.).

Il arrivait que le journal de Francfort réunisse sur la même planche plusieurs motifs parus séparément à Paris (Fig. 2.9). La gravure 36 de 1799 par exemple rassemble les planches 115 et 141 du journal parisien. On y changeait parfois un détail : la pose d'un personnage, l'arrière-plan, un meuble ou une figure d'accompagnement (voir plus loin Fig. 2.14 et 2.15 ou la planche 6 de 1802). Tantôt on inversait les personnages, ainsi la gravure 46 de 1799, tantôt on transformait un portrait complet en buste, comme sur la planche 48 de 1799. Pour d'autres présentations de modèles c'était le contraire, par exemple dans le numéro 3 de 1799. On modifiait aussi les coloris, par exemple pour la gravure 50 de 1799 ou la gravure 38 de 1826. Les traits d'un visage étaient souvent moins fins (voir la gravure 27 de 1819), et on changeait les accessoires ou les légendes.[74]

Alors que la plupart des illustrations du journal de Francfort étaient des copies conformes du périodique de Sellèque et La Mésangère - et qu'elles portaient par conséquent la légende *Costume Parisien* (ou *Costumes Parisiens* s'il y avait deux personnages) -, quelques-unes étaient tirées de journaux autrichiens, tel du *Allgemeine Theaterzeitung* de 1806–1856, ou de périodiques anglais, dont la *Gallery of Fashion* (1794–1804), *La Belle Assemblée* (1806–1832) et le *Repository of Arts* (1809–1828). On peut facilement reconnaître ces gravures à la légende située au-dessus du trait supérieur encadrant l'illustration où est alors marqué *Costume(s) allemand(s)* pour les contrefaçons de divers journaux viennois et *Costume(s) de Londres* ou *Costume(s) anglois* pour celles de titres anglais. Après 1830, quand le *Journal des Dames et des Modes* parisien eut perdu sa position de chef de file parmi les journaux de mode et que les leaders des magazines anglais ou autrichiens eurent aussi changé, l'illustré de Francfort plagia surtout d'autres titres. De Paris, il choisissait le *Petit Courrier des Dames* et *Le Follet*, ce qui se traduit par la légende *Modes de Paris* comme c'était l'usage dans le *Petit Courrier des*

[74] Les graveurs n'ayant sans doute qu'une connaissance approximative du français, les légendes de l'édition de Francfort sont pleines de fautes d'orthographe, plus encore que dans l'édition parisienne où l'on en trouve aussi. Les indications purement parisiennes (*Vue de Tivoli*, *Théâtre de la République*, *Marché des Quinze-Vingt*), d'un intérêt mineur pour l'étranger, étaient supprimées. Autrement les légendes créées à Paris furent copiées assez fidèlement jusqu'en 1823, sauf pour les gravures à deux personnages, que l'on trouve souvent après 1815 et qui n'avaient pas de légende dans les cahiers de Francfort. On publiait également sans légende les copies de gravures de journaux anglais ou viennois.

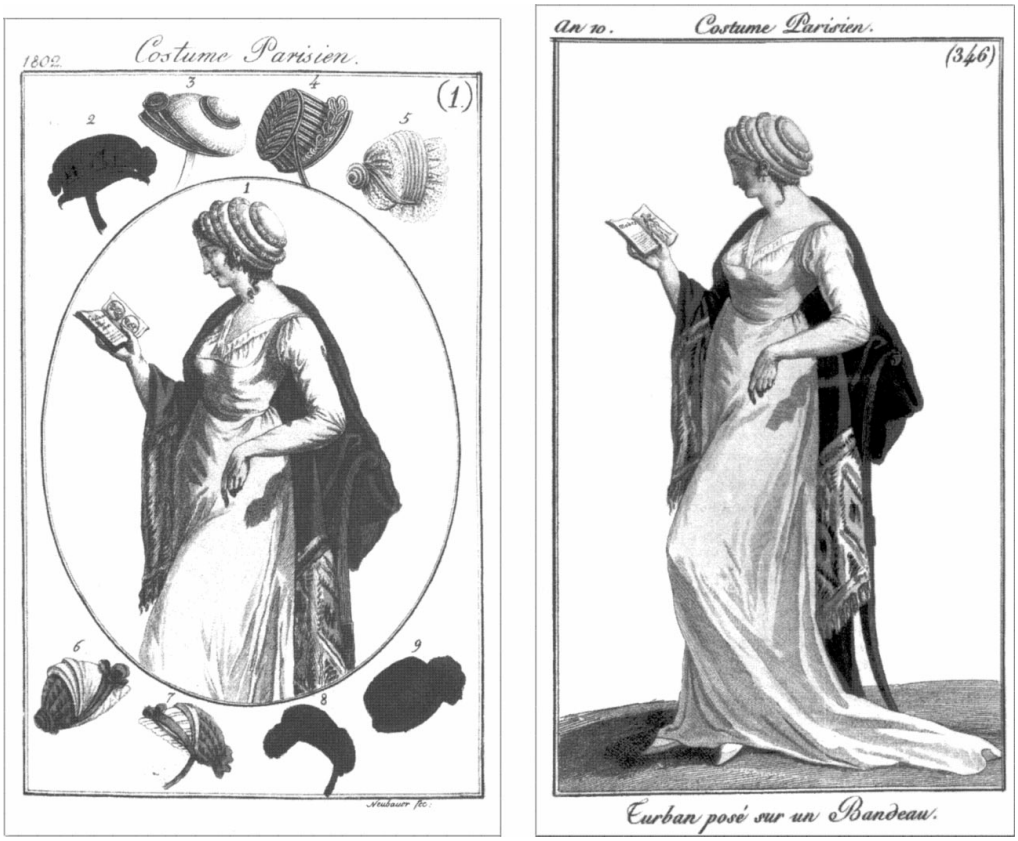


Figure 2.9 Comparaison d'une gravure de l'édition de Francfort du *Journal des Dames et des Modes* (à gauche) avec une gravure de l'édition parisienne. La planche de l'édition de Francfort portant le numéro 1 de janvier 1802, est un amalgame de trois gravures différentes de l'édition parisienne : de la planche 346 du 1er décembre 1801 (= 10 frimaire an 10) qui présente le même modèle d'une femme, mais dans toute sa taille; de la gravure n° 342 du 11 novembre 1801 de laquelle est copié un chapeau; et de la gravure parisienne n° 348 du 6 décembre 1801 qui montre les autres chapeaux. Les deux illustrations présentent des femmes qui tiennent le *Journal des Dames et des Modes* en main, celle de Paris, l'édition parisienne du périodique, celle de Francfort l'édition de Francfort, avec deux modèles au lieu d'un seul sur une page du journal qu'elle tient en main. Le graveur exécutant les planches de Francfort s'appellait Friedrich Ludwig Neubauer. Son nom se trouve en bas à droite de la gravure du journal de Francfort. Comme les planches de l'édition parisienne étaient rarement signées, Neubauer pouvait se poser en créateur sans avoir à dissimuler les noms des artistes parisiens. Lui, et après sa mort en 1828 ses enfants, réussirent à faire survivre leur *Journal des Dames* ... plus longtemps que les responsables à Paris : tandis que l'édition parisienne cesse de paraître en 1839, celle de Francfort dure jusqu'en décembre 1848.

Dames. De Londres, il copiait alors le *Ladies' Cabinet of Fashion* (1832–1870) et de Vienne le *Wiener Modenzeitung* (1816–1848).[75]

Le premier éditeur du *Journal des Dames et des Modes* de Francfort fut Jean-Baptiste-François Lemaire, originaire de Nancy et établi d'abord à Coblence, ensuite à Mühlheim, puis à Francfort où il dirigea dès 1794 le *Journal de Francfort* avant de s'occuper de 1798 à 1806 de la revue de mode. Il avait sans doute conclu des accords avec les éditeurs parisiens car à Paris on ne protestait pas contre la parution du concurrent allemand. Peut-être Lemaire a-t-il rendu des services de correspondant à l'équipe parisienne, l'informant sur les modes créées en Allemagne. Cabanis constate que des rapports d'amitié permettaient souvent aux éditeurs français d'entretenir une correspondance avec l'étranger, surtout avec "quelques grandes villes allemandes ayant une vieille tradition journalistique" (p. 103). Le fils illégitime de Lemaire, né à Mühlheim le 29 juin 1787, Jean-Pierre Lemaire, prit la tête du périodique de mode de son père de 1806 à 1848.[76]

Une autre personne ayant joué un rôle non négligeable dans la préparation du journal de mode de Francfort, au cours des trente premières années de sa parution, fut Friedrich Ludwig Neubauer. Il signa les planches du journal de 1798 jusqu'à sa mort en 1828. Né la même année que Sellèque, en 1767, et élève de G.C. Cöntgen qui dirigeait un "Institut de dessin" à Francfort, il publiait en outre des gravures de paysage, des portraits et des feuilles historiques et populaires et gravait les écussons et les couverts d'argent de la Cour de Dessau. En 1796, avant de s'occuper du *Journal des Dames*, il travailla pour la feuille satirique *Politische Gespräche im Reich der Todten*. Par ailleurs, il accomplit assez bien la tâche très délicate de graver les planches d'après les eaux-fortes du journal parisien tout en les adaptant au marché allemand. Cependant ses gravures, et après 1828 celles de ses enfants Johann Kaspar Friedrich Neubauer et Amande Neubauer, épouse d'un certain Meggenhofen, n'ont tout de même pas le charme des illustrations parisiennes dont l'expression des visages et les tenues vestimentaires affinent les détails.

Alors que le journal de Francfort survécut neuf ans à son modèle parisien, d'autres périodiques portant le même titre semblent n'avoir eu que quelques

[75] A partir de 1836, les légendes étaient situées au-dessus du trait inférieur encadrant les gravures. A cette époque, beaucoup de cahiers présentaient des planches supplémentaires.

[76] Jean-Baptiste-François Lemaire, né en 1747, confie le périodique à son fils Jean-Pierre Lemaire peu avant sa mort survenue le 23 mai 1808, à l'âge de 61 ans. Son fils avait comme mère une Parisienne prénommée Cécile, qui était rentrée en France peu après son accouchement, laissant le soin de l'éducation au père de Jean-Pierre. Plus tard, en 1834, la ville de Francfort décerna le titre de "bourgeois et homme de lettres" à J.-P. Lemaire. Le journaliste eut alors quatre enfants d'une dame de Darmstadt, Anna Margarethe Wagner. Outre le journal, il vendait des produits de parfumerie. Son épouse tint une boutique de mercerie à partir de 1854 (Stadtarchiv Francfort-sur-le-Main. Ratssupplikation : Tom 285/20, et Totenbuch 35, p. 709).

mois, ou quelques années d'existence. De la plupart de ces homonymes il n'existe que quelques rares exemplaires ou bien des indications faites dans certaines publications qui permettent de deviner leur date de parution. On est ainsi renseigné sur un *Journal des Dames et des Modes* de Bruxelles, publié par l'éditeur Aug. J. Delacroix du 24 janvier 1818 à 1838, qui présente des lithographies au lieu de planches sur cuivre, gravées par les frères Williaume. "Cette contrefaçon était une merveille de célérité," remarque J. Hellemans, "n'étant postérieure à l'originale que de trois jours."[77]

Une autre imitation semble avoir existé à Varsovie, car l'éditeur parisien affirme, en août 1823, avoir entendu parler d'une traduction en polonais. Une traduction en langue turque fut effectuée en 1831 pour les femmes du "Grand-Seigneur" d'Istamboul : "Sa Hautesse, qui est réellement un commandeur des croyans (sic) comme on n'en a jamais vu . . . , un despote-asiatico-libéral . . . ," écrit le cahier parisien du 25 décembre 1831, "a permis l'introduction (du journal) dans son harem, où les gravures, surtout, ont fait sensation. Et, nos abonnées nous croiront sans peine, d'abord à l'usage seulement des Odalisques qui savaient lire, ce recueil de modes a bientôt donné à toutes le goût de la lecture."

Les éditeurs parisiens s'indignèrent devant toutes ces contrefaçons et commencèrent à leur tour à remplir leurs pages de textes parus chez les contrefacteurs. Le 10 janvier 1803, ils pillèrent un article publié à Francfort le 14 décembre 1801; le 22 octobre 1801, ils publièrent l'extrait d'un conte passé dans le *Journal de Paris*; et le 25 février 1807, ils citèrent un article du *Publiciste* qui résume l'essence de la mode : "Si l'on veut chercher le principe de la mode, on trouvera qu'elle vient à-la-fois (sic) du désir de se distinguer et du besoin d'imiter. On veut être comme les autres, mais, s'il se peut, mieux qu'un autre. Les marchands, les faiseurs cherchent à profiter de cette dispo-

[77] J. Hellemans (La réimpression des revues françaises en Belgique, dans : *Les Presses grises*, pp. 345–362). Colas (t. II, n° 1566) donne le 24 janvier 1818 comme début de la contrefaçon faite en Belgique. Selon Ghering-van Ierlant (p. 58) les premiers cahiers seraient publiés de février à mars 1818 sous le titre *Recueil de pièces originales ou peu connues du Journal des Dames, première année*, édités par l'imprimerie et la fonderie des Frères Delemer, rue des Sablons n° 1036 à Bruxelles. Ayant consulté une collection de planches de ce périodique belge couvrant les années 1819 à 1824 au Musée de la Mode et du Costume à Paris, R. Gaudriault (*La Gravure de mode* . . . , p. 147) retient que les planches portent l'en-tête *Costume Parisien* et un numéro placé soit au-dessus du trait à droite (34 . . . 106), soit en bas à gauche (113 . . . 139), soit sous le trait supérieur (335). La Bibliothèque Royale de Bruxelles possède les gravures de ce périodique, parues à partir du mois d'octobre 1820, et le journal complet du 3 avril 1821 à 1838 (cote LP 7290 A). Dans les dernières années de parution, ce journal publiait aussi des extraits d'autres recueils de Paris. Son titre était alors *Journal des Modes*, son adresse à Bruxelles : Longue-rue-Neuve n° 79, près la Monnaie. La rédaction prit aussi des commandes de vêtements. Selon Hellemans, le journal fut une des revues françaises les plus anciennes contrefaites en Belgique.

sition; ils se concertent avec les fats pour débiter quelque invention nouvelle : c'est un traité de la vanité avec l'intérêt; et souvent dire qu'une chose est à la mode, suffit pour l'y mettre."

Certains éléments de gravures étaient aussi puisés ailleurs. Mais les quelques planches où on les trouve sont d'un style moins élégant et moins harmonieux par rapport aux illustrations tout à fait originales créées à Paris. Heureusement de telles imitations étaient beaucoup plus rares que celles réalisées par le grand nombre d'éditeurs qui profitaient du journal parisien pour remplir leurs pages.

2.4 Le fondateur, victime d'un attentat contre Napoléon

Le *Journal des Dames et des Modes* parut sans encombre de novembre 1797 à novembre 1798, puis connut les deux années suivantes de véritables difficultés qui mirent en danger l'existence même du magazine. La plus grave survint en décembre 1800 : Sellèque fut blessé à mort dans un attentat qui visait Napoléon Bonaparte.

Mais avant de perdre son éditeur en janvier 1801, il avait eu à affronter d'autres ennuis. De novembre 1798 à juillet 1799, la police avait sévèrement censuré le journal.[78] Le 12 novembre 1798, les censeurs jugèrent "très répréhensible la manière légère avec laquelle il entremêle le sérieux au futile";[79] le 23 décembre 1798, ils incriminèrent des propos désignés comme des "atteintes sensibles" à la pudeur des lecteurs dans une chanson dont fut critiquée "l'immoralité";[80] quelques mois plus tard, en mars 1799, il s'agissait d'un article décrivant une scène de prostitution, qui fut commenté ainsi : "Le Journal des Modes aurait dû s'abstenir de faire lire une scène de pure imagination, censée se passer dans un mauvais lieu. Quoique ce morceau soit écrit dans la vue de faire haïr le vice, il a néanmoins l'inconvénient vraiment préjudiciable aux mœurs de révéler la conduite, faite par l'ombre du mépris et non dans le grand jour de celles qui font l'infâme métier de prosti-

[78] Rapports de surveillance du bureau central de la préfecture de police déposés aux Archives Nationales, cités par F.A. Aulard, *Paris ... sous le Directoire*, Paris 1898–1902, t. 5, pp. 205, 277, 462 et 642.

[79] Il s'agit d'"un entretien où il est à la fois question de danse et de politique, en sorte que les termes de danse servent de réponse équivoque à des opinions ou à des questions politiques." (Arch. Nat. F^7 3842). L'ami baugeois de La Mésangère, F. Desvignes, s'étonne aussi de voir le journal adopter un ton parfois libre. Le 14 frimaire an X (5 décembre 1801), La Mésangère s'en explique dans une lettre : "Tu ne connais pas à cet égard l'esprit public; en prenant une autre marche, loin de gagner des abonnés, j'en perdrais ... parce que j'ai à craindre les facteurs de l'ennui qui naissent du ton réservé." (Arch. Mun. de Baugé).

[80] Arch. Nat. BB^3 89 : 3 nivôse an VII (23 décembre 1798).

tuer de jeunes personnes."[81] Finalement, le 20 juillet 1799, la censure estima "répréhensibles" deux articles parus les 27 octobre et 10 novembre 1797, articles qui ont sans doute contribué à la suspension provisoire du service du journal (voir p. 33).[82]

Le magazine dut aussi faire face à deux nouveaux concurrents qui menaçaient de lui enlever des lecteurs. L'un fut en mars 1799 la suite de l'illustré de l'Italien Bonafide vendu à J.J. Lucet, journaliste de qualité qui avait déjà une expérience de plusieurs années dans quantité de périodiques : sa *Correspondance des Dames* offrit alors tous les cinq jours 16 pages de texte et une gravure de mode. L'autre fut le mensuel *Le Mois*, publié également depuis mars 1799, par une société de gens de lettres au prix de 18 francs annuels seulement, pour 111 pages et deux gravures par cahier individuel.[83] En mai de la même année, la police apposa les scellés sur les presses de l'imprimerie Moller. Au lieu des six cahiers mensuels, la maison en publia seulement quatre en juin 1799, dont le dernier ne fut même pas daté du jour exact de sa parution ("messidor an VII" seulement), fait unique pour l'ensemble des 2 825 numéros du journal.[84]

Enfin début juin 1799, Sellèque tomba gravement malade, ce qui eut pour conséquence que La Mésangère se trouva seul à s'occuper de l'édition et de la gestion du journal. La santé de Sellèque, désormais fragile, ne lui donna plus la force de continuer comme avant. En janvier 1799, il s'était déjà plaint à ses lectrices : "depuis deux ans je sue sang et eau pour vous plaire". Sa maladie était une conséquence directe du surmenage. Sa femme étant morte âgée de 26 ans le 5 février 1798, il s'était occupé tant bien que mal du petit garçon qui eut alors treize mois, aidé seulement par sa belle-mère qui organisa le ménage.[85]

---

[81] Arch. Nat. BB^3 90 : 11 germinal an VII (31 mars 1799).

[82] Arch. Nat. BB^3 90 : 2 thermidor an VII (20 juillet 1799) : "Le premier roule sur un jeu de mots assez innocent mais commence par AUJOURD'HUI QUE TANT DE GENS PARLENT DE TUER etc. La poésie qui suit est encore un jeu de mots, mais qui blesse assez fortement les mœurs. Faut-il être obligé d'en donner une idée? Un chasseur poursuit surtout cette espèce d'oiseaux qu'on appelle cul-blancs; dans sa course il effraye une villageoise brune de peau qui se baignait et la rassure en lui disant qu'il n'en voulait qu'aux cul-blancs. Vient ensuite une anecdote de plusieurs pages que l'on tiendrait extraite de quelque roman libre. La nature de ce rapport ne comporte pas les citations que l'on pourrait faire; elles se réduiraient au tableau d'un rendez-vous nocturne, aux descriptions de quelques entreprises immodestes, et d'une catastrophe dont les circonstances sont très déplacées dans un ouvrage périodique."

[83] Pour ces journaux, voir Annemarie Kleinert, *Die frühen Modejournale ...* , pp. 133–139. *La Correspondance des Dames* fut relayé en octobre 1799 par *L'Arlequin*.

[84] "Les scellés apposés, par ordre du gouvernement, sur les presses de mon imprimeur, quoique pour une cause étrangère à notre journal, en ont pourtant entravé tellement la confection, qu'il n'en a pu paraître qu'un numéro cette décade." *Journal des Dames et des Modes*, 29 mai 1799.

[85] Il s'agit d'Emérancienne Letondeur-Chalons (voir Arch. dép. d'Eure-et-Loir).

Ses tentatives pour augmenter les abonnements par des commissions en mode et en librairie ne furent pas couronnées de succès. Son feuilleton *Voyage autour des Galeries du Palais Egalité* qu'il avait commencé dans le numéro du 30 décembre 1798, avait cessé de paraître le 24 avril 1799 (avant d'être imprimé chez Moller sous forme de livre en 1800).[86] Le même mois, Sellèque regretta que "des personnes, par lesquelles passent les différens (sic) envois de ce Journal, font pour leur compte des abonnemens (sic) qu'ils servent aux dépens des vrais souscripteurs, en soustrayant les numéros à eux destinés".[87] Après un remariage le 18 février 1799 avec la marchande de nouveauté Jeanne Léonarde Bourdier, il renonça en juin 1799 à sa position de directeur. Bientôt il eut trois petits enfants à la maison. Le journal annonce en juillet 1799 : "Encore un DIRECTEUR qui donne sa démission."

Dans cette situation La Mésangère engagea une personne qui devait l'aider pour la direction administrative, les abonnements, les réclamations, les décisions, l'envoi de séries de planches aux lecteurs, bref, pour tout ce qui assurait la poursuite de l'entreprise journalistique. C'était l'une des muses à la mode, à en croire Emile Souvestre,[88] une ancienne abonnée du journal, Mme Clément, née Hémery, qui n'était pas inconnue des lecteurs car ses lettres, envoyées au rédacteur, avaient été publiées dans les pages de l'illustré, par exemple les 17 juin et 26 juillet 1797. De plus, elle avait déjà édité des journaux elle-même, *Le Sans Souci* en 1797 dont il n'existe que quelques numéros, et *Le Démocrite français* de février à mai 1799, quotidien qu'elle venait d'abandonner. Elle avait en commun avec La Mésangère un grand intérêt pour la géographie, car elle s'efforçait de rédiger un ouvrage intitulé *Description des cinq parties du globe terrestre* qui allait voir le jour en 1817 seulement, tandis que La Mésangère avait déjà publié trois titres traitant de ce sujet. En tant que journaliste et historienne d'esprit, elle était tout à fait prédestinée à collaborer avec La Mésangère.[89]

[86] BN 8° Li 281. En 30 chapitres, Sellèque décrit le Palais Royal, lieu de plaisir et de débauche à la mode, endroit de discussions intellectuelles et politiques, centre de rencontre de journalistes, polémistes, habitués de cafés et autres personnes élégantes. L'emplacement hébergeait bon nombre de marchands d'estampes et de musique, des libraires, des fleuristes, des marchands de mode, des tenanciers de maison de jeu, des restaurateurs (Véry, le Grand Véfour) et des cafés (Fry, de la Rotonde). Quelques titres de chapitres : "Le café Philharmonique", "Les boutiques", "Etalage des Bijoutiers", "La maison de Jeu", "Les Restaurateurs", "Le café des mille colonnes", "Les Habitués", "Les Agioteurs", "Le Cabinet littéraire", "Les Souterrains", "Le Berceau lyrique".

[87] Le 26 novembre 1799, il mettait en garde contre une pratique devenue fréquente : "Méfiez-vous de l'affiche : *ici, l'on abonne à tous les journaux.* Comme l'argent ne gêne nulle part, sous prétexte d'oubli, on le garderoit (sic) dans le comptoir, et vous attendriez vos nouvelles un demi-mois."

[88] E. Souvestre, *Les Drames parisiens*, p. 33.

[89] Pour sa biographie, voir p. 336.

Le premier changement décidé par les nouveaux gestionnaires fut la réorganisation de la numérotation des planches : on passa de la planche 115, publiée le 8 juillet 1799, à la planche 141, le 13 juillet 1799, pour intégrer dans la numérotation continue les gravures supplémentaires, de sorte à enfin mettre un terme à la confusion qui régnait dans les chiffres des planches et à faciliter le retirage des illustrations.[90] Quant à La Mésangère, il sortit de l'anonymat et acheta le 8 juillet 1799 la moitié des titres de propriété du magazine, qui avait jusqu'alors été officiellement la seule propriété de Sellèque. Pour cette action, on a sa déclaration faite auprès des autorités de la ville de Paris. Elle est aussi publiée en partie dans le cahier du journal daté du 20 janvier 1800. On y note "que les presses de ce journal, entièrement consacré au commerce et à la littérature, sont établies rue Helvétius, près la rue des Orties, n° 605 (l'adresse du nouvel imprimeur François Nicolas-Vaucluse) et que lui (le nouveau co-propriétaire) demeure 132, rue Montmartre (où se trouve le bureau du journal)."[91]

La Mésangère avait donc trouvé un autre imprimeur qui remplaçait Moller, devenu peu fiable. A l'époque, l'importance d'un imprimeur pour un journal à faible tirage était énorme. Plusieurs journaux étaient même des activités annexes d'une imprimerie, ce qui voulait dire que les imprimeurs étaient en même temps propriétaires de journaux. Rappelons que Moller avait été le coéditeur du *Journal des Dames et des Modes* du 20 août au 16 octobre 1797. Mais d'août à octobre 1799 il avait interrompu ses travaux pour le périodique, laissant la tâche d'imprimeur provisoire à un certain Giguet. Moller imprima le journal une dernière fois en novembre et décembre 1799. Après cette date son remplaçant fut François Nicolas-Vaucluse qui allait rester fidèle au *Journal des Dames* ... jusqu'au mois de mai 1823 (voir p. 350).

Une autre difficulté surgit avec la création d'un concurrent au titre de *La Mouche*, publié à Paris de septembre à novembre 1799. Caroline Wuïet y critiqua insidieusement le magazine à travers la citation de quelques vers tirés d'une pièce d'Etienne Gosse (1773–1834), intitulée *Les Femmes politiques*, où quelques dames, rassemblées dans un salon, passent en revue les journaux de l'époque :

> "Et le *Journal des Dames*?
> Ce ne sont que chansons et sottes épigrammes.
>
> Ce petit rédacteur a donc imaginé
> Qu'à des chiffons mon sexe était abandonné?

[90] Par la suite, les numéros 116 à 140 furent réservés aux illustrations supplémentaires ou à leurs retirages. Voir aussi p. 35.

[91] La déclaration manuscrite, citée dans E. de Grouchy, *La Presse sous le Premier Empire*, Paris 1896, p. 11, est conservée à la bibliothèque de l'Opéra (Rés. Mss 24).

A-t-on jamais passé, faisant une gazette,
Des secrets de l'Etat aux secrets de toilette?"

Cependant, puisque *La Mouche* eut un faible tirage et ne fut pas illustré, il ne représenta pas vraiment un danger pour la revue de La Mésangère et Mme Clément.

Sur ces entrefaites, les choses s'aggravèrent encore pour Sellèque qui dut garder le lit des mois durant. Il avait la malchance d'habiter le quartier situé près de l'emplacement de l'actuelle Place du Théâtre Français, dans un immeuble au 389 rue Marceau, fortement secoué par une explosion lors de l'attentat perpétré contre le premier consul Napoléon à la veille de Noël de l'an IX du calendrier républicain (3 nivôse an IX = 24 décembre 1800). Une charrette remplie d'explosifs, destinés à tuer Bonaparte lors de son chemin du Palais des Tuileries, où il demeurait depuis février 1800, jusqu'à l'Opéra, explosa alors à l'angle des rues Saint-Niçaise, Saint-Honoré et Marceau (Fig. 2.10).[92] Une forte secousse fit éclater toutes les fenêtres de l'appartement de Sellèque. Déjà sujet à des accès de fièvre, il vit les meubles balayés par l'explosion et ses enfants épouvantés par le bruit et la fumée. Une vingtaine de personnes furent tuées dans le voisinage, une quarantaine de personnes blessées et quantité de maisons détruites ou gravement endommagées.[93]

Cependant, l'attentat manqua sa cible. Bonaparte ne fut même pas touché. Prévenu la veille de l'imminence d'un attentat, il avait fait fouiller le théâtre de l'Opéra, où l'on allait jouer une pièce d'un grand intérêt, la "Création du Monde" de Joseph Haydn, oratorio que celui-ci venait de composer en 1798 à Londres et qui devait familiariser le public français avec la nouvelle musique allemande, presque inconnue en France.[94] Malgré les protestations de Fouché, ministre de la police, le consul avait pris la décision de

[92] Ayant d'abord vécu au 127 rue des Francs-Bourgeois, à côté de sa librairie, Sellèque venait de déménager pour l'immeuble de la rue Marceau.

[93] Les chiffres sur le nombre des morts et blessés et sur les dégâts causés par l'explosion de 1800 varient. Le journal ne publie pas tout de suite un récit de l'attentat, mais le décrit aux dates des 20 mai 1830 et 20 juillet 1835, sans pourtant mentionner la mort de Sellèque. Il publie le deuxième récit huit jours avant l'explosion d'une autre machine infernale destinée à tuer un autre chef de gouvernement, Louis-Philippe, qui survécut aussi à l'attentat perpétré contre lui par Fieschi le 28 juillet 1835 au n° 50, boulevard du Temple (voir le rapport de ce dernier attentat dans les cahiers des 31 juillet, 5 et 10 août 1835 du journal).

[94] Le journal annonce le 21 décembre 1800 qu' "il y a plusieurs décades que toutes les loges sont louées." Le concert est décrit le 31 décembre 1800 : "Il faut avoir vu l'Opéra, le 3 (nivôse), pour se faire une idée de l'éclat dont il brilloit (sic). Tout ce que Paris renferme en jeunesse et en beauté, s'y trouvait réuni ... Un coupon de loge a été vendu 1 200 fr. Une dame avait loué pour ce seul jour une garniture de diamans (sic), 60 louis. C'était une fureur, il fallait entendre le fameux *Oratorio* d'Haydn." Trois planches de costumes furent inspirées de costumes "pris dans cette brillante réunion".

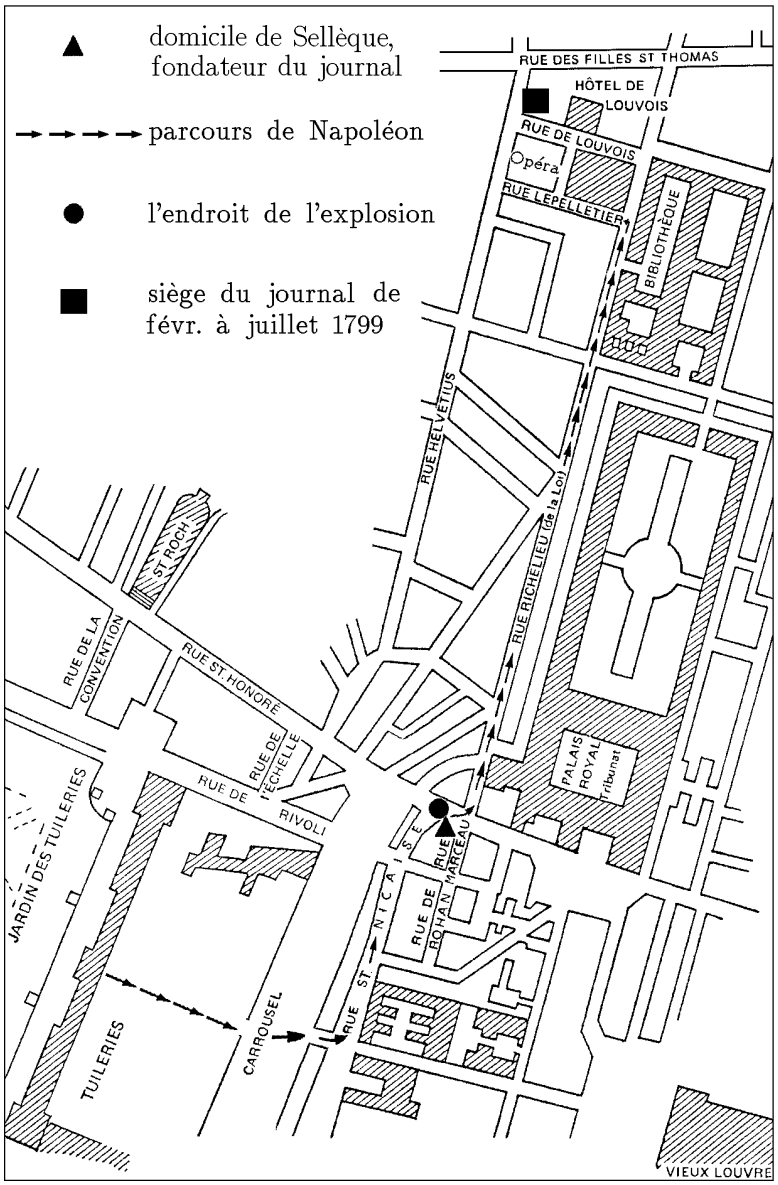


Figure 2.10 Plan du quartier où explosa, le 24 décembre 1800, la machine infernale, destinée à tuer Bonaparte alors qu'il se rendait à l'Opéra. Le plan marque l'endroit de l'explosion, à l'angle des rues Saint-Niçaise, Saint-Honoré et Marceau. Sellèque, principal fondateur du journal, était domicilié au n° 389 de la rue Marceau, prolongement de la rue de Rohan. Sa santé, déjà fragile, ne lui accorda pas la force de survivre à cette explosion. L'Opéra, appelé Théâtre des Arts et de la République, se trouvait près de l'actuel bâtiment annexe de la Bibliothèque Nationale, entre la rue de Richelieu, alors rue de la Loi, et la rue Helvétius, occupant la moitié de l'espace longé par la rue de Louvois et la rue Rameau, alors appelée rue Lepelletier. Le siège du *Journal des Dames et des Modes* resta au coin de la rue Helvétius et de la rue de Louvois, de février à juillet 1799. Le 13 juillet 1799, les bureaux furent transformés non loin de là, dans la rue Montmartre (voir Fig. 2.13).

Figure 2.11 Explosion de la machine infernale, rue Saint-Niçaise, le 24 décembre 1800. Sellèque, l'éditeur du *Journal des Dames et des Modes*, meurt des suites de cette explosion, destinée à attenter à la vie de Napoléon Bonaparte.

sortir pour voir et écouter la représentation. Il quitta si vite les Tuileries que son escorte suivait sa voiture au lieu de la précéder. Accompagné d'un seul cavalier, son carrosse traversa en hâte l'étroite rue Saint-Niçaise et le cavalier repoussa le cheval qui tirait la charrette avec la machine infernale. Ce fut quelques instants avant l'explosion. Joséphine, sa fille Hortense et Caroline, la sœur de Napoléon, qui se rendaient à l'Opéra dans un carrosse à elles, échappèrent également à l'explosion (Fig. 2.11) : elles avaient quitté le Palais plus tard que prévu pour une question de toilette.[95] Si l'attentat épargna les Bonaparte, Sellèque fut gravement atteint.[96]

[95] "Par le plus heureux hasard, écrit Constant, premier valet de chambre de l'Empereur, les voitures de suite, qui devaient être immédiatement derrière celle du Premier Consul, se trouvaient assez loin en arrière, et voici pourquoi : Mme Bonaparte, après le dîner, se fit apporter un schall pour aller à l'Opéra; lorsqu'on le lui présentait, le général Rapp en critiqua gaiement la couleur et l'engagea à en choisir un autre. Mme Bonaparte défendit son schall, et dit au général qu'il se connaissait autant à attaquer une toilette qu'elle-même à attaquer une redoute." (Cité par le journal le 20 mai 1830 dans un compte rendu des *Mémoires de Constant*; voir p. 256).

[96] L'attentat, qui fut d'abord attribué aux Jacobins, fut, selon certains, l'œuvre d'agents royalistes qui voyaient leurs espoirs d'une restauration monarchique ruinés par la rupture définitive de Bonaparte avec Louis XVIII. Bonaparte fit déporter 130 jacobins et en fit exécuter une vingtaine, avant de découvrir qu'il avait été la cible de l'opposition contre-

Suite à l'explosion, l'éditeur du journal, toujours pris de panique, tomba dans une surexcitation fébrile et ne voulut plus rien croire de ce qu'on lui rapportait. Il s'imagina que le premier Consul avait péri dans l'attentat et qu'on lui cachait, par égard pour sa maladie, cette catastrophe nationale. Persuadé que le gouvernement était retombé aux mains des anarchistes et que les terroristes allaient reprendre le pouvoir, il rêvait de comités révolutionnaires, de prisons et d'échafauds, pensant à chaque instant qu'on venait le chercher pour le conduire en prison. Quand le froid de l'hiver reprit quelques jours plus tard, un vent glacial pénétra par les fenêtres provisoirement réparées. Emporté par ses idées sinistres, il sombra dans le délire. Le premier janvier 1801, selon son acte de décès "à onze heures du soir", Sellèque mourut d'une commotion cérébrale, à l'âge de trente-trois ans.[97]

La Mésangère dut alors continuer seul l'édition du périodique, car Mme Clément-Hémery annonça vouloir suivre son mari, un officier de l'armée, à l'île d'Elbe. La situation s'améliora en 1804 seulement, lorsqu'il eut de nouveau un collaborateur qui lui fournissait pour chaque numéro une page et demie des huit pages de texte.[98] Etant donc l'unique responsable du magazine, il devait avoir des connaissances très variées : "Poète, naturaliste, philosophe, historien, il avait réponse à tout," note le *Bulletin ... de l'Anjou*.[99] L'ancien abbé dut aussi se charger seul de la publication des quatre séries de gravures aux titres *Modes et Manières du Jour*, *Costumes de Théâtre*, *Vues de Paris* et *Le Bon Genre*. Par ailleurs, des entreprises de ce genre en ce début du XIXe siècle avaient souvent un seul responsable plein de verve et d'esprit.[100] Quelques collègues se trouvant dans une situation semblable étaient des abbés reconvertis sous la contrainte des événements comme La Mésangère, tels l'abbé Féletz rédacteur du *Journal des Débats* en 1814, et l'abbé Gallais journaliste au *Journal de Paris*.[101] Honoré de Balzac a aussi

révolutionnaire (M. de Saint-Hilaire, *Nouveaux souvenirs intimes du temps de l'Empire*, Paris 1840, p. 42, et J. Thiry, *La Machine infernale*, Paris 1952). Les ennemis de Bonaparte présumaient que Bonaparte avait mis en scène cet attentat lui-même car il en résultait pour lui plusieurs avantages (voir l'article de mai 1814 du *Journal des Luxus und der Moden*, pp. 267–285).

[97] Arch. de Paris, acte de décès, 13 nivôse an 9, n° 269, puis *Journal de Paris*, 4 janvier 1801, pp. 689–690, et M. Tourneux, *Bibliographie de l'histoire de Paris ...* , Paris, t. 3, 1900, p. 931. La mère de Sellèque fut Marie Anne Sellèque, née Frère, veuve d'un fermier de province, mère de cinq enfants et morte le 15 octobre 1815 (Arch. départ. d'Eure-et-Loir). La deuxième femme de Sellèque fut probablement la dame Sellèque mentionnée dans l'*Almanach du Commerce* de La Tynna de l'an XII (1803/1804), comme étant une marchande de mode tenant boutique rue de la Loi, au numéro 1264.

[98] Arch. Mun. de Baugé : lettre de La Mésangère du 25 mars 1804.

[99] *Bulletin ... de l'Anjou*, 1859/60, p. 132.

[100] Sur les éditeurs qui étaient à eux seuls responsables d'un journal, voir G. Le Poitevin, *La Liberté de la presse 1789–1885*, Paris 1901, pp. 14/15.

[101] H. Castille, *Les Journaux et les journalistes sous la Restauration*, Paris 1858, p. 48.

observé des similitudes entre l'abbé du XVIIIe et le journaliste du XIXe siècle : tous deux personnages influents et insaisissables, évoluant dans la société sans posséder d'attaches, mais partout chez eux.

La société parisienne avait par ailleurs l'habitude que les abbés soient les *arbitres de l'élégance* dans les salons mondains. Sous l'Ancien Régime et au début de la Révolution, les jeunes femmes désireuses de plaire avaient souvent choisi comme juges en matière de mode des ecclésiastiques qui s'habillaient avec recherche.[102] Attiré comme eux par les plaisirs laïques, La Mésangère avait suffisamment de ténacité pour assurer un succès durable à son *Journal des Dames et des Modes*.[103] A la longue, il le transforma en la meilleure chronique de l'élégance de son époque et en l'un des magazines littéraires les plus prisés de France et du monde civilisé.

2.5 Un ancien prêtre, éditeur de publications sur les modes et coutumes : Pierre de La Mésangère

Dès 1801, l'entreprise connut un essor tel que La Mésangère put écrire à un ami en décembre 1801 : "Avec ce journal, je suis dans une grande aisance."[104] Il avait en effet toutes les qualités requises pour réussir dans l'édition de publications sur les modes et coutumes : des talents d'écrivain et de journaliste, une attirance pour l'histoire des mœurs, un intérêt de collectionneur en matière d'élégance, sans oublier un grand sens des affaires. Ses antécédents et son éducation le prédestinaient à cette fonction. Bourgeois fortunés, lui et ses parents étaient très estimés. Dans la famille on trouve des médecins,

[102] Pour preuve un tableau de Fragonard qui présente un jeune abbé invité à se prononcer sur la mode. Voir aussi un article et une gravure publiés le 21 octobre 1789 dans le *Magasin des Modes Nouvelles* où l'on voit un jeune abbé qui s'adonne "au désir de plaire". Le journal affirme que les collègues du prêtre sont, comme lui, coquets, voire affectés "dans leur mise et dans leur maintien." La gravure accompagnant cet article est reproduite dans Annemarie Kleinert, Mode und Politik ... 1789–1793, *Waffen- und Kostümkunde*, 1989, pp. 24–38.

[103] Cette ténacité et ce vœu de continuer quoi qu'il en soit sont exprimés dans une lettre écrite par La Mésangère le 22 janvier 1807, à l'occasion de la mort de son père. Etant alors obligé de s'occuper d'affaires à Baugé, il écrit à son avocat de Baugé : "Le maintien de mon établissement est, comparativement aux fonds patrimoines, objet de telle importance, et j'ai tant à cœur de faire un seul voyage à Baugé, que je serais bien aise de savoir au juste ce que j'aurai à y traiter." (Arch. Mun. de Baugé).

[104] Arch. Mun. de Baugé, Fonds Hargues de Marande, lettre à François Desvignes.

des apothicaires, des ecclésiastiques et des juristes.[105] Plusieurs demeures, fermes et terres dans les départements de la Sarthe et du Maine-et-Loire leur appartenaient.[106]

Chez les historiens, le nom, les prénoms, les date et lieu de naissance de La Mésangère ainsi que les endroits où il reçut sa formation ont été sujets à controverses. Comme nom on trouve Le Bouc de la Mésangère ou Le Boux de la Mésangère (acte de baptême) ou simplement de La Mésangère ou La Mésangère ou encore Lamésangère en un seul mot. L'utilisation de la particule pour le nom varie selon les sources.[107] Comme prénoms, on lit parfois Pierre Joseph ou Pierre Joseph Antoine ou encore Pierre Antoine, ce qui posa un problème lors du procès de ses héritiers (voir p. 189). Cette erreur s'explique par le fait que l'éditeur du *Journal des Dames* avait un frère aîné dont les prénoms et la date de naissance étaient très proches. Celui-ci naquit le vendredi 1er juin 1759, comme lui à Pontigné, département du Maine-et-Loire, et il portait les prénoms de Pierre Joseph. Lui-même naquit deux ans plus tard, le 23 juin 1761, et il fut baptisé des prénoms de Pierre Joseph Antoine.[108] Le

[105] Le grand-père paternel exerçait la médecine au Lude, après avoir fait ses études à la faculté de Montpellier, de haute renommée. Le grand-père maternel, M. Buret, prévôt du Morier, avait même publié une petite brochure (La Mésangère a vu cette brochure la première fois à l'occasion de la mort de son père, en décembre 1806 : lettre du 19 janvier 1817 écrite par La Mésangère à son avocat de Baugé; Arch. Mun. de Baugé).

[106] La plus importante était le domaine des Brosses à Saint-Martin d'Arcé près de Baugé, composé d'une maison de maître et de deux fermes, héritage paternel du côté de la grand-mère de La Mésangère. D'autres terres et demeures en leur possession se trouvaient dans le Baugeois à Fontaine-Milon, Pontigné, Lasse, encore à Baugé et Le Vieil Baugé, au Lude et dans la région, à Coulongé, Luché-Pringé et Aubigné. Voir Arch. Mun. de Baugé.

[107] Le père de La Mésangère signe l'acte de baptême de son fils *avec* particule. La Mésangère lui-même signe ses lettres *sans* particule, parfois Le Bouc La Mésangère, parfois seulement La Mésangère. Le dossier établi par le juge de paix après la mort du journaliste l'appelle, *sans* particule, Pierre Joseph Leboux Lamésangère. Le journal cite son nom de 1801 à 1803 comme "le citoyen Lamésangère", de 1804 à 1833 *sans* particule La Mésangère et de 1834 à 1837 parfois *avec*, parfois *sans* particule. En 1838 et 1839, on y lit "fondé par M. de la Mésangère". Les ennemis de l'éditeur ont bien sûr laissé de côté la particule, par exemple un rédacteur de *La Mode* en février 1831, tandis que ses admirateurs, dont un rédacteur de *La Nouveauté* en 1830, utilisaient la particule. Balzac cite l'éditeur *avec* et *sans* particule : dans le manuscrit du Traité de la vie élégante et dans Gavarni, tous deux de 1830, *avec* particule, dans la première version de la Monographie de la vie parisienne de 1842 et dans Le Théâtre comme il est de 1847 *sans* particule. Quérard note : "nom nobil." (*Les Supercheries littéraires...*, t. II, p. 635). Pour les différentes façons d'épeler le nom de La Mésangère, voir p. 189.

[108] Dans les articles sur La Mésangère cités à l'annexe, p. 332, il y a une grande confusion quant aux prénoms et dates de naissance des deux frères. Célestin Port (*Dictionnaire ... biographique du Maine-et-Loire*, Paris, Angers 1876) fut le premier à être exact quant au lieu de naissance. Le *Grand Larousse* et Gaudriault (*Répertoire ...* , p. 229), qui se basent sur l'acte de baptême du frère aîné, se trompent en identifiant l'éditeur avec lui.

frère aîné est-il mort prématurément? Faute d'un acte de décès, on ne le sait pas, mais dans les lettres de l'éditeur il n'est jamais question de ce frère.[109]

Le père de l'éditeur, licencié ès lois et portant le nom emphatique de Pierre-Joseph Le Boux Sieur de La Mésangère, fut magistrat dans la commune de Pontigné, paroisse près d'Angers. Lui et sa femme Catherine Claude, née Saully, originaire du Lude, département de la Sarthe,[110] habitaient un petit château sur une terre dénommée "La Motte", résidence de sa famille,[111] où naquirent les deux fils et, le 19 septembre 1762, une fille prénommée Catherine Marie (cette dernière allait mourir le 24 décembre 1826).

Après avoir fait ses études primaires à Pontigné, Pierre Joseph Antoine entra dans un collège dirigé par une société savante et religieuse. Il s'agit probablement du collège de l'Oratoire d'Angers, mais peut-être aussi de l'école de La Flèche, au moins provisoirement.[112] A la fin de ses études, il prononça, le 2 septembre 1784, les vœux ecclésiastiques[113] auprès de la *Congrégation des Pères de la Doctrine chrétienne*.[114] Il fut ordonné prêtre au Mans le 23

[109] Pour plus de détails sur sa famille, voir Annemarie Kleinert, Un prêtre fléchois devenu auteur, éditeur et journaliste : Pierre La Mésangère (1761–1831), *Cahier Fléchois*, 1998, pp. 28–53. L'article présente en annexe une retranscription des actes de baptême des deux frères, établis le lendemain de leur naissance, déposés aux Archives départ. à Angers (registres paroissiaux de la commune de Pontigné), avec mention des parrains et marraines. Les parrain et marraine de l'éditeur étaient Joseph Bineteau, qualifié de "bourgeois" demeurant au Lude et la demoiselle Marie Le Boux de la Mésangère, demeurant à Saint Martin d'Arcé, lieu du baptême. On trouve dans ces actes encore le nom de la grand-mère : Marie de La Mésangère, née Buret, et celui d'un oncle : Antoine Le Boux de La Mésangère, "maître ès arts et clerc tonsuré", donc ecclésiastique comme plus tard son neveu, enfin celui d'une cousine du côté maternel qui s'appelait Louise Cheneau, fille de Renée Cheneau, épouse Saully.

[110] La mère meurt le 31 janvier 1800.

[111] La terre de La Motte, située entre Pontigné et Baugé, près du petit bourg de Saint Martin d'Arcé, est mentionnée par le *Catalogue du Cabinet de feu M. la Mésangère*, Paris 1831, p. 5. Le petit château existe toujours (voir une esquisse de la région à la p. 332).

[112] F. Marchant de Burbure (*Essais historiques sur ... le collège de La Flèche*, Angers 1803), Mongin de Montrol (dans *Mémoires ...*) et le *Catalogue du Cabinet de feu M. la Mésangère* prétendent que La Mésangère reçut son éducation à La Flèche. La *Biographie universelle* de Michaud, le livre de Jules Clère (*Histoire de l'école de La Flèche*, La Flèche 1853), la *Nouvelle biographie générale* de Firmin Didot, le *Bulletin historique ...* de 1859/60, C. Port (*Dictionnaire...*), A. Belin (L'Instruction publique à La Flèche en 1791–1792, dans : *La Révolution dans le Maine*, 1936) et R. Houlier (p. 306) affirment qu'il fit ses études à l'Oratoire d'Angers.

[113] Sur cette date, voir A. Belin, p. 141.

[114] La *Congrégation*, une confrérie réunissant des prêtres et des laïques qui enseignaient à l'origine surtout le catéchisme aux enfants et aux ouvriers, avait été fondée en 1560 en Italie par un gentilhomme milanais, Marco de Sadis Cusani. Vers 1600, pour éviter la propagation du calvinisme, l'ordre s'installa en France. Mené par César de Bus, on appelait alors ses membres les *Pères séculiers de la Doctrine chrétienne* ou simplement les *Pères doctrinaires*. Ennemis des huguenots, les *doctrinaires* obtinrent bientôt par patentes royales

septembre 1786 et devint titulaire de la chapelle Saint-Jean des Moricaux au Lude. Quelque temps après, il obtint un poste de professeur au collège de La Flèche, dirigé par les *Doctrinaires*.[115] Il y enseigna la philosophie et les belles-lettres jusqu'en 1793, d'abord en classe de troisième, puis en classe de terminale.[116] A l'époque, l'école de La Flèche faisait partie des établissements destinés à former les jeunes gentilshommes et fils de riches bourgeois, désireux d'entrer dans les ordres, la magistrature ou l'armée. Plusieurs grands écrivains français du XIXe siècle reçurent leur éducation dans ce type de lycée réputé. René Descartes fut dès 1604 un des premiers élèves du collège de La Flèche. Aujourd'hui, l'établissement est surtout connu comme prytanée.[117]

Ordonné prêtre, La Mésangère fut confronté en 1791 aux difficultés résultant de la réforme du clergé décrétée par la Révolution. Pour pouvoir continuer à enseigner, les confrères de son ordre durent prêter serment à la constitution civile du clergé qui régissait le clergé séculier selon les normes de l'organisation des fonctionnaires de l'Etat. En pratique, cela voulait dire paiement par l'Etat, diminution du pouvoir du Pape sur les membres de son Eglise et laïcisation des prêtres. Quand une délégation des Doctrinaires se présenta en 1791 pour prêter serment, La Mésangère ne se joignit pas

---

le droit d'ouvrir des collèges et d'enseigner les lettres, la philosophie et la théologie. La fusion de l'ordre français et de l'ordre italien eut lieu en 1747. Les 26 écoles et 15 maisons françaises de la *Congrégation* disparurent sous la Révolution. La grande bibliothèque de la *Doctrine chrétienne*, ouverte à Paris en 1718 et contenant environ vingt mille volumes, a continué d'exister jusqu'au XIXe siècle. Aujourd'hui, l'ordre subsiste à Rome (*Dictionnaire de spiritualité*, pp. 1501–1512, et Jean de Viguerie, *Une Œuvre d'éducation sous l'Ancien Régime. Les Pères de la Doctrine chrétienne en France et en Italie 1592–1792*, Paris 1976 : le collège de La Flèche y est cité, mais La Mésangère n'est pas mentionné).

[115] R. Houlier, Pierre-Antoine Lebouc ..., *Académie des Sciences ... d'Angers*, t. X, 1987–88, p. 306.

[116] "L'excellence de son enseignement, son aménité attirèrent à ses cours de nombreux élèves", écrit l'auteur anonyme du *Bulletin historique ... de l'Anjou* de 1859/60, p. 129.

[117] Le collège de La Flèche, fondé par Henri IV en 1603, fut confié en mai 1776 à la direction des *Pères de la Doctrine chrétienne* qui entendaient y asseoir leur réputation de congrégation enseignante. Il était affilié à l'Université d'Angers. En 1786, l'école avait 322 pensionnaires, 133 externes et 57 boursiers. Le collège avait une cinquantaine de maîtres et le service était assuré par cinq sœurs et 52 domestiques. L'éducation qui était gratuite, comprenait outre les matières habituelles comme l'écriture, les mathématiques et le latin, la danse, l'escrime, le violon, la clarinette, la musique vocale, l'allemand, l'italien et le droit. Le pensionnat coûtait 700 livres par an. Les principaux revenus consistaient en bénéfices provenant de diverses abbayes. Les événements de 1792 amenèrent une désaffection rapide des professeurs et des élèves. En décembre 1793, l'école devint un des théâtres de la guerre vendéenne. Elle fut transformée provisoirement en hôpital militaire. Le collège fut réouvert en 1797. Napoléon y plaça le Prytanée militaire en 1808 (F. Marchant de Burbure, pp. 320–327; J. Clère, pp. 234–236; R. Digard, *Historique sommaire de la maison d'éducation de La Flèche*, La Flèche 1900 (manuscrit); A. Belin, p. 141; et M. Compère/D. Julia, *Les Collèges français 16e - 18e siècles*, 1984, t. 2, pp. 380–391). Le roman d'Honoré de Balzac, *Louis Lambert*, décrit la vie dans un établissement de ce genre.

à eux, signe sans doute de son mépris pour la nouvelle constitution et de sa loyauté envers l'Eglise.[118]

Bientôt les serments répétés ne suffirent plus à l'assemblée nationale constituante. Les comités révolutionnaires continuant à voir dans l'Eglise une force dangereuse, ils décidèrent la suppression de toute institution religieuse et donc aussi de celle de La Flèche. La Mésangère, chargé de la direction du pensionnat en 1792 et du poste de supérieur du collège en 1793, dut congédier la centaine d'élèves encore présents. En septembre 1793, il confia les orphelins et les enfants dont les parents étaient prisonniers ou émigrés à son ami Brossier, propriétaire d'une petite pension en face de la chapelle du collège de La Flèche.[119] Lui-même, alors âgé de 32 ans et ne recevant depuis 1792 qu'une petite pension de 160 livres par an, prit le parti d'entamer une nouvelle carrière à Paris. "Je suis ... sans ressources, obligé d'aller m'en créer à Paris", confia-t-il à ses élèves dans son allocution d'adieu.[120] Il aurait certainement continué à professer la philosophie et les lettres si la Révolution n'avait pas fermé le collège.

Ses débuts de laïc à Paris furent plus aisés pour La Mésangère que pour certains de ses anciens collègues parce qu'il s'était déjà entraîné avant la Révolution à une activité autre que celle d'un homme purement voué à ses devoirs. Cette activité était celle d'écrivain. Son premier manuscrit, jamais imprimé, intitulé *Fruit de mes lectures*, fut rédigé en 1788 et 1789.[121] Son premier livre parut vers 1790, un volumineux "tableau pittoresque et moral de la Capitale" de 604 pages, sous le titre *Le Voyageur à Paris*.[122] Son œuvre

[118] R. Digard (p. 266) note à ce propos : "Au sujet du serment de janvier 1791 ... le corps des Doctrinaires fut représenté par Villar, son supérieur, à la tête de six autres (sans La Mésangère) ... Le 26 septembre 1792 ... les ci-devant doctrinaires ... (prêtèrent) une seconde fois ... le serment de fidèle instituteur." Voir aussi A. Belin, p. 140 et M. Compère/D. Julia, p. 387.

[119] Le 18 août 1792, un décret ayant ordonné l'abolition définitive des congrégations séculières vouées à l'enseignement (*Dictionnaire de spiritualité*, p. 1511), les autorités signèrent le 8 mars 1793 un document qui décida la fermeture de l'Ecole de La Flèche. "Averties par le principal, les familles s'empressèrent de reprendre leurs enfants; mais comme plusieurs étaient orphelins, le père La Mésangère les confia, avant de partir pour Paris, à M. Brossier ..." (Ch. de Montzey, *Histoire de La Flèche et de ses seigneurs, 2e période 1589–1789*, 1889, p. 184).

[120] J. Clère, *Histoire de l'Ecole de La Flèche*, La Flèche 1853, p. 235.

[121] Le manuscrit fut vendu 9 francs en 1831 (*Catalogue des livres ... de feu M. de La Mésangère*, Paris 1831, n° 1146).

[122] La date précise de la première édition en deux tomes de l'ouvrage n'est pas connue. On sait qu'il fut rédigé avant la *Géographie ... de la France* qui parut en 1791. Nous avons vu la deuxième édition, publiée anonymement en 1797, qui est une édition augmentée en trois tomes, réunissant de petits articles à la manière du *Tableau de Paris* de Louis Sébastien Mercier, paru en 1781 et vendu avec succès. C'est une sorte de dictionnaire qui décrit, par ordre alphabétique et sur un ton souvent humoristique et assez badin, divers sujets importants pour l'histoire parisienne : tome 1 les mots portant de *A* à *Hôtel de Richelieu*

suivante, publiée anonymement en quatre gros volumes en 1791 à Angers, fut une étude de la nouvelle division du territoire français en 83 départements intitulée *Géographie ... de la France*. L'imprimeur, un certain M. Pavie habitant Angers, la présenta à l'assemblée nationale le 29 juillet 1791, où l'on accueillit les quatre tomes avec applaudissements.[123] L'ouvrage connut quatre éditions successives et fut traduit en allemand en 1795. La Mésangère n'a signé que la quatrième édition de l'ouvrage, publiée en 1796.

Dès son arrivée à Paris, l'ancien abbé reprit ses activités d'écrivain. Profitant de ses expériences comme professeur à La Flèche, il fit d'abord paraître à Paris, en 1794, un ouvrage pédagogique avec gravures sur "les parties des sciences qui peuvent être saisies par des enfans".[124] Il rédigea jusqu'en 1797, moment de la fondation du *Journal des Dames*, encore un ouvrage intitulé *Histoire naturelle des Quadrupèdes et des Reptiles*, qui connut trois réimpressions et également une traduction en allemand. Il augmenta aussi de plusieurs volumes ses publications parues avant son installation à Paris.

A côté de ce travail d'auteur, il devint en 1797 membre du *Lycée des Arts*, établissement fondé en 1792 qui remplissait le vide qu'avait entraîné la suppression des académies lors de la Révolution. On y donnait des cours gratuits pour le grand public et on distribuait des prix aux auteurs de découvertes dans les arts et sciences. La cotisation annuelle aux réunions s'élevait à 150 francs.[125] Il finit donc par sortir de la clandestinité après avoir craint quelque temps les persécutions auxquelles l'avait exposé son ancienne affiliation à un ordre religieux.

Tout ceci montre comment l'ancien abbé devint bientôt une autorité à Paris, mais sans fortune car ses publications et cours au *Lycée des Arts* ne lui

(176 p.); tome 2 les sujets *Hôtel de Savoie* à *Place de l'Estrapade* (180 p.); et tome 3 les désignations *Place Gatine* à *Waux-Hall d'Eté* (248 p.). La Mésangère préparait un 4e tome jamais paru (voir aussi p. 330).

[123] P. Dupont, *Histoire de l'imprimerie*, Paris 1854, t. II, p. 599.

[124] En janvier 1794, les comités révolutionnaires avaient institué un concours portant sur la rédaction de livres à adresser aux éducateurs et instituteurs et aux enfants en âge de fréquenter l'école primaire. La *Nouvelle bibliothèque des enfants* de La Mésangère paraît juste au moment de ce concours. Voir la mention de l'ouvrage dans un catalogue d'une exposition organisée à Montreuil, en 1988/89, par Isabelle Havelange et Ségolène Le Men sous le titre *Le Magasin des enfants*, p. 114.

[125] L'affiliation de La Mésangère au *Lycée des Arts* est attestée par *L'Annuaire du Lycée des Arts*, an VI (1797/98). Sur 263 numéros donnés aux membres, son nom figure au numéro 150. L'édition de 1805 de cet Annuaire ne présente plus son nom. La Mésangère décrit cet établissement de la façon suivante : "Société composée de littérateurs et d'artistes (qui) tient ses séances dans la partie méridionale du cirque, au jardin du Palais Royal, tous les septidis de chaque décade, à sept heures du soir ... La lecture de quelques morceaux de littérature et des concerts placent l'agrément à côté de l'instruction, dans la séance publique du trentième jour de chaque mois, onze heures et demie du matin." (*Le Voyageur à Paris*, t. 2).

rapportaient pas de quoi vivre. Voulant à tout prix être indépendant de ses parents qui vivaient dans l'aisance,[126] il dut occuper provisoirement des postes mineurs mais rémunérés qui lui permettaient au moins un train de vie modeste : il était portefaix pour les voyageurs des diligences et donnait des leçons de latin à quelques jeunes gens de son quartier.[127] Il était donc instituteur, auteur et journalier avant d'entreprendre avec Sellèque la création du *Journal des Dames*.

Plus tard, en dépit de ses occupations auprès du périodique, il ne renonça jamais tout à fait à ses visées littéraires. Au total, il publia huit livres, dont certains en plusieurs éditions et traduits en allemand, ainsi que quantité de commentaires et légendes pour les dix-huit séries de planches de mode. Plusieurs gros manuscrits restèrent inachevés. Véritables mines de renseignements, les textes de l'abbé se révèlent pleins d'esprit et font parfois preuve d'un comique subtil, comme dans sa série satirique *Le Bon Genre*, éditée de 1800 à 1822. Jules Janin note qu'il savait manier la plume, prévoir et fasciner sans tour de force dans son style.[128] Bref, tout au long de sa carrière, ce religieux fut un homme aux multiples talents, dont celui de communiquer à ses lecteurs le plaisir de l'écriture. En même temps, il fut un amateur déclaré des belles-lettres et un bibliophile qui remplissait sa bibliothèque de volumes précieux.[129]

Un grand nombre de textes écrits ou édités par La Mésangère témoignent de sa sensibilité toute particulière pour les us et coutumes. Dans *Le Voyageur à Paris*, il s'extasie sur la richesse d'une collection de gravures de mode au Cabinet des Estampes du Roi tout en recommandant aux lecteurs les boutiques de certaines marchandes de mode et en assurant qu' "il n'y a rien de plus coquet que la manière actuelle de retrousser une robe longue". Le langage de la mode est commenté : breloques, chiffons, coiffure à la paysanne, cravates, culotte étroite, éventails, fichus, perruque blonde, vertugadins ... Il

[126] Les rapports entre lui et son père étaient tendus jusqu'à la mort de ce dernier en 1806 : "Je renonce à faire jamais aucune demande à mon père", peut-on lire dans plusieurs lettres (Arch. Mun. de Baugé). Le 25 octobre 1804, La Mésangère, vexé de ce que sa sœur fût privilégiée, écrivit à Desvignes : "Les circonstances m'ont éloigné de mon père, de manière à ne rien faire qui lui soit agréable." Et même après la mort de celui-ci, il ne tint pas beaucoup aux propriétés paternelles, écrivant souvent à son avocat qui gérait ces propriétés qu'il ne voulait plus "entendre parler de ces misères".

[127] Voir le *Bulletin ... de l'Anjou* de 1859/60, p. 130, puis C. Port, *Dictionnaire ... du Maine-et-Loire*, p. 667, et R. Houlier, Pierre-Antoine Lebouc ..., p. 307.

[128] J. Janin, *Histoire de la littérature dramatique*, t. III, p. 55.

[129] Il y amassait des livres de poésie, chansons, romans français, grecs, italiens et allemands, critiques anciens et modernes, contes, nouvelles, drames, histoires comiques, fables, apologies, enfin une centaine d'ouvrages utiles pour bien écrire et comprendre ceux qui écrivent, tels les *Principes généraux de littérature et de grammaire*, des dictionnaires de langues ou des titres de rhétorique (*Catalogue des livres ... de feu M. de La Mésangère*).

s'en sert plus tard dans les articles pour le *Journal des Dames*. Le premier volume de sa *Vie privée des Français*, mis sous presse en 1797, est une tentative supplémentaire dans ce sens (il s'agit d'un ouvrage contenant des gravures de mode avec commentaires). En 1821, son *Dictionnaire des proverbes* fait maintes incursions dans l'histoire des coutumes et costumes. Enfin, son *Dictionnaire du luxe* et ses *Recherches sur les moeurs*, destinés à paraître dans les années 1830, sont des collections d'articles consacrés au même sujet.

Les liens entre la langue et la mode, puis entre l'histoire et la mode, constituaient en effet les thèmes de prédilection de cet ancien prêtre. Il en tirait parti dans son journal, par exemple dans l'article intitulé "Origines" qui explique le 10 mai 1829 entre autres l'origine du tissu de linon : "Le *linon* est une toile de lin très fin. Le lin nous est venu des bords du Nil, dont il est l'anagramme." En outre, il était suffisamment perspicace pour pressentir les tendances esthétiques qui allaient s'imposer et pour savoir distinguer entre mode éphémère et style susceptible de durer. "Il avait le goût, il avait l'instinct de l'habillement, il en avait l'inspiration à la folie", écrit Jules Janin (p. 56). "Rien ne l'étonnait, ni les excès, ni les habits spartiates." Souvent La Mésangère mit en garde contre les bizarreries d'une mode particulière, affectionnant le ton intime d'un entretien galant. Reconnu comme guide en matière d'élégance et de bienséance, il eut des lectrices qui avaient beaucoup confiance en lui. Plus encore, il agissait en véritable séducteur auquel ses admiratrices pouvaient s'abandonner dans la sécurité de leurs lointains boudoirs.

Ayant ce talent et cette intuition pour les choses de la mode, il ne cessait jamais de les cultiver. Tous les matins, il flânait dans Paris, l'œil aux aguets, et il rapportait souvent de sa promenade un chapeau ou une tabatière, un parapluie, un verre ou une porcelaine, un portrait en miniature, une peinture ou encore un dessin. A la longue, il devint un prodigieux collectionneur qui entassait, dans un cabinet de son appartement, une foule d'objets d'art et de bibelots : peignes sculptés, horloges ciselées, flambeaux précieux, coffrets en ébène, gobelets en vannerie, salières en agate, bourses brodées en perles et une multitude d'autres objets de valeur.[130] Son goût prononcé pour les antiquités, dont son journal parle souvent,[131] poussa La Mésangère à devenir membre, en 1813, de la *Société des Antiquaires de France* qui avait pour but d'étudier les plus lointaines origines du pays.[132] Il surprenait les sociétaires, eux-mêmes

[130] *Catalogue du Cabinet de feu M. La Mésangère*, Paris 1831. Voir aussi p. 190.

[131] Par exemple, *Journal des Dames et des Modes*, 20 novembre 1825.

[132] L'un des fondateurs de cette société en 1805, Eloi Johanneau, devint plus tard collaborateur du journal (voir l'annexe, p. 339). Le fait que le périodique ait pu paraître à cette époque sans avoir de problème avec la censure, est peut-être dû au poste que Johanneau occupait sous Napoléon : il fut censeur impérial de la Librairie (voir p. 99). En 1813, la société réforma ses statuts. Au lieu d'étudier uniquement les antiquités romaines, celtiques

experts réputés, par sa connaissance des arts, même les plus mineurs. A son avis, les choses de la vie de tous les jours pouvaient devenir des objets de valeur et il appréciait certaines babioles pour leur style remarquable. Son credo était que le bon goût peut s'exprimer partout.

Une autre qualité, bien développée chez La Mésangère, était son habileté en affaires. Nous avons vu aux pages 34 et 52 qu'en devenant copropriétaire du journal, il avait relevé le prix de l'abonnement au magazine, précisément de 28 livres 40 sous à 36 livres par an, et qu'il avait réduit le texte de 16 à 8 pages, puis supprimé les planches supplémentaires ainsi que les pages de musique. Dans une période d'inflation, matériel et personnel grevaient le budget des éditeurs. Il fallait rémunérer collaborateurs et employés, régler le loyer, faire acheter le papier, l'encre et les couleurs, sans oublier de payer l'affranchissement du courrier et l'expédition des publications. Ainsi un dessinateur de qualité touchait 6 francs par dessin en 1803 et 33 francs en 1811, ce qui nécessitait, rien que pour couvrir les rémunérations des dessinateurs, de vendre 14 abonnements en 1803, et 77 en 1811![133] Sachant que le succès du journal dépendait beaucoup des illustrations, La Mésangère tenait à avoir des collaborateurs d'une notoriété incontestée, comme les dessinateurs Debucourt, Isabey et Carle Vernet.[134] Quant aux rédacteurs, ils touchaient

---

et gauloises, comme elle l'avait fait dans ses premières années, elle étendit le champ de ses investigations aux langues, à la géographie, à la chronologie, à la littérature et aux arts. Comme autorité dans ces domaines, La Mésangère devint un des 45 membres de cette société. A partir de 1817, les associés publièrent un grand nombre de savants essais dans *Mémoires et dissertations sur les antiquités nationales*. La liste des membres de cette société mentionne son nom encore en 1820.

[133] Pour les dépenses en 1803, voir une note manuscrite de La Mésangère dans un volume de six cents coiffures en cent feuilles (Bibl. Mun. de Rouen, Fds. Leber 6150). Pour les prix en 1811, voir M. Ginsburg, *An Introduction to Fashion Illustration*, London 1980, p. 9. Tandis que les dessins du journal étaient payés 33 francs au dessinateur, ceux de la série *Incroyables et Merveilleuses* étaient rémunérés 80 francs. Voir le carnet de ménage tenu par Louise Pujol, épouse d'Horace Vernet, de 1811 à 1817 (cité en annexe dans A. Dayot, *Les Vernet*, Paris 1898, pp. 188–236).

[134] Pour la biographie de Philibert Louis Debucourt, voir p. 344. Quant à Carle Vernet (1758–1836) et Jean-Baptiste Isabey (1767–1855), ils appartenaient au petit nombre de peintres auxquels le gouvernement avait donné l'hospitalité aux Galeries du Louvre, leur permettant d'y occuper deux appartements situés côte à côte. Tandis que les collaborations de Carle Vernet et de Debucourt au journal sont certaines, celle d'Isabey n'est attestée que vaguement par Mme de Basily-Callimaki (*J.-B. Isabey*, Paris 1909, p. 67). Elle indique, sans énumérer le chiffre des planches dessinées par Isabey, qu'il aurait contribué "sous le Consulat ... à illustrer plusieurs journaux de mode et feuilles satiriques du temps." La description de ces illustrations laisse croire qu'il s'agit de dessins faits entre 1800 et 1803. Son ouvrage reproduit deux planches tirées du *Journal des Dames*. Isabey exécutait aussi des planches pour la satire *Le Bon Genre* (voir R. Colas, n° 1519). Une fois Napoléon devenu empereur, il devint dessinateur officiel du Cabinet de sa Majesté, dessinant entre autre les costumes d'apparat de la cour (voir ses dessins dans *Modes et Révolutions*, 1989,

mille à quatre mille francs par an en 1812 pour trois à cinq articles par mois, et trois à cinq francs la page vers 1820.[135] Force était au directeur du journal de boucler son budget!

Homme d'affaires avisé, La Mésangère sut également faire face à la concurrence. En octobre 1799, il réussit à incorporer à son périodique le magazine fondé par l'Italien Bonafide et par Guyot en 1797. Ce magazine avait entretemps pris le titre d'*Arlequin*. La Mésangère s'adressa à l'ancien rédacteur de cette publication, Jean-Jacques Lucet, pour lui demander de rédiger en 1800 et 1801 un grand nombre d'articles pour son illustré (Lucet était un journaliste expérimenté qui avait déjà collaboré à une dizaine de feuilles périodiques : voir p. 338). De même un autre journal féminin, *Le Mois*. En août 1800, quelques mois avant le décès de Sellèque, l'éditeur parvint à éliminer ce concurrent fondé en mars 1799. Il engagea le dessinateur et graveur du *Mois*, Labrousse, fort adroit dans sa spécialité. Deux autres périodiques s'intéressant à la mode, *La Mouche* et *Le Messager des Dames*,[136] disparurent aussi comme par miracle en novembre 1799 et août 1800. Leurs rédacteurs C.J.B. Lucas de Rochemont et Caroline Wuïet publièrent dès lors plusieurs articles dans le journal de La Mésangère.[137] Et même certains journaux quotidiens, tels le *Journal de Paris* ou le *Citoyen Français*, abandonnèrent peu à peu leurs reportages occasionnels sur la mode. Bref, La Mésangère jouit bientôt d'un monopole de fait dans son domaine (Fig. 2.1). Ce monopole dura jusqu'en 1818, abstraction faite de deux concurrents sans trop d'importance, l'un s'occupant uniquement de coiffures et paraissant de 1802 à 1810 sous le titre *L'Art du Coiffeur*, et l'autre, intitulé *L'Athénée des Dames*, se préoccupant presque exclusivement de l'émancipation des femmes et non de mode pendant quatorze mois en 1807 et 1808. Plus tard, La Mésangère et ses successeurs continuèrent à mener une politique d'absorption des concurrents. En 1823, deux autres titres féminins furent victimes de l'insatiable volonté de puis-

pp. 31–39). Il n'eut alors plus le temps de travailler pour La Mésangère. Plus tard, de 1828 à 1830, il a probablement encore contribué à composer les illustrations du journal (voir p. 173).

[135] Sur les chiffres de 1812, voir A. Cabanis, *Dictionnaire de Napoléon*, Paris 1987, p. 984 (article *Journal de Paris*); sur ceux de 1820, voir Honoré de Balzac, *Illusions Perdues*, dans : *La Comédie humaine*, Paris : Gallimard 1977, t. V, pp. 3–732.

[136] *Le Messager des Dames ou le Portefeuille des Amours* (BN Z 55120 : sept. 1797 à août 1800) fut un journal non illustré édité par J.-J. Lucet. Il ne parlait de mode que par référence au *Journal des Dames et des Modes*. C'est pourquoi nous ne l'avons pas incorporé dans la liste des périodiques de Fig. 2.1.

[137] Sur Lucas de Rochemont (1765–1803), membre de la société libre des belles-lettres de Paris et éditeur de quatre volumes de l'*Almanach littéraire ou les Etrennes d'Apollon*, voir M. Tourneux, (pp. 931–936) et J. Pouget-Brunereau (p. 43). Sur la collaboration de C. Wuïet au journal de La Mésangère, voir encore J. Pouget-Brunereau, pp. 91–102. A notre avis, cette collaboration n'est pas certaine : voir p. 300.

sance de La Mésangère, *L'Observateur des Modes* et *L'Indiscret*, volonté qui explique que le *Journal des Dames* ait pu survivre pendant près de quarante-deux ans.

Pour faire prospérer son entreprise, La Mésangère décida aussi l'extension de la gamme des produits au moyen de séries de planches de mode, éditées et vendues au siège du journal. Du vivant de Sellèque, les deux éditeurs avaient déjà exploité ce système avec quatre séries : *Modes et Manières du Jour*, *Costumes de Théâtre*, *Vues de Paris* et *Le Bon Genre*. Après la mort de celui-ci, il en ajouta d'autres : en 1802 *Meubles et Objets de Goût*, en 1804 *Costumes du pays de Caux*, en 1810 *Incroyables et Merveilleuses*, ainsi que onze autres séries avant sa mort en 1831, soit un total de plus de 1 600 planches (voir pp. 353 à 366 et Fig. C.2 et C.5). La plupart étaient imprimées soigneusement par des spécialistes comme Crapelet père et fils, connus pour leur savoir et leurs travaux typographiques.[138] Ces séries tirées à part procuraient des bénéfices rapides dans la mesure où toute une structure de dessinateurs, graveurs, enlumineuses, imprimeurs et distributeurs était déjà en place. Le journal annonce souvent lui-même la parution ou la réédition d'une planche de ces séries, créant ainsi un climat favorable à leur succès. Certaines séries permirent de montrer ce que La Mésangère ne pouvait pas présenter aux lecteurs du journal : le domaine des costumes régionaux, la satire de mode et, dans tous les détails, les équipages et objets de décoration.

Ce dernier sujet, présenté par la série la plus durable intitulée *Meubles et Objets de Goût*, avait d'abord été traité marginalement par le *Journal des Dames et des Modes*. Dès 1797, il avait parfois publié des gravures présentant des modèles qui guident une voiture, s'appuient contre une chaise, un fauteuil ou une table, qui se trouvent devant une armoire, une étagère, une cheminée, un paravent, un tabouret, une table, un secrétaire, une jardinière, un miroir ou quelqu'autre meuble[139] (Fig. 2.12). Certaines planches avaient montré des médailles, épingles ou autres joyaux.[140] Ces objets étant parfois devenus d'une importance aussi grande - ou plus grande encore - que les vêtements des modèles, La Mésangère se demanda bientôt pourquoi il ne créerait pas une série qui en ferait son sujet principal. La série étant accompagnée de quelques mots de commentaire seulement, les personnes illettrées n'allaient pas hésiter à s'y abonner. Le 26 octobre 1798, une femme avait envoyé une lettre à La Mésangère : "je ne lis jamais, je ne sais pas lire, moi, et j'ai

[138] Charles Crapelet (1762–1809) et son fils G.-A. Crapelet avaient la réputation d'apporter aux éditions des soins remarquables. Ils imprimèrent *Le Bon Genre*, les *Costumes du pays de Caux* et les *Costumes de divers Pays* (voir P. Dupont, t. I, p. 598 et t. II, p. 87).

[139] Voir les gravures 20, 21, 48, 61, 69, 109, 119, 120, 134, 153, 170, 228, 230, 232, 236, 237, 243, 249, 257, 265, 266, 289, 291, 292, 311, 322, 327 et 343 du *Journal des Dames*.

[140] Les deux illustrations 177 et 178 du 6 décembre 1799 montrent des pièces d'orfèvrerie.

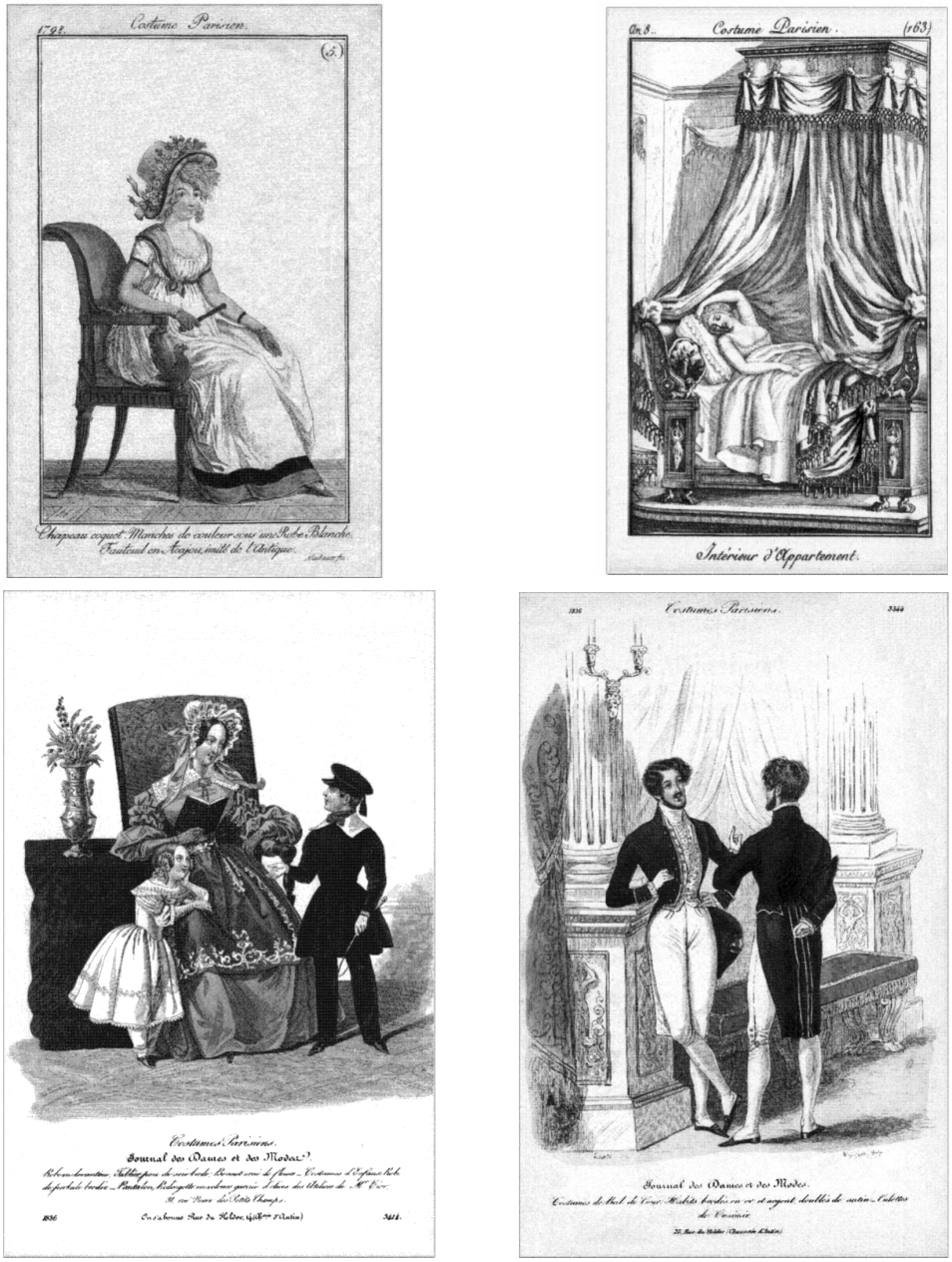


Figure 2.12 Certaines planches du *Journal des Dames* attirent l'attention sur les intérieurs de maison, surtout avant et après la publication de la série *Meubles et Objets de Goût*, éditée de 1802 à 1835 au bureau du périodique. En haut à gauche la planche numéro 5 de 1798 de l'édition de Francfort du journal (à Paris c'est le numéro 48 du 11 juillet 1798); en haut à droite le numéro 163 du 7 octobre 1799 de l'édition parisienne, ainsi qu'en bas les numéros 3344 et 3485 des 15 février et 10 novembre 1836. Après la fondation de la série de *Meubles* ... qui présenta les nouveaux lits, armoires, tables, fauteuils, vases, chaises, draperies et autres objets de décoration ainsi que les équipages et façades de maison, le *Journal des Dames* montra beaucoup moins souvent ce genre d'objets.

une bibliothèque de voitures : cela vaut encore mieux qu'une bibliothèque de romans." L'idée d'une telle série devint réalité à partir du 6 mars 1802. Le journal annonce alors que devait paraître "une nomenclature exacte des objets de fantaisie exécutés pas nos ébénistes, nos gainiers, nos ciseleurs, nos joailliers, nos orfèvres ... déjà nous avons cinq planches de meubles de gravées, deux planches de pendules paraîtront avant la fin de ce mois et les dessins d'une douzaine de planches de bijouterie et d'orfèvrerie sont entre les mains des graveurs. Toutes ces planches sont coloriées et leur format étant quadruple de celui de nos *costumes*, nous ne pourrions sans les endommager par la multiplicité des plis les faire circuler par la poste; notre intention est de les réunir par cahiers de dix feuilles. Chaque cahier pris à notre bureau, coûtera trois francs." La série, qui montra les objets sans figures vivantes, eut beaucoup de succès. Jusqu'en 1835, elle publia régulièrement plusieurs planches par an (voir les Fig. 6.8 et C.2).

Cette série, tout comme les autres, contribua à augmenter la réputation de La Mésangère. Dès 1805, il fut reconnu maître dans le domaine de l'édition de mode, évinçant éditeurs et libraires comme Aaron Martinet (libraire, rue du Coq-St.-Honoré n°s 13 et 15),[141] Jacques Marchand (rue Denfer), Jacques-Simon Chéreau (rue St. Jacques n° 257), Jean (rue Saint-Jean de Beauvais, aux "Deux Colonnes"), et J.-L. Bance Aîné (rue St. Denis n° 175) qui avaient également édité des gravures de mode, mais qui abandonnèrent peu à peu devant l'immense production de l'ancien abbé.

La Mésangère utilisa d'autres méthodes pour augmenter ses recettes : la vente de planches individuelles du journal, accompagnées d'un texte explicatif, à raison de 30 centimes la pièce ou en volume de plusieurs gravures,

[141] Selon le *Publiciste* du 15 octobre 1800, les gravures de Martinet étaient en 1800 encore plus appréciées que celles de La Mésangère : "Voulez-vous avoir une idée de nos habits par le temps qui court? Ce n'est ni le *Journal des Modes* qu'il faut consulter, ni la gravure exposée sur les quais; allez chez Martinet, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré; là, vous trouverez *modes* et *nouveautés* ou le *suprême bon ton*, excellente charge de nos merveilleux et de nos merveilleuses." (cité dans F. Aulard, *Paris sous le Consulat*, Paris 1903, t. I, p. 724). Cette situation changea rapidement quelques années plus tard. Sur Martinet, l'un des plus tenaces concurrents de La Mésangère, voir p. 165. Il édita un almanach et plusieurs séries de gravures en couleur dont *Costumes des différens départemens de l'Empire français* (1811–1812) avec six premières gravures coloriées portant en tête *Empire français* et 141 portant en tête *Costumes français* (ou *suisses, espagnols, italiens, portugais*) (voir Colas, n° 708 et le *Journal de la Librairie* de 1811/12, pp. 295, 351, 421). La série la plus durable et la plus volumineuse, avec 1 634 planches publiées par sa maison, s'intitula *Galerie dramatique, ou Recueil des différents costumes d'acteurs des théâtres de la capitale* (1796–1843), avec des planches gravées par Gâtine. Pendant les années 1798 à 1803, La Mésangère lui a fait concurrence avec ses *Costumes de théâtre*. Deux séries de Martinet présentent la mode du temps de Napoléon de façon caricaturale : *Le Suprême Bon Ton* (30 planches petit in-folio tirées en largeur) et *Le Goût du Jour*. En 1804, Bance Aîné édita également des eaux-fortes caricaturales : *L'Elégance Parisienne* (7 gravures petit in-folio tirées en largeur).

ce qui aida aussi à "arriérer les contrefaçons".[142] Enfin la vente d'abonnements du journal aux gens de théâtre, auteurs, libraires, tailleurs, marchands de mode ... Ces derniers abonnements furent achetés en compensation de la publicité que La Mésangère faisait pour les pièces jouées, les nouveaux livres, les vêtements ... Parfois ces abonnements, bien que payés, n'étaient même pas livrés. Cette pratique est décrite plus tard par Honoré de Balzac dans *Illusions Perdues*. S'étendant sur un journal ressemblant en tous points au magazine de La Mésangère, Balzac y présente une marchande de mode en train de prendre un abonnement d'un an en contrepartie de la promesse que le journal vantera ses chapeaux. Quant aux théâtres, un rédacteur jubile chez Balzac : "L'Ambigu nous prend vingt abonnements dont neuf seulement sont servis au directeur, au chef d'orchestre, au régisseur, à leurs maîtresses et à trois co-propriétaires du théâtre. Chacun des théâtres de boulevard paye ainsi huit cents francs au journal. Il y a pour tout autant d'argent en loges données à Finot (le directeur du journal), sans compter les abonnements des acteurs et des auteurs."[143] Finot, qui veut lancer un ultimatum à l'Opéra, explique à ses collègues : "je veux maintenant cent abonnements et quatre loges par mois. S'ils acceptent, mon journal aura huit cents abonnés servis et mille payants. Je sais les moyens d'avoir encore deux cents autres abonnements : nous serons à douze cents en janvier."[144] Le *Journal des Dames* ... vendait 1 400 abonnements en 1803, dont 830 dans les départements.[145]

Les autres journaux non quotidiens n'avaient pas un tirage plus élevé : la *Clef du Cabinet* 1 380 exemplaires, le *Journal des Défenseurs* 1 200 exemplaires, le *Journal du Soir* 1 050 exemplaires et le *Courrier des Spectacles* 670 exemplaires seulement. Le procédé décrit dans le roman ne manque pas de vraisemblance et l'on connaît par ailleurs les liens qu'entretenait Balzac avec le magazine de La Mésangère.[146]

La mention d'une bonne adresse pouvait se monnayer non seulement en abonnements obligatoires, "servis" ou "non-servis", mais aussi en menus objets donnés en cadeau à La Mésangère, amateur de bibelots et thésauriseur à ses heures. Le nombre prodigieux de vêtements et d'accessoires à usage privé, trouvés à la mort de La Mésangère en 1831 dans son appartement, témoigne du fait qu'il accepta d'autres formes de paiement que l'argent. On

[142] Le 10 mai 1801, le journal note : "En faveur de ceux de nos abonnés qui voudront faire un monument historique des gravures de ce journal, nous allons faire imprimer trois volumes de texte, pour servir d'explication à cent gravures chacun." Il s'agit de la publication intitulée *Variations des Costumes Français* ... : voir pp. 331 et 367.

[143] H. de Balzac, *Illusions Perdues*, dans : *La Comédie humaine*, Paris 1977, p. 466.

[144] Ibid., p. 381.

[145] Arch. Nat. 29 AP 91 fol. 119. Voir aussi p. 112.

[146] Voir pp. 248–264, puis les articles sur Balzac et le périodique de La Mésangère par Annemarie Kleinert, dont Du « Journal des Dames et des Modes » ou « petit journal » d' « Illusions Perdues », *L'Année balzacienne*, 1995, pp. 267–280.

découvrit chez lui mille paires de bas de soie, deux mille paires de souliers, six douzaines d'habits bleus, cent chapeaux ronds, quarante parapluies et quatre-vingt-dix tabatières.[147] N'étant pas un homme prétentieux qui changeait constamment de toilette, et de plus parcimonieux, ces marchandises devaient être des cadeaux que les commerçants lui avaient faits afin qu'il vante leurs produits. Citons encore *Illusions Perdues* : Les journalistes dans le roman reçoivent des "tributs en nature qu'apportent les industries pour lesquelles ou contre lesquelles ... (ils lancent) des articles." Les tailleurs, marchandes de mode et couturières prennent la défense du journaliste quand il est à court d'idées et d'argent parce qu'il avait auparavant vanté leurs marchandises et parce qu'ils craignent "de mécontenter un journaliste capable de tympaniser leurs établissements".[148]

La vente directe d'espaces publicitaires constituait une dernière source importante de recettes. Si le système d'annonces ne fut pas exploité à fond au départ, c'est que Sellèque répugnait à vouer ses lignes aux couturiers ou à d'autres créateurs et marchands. La Mésangère terminait cependant quelques articles par des noms de marchandes de nouveautés ou de libraires, ou bien il insérait discrètement dans les légendes de gravures quelques lignes de publicité.[149] Plus tard, le journal eut recours au procédé des réclames plus étendues et parfois illustrées (voir p. 276).

L'ancien homme d'Eglise transformé en homme d'affaires prit aussi l'initiative de transférer le siège du journal à son domicile, 132 rue Montmartre. Il estima plus commode d'avoir ses bureaux intégrés dans son appartement, qui se trouvait en plein centre commercial de Paris, dans le IIIe arrondissement (aujourd'hui le IIe), où plus d'un siècle plus tard se concentrera toujours la presse parisienne comme le *Figaro*, *L'Aurore* et *France-Soir*. Un café-restaurant s'appelle encore aujourd'hui "Les journaux réunis". Aux XVIIIe et XIXe siècle, à côté de certains grands couturiers, modistes et coiffeurs qui étaient également installés rue Montmartre,[150] plusieurs journaux politiques et quelques magazines littéraires ou de mode avaient leurs bureaux rue Montmartre. *Le Messager des Dames ou le Portefeuille des Amours* (1797–1800), journal littéraire dont Mme Lejoy était l'éditrice, eut son adresse d'abord au n° 94, puis au n° 106 de la rue Montmartre; l'*Observateur des Modes*

[147] Fait publié par François-Joseph-Marie Fayolle (1774–1852), auteur d'un *Dictionnaire des musiciens* (1810–1812) et d'un *Dictionnaire d'épigramme* (1817), dans un article de la *Biographie universelle*, 1854–65, t. 23, p. 82, et de la *Nouvelle biographie générale*, 1859, t. 39, pp. 199–200.

[148] H. de Balzac, *Illusions Perdues*, pp. 332, 343 et 495.

[149] Par exemple, le 7 octobre 1800, dans l'explication des gravures : "Les coëffures n°s 1 et 2 de la planche 256 et le chapeau de la planche 257, sortent du Magasin de Modes de Madame Deville, rue des Fossés Montmartre, n° 42."

[150] Par exemple Mme Derville qui fabriquait des chemises, ou Mme Robineau qui créait de belles coiffures.

(1818–1823) s'était d'abord installé au 20 rue Feydeau, en 1823 au 179 de la rue Montmartre; *La Presse* résidait, à partir de 1845, au 123 de la rue Montmartre,[151] et le *Conseiller des Dames* (1847) au 192 de la rue Montmartre. Le nombre de journaux de mode ayant leur résidence dans le quartier était remarquable.[152] La scène d'un "Marché aux journaux, rue Montmartre" a été gravée sur bois le 2 septembre 1848 et publiée par *L'Illustration*.[153]

La Mésangère changea deux fois de bureau et d'appartement, mais resta fidèle à cette rue jusqu'à la fin de sa vie en 1831. Il y régna sur un empire journalistique dont on disait qu'il était plus influent et plus durable que celui des hommes politiques.

2.6 Le siège du journal rue Montmartre

Tandis que les bureaux du *Journal des Dames...* , pendant les deux premières années, s'étaient trouvés rive gauche, près du Jardin du Luxembourg, dans un quartier à caractère plutôt intellectuel (voir pp. 17/18), ils se retrouvèrent dès février 1799 rive droite (Fig. 2.13). Après avoir établi le siège de l'entreprise d'abord dans les environs de la Bibliothèque du Roi, plus tard Bibliothèque Nationale, dans la petite rue de Louvois,[154] égayée par le théâtre Louvois et son vaudeville, ses opérettes et ses pantomimes, et en face de l'Opéra, qui venait de mettre des banquettes à la disposition des spectateurs du parterre, jusqu'alors debout, la direction du journal quitta le 13 juillet 1799 le quartier des théâtres pour implanter ses bureaux non loin de là, dans le quartier des affaires, plus précisément dans la rue Montmartre qui devait rester définitivement son adresse jusqu'en 1831.

Artère du cœur de Paris s'étendant du boulevard Montmartre jusqu'à l'Eglise Saint-Eustache près de l'ancienne Halle à Viande, la rue Montmartre croisait à l'époque une vingtaine de rues transversales. Trois appartements différents y ont servi de bureau au journal et de logis à La Mésangère : jusqu'au 30 avril 1805 un premier local au n° 132, situé au coin de la rue du Mail; jusqu'au 25 septembre 1818 un appartement plus grand et plus près

[151] L'immeuble de l'actuel 142, rue Montmartre portait l'enseigne *La Presse* jusqu'en 1983, puis *La France* à partir de 1984 (Pierre Pellissier, *Emile de Girardin. Prince de la presse*, Paris 1985, p. 147).

[152] Le *Petit Courrier des Dames* avait ses bureaux en 1825 aux n°s 1 et 2, boulevard des Italiens; *Le Bouquet* en 1827 au 6, boulevard Poissonnière; *Le Fashionable* en 1828 au 2, rue Vivienne; *La Mode* en 1829 au 25, rue du Helder; *Le Follet* en 1829 au 14, rue des jeûneurs; *Le Bon Ton* en 1834 au 21, rue Saint-Marc Feydeau.

[153] J.-N. Marchandiau, « *L'Illustration* ». *Vie et mort d'un journal*, Paris 1987, p. 16.

[154] La rue de Louvois était une voie nouvelle, pourvue de trottoirs, une innovation pour l'époque. Voir J. Hillairet, *Dictionnaire historique des rues de Paris*, Paris 1963, t. II, p. 153.

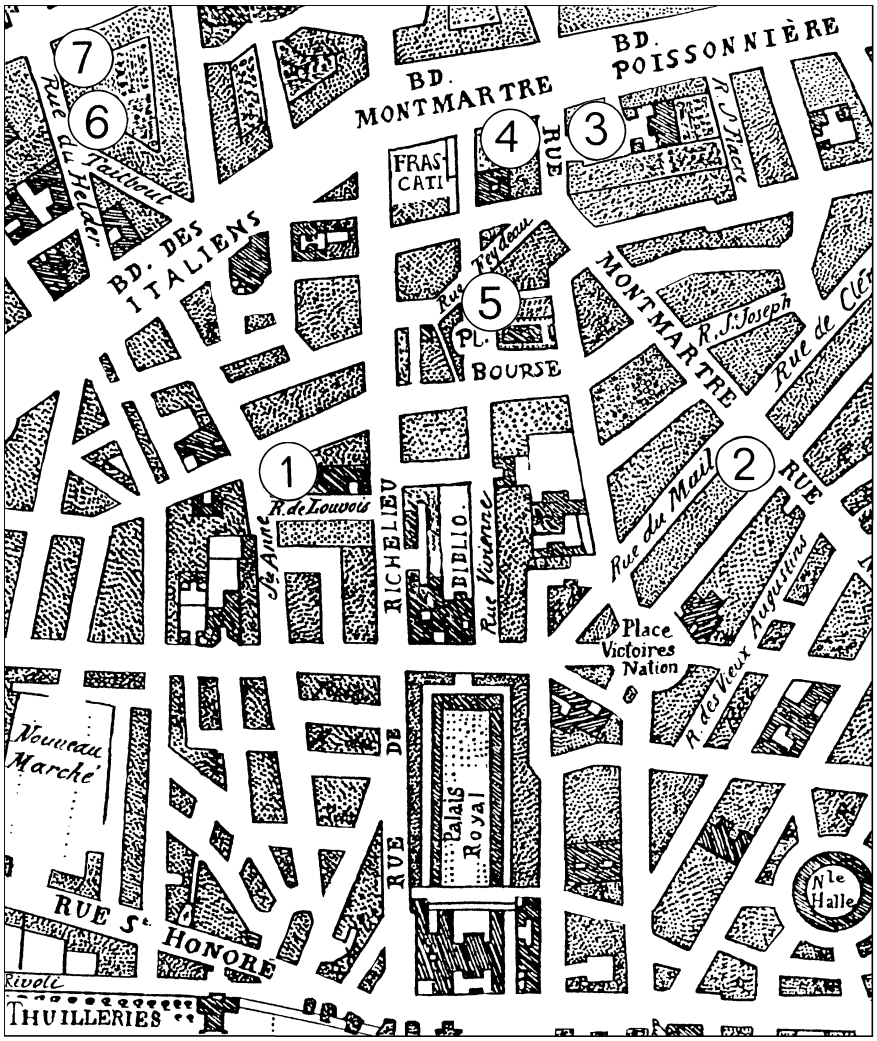


Figure 2.13 Plan du quartier qui contient les sept adresses servant de siège au journal, de février 1799 à janvier 1839. Le périodique eut son domicile surtout dans la rue Montmartre, de juillet 1799 à décembre 1831. Les adresses sont indiquées dans les pages du magazine de façon suivante :

1) rue de Louvois, au coin de la rue Helvétius n° 5, près de l'Opéra (3 février 1799 – 8 juillet 1799);

2) rue Montmartre n° 132, près celle du Mail, vis-à-vis le café de la Victoire (13 juillet 1799 – 30 avril 1805);

3) rue Montmartre n° 141, près le boulevard, à côté du café (renuméroté en août 1805 n° 183) (5 mai 1805 – 25 septembre 1818);

4) boulevard Montmartre n° 1, au coin de la rue Montmartre (30 septembre 1818 – 31 décembre 1831);

5) place de la Bourse n° 9, près la rue Feydeau (5 janvier 1832 – 30 avril 1833);

6) rue du Helder n° 25, Chaussée d'Antin (5 mai 1833 – 20 octobre 1836);

7) rue du Helder n° 14 (25 octobre 1836 – 19 janvier 1839).

Le plan date de 1820.

du boulevard, au n° 141, renuméroté 183 en août 1805;[155] enfin un duplex à l'angle de la rue Montmartre et du boulevard Montmartre, non loin du théâtre des Variétés et du passage des Panoramas (voir plus loin Fig. 2.16).

A la différence du court et néanmoins "grand" boulevard Montmartre, qui commence à l'angle de la rue Montmartre et qui est coincé sur quelques dizaines de mètres entre le boulevard Poissonnière et le boulevard des Italiens,[156] la rue Montmartre a subi quelques modifications au fil des années en ce qui concerne son emplacement et sa longueur. Quand La Mésangère y était installé, elle était longue de 939 mètres et large d'une quinzaine de mètres. Axe important de communication, de commerce et de loisirs, cette rue offrait le spectacle permanent de Paris en mouvement, permettant d'y observer ses fièvres, ses labeurs et ses modes. Bordée de maisons de rapport, d'hôtels particuliers, de cafés et de boutiques richement achalandées, et déjà recouverte d'asphalte, on y voyait, tôt le matin, passer des ouvriers qui se rendaient au travail, pendant la journée, la mise en étalage des marchandises, et tard le soir, les restaurants recevant leur clientèle de noctambules. Balzac, expert en géographie parisienne, cite la rue Montmartre dans plusieurs romans. Il place le cœur de la capitale des années 1810 à 1830 dans le secteur situé entre la rue Montmartre et la Chaussée d'Antin, précisément là où le *Journal des Dames* eut son siège pendant quatre décennies.[157]

Le premier appartement de La Mésangère rue Montmartre se trouvait au numéro 132 en face du café de la Victoire et du magasin de nouveautés la Vestale, près de la maison de l'horloger suisse Wagner qui était ornée de 32 pendules sur sa façade, à l'angle de la rue du Mail et dans le prolongement de la rue de Cléry, axe principal des dépôts des fabricants d'étoffe.[158] Quelques mètres plus loin, on trouvait la cour des grandes messageries, gare des diligences reliant Paris avec les départements et l'étranger. Les voyageurs, qui descendaient souvent aux Hôtels de France et de Champagne réunis, situés

[155] Le changement de numérotation des maisons fut mal accueilli par les Parisiens, qui considéraient cette mesure comme abusive. On affecta alors aux immeubles les chiffres pairs d'un côté, les chiffres impairs de l'autre. La Mésangère venait de déménager lorsque ce changement intervint. La maison numérotée 183 était située dans le quartier Feydeau. C'était le dernier numéro impair. Voir *Dictionnaire ... des rues de Paris*, 2e éd. 1816.

[156] Le boulevard des Italiens, qui commence à l'angle de la rue de Richelieu, s'appelait le Petit Coblentz après la Terreur parce que beaucoup d'émigrés rentrés de la ville rhénane de Coblence s'y étaient installés. Sous la Restauration, il prit le nom de boulevard de Gand en l'honneur de la ville belge qui avait accueilli Louis XVIII pendant les Cent-Jours.

[157] H. de Balzac, Les Boulevards de Paris, dans : *Esquisses parisiennes*, cité dans Robert Brasillach, *Le Paris de Balzac*, Paris 1984, p. 14. Pour les mentions de la rue Montmartre dans les romans de Balzac, voir G.B. Raser, *Guide to Balzac's Paris*, Choisy-le-Roi 1964.

[158] G. de Bertier de Sauvigny (*La Restauration*, Paris 1977, p. 300) présente un plan de Paris relevant la rue de Cléry comme résidence d'un grand nombre de fabricants d'étoffe.

tout près, pouvaient profiter de cette proximité pendant leur passage à Paris pour venir s'abonner au périodique ou régler le prix d'un abonnement déjà souscrit ailleurs. De son côté, La Mésangère avait l'avantage de pouvoir facilement expédier des exemplaires de l'illustré à l'extérieur de Paris. Les frais de route des diligences pour les passagers, indiqués par le magazine en 1830, s'élevaient à 10 francs pour aller à Rouen, à 12 francs pour Caen et à 25 francs pour Boulogne. Dans les départements et à l'étranger, les messageries servaient de bureaux de souscription pour le périodique.

De plus, l'éditeur pouvait en peu de temps, à partir de son appartement, se rendre à certains endroits décrits dans le périodique. Quelques minutes de promenade en direction du Louvre par exemple lui suffisaient pour gagner la salle de bals populaires appelée la Redoute où il pouvait observer les robes des élégantes. Un peu plus loin dans la Cour du Louvre, il pouvait visiter, en 1801 et 1802, les expositions de l'industrie nationale. Au Palais du Louvre, il assistait aux réunions de la *Société des Antiquaires de France*, dont il était membre. Il retrouvait le beau monde venu faire ses provisions au marché des Quinze-Vingts, situé alors à l'angle de la rue Saint-Honoré et du Palais des Tuileries (il y fit dessiner des costumes de mode le 3 mai 1798).[159] Enfin il observait au jardin des Tuileries les couples qui s'y promenaient, ou non loin de là les jeunes fashionables appelés petits-maîtres en discussion à la terrasse des Feuillans, près de l'actuelle Place de la Concorde. Et toutes ses observations se retrouvent dans son périodique.

La situation de cet appartement présentait aussi l'avantage d'être d'un accès facile pour plusieurs collaborateurs, fournisseurs et amis parisiens. Certes, le petit personnel du journal, les graveurs, imprimeurs de gravures et enlumineuses n'avaient pas les moyens d'habiter à proximité, et l'éditeur regrettait les inconvénients que présentait cet éloignement.[160] Mais l'imprimeur des pages de texte de son journal, François Nicolas-Vaucluse, dirigeant son entreprise dans un local implanté entre le Palais Royal et les Tuileries (d'abord rue Helvétius, puis rue Neuve-Saint-Augustin), pouvait gagner les bureaux en quelques minutes. De même pour les libraires qui vendaient l'illustré : Dentu et Le Cointe avaient leurs librairies au Palais Royal; Maison et Moller à côté du passage Feydeau; Cavanagh au 2 boulevard Montmartre.

[159] Le marché des Quinze-Vingts fut à l'origine situé en face de l'ancien hospice de ce nom, fondé à Paris par Saint-Louis pour les aveugles. Cet hospice avait d'abord son emplacement près des Tuileries, puis déménagea en 1780 près de la place de la Bastille. Le marché resta en place. La gravure numéro 33 porte la légende : "Grisette ... faisant sa provision au marché des Quinze-vingt" (sic).

[160] Expliquant une faute d'orthographe dans la légende de la gravure 509 parue le 7 novembre 1803, La Mésangère avoue : "Le graveur a omis deux lettres à la fin du mot douillette. Ceux de nos abonnés qui savent qu'il n'y a dans le quartier que nous habitons, ni graveurs, ni imprimeurs en taille-douce, ni enlumineuses, excuseront les fréquentes omissions ou méprises qui échappent à notre surveillance."

Rapidement La Mésangère noua des liens d'amitié dans le quartier : avec Léonard Laglaisière, propriétaire de la première agence de théâtre de Paris; avec François René Molé et Auguste Vestris, l'un célèbre acteur de la Comédie française, l'autre chorégraphe et premier danseur à l'Opéra; avec Hector Guillon, compositeur, auteur et bientôt confident intime; avec Théophile Frédéric Winckler, conservateur à la bibliothèque rue Richelieu et correspondant du *Journal des Luxus und der Moden* de Weimar; enfin avec Jean-Jacques Lucet, rédacteur et littérateur comme lui et collaborateur de son périodique.[161] Certaines personnes demeurant rue Montmartre ont sûrement connu l'éditeur, tels les auteurs Soutet, Douin, Gallimard, Piet, Fournier et Toscan, ou les libraires Arthus-Bertrand, Brochot, Duyenne et Froullé.[162]

L'appartement du numéro 132 s'avéra bientôt trop exigu pour les diverses activités du maître de céans. Les cuivres servant à la confection des gravures prenaient beaucoup de place, tout comme les livres et objets précieux qu'il accumulait. Il dut donc trouver un espace plus grand. En mai 1805, il loua un deuxième appartement non loin de là, au 141 rue Montmartre, près du marché Saint-Joseph, dans un bel immeuble à quatre étages en pierre de taille, d'une architecture très sobre, construit sur l'emplacement de l'ancien cimetière Saint-Joseph, dernier repos de Molière. Il garda son ancien logement pour y dormir. La distance entre les deux maisons étant insignifiante, ses habitudes furent peu bouleversées. Il prenait désormais son dîner un peu plus loin chez un restaurateur,[163] et il avait pratiquement le même chemin à parcourir pour visiter les endroits auxquels le journal faisait de fréquentes allusions : le Palais Royal avec ses nombreuses boutiques et son jardin où se rencontrait le Tout-Paris; le lieu de divertissement appelé Frascati, situé à l'angle de la rue de Richelieu et du boulevard des Italiens où tous les soirs on pouvait assister à des danses, spectacles, concerts et jeux. L'établissement de Tivoli dont le parc offrait aux visiteurs des plantes rares, des étangs et des montagnes artificiels; enfin le jardin d'Idalie, nommé d'après une ville antique de l'île de Chypre, où l'on pouvait assister à des concours

[161] Balzac mentionne la présence de La Mésangère aux obsèques de Laglaisière (Le théâtre comme il est, dans : *La Comédie humaine*, Gallimard, t. XII, pp. 587–595). Molé fut l'acteur dont La Mésangère choisit d'écrire la biographie. L'amitié avec Vestris est attestée par *La Mode*, cahier du 20 février 1831, p. 324, celle avec Guillon par un document des Arch. Nat., Grand Minutier cote III, 1465, celle avec Winckler par une lettre à Bertuch, éditeur de Weimar. Lucet et son domicile rue Montmartre sont mentionnés par ses biographes (voir p. 338).

[162] Voir ces noms dans P. Delalain, *L'Imprimerie* ..., Paris 1900, p. 296.

[163] "Comme si j'étais encore un jeune homme, je dîne chez le restaurateur;" écrit-il le 21 novembre 1810 à son ami Desvignes; "à déjeuner, je ne bois pas une goutte de vin; puis, ni dans l'un ni dans l'autre de mes logemens (sic), je n'ai une pouce de cave." (Arch. Mun. de Baugé).

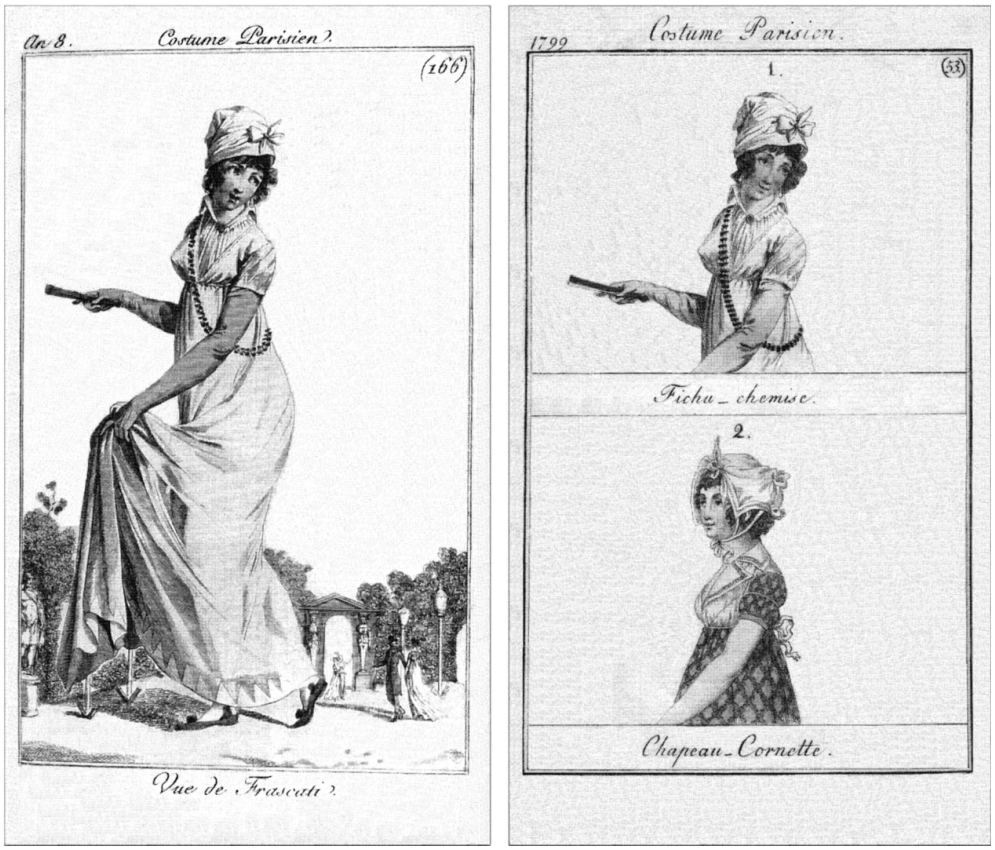


Figure 2.14 La Mésangère et ses dessinateurs s'inspirent souvent de modèles vus dans les centres d'attractions parisiens. Ici une femme observée dans le jardin de Frascati tout près des bureaux du journal. Elle est dessinée pour la planche 166 du 22 octobre 1799 (= 30 vendémiaire an 8) de l'édition parisienne (à gauche), et copiée, en buste, par l'édition de Francfort, gravure 53 du 16 décembre 1799 (à droite).

dotés de prix, voir des spectacles de pantomime et déambuler dans des grottes artificielles.

Précisons ce que le journal écrit sur les établissements animés de Frascati et de Tivoli, très à la mode à cette époque, qui rivalisaient avec ceux du Palais Royal. Frascati "continue d'être le rendez-vous de toutes les élégantes et des curieux", note-t-il le 28 août 1802. "C'est un nouveau spectacle d'ombres chinoises, où l'on voit successivement passer sous ses yeux tous les costumes, toutes les modes, toutes les tournures imaginables. Les femmes s'y rangent de manière à pouvoir être facilement passées en revue. Les jeunes gens parcourent les rangs avec une familiarité qui feroit (sic) supposer qu'ils se trouvent en pays de connoissance (sic)." (Fig. 2.14). Dans les huit salons décorés à l'antique et dans son jardin, La Mésangère observait régulièrement une foule de

visiteurs, dont le 7 septembre 1802 Madame Récamier assiégée par des curieux qui faillirent la piétiner : "On allongeoit (sic) le cou, on s'étouffoit (sic), et on alloit (sic) probablement étouffer celle qui étoit (sic) l'objet de ces hommages ridicules ... lorsqu'elle prit le sage parti de se retirer."[164] Sous le Consulat, Frascati hébergeait le seul café qui acceptât de laisser entrer les dames de quatre heures de l'après-midi à deux heures du matin. Plusieurs décennies durant, sa cour plantée d'arbres agréablement agencée, attira les bons vivants, les hommes politiques, les étrangers richissimes, les actrices et les mondaines en quête de plaisirs raffinés. L'éditeur ironise le 23 août 1823 sur les nombreux "rendez-vous de l'amour" qui se tramaient à Frascati. Souvent, les dessinateurs engagés par La Mésangère y allaient pour s'inspirer. Les gravures numérotées 58, 61 et 166 citent Frascati dans leurs légendes et une estampe de la série *Vues de Paris*, publiée le 13 avril 1807, est sous-titrée *Promenade de Frascati.*

L'autre établissement un peu plus loin du domicile de La Mésangère, au 374 rue Saint-Lazare, s'appelait Tivoli. Le journal décrit ses visiteurs le 4 mars 1798 comme "un mélange heureux de toutes les classes des citoyens", et à la date du 15 août 1813 on peut lire : "Depuis que les belles soirées se succèdent, Tivoli reprend son éclat et devient le rendez-vous de la société la plus élégante. Jeudi dernier il y avoit (sic) plus de deux mille personnes. C'étoit (sic) une forêt de plumes dans la belle allée. Parmi les danseuses, de jeunes filles, qui avoient (sic) eu le matin, au comptoir, le petit bonnet et le tablier noir, étoient (sic) mises avec un goût exquis." Sous le Directoire, l'entrée coûtait 3 livres.[165] En hiver, les promeneurs se réchauffaient dans le jardin en mangeant des marrons chauds. En été, ils s'y rafraîchissaient en achetant des glaces. Ils se faisaient ciseler un portrait en silhouette, lire l'avenir par des tsiganes ou encore ils suivaient les démonstrations de sauts en parachute. On pouvait aussi y admirer des animaux dressés présentant leurs tours d'adresse,[166] ainsi que des jongleurs et autres artistes courageux : le 30 juin 1828, le journal rend compte de "la périlleuse ascension sur une corde tendue à 120 pieds" exécutée par Mlle Colombier, puis de la performance d'un certain Francisco Martinez enfermé dans un four brûlant pendant plusieurs minutes. Douze gravures de 1798, les numéros 45, 46, 49, 54, 57, 60 et 62 à 67 du journal, et une de 1799 citent Tivoli comme lieu d'inspiration, tout comme la cinquième planche de la série *Vues de Paris* éditée au bureau de l'illustré. Le parc est encore loué le 25 juillet 1835 quand la rédaction rapporte que

[164] Jeanne Françoise Julie Adélaïde Récamier (1777–1849), adulée et imitée dans ses costumes et manières, inspira aussi beaucoup de versificateurs à l'époque de Napoléon.

[165] J. Godechot, *La Vie quotidienne en France ...* , 1977, p. 158.

[166] Munito, chien "savant", fait sensation à Paris en 1817. La Mésangère en rend compte le 20 mars 1817; la série du *Bon Genre* le montre dans sa planche n° 100.

Figure 2.15 La gravure 159 du journal présente le parc de Tivoli à Paris. Dans son imitation, l'édition de Francfort du magazine choisit de présenter un autre arrière-plan tout en copiant fidèlement les modes françaises. A gauche, l'édition parisienne du 22 septembre 1799. A droite, la planche 44 du 14 octobre 1799 de l'édition de Francfort. La copie imite aussi le format de la gravure.

chaque dimanche "un ballon vivant ... étonne Tivoli par la hardiesse de ses ascensions" et qu'un feu d'artifice termine généralement la soirée (Fig. 2.15).

La Mésangère habitait également près des théâtres où il assistait aux premières pour en rendre compte à ses lecteurs. Le théâtre de la Comédie Française l'attirait souvent, ainsi que les théâtres Feydeau, Italien, Montansier, de l'Opéra, de l'Odéon, du Vaudeville, de la République et des Variétés qui inspirèrent de nombreuses gravures à ses dessinateurs.[167] Ses commentaires à propos de détails relatifs à ces salles nous fournissent des documents sur des événements comme la destruction par le feu de l'Odéon en 1799 et en

[167] Les théâtres sont mentionnés dans les légendes des gravures 50, 55 bis, 70, 71, 72, 75, 76, 77, 78, 81, 83 et 86.

1818 ou la présence d'acteurs célèbres dans plusieurs de ces établissements, ou encore les changements de noms de certains théâtres suivant le régime politique.

Dans les premières années de publication du journal, notamment en 1798 et en 1799, quelques gravures précisent dans leur légende certaines artères de la ville comme source d'inspiration : les Champs-Elysées (gr. 42, 47, 52 et 59), la rue Vivienne (gr. 40) ou les grands boulevards des Capucines (gr. 25), de la Magdeleine (sic) (gr. 38) et de Montmartre (gr. 44). L'avenue des Champs-Elysées, encore zone rurale en 1799 et devenue l'une des plus élégantes depuis, attirait l'attention du journaliste surtout vers Pâques, époque à laquelle l'avenue accueillait une grande fête appelée Longchamps (sic). Quelques gravures portent la légende : "Costume de Longchamps" ou "Promenade de Longchamps" ou "Longchamp(s)" tout court (entre autres les gr. 30 et 31 bis). « Aller faire son Longchamps » était une expression décrivant l'activité des promeneurs pendant les mercredi, jeudi et vendredi avant Pâques sur les Champs-Elysées. Cette appellation fait allusion au pèlerinage au couvent de Longchamps dans les siècles passés, quand les gens s'y rendaient par les Champs-Elysées pour y célébrer la messe et les leçons des Ténèbres (l'office de Pâques à Longchamps est mentionné dans *La Religieuse* de Diderot). Peu à peu ce pèlerinage tourna à un concours d'élégance empêchant les gens d'arriver jusqu'à Longchamps. On s'arrêta sur les Champs-Elysées pour montrer les nouvelles toilettes de printemps ou pour louer des chaises et prendre quelque repos en regardant passer le beau monde.[168] La Mésangère s'y promenait avec "cent yeux" pour tout voir, et signait ses articles : *Le Centyeux*, *Le Promeneur* ou *L'Observateur*.

Devenu Parisien de cœur, La Mésangère n'était pas indifférent aux beautés de l'architecture qu'il voyait. Les aménagements de la capitale, l'inauguration de nouveaux monuments, l'installation de la Bourse, la construction de ponts, l'ouverture de magasins, cafés et restaurants, l'évolution des salles de panoramas ou de dioramas, la construction de piscines, bref tout ce qui ajoutait aux attraits de Paris le fascinait. Par exemple, les bains médicaux de la rue Chante-Reine n° 30 font l'objet d'une analyse du journal le 20 mai 1812, ceux au bas du quai Voltaire le 30 juin 1827 et ceux de la rue Neuve-des-Mathurins le 25 mars 1836. Il annonce les plans d'un nouveau théâtre de l'Opéra le 25 mars 1820 et la création de l'Ambigu-Comique le 20 août 1827. La salle des Panoramas présentant la scène d'*Athènes* est décrite le 31 juillet 1821, et l'ouverture du grand magasin de la rue du Bac le 5 octobre 1821. Enfin, le lecteur pouvait suivre la construction du pont d'Iéna, du pont des Invalides et du pont de Grenelle les 5 août 1824 et 5 mai 1827, ainsi que la mise en place de diverses statues au fil des années : le Vert Galant au Pont-

[168] Pour l'histoire de cette coutume, voir les cahiers du 5 avril 1817 et du 10 avril 1833.

Neuf le 15 mai 1816, le Louis XIV équestre de la place des Victoires les 20 décembre 1820 et 31 août 1822, un Hercule à l'entrée de l'allée des orangers aux Tuileries le 25 juillet 1828, et le Grand Condé sur le pont Louis XVI le 31 juillet 1828.

Encore d'autres détails concernent les cafés en vogue : Foy, la Rotonde, Tortoni, Hardy, la Maison Dorée et le Café Anglais, tous situés près de la rue Montmartre et du Palais Royal.[169] Les changements au Palais Royal étaient aussi notés : en 1823 le remplacement des galeries de bois par des galeries en pierre, et en 1827 l'installation de seize colonnes en fonte surmontées de cassolettes pour alimenter des becs de gaz. Les successeurs de La Mésangère continuèrent cette tradition. Le 5 août 1831, ils rendent compte du voyage de l'obélisque de Louqsor depuis l'Egypte, et à nouveau le 31 janvier 1832, alors que l'on hissait le monolithe sur un piédestal place de la Concorde (voir p. 417). D'autres articles décrivent la fontaine de l'Eléphant érigée sur la place de la Bastille, monument gigantesque, provisoirement construit en bois et en plâtre, qu'on pouvait visiter à l'intérieur sur plusieurs étages.[170] Bref, nombre de détails concernant les innovations urbaines passèrent à la postérité grâce aux mentions faites dans le journal.

La Mésangère déménagea encore une fois le 30 septembre 1818, toujours dans le même quartier, pour s'installer dans un appartement au coin de la rue et du boulevard Montmartre (Fig. 2.16), à proximité de la belle fontaine Montmartre alimentée par la pompe à feu de Chaillot et de l'hôtel d'Uzès bâti sur les dessins de Ledoux, qui hébergeait l'administration générale des Douanes. L'appartement se trouvait dans l'ancienne maison de Thomas-Antoine Vicentini, dit Thomassin (1682–1739), comédien réputé de la fameuse troupe Riccoboni du XVIIIe siècle, et dont le propriétaire était le restaurateur M. Petron. L'éditeur se promit que ce serait son dernier déménagement, car les locaux étaient spacieux au regard d'un loyer modique de 105 francs par mois. Le local, un grand duplex au-dessus d'un café, occupait en hauteur les deuxième et troisième étages de l'immeuble. L'étage inférieur servait surtout de bureaux à l'administration du magazine, l'étage supérieur abritait la salle de rédaction et l'appartement privé de La Mésangère.

[169] Ainsi apprend-on par le cahier du 31 mars 1817 l'ouverture de deux cafés qu'il "faudra ajouter aux quatorze qui se trouvent déjà depuis la rue Montmartre jusqu'à la rue du Mont-Blanc", et le 31 mai 1827 la rédaction décrit un nouveau restaurant au Bois de Boulogne.

[170] On avait décidé le jour du 4e anniversaire du sacre de Napoléon, le 2 décembre 1808, d'élever un monument en forme d'éléphant, mais seul le soubassement eut sa forme définitive en pierre. Puisque l'argent manquait pour construire le reste en bronze, comme prévu, aux dimensions de 24 m de haut et 16 m de long, avec un escalier à vis dans une patte de l'éléphant et une plate forme d'observation tout en haut, on en exécuta seulement une maquette en bois et plâtre qui resta en place de 1825 à 1847. Dans les dernières années avant sa démolition, elle servait de nid à des milliers de rats. V. Hugo y fait loger Gavroche. Voir J. Hillairet, t. I, p. 155.

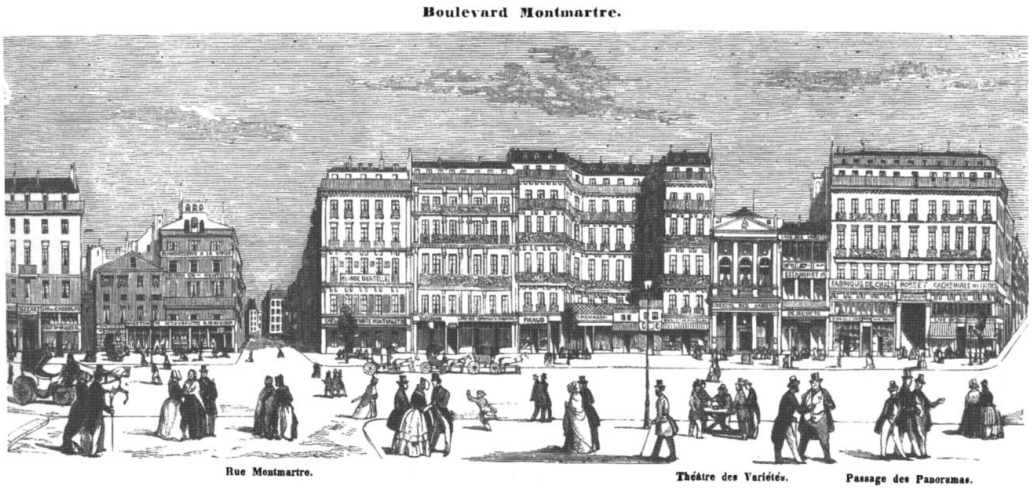


Figure 2.16 Extrait d'une vue panoramique sur le boulevard Montmartre, montrant l'immeuble au coin de la rue Montmartre, qui, de septembre 1818 à décembre 1831, servait de siège au journal (xylographie exécutée par Edouard Renard et publiée en 1847 par le journal *Illustrirte Zeitung*, Leipzig, numéro 213, p. 73). Les bureaux se trouvaient aux 2e et 3e étages du bâtiment qui, jusqu'à nos jours, a gardé sa façade.

Si la visite d'un lieu permet, comme le pense Balzac, de connaître l'atmosphère d'une situation et les caractères de ceux qui y habitent et y travaillent, le dernier appartement de La Mésangère mérite qu'on s'y attarde. On est en possession de l'état des lieux dressé au lendemain de la mort de La Mésangère en 1831, qui fournit une description détaillée de l'appartement.[171] L'étage inférieur s'ouvrait sur une grande antichambre dallée abritant une dizaine de placards et une armoire à siège, emplis de plaques de cuivre ayant servi à imprimer les planches du magazine, ainsi que de liasses de gravures non utilisées. Une vitrine en acajou exposait les plus belles illustrations du journal et des séries de gravures éditées par La Mésangère. En passant du hall à un bureau, éclairé par une croisée sur la rue Montmartre, le visiteur était accueilli par un commis. Celui-ci avait de multiples travaux à exécuter : répondre aux réclamations, gérer le livret exigé par l'administration du timbre, recevoir les clients ...[172] Sept registres cartonnés contenant les noms des abonnés, leurs lieux de résidence, la date de leur abonnement et les sommes payées, servaient à l'administration de l'entreprise.[173] Le bureau était meublé d'une

[171] Archives de Paris D^{4} U^{1} 176.

[172] Le 25 mars 1804, La Mésangère écrit à son ami Desvignes que son commis étant valétudinaire, il doit faire une partie du travail de bureau lui-même. Arch. Mun. de Baugé.

[173] Des sept registres "reliés en carton, dos en basane", six contenaient des informations sur le *Journal des Dames et des Modes*, le septième était destiné à enregistrer les abonnements de la série *Meubles et Objets de Goût* (1802–1835), appelée *Journal des Meubles* dans l'inventaire.

table en bois d'acajou avec pieds en cuivre et d'une chaise antique également en acajou recouverte de maroquin vert, puis d'un petit poêle roulant, "forme urne" en faïence, d'un secrétaire en acajou avec bordure en cuivre et d'une table carrée en bois peint, recouverte d'une toile cirée. Une peinture sous verre et une demi-douzaine de gravures de Fragonard, Watteau, Carmontelle et Bosio dans des cadres dorés étaient accrochées aux murs. Il y avait aussi des caricatures rouges et bleues "de personnages aux phrases toutes faites qui leur sortaient de la bouche".[174] Les autres pièces de cet étage servaient, l'une, de logis au commis, l'autre, de chambre à une femme qui faisait le ménage pour l'éditeur, car l'ancien abbé resta célibataire toute sa vie.

Il n'est pas inutile de se donner la peine d'énumérer tous ces détails dans la mesure où des similitudes existent entre l'inventaire établi par le notaire à la mort de La Mésangère et la description que fait Balzac du siège d'un petit journal dans *Illusions Perdues*. Avant de relever ces analogies, il faut encore mentionner l'inventaire de l'autre étage de l'appartement de La Mésangère. L'antichambre était garnie de deux tables en acajou, d'un miroir "dans son cadre en acajou", d'une "chiffonnière" également en acajou, et d'une échelle double placée dans un coin. Deux gravures étaient suspendues dans leur cadre doré. Le grand salon au-dessus du bureau, éclairé par deux croisées sur une rue Hautefeuille (qui, de nos jours, n'existe plus), servait à la fois d'habitation à La Mésangère et de salle de rédaction à son équipe. L'inventaire fait aussi état d'une cheminée flanquée de deux placards, d'une excellente épinette, d'un secrétaire en bois, de deux marabouts, d'un fauteuil en noyer et en paille, d'un guéridon en acajou à dessus de marbre granité, d'une couchette en forme de couteau, d'un petit bureau en merisier sur lequel étaient placés deux dictionnaires, enfin d'une table de nuit ronde en acajou à dessus de marbre et d'un lit de plume avec un sommier, deux matelas, deux couvertures, un traversin et un oreiller. Aux murs étaient suspendues deux gravures encadrées, copies de Vanloo et de Boucher. Une porte s'ouvrait sur la vaste bibliothèque qui renfermait des milliers de livres et sur une chambre appelée cabinet noir qui contenait une grande quantité d'objets précieux. Au bout du couloir où s'alignaient d'autres placards, était situé un renfoncement dans lequel on avait coincé d'autres meubles et le cabinet de toilette, noté par l'huissier comme "lieux à l'anglaise".

Les similitudes entre les bureaux du journal réel et ceux du périodique fictif dans *Illusions Perdues* sont multiples : leur emplacement près du boulevard Montmartre; la répartition des locaux sur deux étages servant de bureau et de domicile à l'éditeur; une antichambre dallée; un ameublement de caisses, fauteuils, chaises, miroir et cheminée pratiquement identique; les mêmes objets tels partitions de musique, tabatières et gravures traînant sur les tables;

[174] Selon *La Mode*, 20 février 1830, p. 324.

enfin des caricatures de personnages avec « bulles » pendues aux murs. On pourrait objecter que les objets décrits sont typiques du mobilier de n'importe quel siège de journal parisien du début du XIXe siècle. Mais d'autres concordances existent. Les lecteurs et les rédacteurs s'intéressent aux "modes et coutumes"; le contenu des journaux est le même, comme le sont le prix de l'abonnement, le nombre de pages et le tirage. Balzac a donc sans doute utilisé comme modèle pour son œuvre le bureau de La Mésangère.[175] En même temps, l'éditeur Finot du roman a beaucoup de traits communs avec l'éditeur réel du *Journal des Dames* ... qui utilisait parfois le pseudonyme de Finot et qui est par ailleurs mentionné quatre fois sous son vrai nom dans d'autres fragments de la fresque monumentale du grand auteur.

[175] Pour les détails de ces similitudes, voir Annemarie Kleinert, Die reale Entsprechung des « petit journal » in Balzacs « Illusions Perdues » , *lendemains*, c. 43/44, 1986, pp. 70–90, et l'article cité à la note 146.

> Je préfère votre feuille à tous les livres de morale, à tous les traités d'économie domestique qui ont paru jusqu'à ce jour. Vous savez, Monsieur, que le meilleur livre ne peut rien apprendre à ceux qui ne savent pas lire. Il en est de même avec votre Journal. Si on le parcourt légèrement et sans réflexion, c'est le code de toutes les folies et de toutes les bagatelles les plus absurdes. Votre Journal peut être le bréviaire des fous; mais il peut être aussi le vade mecum du sage. Le tout est de savoir le méditer, l'approfondir, le raisonner, et de tirer de vos raisonnements une conséquence raisonnable.
> Lettre d'un abonné publiée par le *Journal des Dames et des Modes* le 5 décembre 1810.

Chapitre 3

L'apogée de l'illustré dans le premier tiers du XIXe siècle

3.1 Le magazine sous Napoléon : Moniteur officiel de la mode

Sous le Consulat et l'Empire, quand La Mésangère régnait en maître sur les publications de mode, Napoléon recommandait la lecture du magazine, en dépit de son mépris général pour la gent journalistique et malgré son refus de tolérer en France la circulation d'un trop grand nombre de feuilles de presse.[1] Il prit l'habitude d'appeler le *Journal des Dames et des Modes*, par analogie avec *Le Moniteur Universel*, le *Moniteur officiel de la mode*.[2] Quand les dames de son entourage hésitaient sur une question d'étiquette officielle, il conseillait : "Voyez le journal *La Mésangère* - ce doit être là votre *Moniteur*."[3]

[1] Dès ses débuts de premier consul, Napoléon était convaincu qu'il ne resterait pas plus de trois mois au pouvoir s'il lâchait la bride aux journalistes. Par la loi du 17 janvier 1800, il rétablit l'autorisation préalable pour toute nouvelle publication, en vigueur sous l'Ancien Régime, et il fit disparaître en 1811 soixante journaux politiques tout en menaçant de faire supprimer les quelques titres restants et en interdisant l'impression de tout nouveau journal.

[2] Ch. Richomme, Le Journal des Dames ..., art. cit., p. 348.

[3] *Journal des Dames et des Modes*, préface du 2e tome de 1838 (exemplaire de la BN). On y compare *Le Moniteur* ... et le *Journal des Dames* ... parce qu'ils eurent "une

Les raisons de l'octroi d'une telle faveur sont multiples. Avant toute chose, les Bonaparte avaient une prédilection pour les parures et la mode. Ayant la prétention d'être la femme la plus élégante de son époque, Joséphine dépensait des sommes énormes pour sa toilette : vers 1804, plus de 600 000 francs par an![4] Rien que le nombre de ses châles allait de trois à quatre cents[5] (Fig. 3.1). Et son époux, malgré sa réputation de spartiate, tenait également à respecter les critères de l'élégance. Sur le budget, la dépense pour sa garde-robe fut portée à 40 000 francs par an au faîte de sa gloire. Encore appelé "le petit tondu" quelques années plus tôt, ce géant de l'histoire demeurait toujours hésitant en matière de mode parce qu'il voulait en tous points partager les goûts de son milieu et de sa génération. Par crainte du ridicule d'un vêtement malencontreux, il accordait beaucoup d'importance à la façon de s'habiller, même en privé. Lorsqu'il partait en campagne, on lui envoyait du linge et des habits dans plusieurs endroits à la fois. Les maîtres de sa garde-robe étaient des connaisseurs en matière d'élégance, M. de Rémusat d'abord, puis M. de Turenne.[6] Son peintre David, qui avait une certaine répugnance à le représenter dans une tenue moderne, dut souvent supporter sa critique pour la simplicité des portraits qu'il exécutait de lui.[7]

Si l'illustré fait rarement allusion aux habitudes vestimentaires de l'empereur pendant ses années de règne, il en fait volontiers état plusieurs décennies plus tard. Le 20 avril 1831, par exemple, il rend compte d'un ouvrage qui fait la description du costume que Bonaparte portait en l'an IX (1801) : "habits brodés au collet, aux paremens (sic), aux revers et aux basques. Un jour de réception, il se revêtit (sic) d'un habit de tricot de soie de Lyon, rouge, brodé, sans manchettes et avec une cravate de soie noire. Il avait avec cela des (sic) petites bottines de maroquin, un pantalon collant de peau de daim, une veste

---

pareille destinée, tous deux se pliant aux exigences du pouvoir dont ils dictaient les lois; tous deux aussi anciens l'un et l'autre."

[4] Une dame de son entourage, Mme d'Abrantès se souvient : "Mme Bonaparte n'aurait pas vécu, si le matin le travail des trois toilettes n'avait pas été fait." Elle note que la reine d'Espagne suivait l'exemple de Joséphine en matière de modes (*Mémoires. Souvenirs historiques sur Napoléon*, Paris 1895–1898, vol. 3, p. 281 et vol. 6, p. 258). Avant 1804, les couturiers de Joséphine étaient Mme Germond, depuis son couronnement Louis-Hippolyte Leroy et Mlle Despaux. Les modistes étaient Mme Herbault et Mlle Minette, son marchand de drap et de soieries M. Levacher (à l'enseigne du *Page*), son coiffeur M. Hypolyte, 3 rue de Grammont, dont le journal loue les qualités à la date du 31 juillet 1807. Pour la garde-robe de Joséphine, voir aussi les *Mémoires de Mlle Avrillion, première femme de chambre de l'impératrice*, Paris 1833 (réimpression de 1986, pp. 278–280).

[5] Selon les *Mémoires de Madame de Rémusat*, Paris 1880, pp. 344–347. Sur l'histoire du châle, voir F. Ames, *The Kashmere Shawl and its Indo-French Influence*, Woodbridge 1984.

[6] Voir F. Masson, *Napoléon chez lui*, Paris 1951.

[7] *Mémoires anecdotiques sur l'Intérieur du Palais impérial*, Paris 1827, p. 31 (ouvrage anonyme probablement rédigé par Honoré de Balzac).

Figure 3.1 Souvent à cette époque, les femmes mettaient plutôt un grand châle au lieu d'un manteau ou d'une veste. C'était un vêtement parfois hérité de génération en génération qui pouvait coûter des fortunes (voir aussi Fig. 3.2 et Fig. 3.4). Ici deux modèles de 1812. Le *Journal des Dames ...* souligne la signification du châle à la date du 30 avril 1807 : *"Il faut avoir un schall de cachemire pour mettre ses bras et sa poitrine à l'abri du froid et de l'humidité, la santé le veut. Il faut avoir un schall pour se draper à l'antique; la mode le veut : quand on ne le met même pas, il faut avoir un schall plié en quatre sur les bras, il donne à la fois de la grâce et de l'assurance, enfin il faut avoir un schall, ne fût-ce que pour répéter de tems en tems : J'ai un cachemire de telle couleur, donnez-moi mon cachemire."*

Le 30 avril 1821, le *Journal des Dames ...* décrit encore ce fichu en accentuant son importance pour les femmes de toutes les couches sociales : *"Le hazard ou plutôt la curiosité vous avoit fait entrer dans le magasin où l'on vend les beaux cachemires à fleurs d'or et d'argent, dont on a déjà parlé dans ce Journal. Une élégante en fait déployer plusieurs devant nous et finit par en acheter un au prix de 4 000 fr. Pendant qu'elle le paye en billets de banque, une jeune et jolie ouvrière qui avoit choisi un petit fichu de soie de 28 sous, s'approche doucement du maître du magasin et lui demande s'il veut lui faire crédit jusqu'à la fin du mois, (on étoit au 25.) Sur la réponse affirmative, elle glisse le fichu dans son sac; et nous sommes encore à nous demander, après avoir vu sa figure, qui d'elle ou de la petite-maîtresse étoit la plus heureuse en ce moment!"*

de bazin blanc et des gants jaunes à la *Crispin* qui lui montaient jusqu'aux coudes; un sabre à la turque, fixé à sa ceinture de soie tricolore, pendait très-bas à son côté." La légendaire simplicité de son costume était réservée aux heures de travail ou lorsqu'il endossait un simple uniforme militaire. Il voulait que sa Cour soit admirée pour sa pompe et il donnait lui-même l'exemple de la magnificence. On connaît de lui des remarques sévères sur les toilettes de son entourage et des taquineries adressées aux compagnes les plus intimes de Joséphine qui osaient se présenter dans des robes qu'il avait déjà vues la veille. Un jour, à l'occasion d'une soirée officielle, il aurait dit à l'une d'entre elles, d'un ton sec et d'un air courroucé : "Madame, est-ce que vous n'avez que cette robe-là? ..... Ne pouvez-vous pas dire à votre mari qu'il vous en achète une autre?"[8]

Partageant l'opinion de certains contemporains selon laquelle l'élégance est une aristocratie en soi, l'empereur tenait à une étiquette très stricte à sa cour. Son sacre légendaire, pour lequel il décida lui-même de tous les détails et dont il s'employa à répéter la mise en scène, fut symptomatique de sa préoccupation croissante pour les apparences.[9]

Bientôt la popularité de l'illustré fut considérable dans tous les cercles mondains. "Qu'en dit l'abbé?" demandaient les femmes quand il s'agissait de juger les toilettes du jour telles que chiffons transparents, perruques blondes pour femmes, châles de cachemire ou crème pour blanchir la peau.[10] Dans les salons en vue, tant chez Mme Fanny Beauharnais, ancienne belle-mère de l'impératrice, que chez Mmes Tallien, Récamier, Viotte ou Dunoyer, quatre beautés au règne incontesté, le nom de La Mésangère était sur toutes les lèvres.[11] En outre, Napoléon cherchait en La Mésangère un soutien quand il voulait faire appliquer certaines règles vestimentaires. Depuis le 31 octobre 1801, une loi interdisait aux femmes de porter des pantalons sans autorisation préalable. La Mésangère cite, le 5 avril 1802, les occasions où des femmes

[8] *Journal des Dames et des Modes*, 25 avril 1831 : compte rendu d'un ouvrage sur *Les Petits appartemens des Tuileries*, mémoires du page Victor Joseph de ... (= Marco de Saint-Hilaire).

[9] Le peintre du sacre, Jean-Baptiste Isabey, fut en outre un des dessinateurs du journal.

[10] Sur la mode de l'époque, voir P. Lacroix, *Directoire, Consulat et Empire*, Paris 1884; H. Bouchot, *La Toilette à la cour de Napoléon*, Paris 1895; A. Castelot, *Le Grand siècle de Paris*, Tours-sur-Marne 1970, p. 20. Il manque une étude, pour les années 1800 à 1815 et 1831 à 1839, sur l'importance du journal pour la mode. Pour juin 1797 à décembre 1799, cette question est abordée par A.A. Mackrell (*The Dress of the Parisian « Elégantes » with Special Reference to the « Journal des Dames et des Modes »*, Londres : thèse dact. 1977), pour 1816 à 1830 on a une étude par D. Seiter (*Die Mode ... Eine Untersuchung ... des « Journal des Dames et des Modes »*, Vienne : thèse dact. 1972).

[11] Plus tard, Jules Janin comparera La Mésangère à la deuxième de ces beautés. Il écrira que l'ancien abbé était "un homme au niveau de madame Tallien" (*Histoire de la littérature dramatique*, Paris 1853–58, t. III, p. 57). Thérèse Tallien (1773–1835) fut appelée Notre Dame de Thermidor pour avoir sauvé de la guillotine de nombreux girondins.

avaient tendance à échapper à cette ordonnance : quand les nécessités du commerce les obligeaient à voyager, quand elles s'exerçaient dans un sport, ou quand elles pratiquaient un travail d'artiste ou d'auteur. "C'est un goût déplacé qui fait perdre les grâces, explique-t-il, la morale s'y oppose."

Napoléon, au-delà de son goût personnel et de son obsession impériale grandissante, avait de solides raisons politiques et économiques de promouvoir la mode. Conscient du fait qu'une industrie de luxe florissante contribue à occuper un peuple, il favorisait ce secteur de la production nationale et restreignait les importations venant de pays étrangers. Tout comme La Mésangère, il était convaincu que la prospérité du commerce de luxe faisait la vraie richesse d'une nation.[12] Il appréciait que l'éditeur soutienne dans différents articles la politique officielle consistant à interdire le port des vêtements d'origine anglaise en France.[13] Il fallait profiter du fait que les bulletins du journal allaient "aussi loin que les bulletins de la grande armée"[14] pour propager en tous lieux, jusque dans les contrées les plus éloignées, les modes et coutumes françaises. Si l'on en croit plusieurs articles, le magazine y parvint avec succès. Le 10 novembre 1834, par exemple, il signale que même au fin fond de l'Italie, à Cosenza, capitale de la Calabre Citérieure, où la plupart des femmes étaient encore vêtues du voile de drap noir, les planches du journal étaient affichées devant la boutique des tailleurs et modistes. L'illustré tire ce détail d'un ouvrage intitulé *L'Italie pittoresque* par Ch. Didier : "ces frivoles insignes de la civilisation parisienne ... forment au milieu des âpres montagnes de la Calabre ... un contraste assez piquant."

Sachant que répéter une assertion à plusieurs reprises suffisait à la démontrer aux yeux de ses lecteurs,[15] l'éditeur compara le 22 octobre 1802 les jeunes

[12] Mme d'Abrantès retient que "les toilettes se renouvelaient souvent ... les ouvriers étaient occupés, parce que, lorsque dans un hiver il y avait huit mille, dix mille bals à Paris, cinq ou six mille dîners, il suivait tout naturellement, de cette manière de vivre, que les marchands de soieries avaient vendu un million d'aunes de satin ou de florence, de crêpe et de tulle en proportion, que les cordonniers faisaient les souliers. Enfin toutes les branches du commerce se trouvaient plus heureuses." (*Mémoires* ..., vol. 4, p. 402). Elle note aussi qu'"on oubliait bientôt la loi qui défendait de porter des habits de cour brodés en plein, et les hommes rivalisèrent avec nous pour le luxe des broderies, dentelles, diamants." (vol. 7, p. 37).

[13] Le journal écrit le 7 janvier 1798 : "On vient de faire des visites domiciliaires chez tous les marchands de Paris, qui tiennent des marchandises anglaises. Une force armée considérable était répandue dans tous les lieux où sa présence était nécessaire ... Des officiers municipaux, décorés de leurs écharpes, entraient, à la tête d'un peloton, dans les magasins désignés; un factionnaire restait à la porte ... Perquisition exacte était faite, et toute marchandise provenant de fabrique anglaise était saisie ..., une mesure semblable avait été exécutée, au même moment, dans tous les départemens (sic), dans tous les ports, dans toutes les grandes communes de la république."

[14] *Journal des Dames et des Modes*, 15 novembre 1834.

[15] Voir p. 49, l'article cité du *Publiciste*.

filles anglaises aux demoiselles françaises pour constater que ces dernières avaient plus d'aisance et de grâce que les premières, et il loua le 20 janvier 1803 la supériorité des manières nobles et aisées des dames françaises, leur esprit et leur raffinement en toutes choses. Il publia aussi des comptes rendus d'ouvrages qui donnaient à Paris le titre de métropole de l'univers, comme par exemple dans le cahier du 7 septembre 1802 qui cite une brochure de 363 pages de L.A. Caraccioli.[16] Nous verrons plus loin (p. 112) que de tels articles soutenaient un marché international toujours plus vaste de la mode vestimentaire tout en contribuant à la bonne réputation de la France. Bref, La Mésangère aussi bien que l'empereur jouèrent un rôle fondamental dans la formation d'une culture universelle - avec l'évident sous-entendu de la supériorité des produits français.

Napoléon a aussi apprécié le *Journal des Dames et des Modes* pour sa discrétion envers tout ce qui touchait à la politique. Certes, de 1797 à 1799, l'illustré avait régulièrement rendu compte des débats menés au Conseil des Cinq-Cents et des décisions qui y étaient votées,[17] choisissant dès le troisième cahier après sa fondation en 1797 des thèmes tels que la constitution, l'armée française, les hommes mêlés aux événements importants ainsi que les modes et faits divers qu'on peut qualifier de politiques, survenus à Paris ou ailleurs.[18] Mais les déclarations purement politiques s'étaient faites de plus en plus rares

[16] "J'ai toute la peine du monde à me contenir, lorsque j'entends dire que Paris n'a point d'argent," commence la citation de l'ouvrage. "Point d'argent dans Paris ... ! grand dieu! et on n'a jamais tant dépensé pour la bouche! Point d'argent dans Paris! mais il y règne un luxe énorme, tant en galons qu'en ouvrages d'orfèvrerie ... Point d'argent dans Paris! mais n'est-ce pas de l'argent qu'on met sans cesse à la loterie? Point d'argent dans Paris, mais on n'a jamais tant joué, ni tant dépensé pour les spectacles. Point d'argent dans Paris! que sont donc les sommes destinées aux carrosses et aux cabriolets? ... Point d'argent dans Paris! mais on n'a jamais fait tant de robes pour des femmes qui ne sont point habillées." L.A. Caraccioli, *Paris, métropole de l'univers*, Paris 1802.

[17] Les articles sur le Conseil des Cinq-Cents portent comme titres les dates du calendrier républicain. Celui du 23 septembre 1797 se lit ainsi : "Séance du cinquième jour complémentaire. L'administration du département de l'Aube transmet les pétitions de plusieurs veuves et enfans (sic) des défenseurs de la patrie, qui, malgré les promesses solennelles de la nation, gémissent dans la plus profonde misère. L'administration prie le corps législatif de vouloir bien prendre leurs malheurs en considération, et de faire exécuter les lois rendues pour acquitter la reconnaissance nationale. Renvoyé à une commission." Pour un autre article de ce genre, voir p. 381 de cet ouvrage.

[18] Le 27 octobre 1797, le journal publie une lettre décrivant l'armée d'Italie; le 3 décembre 1797 un "Portrait de Buonaparté" (sic); le 10 décembre 1797 un aperçu de l'agenda du général dans les jours à venir; le 7 janvier 1798 la description d'une "fête donnée par Talleyrand à Buonaparté" (sic). Quant aux modes discutées au Conseil des Cinq-Cents il en parle le 19 mai 1797 (voir plus haut, p. 21). Les modes rappelant un fait historique sont décrites le 30 août 1797 dans un rapport sur les dames portant des bandeaux *à la Marat* "pour réveiller notre indignation contre les Jacobins"; le 17 novembre 1797 il s'agit d'un texte sur les élégantes affublées de *ceintures à la victime*, le 25 novembre 1797 d'un autre

de sorte que le Premier Consul pût noter avec satisfaction que La Mésangère respectait son credo selon lequel le silence peut contribuer à restaurer l'ordre et la tranquillité publiques.[19]

Cette évolution était la conséquence d'une censure stricte. Ainsi dès le 12 novembre 1798, les censeurs critiquèrent-ils des termes de danse que le périodique avait mentionnés et qui servaient de réponses équivoques à des opinions politiques (voir p. 49). Ils reprochèrent aussi au journal d'avoir représenté, le 18 novembre 1798, Mme de Staël sous les traits d'un personnage portant la mention « Révolution » sur son front. Ils admonestèrent La Mésangère parce qu'il avait fait état, le 11 novembre 1799, d'un fichu *à la Marat* et qu'il avait présenté, en septembre 1799, un commentaire sur la distribution des prix aux jeunes gens réquisitionnés pour combattre l'ennemi. Toutefois, par rapport aux années qui suivirent, cette censure était relativement modérée avant 1800. Ainsi, au moment de la prise de pouvoir de Bonaparte, dans les jours après le 18 brumaire de l'an 8 (= 9 novembre 1799), elle laissa passer, sans les critiquer, quelques articles du *Journal des Dames* ... qui faisaient allusion au fait que ce coup d'Etat était une sorte de viol, une révolution faite par quelqu'un qui aimait les grands gestes, un événement qui changeait tout en France.[20]

Dès 1800, lorsque fut interdite la libre expression dans tous les organes de presse, l'ancien abbé se limita alors à plaisanter sur ses contemporains dans deux séries de planches humoristiques, d'abord dans *Le Bon Genre*, à partir de 1810 dans *Incroyables et Merveilleuses*. Pour remplir les pages du *Journal des Dames* ..., il avait recours à des articles inoffensifs sur différents aspects de la vie quotidienne. Il présentait les inventions technologiques et artistiques propres à intéresser ses lecteurs et montrait en 1809, intercalés entre deux

---

sur une femme revêtue d'une robe *à la Coblentz*, ville allemande hébergeant beaucoup d'émigrés français; et ainsi de suite jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

[19] F.A. Aulard (*Paris sous le Premier Empire* ..., Paris 1912–1923, t. 2, pp. VII–XI et t. 3, introduction) retient que la censure exigeait qu'on s'abstienne d'aborder des thèmes tels que le suicide ou la police ou tout ce qui touchait aux moyens de subsistance. "Les journaux ... sont nuls au point de vue politique; ... ils se copient trop souvent les uns les autres."

[20] On a beaucoup réfléchi sur cette phase de la politique de Napoléon (par exemple A. Vandal, *L'Avènement de Napoléon*, Paris 1902–07), mais il manque un ouvrage sur cette époque politique retracée par la presse féminine. Par exemple, il est intéressant de lire dans le journal, à la date du 11 novembre 1799, le poème de J.-J. Lucet, intitulé *Les Vols*, ou de lire les lignes qui font allusion à la mégalomanie de Napoléon, le 16 novembre 1799, dans un article qui réfléchit sur le fait que la mode est aux grandes dimensions : "Nos militaires ont de grands sabres, de grandes queues et des chapeaux à grandes cornes; ils aiment les grands exploits, courent de grands dangers, et gagnent de grandes victoires. Enfin, nous avons vu de grands événements, une grande révolution, et de grandes hommes faire de grandes choses."

articles, des dessins schématiques d'≪ objets utiles ≫.[21] Il recommandait aussi la lecture d'anecdotes et de livres de bons mots[22] et il publiait des essais et poésies philosophiques qui avaient pour sujet le bonheur suprême, l'amitié, l'amour, la beauté, la mode, le temps qui passe, la fidélité ou encore la réputation en société.[23] Enfin, il s'étendait sur l'étymologie de certains mots, donnait des définitions et exemples et avançait des maximes et des mots d'esprit appropriés. Parfois il recopiait aussi un texte déjà publié auparavant, comme celui sur la gaieté, extrait d'un ouvrage de Mme Boufflers-Rouvrel.[24] La tradition du journal de publier un grand nombre d'articles philosophiques fut d'ailleurs poursuivie après 1815, toujours dans le but d'enseigner aux lecteurs des règles de comportement destinées à leur faciliter la vie.[25] Quelques textes trahissent du reste parfaitement l'esprit enjoué de l'époque romantique comme celui du 30 novembre 1810 qui s'étend sur le symbolisme de certaines fleurs dont la connaissance permet de composer des bouquets riches d'allusions cachées (voir p. 388).

Cependant, La Mésangère ne renonça pas tout à fait à ses velléités de divertir les lecteurs par des questions d'actualité politique, même si les allusions

[21] "Une promeneuse d'enfants", appareil pour aider les tout petits à apprendre à marcher (année 1809, p. 436 du journal), et deux encriers de forme bizarre (même année, p. 532 du journal). Pour les inventions en technologie, chimie et physique, voir p. 147 et p. 393 de cet ouvrage.

[22] Un exemple est la *Beaumarchaisiana, ou Recueil d'anecdotes*, recommandée le 31 août 1812.

[23] Le bonheur suprême - 5 octobre 1806; l'amitié - 10 octobre 1806, 15 mars 1807 et 5 août 1812; l'amour - 15 janvier 1803, 26 décembre 1804, 25 et 31 octobre, puis 10 décembre 1806, 15 et 25 mars 1807, enfin 5 et 15 avril 1807 et 5 août 1812; la beauté - 20 avril 1807; la philosophie de la mode - 25 novembre 1812; le temps qui passe - 20 décembre 1812; la fidélité - 10 janvier 1815; la réputation dans le monde - 15 janvier 1815. Citons un texte sur l'amour, extrait des *Lettres Portugaises* (1669 ; l'auteur anonyme est probablement Gabriel-Joseph Guillerague) : "Je vous ai d'abord accoutumé à une grande passion avec trop de bonne foi, et il faut de l'artifice pour se faire aimer; ... l'amour tout seul ne donne point de l'amour. Vous vouliez que je vous aimasse; et comme vous aviez formé ce dessein, il n'y a rien que vous n'eussiez fait pour y parvenir; vous vous seriez même résolu à m'aimer, s'il eût été nécessaire." *Journal des Dames* ..., 31 octobre 1806.

[24] L'article sur la gaieté est cité le 6 décembre 1801 et encore 25 octobre 1806. Marie-Charlotte-Hippolyte Boufflers-Rouvrel (1724–1800) définit la gaieté comme étant "le don le plus heureux de la nature. C'est la manière la plus agréable d'exister pour les autres et pour soi. Elle tient lieu d'esprit dans la société, et de compagnie dans la solitude ... La véritable gaieté semble circuler dans les veines avec le sang et la vie". Les mêmes et d'autres maximes de Mme Boufflers sont citées le 10 janvier 1803.

[25] Les articles philosophiques les plus amusants après 1815 ont pour sujet l'art de bien vivre (10 juin 1819), l'accroissement de fortune (15 janvier 1820), la vanité (15 mars 1822), la jalousie (31 mai 1821), la vieillesse (10 février 1822), l'humeur (5 septembre 1822), la mort (10 septembre 1822), les mauvaises habitudes (20 septembre 1822), l'amour (5 avril 1817, 10 septembre 1820, 15 septembre 1823), l'égoïsme (10 août 1830) et la vengeance (20 octobre 1832).

permettaient à peine de dater les événements historiques. Ainsi informa-t-il, en octobre 1801, que la "Paix vient d'être conclue entre la France et l'Angleterre" et que "les Modes de Londres, dont nous n'avons parlé que rarement, parce qu'elles nous arrivoient (sic) tard et par voie indirecte, auront fréquemment un article particulier, puisé dans le Journal des Modes de Londres". Le 6 décembre 1801, il fit savoir que pour célébrer cette paix, les élégants avaient baptisé une coiffure du nom du ministre qui avait signé les préliminaires de paix (*à la Hawkesbury*) et une autre du nom d'un dirigeant du parti favorable à la guerre (*à la Grenville*). De même, pour l'éditeur, la campagne d'Egypte exista surtout dans la mesure où il parla, le 20 janvier 1802, d'un turban appelé *terre d'Egypte*. Les 19 juin et 4 juillet 1802, les gravures 393 et 396 du journal présentent une coiffure *à la Titus* avec des cheveux postiches drapés, portée par l'impératrice Joséphine lorsque Gérard avait exécuté son portrait.

A l'occasion du mariage de Napoléon et de Joséphine, l'illustré publia, le 5 janvier 1805, un article mettant en scène deux jeunes filles qui discutaient des vertus du mariage. Il fit une vague allusion au même événement cinq jours plus tard en rendant compte du livre *De la conduite qu'une femme doit tenir avec son mari*. La même année, le périodique présenta plusieurs costumes de cour ou "dans le genre des robes de cour" (les gravures 610, 612, 617, 618, 624, 625, 628 et 632) (Fig. 3.2). Il s'intéressa aussi au fait que Napoléon avait prescrit des uniformes brodés en argent pour les fonctionnaires civils, et que les autres, qui n'avaient pas de position officielle, portaient généralement, lors des fêtes, des costumes de velours et de drap, avec épée et chapeau claque.[26] L'éditeur ne se permit que rarement des remarques faisant référence aux personnalités qui faisaient le plus parler d'elles dans l'opposition. Plus rarement encore il avança des critiques contre la politique de Napoléon. Le 29 juin 1804 il osa annoncer que les jeunes gens reprenaient les modes abandonnées pendant la Révolution; le 10 mars 1807, il se demanda si le gouvernement avait raison d'implanter en France des fabriques de coton nuisant aux manufactures traditionnelles de drap et de soie; et le 5 mars, il donna un commentaire sur un ouvrage jugé dangereux, *Alphonse ou le Fils Naturel*, roman de Mme de Genlis. Plus souvent, il fit l'éloge de l'armée ou de la vie privée de l'empereur par le biais de comptes rendus de pièces de théâtre ou par des conseils de lecture.[27] Le 10 janvier 1807, par exemple, il recommanda de lire la *Campagne*

[26] Sur les costumes officiels, voir aussi *Costumes de la Cour impériale de France, prescrits par l'empereur Napoléon Ier*, Leipzig : Industrie Comptoir, s.d.

[27] Dans d'autres journaux aussi on avait l'habitude de formuler la contestation "autrement que par des propos provocateurs," note J. Pouget-Brunereau, p. 379. Et A. Cabanis remarque que les lecteurs avaient tout de même la possibilité de définir la nuance idéologique d'une gazette : "Se moquer d'une tragédie de Voltaire, c'est prendre parti pour la contre-révolution. Rire d'une oraison funèbre de Bossuet, c'est se situer dans la lignée

Figure 3.2 Le *Journal des Dames et des Modes* présentait parfois des costumes de cour. On en trouve surtout en 1805, après le mariage de Napoléon avec Joséphine. Ici deux exemples, la gravure 612 de l'édition parisienne datée le 20 janvier 1805, et le numéro 14 de l'édition de Francfort paru à Paris le 16 mars 1805. En 1809/1810, quand Napoléon se lie avec Marie Louise d'Autriche, c'est une autre profusion de robes de cour : voir les gravures 946, 958 (Fig. 5.1), 966, 990, 1022, 1028 et 1055.

des armées françaises, en Prusse, en Saxe et en Pologne. Bref, le magazine ne menaçait nullement la stabilité du pouvoir politique.

La censure devint plus rigoureuse dès le 14 mars 1808 quand le ministre de la police, Fouché, promulgua un décret sur la presse qui comportait la phrase suivante au paragraphe IV : "Le *Journal des Modes* ne publiera dorénavant que des articles du genre que son titre annonce et n'y mêlera aucun article

du XVIIIe siècle." (p. 105). Pour le *Journal des Débats*, voir à ce propos R. Jakoby, pp. 5–7.

de littérature proprement dite."[28] Serait-ce la réaction à un compte rendu rédigé par La Mésangère le 5 mars 1808, d'une pièce jouée au théâtre Feydeau où on mettait en scène un mari tyrannisant son épouse, pièce faisant allusion aux difficultés du mariage de Napoléon et Joséphine? Ou serait-ce la suite de l'effet de la publication d'un minuscule journal féministe de format in-18° au titre *L'Athénée des Dames*, qui venait d'être interdit après plusieurs numéros parus en 1807 et 1808 et qui avait été une sorte de porte-parole, en 72 pages, de femmes déçues et humiliées par le conservatisme et la répression subis?[29]

Quoi qu'il en fût, le journal observa par la suite une tactique de neutralité encore plus stricte, s'inclinant devant l'empereur qui était convaincu que les événements contrariants existaient moins si l'on supprimait les mots pour les décrire. Le 24 mars 1808, Napoléon avait envoyé aux directeurs de tous les journaux des copies d'une lettre, adressée à Fouché, qui annonçait la suppression du *Publiciste* et qui invitait les autres périodiques "à éviter de rien mettre dans leurs feuilles qui soit contraire à la gloire des armées françaises et qui tende à calomnier la France et à faire leur cour aux étrangers".[30] Pour un instant, en 1810, la survie du *Journal des Dames* ... fut même menacée car un censeur avait proposé de le fusionner avec le *Journal de Paris*. Mais cette fusion ne se fit pas.[31] La Mésangère eut en cela un talent

[28] Cité par A. Cabanis, p. 32, note 100.

[29] L'éditeur de cette *Athénée des Dames* fut François Buisson, libraire et ancien éditeur du *Cabinet des Modes*, premier journal de mode paru en France, de 1785 à 1793, sous divers titres. La rédaction fut assurée par "une société de dames françaises", sous la direction de Sophie de Renneville. Parmi ses collaboratrices comptent la princesse Constance de Salm-Dyck et la comtesse Anne-Marie Beaufort d'Hautpoul. Cette dernière, auteur de poésies et du comte *Zilia*, figure parmi les invités du salon littéraire de Mme de Genlis à l'Arsenal (voir Mme d'Abrantès, *Mémoires*, t. 4, p. 164; A. Marquiset, *Les Bas-Bleus du Premier Empire*, Paris 1913, pp. 107–134; et J. Pouget-Brunereau, pp. 90–105). La BN conserve deux numéros de ce périodique, ceux de janvier et février 1808. La Mésangère atteste, dans un article du *Journal des Dames* ... publié le 31 juillet 1818, que ce périodique a paru pendant quatorze mois, en 1807 et 1808.

[30] *Correspondance de Napoléon Ier, publiée par l'ordre de l'Empereur Napoléon III*, Paris 1858–1870, t. 16, p. 514. On y trouve aussi la menace de faire disparaître chaque titre qui ferait paraître des articles "contraires au respect dû au pacte social, à la souveraineté du peuple, à la gloire des Armées, ou qui publieront des invectives contre le gouvernement et les nations amies ou alliées de la République."

[31] Arch. Nat. AF 1302, 1810. A ce propos on peut lire, dans le cahier du 31 juillet 1818 de l'illustré de La Mésangère : "Le *Journal de Paris* donna pendant les mois d'avril et de mai de l'année 1810, trois planches, l'une de costumes, l'autre de voitures, et la troisième de pendules, et imprima trois articles signés des initiales des noms de trois membres d'une société de modes. Ces gravures, bien exécutées, mais au simple trait et sans enluminure, n'ayant pas eu l'approbation des souscripteurs, le projet d'un *semi-Journal des Modes* fut abandonné." Le *Journal de Paris* annexa, en septembre 1811, le *Courrier de l'Europe*, le *Journal du Jour*, la *Feuille Economique*, le *Journal du Commerce* et le *Journal des Curés* (A. Cabanis, p. 40).

pareil à celui du diplomate Talleyrand.[32] Une comparaison avec cet homme politique est plus justifiée que celle avec d'autres silhouettes de l'histoire.[33] Comme lui, il réussissait avec beaucoup de talent à s'accommoder avec bonheur des régimes les plus divers. Ayant en commun avec le ministre des relations extérieures de 1797 à 1807, une ancienne fonction d'ecclésiastique, un acharnement sans pareil au travail, un goût pour l'esprit des Lumières et un patriotisme foncier, il parvint comme lui à rester très longtemps au premier plan, atteignant au sommet de la célébrité dans les trente premières années du XIXe siècle.

En somme, grâce aux qualités de La Mésangère qui pratiqua une prudence extrême, selon J. Pouget-Brunereau (p. 66) "à la fois calculée et directive, presque touchante, dans le choix des chroniques littéraires, dramatiques ou de mode," le *Journal des Dames ...* compta parmi les quelques périodiques tolérés. Il parut pendant tout le temps que dura le règne de Napoléon, période la plus longue des années de publication du journal. Il fallait alors lire entre les lignes pour retrouver certaines opinions politiques audacieuses et même parfois le sentiment général d'une opposition globalement acceptée.

Il fallait aussi savoir interpréter les gravures de l'illustré. Les modèles affichent une expression gaie ou attristée selon une victoire ou une défaite de la Grande Armée. Durant le Consulat et les premières années de l'Empire, alors que les triomphes donnent lieu à d'innombrables fêtes, La Mésangère ne présente que des modèles souriants, tirés à quatre épingles. Il avait embauché Martial Deny, dessinateur et graveur qui savait donner aux modèles une allure majestueuse et qui avait déjà gravé en 1780 une série de 38 planches montrant "les habillements des princes et seigneurs".[34] Témoins de la bonne fortune de l'empereur sont les illustrations numéros 492 et 707 du *Journal des Dames ...* qui arborent des hommes en costumes typiques de Napoléon, avec chapeau tricorne, habit de drap couleur foncée, cravate blanche, souliers noirs, apparence charismatique. Exécutées en 1804 et 1806, elles sont des effigies de personnages confiants, à la mine orgueilleuse, au regard ferme et au maintien fier (Fig. 3.3). Par contre, la planche 1303, présentant un homme en costume semblable, mais gravée en avril 1813, après les défaites de Vienne

[32] Charles Maurice de Talleyrand-Périgord (1754–1838) fut évêque d'Autun et diplomate sous Napoléon. En 1814, il fut chef du gouvernement provisoire, et de 1830 à 1834, ambassadeur à Londres. Un neveu de Talleyrand, Mgr. Alexandre de Périgord (1736–1821), a fait ses études au collège de La Flèche comme La Mésangère.

[33] D'autres ont proposé les comparaisons suivantes: l'illustré *La Toilette de Psyché* l'a surnommé "le Christoph Colomb de la mode" (voir le *Journal des Dames et des Modes* du 31 janvier 1835, p. 151) et Jules Janin a dit de lui qu'il a été "une tête shakespearienne" (*Histoire de la littérature dramatique*, Paris 1853, t. III, p. 55).

[34] Martial Deny (né en 1745), élève de J.J. de Veau, tout comme sa sœur Jeanne Deny (née en 1749), avait gravé la *Collection d'habillements modernes et galants*, édité chez Basset. La planche 1223 de Fig. 3.1 est de lui.

L'ANNÉE 1806 L'ANNÉE 1813

Figure 3.3 Costumes typiques de Napoléon, présentés de façon à pouvoir deviner la bonne ou la mauvaise fortune de l'empereur. La gravure 707, dessinée le 5 mars 1806, lorsque l'empereur est au faîte de sa gloire, montre un personnage sûr de soi. La planche 1303, composée le 10 avril 1813, met en scène un être sur le départ, au regard méfiant et soucieux. En outre, les légendes des deux illustrations se distinguent à peine. On y note une différence de l'orthographe des mots *culote* - *culotte*. La Mésangère explique que les graveurs en lettres "qui prennent deux heures pour graver le haut et le bas de la planche" n'ont souvent plus le temps de lui renvoyer les maquettes et que, par conséquent, des fautes ne sont pas corrigées.

et de Moscou, met en scène un personnage vu de dos, sur le départ, au regard trahissant souci et méfiance (Fig. 3.3). Avec l'arrivée des défaites, les mines d'autres modèles devinrent également plus sombres. Elles symbolisent les bouleversements politiques qui secouent l'Europe. Par exemple le 5 novembre 1812, après la campagne de Russie, une planche montre une femme en costume de demi-deuil, essuyant ses larmes (Fig. 3.4).

Figure 3.4 Automne 1812 : Reflet de la succession des défaites militaires dans les gravures du *Journal des Dames et des Modes*. Lorsque Napoléon n'est plus victorieux, les modèles affichent des expressions très vivantes (à gauche) ou tristes (à droite). Pour établir une comparaison avec les modèles de 1805, voir les deux femmes de Fig. 3.2 qui sont souriantes, calmes et conscientes de leur charisme.

En octobre 1811, quand Fouché fut remplacé par l'impitoyable général Savary, duc de Rovigo, la surveillance et les règlements concernant la presse devinrent plus stricts encore. Les éditeurs devaient alors payer une sorte d'impôt

qui rendait très difficile l'existence d'un journal.[35] Et comble de l'ironie : les censeurs devaient être payés par les éditeurs de feuilles périodiques! Bientôt, la police supprima presque tous les titres, sauf quatre quotidiens, plus le *Journal des Dames et des Modes* et les *Petites Affiches*. La survie de l'illustré de La Mésangère fut peut-être due à Johanneau, collaborateur du journal, qui était censeur impérial (voir p. 64). On peut se demander aussi si un certain François La Mésangère (1775–1849), ami de Louis Bonaparte et, à partir de 1806, chambellan et trésorier général de la couronne en Hollande, a été pour quelque chose dans la faveur dont jouissait le périodique auprès des autorités.[36] Autre mesure draconienne : la propriété de tous les journaux tomba au pouvoir de l'Etat. Tous les bénéfices et les revenus, toutes les décisions sur les rédacteurs, les dessinateurs et les graveurs revinrent officiellement au gouvernement. Par cette décision La Mésangère fut provisoirement détrôné de sa position de propriétaire du magazine, dont il resta pourtant le directeur-rédacteur en chef. "La recette de mon commerce est diminuée," écrit-il le 30 novembre 1806 à son avocat de Baugé. Et le 17 décembre 1810 il s'excuse de ne pas faire l'aumône aux pauvres, comme les années précédentes, car "les temps sont difficiles".[37] Un "bureau de l'esprit public" fut installé pour diriger et surveiller l'opinion des Parisiens.[38] La *Correspondance de Napoléon* de cette époque est abondante en lettres concernant les périodiques.[39] Mais les discrètes publications de La Mésangère ne donnèrent pas de motif de plaintes.[40] Le directeur du *Journal de la Librairie*, Adrien Beuchot, fit même

[35] Le chiffre du montant que devait payer le *Journal des Dames* ... est connu grâce à une feuille (sans numéro) conservée aux Arch. Nat. (F^{18} 40, entre pp. 232 et 233) : "Le Directeur Général de l'Imprimerie et de la Librairie a mandé aux propriétaires du *Journal des Arts*, du *Journal des Dames et des Modes*, du *Mercure* et du *Journal de Jurisprudence* ... l'engagement de payer une rétribution d'un centime et demi par feuille d'impression ... Pour la garantie même des pensions qui sont accordées aux Gens de Lettres sur le produit des feuilles périodiques, il est urgent que les propriétaires des Journaux sur mentionnés (sic) soient tenus de verser dans la caisse du ministère de la police, le montant de l'Impôt ... " En marge de ce document, on trouve une remarque comme quoi le résultat de cette démarche fut très modéré vu "le nombre et le produit des abonnements à ces feuilles".

[36] Jeanne Pouget-Brunereau a eu la gentillesse de m'indiquer qu'il existe, à Valence, une rue La Mésangère nommée d'après ce personnage. Etait-ce un parent de Pierre de La Mésangère?

[37] Arch. Mun. de Baugé.

[38] Voir H. Welschinger, *La Censure sous le Premier Empire*, Paris 1882, pp. 112–114 et 296–299. Il manque une étude sur les décrets concernant la petite presse de 1811 à 1814, y compris le journal de La Mésangère.

[39] Il serait intéressant de voir si les lettres de Napoléon ont trouvé une réponse à son désir d'insérer certaines nouvelles dans les petits journaux.

[40] Pour une analyse de l'année 1813 du journal, voir Annemarie Kleinert, *Die frühen Modejournale* ..., pp. 139–159.

régulièrement des annonces pour celles-ci.[41] Elles furent donc tolérées, même si, en regardant les gravures, les lecteurs pouvaient percevoir que les temps allaient bientôt changer.

Bref, Napoléon appréciait le *Journal des Dames* ..., peut-être en partie à cause de l'importance de l'iconographie. Il était un bibliophile fanatique qui s'entourait partout de livres précieux et qui dépensa des sommes importantes pour faire rédiger des ouvrages illustrés des plus beaux dessins, dont les sept volumes de la *Description de l'Egypte*.[42] Avec l'expansion du territoire français un nombre considérable de personnes de son empire ne maîtrisant pas la langue française, il voulait des publications qui étaient facilement compréhensibles pour des étrangers. Nous avons déjà mentionné p. 67 que La Mésangère édita plusieurs séries de planches. Au temps de l'Empire, sa série *Meubles et Objets de Goût* (1802–1835) faisait connaître les décorations de maison, les voitures, les bijoux et les créations des ébénistes Jacob, Percier et Fontaine[43] (la série incita en 1810 un papetier de Leipzig, Friedrich August Leo, à publier son *Pantheon der Eleganz, des guten Geschmacks und der Mode* où l'on retrouve nombre des modèles de décoration ainsi que quelques costumes copiés du *Journal des Dames* ...). Trois séries observaient et critiquaient la société sur un ton satirique : *Modes et Manières du jour* (1798–1808), *Le Bon Genre* (1800–1822 : Fig. 3.5 et C.5) et *Incroyables et Merveilleuses* (1810–1818).[44] Une cinquième portant le titre *Vues de Paris* (probablement 1799–1812 : Fig. C.1) présentait quelques endroits publics parisiens, une sixième et septième avaient comme sujets des modes régionales sous les titres *Costumes du pays de Caux* (1804–1827) et *Costumes orientaux* (1813), enfin une huitième montrait des vêtements pour les enfants sous le titre *Modes de Paris* (vers 1810 : Fig. C.3).

Grâce à ses publications et parce que la conversation de La Mésangère était des plus agréables,[45] on l'invitait dans les maisons les plus célèbres,

[41] Le *Journal de la Librairie*, créé pour permettre au lecteur de se retrouver dans une production littéraire croissante, indique, sous la catégorie gravures, les planches éditées par La Mésangère. Il annonce aussi les livres dont La Mésangère était l'auteur. Pour la correspondance de La Mésangère avec Beuchot, voir p. 331.

[42] G. Mouravit, *Napoléon bibliophile*, Paris 1905.

[43] "Il serait impossible de donner une idée de la variété des meubles (de l'époque) sans cette collection de La Mésangère", constate P. Lacroix dans son *Directoire* ..., p. 522.

[44] Le principal dessinateur des deux dernières séries fut Horace Vernet. Selon F.A. Aulard (*Paris pendant la réaction thermidorienne*, vol. 3, 1899, pp. 669, 716 et 761), les contemporains de ce peintre se sont indignés de sa hardiesse. En 1796, son père Carle Vernet avait déjà tourné la toilette des *Incroyables* et *Merveilleuses* en ridicule. Aujourd'hui, on associe avec *Incroyables* et *Merveilleuses* plutôt un phénomène du tournant du XVIIIe siècle.

[45] R. Houlier note que La Mésangère possédait une très grande mémoire et que personne ne savait autant de vers, de dictons, proverbes et sentences que lui (Pierre-Antoine Lebouc ..., *Académie des sciences ... d'Angers*, 1988, p. 310).

Figure 3.5 Certaines planches de séries de gravures publiées par La Mésangère reprennent les modes présentées par le *Journal des Dames et des Modes*. A droite le numéro 57 de la série satirique du *Bon Genre*, publiée en 1813, qui ridiculise un manteau d'homme montré à gauche par la gravure 1280 du 31 décembre 1812 du magazine. Le commentaire de la caricature, rédigé par l'éditeur dans un cahier au titre *Observations sur les modes et les usages de Paris*, note : *"L'habit de nos jeunes gens a tout au plus la longueur d'une veste; leur redingotte est au contraire longue, lourde et gênante; elle traîne à terre comme une robe de chambre; ils balaient les rues en marchant, et se retroussent comme des femmes pour passer un ruisseau. Il n'en coûterait pourtant pas beaucoup pour rendre leur costume raisonnable; ce serait de donner à l'habit ce qu'on met de trop à la redingotte."*

parfois en compagnie de Mme Clément-Hémery, cette ancienne co-éditrice intelligente habitant Avesnes-sur-Helpe dans le département du Nord qui lui rendait visite de temps à autre. Parmi ses hôtesses figurait en bonne place la comtesse de Genlis, célèbre femme de lettres (1746–1830) dont l'éditeur appréciait l'engagement pour l'éducation. Comme les écrits de Mme de Genlis touchaient les domaines réservés aux femmes de toutes les classes sociales et qu'elle montrait comment se comporter et se conduire en toute occasion,

La Mésangère fit de ses ouvrages, trente ans durant, une source intarissable de citations et de commentaires. Il raconta des anecdotes tirées de son œuvre, répéta ses axiomes et donna des sujets de méditation et des conseils en relation avec ses publications.[46] A la fin du compte rendu d'un ouvrage sur les femmes auteurs et protectrices des lettres, publié le 20 mai 1811, une remarque révèle que La Mésangère se tenait au courant des projets souvent féministes de la comtesse car il savait que son plan d'inclure dans l'ouvrage quelques femmes vivantes, notamment Mme de Staël, Mlle de Launay et Mlle de Sommery, n'était malheureusement pas réalisé.[47]

Une autre femme écrivain, Constance de Salm-Dyck, tenait également un salon littéraire fort recherché où l'on connaissait La Mésangère. Plus jeune de vingt-et-un ans que Mme de Genlis, elle avait le même talent d'analyse et de réflexion, mais l'esprit plus contestataire. "Princesse et membre de plusieurs académies, sa notoriété ne pouvait l'exclure des pages d'un journal féminin", écrit J. Pouget-Brunereau (p. 437). E. Sullerot prétend (p. 94) que certains textes féministes non signés du journal sont de la plume de Mme Salm-Dyck parce qu'ils "sont en effet tout à fait de la même veine et de la même écriture que ceux qu'elle fera ensuite pour l'*Athénée des Dames*". Cette suggestion est douteuse (voir p. 338) : l'illustré garde une trop grande distance dans les commentaires sur sa personne et ses ouvrages pour l'avoir eue dans l'équipe de rédaction. Le 1er avril 1797, il porte un œil critique sur son *Epître aux Femmes* qu'il juge trop peu nuancée, et le 11 décembre 1801, il minimise son *Epître à Sophie* en disant que le plan est copié sur Juvénal.[48]

[46] Stéphanie-Félicité de Genlis, née Ducrest de Saint-Aubin, n'a écrit pas moins de 140 ouvrages dans divers genres, dont beaucoup en plusieurs volumes : des romans, des pièces de théâtre, des essais, des dialogues, des contes, des nouvelles, des mémoires et des livres d'histoire. Selon J. Pouget-Brunereau (pp. 448–457), ce fut "une sorte d'éducatrice-conseillère, sûre d'elle et de son expérience", qui, sous l'Ancien Régime, avait été engagée comme gouvernante des enfants du duc d'Orléans. Napoléon l'invita à s'installer à l'Arsenal où elle réunissait l'élite littéraire et mondaine dans le cinquième "salon" de sa longue carrière. En revanche, elle lui envoya des lettres décrivant la scène culturelle et politique de la capitale et la manière dont il devait tenir sa cour. Pour ce dernier sujet elle s'inspira des publications de La Mésangère. Voici quelques passages du journal se rapportant à l'œuvre de Mme de Genlis : le 28 août 1801 le journal cite les sept strophes de son poème intitulé simplement *Romance*; le 10 juin 1806 il loue ses "vues piquantes et neuves sur l'Italie moderne"; le 25 mai 1810 sont cités des passages de sa *Maison rustique, pour servir à l'éducation de la jeunesse*; le 20 mai 1811 on y lit des extraits de l'ouvrage *De l'influence des femmes sur la littérature*; le 5 mars 1818 est rendu compte de son *Dictionnaire critique et raisonné des Etiquettes de la Cour, des Usages du monde, des Amusemens, des Modes, des Mœurs, etc., des Français*; le 15 décembre 1822 on parle de ses *Dîners du baron d'Holbach*, le 15 décembre 1823 de son essai *De l'emploi du tems*, les 15 et 20 mars 1825 de ses *Mémoires ... sur le dix-huitième siècle*. Sur sa relation avec Mme de Bradi, mère de Marie de l'Epinay éditrice du journal plusieurs années après la mort de La Mésangère, voir pp. 231 et 340.

[47] Détail relevé par J. Pouget-Brunereau, *Presse féminine ...* , p. 451.

Les salons littéraires, lieux de rencontres et de discussions pour s'informer des dernières nouvelles, pour écouter quelques mélodies chantées et accompagnées d'un instrument, ou pour assister à la représentation de petites scènes théâtrales, inspirèrent à La Mésangère l'idée de maint compte rendu d'ouvrage de femme écrivain. Parmi les livres qu'il présenta figurent ceux de la belle et spirituelle baronne Julie de Krüdener (1764–1824), née à Riga, épouse d'un diplomate russe, amie de Bernardin de Saint-Pierre et constamment en route pour rendre visite à ses amis dans les différentes capitales européennes, allant de Copenhague à Montpellier, de Berlin à Lausanne, avec de fréquents arrêts à Paris. Les 12 et 17 décembre 1803, il publia une annonce et des extraits de son premier roman *Valérie*. Il ignorait pourtant qu'elle avait eu recours à une tactique publicitaire extravagante pour assurer son succès : pendant plusieurs jours, elle avait couru les magasins de modes les plus fréquentés de la capitale pour demander, incognito, tantôt des écharpes, tantôt des chapeaux, des plumes, des guirlandes et des rubans *à la Valérie*.[49] Son manège provoqua une telle émulation commerciale que bientôt tout fut *à la Valérie* et que le roman eut trois éditions en quelques mois et inspira même une pièce de théâtre du même titre.[50]

Quand l'ancien abbé honorait de sa présence une soirée mondaine, les conversations des visiteurs tournaient de préférence autour de sujets traités par ses publications. Citons quelques exemples : en 1802 - conséquence de la campagne d'Egypte - l'amusement favori était les "soirées égyptiennes" qui, selon un article du 7 septembre, étaient des séances magiques dans le goût romantique, où l'on se réunissait "dans l'appartement le plus sombre, le plus retiré de l'habitation", où les auditeurs se rangeaient en cercle "de manière que chacun se touchant, les sensations puissent facilement se communiquer" et pour raconter "l'histoire la plus sombre, la plus tragique qu'on puisse ima-

[48] Après la disparition de Napoléon, sa personne et ses ouvrages sont cités sans commentaires ou de façon bénévole, par exemple, le 31 août 1817 : "Parmi les poètes qui ont concouru cette année pour le prix de poésie proposé par l'Académie Française, on cite Mme la Princesse de Salm, qui a obtenu une mention honorable." Le 5 mai 1819 un article rend compte de ses *Epîtres à la philosophie*, le 5 mai 1824 un autre de son roman *Vingt-quatre heures d'une femme sensible*. Le 31 mars 1825 le journal publie ses vers *Sur Girodet*, et en août 1837 une de ses poésies tirée de la collection intitulée *Poèmes*.

[49] Détail relevé par le *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*.

[50] Le *Journal des Dames et des Modes* nota le 17 décembre 1803 que "cette dame étrangère ... écrit en français comme si notre langue étoit (sic) la sienne." (voir J. Pouget-Brunereau, pp. 481/482). Il paraît que l'amour des belles apparences de cette dame était tel qu'elle dépensait 20 000 francs par mois pour sa toilette. Lors de ses voyages, elle se lia d'amitié avec la reine de Prusse et le tsar Alexandre. Au congrès de Vienne, son influence permit d'atténuer les résolutions du tsar à l'égard de la France. Dans les dernières années de sa vie, elle fonda une secte religieuse et prêcha l'Evangile en Suisse, souvent devant des milliers d'individus, dont des filles et des femmes pauvres qui abandonnaient leur époux ou leur père pour la suivre.

giner, à l'horreur de laquelle ajoutent d'ailleurs le silence de l'assemblée et les ténèbres de la nuit."[51] Un autre sujet de discussion tournait autour des fréquents évanouissements de certaines femmes, sorte de force magique pour faire respecter leur volonté en public, dont La Mésangère se moqua le 4 juin 1801. Les duels qui se multipliaient d'une manière déplorable attirèrent également l'attention. Au grand regret de l'éditeur exprimé le 25 août 1819, ils n'étaient plus provoqués suite à des calomnies à propos de l'honneur d'une dame mais à cause d'articles de journaux. On discutait aussi des avantages et des inconvénients de certaines modes et coutumes. Ainsi, le 6 mars 1803, la rédaction avait rendu compte de l'entêtement d'une femme de trente ans morte parce qu'elle avait refusé de couvrir ses bras nus alors que la température l'exigeait,[52] et le 25 février 1807, elle avait mentionné un mari qui avait craint que la robe démesurément décolletée de sa femme ne soit indécente, voire qu'elle ne lui tombe sur les pieds. Enfin, on parla des sangsues: cinq cent mille en comptant uniquement Paris en 1820. "Il y a des personnes," écrit La Mésangère le 20 janvier 1821, "qui, en sortant du bal, ou du spectacle, se font poser les sangsues avant de se coucher, comme d'autres prennent un verre d'eau sucrée, ou une tasse de tilleul."

A côté de ces faits divers, les invités des salons que fréquentait La Mésangère discutaient avec lui les articles qu'il avait dédiés aux genres littéraires et aux théâtres en vogue. Les remarques faites dans le *Journal des Dames* ... sur les activités d'hommes et de femmes auteurs, acteurs, danseurs et musiciens, en font un précieux document sur l'histoire littéraire de l'époque. Suivons de près les comptes rendus qui se rapportent à une famille parmi les plus remarquables de la scène littéraire : celle de Germaine de Staël, née Necker (1766–1817). A la date du 11 décembre 1801 déjà, alors que Germaine est encore relativement inconnue, le journal cite longuement les *Mélanges littéraires* de sa mère, Suzanne Necker (1737–1794), ouvrage

[51] Les séances magiques, les extases, les visions spirituelles, la maçonnerie et le mesmérisme sont des sujets traités par le journal à plusieurs reprises, par exemple le 5 août 1807 et le 5 mai 1820.

[52] "Les exemples du même genre sont malheureusement devenus très-communs", note La Mésangère de façon laconique, "ce qui prouve que chez les Parisiennes le besoin de se conformer à la mode, est plus fort que celui de vivre." A une autre occasion, le 10 décembre 1806, l'éditeur compara la mode à une vieille femme exigeante : "des milliers d'individus s'empressent autour de cet être impérieux ... Ils sacrifient au désir de lui plaire, au prétendu bonheur de vivre sous ses lois, repos, fortune, honneur même ... Ils souffrent, martyrs de leur fol amour, des tourmens (sic) inouïs, ... ce qui ne s'explique que par l'axiome : *on s'attache plus par la peine que par le plaisir*." Enfin, on peut lire le 15 novembre 1810 : "La mode veut qu'on se règle non pas sur le tems (sic) qu'il fait, mais sur le tems qu'il doit faire. Vous gelerez peut-être ... , mais écoutez l'amour-propre qui fait taire tous les autres sentimens (sic), et souvenez-vous de ce vieux proverbe : *Il faut souffrir un peu pour paroître plus belle*."

posthume extrait de ses manuscrits et publié en 1798 et 1802.[53] Deux ans plus tard, le 30 mai 1803, après que Germaine fut exilée par Napoléon, La Mésangère constate laconiquement : "Madame de Staël fait des ouvrages qui étonnent"; le 24 février 1805 est annoncé un autre livre de 350 pages : *Manuscrits de M. Necker, publiés par sa fille*; et le cahier du 10 juin 1807 fait l'éloge de Germaine en disant qu'elle a redonné, en compagnie de Mme de Genlis, "de l'activité au commerce des brochures" et qu'elle "a offert au public des souvenirs sur l'ancienne France et sur une partie de l'Allemagne." L'éditeur conclut ainsi : "Il est de bon ton de lire ses ouvrages, (on les parcourt) avec empressement, avec ... plaisir ... (Ces écrits) vous laissent des souvenirs agréables, et cette fois-ci, du moins, la mode est d'accord avec le goût et la raison". Enfin, les 25 et 30 septembre 1807 le journal publie des fragments de *Corinne* dont il décrit le caractère et les habits du personnage principal.

Cependant, l'opinion favorable de La Mésangère sur Germaine de Staël n'a pas empêché le sort mouvementé de son livre le plus célèbre *De l'Allemagne*. Après une première édition parisienne de 1810, de courte durée, qui, bien que confisquée et détruite, marqua le début d'une inclination culturelle de la France vers le romantisme, il reparut en 1813 à Londres et en 1814 de nouveau à Paris. Cette dernière édition fut annoncée dans le cahier du 25 juin 1814, comportant un long extrait de l'ouvrage (voir p. 404). Quelques mois plus tard, le 10 septembre 1814, c'est l'annonce d'une petite brochure ayant pour titre *Esquisse littéraire concernant les ouvrages de Mme la baronne de Staël-Holstein*. Après la mort de l'auteur survenue en 1817, le périodique continue de mentionner ses publications.[54] En même temps, il relève ses qualités de femme, par exemple le 10 juin 1829, quand il présente les *Œuvres diverses* de son fils Auguste, avec des passages sur Napoléon et Germaine de Staël et avec une analyse de l'influence bienfaisante exercée par Germaine sur son mari.[55]

[53] Suzanne Churchod de Nasse, femme de Jacques Necker (1732–1804), ministre des finances de Louis XVI, écrit en 1780 *Hospice de charité*, en 1790 *Inhumations précipitées*, et en 1794 *Réflexions sur le divorce*. Le cahier du 20 mai 1811 présente une description détaillée de sa personne.

[54] Le 15 septembre 1817, le *Journal des Dames ...* publie deux pages intitulées *Portrait de Mélanie*, signées "Feu Mme de Staël"; le 10 novembre 1817, une poésie intitulée *Apologie des Femmes*, par Louis Dubois, avec citation des œuvres de Mme de Staël et des vers pleins d'admiration pour elle; enfin, les 31 mai et 25 juillet 1818 des passages tirés de ses *Considérations ... sur la Révolution française*, ouvrage posthume qui venait de paraître. Pour les citations des ouvrages de Mme de Staël dans la presse féminine après 1818, voir Jeanne Pouget-Brunereau (pp. 457–475). A propos du *Journal des Dames ...* elle constate qu'"avec sa grande expérience journalistique, le périodique voyait clairement le poids que prenait l'œuvre de Mme de Staël."

[55] Mme de Staël y est décrite comme une femme qui révéla à son époux le secret de ses propres forces et qui le poussa à se vouer à de grands travaux politiques, alors même qu'il s'était résigné à se livrer uniquement à l'étude des lettres et aux plaisirs de la vie sociale.

Toutefois, il n'y avait pas que des articles favorables aux femmes de lettres. L'éditeur n'hésita pas à les critiquer, poussant parfois très loin le cynisme sur les ouvrages de femmes contemporaines. Les 6 mars 1801, 3 août 1805 et 25 juin 1811, il porta des jugements sévères sur Marie-Sophie Cottin, née Risteau (1770–1807) qui, bien que peu instruite et sachant à peine l'orthographe, avait une imagination telle qu'elle publia au total cinq romans. A propos de son quatrième roman *Mathilde* qui venait de paraître, il écrit le 3 août 1805 : "Connoissez-vous *Mathilde* ... *Mathilde* est un roman en 6 volumes ... *Mathilde* est le roman à la mode. Cependant, pour être à la mode, on n'est pas obligé de lire les 6 volumes; 6 lignes de chaque volume suffisent, et l'on parle du reste comme si on l'avoit lu."[56] Il ironisa aussi sur un roman écrit par l'anglaise Sophie Frances, intitulé *La Sœur de la Miséricorde* dont il disait l'avoir "lu avec plaisir" et dont il citait nombre de fautes de grammaire et de style. Ceci ne voulait pas dire que La Mésangère n'encourageât pas le sexe féminin à essayer de publier quelque chose. Il jugea qu'un grand nombre parmi les cent cinquante dames embrassant alors la carrière littéraire pouvait produire "des ouvrages agréables et ... utiles". Le 20 décembre 1807, il incita ses lectrices à tenter leur chance dans ce domaine. "Bien sûr, disait-il, la célébrité peut engendrer du malheur, (mais) il est facile de s'en mettre à l'abri". L'opinion à ce propos est aussi exprimée le 5 mai 1808 : "Les femmes comme les hommes peuvent répandre (leur) esprit hors d'elles-mêmes, leur lot n'est pas de briller à l'ombre, et il n'appartient pas à l'homme seul ... l'avantage, le plaisir ou l'honneur de briller à la lumière."

Qu'est-ce qu'on écrivait à l'époque quand on était femme? Surtout des romans, contes, essais, mémoires, traités d'éducation et poésies. Par contre, rédiger des drames était estimé inadapté aux femmes de lettres.[57] Quand le Théâtre du Vaudeville donna le 20 avril 1808 *La Gageure imprévue*, pièce en deux actes écrite par "deux Dames anonymes", La Mésangère remarqua que leur esprit n'était pas fait pour être jugé par la foule. Par contre, les auteurs masculins firent recette en touchant des spectateurs avides de goûter des émotions fortes dans des comédies, drames, mélodrames ou vaudevilles. Ces dernières pièces de théâtre, sorte de critique sociale et satire des mœurs, jouissaient d'une grande faveur auprès du public. Fertiles en intrigues et en rebondissements, légères, divertissantes et frondeuses, mêlées de chansons et de ballets, elles dénonçaient les abus et la corruption.

[56] Pour souligner cette opinion, le journal publie le 20 mai 1811 un jugement peu favorable de Mme de Genlis sur Mme Cottin, concurrente décédée, et le 20 septembre 1820, il lui consacre deux pages critiques à l'occasion de la publication posthume de ses *Pensées, Maximes et Réflexions morales*. Le 25 juin 1811 est lancé un autre article impitoyable, se référant à son deuxième roman *Malvina* de 1801. Sur Mme Cottin, voir J. Pouget-Brunereau, pp. 375, 477–480 et 519–520.

[57] Jeanne Pouget-Brunereau, *Presse féminine* ..., pp. 129–145.

Un des vaudevilles les plus à la mode, d'après le cahier du 14 juillet 1803, où "la foule se précipite et s'étouffe", était *Madame Angot*, mis en vogue par le caractère amusant d'une femme du peuple du nom de Mme Angot, sorte de porte-parole des opprimés qui attirait, dans les loges d'apparat, lors des représentations bouffonnes, toutes les dames "Angot" qui ne voulaient pas l'être (Fig. 3.6).[58] Un autre vaudeville à succès au début du XIXe siècle portait le titre de *Fanchon la Vielleuse*. La Mésangère publia des planches inspirées de cette pièce dans sa série *Costumes de théâtre*, et il rapporta dans son journal, par exemple en mars 1803, que le public applaudissait ses auteurs Bouilly et Pain quand ils se présentaient sur scène. Aujourd'hui, la plupart des historiens de la littérature ignorent jusqu'aux noms des écrivains de ce vaudeville.[59] Il est de même pour le compositeur de la musique de cette pièce théâtrale, J.D. Doche.

Le fait que les femmes ne brillaient pas comme dramaturges ne voulait pas dire que le théâtre se passait d'elles. Beaucoup faisaient une carrière d'actrice, de danseuse ou de musicienne. Dans sa série *Costumes de Théâtre* La Mésangère présente plusieurs vedettes des années 1798 à 1803. Outre Sophie Bellemont (1781–1844) dans *Fanchon la Vielleuse*, une vielle à roue à la main, il fit exécuter des illustrations montrant les actrices Mme Clotilde dans le *Ballet de Paris* et Mme Saint-Aubin dans *Primerose*.[60] Souvent ces « stars » remplissaient les salles par leur talent même si la pièce ou la musique annoncée n'attiraient pas le public. "Aujourd'hui l'acteur est tout et la pièce n'est rien," écrit le journal à la date du 15 novembre 1813. "Quel est l'acteur ou l'actrice qui joue? voilà ce qu'il est important de savoir : aux partisans de Corneille, de Racine ou de Voltaire, ont succédé les enthousiastes de Talma, de Mlle Duchesnois, de Mlle Georges, et la prééminence à accorder à l'un de ces trois artistes est un point que l'on discute aussi gravement, avec autant de véhémence qu'on en mettoit (sic) autrefois à assigner un rang aux

[58] Madame Angot a fourni le sujet d'une pièce de théâtre pour la première fois en 1795. Son auteur Eve, dit Maillot, donna en 1797 et 1799 deux suites de cette pièce sous divers titres, et en 1803 il écrivit les *Dernières folies de Madame Angot*. Cette même année, Aude fit jouer, à l'Ambigu-Comique, *Madame Angot au sérail de Constantinople*, puis, un peu plus tard, *Madame Angot au Malabar*. D'après J. Godechot (*La Vie quotidienne en France* ..., p. 161), certaines de ces pièces assuraient encore au XXe siècle de bonnes recettes aux casinos des villes d'eau. En dehors du théâtre, on retrouve Madame Angot, en 1798, dans les *Œuvres badines et poissardes* de Vadé, dans le *Déjeuner de la Rapée*, par l'Ecluse, et dans *L'Histoire populaire de Madame Angot, reine des Halles*.

[59] Jean-Nicolas Bouilly (1763–1848) fut un auteur et littérateur fécond. A part des drames, il publia, vers 1820, ses *Contes à ma fille* qui eurent 18 réimpressions. Marie-Joseph Pain (1773–1830) fut un dramaturge tout aussi connu. Sous la Restauration, il obtint une place de censeur dramatique.

[60] Mme Clotilde et Mme Saint-Aubin sont également présentées par les gravures 35 et 50 du journal. Ces gravures et les douze planches de *Costumes de Théâtre* se trouvent aujourd'hui surtout dans les musées instrumentaux.

Figure 3.6 Madame Angot, personnage théâtral bien connu à l'époque. Cette caricature de la femme du peuple enrichie par la Révolution fut présentée sur scène en 1799 par l'acteur Labenette-Corsse. La pièce, jouée depuis 1795 au théâtre de la Gaîté sous le titre *La Nouvelle parvenue*, et reprise en 1797 comme *Madame Angot ou la Poissarde parvenue* au théâtre Montansier, fut montrée sur scène en 1799 portant le titre *Repentir de Madame Angot*. Elle rapporta 500 000 francs au théâtre mais 500 francs seulement à l'auteur. Gravure supplémentaire du journal publiée le 12 août 1799.

trois plus beaux génies de la France!"[61] En effet, la rivalité des tragédiennes Catherine-Joséphine Duchesnois-Raffin (1777–1835) et Marguerite-Joséphine Georges (1787–1867), engagées par la Comédie Française, est un fait amusant qui partagea le public en deux camps dans la salle du Théâtre Français, arène où furent livrés de vrais combats à cause d'elles. Mlle Georges prit la fuite à Vienne en 1805, mais non sans revenir de temps à autre à Paris. Une autre reine de la scène théâtrale était Mlle Mars (1779–1842). Elle fascina les spectateurs pendant plus de 25 ans, après un début en 1803, et incita la rédaction à décrire ses vêtements et coiffures.[62] Ses concurrentes étaient les deux sœurs Louise et Emilie Contat, également source d'inspiration pour le journal, le 20 janvier 1805 notamment.[63] Plus tard, après l'Empire, la très jeune actrice Léontine Fay (1810–1876) ainsi que la danseuse Mlle Taglioni (1804–1884) firent de bien "vives impressions", la première surtout vers 1821, la seconde vers 1830.[64]

Les femmes auteurs remportaient plutôt du succès avec la poésie ou les romans. Les "bouts-rimés à remplir" étaient une façon d'inciter les lectrices à faire leur entrée en littérature. Cependant, la plupart des poèmes publiés dans l'illustré étant anonymes ou paraissant sous des pseudonymes ou sous un nom incomplet ou mutilé, soit en indiquant des initiales suivies souvent de la particule nobilière ou d'astérisques, soit en signant d'une ou de plusieurs lettres, il est difficile de savoir s'il y avait beaucoup de poétesses dont les

[61] Selon le *Journal des Dames* ... de décembre 1806, l'acteur François-Joseph Talma (1763–1826) avait les suffrages de beaucoup de monde, notamment quand il interpréta *Ninus II* par Charles Brifaut.

[62] A la date du 15 mars 1807, on peut lire : "Un coëffeur à la mode ... tenant d'une main un croquis représentant Mlle. Mars ou M. Gavaudan, et de l'autre un bandeau de mousseline imitant un schall, ... regarde tour-à-tour le croquis de l'acteur et la tête de la belle, marie ensemble le schall et les cheveux, laisse tomber les deux bouts inégaux de son étoffe rouge sur l'épaule gauche, et coëffe la petite-maîtresse à la *Benjamin* ou à la *Siméon*, suivant le caractère plus ou moins prononcé de sa figure." Mlle Mars s'appelait de son véritable nom Anne-Françoise-Hippolyte Boutet.

[63] Louise Contat (1760–1813) fut plus connue encore que sa sœur Emilie Contat (1770–1846).

[64] Quand Jeanne Louise Baron, dite Léontine Fay, fille d'acteurs de province, débuta en 1821 à l'âge de onze ans à Paris au Gymnase, l'illustré publia plusieurs articles sur l'éducation et sur les modes d'enfant, accompagnés de gravures présentant des costumes d'enfant (par exemple la gr. 2001). Le succès de cette vedette fut tel que son père revint de province jouer avec son petit prodige des pièces écrites pour elle (*Mariage enfantin*; *La petite fille et le vieux garçon*; *Le bon papa*). Lorsque le public parisien fut las de ses pièces, Léontine se retira en province. Elle épousa en 1832 son collègue Volnys et entra avec lui à la Comédie Française. Son portrait se trouve dans la *Galerie historique des acteurs français*, Lyon 1877. – Marie Taglioni, fille de danseurs italiens et une des ballerines les plus appréciées du ballet romantique, débuta à Paris en 1827. Elle eut un grand succès dans *La Sylphide* (1832) où elle transforma la danse sur pointe en un moyen d'expression sublime de la poésie dansée.

textes se retrouvent dans ce magazine féminin. Si quelques noms de versificateurs réapparaissent pendant plusieurs années, ce sont plutôt des noms d'hommes : l'abbé Jacques Delille, Louis Dubois (voir p. 339), Charles-Louis Mollevaut (voir p. 340), Armand Gouffé, Prévost d'Iray, Sewrin, Fayolle, Millevoye, Ségur aîné, Pons de Verdun et Auguste de Labouisse.[65] Font exception quelques noms de femmes comme Mme Clément-Hémery, Mme Beaufort d'Hautpoul et Mme de Salm-Dyck dont nous avons déjà parlé (voir pp. 95, 101 et 102). Quant aux auteurs de romans, il en était de même. Ceux qui firent le plus parler d'eux n'étaient pas de sexe féminin : Charles-Antoine-Guillaume Pigault de l'Epinoy, dit Pigault-Lebrun (1753–1835) fut surnommé par le journal, le 12 octobre 1802, "le capitaine de l'armée des Romanciers français" ; et Charles-Victor Prévot, vicomte d'Arlincourt (1789–1856) fut l'auteur des romans les plus en vogue dans les années 1820.[66]

Le fait que l'illustré fut en quelque sorte un journal littéraire, a sûrement contribué à l'acceptation générale du magazine dans la bonne société. Il vit son tirage presque doubler entre 1803 et 1813, de 1 400 exemplaires au chiffre "inouï" de 2 400 cahiers, pour atteindre 2 500 exemplaires en 1827, chiffre stable jusqu'en 1830. Ces chiffres sont basés sur le nombre des abonnés dans les départements et sur nos observations faites pour d'autres années.[67] Il grimpa à la deuxième place parmi les 36 magazines non quotidiens envoyés par la poste dans les départements, juste après le *Journal de l'Enregistrement*. Son tirage était considérable même par rapport à celui des quotidiens.[68] Jusqu'en 1818, dans le secteur des périodiques de mode, il n'eut même pas de

[65] Sur ces poètes, voir *L'Almanach littéraire ou Etrennes d'Apollon*, publié par Aquin de Chateaulion et Lucas de Rochemont. Voir aussi J. Pouget-Brunereau, pp. 145–155.

[66] Sur le vicomte d'Arlincourt, voir p. 246. Sur la prédilection du public pour les romans on est renseigné par un passage du *Journal des Dames* ... publié le 29 juin 1801 : "Qu'avez-vous de nouveau? dit-on en approchant de la boutique d'un libraire; et celui-ci, sans vous répondre, étale sur son comptoir une vingtaine de volumes, romans, romans et romans." Un autre passage du magazine, paru le 26 mars 1804, entame le même sujet : "On met tout en roman, l'histoire, les anecdotes, les pièces de théâtre." J. Pouget-Brunereau relève que des romans d'intrigue sentimentale, de voyage dans le temps et l'espace, du genre noir, souvent en style épistolaire, envahissaient alors les milieux littéraires (pp. 156–158).

[67] Etant donné que le nombre d'exemplaires vendus en province représentait en règle générale entre 50 et 60 pour cent du total des exemplaires vendus (voir p. 112 et Fig. 3.10), on peut calculer, pour 1803, à partir d'un nombre de 830 abonnements vendus dans les départements (Arch. Nat. 29 A 91, fol. 119), un tirage global d'environ 1 400 exemplaires; et pour 1813, quand il y a 1 488 abonnés dans les départements (Arch. Nat. AF IV 1049, dos. 8, fol. 25), un total de 2 400 abonnés. Pour 1827, on connaît le tirage global grâce aux indications de l'imprimeur.

[68] En novembre 1813, *Le Moniteur Universel* expédiait 3 400 exemplaires dans les départements et le *Journal de Paris* 4 150 exemplaires. Seul le *Journal de l'Empire* en expédiait plus, jusqu'à 20 000 exemplaires. La plupart des autres quotidiens vendaient entre 500 et 1 000 copies : le *Mercure de France* par exemple vendait 688 exemplaires (Arch. Nat., AF IV 1049, dos. 8, fol. 25).

rival du tout. Une caricature présentant les titres les plus importants de 1814, place le *Journal des Modes* au centre de l'image, symbolisé par un carton de modiste à demi renversé, chancelant à mi-chemin entre des journaux de gauche et de droite. Ce numéro d'équilibriste permit au *Journal des Dames* ... de se maintenir debout quand l'empire avait déjà croulé (Fig. 3.7).

Figure 3.7 L'illustré au centre d'une caricature anonyme du *Journal des Arts* ... du 15 décembre 1814. Son titre se trouve sur un carton de modiste au milieu. Voici l'explication :

"Sur un Cénotaphe renfermant les cendres du *Mercure* ... s'élève le *Journal des Arts* sous la figure d'un *Nain Jaune*, armé d'un arc et d'un carquois rempli de traits; il les lance sur tous ceux qui l'environnent. Déjà le pauvre *Journal Royal*, sous la figure de *Bridoison*, en a reçu un dans la gorge ... Il laisse échapper ces mots : *Je suis encore plus bête que ces dames.* Il a à ses côtés la *Gazette de France* et la *Quotidienne*. *La Gazette* ... est représentée sous la figure d'une vieille décrépite en habit de cour ... (qui prononce les paroles *j'ai perdu tout mon bonheur, j'ai perdu mon franc parleur*), *La Quotidienne* sous les traits de la *None sanglante* (s'écrie) : *Guerre aux idées libérales!* ... Sur le devant du tableau, un bon bourgeois de Paris ... ronfle sur la seconde page du *Moniteur* et disparaît sous cette énorme feuille. A la gauche du Nain Jaune et sur le devant, on remarque ... le *Journal de Paris* à califourchon sur une barrique de vin de Bordeaux ... Il proclame gaiement *Vivent les idées libérales* ... (et) reçoit les pièces d'or qui tombent d'une sacoche percée, que tient à sa main le Cassandre du Tableau Parlant : c'est le *Journal des Débats*. Il regrette qu' ... *Ils sont passés mes jours de fête; ils sont passés, ils ne Reviendront plus* ... Enfin, à l'extrémité du tableau, se trouve le *Journal général de France* sous la figure d'Arlequin ... Le *Journal des Modes* a pour emblême un carton de modiste à demi renversé; enfin dans l'éloignement s'élève une pyramide en l'honneur des dieux inconnus (diis ignotis); elle contient les titres d'un grand nombre de journaux, dont la nomenclature a dû coûter beaucoup de recherches à l'auteur du dessin."

3.2 Diffusion et tirage

Une histoire du *Journal des Dames ...* serait incomplète si l'on ne se posait la question des lecteurs et abonnés. Qui lisait le périodique et où l'achetait-on? Malheureusement on n'a plus aucune trace des six registres cartonnés contenant les noms et lieux de résidence des abonnés, trouvés à la mort de La Mésangère dans ses bureaux. Mais on peut se renseigner à plusieurs autres sources : l'ensemble des lettres publiées par le périodique, avec mention de l'adresse des expéditeurs; les lieux de contrefaçon de l'illustré; les mandats-poste envoyés chez l'éditeur; et une liste des abonnés établie par l'avocat de l'éditeur en 1831.[69] Ces documents révèlent que le nombre des villes et bourgades où parvenait le périodique était considérable et que les abonnés et lecteurs résidaient moins dans les grandes villes que dans les bourgs, chefs-lieux et villages même les plus reculés. En Allemagne, par exemple, des villes à faible population comme Brünn, Ravensbourg, Hanau, Weimar et Aix-la-Chapelle comptaient un certain nombre d'admirateurs. Ce même phénomène est valable pour la Grande Bretagne, les Pays-Bas, l'Italie et la Belgique, ce que montre clairement Fig. 3.8. Aux Etats-Unis le périodique était lu à Boston et à Philadelphie.

La France n'était pas exempte de la demande des cahiers hors des grands centres d'urbanisation. Si l'on veut représenter la distribution en France, il est commode de répertorier les endroits sur deux cartes géographiques tant est grand leur nombre: d'une part sur cette carte présentant l'Europe (Fig. 3.8), d'autre part sur une carte qui montre uniquement la France (Fig. 3.9). La première marque les noms connus pour toutes les années de parution, la seconde les endroits supplémentaires d'abonnement en cours en février 1831, quand les successeurs de La Mésangère firent le bilan de l'entreprise.

On peut également présenter un graphique informant sur le pourcentage des cahiers vendus hors de Paris. Ce pourcentage ne s'établit que pour les années postérieures à 1831.[70] En comparant les chiffres d'une même année indiquant le tirage global et les livraisons vendues dans les départements et à l'étranger, on voit que plus de la moitié des exemplaires du *Journal*

[69] Pour la mention des six registres ainsi que pour la liste des abonnés en 1831, voir Arch. de Paris : D^4 U^1 176 et Arch. Nat. Grand Minutier III 1465. Voir aussi p. 82 de cet ouvrage.

[70] Pour la période avant 1831, on ne peut pas établir une comparaison parce qu'on a seulement les chiffres suivants : pour 1803 : 830 abonnés dans les départements (Arch. Nat. 29 AP 91 fol. 119); pour 1813 : 1 488 abonnés dans les départements (Arch. Nat. AF IV 1049, dos. 8, fol. 25); pour janvier 1827 : un tirage global de 2 500 exemplaires (Arch. Nat. F^{18} 52, décl. 490, n° 6940); pour juillet 1830 : un tirage global de 2 500 exemplaires (Arch. Nat. F^{18} 52, décl. 960, n° 3407 : les deux derniers chiffres sont de l'imprimeur Carpentier-Méricourt); de 1827 à 1830 : en moyenne environ 2 000 exemplaires vendus (selon le *Dictionnaire du luxe* de La Mésangère). Voir aussi p. 110.

Figure 3.8 Lieux de diffusion en Europe (pour la France en 1831, indication partielle seulement). Le *Journal des Dames et des Modes* n'était pas seulement lu dans les grands centres des pays européens mais dans beaucoup de villes à faible population. Pour certains pays, le Danemark, l'Espagne, la Pologne, la Russie, la Suède et la Turquie, on a trop peu d'information pour confirmer ce phénomène. Mais il est vraisemblable que le magazine y arrivait aussi plus loin que dans les capitales.

Figure 3.9 Lieux de diffusion du *Journal des Dames* ... en France en 1831. Certaines villes marquées sur la carte de l'Europe pour d'autres années de distribution n'y figurent plus. La taille des points indique approximativement l'importance des commandes d'abonnement.

des Dames ... se vendait hors du centre de la mode. En moyenne, pour la période de 1831 à 1839, le tirage global fut de mille soixante-dix-sept exemplaires, et le chiffre des abonnements hors de Paris s'élevait à cinq cent quatre-vingt-huit exemplaires. Pour être précis : cinquante quatre pour cent des ventes s'effectuaient loin de Paris (Fig. 3.10). Ce chiffre fut plus élevé que chez les autres illustrés de mode,[71] ce qui signifie que La Mésangère pouvait

[71] Voir notre étude séparée sur le tirage de grand nombre de journaux de mode (Annemarie Kleinert, Die Auflagen französischer Modezeitschriften aus der Zeit der Bürgermonarchie (1830–1848), *Publizistik*, 1979, pp. 84–106). Les chiffres sur le pourcentage des cahiers vendus en province montrent que, par exemple *La Mode*, vendait,

Années	1831	1832	1833	1834	1836	1837				1838							1839	moy.
	moyenne annuelle					sept.	oct.	nov.	déc.	jan.	fév.	mars	avr.	mai	juin	juil.	jan.	
Tirage	1082	1000	2000		990	905	990	1090		1025	1135	955	845	950	1020	1095		1077
Vente en province	576			760	649	517	531	550	613	595	614	603	610	607	651	648	310	588
%	53				65,5	57	54	50		58	54	63	72	63	64	59		54

Figure 3.10 Le tirage global et celui des exemplaires vendus en province de 1831 à 1839. Plus de la moitié des cahiers est envoyée dans les départements. Les chiffres des moyennes annuelles sont présentés par des cercles, ceux des moyennes mensuelles par des points. Les chiffres de ce tableau proviennent des documents suivants :

1831 : registres établis par La Mésangère et évalués par le notaire Chandru à la mort de l'éditeur (Arch. Nat. Grand Minutier III, 1465 et Arch. de la Seine D^4 U 1, 176);

1832 : indications de l'imprimeur Auguste Auffray (Arch. Nat. F^{18} 43);

1833 : indications de l'imprimeur Everat (Arch. Nat. F^{18} 72 B);

1834 : chiffre établi par la poste;

1836 à 1838, pour le tirage global: chiffres de l'administration du timbre prenant pour base "la quantité de papier soumise au timbre" (Arch. Nat. BB^{17} A 99 (14) et 103 (4)).

1836 à 1839, pour la vente dans les départements : chiffres établis par la poste sur "le nombre présumé des abonnés en province" (Arch. Nat. BB^{17} A 92 (2), 100 (15), 103 (4), 104 (2) et 109 (2)).

Pour 1832, 1833, 1834 et 1839, on ne peut pas calculer un pourcentage. De 1831 à 1836 il n'existe qu'une moyenne annuelle.

compter plus que ses concurrents sur la curiosité des lecteurs habitant loin de la capitale.

Le fait que le besoin de se tenir informé des nouveautés vestimentaires était ressenti plus fortement loin du siège de la mode qu'à Paris même s'explique en partie par le caractère rural de la France à l'époque. Avec ses trente millions d'âmes elle avait seulement trois villes, Paris, Marseille et Lyon qui dépassaient les 100 000 habitants. Quatre-vingt cinq pour cent de la population française vivait à la campagne, dont beaucoup de gentilshommes habitant leurs terres. Eux et l'élite bourgeoise et intellectuelle de chaque petit bourg appréciaient en général l'élégance et le savoir-vivre. Le maire, le médecin, l'apothicaire, le notaire, l'instituteur et même le prêtre tenaient souvent à adapter leur apparence mondaine aux règles de la vie parisienne. Un préfet du Nord au nom de Dieudonné exprime clairement en ce début du XIXe siècle que les modes et coutumes des campagnards avaient changé : "A l'exception des personnes d'un certain âge qui ont conservé les anciennes étoffes et les anciennes formes d'habit, généralement on remarque (à la campagne) plus de tendances à adopter des étoffes plus fines et des formes plus élégantes. Les modes légères des villes, dont les filles des gros fermiers prennent jusqu'aux plumes, aux fleurs, aux colifichets, gagnent insensiblement les classes les moins aisées et multiplient les dépenses avec les besoins ... C'est particulièrement dans les églises qu'on apercevait les dimanches cette tendance du luxe."[72]

Certaines valeurs de la civilisation ne restaient donc pas l'apanage des seuls citadins. Deux articles typiques qui ont pu attirer l'attention des lecteurs non parisiens reproduisent la correspondance entre un père habitant Nevers et un fils vivant à Paris, publiée les 20 et 31 mars 1807. Ils avaient pour but de montrer la différence des trains de vie à Paris et en province. A juste titre donc, le *Journal des Dames et des Modes* fut appelé "le code de la toilette chez les dames élégantes des provinces et de l'étranger."[73] Mais La Mésangère avait aussi le souci d'encourager les Parisiens à avoir l'esprit ouvert sur l'extérieur. Il recommandait beaucoup d'ouvrages sur les villes de province et les pays étrangers et incitait parfois ses lecteurs à acheter la mode provenant de villes comme Lyon ou Francfort qui avaient inspiré les Parisiens.[74]

---

en 1832, 17,68 pour cent des cahiers dans les départements et à l'étranger, c'est-à-dire que sur 2 263 exemplaires tirés, on en vendait seulement 400 hors de Paris (Arch. Nat. 29 AP 91 fol. 149). Si les autres journaux n'ont pas connu un aussi grand succès hors de la capitale, c'est peut-être parce qu'ils ne traitaient pas si souvent de sujets susceptibles d'intéresser les habitants des villes et bourgades de province ainsi que les étrangers.

[72] Cité dans J. Tulard, *Les Français sous Napoléon*, Paris 1978, p. 92.

[73] *Catalogue du Cabinet de feu M. La Mésangère*, Paris 1831, p. 8.

[74] Le 29 avril 1799, le journal présente un *chapeau cannelé* créé à Lyon et modifié à Paris. Pour Francfort, voir p. 126. Voici quelques livres recommandés décrivant l'étranger : *Vues,*

Comment s'effectuait l'envoi des cahiers dans les premières décennies de parution du journal où la vente en kiosque était inhabituelle? Outre la principale méthode de diffusion par abonnement pour une période de trois mois, six mois ou une année, il y eut à Paris la vente au numéro par des "crieurs de journaux" (voir plus haut Fig. 2.6). Ces marchands ambulants achetaient une partie de la livraison pour la revendre aux passants dans les rues de la capitale en ajoutant un petit supplément au prix des cahiers individuels. Vers 1813, la vente au numéro représentait autour de six à sept pour cent.[75] Bientôt à Paris, ces colporteurs eurent l'idée d'installer des kiosques. Le journal en parle avec enthousiasme le 5 août 1828 : "Il seroit (sic) difficile d'imaginer quelque chose de plus joli, de plus élégant que les deux nouveaux pavillons en forme de kiosque, qui, au Palais-Royal, servent de bureaux de distribution pour les journaux qu'on lit en plein air." Les abonnements fixes se réglaient à l'avance. Ils étaient envoyés chez les clients parisiens par des "expéditeurs d'abonnement", qui formaient dans la capitale un réseau spécial de porteurs, tandis qu'on les transportait par la poste vers les départements et à l'étranger, où il était également possible d'acquérir des numéros séparés chez des courtiers qui s'approvisionnaient auprès de la rédaction.[76]

La scène de l'arrivée de la diligence apportant le dernier numéro en province ou à l'étranger témoigne de la passion des lecteurs habitant loin de Paris. "Vîte (sic!), citoyen, envoyez-nous promptement votre journal; il dissipera les momens (sic) d'ennui que l'hiver nous prépare," se hâte d'écrire avec impatience un campagnard le 13 décembre 1798 à La Mésangère. La poste mettait au minimum quatre jours et quatre nuits pour franchir la distance Paris-Marseille. Mais ce délai était fréquemment allongé : des orages, des pluies diluviennes retardaient souvent le courrier, quand ce n'étaient pas des brigands armés ou, selon la conjoncture politique, la police ou les douaniers.[77] Un des moyens de tenir les journaux en bride, était d'interdire à la poste, pour le moindre grief, d'en transporter les numéros.[78]

Une autre lettre enthousiaste, envoyée de province par une mère et publiée par le cahier du 19 juin 1802, abonde dans le même sens : "Dans votre Feuille, Monsieur, portant avec elle le sceau de la moralité, vous avez tou-

Costumes, Mœurs et Usages de la Chine, par M. Alexandre (2 novembre 1802); *Voyage aux Indes, à l'Isle de Ceylan, dans la Mer Rouge, l'Abyssinie et l'Egypte*, par George, vicomte de Valentia, Londres 1809 (25 novembre 1811); *Voyage en Perse*, par M. de Kotzebue (31 octobre 1819); *Voyage aux Etats-Unis d'Amérique*, par Miss Wright (20 août 1823); *Voyage aux sources de la Gambie, en Afrique*, par M. Mollien (15 mai 1824); *Voyage dans la République de Colombie*, par M. Mollien (5 octobre 1824); *Lettres sur le Bengale*, par F. Deville (15 mars 1826); *Voyage à Péking*, par M. Timcovski (5 mai 1827), etc.

[75] A. Cabanis, *La Presse* ..., p. 145.

[76] Voir Honoré de Balzac, *Les Illusions Perdues*.

[77] Voir C. Bellanger et al., *Histoire générale de la presse française*, t. I., p. 440.

[78] F. Aulard, *Paris sous le Premier Empire*, t. I, p. VIII.

jours su parler des plaisirs de la capitale sans effaroucher les mœurs, et votre Journal, par ce moyen, peut être lu avec plaisir par les mères de famille, et communiqué sans danger à leurs demoiselles, auxquelles le goût inné de la parure et des modes le rend pour ainsi dire nécessaire. Pour ma fille aînée, elle l'attend toujours avec la même impatience qu'une femme aimante aspire après le retour de son époux, absent depuis long-tems; et quelles que soient ses occupations lorsque la poste nous l'apporte, elle quitte tout, sa toilette, ses maîtres, sa couturière et même sa marchande de modes pour le lire et surtout pour examiner la gravure." L'exubérance de la métaphore comparant le journal à un amant souligne l'ardente passion que ce guide du bon goût faisait naître dans le cœur des jeunes filles.

Une autre abonnée de province va jusqu'à avouer le 29 septembre 1812 que ses deux filles en âge de se marier apprennent "périodiquement tous les numéros du périodique par cœur" afin d'éblouir tous les soirs les soupirants les plus distingués, et qu'elles copient fidèlement toutes les gravures dans l'espoir de devenir des modèles "de grâce et de bon ton". Puisque certains cahiers contenaient des partitions de musique, ou à défaut des vers composés pour être chantés sur un air connu, on imagine fort bien les abonnées recevoir les numéros et se mettre au piano pour jouer la carmagnole ou la valse en vogue. La majorité des vers étaient d'une valeur éphémère, tout comme la plupart des extraits de contes ou de romans ou des "bouts-rimés à remplir". Ces derniers intégraient pleinement les lectrices dans le processus de la composition de l'illustré.

De ces provinciales si friandes de journaux de mode, Honoré de Balzac a fait un portrait vivant dans son roman *La Muse des départements* où Dinah de Baudraye fait copier les modèles parisiens par une couturière locale dès que les recommandations des grandes *faiseuses* de Paris lui sont communiquées. Gustave Flaubert a créé une provinciale plus célèbre encore, Madame Bovary. Dans l'imaginaire de ce personnage, l'auteur attribue un rôle important à la presse féminine.[79] L'héroïne s'en inspire pour changer complètement son apparence, puis s'en sert dans ses aventures amoureuses. Dès l'esquisse du roman, l'auteur mentionne la lecture de "Journaux de mode".[80] Dans la version finale, les illustrés de mode lus par Madame Bovary sont *La Corbeille* et *Le Sylphe des Salons* des années 1838 à 1839 et 1841 à 1842. Il s'agit de titres lancés après la mort de La Mésangère, à une époque où son journal n'était plus l'unique guide en matière de mode ou n'existait même plus. Ils reprenaient, pour ainsi dire, la succession du *Journal des Dames* ... Le premier magazine, *La Corbeille*, faisait même partie de l'"Association universelle

[79] Voir Annemarie Kleinert, Ein Modejournal des 19. Jahrhunderts und seine Leserin : « La Corbeille » und Madame Bovary, *Romanische Forschungen*, 1978, cah. 4, pp. 458–477.

[80] Voir l'édition présentée par J. Pommier et G. Leleu, Paris 1949, p. 4.

des journaux de modes . . . " à laquelle adhéra le *Journal des Dames* . . . dans les dernières années de son existence. Il a paru dans les années où Flaubert place l'action centrale de son récit.[81]

Les titres choisis par Flaubert parmi la trentaine de périodiques de modes publiés en 1838, date du début de l'abonnement aux deux revues, convenaient bien à une femme comme Madame Bovary, bien qu'il s'agît de journaux plutôt insignifiants.[82] Une vingtaine de feuilles de mode n'étaient pas conçues pour une femme comme Mme Bovary puisqu'elles étaient destinées aux gens de métiers comme les tailleurs et les modistes. Parmi les autres, on en trouve peu qui possédaient les qualités des périodiques du roman : un prix modique (six francs par an : *La Corbeille* coûtait effectivement six francs; la plupart des autres titres exigeait 36 francs comme le *Journal des Dames* . . .); des patrons de couture grandeur nature pour inviter la lectrice à coudre; des nouvelles romantiques qui n'étaient pas découpées en séquences pour permettre de les lire sans devoir attendre le numéro suivant; enfin, une quasi-absence de mode masculine. Ce dernier point convenait dans la mesure où Charles Bovary ne manifestait d'intérêt ni pour sa propre tenue vestimentaire ni pour les lectures de sa femme.

Flaubert a dépeint son héroïne, épouse d'un simple médecin de campagne de Normandie, comme le type même de la lectrice de province qui alimente ses rêves des idées reçues et des schémas de comportement proposés par sa lecture. Rappelons que les Bovary vivent au début de leur mariage en Normandie, dans ce même pays de Caux sur lequel La Mésangère publie une série de planches de costumes à part et qu'il décrit dans un chapitre de ses *Voyages en France*.[83] D'abord, ils habitent Tostes, tout petit village situé sur une grande route "qui étendait sans en finir son long ruban de poussière",[84] puis Yonville-l'Abbaye, bourg un peu plus grand, mais "paresseux" aussi, à huit lieues de Rouen, couché au fond d'une vallée le long d'une petite rivière,

[81] La BN conserve encore des cahiers de *La Corbeille* (1836–1878). Le second titre pourrait être un amalgame de cinq magazines différents, dont quatre sous le titre de *Sylphe* et un sous le titre de *La Sylphide, journal de modes, de littérature, de théâtres et de musique* (1839–1885). Une amie de Flaubert, Louise Colet, était temporairement collaboratrice de *La Sylphide*. La rubrique ≪ Modes ≫ fut tenue par une amie de Balzac, Mme d'Abrantès. *La Sylphide* fut identique à *La Corbeille* à partir de 1843.

[82] *La Corbeille* n'avait que 60 abonnés en province en 1841. Son tirage total était de 490 cahiers en décembre 1846 et de 636 en juillet 1847 (seulement les chiffres pour ces années sont connus), donc à peu près un dixième du chiffre de diffusion qu'avait eu l'ancien journal de La Mésangère dans les départements. Les divers titres de *Sylphe* avaient un tirage pareil : *Le Sylphe, journal des salons* (juin 1829 à août 1830); *Le Sylphe, littérature, beaux-arts, théâtres* (1845–1847); *Le Sylphe, journal de modes* (1847–1850); *Le Sylphe ou la Mode de Paris* (1857–1866).

[83] Pour la série *Costumes du pays de Caux* . . . , voir pp. 67, 100 et 358; pour les *Voyages en France*, voir p. 359.

[84] G. Flaubert, *Madame Bovary*, Paris : Le livre de poche 1972, p. 39.

et qui, contrairement à Tostes, avait une place centrale, une mairie, une église, un cimetière, une pharmacie, une auberge, des halles et des boutiques.

Si Emma Bovary n'a pas la possibilité de réaliser ses rêves en menant une vie fastueuse et en rivalisant d'élégance avec les Parisiennes, elle tente par la littérature de se rapprocher des riches. "Elle dévorait, sans en rien passer, tous les comptes rendus de premières représentations, de courses et de soirées, s'intéressait au début d'une chanteuse, à l'ouverture d'un magasin. Elle savait les modes nouvelles, l'adresse des bons tailleurs, les jours de Bois et d'Opéra ... Paris, plus vague que l'Océan, miroitait donc aux yeux d'Emma, dans une atmosphère vermeille ... Il y avait là des robes à queue, de grands mystères, des angoisses dissimulées sous des sourires ... Elle confondait, dans son désir, les sensualités du luxe avec les joies du cœur, l'élégance des habitudes et les délicatesses du sentiment."[85] Madame Bovary est l'archétype de la lectrice de ce genre de presse féminine. Elle a le loisir et le temps d'étudier chaque ligne du journal et elle a une foi quasi-religieuse dans les descriptions et les prescriptions des journaux de mode parisiens. "Paris. Quel nom démesuré! Elle se le répétait à demi-voix, pour se faire plaisir; il sonnait à ses oreilles comme un bourdon de cathédrale, il flamboyait à ses yeux."[86] – "Quant au reste du monde, il était perdu, sans place précise, et comme n'existant pas."[87]

Tout comme Emma, nombre de provinciales et d'étrangères semblent avoir pensé que vivre à la manière parisienne était le seul but concevable. L'aveugle confiance en "leur" journal est d'ailleurs un travers que Flaubert est loin d'être seul à railler. Des lettres d'abonnés mettent en garde contre cette naïveté dans le *Journal des Dames* ... même. Le 24 juillet 1803, un abonné d'Avalon raconte un petit fait qui se réfère au cahier reçu le 16 juillet 1803, avec la gravure 484 présentant une femme maniant une quenouille (voir la figure en couleur 6.1).[88] Le numéro complet n'étant pas arrivé à Avalon, seule la gravure a atteint le destinataire. "Tout en ... la trouvant fort jolie, une chose surprit; ce fut la quenouille et le fuseau que portoit (sic) la femme dont le modèle étoit (sic) censé avoir été pris parmi une des élégantes de la capitale : cette quenouille causa aussitôt une grande rumeur dans la ville. Comment, se dit-on, les femmes de Paris travaillent? C'est singulier," raconte l'abonné et il décrit les réactions des femmes d'Avalon. "Mes bonnes amies, vous le savez, dit l'une des Avalones, nous avons juré d'imiter en tout les Parisiennes ... ; c'est le genre de travailler, travaillons ... ; faites faire des quenouilles, des fuseaux, procurez vous du lin, et que demain aucune de nous ne se présente à la promenade que la quenouille au côté et le fu-

[85] Ibid., pp. 68/69.
[86] Ibid., p. 67.
[87] Ibid., p. 69.
[88] La gravure est numérotée 494 par erreur.

seau à la main." Une Parisienne étant arrivée à Avalon peu de temps après et les voyant toutes travailler la quenouille, l'abonné l'entendit interroger ces femmes : "Que faites-vous, mes amies, leur dit-elle, quoi, vous travaillez?... - Mais oui, c'est conformément à la gravure du Journal des Modes qui fait loi à Avalon." La Parisienne a tiré de son sac le journal entier et ébahi les Avalones en leur montrant à la fin du cahier la phrase "La quenouille est une licence du dessinateur."

D'autres articles du journal ne se lassent pas non plus de témoigner de la supériorité des Parisiennes. Les femmes de province, disent-ils, peuvent difficilement atteindre le savoir-vivre répandu à Paris.[89] Malgré cela, Emma essaie de mettre en pratique les consignes de sa lecture et organise sa vie quotidienne en conséquence. Elle change de femme de chambre et exige que la nouvelle s'habille comme une citadine. Elle veut que cette femme de chambre s'adresse à elle à la troisième personne, frappe avant d'entrer, observe certaines convenances lorsqu'elle sert à table et entretienne les vêtements de sa patronne comme on le ferait à Paris. Ensuite, elle refait toute sa garde-robe, achète des tissus au goût du jour, se fait confectionner des robes et acquiert quantité d'accessoires dont elle trouve la description dans ses journaux.

Une étude du vrai magazine *La Corbeille* révèle que ces modes y sont effectivement décrites. Dans le roman, on peut lire : "Elle portait une robe de chambre tout ouverte." (p. 70). *La Corbeille* recommande, à la date du 1er septembre 1843 : "jupe ouverte sur un dessous." Les étoffes de velours et de soie, de préférence de couleur jaune, les robes à queues, les corsages, les boutons d'or, les agrafes de diamants, les écharpes de dentelle, les larges rubans, les bas blancs, les délicates bottines, les chapeaux de paille décorés de fleurs artificielles ..., tout se retrouve, dans le roman et dans *La Corbeille*, où l'on se sert de paroles identiques. Pour les coiffures aussi Emma suit si bien les conseils de la presse féminine que ses voisines la comparent bientôt

[89] On peut lire dans le *Journal des Dames* ... à la date du 15 septembre 1807 : "Quand une Parisienne marche, tout marche, et le plus parfait niveau s'observe depuis les épaules jusqu'à la plante des pieds. Les femmes de province pensent trop qu'on les regarde, et elles s'occupent trop à regarder. Si elles se promènent avec leur mari, on croit que c'est leur amant; et si c'est un amant, on le prend pour un mari : la contrainte, comme l'abandon, les sert mal. Au spectacle, elles sont trop attentives ou jasent trop; (elles sont) toujours trop près de l'admiration ou de l'indifférence ... Quand elles font des visites, elles entrent gauchement, parlent beaucoup, et sont embarrassées pour sortir ... Dans un cercle elles prennent pour comptant les complimens (sic) que les hommes leur adressent, et y répondent avec un ton de reconnoissance (sic) et d'embarras. Epiant les modes et les outrant, il manque toujours quelque chose à leur toilette. Souvent elles ne savent où placer leurs mains ni comment tenir leur robe. Qu'elles étoient (sic) à plaindre, quand cette robe avoit (sic) une longue queue! Dans un clin-d'œil une femme de Paris relève deux aunes d'étoffe, et se dessine avec une grâce inimitable." Pour d'autres descriptions de femmes des petites villes et leur jalousie à l'égard des rivales parisiennes, voir les cahiers des 15 avril 1815 et 25 octobre 1838.

à une Parisienne (p. 157 du roman). Certaines vont jusqu'à lui reprocher une tenue peu seyante pour une femme habitant la campagne. Son habitude de fumer, mode décrite par *La Corbeille* à la date du 1er mars 1844, est un comportement mal accepté. En refusant d'y prêter attention, Emma affirme son désir de ne pas être confinée dans un endroit reculé de province. Elle veut se distinguer, donner le ton à son entourage et se faire imiter par d'autres femmes. En somme, en partageant la motivation de beaucoup de lectrices de la presse féminine, ses illustrés lui permettent de passer dans sa petite ville pour une dame de Paris. Une abonnée de province du *Journal des Dames* ... avoue avoir atteint le même but dans une lettre publiée par le cahier du 27 octobre 1803.

A mesure que le temps passe, la lecture exerce sur Emma une influence esthétique et morale de plus en plus forte. Quand les Bovary habitent le bourg plus grand, un journal de mode sert de médiateur entre Emma et un jeune homme dont elle tombe amoureuse. Grâce à la lecture, ils découvrent leur goût commun pour une vie faite de rêves. "Léon se mettait près d'elle; ils regardaient ensemble les gravures et s'attendaient au bas des pages."[90] Une sorte de conspiration est nourrie entre eux par le sentiment qu'il existe autre chose que la vie étriquée de province. L'amour ne mène pas tout de suite à l'adultère car Léon prend un emploi à Paris et laisse Emma de nouveau seule avec ses illusions. Mais quand un deuxième prétendant, le châtelain de l'endroit, remarque l'élégance de la jeune femme, il s'ensuit une liaison de deux ans avec ce châtelain, qui, lorsqu'elle cesse, laisse la jeune femme désespérée et prête à céder enfin à Léon, rencontré par hasard. Flaubert décrit la scène du rendez-vous en présentant le séducteur en attente, feuilletant et lisant "un vieux journal de modes".[91] Voilà encore ce leitmotiv du roman, mentionné à un moment décisif de l'histoire. Les dettes croissantes d'Emma, provoquées par son désir de vouloir ressembler aux personnages de ses lectures, finissent par mener au suicide inévitable.

Flaubert est un auteur qui connaissait fort bien la presse féminine parce qu'il avait fait en mars 1837 ses premières armes dans *Colibri, journal de littérature, des théâtres, des arts et des modes*, et qu'il publia, en février 1854, un article "Modes de Paris" dans le *Journal de Rouen*.[92] Mais d'autres ont également décrit l'influence des journaux de mode sur les femmes. L'auteur anonyme de l'ouvrage intitulé *Biographie indiscrète des publicistes* de 1826 relève aussi l'aspect nuisible de cette lecture : "Le journal des modes que

[90] *Madame Bovary*, p. 118.

[91] Ibid., p. 284.

[92] Sa connaissance du sujet est également attestée par les lettres échangées avec Louise Colet, de onze ans son aînée, alors collaboratrice de *Paris Elégant*, du *Journal des Femmes*, de *La Sylphide*, des *Muses de la Mode* et du *Passetemps des Dames et des Demoiselles*. Ils discutent en janvier et février 1854 du contenu des journaux féminins.

Figure 3.11 Caricature se moquant des charges du mariage. Une femme élégante peut peser lourd sur le budget du couple. Le billet pour l'abonnement au *Journal des Modes*, visible en haut du bras gauche du mari (et marqué ici par une flèche), n'est qu'une des dépenses qui constituent le fardeau du ménage. Dessin intitulé « Anecdote française d'après les mille et un modèles du jour », édité par Charon, Martinet et Bance aîné.

publie M. de la Messangère (sic!) fait le délice des dames et le désespoir des maris : l'abonnement n'est pas ce qui charge, il est vrai, le budget du ménage; mais ce sont ces chapeaux, ces robes, ces cachemires, ces fleurs, ces panaches si élégamment dessinés dans les gravures qui accompagnent les quelques mots de prose et de vers qui forment ce recueil si cher au beau sexe." La même plainte est exprimée par une caricature de l'époque (Fig. 3.11) qui présente

une élégante sur les épaules de son mari, le *Journal des Modes* et plusieurs factures entre elle et lui. La plainte est encore avancée par certains maris d'abonnées du journal dans des lettres envoyées à La Mésangère.

Une autre source de mécontentement réside dans le fait que le costume régional disparaît peu à peu, sauf pour les occasions exceptionnelles, et que la tradition, valeur cultivée jusqu'alors dans les départements et à l'étranger, est de moins en moins appréciée. Nous l'avons déjà vu : les modes régionales en France et en Europe perdaient leur variété sous l'influence du journalisme. Un nivellement s'opérait partout en Europe, avec l'évidente supériorité des produits parisiens. "Il est un pays qu'elle (la mode) habite de préférence à tout autre; ce pays est la France, et sa ville favorite est Paris," peut-on lire dans l'illustré à la date du 25 janvier 1803.[93] Evidemment, face à l'étranger les Français se sentaient fiers de leur nation en voyant la mode parisienne portée partout où se manifestait l'influence européenne. Le journal souligne le 15 août 1822 que leurs produits sont même devenus partie intégrante de la vie quotidienne outre-mer : "Ce n'est point à Paris et en France seulement que l'on porte des *blouses*; elles ont déjà passé les mers, et une maison de commerce de la capitale vient d'en expédier *cinq cents*, tant en mousseline et en perkale (sic), qu'en batiste, en toile et en linon écru, pour les Etats-Unis d'Amérique." Ainsi fut renforcée chez les Français la croyance en l'universalité de leur culture.[94] Le cahier du 31 janvier 1818 allait même jusqu'à vouloir faire de la langue française, "s'il se peut, la langue universelle de l'Europe." Se réclamer de la France devint chose désirable, le même costume prôné de tous côtés fut signe d'un mouvement unificateur dans toutes les régions de la France. "Et au milieu de toutes les modes, nous n'avons... qu'une mode, qu'un sentiment, et nous sommes heureux grâce à votre Journal," avoue un lecteur le 5 décembre 1810.

Beaucoup de cahiers se moquaient des autres nations, surtout de l'Angleterre, ennemi depuis des siècles.[95] Selon le magazine, Mme de Staël n'a loué les Anglais que pour exciter le zèle des Français et faire ressortir leur

[93] La même idée est exprimée à plusieurs reprises, par exemple le 20 septembre 1818 : "Paris ... seroit-elle (sic) pour les dames de tous les pays, la terre classique du plaisir et de la mode?"

[94] Sur les tendances nationales de la mode française au temps de la Révolution, voir Annemarie Kleinert, La Mode - Miroir de la Révolution française, art. cit. Pour d'autres époques, voir P. Simmaire, *La Mode et l'anglomanie sous le Directoire et le Consulat*, Paris 1936. Il manque une étude générale sur la diffusion de ce genre d'opinions par les journaux de mode.

[95] "Les Anglaises qui viennent à Paris prennent nos modes," écrit la rédaction le 15 septembre 1818, "et pour se faire belles et nous séduire, s'habillent en petites-maîtresses Parisiennes (sic); c'est fort bien fait à elles. Mais que penser des Parisiennes, qui, par un motif pareil, dans le même but, et par une coquetterie peu patriotique et mal entendue, affectent les habitudes de Londres et s'habillent à l'anglaise?"

supériorité.[96] La Mésangère ripostait ainsi à l'anglomanie assez répandue en France. Le 10 octobre 1819, les *Lettres sur l'Angleterre* de Madame Davot lui servent de prétexte pour constater que rien n'est comparable à la grâce française. Parfois il publiait des articles anglophobes en comparant les mœurs ou les personnages célèbres des deux pays. Le 20 janvier 1805, il faisait une comparaison entre Madame de Sévigné et Lady Montagu pour constater que le talent de la première était largement supérieur à celui de cette dernière et que le comportement des Français était d'un ton plus juste et d'un goût plus sûr que celui des Anglais.[97] L'éditeur déplorait aussi, à la date du 10 octobre 1819, que des mots anglais passent dans la langue française. Cette représentation négative des Anglais - le mauvais goût dans les vêtements, l'autosatisfaction, l'uniformité de leur comportement ...- a laissé des traces. "Elle contribue à développer des schémas qui perdurent jusqu'aujourd'hui," écrit Jeanne Pouget-Brunereau (p. 488).

A l'étranger se manifesta à certains moments le désir d'un retour à une mode nationale. Ce fut surtout après la défaite de Napoléon, au temps du Congrès de Vienne, en 1814 et 1815, à l'occasion de l'anniversaire des batailles qui avaient chassé l'empereur. L'édition de Francfort du *Journal des Dames* ... propose alors aux lectrices et lecteurs allemands de s'habiller *à l'allemande*, en présentant plusieurs illustrations qui arborent des vêtements créés par des couturiers de Francfort et faits de tissus fabriqués en Allemagne.[98] Mais au fond, selon l'historien Deneke,[99] les tailleurs responsables du costume national proposé à Francfort, messieurs Löslein et Fritze et la couturière Ludwig, avaient été inspirés par les idées inventées à Paris auxquelles ils avaient ajouté de légères modifications. On atteste que ces costumes nationaux étaient portés par plusieurs hommes et femmes de Francfort (Fig. 3.12).

Il est aussi vrai que les voisins de la France, dans les premières décennies du XIXe siècle, prenaient de plus en plus conscience de la richesse de leur patrimoine. La Prusse et l'Italie préparaient la formation d'Etats particuliers. Le romantisme naissant aimait à se référer à l'héritage du moyen âge et

[96] Compte rendu et extraits des *Considérations sur la Révolution française* par Mme de Staël, publiés les 31 mai et 25 juillet 1818. Sur la partialité de ces articles, voir J. Pouget-Brunereau, *Presse féminine et critique littéraire* ..., p. 463.

[97] Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné (1626–1696), auteur de nombreuses *Lettres* publiées peu après sa mort. Mary Pierrepont, lady Wortley Montagu (1689–1762), également auteur de nombreuses lettres, publiées en 1763. On a appelé cette dernière la Sévigné anglaise.

[98] Voir les cahiers des 6 et 27 novembre 1814 (gr. 45 et 48), puis des 8 janvier, 5 mars, 7 mai et 8 octobre 1815.

[99] B. Deneke, Beiträge zur Geschichte nationaler Tendenzen in der Mode 1770–1815. Eine Studie zur deutschen Volkstracht von 1814/15, *Schriften des Historischen Museums Frankfurt a.M.*, 12, 1966, pp. 211–252.

Figure 3.12 Au temps du Congrès de Vienne, l'étranger n'obéit plus à la mode française. Ici deux planches de 1815, résultat de cette situation. Celle de gauche est tirée de l'édition de Francfort du *Journal des Dames et des Modes*, qui présente un costume inventé à Francfort au lieu de montrer, comme d'habitude, des copies de gravures de journaux publiés ailleurs. L'artiste Friedrich Neubauer qui dessinait et gravait cette figure, a cette fois-ci mis sa signature en bas de l'image, ce qui arrivait rarement. La planche de droite, tirée de la série satirique du *Bon Genre* éditée au bureau du journal, ridiculise la mode anglaise de 1815, trop dominante selon La Mésangère.

à propager une idéologie nationale. Le magazine commente cette tendance avec ironie au moment où la suprématie française est remise en question. Il écrit à la fin de l'année 1814 : "Le costume des hommes est une macédoine ridicule de tous les costumes de l'Europe. Le pantalon russe, l'habit anglois (sic) à longue taille, les redingotes polonoises (sic) forment un amalgame où l'on ne retrouve plus rien de français. On seroit (sic) tenté de croire que les tailleurs vont tous les matins prendre l'ordre du jour chez les ambassadeurs étrangers."

Or, la tentative de 1814/15 resta la seule du *Journal des Dames* ... de Francfort pour introduire une mode allemande. La Mésangère dut d'ailleurs se modérer en 1815 pour ne pas trop vexer les nations étrangères par le caractère caricatural trop accusé de quelques dessins composés pour *Le Bon Genre*. Après réflexion, il ordonna de ne pas graver une aquarelle de Lanté intitulée *Costumes Etrangers* présentant des officiers russes et anglais dans

des attitudes grotesques.[100] Le 5 juin 1816, il continue de défendre ses compatriotes en rendant compte d'un ouvrage intitulé *Les Français justifiés du reproche de légèreté*, par J.J. Lemoine. Plus tard, vers 1837, les costumes étrangers ou régionaux ne sont portés par les dames distinguées qu'à l'occasion des bals costumés.[101] La situation ne tardera pas à se normaliser, avec le retour de la prédominance de la mode française et sa poursuite presque sans interruption jusqu'au XXe siècle.

3.3 Abonnés et lecteurs

Faute d'une documentation de l'époque sur l'âge, la condition sociale et le sexe des personnes intéressées par le périodique, une typologie qui donnerait des renseignements précis est difficile à établir. Ce problème existe aussi pour d'autres périodiques anciens, par exemple pour le *Journal des Savants* qui, selon certains, "était pour les hommes ce que le *Journal des Dames* était pour les femmes".[102] Malgré cela, les chercheurs ont publié une typologie pour le *Journal des Savants*, distinguant entre le lecteur curieux, le professionnel de la lecture, l'amateur et le spécialiste.[103] Appliquée aux personnes intéressées par le *Journal des Dames* ..., cette typologie ferait la distinction entre le curieux avide de nouvelles qui voit dans l'illustré une source de divertissement et de sociabilité; le professionnel de la lecture représenté par la catégorie des libraires, bibliothécaires et directeurs de cabinets de lecture, puis les auteurs, acteurs et actrices désireux de connaître ce qu'on a écrit sur eux; l'amateur qui serait la personne élégante à la recherche de nouveaux vêtements ainsi que le bibliophile voulant collectionner l'illustré; enfin le spécialiste identique au professionnel de la mode, le tailleur, la marchande de mode ou la modiste qui y trouvaient l'inspiration nécessaire à leur métier. Mais cette distinction étant assez vague, il convient de chercher des informations plus explicites soit dans les illustrations dont les modèles sont censés être pris dans l'univers réel du public, soit dans le courrier des lecteurs publié par le périodique.[104] Une

[100] Fait relevé par Léon Moussinac à propos de la réimpression du *Bon Genre*, publiée de 1928 à 1931.

[101] Voir les "travestissements" présentés par le journal en janvier et février 1837.

[102] Déjà en 1759, le fondateur du premier périodique au titre de *Journal des Dames*, Charles Thorel de Campigneulles, a fait une comparaison entre le *Journal des Savants* pour hommes, qui existait déjà, et le journal qu'il était en train de lancer (*Nouveaux essais*, 12, cité par N. Rattner-Gelbart, p. 42). Le *Journal des Dames et des Modes* du 25 août 1820 continue de comparer ces deux périodiques.

[103] J.-P. Vittu, Diffusion et réception du « Journal des Savants » de 1665 à 1714, dans : *La Diffusion et la lecture des journaux de langue française sous l'Ancien Régime*, Amsterdam 1988, pp. 167–175.

[104] Il faut croire que la plupart des lettres publiées étaient authentiques, mais évidemment, il se peut aussi que plusieurs aient été inventées par les journalistes.

telle étude révèle aussi les réactions provoquées par les numéros déjà parus ainsi que les souhaits émis pour les livraisons futures.

En examinant les remarques sur l'âge des destinataires de la revue, on constate qu'elle s'adressait surtout aux femmes de 18 à 40 ans, comme la plupart des journaux féminins de l'époque. "Madame a trente-six ans," peut-on lire à la date du 31 octobre 1821, "elle paroît (sic) en avoir trente ... Mariée avant son quinzième printems (sic), elle a deux filles aussi grandes qu'elle et dont l'éducation est parfaite." La femme-cible était donc épouse et mère en plein épanouissement de sa vie. Pourtant, les dames et hommes âgés revendiquaient également le droit de ne pas être exclus des préoccupations de la rédaction. "Nous sommes coquettes à tout âge", écrivait une dame en août 1799, en pressant La Mésangère de présenter des vêtements qui estompent l'irréparable outrage du temps. La beauté étant par essence un thème axé sur les plus jeunes, il s'avérait difficile de céder systématiquement à cette demande. Cependant, au fil des années, l'équipe de rédaction vieillissait, et l'âge des lectrices, du fait même de leur grande fidélité à un illustré si durable, avançait inéluctablement. De plus en plus, les abonnées réclamaient une contrepartie pour leur loyauté au titre, telle cette lectrice qui prit la plume le 15 avril 1827 pour suggérer que l'éditeur diffuse au début de chaque saison une mode pour les personnes de 40 à 60 ans. Bien qu'en 1827 La Mésangère ait atteint lui-même l'âge respectable de soixante-cinq ans passés, il ne sut pas comment répondre : il avait en vain cherché à trouver des modèles pour les dames d'un certain âge. "Toutes les robes," rapporta-t-il le 31 mai 1827, "ressemblent à celles portées par les merveilleuses de vingt ans."[105] Peu après, son journal connut une chute de tirage et perdit la première place parmi les journaux de mode. "Vous oubliez, sans doute," avait déjà rappelé une vicomtesse d'un âge avancé le 30 septembre 1822, qui réunissait chez elle "la fleur de la société" de sa petite ville, "que la majeure partie des dames auxquelles vous avez dû les agrémens (sic) de vos belles années, sont aujourd'hui vieilles comme moi."

Les jeunes lecteurs étaient l'autre extrême. Deux à cinq pour cent des gravures présentent des modèles pour enfants et adolescents de différentes tranches d'âge, depuis les enfants d'un an et demi jusqu'aux adolescents de

[105] A défaut, La Mésangère publie de temps à autre des comptes rendus d'ouvrages destinés aux personnes âgées, par exemple le 5 juin 1829 : *Métamorphoses de la chevelure suivies d'un aperçu sur la calvitie*, par P. Villaret; ou *La Gérocomie, ou Code ... pour conduire les Individus des deux Sexes à une longue vie, en les dérobant à la douleur et aux infirmités*, par M. Millet. Le 9 février 1803, il avait cité Oliver Goldsmith (1730–1774) : "Dites à une femme de trente ans ... qu'elle en a cinquante, vous la fâcherez beaucoup moins que si vous lui en donniez vingt-neuf. Dans le premier cas, elle vous regarde comme un imbécille (sic), auquel il ne faut pas faire attention; dans le second, comme un homme qui lui apprend qu'elle paroît (sic) son âge."

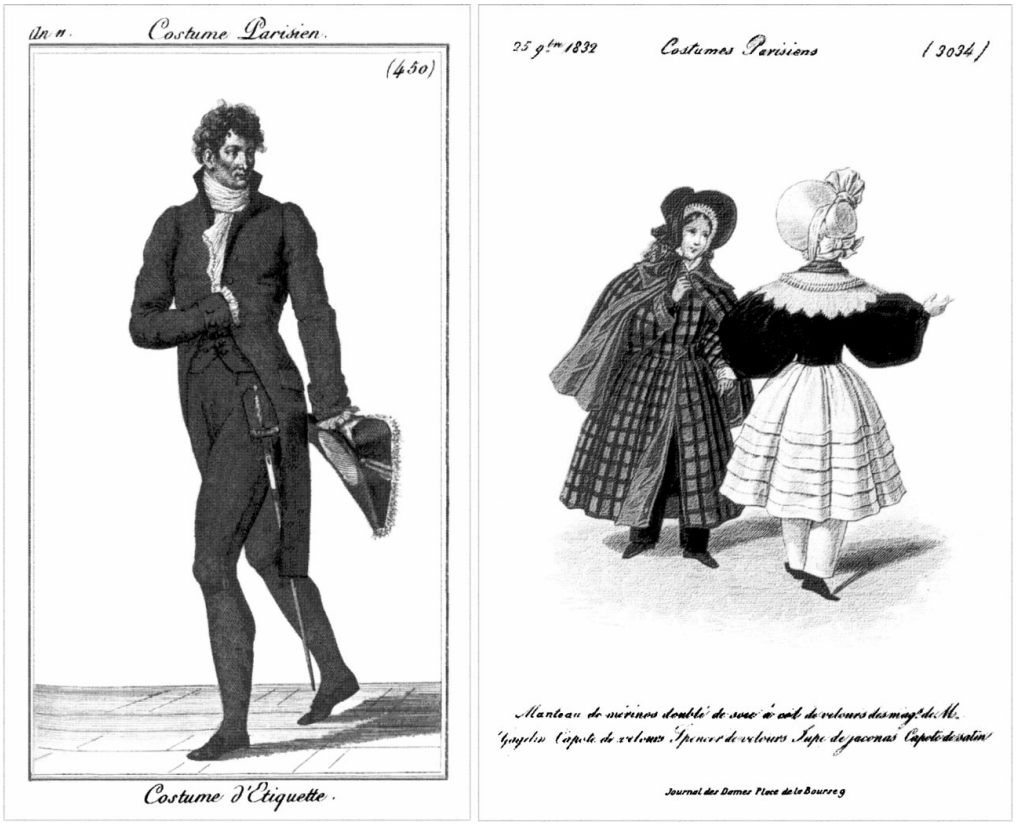


Figure 3.13 Le journal s'adresse aux personnes jeunes et âgées, femmes et hommes, garçons et filles. Ici à gauche un homme qui n'est plus jeune, montré par la gravure 450 du 19 février 1803 (= 10 pluviôse an 11); à droite deux jeunes filles en pleine époque romantique, modèles de la gravure 3034 du 25 novembre 1832.

dix-sept ans[106] (voir Fig. 3.13 et aussi Fig. 1.1 et la figure en couleur 6.3). Bien sûr, les articles sur la mode pour enfants devaient être lus surtout par les mères. D'autre part, on observe que les grandes personnes trouvaient convenable que les enfants qui savaient lire se mettent eux aussi à feuilleter le journal. Le 15 juin 1821 une petite fille à peine en âge d'écrire demandait à La Mésangère de faire dessiner un modèle pour petites filles de six à huit ans. Sa mère, disait-elle, lui avait promis une nouvelle robe dès la parution de la gravure-guide. En attendant, elle expliquait qu'elle habillait ses poupées comme "les belles dames dont vous envoyez les portraits par la poste ... Quand je serai grande comme ma petite maman, je m'abonnerai

[106] Gravure 221 : groupe d'enfants; gr. 452 : pour enfants d'un an et demi; gr. 1662 et 1994 : pour enfants de quatre ans environ; gr. 1325 : pour "Enfants de 11 à 12 Ans"; gr. 1350 : garçon de treize ans environ; les gr. 732 et 753 : sous-titrées "très-Jeune Homme"; gr. 816 : une jeune fille adolescente en train d'attraper un papillon.

au Journal des Modes de Paris, pour moi toute seule." Le journal faisait également œuvre d'éducation en publiant des poèmes dont les vers édifiants étaient envoyés par des fillettes de treize à dix-sept ans, comme ceux du 25 octobre 1797 et du 24 février 1799. Deux lettres écrites les 21 mars 1799 et 25 février 1821 attestent que des filles âgées de seize ans étaient des lectrices assidues du journal. L'une d'elles rapporte que sa tante lui fera faire une robe aussitôt que l'on en verra une dans le périodique. "Avec quelle impatience je vais attendre le prochain Numéro de votre Journal : car il est aussi dédié aux Demoiselles, n'est-ce pas?" s'enquière-t-elle. De longs articles dans les cahiers des 20 août 1817 et 10 février 1826 décrivent la distribution des prix au collège et des soirées d'enfants de deux à douze ans. De tels articles n'étaient sûrement pas lus seulement par les adultes. Bref, l'illustré se faisait connaître des jeunes filles et mettait en place le processus d'encadrement qui ferait d'elles plus tard des passionnées de mode et des abonnées de la presse féminine.[107]

La condition sociale des lecteurs et abonnés est également à prendre en compte pour établir une typologie précise. Les documents révèlent que l'illustré n'était pas uniquement lu par ceux qui étaient "de la meilleure et de la plus haute société", dont parlait dans un habile plaidoyer pro domo le cahier du 28 février 1838. En effet, chaque abonnement avait des lecteurs supplémentaires qui étaient en moyenne de rang social inférieur à celui de l'abonné et souvent analphabètes. C'était une foule de petites gens qui témoignaient d'une curiosité esthétique assez grande pour jeter au moins un coup d'œil sur les gravures, en de nombreux cas à défaut de pouvoir lire les articles.[108] Pour ces personnes, feuilleter le journal était gratuit, bien avant que l'on se mette à distribuer la presse féminine dans les salons de coiffure ou les salles d'attente des cabinets dentaires. Car dans les bonnes maisons du XIXe siècle, le personnel domestique, les visiteurs, les répétiteurs et les adolescents, quand ils avaient du vague à l'âme, feuilletaient les pages tout autant que les abonnés officiels. S'ils n'étaient pas capables de lire eux-mêmes, ils se faisaient lire certains passages. On comptait aussi parmi les lectrices les employées de marchands de nouveautés et quelques ouvrières de la mode

[107] Des journaux pour enfants commencent à paraître à la même époque que les journaux de mode, vers la fin du XVIIIe siècle (voir Ch. Diavita-Bohlen, *Die Kinder- und Jugendpresse des 19. Jahrhunderts in Frankreich*, Munich, thèse 1975, puis A. Fourment, *Histoire de la presse des jeunes et des journaux d'enfants, 1768–1988*, Paris 1987). Dans les années 1840 et 1850 paraît un grand nombre de journaux de mode destinés aux enfants et demoiselles : *La Mode des Demoiselles* (1845–48), *La Mode des Enfants* (1853–54), *Le Moniteur des Modes de l'Enfance* (1857–68).

[108] L'analphabétisme féminin était alors très supérieur à celui des hommes, surtout dans les classes populaires. "A Toulouse, en 1785, quatre-vingts pour cent des femmes sont incapables de signer leur contrat de mariage, alors que cinquante-quatre pour cent des hommes signaient convenablement." (J. Godechot, préface à l'ouvrage d'E. Sullerot).

des grandes villes. Quelques articles traitaient de l'habitude du personnel de sortir le soir pour se mêler à la bonne société. Souvent les femmes de chambre empruntaient les robes de leurs maîtresses, avec ou sans leur permission. "Fiez-vous-y", écrivait le journal le 20 mai 1813, "car on ne sait jamais qui se cache sous une toilette." Et le 25 septembre 1823 on peut lire : "Le bon genre exige que le domestique d'un élégant ait une mise élégante." Enfin, une servante constate dans une lettre adressée au journal le 15 juin 1828, qu'il serait inconvenant que "la femme de chambre d'une personne qui se met aussi bien que Madame ne fût pas à la mode."[109]

Il arrivait que des employés de la poste volaient les cahiers ou seulement les gravures afin de les revendre à prix réduit.[110] Pour empêcher que les gens moins aisés aient envie de se procurer ainsi l'information sur la mode et parce que La Mésangère voulait que les basses catégories sociales soient bien habillées, il publia deux séries de planches de mode à part, presque sans texte, paraissant de façon plus espacée et surtout moins chères que l'abonnement au magazine : de 1816 à 1827 cinquante planches intitulées *Costumes des Marchandes et Ouvrières de Paris*,[111] et de 1817 à 1828 quatorze gravures portant le titre de *Costumes et coiffures des Parisiennes de haute et moyenne classe*. Un *Annuaire des Modes de Paris*, qui ne coûtait que cinq francs, présenta en 1814 douze illustrations et six en 1815. S'y ajoutaient quelques gravures de l'illustré montrant des mannequins issus des basses classes. On y trouve des domestiques et laquais (gr. 3176, 3348 et 3466 du journal) et des marchandes et ouvrières à la mode (Fig. 3.14).

Les avantages d'une vie simple sont par ailleurs mille fois décrits par la rédaction. Par exemple le 17 août 1799, elle s'indigne d'une maîtresse de maison qui agace sa femme de chambre en l'appelant à l'excès avec ses sonnettes. Ou encore le 30 septembre 1807, quand elle cite un poème qui loue l'intérêt d'une existence où l'on se consacre soi-même à toutes les occupations quotidiennes. Pour faire rire les lectrices issues d'une couche sociale inférieure, La Mésangère n'hésite pas à publier l'échantillon plein de fautes d'orthographe d'une dame étrangère. "Cela venge (les demoiselles du Marais) de la supériorité qu'affectent les dames des beaux quartiers,"écrit-il le 15 octobre 1813. Il

[109] D'autres remarques de ce genre se trouvent dans les cahiers des 10 et 25 octobre 1823.

[110] La Mésangère s'indigne souvent de ces vols. Ainsi écrit-il le 19 juillet 1802 dans une lettre envoyée à F. Desvignes : "Si ton épouse a reçu des journaux sans gravures, c'est une infidélité des employés de la poste et vraisemblement à la poste de Paris : à cause des gravures, on vole mes journaux à poignées." (Arch. Mun. de Baugé). Dans son journal, il note le 15 mars 1818 : "M. le Conseiller-d'Etat, Directeur-général des Postes, vient d'adresser aux Directeurs et Contrôleurs, une circulaire par laquelle il leur annonce qu'ayant reçu de nombreuses réclamations relativement à des abus et des infidélités commis dans l'envoi des journaux et des brochures, il a pris des mesures efficaces pour les réprimer, et punir d'une manière exemplaire les Employés qui s'en rendroient (sic) coupables."

[111] Voir p. 362 et J. Grand-Carteret, *XIX*^{e} *siècle*, p. 184.

Figure 3.14 Le journal n'est pas exclusivement destiné aux gens aisés. Il montre plusieurs modèles pour domestiques et ouvrières à la mode. Ici les planches 382 et 508 des 5 mai 1802 et 2 novembre 1803. Le commentaire de la deuxième gravure précise : *"Otez à cette figure le tablier et le carton; et sur le devant du chapeau, dans le creux des plis, mettez une touffe de fleurs; ce costume cessera d'être celui d'une ouvrière en mode."*

incite aussi les personnes riches à faire l'aumône, par exemple le 25 mars 1815 : "Lorsque tu veux secourir la misère que rien ne te retienne, rien! N'attends pas pour faire le bien qu'il ne soit plus temps de le faire." Et il recommande la lecture d'ouvrages comme *Des Prisons telles qu'elles sont, et telles qu'elles devroient être*.[112] Le 25 février 1822, il remarque que des femmes de lettres existent "dans tous les milieux" et il fait état d'un nouveau roman à succès écrit par une portière qui "vend (son) ouvrage dans sa loge, rue de Sèvres, n° 42".[113] Avec la Révolution "le progrès du regard esthétique est descendu des sphères mondaines aux couches larges de la population," constate Daniel Roche dans son aperçu sur les changements sociaux de l'époque. "Le spectacle de la rue a perdu de ses contrastes, les signes de reconnaissance so-

[112] Le livre de Louis-René Villermé est annoncé le 5 mars 1820.
[113] Il s'agit de *Fidélia, ou le Voile noir*, par Mme Bayoud, née Métuel.

ciale se sont affaiblis."[114] Le journal de La Mésangère a aidé au processus de démocratisation du goût. Il allait au devant du désir général de se conformer aux règles de l'élégance sans être pourtant un périodique de mode destiné au menu peuple. Ces derniers magazines, écrits pour les basses classes sociales, ne virent le jour que bien après la fin de la parution de l'illustré, dans les années 1850.[115]

Une lettre publiée le 18 février 1799 par le *Journal des Dames* ... confirme que l'illustré avait plus de lecteurs que d'abonnés. Tandis que le nombre de ces derniers varie entre mille et deux mille cinq cents, selon les années, il semble avoir été lu par environ onze mille personnes, sans parler de l'élargissement de l'audience dû aux contrefaçons éditées à l'étranger. Ce rapport entre abonnés et lecteurs est comparable à celui d'autres journaux.[116] Dans les immeubles à plusieurs étages, les locataires moins aisés, dont ceux de la petite bourgeoisie, lisaient souvent le journal chez la portière avant que les véritables abonnés ne se lèvent.[117] En province, plusieurs familles se cotisaient souvent pour payer un seul abonnement : "Nous ne recevons qu'un Numéro pour nous tous," remarqua un abonné le 24 juillet 1803. "Le soir, il est lu publiquement à la société, pour l'instruction de ceux qui, n'étant pas assez fortunés, ne sont point compris dans l'abonnement, et pour le plaisir des abonnés, dont plusieurs aiment à le relire deux fois. L'article de modes est

[114] D. Roche, Apparences révolutionnaires ou révolution des apparences, *Modes et Révolutions*, Paris 1989, pp. 105–127. Dans son livre sur *La Culture des apparences*, Roche note qu'une vulgarisation a généralisé les habitudes "à des cercles sociaux de plus en plus variés." (p. 420).

[115] Le premier périodique de mode destiné aux ouvrières s'appelle le *Journal de la Fille Laborieuse* (1854). Il est précédé par des journaux *féministes*, édités souvent par des ouvrières, mais qui ne traitaient pas de mode. Pour les journaux féministes, voir p. 226 de cet ouvrage, puis les livres de J. Larnac, *Histoire de la littérature féminine en France*, Paris, 5e éd. 1929, pp. 186/187; Li Dzeh Djen, *La Presse féministe en France de 1869 à 1914*, Paris (thèse dact.) 1934; S. Schürch, *Les périodiques féministes. Essai historique et iconographique*, Genève (travail de diplôme) 1942; L. Adler, *A l'Aube du féminisme*, Paris 1979.

[116] Roederer (cité par A. Cabanis, *La Presse* ..., p. 314) a évalué pour les journaux de l'Empire que "chacun passe entre les mains d'une dizaine de lecteurs (jusqu'à soixante lecteurs pour les journaux exposés dans les cabinets de lecture)." Le *Journal des Débats* a cinq à six lecteurs par acheteur en mai 1820 (R. Jakoby, p. 51), le *Constitutionnel* de 1825 un chiffre de seize lecteurs par exemplaire vendu (M. Mouchon, *Le Constitutionnel*, Paris 1968, p. 192), le *Compilateur* de 1829 sept à dix lecteurs par exemplaire vendu (*Statistique de la presse en France*). En 1832, le périodique anglais le *Penny Magazine* compte cinq lecteurs par acheteur.

[117] Honoré de Balzac décrit ce processus dans son roman *Le Cousin Pons* : "On voit à Paris comme en province les journaux circuler de mains en mains. Pons et Schmucke, tant qu'ils furent en bons termes avec la Cibot leur portière, lurent gratuitement les journaux du premier et du second étage, dont les locataires se levaient tard et à qui l'on eût dit au besoin que les journaux n'étaient pas arrivés."

commenté, interprété, expliqué, et le lendemain les jeunes femmes de la ville se mettent exactement comme l'indique votre gravure." Un autre abonné écrit le 5 décembre 1812 : "Il n'est pas de sous-préfecture où vous ne deviez avoir des abonnés; ceux-ci se font une fête de faire circuler votre feuille. J'ai même ouï dire que, quand il y a certains articles dont on peut tirer quelqu'allusion maligne, on en fait aussitôt vingt copies." A l'abonnement individuel souscrit par des particuliers aisés s'ajoutaient en province comme à Paris des abonnements collectifs pour les cercles, associations et autres établissements.[118] Parmi ces derniers comptaient les grands cafés, quelques restaurants et les cabinets de lecture.

Introduits à Paris en 1788 par le libraire Jacques-François Quillau, les cabinets de lecture, prédécesseurs des bibliothèques publiques, mettaient le journal à la disposition de leurs clients pendant toute l'année pour la moitié du prix d'un abonnement individuel environ.[119] Si l'on avait envie de le lire de temps à autre seulement, il fallait payer, en 1820, cinq centimes par jour.[120] On pouvait louer un quotidien en 1820 pour 24 francs à l'année si l'on voulait le lire à la maison, pour 18 francs pour le lire au cabinet de lecture. Il fallait payer 20 centimes par jour pour lire tous les journaux disponibles au cabinet même. Françoise Parent-Lardeur note que les femmes étaient exclues des cabinets de lecture avant la Révolution. Mais au moment de la parution du *Journal des Dames* ... on vit arriver dans ces établissements des couturières, des petites bourgeoises, l'actrice sans rôle, l'épouse honnête, des grisettes, la courtisane luxurieuse, la fausse dévote, la fermière des environs et même la cuisinière. Les dames de la société chargeaient souvent leurs femmes de chambre de leur apporter journaux et livres des cabinets de lecture. "Le cabinet littéraire de M. Delâge, rue de Grammont (sic), n° 16, près le boulevart (sic) des Italiens, est plus fréquenté que jamais", remarqua La Mésangère à la date du 25 novembre 1813. "C'est l'établissement de ce genre le plus riche en bons ouvrages. Trois salons au rez-de-chaussée sont meublés, chauffés et éclairés d'une manière convenable; l'un est consacré à la lecture des journaux politiques, scientifiques et littéraires et à la conversation; l'autre, où le silence est de rigueur, est réservé pour l'étude; on fait de la musique dans un troisième. Plus de seize mille volumes sont donnés en lecture, tant dans l'établissement qu'aux *abonnés pour la lecture au dehors*."

[118] Un rapport du ministère de l'intérieur, de 1825, conservé aux Archives Nationales (F^{18} 261), donne des précisions sur les abonnements collectifs. Pour les chiffres du *Journal des Débats*, voir R. Jakoby, p. 47, et Arch. Nat. F^{18} 20, 23.

[119] P. Dupont, *Histoire de l'imprimerie*, Paris 1854, t. II, p. 598. Les bibliothèques publiques ne se développèrent qu'à partir de 1860 environ.

[120] F. Parent-Lardeur, *Les Cabinets de lecture ... sous la Restauration*, Paris 1982, pp. 125–126.

Parmi les périodiques qu'on pouvait louer chez Monsieur Delâge figurait le *Journal des Dames et des Modes*. A condition de le garder tous les jours au maximum pendant une heure chez soi, on payait 16 francs par an ou 9 francs pour six mois. Moyennant un franc de plus par mois, la maison Delâge se chargeait de le faire porter et de l'envoyer chercher chez les personnes qui avaient leur domicile tout près (le siège du cabinet de lecture était non loin du siège du journal, dans le quartier des grands boulevards).[121] A la belle saison, quelques cabinets de lecture installaient des kiosques ambulants dans les jardins publics où les passants pouvaient lire certains magazines pour un sou seulement.[122] La location de journaux semble avoir atteint son apogée sous la Restauration. Lire était alors une activité étroitement liée à la vie elle-même, tout comme la collection d'ouvrages imprimés, y compris celle de son magazine préféré, qui permettait au collectionneur de refeuilleter à l'envi la série complète.

Les lectrices plus fortunées pouvaient s'acheter le journal. Ce public se constituait surtout de riches bourgeoises telles épouses de commerçants, de banquiers, d'avocats, de magistrats, de médecins, de généraux, de rentiers, puis de quelques femmes tentant de parvenir à la gloire par le journalisme ou la publication de livres. Des personnes issues de familles nobles y figuraient, bien sûr, comme cette vicomtesse d'Etaples près de Montreuil dont on apprend l'opinion sur les lectrices âgées par une lettre publiée le 30 septembre 1822. Les reines d'Europe étaient également abonnées à l'illustré, ce qui est clairement exprimé dans un article publié le 20 septembre 1835 qui proteste contre le projet d'une censure appliquée aux journaux de mode : "Quel législateur oserait se mettre à dos l'Europe féminine, en proscrivant l'exposition, la publication et la mise en vente de ces gracieuses et inoffensives gravures ... Quel censeur oserait ternir de son souffle profane, ce miroir auquel toutes les femmes et les reines elles-mêmes (à commencer par la reine des Français, que nous comptons, ainsi que toutes les reines de l'Europe, parmi nos abonnées), viennent demander chaque soir conseil pour leur toilette du lendemain?"

De bonnes descriptions sont par ailleurs faites sur le milieu de ces privilégiées par le rang et la fortune. A Paris, grand nombre de ces personnes habitait le quartier de la Chaussée d'Antin ou le faubourg Saint-Germain. Elles avaient tout leur temps pour lire le périodique, l'éducation suffisante pour comprendre les allusions qui se dissimulaient entre les lignes, et, bien sûr, les moyens de satisfaire aux exigences esthétiques propagées par La Mésangère

[121] Voir le prospectus de ce cabinet de lecture (microfilm de la BN, cote m 2700 A 57, bobine 29, 721 pages). Pour connaître la présence du *Journal des Dames ...* dans d'autres cabinets de lecture, il faudrait étudier les bobines contenant des prospectus de cabinets de lecture (22 pour Paris seul, classées par ordre alphabétique des noms de propriétaires).

[122] G. de Bertier de Sauvigny, *La Restauration ...*, pp. 346–350.

ainsi que de payer le prix exorbitant de 36 francs par numéro.[123] On peut imaginer l'illustré traînant sur la table de toilette ou la cheminée d'une élégante de la rue Saint-Honoré, qui avait l'habitude de se lever tard, de donner ses ordres à sa valetaille, de surveiller l'éducation des enfants, de sortir faire une promenade en calèche l'après-midi et de consacrer les soirées à recevoir des amis chez elle ou à fréquenter l'élite intellectuelle et artistique des salons en vogue lorsqu'elle n'allait pas au bal ou au théâtre où elle devait éblouir par son élégance une société blasée et accoutumée à la distinction. "On va moins à une première représentation pour jouir du spectacle que pour se donner en spectacle", glosait le journal en date du 10 septembre 1812.

Pour aider ses lectrices à satisfaire leur besoin de s'instruire, l'ancien professeur qu'était La Mésangère observait de près les progrès en pédagogie. Il décrivait souvent les qualités acquises par l'éducation et rendait compte des nombreux ouvrages pédagogiques pour adultes publiés ou réimprimés à l'époque.[124] Le 22 octobre 1801, il écrivait qu'il n'y a pas meilleur remède contre la vieillesse que l'éducation. "Quand on a votre cœur, vos talens, votre esprit," ripostait-il à une dame qui s'était dit vieille, "sachez qu'on est toujours du printemps de son âge." A l'époque, une bonne éducation était surtout importante pour les femmes célibataires, faute de quoi elles ne pouvaient pas tenir un rang honorable dans la société. L'éditeur voulait que les femmes soient modestes, naturelles, gracieuses, de bonne humeur et d'une esthétique irréprochable. Il leur recommandait de connaître les règles de la

[123] Ce prix onéreux correspondait à peu près au salaire mensuel d'un ouvrier sous la Restauration, qui, selon G. de Bertier de Sauvigny, (*La Restauration*, p. 254), était en moyenne entre 492 et 587 francs par an. Celui des employés dans l'administration était de 1 200 francs par an. En avril 1831, *La Mode* fait savoir que "tout individu qui ... ne peut avoir ... qu'une rente au-dessous de 1 000 francs, est réputé indigent, c'est-à-dire il est mal logé, privé des soins hygiéniques nécessaires, des distractions de lectures, d'une nourriture choisie et variée; il n'a pas toujours un vêtement décent; il ne peut se préserver complètement du froid, ni interrompre ses travaux pour soigner convenablement sa santé si elle est altérée." Entre 1823 et 1835, la journée de travail d'une ouvrière de la couture était payée entre 1,2 et 1,5 francs si elle était habile et travaillait 10 à 12 heures (E. Sullerot, p. 169, et *Journal des Dames et des Modes*, 20 août 1823). Voir aussi p. 167.

[124] Voici quelques titres de pédagogie annoncés dans les pages du journal : *De l'Influence de l'étude sur le Bonheur* (10 septembre 1817); *Manuel du jeune orthographiste, ou Cours théorique et pratique d'orthographe*, par F. Tremery (20 octobre 1817); *De la Politesse* (31 janvier 1820); *Manuel pour apprendre seul l'art de l'écriture* (25 janvier 1821); *Essai sur l'éducation des femmes*, par la comtesse de Rémusat (10 juillet 1824); *Nouvelle manière de s'instruire, sans l'assujettissement à ... un maître* (15 novembre 1825); *De l'Influence des femmes dans la société et de l'importance de leur éducation*, par la comtesse de Flamarand (20 janvier 1827; l'orthographe pour le nom de l'auteur varie ; le journal écrit : Flamarang, le *Petit Courrier des Dames* de mars 1827 : Flammarang, les dictionnaires actuels : Flamarand); *Robertson's Magazine*, journal pour ceux qui se livrent à l'étude de la langue anglaise (15 mars 1827); *Art de peindre à l'aquarelle* (20 mars 1828); *Les principales difficultés de la grammaire française* (25 octobre 1837).

conversation et de pouvoir citer l'histoire, la mythologie et les philosophes, éventuellement de maîtriser plusieurs langues, la physique, la chimie et les mathématiques,[125] de savoir monter à cheval en habit d'amazone (voir plus loin Fig. 4.8), et surtout d'être adroites dans l'art de danser, dessiner, chanter et jouer d'un instrument. Le piano, la guitare et la harpe sont les instruments pour femmes du XIXe siècle. Lors d'une réunion, l'hôtesse devait être agréable à ses invités en leur donnant des preuves de ses talents (voir plus loin Fig. 3.17, Fig. 4.9, Fig. E.5 et p. 142). L'illustré rend compte de livres avec partitions de musique, par exemple le 25 mars 1813. Il enseigne le progrès fait dans la construction des instruments de musique.[126] Et il publie des pages de musique dans les premiéres années de parution pour répondre aux exigences des maîtresses de maison[127] (Fig. 3.15).

Quant au devoir de mère et d'éducatrice, le journal rapporte qu'à la différence de ce qui se passait sous l'Ancien Régime, certaines mères fortunées s'occupaient elles-mêmes de leur progéniture dans les premières décennies après la Révolution. Au lieu de les envoyer chez une nourrice, elles les allaitaient elles-mêmes, et elles continuaient de veiller à leur éducation quand ils étaient plus grands, prolongeant à la maison ce qu'ils avaient appris avec des maîtres privés ou dans des établissements publics.[128] On sent

[125] Pour prouver l'utilité de savoir calculer, l'éditeur présente le 31 octobre 1813 une femme qui, parce qu'elle connaît les mathématiques, est plus apte à gérer les dépenses de la maison.

[126] Le cahier du 10 janvier 1819 décrit "comme très distinguée une harpe d'enfant ornée de perles, peinte et vernie en or et azur", celui du 10 mai 1834 un piano qui a gagné le premier prix de l'exposition des produits industriels.

[127] Le cahier du 1er avril 1798 publie la musique pour l'*Air de Primerose* par Dalayrac, paroles de Favière et Vinde, qui était chantée à l'époque par Mlle Carline. Dix pages de musique présentant trois pièces diverses sont données en supplément le 21 septembre 1798 (en fin du volume 2, an VI, dans l'exemplaire de la Bibl. des Arts Décoratifs de Copenhague). La première pièce est du compositeur Bruni : *La rencontre en voyage*, "chantée par Mlle Rolando"; la seconde fut composée par Della Maria : *Air de Jacquot ou l'école des mères*, "chantée par le citoyen Gavaudan"; et la troisième a pour titre *Romance de Jean-Baptiste*, "paroles et musique du *Cousin-Jacques*, chantée par le citoyen Primo." D'autres pièces de musique sont présentées le 18 février 1799 (*Romance d'Azalais*, paroles de M. De Cailly, fils), le 3 juillet 1799, pp. 164–165 (*Chanson.* Air du citoyen B.....n fils, paroles du citoyen L....y) et le 22 août 1799 (*Romance*, musique d'Eugène Mortagne, paroles de Le Normand).

[128] L'illustré n'occulte pas les inconvénients qui résultent du fait de l'allaitement par la mère. Voir l'article du 20 mars 1819 sur *Le Sevrage*, par un certain B***** (l'auteur serait-il Honoré de Balzac? - voir aussi pp. 232 à 264). Pour aider les mères à pratiquer l'enseignement, La Mésangère recommande quantité de livres : *Le Fablier des Enfans ... avec des notes grammaticales, mythologiques et historiques* (31 décembre 1802); *De l'Education physique*, par M. Friedländer (15 février 1815); *Lettres d'Octavie, jeune pensionnaire de la maison de Saint-Clair, ou Essai sur l'éducation des demoiselles*, par Mme de Renneville (5 avril 1818); nouvelle édition de *L'Education des filles*, par Fénelon (31 mars 1821); *Manuel*

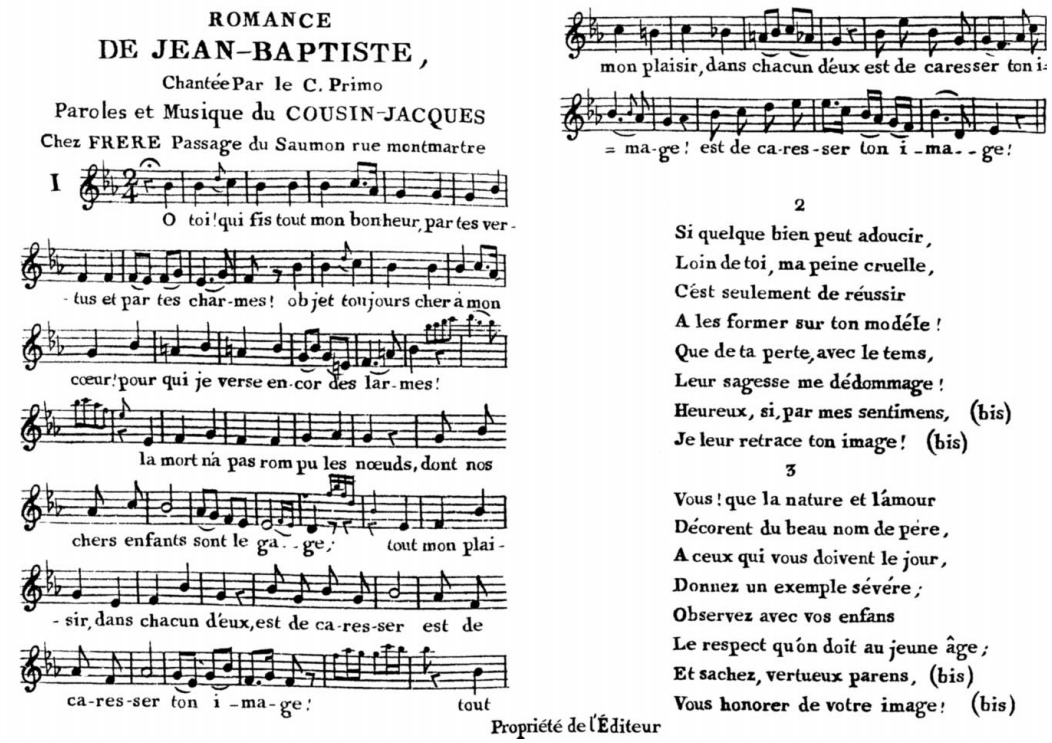

ROMANCE
DE JEAN-BAPTISTE,
Chantée Par le C. Primo
Paroles et Musique du COUSIN-JACQUES
Chez FRERE Passage du Saumon rue montmartre
I
O toi! qui fis tout mon bonheur, par tes ver-
-tus et par tes char-mes! ob jet toujours cher à mon
cœur! pour qui je verse en-cor des lar-mes!
la mort n'a pas rom pu les nœuds, dont nos
chers enfants sont le ga-ge; tout mon plai-
-sir, dans chacun d'eux, est de ca-res-ser est de
ca-res-ser ton i-ma-ge! tout
mon plaisir, dans chacun d'eux est de caresser ton i-
= ma-ge! est de ca-res-ser ton i-ma-ge!
2
Si quelque bien peut adoucir,
Loin de toi, ma peine cruelle,
C'est seulement de réussir
A les former sur ton modéle!
Que de ta perte, avec le tems,
Leur sagesse me dédommage!
Heureux, si, par mes sentimens, (bis)
Je leur retrace ton image! (bis)
3
Vous! que la nature et l'amour
Décorent du beau nom de pere,
A ceux qui vous doivent le jour,
Donnez un exemple sévére;
Observez avec vos enfans
Le respect qu'on doit au jeune âge;
Et sachez, vertueux parens, (bis)
Vous honorer de votre image! (bis)
Propriété de l'Éditeur

Figure 3.15 Le journal publie des pages de musique en 1798 et 1799. Ici une romance présentée en supplément le 21 septembre 1798. Son compositeur et auteur, le "Cousin-Jacques", versificateur à la mode depuis 1786, est en réalité Louis-Abel Beffroy de Reigny (1757–1811) qui, de janvier à septembre 1790, avait édité un bi-mensuel intitulé *Cousin Jacques*. Il eut aussi beaucoup de succès avec ses diverses pièces de théâtre et ses descriptions de la Révolution de 1789 imprimées à 56 000 exemplaires.

l'influence de Rousseau et de Mme Campan qui avaient mis à la mode la mère gouvernante.[129] En même temps, La Mésangère ne cesse de claironner qu'un manque d'autorité mène à la dégradation des mœurs.[130] Toutefois, les

des demoiselles, ou arts et métiers qui leur conviennent, par Madame Celnart (20 janvier 1826); *Gymnastique des jeunes demoiselles* (25 mars 1828); etc.

[129] Jeanne-Louise-Henriette Genet, dame Campan (1752–1822), lectrice à la cour de Marie-Antoinette, fondatrice d'une pension de jeunes filles et sous l'Empire directrice de la maison d'éducation d'Ecouen, a laissé plusieurs ouvrages sur l'éducation, ainsi que des nouvelles, des comédies à l'usage de la jeunesse et les *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette*.

[130] Le 7 septembre 1802, il se plaint que l'autorité paternelle est nulle et que la sévérité passe pour barbarie. Selon lui, une aveugle et molle indulgence mène à l'égoïsme des membres de la famille et à la destruction de toute espèce de moralité. "Les pères deviennent extrêmement aimables avec leurs enfans (sic); mais ils ont pour eux la politesse qu'on a

mères n'avaient pas toutes le même talent ou la patience nécessaire pour s'occuper de leurs enfants. Ce qui conduit l'illustré à publier plusieurs annonces de femmes nourrices ou institutrices, par exemple le 25 mai 1817 celle d'une certaine Mme Rondel qui veut prendre en pension les tout petits, ou le 20 janvier 1837 celle d'une jeune Anglaise qui désire entrer dans une famille française pour y enseigner la musique, le dessin et l'anglais. Après 1820, les bonnes intentions prises après la Révolution sont oubliées. Faire élever ses enfants en dehors de la maison redevient à la mode, tout au moins dans les familles aisées. "Tout est soumis à la mode, depuis les chiffons jusqu'à l'éducation," se résigne La Mésangère le 5 novembre 1821, et il annonce que l'allaitement en nourrice tout aussi bien que l'éducation des jeunes dans les couvents sont fort en vogue.[131] Le 25 avril 1835 on peut même lire que "certaines femmes ne s'aperçoivent presque plus qu'elles sont mères."

Parmi les lectrices aisées, un groupe bien particulier ne semble pas s'être posé le problème des enfants, à savoir les coquettes. Le journal se plaisait à mentionner cette classe sociale qui disposait librement de son temps et semblait n'avoir ni souci d'argent, ni contraintes familiales. A Paris, un grand nombre d'entre elles habitaient le quartier du Palais Royal, vivaient aux crochets d'un seul ou de plusieurs admirateurs, étaient par intérêt professionnel grandes amatrices des créations de mode et s'adonnaient parfois en dilettante à peindre ou pianoter un peu, en général avec plus de grâce que de talent, puis fréquentaient les ateliers de peinture ou de musique. Il est intéressant de voir que plusieurs de ces femmes, à un moment ou à un autre, avaient été employées dans un métier de la mode. Parmi les prostituées arrêtées, dont 55 pour cent déclaraient avoir une profession, 91 pour cent se réclamaient des métiers de l'étoffe, du vêtement, de la parure.[132] C'est "un itinéraire aisé à suivre de la mode à la prostitution," écrit D. Roche (p. 299). La mar-

---

pour les étrangers, plutôt qu'une véritable affection; ils ne songent qu'à bien vivre avec eux, sans trop s'embarrasser comment ils vivent : uniquement occupés de leur plaisir et de leur repos, ils ne sentent les vices de leurs enfans (sic) que lorsqu'il faut les payer." Et le 31 juillet 1813 l'éditeur constate : "Mères de famille, le bonheur de vos enfans (sic) tient à l'éducation que vous leur avez donnée. Les exemples qu'ils puisent dans votre conduite leur servent de leçons pour se conduire eux-mêmes. Les jeunes demoiselles surtout doivent être tenues un peu sévèrement."

[131] Sur l'allaitement, voir le cahier du 25 octobre 1825. Sur une maison d'éducation pour jeunes, le pensionnat de Saint-Denis, voir la livraison du 25 août 1833.

[132] Fait relevé par M. Benabou, *La Prostitution et la police des mœurs au XVIIIe siècle*, Paris 1986, cité dans D. Roche, *La Culture* ..., p. 520. Les liens entre ce milieu social et la presse féminine se manifestent aussi grâce au journal *Le Boudoir, gazette galante* (1880–81). Au moment de sa fondation, ce périodique avait été déclaré au bureau de l'enregistrement par son directeur, un certain M. Fougaud, comme un journal de modes dont on n'aurait aucun risque à craindre (Arch. Nat., F^{18} 391, 42, fol. 141–153). Plus tard la censure le critiqua pour des articles pornographiques. La presse pornographique a donc ses racines dans les journaux de modes.

Figure 3.16 « Une Parisienne à son Lever » : planche 81 du *Bon Genre*, éditée en 1815 au bureau du journal. La Mésangère commente cette planche : *"La marchande . . . qui fait admirer à une femme indécise une élégante garniture de robe (pourrait être) comparée au chirurgien qui, avant de vous percer la veine, passe long-temps la main sur votre bras pour l'endormir : les marchandes, pour tirer l'argent de votre bourse, endorment aussi votre intérêt à force de persévérance et de discours."*

chande de mode, la lingère ou la modiste apparaissent souvent comme les protagonistes de scénarios de séduction. Pour ces femmes, comme pour beaucoup de lectrices, il s'agissait surtout d'être riches et oisives (Fig. 3.16). Selon une lettre adressée par un domestique au rédacteur, la devise de beaucoup de femmes à la mode est de "ne rien faire".[133] En effet, nous avons déjà vu que La Mésangère précisait pour la gravure 484, présentant une élégante maniant une quenouille, que la quenouille était une licence du dessinateur, indiquant ainsi que la mode n'exigeait pas que les femmes travaillent. L'objet était trop utilitaire dans un monde où le labeur était l'ennemi de la mode (voir pp. 120–121 et la figure en couleur 6.1). "Nos cahiers restent sur les pianos, sur les fauteuils, on les emporte à la campagne", explique l'illustré à la date du 5 août 1818. "On les parcourt pour s'endormir à l'heure de la méridienne,

[133] Pour l'agenda d'une femme exclusivement vouée à la mode, voir p. 422.

Figure 3.17 Quelques gravures de l'illustré présentent des femmes en train de cultiver la musique ou la peinture. A gauche, la gravure 241 de l'édition parisienne du journal publiée le 2 septembre 1800. A droite, la gravure 47 de l'édition de Francfort de décembre 1802.

et quand ils ont passé par la main de toutes les femmes, ils tombent dans les mains des enfans (sic) qui découpent les figures et les font danser comme des capucines de cartes." Le journal œuvrait ainsi avec un grand professionnalisme à l'enseignement de tout ce qu'on peut faire quand on n'a ni besoin ni envie de travailler. Mode et liberté d'agir continuaient à aller de pair.

Les illustrations du journal, reflet de la vie réelle, permettent aussi d'analyser les préoccupations quotidiennes des lectrices. Les mannequins sont peints dans différents cadres : à la maison, dehors ou dans des lieux d'amusement. On les voit étendus sur un grand lit ou déjà levés, se vouant à la peinture ou à la musique (Fig. 3.17 et la figure en couleur 6.7), lisant une lettre, feuilletant un journal ou un livre, rêvant devant la miniature d'un bien-aimé ou bavardant avec une voisine (Fig. 2.12, 2.9, 4.9, E.1.1 et E.3). Quelques-uns donnent des leçons aux enfants, ou ils font quelques légers

travaux ménagers : ils arrosent des fleurs, nourrissent des oiseaux en cage, promènent des chiens ou font des travaux d'aiguille.[134] On les présente aussi se promenant à pied dans les parcs (Fig. 2.14 et 2.15) ou prenant l'air en voiture ou à cheval dans les bois parisiens.[135] Quelques-uns pratiquent un sport : les modèles sur les planches 1335 et 1918 le badminton (Fig. 4.8); celui sur la gravure 1233 le yo-yo. D'autres, au contraire, observent des sportifs : une femme suit de son télescope une montgolfière (planche 68). La Mésangère contribue aussi au renouveau religieux en France en présentant des croyants en train de faire leurs prières à l'église comme ceux montrés sur la planche 390 du 4 juin 1802, au moment de la signature du Concordat (Fig. E.6), ou en faisant dessiner des jeunes mariées en robes appropriées pour aller à l'église, surtout en pleine époque romantique.[136] Ailleurs les modèles assistent à des représentations théâtrales, à des bals costumés ou à des réunions mondaines.[137] En société, on les voit se faire courtiser, déguster une boisson ou une glace à une fête, danser ou s'intéresser à un jeu de cartes.[138]

Mais avant tout, les gravures laissent entendre que la principale occupation d'une femme consiste à s'habiller avec élégance. Qu'elle se mire dans une glace (Fig. 3.18) ou s'apprête à mettre un châle ou un chapeau, elle se soucie de sa tenue.[139] Enfin, pour compléter son raffinement, une dame distinguée est censée tenir le *Journal des Dames et des Modes* en main.[140] Ce redoublement de l'image, plus qu'une excellente publicité pour le périodique, plus

[134] Voici quelques numéros de gravures présentant des mannequins en train de s'adonner à diverses occupations : travaux d'aiguille : les planches 274, 346, 3325 et 3398; femmes arrosant des fleurs : 1322 et 1492; nourrissant des oiseaux : 1143 et 1334; promenant un chien : 285; une lecture en main : 346, 483, 2254, 2828 et 2927; rêvant devant une miniature : 291, 412 et 413; bavardant avec d'autres personnes : 2953, 3003, 3041, 3101, 3114, 3285 et 3339; pratiquant la musique : 194, 241, 265, 267, 289, 414, 445, 2221, 3298, 3334 et 3494; exécutant des peintures ou s'intéressant à la peinture : 261, 284, 311, 422, 424, 481, 1614, 2335, 2903 et 3208; donnant des leçons aux enfants : 95, 242, 258, 765, 2247, 2415, 2608, 2886, 2922, 2971, 2991, 3162, 3221, 3325 et 3414.

[135] Femmes en voitures : gravures 155 (Fig. E.8), 294 et 3556. Amazone : gravures 165, 223 (Fig. 4.8), 303, 453, 611, 740, 1556, 1816 et 3457. Par ailleurs, le nombre des planches montrant des hommes à cheval ou en voiture est négligeable. Une exception est le n° 316.

[136] Robes de mariées : gravures 1303, 1338, 1913, 2211, 2225, 2938, 3262, 3289 et 3550 (voir aussi Fig. 1.2).

[137] Au théâtre : gravures 2970 et 3336; aux bals costumés : gravures 3055, 3239 et 3329; aux réunions mondaines : gravures 3239, 3243 et 3341.

[138] Femme et homme en tête-à-tête : gravures 2218 et 3341; danse et dégustations : gravures 16, 463, 609, 873, 1703, 1872 et 2223; jeu de cartes : gravure 407.

[139] Miroir : gravures 292, 1563, 1652, 3560; châle : 357; chapeau : 2011, 2352.

[140] Gravures 201, 299, 301, 346, 3093 et 3438. Gavarni a aussi dessiné une aquarelle qui montre deux jeunes femmes en déshabillé regardant les feuilles d'un journal de mode. Le dessin porte le titre « Le journal de modes ». Il fut lithographié par Weber en 1832 et publié par un journal de mode (voir P.-A. Lemoisne, *Gavarni*, Paris 1928, t. II, p. 247).

Figure 3.18 Quelques gravures du journal montrent la femme au moment où elle vérifie sa tenue. Un dernier regard dans le miroir, une dernière retouche : et voilà qu'elle est prête à se présenter en société. A gauche la gravure 1652 du 5 juin 1817, à droite la gravure 3560 du 15 mai 1838.

même qu'une présentation de la lectrice idéale,[141] est l'aveu que le journal est une création de l'esprit où l'observateur peut regarder une gravure qui représente un observateur regardant une gravure. C'est le fameux procédé de « mise-en-abyme », spécialité du monde des arts et de la littérature.[142] Bien

[141] Sur le lecteur idéal de certains journaux, voir le dépouillement de Fritz Nies : Wo die Lektüre des « Constitutionnel » hinführt. Leser der französischen Massenpresse des 19. Jahrhunderts als Thema der bildenden Kunst, *Französische Presse und Pressekarikaturen 1789–1992*, Mayence, pp. 48–54.

[142] En 1893, André Gide a introduit le terme technique de "mise-en-abyme" pour tout procédé de répétition de ce genre (*Journal*, p. 41). Gide a pris cette expression de l'art héraldique où certains blasons présentent le même blason *ad infinitum*, ce qui communique l'impression d'être conduit en abîme. Pour les artistes et les auteurs, la mise-en-abyme permet la réflexion de leur propre situation. C'est une façon d'aliéner le spectateur ou le lecteur et de lui dire en même temps d'être sur ses gardes. Comme exemples du livre dans le livre : *Don Quichotte*; du drame dans le drame : *Hamlet*; du tableau de peinture dans le tableau de peinture : plusieurs autoportraits de peintres ou "Las Meninas" de Velasquez ou le "Tableau stéréoscopique sans terminer" de Dalí; de la sculpture dans la sculpture : les poupées russes; du film dans le film : quelques films surréalistes. La

que ces illustrations aient la prétention d'être des documents pris sur le vif, elles sont un clin d'œil au lecteur capable d'apprécier l'imaginaire (Fig. 3.19 ainsi que Fig. 2.9, E.1 et la couverture de cet ouvrage).

En analysant la composition du lectorat, on peut se demander aussi si le *Journal des Dames* ... ne bénéficiait pas d'une clientèle masculine. Plusieurs personnes du sexe masculin assuraient par courrier de leur intérêt pour l'illustré. "Les femmes n'aiment pas seules votre journal," affirma un provincial le 24 juillet 1803. "Quelques jeunes gens en font aussi leur profit. J'ai vu même des pères de famille sourire à certains articles où vous aviez la franchise de tourner en ridicule certaines modes qui le méritoient (sic) bien." Indépendamment des époux et des pères de jeunes filles désireux de surveiller le comportement vestimentaire de leur entourage ou obligés de gérer les dépenses faites pour les marchandises recommandées par le magazine, les hommes élégants, faute d'un illustré de mode pour hommes, devaient s'informer auprès du journal des dames pour connaître la mode masculine.[143]

Dans le journal de La Mésangère, environ 9,5 pour cent des gravures présentent des vêtements d'hommes,[144] dont le numéro 268 qui montre un homme devant un miroir en train d'arranger sa tenue. Une tenue soignée jouait alors un grand rôle dans la carrière et la réputation professionnelle d'un homme ambitieux – hier peut-être davantage qu'aujourd'hui.[145] L'agenda

mise-en-abyme s'observe aussi dans la vie quotidienne : le rêve dans le rêve, le miroir dans le miroir, le poste de télé dans le poste de télé. Pour des exemples en littérature, voir Annemarie Kleinert, Vorsicht Literatur! Eine literarische Lektion vom gefährlichen Lesen, *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, 1983, pp. 94–100.

[143] Les pères de famille, affirme le cahier du 5 décembre 1810, étaient assurés de veiller à la paix domestique et au bonheur familial en feuilletant le journal. Plusieurs articles comparent les réflexions des hommes sur les dépenses domestiques aux calculs des femmes pour les choses de luxe. Celui du 28 février 1818 dévoile que lorsque tout est noir pour le mari, tout est rose pour son épouse. Parfois le regard des hommes sur la mode allait en améliorer la qualité.

[144] Il est difficile de faire le calcul des sujets de planches. Il y a souvent plusieurs personnes de sexe différent sur une même feuille, et il manque certaines illustrations dans toutes les collections. Nous avons fait un calcul approximatif selon lequel, au total, à part les 9,5 pour cent des modes masculines déjà mentionnées, 78,7 pour cent des gravures présentent des modèles pour femmes, 9,5 pour cent des chapeaux et bustes (voir la figure en couleur 6.4 et Fig. E.11), 2 pour cent des modèles pour enfants, et 0,3 pour cent des bijoux, des voitures etc. Bien sûr, les proportions varient selon l'année. En 1813 par exemple, le journal ne publie que 57 gravures de femmes (soit 68 pour cent des planches), 12 chapeaux (14 pour cent des planches), 11 costumes d'hommes (13 pour cent) et 4 vêtements d'enfants (5 pour cent).

[145] Un exemple est Lucien de Rubempré, héros d'*Illusions Perdues*, qui, pour assurer sa réussite sociale, quitta ses vêtements misérables et s'habilla chez des tailleurs, lingères, cordonniers ... de bonne réputation. Il "se commanda des chemises, des mouchoirs, enfin tout un petit trousseau, chez une lingère et se fit prendre mesure de souliers et de bottes par un cordonnier célèbre. Il acheta une jolie canne chez Verdier, des gants et des boutons

Figure 3.19 Certaines illustrations présentent des modèles en train de lire ou de recevoir le *Journal des Dames et des Modes*. Ceci permet de voir comment la rédaction imaginait la lectrice idéale. Ici les numéros 301 et 3093 des 15 mai 1801 et 5 juillet 1833, avec en bas, les détails qui montrent les titres du journal.

d'une semaine typique de ces hommes est donné le 20 novembre 1823 : "*Lundi*; mon chocolat à 10 heures; je ne serai visible pour personne jusqu'à 4 à 5 heures, demi-toilette, mon cabriolet. *Mardi*; grande chasse; je serai absent toute la journée. Mon fusil ordinaire et mon nouveau fusil à piston. Mon tilbury à capote, en partant de Paris; un cheval de course à Viroflay. *Mercredi*; repos. Des gazettes; un procès, s'il se peut. *Jeudi*; je donne à déjeuner : grande chère et vins exquis; il n'y aura que des amis; je veux que tout le monde s'en aille malade. *Vendredi*; c'est mon jour de visites; que l'on mette au coupé mes meilleurs chevaux, ceux avec lesquels j'ai l'habitude de solliciter, si toutefois ils ne sont pas fourbus. *Samedi*; j'assiste à un dîner d'étiquette, à une lecture de société et à un bal d'enfans; on mandera mon médecin de bonne heure pour le lendemain."[146] L'éditeur n'oublie pas de mentionner les détails extravagants de l'apparence de certains petits-maîtres. En février 1820, il signale qu'ils "se font teindre ... le bas de la jambe, en rose, pour faire ressortir la broderie de leurs bas de soie". En 1821 et 1822, il relève leur habitude de porter des corsets et d'apparaître en public un éventail à la main (Fig. 3.20). Dans les années 1830, haute époque des Muscadins, Fashionables, Jeune-France et Dandys, l'intérêt du lectorat masculin pour le journal connut son apogée. Le 20 juillet 1834, par exemple, l'éditeur s'engagea à ne pas oublier "que si la première partie de notre titre s'adresse particulièrement aux dames, la seconde nous fait un devoir de signaler dans les modes celles qui concernent les hommes." Et il insistait en novembre 1834 : "la toilette des hommes est de notre domaine, nous devons nous en occuper pour remplir notre tâche."

Les lettres adressées au rédacteur et signées par des hommes précisaient souvent la profession des expéditeurs : hauts fonctionnaires, commerçants, rentiers, militaires, gens de théâtre, fils de famille, parfois peintres, graveurs

---

de chemise chez Mme Irlande; enfin il tâcha de se mettre à la hauteur des dandys." (p. 285). A en juger par un best-seller de 1975 intitulé *Dress for Success* (par J.T. Molloy), l'importance du chic distingué est de nouveau en hausse après avoir été méprisée suite aux années révolutionnaires de 1968.

[146] Certaines planches de la série *Incroyables et Merveilleuses*, publiées par La Mésangère de 1810 à 1818, présentent ces dandys. Lors de la réédition chez Rombaldi en 1955, R.A. Weigert décrit le fashionable de façon suivante : "Il se lève vers onze heures du matin, accorde audience au bottier, au tailleur, au chapelier et reçoit ses amis. Quelles conversations profondes et savantes ces Messieurs tiennent entre eux! la finesse de leurs chevaux, le talent des auteurs, la beauté des actrices, tout est jugé et apprécié. Puis l'élégant se vêt ... Un tour au jeu de Paume, ou ... à Longchamp, une promenade au bois de Boulogne, un changement de costume et le moment arrive de ... paraître à l'Opéra, faire sa cour aux femmes connues ... , passer à la Comédie Française et finir la nuit au Palais Royal, sinon à Frascati." (p. IX). La Mésangère recommandait quelques ouvrages pour les gourmets parmi les dandys, par exemple le 10 mars 1828 : *Manuel de l'amateur d'huîtres*, par Alexandre Martin.

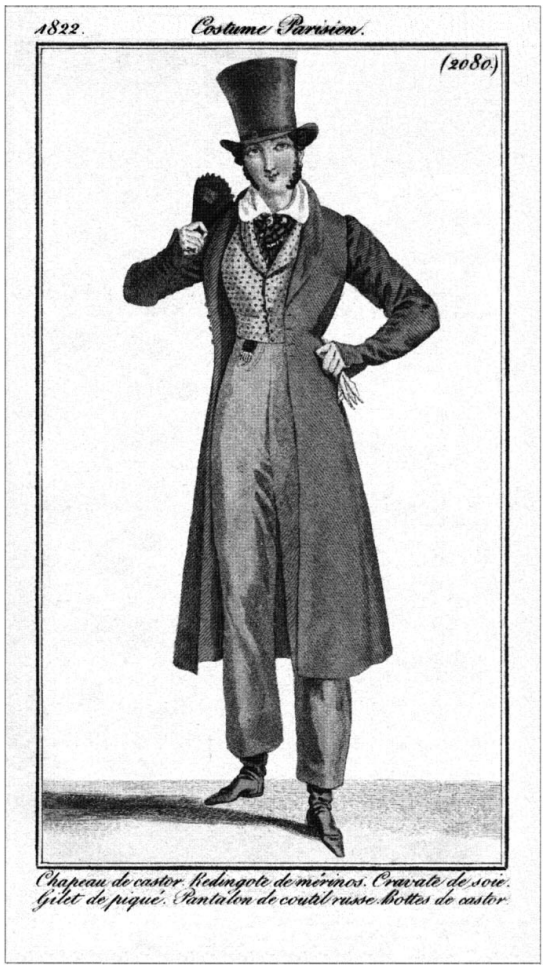


Figure 3.20 Le journal présente volontiers les extravagances de la mode. En 1821 et 1822, les dandys apparaissent en public, un éventail à la main (gravure 2080 du 10 juillet 1822). Issus de familles riches ou devenus riches par le biais de spéculations, ces hommes adoptaient une tenue excentrique et professaient souvent une philosophie libertine. Ils étaient soit méprisés, soit adorés pour leur fainéantise.

ou écrivains.[147] Elles donnaient aussi des renseignements sur les préoccupations et les goûts des lecteurs masculins. Pour attirer surtout cette clientèle, le journal publie des informations sur les inventions technologiques : le 10 avril 1818 sur la nouvelle construction mécanique du vélocipède; le 5 février 1820 sur l'intention "d'employer la vapeur au labourage des terres"; le 5 octobre de la même année sur "une baignoire de cuir imperméable, que l'on roule comme un matelas" et qui permet de "prendre un bain dans la plus chétive auberge";

[147] Une lettre publiée le 20 février 1798 précise que son expéditeur, qui demande à prendre le journal en abonnement, est membre d'une société poétique réunissant dix-sept personnes désireuses de devenir des hommes de lettres.

le 5 mai 1821, sur "un bateau tout entier de fer forgé, qui portera 300 personnes" et qui, comme indiqué le 15 mai suivant, sera mû par une machine à vapeur "force de 22 à 25 chevaux". La Mésangère avait dans sa bibliothèque beaucoup de livres sur les progrès de l'industrie, les nouvelles machines et les résultats de la recherche en sciences appliquées. Dans son journal, il traitait par exemple de la découverte du nouveau métal nommé *palladium*, des avantages et des inconvénients de l'éclairage au gaz, des expériences qui avaient pour but de mettre la télégraphie à la disposition des particuliers, de l'invention de la douche et de la prolifération des boîtes à musique logées dans toutes sortes de meubles comme tiroir, divan, nécessaire de voyage.[148] D'autres articles parlaient des premières machines à écrire, de l'histoire des voitures sur rails ou sur une simple route, mises en mouvement par une machine à vapeur, puis des inventions en chimie, physique et médecine : on venait de découvrir la présence du fer dans le sang, de construire un microscope qui augmente les objets 76 000 fois, etc. Enfin, l'ouverture des théâtres appelés dioramas, sorte de précurseurs de nos cinémas, fut mentionnée dans plusieurs articles, ainsi que d'autres nouvelles qui ont dû intéresser à l'époque surtout les lecteurs masculins (voir pp. 393–400).[149] Bref, l'illustré n'avait pas de limites dans le choix de ses sujets qualifiés "digne(s) de paraître dans le *Journal des Savants*".[150]

Une caricature de 1807 traitant de l'éducation littéraire et artistique d'un jeune homme présente le *Journal des Modes* traînant sur une chaise dans l'appartement d'un élégant. Le dessin arbore deux personnes, le "fashionable" et un homme âgé. Le premier personnage pourrait être un jeune homme désireux d'apprendre les secrets de l'art de vivre et les règles de la politesse. L'autre pourrait bien être Monsieur de La Mésangère, le maître des petits-maîtres (Fig. 3.21).

Mais "dans tout ceci", promet un article du 15 novembre 1834, "le *Journal des Dames* n'oubliera jamais qu'il est le journal des dames, c'est-à-dire que ses narrations seront gaies sans être inconvenantes, que ses esquisses seront attachantes sans être libres, que ses plaisanteries n'auront point d'amertume; que s'il fait quelquefois sourire ses lecteurs, il ne les fera jamais rougir." Ce public féminin-cible auquel le journal était surtout destiné et qui permet de

[148] Les boîtes à musique connaissent une grande vogue. Le cahier du 15 janvier 1826 en présente une "en forme d'orgue, qui peut remplaçer au besoin, un orchestre entier ... et qui joue 12, 24 et 36 contredanses modernes, et un nombre proportionné de walses."

[149] Palladium : 31 octobre 1823; éclairage à gaz : 5 octobre 1819 et 15 août 1827; télégraphie : 5 octobre 1830; douche : 5 juillet 1830; boîtes à musique : 30 juin 1830; machine à écrire : 5 août 1831; voitures à cheval : 27 octobre 1802 (y sont mentionnés : carrick, diligence, berline, tape-cul, char, demi-fortune, dormeuse, bockay, hollandaise); voitures à vapeur : 10 juillet 1831, 5 octobre 1832 et 25 septembre 1834; fer dans le sang : 15 janvier 1833; microscope : 25 mars 1834; diorama : 15 juillet 1838.

[150] *Journal des Dames et des Modes*, 25 août 1820.

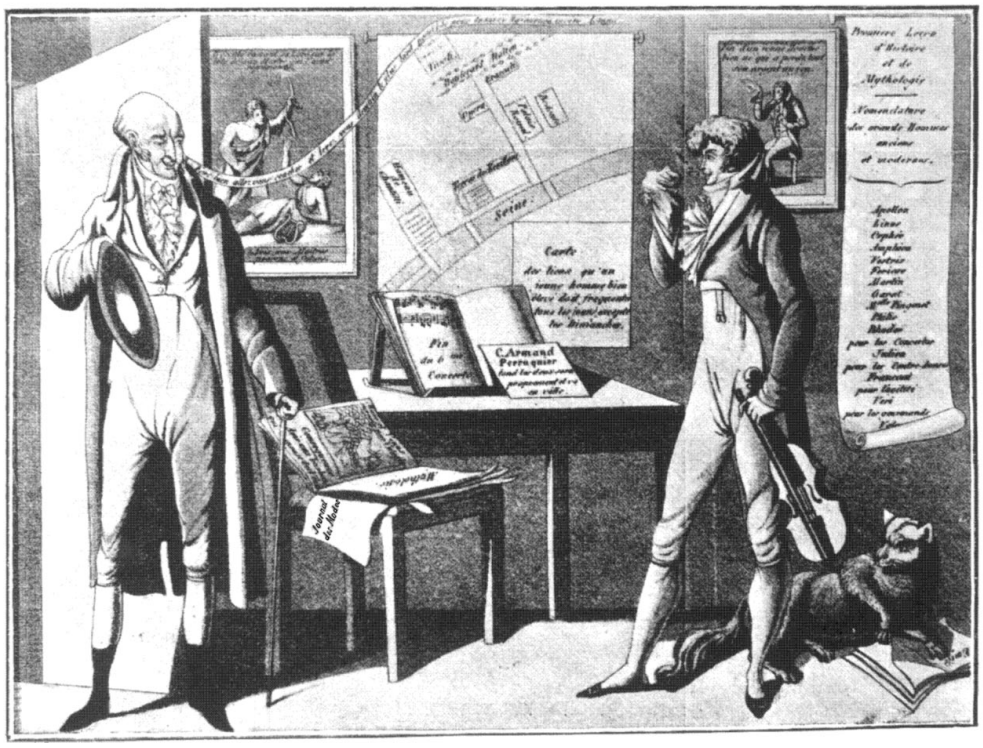


Figure 3.21 L'éducation littéraire d'un jeune homme en 1807 inclut la lecture du *Journal des Modes*. Le périodique traîne sur la chaise. L'homme âgé pourrait bien être Monsieur de La Mésangère, le maître des petits-maîtres.

qualifier l'illustré de "journal féminin",[151] imposait des contraintes et des obligations. Il fallait éviter d'effrayer les femmes et les enfants, prôner les valeurs universelles de la famille bourgeoise, veiller au respect des bonnes mœurs, censurer tout excès, définir les règles de la bienséance et améliorer le comportement humain. C'est tout un programme que l'ancien abbé et ses successeurs ont essayé de mener à bien, même si parfois ils n'ont pu éviter que quelques propos indécents ne se glissent dans les cahiers du magazine,

[151] Certains chercheurs de la presse féminine ont des problèmes pour définir leurs objets de recherche. C. Rimbault inclut tous les journaux écrits par des femmes dans le genre "presse féminine", y compris les journaux politiques, littéraires etc. écrits par des femmes, même s'ils ne sont pas destinés aux femmes. S. Van Dijk refuse d'inclure dans son ouvrage les journaux de mode autres que ceux écrits par ou explicitement adressés à des femmes. Elle exclut de sa liste le *Cabinet des Modes*, bien qu'il fût surtout destiné aux femmes. U. Weckel, parlant de périodiques féminins allemands, ne traite même pas d'aucun journal de mode. A notre avis, un périodique féminin se définit par la majorité des lecteurs, qui doit appartenir au beau sexe. Il faut aussi faire une distinction entre journaux féminins et journaux féministes. Les intentions des éditeurs de journaux *féministes* sont généralement moins pacifiques que celles des éditeurs de journaux *féminins*.

ce que la censure critiquait aussitôt.[152] En général, le *Journal des Dames ...* mettait un point d'honneur à respecter les convenances et à exercer une influence moralisatrice sur les opinions. Cette politique fut surtout appréciée en province où l'on craignait, plus qu'à Paris, les propos frivoles dans les publications destinées aux femmes et aux enfants. Le public en savait gré à la rédaction qui, estimée digne de confiance, pouvait compter sur des lecteurs dociles et satisfaits. En général, l'influence du journal sur la civilisation était salutaire, ce que les abonnés honorèrent de leur fidélité de longues années durant (Fig. 3.22).

Figure 3.22 Le journal pourrait être qualifié de haute école de galanterie française. On y pouvait apprendre ce qui peut rendre les hommes désirables. Planches 2218 et 3314 présentées les 29 février 1824 et 25 octobre 1835, celle à gauche exécutée par A. Delvaux, celle à droite par Lanté et Nargeot.

[152] On observe un certain libertinage dans les numéros critiqués par la censure le 21 décembre 1798 et les 9 avril et 20 juillet 1799 (voir p. 49). Mais, dans une lettre envoyée à son ami Desvignes, La Mésangère note que sa revue ne renferme "rien qui soit contre les bonnes mœurs" (Arch. Mun. de Baugé).

3.4 La Mésangère, mécène de jeunes talents. Le cas du peintre Gavarni

Afin de préserver l'enthousiasme de ses lecteurs, La Mésangère rechercha tout au long de ses trente-deux années d'éditeur des collaborateurs géniaux susceptibles d'améliorer la qualité de l'illustré. D'une part, il s'entoura d'hommes et de femmes au zénith de leur carrière parmi lesquels figuraient les peintres Philibert Louis Debucourt et Carle Vernet, le graveur Pierre Charles Baquoy ainsi que les poètes Eloi Johanneau, Charles-Louis Mollevaut et la comtesse de Bradi (nous retraçons leurs portraits à l'annexe, pp. 339–345). D'autre part, il eut la chance de découvrir plusieurs jeunes talents qu'il patronna et qui firent des débuts remarquables à son service : les dessinateurs Horace Vernet et Louis Marie Lanté (voir l'annexe, pp. 346–347), ainsi que les écrivains Marceline Desbordes-Valmore,[153] Emile Deschamps,[154] Elisa Mercœur[155] et

[153] Pour la carrière de Mme Desbordes-Valmore (1786–1859), poétesse dès 1810, actrice et mère de trois enfants, voir le *Dictionnaire de biographie française*, t. 10, pp. 1219–1232. Après avoir fréquenté le cénacle constitué au lendemain de la chute de Napoléon, auquel participèrent Mmes de Staël, Amable Tastu, Sophie et Delphine Gay, elle arriva en 1818 à se faire connaître par un public plus large. Ses *Elégies et romances*, poésies annonçant le romantisme, attirèrent l'attention de La Mésangère qui, à une époque encore sous le charme des bergers de Florian et des églogues de Watteau, fut un des premiers à reconnaître son talent. Le *Journal des Dames* ..., ensuite quantité d'autres journaux comme *L'Observateur des Modes* de 1818, *La Muse française*, *Le Musée des familles* et le *Journal des Jeunes Personnes*, ne cessèrent de publier des extraits de ses contes, romans et vers intimistes exposant une rêverie profonde. Le Duc de Montmorency, proposé au même fauteuil qu'elle à l'Académie française, eut le geste généreux de partager ses traitements avec cet « André Chénier des Femmes ».

[154] Sur Emile Deschamps de Saint-Amand (1791–1871), qui commença sa carrière en 1812 et devint le fondateur du premier cénacle du romantisme, voir le *Dictionnaire de biographie française*, t. 10, pp. 1272–1273. Dès 1813, l'illustré publia régulièrement ses vers et quelques-unes de ses nombreuses traductions par lesquelles il fit connaître en France la littérature étrangère (Goethe, Schiller, Shakespeare). En 1818, il remporta un grand succès avec deux comédies. En 1823 et 1824, il dirigea avec son frère Antoine (1800–1869) le journal *La Muse française*.

[155] Pour le portrait peint et une esquisse biographique d'Elisa Mercœur, originaire de Nantes (1809–1835), voir *Galerie des dames françaises distinguées dans les lettres et les arts*, Paris 1843, puis Quérard, t. VI, p. 65, et *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, t. 11, p. 59. En février 1835, à l'occasion de sa mort prématurée, la rédaction du *Journal des Dames* ... publie une nécrologie mentionnant avoir été, en décembre 1828, la première à déposer "une fleur sur son berceau littéraire et ... le premier écho de ses mélancoliques accents". Pour faire allusion à sa vie de souffrances, elle se demande d'abord si les femmes de lettres ne seraient pas plus heureuses au sein d'un ménage, pour répondre ensuite, de manière nette : "Non, les femmes qui ont un talent pareil ne doivent pas hésiter de dédier leur vie aux belles-lettres." Sur les relations de cette poétesse avec Chateaubriand, Lamartine, Chamisso et Kotzebue, voir ses *Œuvres complètes*, précédées des mémoires sur sa vie par sa mère, Paris 1843.

Marco de Saint-Hilaire, jadis page à la cour de Napoléon (voir p. 342). Ses rapports avec chacun d'eux sont intéressants, mais dans le cadre de cette étude, il est difficile de retracer toutes ces nombreuses rencontres, sauf marginalement en notes ou en annexe. Toutefois, deux personnalités en début de carrière ont eu des relations particulièrement fascinantes avec l'éditeur : le romancier Honoré de Balzac et le peintre Gavarni. Nous avons choisi de nous arrêter plus longuement sur leur engagement vis-à-vis du journal parce qu'ils exploitèrent plus que les autres le contact avec lui pour s'établir dans la société parisienne, effectuant par la suite un parcours extrêment brillant.

La Mésangère ouvrit son périodique à Honoré de Balzac, alors aux prises avec ses premiers embarras pécuniaires, lorsque celui-ci n'avait pas encore vingt ans et qu'il voulait devenir auteur. Cet épisode biographique inconnu fut mis à jour par hasard en scrutant les articles du journal. Nous y reviendrons plus tard (pp. 232 à 264). Dans ce chapitre, nous examinons le cas de Gavarni, né le 13 janvier 1804, âgé de vingt-trois ans lorsqu'il entra en relation avec La Mésangère, et à la recherche de la voie qui devait le mener à la gloire.[156] L'ancien abbé fit la connaissance du peintre au printemps de 1827, à une époque où la pruderie bigote de Charles X pesait sur la vie culturelle et intellectuelle. L'embourgeoisement de la société et un style compassé paralysaient alors les nouveautés de la civilisation.

Pendant cette période difficile pour le journal, les voix critiques ne manquaient pas. En 1826, une société d'écrivains lui avait reproché d'être "sans couleur",[157] et en avril 1827 une vieille lectrice faisait remarquer que certaines abonnées âgées y avaient renoncé "parce qu'elles ne trouvaient plus rien pour elles" dans l'illustré. En mars de la même année, un nouveau concurrent avait paru qui offrait, avec chaque livraison, un bouquet de fleurs artificielles à ses lectrices.[158] Ce périodique voulait tenter sa chance à l'exemple du *Petit Courrier des Dames* qui, depuis juillet 1821, avait réussi à porter ombrage à La Mésangère.[159] Au printemps de 1827, un autre obstacle se présenta quand

[156] Pour plus de détails sur cette relation, voir Annemarie Kleinert, Les débuts de Gavarni, peintre des mœurs et des modes parisiennes, *Gazette des Beaux-Arts*, novembre 1999, pp. 213–224.

[157] Voir la *Biographie des journalistes* ... , Paris 1826, p. 42.

[158] Le premier numéro porta le titre *Album des Modes et Nouveautés*, les suivants *Le Bouquet*. Sur ce périodique, qui cessa de paraître en août de la même année, voir Annemarie Kleinert, *Die frühen Modejournale* ..., pp. 162/163 et 176.

[159] Ce journal parut dans sa première année sous le titre évocateur d'une concurrence : *Nouveau Journal des Dames ou Petit Courrier des Modes*. Fondé par une Société de lettres et d'artistes, la directrice, Donatine Thiery (1771–1827), collabora avec les rédactrices Davot, Delarne, Guillois et sa fille Coralie Thiery (1795–1882), épouse de Joseph Taverne. Voir la courte notice sur Mme Thierry (sic) dans la *Biographie des journalistes* de 1826, puis *La France littéraire*, t. IV, p. 217, et Annemarie Kleinert, *Die frühen Modejournale* ... , pp. 166–173. Quatre des cinq enfants de Mme Thiery ont continué à éditer le journal (voir

le graveur attitré du magazine depuis sa fondation, Pierre Baquoy, presque septuagénaire, annonça qu'il allait mettre fin à ses activités au *Journal des Dames*.[160] Un peu plus tard, le dessinateur Horace Vernet, également un des artistes les plus féconds du journal, était nommé directeur de la prestigieuse Académie de France à Rome et n'avait plus le temps de s'occuper de dessins de mode. La Mésangère regrettait ces pertes d'autant plus qu'il offrait, depuis 1824, deux modèles au lieu d'un sur chaque planche, et qu'il venait d'augmenter le nombre d'illustrations de 85 à 96 par an. Il avait donc de plus en plus besoin de gens compétents pour remplacer Baquoy et Vernet. Enfin, ses soixante-sept ans commençaient à se faire sentir et ne lui permettaient plus de maintenir un rythme soutenu sans collaborateurs fiables.[161] En homme réaliste, il savait qu'il ne pouvait pas se reposer sur ses lauriers s'il voulait continuer à attirer des lecteurs. Ses successeurs écrivent le 5 janvier 1838 dans le périodique : "Il sentit qu'il ne suffit pas de croire à la réussite pour réussir, il faut constamment y mettre de l'énergie."

Le hasard et son flair extraordinaire lui vinrent en aide : chez le libraire Blaisot au Palais Royal, il vit quelques aquarelles présentant des costumes folkloriques des Pyrénées ainsi qu'une bande lithographiée intitulée *Etrennes de 1825 ou Récréations diabolico-fantasmagoriques* qui montrait plusieurs costumes fantastiques. On pouvait plier cette bande en zigzags et l'offrir en cadeau pour le Nouvel An. Voilà ce qu'il avait cherché : des formes de costumes sortant de l'ordinaire, un esprit novateur affranchi des traditions de la peinture bourgeoise et des modèles figés dans de sages poses. L'éditeur entra dans la boutique du libraire pour acheter des dessins de costumes des Pyrénées et pour demander le nom de l'artiste. Il apprit qu'il s'agissait d'un certain Guillaume Sulpice Chevallier et que Blaisot avait édité ce dépliant. C'était la deuxième publication du peintre, la première ayant paru un an plus tôt chez Caroline Naudet qui lui avait recommandé l'artiste.[162]

J. Pouget-Brunereau, « L'Indiscret ». Un périodique qui reste discret, *Stendhal Club*, 1995, pp. 207–216).

[160] Lorsque Baquoy meurt à Paris le 4 février 1829, l'éditeur perd un ami de qualité. Selon un article publié par le journal le 15 février 1829, Baquoy avait de la droiture dans tous ses procédés. Voir aussi p. 349.

[161] Les lettres de La Mésangère témoignent de son grand sens de la précarité de la vie. Au sommet de sa carrière, il pense déjà à la possibilité d'une mort subite. Ainsi écrit-il le 14 juillet 1811: "Si je ne datais d'un demi siècle, j'achèterais ... le morceau de terre." (il s'agit d'un achat proposé par son avocat de Baugé dans la région natale de La Mésangère). Et le 25 janvier 1812: "J'ai maintenant une grande aisance parce que je travaille; mais je suis d'un âge à craindre que cette source tarisse." Enfin le 5 juin 1823 : "Les projets d'acquisition (de terres) m'occupent peu; ma carrière est trop avancée."

[162] Le peintre était le neveu du célèbre acteur et caricaturiste Guillaume Thiémet que connaissait La Mésangère. Il était le fils de la couturière Monique Thiémet. Sa mère ayant toujours eu des gravures de mode chez elle, il a sans doute admiré ce genre de dessins dès son enfance.

Toujours prêt à s'entourer de talents encore ignorés, il demanda à être mis en rapport avec Chevallier. Blaisot lui apprit que le peintre encore inconnu était parti dans les Pyrénées, près de Tarbes, où il était employé au cadastre pour y faire des croquis de machines,[163] et qu'il dessinait, dans la commune de Gavarnie (nom qui allait lui suggérer son pseudonyme en 1829[164]), à ses heures libres, quelques paysages, quelques portraits ainsi que des costumes régionaux, destinés à porter le titre *Montagnards des Pyrenées, françaises et espagnoles*.[165] Loin de décourager La Mésangère, l'information stimula son enthousiasme : il cherchait un dessinateur non seulement pour son périodique, mais aussi pour les séries de planches qu'il éditait et commentait. Trois séries venaient d'être complétées dans les locaux de l'illustré : celle des costumes de Normandie, commencée en 1804; celle des ouvrières de Paris, initiée en 1816, et celle des costumes de divers pays, publiée à partir de 1821. Une quatrième, intitulée *Costumes et coiffures des Parisiennes de haute et moyenne classes*, en vente depuis 1817, devait finir de paraître en 1828. Enfin, une cinquième, ayant pour titre *Galerie des femmes célèbres de l'ancienne France*, dont il venait de publier les premières planches, n'avançait pas comme il l'aurait voulu. Il était temps de penser à une nouvelle série car la concurrence ne dormait pas. Deux entreprises concurrentes, Martinet et Treuttel/Würtz avaient également manifesté de l'intérêt pour la publication de suites de planches sur l'histoire du costume. Il devait être sur ses gardes.[166]

Ayant constaté que le sud de la France s'était moins rallié aux recommandations du journal que le nord, La Mésangère eut l'intention d'attirer l'attention du sud sur sa maison d'édition. Un talent comme Gavarni serait l'homme idoine pour braver la concurrence et réaliser d'élégants dessins de costumes du sud. Blaisot accepta de servir de médiateur. Un accord écrit fut passé pour un lot de cent dessins à raison de trente-cinq francs pièce, somme également obtenue par Horace Vernet de 1811 à 1817 pour ses illustrations destinées au journal de La Mésangère.[167]

---

[163] Ce fait est rapporté par le *Bulletin de la Société d'Encouragement*, 1825.

[164] Les récits sur l'origine de ce pseudonyme varient. Une version veut qu'une aquarelle envoyée au Salon de peinture de 1829 ayant figuré par erreur au catalogue sous le nom du lieu représenté, avec une erreur orthographique, l'artiste l'adopta comme pseudonyme.

[165] F. Courboin, *Histoire illustrée de la gravure*, Paris 1926, t. 3, p. 228, et *Dictionnaire de biographie française*, t. 15, pp. 873–875.

[166] Martinet a édité de 1811 à 1815 une série intitulée *Costumes des différens départemens de l'Empire français*, dont les six premières gravures coloriées portent en tête *Empire français* et les 141 suivantes *Costumes français* (ou *suisses, espagnols, italiens, portugais*). A partir de 1827, la maison Treuttel/Würtz a publié le premier volume de la série *Collection des Costumes ... pour servir à l'Histoire de France* par Horace de Viel-Castel qui allait comprendre, jusqu'en 1845, quatre gros volumes. Selon Colas, ces planches sont "de mauvaise qualité et en rien comparables aux illustrations éditées par La Mésangère".

Un premier envoi de six dessins arriva à Paris en mai 1827, suivi bientôt de deux autres lots de dix « demoiselles ».[168] La Mésangère fut déconcerté. Certes, cela égalait les meilleures des quatre mille planches qu'il avait déjà publiées. Mais comment s'en servir? Les illustrations étaient trop imprécises pour une série consacrée aux costumes nationaux et trop spécialisées pour son magazine. Représentant une Espagnole (n° 1), une Basquaise (sic) (n° 2), une Irlandaise (n° 3) (Fig. 3.23), une Catalane (n° 4), une Béarnaise (n° 5) etc., elles auraient tout au plus un intérêt pour le carnaval.[169] Et encore! Les Parisiennes ne sortaient généralement pas de la trinité hiératique de Pierrot, Polichinelle ou Arlequin. Quelques femmes auraient de quoi se moquer, dont Mme de Genlis pour qui tout travestissement manquait de noblesse et de décence.[170] En outre, certaines feuilles, dont la Bourguignonne, n'étaient pas assez précises pour servir de patron de couture. La Mésangère tint conseil avec ses couturières et avec son graveur Gâtine qui travaillait pour lui depuis 1810. Ce dernier trouvait que certaines silhouettes, dessinées à la plume, ombrées à l'encre de Chine et lavées avec des teintes plates, n'étaient pas assez « écrites ». Les couturières protestaient qu'on ne pouvait ni porter de tels modèles ni voir assez de détails pour les réaliser. L'éditeur envoyait donc une lettre au peintre : "La femme de Gavarnie a-t-elle sous le bras une bouteille ou une cornemuse? Les réseaux noirs des montagnardes espagnoles sont-ils en laine? Le tablier étroit que porte cette même femme paraît froncé de manière à pouvoir être développé, le peut-il?" Il critiqua aussi que les deux derniers dessins péchaient par les jambes qui étaient trop grêles, et il posa d'autres questions.[171] Bref, les dessins furent jugés insatisfaisants par rapport aux critères de l'art et de la mode et inopportuns pour être publiés dans un illustré qui pourrait perdre sa réputation à publier de telles extravagances.

En juin 1827, La Mésangère communiqua au jeune homme sa décision de ne plus honorer le reste de la commande. Quarante et un dessins étaient prêts quand le peintre reçut la lettre. La Mésangère en fit graver vingt-deux par Gâtine et les présenta successivement de 1828 à 1830 sous forme de série intitulée *Travestissemens* (sic). Le nom du graveur fut indiqué en bas de

[167] Pour les *Incroyables et Merveilleuses*, Vernet a reçu une somme plus élevée : 80 francs pièce (voir p. 65). Sur les revenus nécessaires pour faire vivre une personne, voir p. 136.

[168] "Je mets à la diligence six demoiselles à qui j'ai fait la recommandation expresse de m'envoyer vite et à cheval du QUIBUS," écrit Gavarni à la date du 26 mai 1827. "Mon cousin Théodore aura la bonté de placer ces demoiselles dans le harem de M. la Mésangère." Cité par les frères Goncourt, *Gavarni. L'homme et l'œuvre*, Paris 1873, t. I, p. 61. Voir aussi des frères Goncourt : *Journal. Mémoires de la vie littéraire*, Paris, t. I, pp. 76, 77 et 174, t. IV, p. 22 et t. V, p. 21.

[169] Pour les légendes des autres planches de la série, voir p. 366.

[170] *Journal des Dames et des Modes*, 25 février 1818.

[171] Voir la citation de ces questions dans Paul-André Lemoisne, *Gavarni. Peintre et lithographe*, Paris 1924, t. I, p. 21.

Figure 3.23 Dessins de Gavarni exécutés sur les commandes de La Mésangère en 1827. L'artiste était encore inconnu à l'époque. Au moment de l'impression des planches sous le titre de *Travestissemens* (sic), l'éditeur et le peintre n'étaient plus en bons termes.

chaque feuille, à droite. La place en bas à gauche, où se trouve généralement le nom du dessinateur, resta libre (voir Fig. 3.23 et la figure en couleur 6.9).[172]

Mais à la grande stupéfaction de l'équipe du journal, le succès ne se fit pas attendre. On s'arracha les gravures qui, à en croire le cahier du 10 février 1828, "se vendent à merveille", et qui, selon le cahier du 5 août 1829, "ont ... inspiré les costumiers du ballet *Clarisse* au théâtre de l'Ambigu Comique". Une annonce du journal, parue le 7 décembre 1828, loue cinq nouveaux modèles de déguisements. "Leur grand mérite est de différer de tout ce qui a été gravé," explique-t-on le 10 janvier 1829. A la suite, à l'occasion des carnavals de mars 1829 et février 1830, plusieurs personnes étaient habillées d'après ces modèles.[173] L'éditeur aurait dû se fier à sa première intuition sur l'immense talent de Gavarni et confronter les lectrices du *Journal des Dames* ... avec ces déguisements. Les gravures comptent parmi les plus

[172] Voir aussi cinq planches de cette série reproduites dans l'article cité à la note 156.
[173] *Journal des Dames et des Modes*, 10 mars 1829, puis 15 et 28 février 1830.

Figure 3.24 Avant 1830, il était inhabituel pour la presse féminine de présenter des costumes pour le carnaval. Cela changea probablement à cause du succès inattendu de la série au titre *Travestissemens* (sic) (1827–1830). De 1833 à 1838, pendant la saison du carnaval, le *Journal des Dames* ... montre plusieurs déguisements. Ici à gauche la gravure supplémentaire du 15 janvier 1835 exécutée par Lanté et Nargeot et à droite la planche 3249 du 20 février 1835 exécutée par Lanté et Gâtine.

réussies éditées par lui, ce qui mena à deux rééditions par d'autres maisons, en 1838 et 1840. Dans les années à venir, notamment de 1833 à 1838, la rédaction assouplit son principe de ne pas présenter de travestissements. Elle accueillit alors régulièrement des dessins pour le carnaval, surtout dans les numéros parus en décembre, janvier ou février de chaque année[174] (Fig. 3.24 et 4.1). Cela devint également pratique courante dans les autres titres de la presse féminine. Ces dessins se font à nouveau plus rares dans les périodiques pour dames vers 1840.

[174] Voir les cahiers des 15 février 1833 (gr. 3055), 25 janvier 1834 (gr. 3146), 25 décembre 1834 (gr. 3234), 15 janvier 1835 (gr. supplémentaire), 20 février 1835 (gr. 3249), 20 décembre 1835 (gr. 3329), 25 janvier 1836 (gr. 3338), 10 février 1836 (gr. supplémentaire présentant une dizaine de costumes portés lors d' "Un bal travesti") 25 décembre 1836 (gr. 3426), 15 janvier 1837 (gr. 3431 et 3432), 30 janvier 1837 (gr. 3435), 15 décembre 1837 (gr. 3520), 10 février 1838 (gr. 3534), 22 et 29 décembre 1838 (gr. 3617 et 3618).

Ayant coupé court à la production de Gavarni, La Mésangère ne réussit pas à reprendre contact avec lui. A peine rentré à Paris, le peintre exploita le relatif succès de sa série pour s'introduire auprès des promoteurs de l'industrie de l'art et des autres éditeurs. Le libraire Rittner publia en 1829 le reste des déguisements. En collaboration avec Tilt à Londres, le libraire parisien Aubert en fit bientôt une réédition. En octobre de la même année, le commerçant Gaugain inaugura une exposition faite de deux cents aquarelles de mode de Gavarni, au Grand Colbert de la rue Vivienne n° 2, au deuxième étage, dans une galerie de trois travées et deux vastes salons. C'est l'une des premières expositions composées exclusivement d'aquarelles de mode. Balzac souligne à cette occasion dans *La Mode*, magazine récemment créé, que ces dessins, issus de "l'écurie" de La Mésangère, "pape" des journaux de mode, "offriront un jour l'histoire pittoresque de la bonne compagnie à notre époque et qu'ils seront aussi recherchés par les amateurs que telle ou telle œuvre de peintre ou de graveur." En avril 1830, l'éditeur Girardin accueillit Gavarni dans l'équipe du journal *La Mode*, qui, à ses débuts en 1829, avait présenté des lithographies peu réussies. Il lui offrit un contrat d'exclusivité pour 24 dessins trimestriels, au prix très honorable pour l'époque de 100 francs chacun.[175]

Du fait de cette collaboration, *La Mode* allait devenir le grand concurrent du *Journal des Dames et des Modes*. Gavarni y fit la connaissance de marchands élégants comme Susse, Rittner, Goupil et Aubert, puis d'hommes de lettres : Balzac y était, Eugène Sue, Alphonse Karr et la duchesse d'Abrantès. Il y apprit aussi qu'un éditeur d'une revue de mode a tendance à rechercher des modèles pratiques qu'on peut porter à d'autres occasions qu'au carnaval. Développant peu à peu un style visiblement personnel, il exécuta 50 dessins pour *La Mode* en 1830, et jusqu'en juillet 1831, il y demeura l'artiste principal. Il signa encore des gravures pour *La Mode* une fois sa période de tâtonnements passée, plus particulièrement d'août 1832 à décembre 1834, puis d'août 1836 à décembre 1837, en 1839, 1841, 1843, 1846 et 1847.[176]

Entre août 1831 et juillet 1832, Gavarni cessa de collaborer à *La Mode*. Cela venait d'une raison simple. *La Mode* avait été vendue, en mai 1831, à un certain Dufougerais, qui continua d'abord à faire travailler Gavarni. Mais lorsque le nouvel éditeur devint également propriétaire du *Journal des Dames et des Modes* en juin 1831, y succédant à La Mésangère, et qu'il introduisit l'habitude d'utiliser pour les deux journaux un grand nombre de planches identiques, changeant seulement la couleur des dessins et indiquant

[175] Archives Nationales : F^{18} 383 - 32 - 153.

[176] Il manque un ouvrage qui donne des détails sur la collaboration de Gavarni à *La Mode*. Voici les numéros des gravures de Gavarni publiées par *La Mode* dans la deuxième moitié de 1836 (coll. de la BN) : 519 du 20 août; 521, 522 et 524 des 3, 10 et 24 sept.; 527 et 528 des 15 et 22 octobre; 530, 531 et 532 des 5, 19 et 26 novembre; 534, 536 et 539 des 10, 24 et 29 décembre 1836.

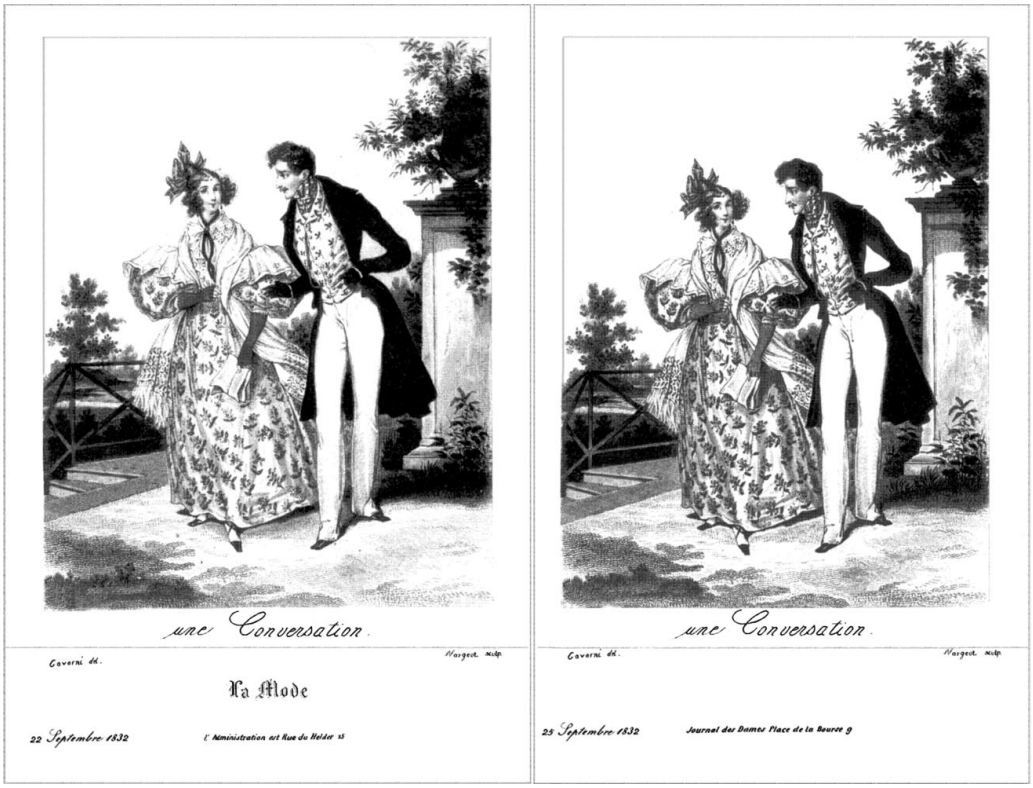


Figure 3.25 Gravure de mode, dessinée par Gavarni et gravée par Nargeot. Elle fut publiée par *La Mode* le 22 septembre 1832, et par l'ancien journal de La Mésangère trois jours plus tard, comme planche supplémentaire.

en légende le titre du journal en question, Gavarni se retira de *La Mode*.[177] Sa collaboration au périodique *La Mode* reprit seulement lorsque Dufougerais promit de ne pas publier les planches de Gavarni dans le *Journal des Dames et des Modes*. Cette règle a été respectée à une exception près : le 25 septembre 1832. Le *Journal des Dames et des Modes* présente alors une illustration de cet artiste (Fig. 3.25), parue trois jours avant dans *La Mode*, la seule signée Gavarni dans les pages de l'ancien illustré de La Mésangère. Elle est censée représenter le roi de Bavière, Louis Ier, en conversation avec l'une de ses liaisons scandaleuses.

L'artiste a en outre laissé ses traces dans une cinquantaine de magazines, dont plusieurs journaux féminins,[178] acquérant peu à peu une réputation

[177] Pour les planches identiques de *La Mode* et du *Journal des Dames* ..., publiées en octobre 1832, voir p. 200, pour celles de 1836, voir p. 212.

[178] Entre autres dans *L'Artiste*, *La Vogue*, le *Petit Courrier des Dames* (par exemple le 20 janvier 1834 ou le 20 janvier 1835), *Le Musée des Familles*, *Le Fashionable*, les *Petits Bonheurs des Demoiselles*, *La Renaissance*, *Le Psyché*, *Le Carrousel*, *La Sylphide*, *Le*

de costumier idéal de la femme. Cette renommée était compatible avec son propre train de vie : il aimait se vêtir avec élégance pour rehausser son physique agréable, ce qui lui valut le titre du "Français qui s'habille le mieux". Du 6 décembre 1833 à mai 1834, il devint propriétaire d'un hebdomadaire de mode qu'il intitula, contre l'avis d'un homme aussi célèbre que Balzac, *Journal des Gens du Monde*.[179] Grâce à l'expérience acquise, il y créa des illustrations vivantes d'après des modèles sans artifices, qui paraissaient comme surpris dans leur action et qui exprimaient une sorte de coquetterie à la fois sensuelle et naïve. Bien qu'ayant publié dix-neuf numéros seulement, cette revue présenta seize planches de mode de Gavarni si bien réussies que le peintre put consolider sa réputation de révolutionnaire du dessin de mode.[180] Il y suggéra la grâce d'un vêtement par des figures qui paraissaient aussi mobiles que dans la réalité, ce qui inspira au célèbre tailleur Humann la réflexion : "Il n'y a qu'un homme qui sache dessiner un habit noir; c'est Gavarni."[181] Selon Costa, les corps des femmes sont visibles sous les costumes qu'il peint.[182] En effet, tous les dessins de costumes du peintre ont une sûreté dans le trait de plume et une façon inimitable de camper des personnages extrêmement élégants. Parmi son œuvre immense de plus de dix mille feuilles environ, Gavarni a laissé un grand nombre de costumes de travestissement, tous d'une étonnante fantaisie et d'une virtuosité pleine de verve, à commencer par ses travestissements peints pour La Mésangère et la suite de *Nouveaux Travestissements* dessinée sur l'initiative de l'éditeur Rittner en 1831, jusqu'aux travestissements dessinés de 1832 à 1834, puis en 1838, 1840 et 1854. Béraldi et Portalis les ont qualifiés des "plus jolis caprices sortis de son crayon".[183]

Voleur, le *Journal des Femmes*, le *Journal des Jeunes Personnes*, *Le Gymnase Littéraire*, *Paris Elégant*, *L'Abeille Impériale* et la *Revue Cambrésienne*. Les rapports de Gavarni avec la presse féminine mériteraient une étude séparée.

[179] Balzac lui écrivit le 22 novembre 1832 : "Je voudrais vous voir prendre un titre qui fût vrai - comme *Journal de luxe*, *Journal des salons*, ou *des boudoirs*." La lettre fut adressée à Monsieur Gavarni, n° 1, rue Neuve Saint-Georges à Paris (Honoré de Balzac, *Correspondance*, t. II, Paris 1962, p. 173). Imprimés chez Auguste Mie et Frey, les dix-neuf cahiers du journal de Gavarni paraissaient tous les vendredis rue Castiglione n° 5, publiant chacun douze pages de texte, une gravure de mode (dont seize par Gavarni lui-même) et une autre planche par un autre artiste. Ils coûtaient plus chers que le *Journal des Dames et des Modes*, plus précisément 54 francs (voir BN Opéra cote π 344 et Bibl. Historique de la Ville de Paris). Gavarni s'était assuré l'aide de plusieurs auteurs et artistes dont Alexandre Dumas, la duchesse d'Abrantès, Léon Gozlan, Emile Deschamps, Charlet et les frères Johannot. Cependant, la qualité de certains articles est contestable.

[180] Une gravure du *Journal des Gens du Monde* est reproduite dans R. Gaudriault, *La Gravure de mode* ... (p. 70). Cet ouvrage présente également la copie d'une planche de Gavarni réalisée pour *La Mode* en 1836 (p. 88).

[181] *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, t. 8, p. 1093.

[182] Vanina Costa, Les Gravures de mode, *L'Estampille*, 1981, pp. 45/46.

[183] H. Béraldi/R. Portalis, *Les Graveurs du XIXe siècle*, Paris 1885–92. On trouve les titres aussi dans R. Colas, t. I, pp. 448–449, et dans l'*Inventaire du fonds français*, Paris

Un journaliste anonyme, qui n'est autre que Balzac, a décrit les travestissements de 1832 dans un article publié par *L'Artiste* : "ces modèles prêtent de l'originalité aux figures les plus insignifiantes, et à un mari le désir de les voir portés. Une femme déguisée ainsi est une femme toute neuve."[184] L'écrivain et le peintre étaient alors de bons amis, publiant tous les deux dans *La Mode*, *La Silhouette* et *L'Artiste*. Un long article de Balzac, consacré à Gavarni dans *La Mode* du 2 octobre 1830, avait porté l'artiste aux nues. Un an plus tard, le romancier l'introduisit auprès de *L'Artiste*. En 1836 et 1837, Gavarni réalisa de spirituelles illustrations pour l'édition Furne de la *Comédie Humaine*, et les mêmes années, huit costumes de mode pour le journal de Balzac *Chronique de Paris*, enfin un portrait de Balzac en 1840.[185] Devenus célèbres, ils se plaisaient tous les deux à se rappeler La Mésangère qui leur avait tendu la main pour sortir de l'ombre. Gavarni surtout, jusqu'à la fin de sa vie survenue le 22 novembre 1866, n'oublia jamais la personne qui lui avait fait confiance à ses débuts et qui l'avait lancé. Il reconnaissait en lui le grand patron des arts et l'appelait le patriarche des amateurs et des collectionneurs modernes.

3.5 Vers 1830 : l'éditeur vieillissant se heurte à certains obstacles

Certes, La Mésangère avait de nombreux admirateurs et amis, mais il avait également de plus en plus d'ennemis, surtout vers la fin de sa vie, lorsqu'il approchait ses soixante-dix ans. Parmi ses plus féroces détracteurs figuraient certains confrères envieux de son succès qui voulaient lui dérober sa clientèle. Le directeur du *Figaro* par exemple, au lieu d'organiser un honnête échange de spécimens de leurs journaux, s'était abonné au *Journal des Dames et des Modes* pour guetter les dernières créations de l'ancien abbé. Les éditeurs de *La Mode*, périodique fondé en octobre 1829, allèrent jusqu'à publier

1954, t. 8, pp. 465–581. La BN possède une collection magnifique de ce peintre qu'elle doit surtout à la générosité du fils de l'artiste. Voir aussi *L'Œuvre de Gavarni. Catalogue raisonné* par J. Armelhault (qui signe du pseudonyme Malhérault) et E. Bocher, Paris 1873. Gavarni signait ses planches soit de "G^i, soit de "Gavarni".

[184] *L'Artiste*, 1832, t. III, pp. 50/51. Voir aussi le compte rendu du texte dans le *Journal des Dames et des Modes*, 4 mars 1832, et la citation de ce passage par les Goncourt, *Gavarni...*, éd. de 1912, p. 101.

[185] Voir D. James, *Gavarni and his Literary Friends*, Harvard (thèse dact.) 1942, et R. Pierrot, Balzac et Gavarni, *Etudes balzaciennes*, 1958/59, pp. 153–159 : Gavarni a notamment exécuté des dessins pour les *Petites misères de la vie conjugale. Paris marié*, plus tard dans *Œuvres diverses*, éd. Conard des *Œuvres complètes*, t. II, p. 147. Voir aussi Annemarie Kleinert, Le peintre Gavarni, cet autre Balzac, à paraître.

de méchantes critiques sur La Mésangère et d'autres concurrents.[186] Le 20 février 1830, un rédacteur anonyme, probablement Jules Janin, accusa l'éditeur d'être un "homme en retard",[187] et en octobre 1830, leur collaborateur Honoré de Balzac railla dans son article intitulé *Gavarni* le "mannequin immobile" des gravures du magazine. Balzac voulait probablement venger son ami Gavarni, auquel le maître en matière de mode avait fait des reproches en 1828 et qu'il n'avait pas intégré dans l'équipe du *Journal des Dames* ...[188] Egalement en octobre 1830, le romancier rédigea son *Traité de la vie élégante* pour *La Mode* où il avait d'abord l'intention de tourner en ridicule les modes et les figurines de La Mésangère. Mais sachant que les accusations formulées dans son manuscrit déformaient la réalité, il les raya du texte définitif (voir aussi p. 256).[189]

Quelles que soient les mauvaises intentions des éditeurs de *La Mode*, l'article publié le 20 février 1830 a le mérite d'être le premier à décrire en détail les habitudes de la personne qui dirigeait le plus ancien journal féminin, même si cette description est exagérée. Il s'en prend d'abord à ses éternels habits bleu barbeau, ses cravates blanches, ses hauts-de-chausse, ses bas chinés et "sa perruque rousse à queue et relevée sur le front",[190] ridicules aux yeux

[186] *La Mode* attaque non seulement La Mésangère et son journal mais aussi le *Petit Courrier des Dames* à cause de ses "fausses indications de modes". "Ces journaux oublient toujours," écrit *La Mode* en début 1830 (t. II, 8e livraison, p. 191), "qu'il ne suffit pas qu'une chose soit nouvelle, qu'il faut encore qu'elle soit adoptée assez généralement pour acquérir l'autorité d'une mode quelconque." Une critique similaire est publiée quelques numéros plus tard, p. 215.

[187] L'article publié par *La Mode* le 20 février 1830 (t. II, pp. 320–325) porte le titre explicite M. LA MÉSENGÈRE (sic!). Le fait que Janin en soit probablement l'auteur fut relevé par J. Pouget-Brunereau, p. 109. Dans l'*Histoire de la littérature dramatique* de Janin (Paris 1853–58, t. III, pp. 54–58), il utilise quelques bouts de phrases sur l'éditeur identiques à certaines tournures publiées par *La Mode*.

[188] Balzac y dénigre les gravures de La Mésangère : "Jusqu'ici les dessins de mode n'avaient été considérés par les éditeurs que comme un objet de peu d'importance ... M. de la Mésangère vivait ainsi ... nous seuls avons compris qu'il appartenait à la France de mettre un luxe dans ce journal de luxe, et alors nous avons essayé de joindre, au patron d'habit accroché sur le mannequin immobile de M. de la Mésangère ... une personne réelle, de la vie, un sentiment." Voir les *Œuvres diverses* de Balzac, Paris : Conard, 1936, t. II, pp. 144–147.

[189] Le passage rayé se lit ainsi : "Quoique jeune et belle elle avait l'air d'une caricature. Elle ressemblait aux figurines et aux modes de M. de la Mésangère" (s'agissant d'une anecdote sur un oncle à héritage et une femme mal habillée). Voir H. de Balzac, *La Comédie humaine*, Paris : Gallimard (Pléiade), t. 12, pp. 926–927.

[190] En 1830, une perruque chez un homme est un signe de l'adhésion à la mode de l'Ancien Régime. S'il est vrai que La Mésangère portait une perruque, il faut se rappeler la signification du port des cheveux empruntés. L'ancien prêtre avait vécu dans sa jeunesse une période où les perruques pour hommes, alors très en vogue, étaient interdites dans les cercles cléricaux (voir J. de Viguerie, pp. 286/287). Plusieurs recteurs de collèges confessionnels avaient été démis de leur charge à cause du non-respect du règlement. Quand La

des jeunes dandys journalistes de *La Mode*, qui ne mettaient ni perruque ni d'autres accessoires de ce genre.[191] L'article se moque aussi des "extrêmes ridicules" de ce "digne gentilhomme", dont plusieurs sont décrits : sa large poche, sa tabatière démesurée, son habit évasé, son vaste chapeau, ses deux montres, sa bague à diamants, sa canne à pomme d'or et son éternel parapluie sous le bras.[192] Selon *La Mode*, La Mésangère est un "modèle grotesque", empesé, raide et rond, dont le "faux accoutrement" sied mal à un homme qui "porte des arrêts souverains" sur la mode. "M. la Mésengère (sic)," poursuit l'article, "vous méprise bien fort, gens de luxe; il tient aux vieilles habitudes, ... s'écarte des règles ordinaires du savoir-vivre et du bon sens, ... pousse des cris de joie (dans les salles de théâtre), ... est dans l'extase (quand il faudrait se taire), ... rit tout haut, quand on lui parle de ... termes qu'il trouve charmants." Le texte souligne aussi la parcimonie de l'éditeur, sa calèche au cuir sans vernis, aux roues émincées, son cheval efflanqué, son cocher en pantalon et bottes à revers. Il dénigre ses pratiques désuètes, comme celle de manger un gigot en hachis dans un cabaret où le beau monde ne dîne plus, ou celle de se rendre "chez une marquise de la rue de Quincampoix qui le tint sur les fonts baptismaux dans l'église Saint-Germain-des-Prés"[193] pour faire une partie de loto, jeu que les petits-maîtres avaient depuis longtemps délaissé, ou celle de ne pas s'acheter des meubles en bois indigène, fort en vogue à l'époque. Somme toute, *La Mode* le trouve trop "honnête

Mésangère était devenu professeur à La Flèche, le fait de porter une perruque était devenu signe d'un esprit novateur parmi les hommes religieux. L'éditeur aurait donc affiché à l'origine une attitude révolutionnaire en portant perruque. Dans la première moitié du XIXe siècle, les perruques étaient surtout vues chez les femmes. Voir Annemarie Kleinert, Perücke, *Lexikon der Aufklärung*, Munich 1995, pp. 300–302.

[191] Les éditeurs de *La Mode*, Emile de Girardin et Charles Lautour-Mézeray, étaient de bons vivants, aux manières de poseurs, le camélia accroché à la boutonnière et toujours à l'affût d'affaires qui pouvaient multiplier leur fortune. Ils se faisaient voir dans les salons du grand monde, éblouissant par leur mise impeccable. Quant aux journalistes de *La Mode*, Sophie Gay, Eugène Sue, George Sand et Balzac, et aux dessinateurs Mme Delessert, Gavarni et d'autres, ils étaient tous vaniteux et empressés de pratiquer l'élégance. Voir E. de Grenville, *Histoire du journal « La Mode »*, Paris 1861, et P. Pellissier, *Emile de Girardin. Prince de la presse*, Paris 1985, pp. 46–52.

[192] A propos de ces objets, F.J.M. Fayolle note que "La Mésangère sortait toujours *sans* parapluie", mais qu'il en achetait un s'il venait à pleuvoir. "Il oubliait souvent sa tabatière, et, dans ce cas, il en achetait une autre. Chaque fois qu'il sortait, il achetait quelque chose : tantôt une paire de bas de soie, tantôt une paire de souliers, un habit ou un chapeau." (*Biographie universelle*, 1854–65, t. 23, p. 82). S'il est vrai que La Mésangère revenait toujours à la maison avec quelque objet, il n'est probablement pas vrai qu'il les achetait. Sans doute lui étaient-ils offerts pour qu'il les décrive dans son journal (voir p. 71).

[193] Cette remarque n'est pas une allusion au vrai baptême de La Mésangère qui eut lieu à Saint Martin-d'Arcé, paroisse de Pontigné (Maine-et-Loire), avec sa tante Marie et son oncle Joseph comme parrains (voir p. 59). Elle fait probablement allusion à une amitié intime de l'abbé avec une dame noble, nouée au moment où il arrivait à Paris (1797).

bourgeois", trop simple, content, sûr de sa bonne réputation et surtout trop vertueux et naïf. Le dernier point : le juger comme une "personne trop vertueuse et naïve", est loin de la vérité à en croire quelques livres et dessins licencieux édités par La Mésangère ou trouvés chez lui après sa mort.[194] Le texte incendiaire est aussi injuste à propos de la validité des avis que l'ancien abbé émet sur le bon goût et la vie moderne. La polémique, prononcée dans le but de dégoûter les lecteurs de ce maître, est évidente. Quelques phrases y prononcées sont inventées : que l'éditeur préfère les pièces "du temps de M. Grétry" comme critique de théâtre, et qu'il revient toujours à la littérature ancienne en parlant de belles lettres. En un mot, ce brûlot ridiculise La Mésangère sur plusieurs pages.

Si cette diatribe est allée trop loin, tout n'y est pas faux. Il est exact, par exemple, que La Mésangère possédait quantité d'habits bleu barbeau. A sa mort, on en a même trouvé soixante-douze chez lui, curiosité peut-être dûe au fait que les tailleurs faisaient des cadeaux d'habits à cet homme parcimonieux pour qu'il vante leurs produits. Avec cette couleur, il était habillé de façon distinguée sans trop suivre la mode, habitude probablement gardée depuis les années où il était prêtre et portait des habits foncés.[195] Il est vrai aussi que, dans les années 1820, il ne cultivait pas l'habitude romantique consistant à décorer son appartement de meubles en bois clair venant de France. L'inventaire de ses biens précise que tout son mobilier : tables, chaises, chiffonnières, guéridon et cadre de miroir, était alors encore en acajou, bois importé, style empire, à l'exception d'un fauteuil en noyer et d'un petit bureau en merisier. Quant à sa perruque et ses manières désuètes, les Goncourt en font aussi état, peut-être parce qu'ils s'appuient sur l'article

[194] Il s'agit de deux spécimens présentés sous enveloppe lors de la vente aux enchères des objets de son "cabinet noir". L'un est un livre intitulé *Le Pornographe ou idées d'un honnête homme sur un règlement pour les prostituées*, par Rétif de la Bretonne, Londres 1769. L'autre consiste en deux petits dessins sur feuille de vélin "dont un présente un vieillard la culotte bas, et se faisant infliger une correction par une jeune fille; une autre est occupée à une seconde action qui ne peut se décrire" (*Catalogue du Cabinet de feu M. la Mésangère*, n° 301, pp. 44/45). Un ouvrage, édité par La Mésangère en 1798, témoigne aussi de son esprit libertin. Il s'agit des *Voyages en France*, rassemblage de textes et d'illustrations d'auteurs anciens et modernes, où l'on trouve, au premier volume (p. 64), pour illustrer un texte de Chapelle et Bachaumont, un bas relief des arènes près du Pont du Gard où sont présentés des phalli. Cette figure manque dans la plupart des exemplaires du livre. Pour ce qui est des articles "immoraux" du *Journal des Dames* ... critiqués par la censure, voir p. 51.

[195] Le costume des prêtres de la Doctrine chrétienne se composait d'une tunique noire "couvrant la culotte et les bas noirs en descendant jusqu'aux chevilles", puis d'un manteau et d'un bonnet carré noir (R. Digard, p. 242). Quelques Doctrinaires ne respectaient pas avec rigueur les règles vestimentaires, s'affublant d'ornements de fantaisie et imitant l'extérieur des abbés de cour qui portaient des bas de soie et des boutons d'or (J. de Viguerie, p. 286).

publié par *La Mode* en février 1830.[196] Enfin, il est vrai que c'était un homme fort économe. Il refusait souvent à son ami baugeois, qui gérait ses fermes héritées à Baugé, de faire effectuer certaines réparations demandées par les fermiers. Il vérifiait aussi avec grand soin tous les comptes.[197]

Tout cela n'aurait eu que peu d'importance si l'éditeur avait toujours eu l'énergie nécessaire pour protester contre ses ennemis. Mais, peu avant sa mort, il n'y était plus apte. Il avait également perdu la capacité d'éliminer ses concurrents, de gagner ses procès et de commander à ses collaborateurs comme bon lui semblait. Bref, il était débordé face aux journaux rivaux, aux poursuites judiciaires de ses employés, à la rotation du personnel et aux difficultés qu'implique tout travail de cette envergure.

Examinons tous ces facteurs. On peut mesurer combien l'influence de La Mésangère avait baissé en examinant ses réactions face aux journaux de mode qui l'attaquaient et cherchaient à lui nuire. Entre 1799 et 1800, au meilleur de sa forme, il en avait aisément éliminé quatre. Il avait intégré le premier fondé en 1797 au titre de *Tableau Général* ... à son propre illustré et fait de l'ancien rédacteur en chef, Jean-Jacques Lucet, son adjoint; il avait condamné à mort le deuxième intitulé *Le Mois* en engageant son dessinateur et graveur Labrousse; enfin, il avait fait disparaître par sa supériorité ses troisième et quatrième rivaux, *La Mouche* et *Le Messager des Dames*.[198] De même, dans les années 1810 à 1829 : La Mésangère avait su prouver sa supériorité en prenant le contrôle de plusieurs journaux dangereux, en 1810, *L'Art du Coiffeur* (1802–1810), en 1823, *L'Observateur des Modes* (1818–1823) et *L'Indiscret* (d'avril à décembre 1823). Il les annexa et engagea l'éditeur du premier, le dessinateur J. N. Palette. La Mésangère était surtout soulagé d'avoir éliminé les deux derniers concurrents car il battait là un ancien rival, le libraire et éditeur Aaron Martinet, dont les estampes avaient été plus appréciées que celles de La Mésangère en 1800 et qui avait raillé son journal plus d'une fois, par exemple en 1819 à la page 143 de *L'Observateur*

[196] Les Goncourt, qui taxent La Mésangère de grand vieillard poudré, la politesse du siècle dernier en personne (*Gavarni*, p. 61), n'indiquent pas leur source. Ils écrivent : "(La Mésangère) était resté fidèle à l'ancienne coutume : son habit était à l'antique mode, il n'en portait jamais d'autre, sa coiffure était encore une ancienne coiffure d'incroyable; il porta jusqu'à la fin les bijoux qui servaient d'ornement à sa jeunesse dorée, y compris les boucles d'oreilles et la tabatière d'or. Il prenait du tabac d'Espagne, il avait un jabot et des manchettes; sa jambe, à l'étroit dans un bas de soie, avait pour soutien un pied bien fait dans un soulier vernis à boucle d'or; la canne aussi était ornée; il portait la double montre, et le gilet au milieu du ventre; on eût dit un portrait de famille descendu de son cadre ... Il était le dernier classique en son genre."

[197] Archives Municipales de Baugé : diverses lettres envoyées à François Desvignes.

[198] Pour les noms et dates de ces journaux, voir Fig. 2.1, puis p. 16 et p. 66. Le titre du *Tableau Général* ... avait changé en : *La Correspondance des Dames*, puis en : *L'Arlequin*.

des Modes.[199] En 1827, quand un nouveau rival fait son apparition sous le titre d'*Album des Modes et Nouveautés*, fondé par une société de dames, il s'arrange pour que celui-ci ne vive pas plus de six mois. Enfin, en février 1829, il l'emporte sur *Le Fashionable*, périodique lancé quatre mois auparavant.

Mais, vers 1830, sa combativité s'est épuisée. Une phalange de jeunes publicistes, presque tous installés dans son quartier, avaient alors envahi le terrain et submergé le marché d'une dizaine de nouveaux magazines de mode (voir Fig. 2.1).[200] Dans tous les secteurs de la presse périodique, le nombre des titres avait énormément augmenté autour de 1830. Si l'on en comptait au total 45 en 1812, on en trouve 179 en 1826 et 309 en 1829.[201] Toutefois, les nouvelles publications de la presse féminine apportaient peu d'idées originales, ce qui, à en croire Balzac, était une raison de plus pour empoisonner la fin de la vie de l'éditeur.[202] Fin 1830, La Mésangère fut encore une fois confronté à un recueil de quinze planches de mode lithographiées et coloriées, édité sous le titre *Costumes parisiens pendant les glorieuses journées des 27, 28 et 29 juillet 1830*, titre dont les deux premiers mots copient la légende des gravures de son journal.

La rédaction du *Journal des Dames* ... constate dans une rétrospective publiée le 15 novembre 1834 : "Il arriva à M. de la Mésangère ce qui arrive

[199] Sur Martinet, voir p. 69. Le fait que Martinet fut mêlé dans la publication de *L'Observateur des Modes* et de *L'Indiscret* n'est connu que grâce à un petit nombre d'indices. A partir d'octobre 1822, les planches du premier journal portent la signature "chez Martinet", et l'adresse du dernier indique "à Paris au bureau, rue Sainte-Apolline, n° 20, chez Martinet" (les bureaux sont transférés le 15 octobre 1823 au 4 bd. St. Martin). Les deux fils de Martinet étaient graveurs d'estampes au burin (Louis-Achille Martinet, né le 21 janvier 1806, et Charles-Alphonse, né le 17 septembre 1821). En 1822, Aaron Martinet assurait l'abonnement du *Petit Courrier des Dames*, rue du Coq-St.-Honoré. Plus tard, il a fait circuler des reproductions de certaines planches du *Journal des Dames et des Modes* qui portent sa signature, par exemple les numéros 2250, 2300, 2336, 2340 des années 1824 et 1825 (exemplaires de la bibliothèque Lipperheide de Berlin, Staatliche Museen zu Berlin).

[200] Deux grands rivaux, *La Mode* et *Le Follet*, furent fondés en automne 1829. En 1830, furent créés encore quatre journaux de mode pour le grand public : le *Mercure des Salons*; *Le Narcisse*; *Le Lys* et *L'Echo de Longchamps*; puis quatre autres destinés aux gens de métier tels que tailleurs ou coiffeurs : *Album Grandjean* (fondé en 1829, qui changea son titre en *Album Général des Modes Françaises*); *L'Observateur*, journal indicatif des modes parisiennes; *Journal des Tailleurs*; enfin, *La Nouveauté*, journal pratique des modes parisiennes exclusivement voué aux intérêts et au service des professions assujetties aux lois de la mode. Voir Annemarie Kleinert, *Die frühen Modejournale* ... , pp. 162 et 326/327. Pour l'adresse de certains d'entre eux, voir p. 72.

[201] Selon la Statistique comparée de la presse périodique en 1812 et 1829 ... , publiée dans *La Revue Française*, janvier 1830, pp. 157–167.

[202] Balzac est le seul à avoir exprimé que les "derniers jours (de La Mésangère) ont été empoisonnés par la concurrence ... Le vieillard mourut de chagrin" (version intégrale de la Monographie de la presse parisienne, dans : *Etudes Balzaciennes*, oct. 1959, p. 322. Le texte fut rayé de la version imprimée en 1842).

à tous les conquérants; il s'endormit dans son triomphe; les années vinrent peser sur sa tête, ... son activité se ralentit; au lieu de lutter avec la concurrence qui assiégeait sa porte, ... il la regarda du haut de ses anciens succès." Ceci eut pour conséquence une chute rapide du tirage, plus précisément de deux mille cinq cents exemplaires, chiffre stable pendant deux décades environ,[203] à mille en 1830. L'illustré avait perdu sa première position, passant en 1832 à la troisième place, puis à la quatrième, la cinquième et enfin en 1837 à la huitième parmi les magazines de mode (Fig. 3.26).

	1	2	3	4	5	6	7	8
1821	**Journal des Dames 2 500**	Petit Courrier 500	Observateur des Modes 300					
1827	Le Bouquet 3 000	**Journal des Dames 2 500**	Petit Courrier 2 000					
1832	La Mode 3 200	Petit Courrier 2 000	**Journal des Dames** / Follet / Messager des Dames **1 000**	Iris 600	Le Narcisse et L'Observateur réunis 500			
1837	Follet 2 982	Petit Courrier 2 580	Le Bon Ton 2 180	La Mode 1 722	Journal des Tissus 1 512	Narcisse 1 260	Nouveauté 1 064	**Journal des Dames 995**

Figure 3.26 Vers 1830, le tirage du *Journal des Dames* commence à décroître. Comparaison avec les chiffres de ses concurrents dans les années 1821 à 1837. Les chiffres proviennent de déclarations de divers imprimeurs (Arch. Nat. F^{18} 1–119) et, pour 1837, de tableaux établis sur la quantité de papier soumis au timbre (Arch. Nat. BB^{17} A 99, 14). La plupart des quotidiens parisiens tiraient également entre 2 000 et 3 000 exemplaires, sauf quelques "grands" quotidiens comme le *Constitutionnel*, qui tirait à 16 250 exemplaires en 1824.

Ces chiffres étaient d'autant plus décevants que le *Journal des Dames* ... avait augmenté le format de ses pages et le nombre de ses gravures tout en ne majorant pas son prix.[204] Celui-ci, malgré une forte inflation, resta de 36 francs pour toute la période de 1799 à 1839.[205] Cette situation était particulièrement alarmante dans une période dominée par une forte croissance

[203] Pour 1813 à 1830, voir p. 110 et 351.

[204] Dans le nombre de ses illustrations par an, qui varie entre 83 à 86 entre 1802 et 1825, le journal passe à 94 en avril 1826. Le chiffre augmente encore de deux planches en 1827 et d'une autre planche en 1831 (voir p. 317). De surcroît, à partir du 31 janvier 1824, La Mésangère présente à la fin de chaque mois, deux personnages par gravure au lieu d'un seul. En 1827, presque toutes les gravures présentent deux personnages par illustration au lieu d'un.

[205] En 1827, un ouvrier gagne entre 40 et 50 francs par mois. Le 25 octobre 1823, La Mésangère indique le prix d'une robe faite sur le modèle de la gravure 2166 du *Journal des Dames* ..., en gros de Naples broché satin et crêpe : l'étoffe coûte 91 francs, la façon 12 francs.

de la population. Paris, au lieu des 550 000 habitants de 1801, en comptait 774 000 en 1831.[206] Il faut donc noter que l'illustré ne respectait pas la loi tacite de la presse moderne qui dit que "tout journal qui n'augmente pas sa masse d'abonnés quelle qu'elle soit, est en décroissance."[207]

Quant aux différentes actions en justice, alors qu'en 1822 La Mésangère avait gagné aisément un procès intenté contre lui, il eut du mal à sauver la réputation du périodique en 1830, après la condamnation d'un de ses rédacteurs pour une affaire de mœurs. Le procès de 1822 avait été la suite d'un compte rendu publié par le journal se rapportant à l'ouvrage d'un certain M. Galin de Bordeaux. L'auteur avait porté plainte en évoquant "la mauvaise intention" de l'article. Les juges, ayant constaté que l'éditeur y avait décrit, sans ironie ni agressivité, le nouveau procédé de M. Galin pour enseigner la musique, avaient estimé l'article "tout à fait innocent" et déclaré la plainte nulle et non avenue.[208] Au lieu de recevoir réparation du soi-disant dommage subi, le plaignant fut condamné aux dépens.[209] Alors que cette cause tourna à l'avantage de l'ancien abbé, le 23 mars 1830 l'un des principaux rédacteurs de La Mésangère, Charles-Frédéric Herbinot de Mauchamps, accusé d'avoir violé une de ses domestiques mineures, fut en revanche condamné devant la Cour d'Assises de la Seine à huit mois de prison ferme. Dans ce cas, ce fut ce rédacteur qui dut régler les frais judiciaires.[210] L'éditeur, répugnant à être

[206] Voir Charles H. Pouthas, *La Population française pendant la première moitié du XIXe siècle*, Paris 1956.

[207] Cette loi fondamentale fut formulée par Honoré de Balzac en 1842 dans sa Monographie de la presse parisienne (*Œuvres complètes*, Paris 1956, p. 394).

[208] Galin était l'auteur d'un *Nouveau Traité de Musique* et co-auteur d'une *Bibliographie musicale de la France et de l'Etranger*. Le 15 octobre 1818, La Mésangère avait publié un compte rendu du *Nouveau Traité* ..., et le 31 mars 1822 un autre se rapportant à la *Bibliographie* ... Ayant cité dans ce dernier un passage de la page 507 de la *Bibliographie* ... qui décrit une nouvelle méthode pour enseigner la musique : des élèves solfient en chœur tandis qu'un chef d'orchestre promène plusieurs baguettes sur un tableau "méloplaste" marqué de lignes sans notes improvisant ainsi un air donné, Galin crut nécessaire de porter plainte contre La Mésangère, probablement parce que le journal avait écrit que cette méthode réussissait "à la surprise et satisfaction des spectateurs".

[209] La quasi totalité des archives de la préfecture de police ayant brûlé en 1871, pendant la Commune, il ne reste que les traces de ce procès dans le journal. Le cahier du 20 juillet 1822 publie le jugement rendu le 9 juillet 1822 par la sixième chambre du tribunal de la Seine. Selon le juge, "aucune mauvaise intention ne paraît avoir dicté" l'article, "il n'a occasionné aucun dommage réel au sieur Galin" et "il ne peut pas y avoir de réparation de dûe (sic) là où il n'y a point eu d'offense".

[210] E. Sullerot (pp. 191–209) a enquêté sur le rédacteur, sans pourtant faire des recherches sur le procès de 1830. Elle souligne plutôt un second procès intenté au journaliste en 1838 "pour incitation à la débauche de filles au-dessous de 21 ans et attentat à la pudeur publique", deuxième délit du genre, à la suite duquel il fut incarcéré à la Grande-Roquette, ce qui signifiait pour lui l'abandon de la *Gazette des Femmes* qu'il avait fondée dans l'entretemps. Sur les activités d'Herbinot de Mauchamps, voir p. 342.

mêlé à une affaire susceptible de ternir le renom du journal et sa réputation d'homme de probité,[211] se défendit avec sa plume pour seule arme en publiant le 10 septembre 1830 un article sur les "préventions contre la haine" ainsi qu'un poème intitulé *Les Leçons d'un vieillard*. Ce fut pour lui donc une tout autre expérience de la justice.[212]

Jusqu'à ce procès, Herbinot de Mauchamps avait été l'homme de confiance de La Mésangère : il avait veillé avec perspicacité à une gestion et une direction rigoureuses de l'entreprise et il avait rédigé bon nombre d'articles pour le journal, notamment des histoires à sensation, comme le 10 mars 1827 le compte rendu d'un ouvrage sur la perte tragique d'un navire de la compagnie des Indes, ou le 15 mars 1828 le récit d'un homme condamné à mort exécuté et rappelé à la vie. Son zèle avait permis à l'éditeur vieillissant de se décharger d'une partie de ses obligations pour reprendre, dans le recueillement et le calme, ses activités d'homme de lettres. Six grands projets n'étaient toujours pas achevés. Un *Dictionnaire du luxe français, accompagné de gravures*, qu'il avait commencé dès 1800 et dont plusieurs centaines de notes s'entassaient sur fichiers alphabétiques dans deux boîtes oblongues en carton d'un pied de long environ et dans deux portefeuilles in-8°;[213] un manuscrit de 245 pages intitulé *Recherches sur les mœurs, les usages, l'industrie des Français, de-*

[211] La probité de La Mésangère est louée en 1830 par un rédacteur de *La Nouveauté* : "Je respecte M. de La Mésangère comme le Père des journaux de modes; j'honore en lui sa politesse exquise, sa probité reconnue; j'estime dans son journal et l'exactitude et le soin de l'exécution."

[212] Quatre ans plus tard, les secousses de ce procès se faisaient sentir encore : le rédacteur fut expulsé du vénérable Institut historique. On lui reprochait d'avoir fait l'objet d'accusations inacceptables pour un membre de leur institution, leur but étant de "maintenir l'ordre et l'union dans le sein de la société". Herbinot de Mauchamps répond dans une brochure intitulée *Institut historique. Premières recherches ...* , Paris 1834 (BN : 4° Ln^{27} 9721).

[213] La Mésangère mentionne l'ouvrage à paraître dans la troisième édition du *Dictionnaire des proverbes français*, Paris 1823, p. 756. Voir aussi la citation de ce dictionnaire au *Catalogue des livres de ... La Mésangère* ou est mentionné, au n° 390, *Notes, observations, etc. sur les costumes, usages etc. Manuscrit autographe*, et au n° 456, *Dictionnaire étymologique, descriptif et anecdotique. Manuscrit autographe.* Les cartons et portefeuilles contenant le manuscrit se trouvent à la Bibl. Mun. de Rouen (Fds Leber 5897). Il y existe aussi un exemplaire dactylographié des fichiers du carton (cote mm 4540). Le fichier présente, sous la rubrique "journaux de mode", quelques détails intéressants sur l'histoire de la presse féminine. Le dictionnaire allait surtout traiter de l'habillement féminin. La Mésangère fait parfois allusion à cet ouvrage dans son *Journal des Dames* ..., par exemple le 15 septembre 1807 : "Personne ne fera-t-il donc l'histoire des modes? Cela seroit (sic) curieux! On retrouveroit (sic) des dénominations plaisantes, des étymologies heureuses." En 1822 avait paru chez Lefuel un titre du même genre : *Miroir des Grâces, ou dictionnaire de la parure et de la toilette*, par C. Mazeret et A.M. Perrot. Cette publication en petit format in-8° de 175 p. a probablement découragé La Mésangère de poursuivre son manuscrit (voir le *Journal des Dames* ... à la date du 15 janvier 1822). Le 5 octobre 1829, des extraits de l'ouvrage sont publiés dans le *Journal des Dames* ..., notamment les dossiers sur la "broderie", les "gants", la "gorge", les "parfums", les "perruques", la

puis l'origine de la monarchie;[214] une édition critique d'un ouvrage publié en 1655 par P. Borel;[215] la quatrième édition de son *Dictionnaire des proverbes*, enrichie d'un nombre important d'additions (la seconde édition étant passée de 438 à 596 pages, quelques mois après sa première publication en 1823, et la troisième, deux ans plus tard, à 760 pages, la quatrième édition allait probablement arriver à un millier de pages);[216] plusieurs notices à rédiger pour la belle série de gravures format in-folio intitulée *Galerie des femmes célèbres*;[217] enfin, la réimpression des cahiers qui manquaient pour une collection complète et la mise en volume de toutes les livraisons déjà parues du journal, depuis ses débuts,[218] ainsi que le classement de seize cents aquarelles, par ordre de dessinateurs, qui s'étaient entassées dans son cabinet (Fig. 3.27).

La Mésangère s'était mis à l'œuvre. Il avait l'habitude de travailler vite, de remplir sa bibliothèque de livres susceptibles de l'aider,[219] enfin de tran-

"plume", la "poudre", le "tablier", la "queue". Pour d'autres détails sur ce dictionnaire, voir p. 332.

[214] Voir *Catalogue des livres de ... La Mésangère*, n° 1515.

[215] Il s'agit du *Trésor des recherches et antiquités gauloises et françoises, réduites en ordre alphabétique* (in-4°). Voir le *Catalogue des livres ...* , n° 547.

[216] Le manuscrit de la 4e édition, distribué dans huit portefeuilles, est vendu aux enchères pour 79 francs à un certain Mancelle en 1831 (*Catalogue des livres ...*, n° 1028). La Mésangère y aura incorporé les recherches publiées par de Méry en 1828 dans son *Histoire générale des proverbes, adages, sentences*, livre qu'il possédait. L'édition de 1823 du dictionnaire de La Mésangère est jugée "the most complete collection of French proverbs" (*Oxford Companion to French Literature*, 1959, p. 212), jusqu'au moment de la publication du *Livre des proverbes français* de Leroux de Lincy en 1842. R. Houlier (p. 315) la qualifie comme celle où "apparaît le plus la grande érudition de l'écrivain car pour chacune des très nombreuses maximes populaires citées, en un style éclatant de bonhomie, il donne une explication, indique l'origine, parfois longuement, et ajoute souvent des réflexions". Voir aussi p. 365.

[217] Colas (n° 1765 et n° 1766) mentionne un album de 54 planches "qui doit être la toute première émission" du recueil et un autre qui renferme encore seize autres planches que La Mésangère n'a pas eu le temps de commenter avant sa mort. Voir aussi J.-Ch. Brunet, *Manuel du libraire ...* , Paris 1809 (t. III, 1922, pp. 794/795 dans l'édition publiée à Berlin). Une publication du même genre, spécialisée dans la présentation de portraits de femmes de l'époque, est annoncée dans le *Petit Courrier des Dames* du 5 juin 1824. Son titre : "*Galerie des contemporaines*, par MM. Chabert et Hermet, libraires, éditée toutes les six semaines par livraisons de quatre portraits, in-folio, 10 fr. pour Paris et 12 pour les départements". Elle a probablement empêché que La Mésangère intègre dans sa série les célébrités ayant vécu dans les dernières années avant la publication du recueil.

[218] On trouve un exemplaire complet de cette réimpression à la Bibliothèque du Musée des Arts Décoratifs de Copenhague, exemplaire qui porte sur les premières pages des volumes la marque *De l'Imprimerie du Journal des Modes. Collection du Journal des Dames et des Modes. Ouvrage accompagné de Gravures enluminées, représentant les Costumes Parisiens.* Grâce à cette réimpression nous connaissons le premier cahier du journal.

[219] Sa bibliothèque contenait, par exemple, un grand nombre de précieux ouvrages sur les proverbes, dont celui de C. Bovilli Samacobrini, *Proverbium vulgarium libr. tres*, Paris 1531; *Bonne réponse à tous propos, livre ... contenant grand nombre de proverbes*, Anvers

Figure 3.27 Vers la fin de sa vie, La Mésangère a fait relier en seize volumes une partie des milliers d'aquarelles exécutées pour le journal (conservées aujourd'hui à la Bibliothèque Municipale de Rouen). Ces volumes de seize cents feuilles montrent qu'il commanda beaucoup plus de dessins que ceux qu'il publiait. A gauche une étude préparatoire pour la gravure 622 publiée le 6 mars 1805. A droite l'esquisse pour la planche 740 présentant, le 25 juillet 1806, une amazone tenant un cheval par la bride.

scrire des passages de livres pour trouver l'inspiration nécessaire.[220] Quelques dessins pour le *Dictionnaire du luxe français*, exécutés par Louis Lanté, un des principaux dessinateurs du magazine, étaient fin prêts et n'attendaient que d'être imprimés. Crapelet, qui avait également imprimé la plupart des autres séries de gravures éditées par La Mésangère, harcelait l'ancien abbé de

1555; *Refranes e proverbios españoles traduzidos en lengua francesa*, par C. Oudin, Bruxelles 1634; *L'étymologie ou explication des proverbes françois*, par Fleury de Bellingen, La Haye 1656; *Les illustres proverbes nouveaux et historiques*, Paris 1665; *Dictionnaire des proberbes françois*, par André Panckoucke, Paris 1749 (Michaud note dans sa *Biographie universelle* ..., t. 39, p. 480, que le livre de Panckoucke a été rendu inutile par "celui que M. La Mésangère a publié sous le même titre"); enfin, *Matinées Senonoises, ou proverbes français*, par Tuet, Paris 1789.

[220] Ainsi copiait-il une partie des *Mémoires historiques pour servir à l'histoire d'Anjou*, par l'abbé Rangeard. Le *Catalogue des livres* ... , n° 1664, cite quatre cahiers manuscrits.

questions sur l'état du manuscrit,[221] argumentant qu'un certain A. Mifliez était en train de composer un ouvrage similaire sous le titre de *Costumes français depuis Clovis jusqu'à nos jours*.[222] Quant aux cahiers d'études qui devaient servir à composer les *Recherches* ..., ils étaient également bien remplis. Seules quelques corrections restaient encore à faire.

L'incarcération du fidèle collaborateur de La Mésangère coupa malheureusement court à toutes ces activités. Il se vit contraint de s'occuper de nouveau du journal, d'écrire d'innombrables lettres aux collaborateurs, aux abonnés ou aux personnes susceptibles de faire de la réclame pour le journal,[223] enfin de courir Paris à la recherche de sujets intéressants. Pour assurer la parution des séries de gravures, il lui fallait décider où devaient figurer certains dessins. Par exemple est-ce qu'il fallait mettre ceux de la comtesse de Suze, de la marquise de Boufflers et de Mme Récamier dans celle portant sur les femmes célèbres ou dans son dictionnaire du luxe?[224] Une autre série de 272 illustrations intitulée *Collection de costumes et portraits des Rois et Reines de France* attendait toujours que La Mésangère se décide à y ajouter des annotations, des titres et une préface pour pouvoir l'envoyer chez l'imprimeur.[225] La série *Meubles et Objets de Goût*, conçue comme supplément au *Journal des Dames* ..., réclamait également son attention bien qu'il eût déjà diminué le rythme de parution des planches de format folio-oblong de 48 à moins de 10 par an.[226] De surcroît, il passa un temps inutile, à ses yeux, à satisfaire aux

[221] Faute de pouvoir exécuter ce travail parce que le manuscrit était inachevé en 1831, année de la mort de La Mésangère, (Georges Eugène ?) Crapelet a publié le *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu La Mésangère*.

[222] L'ouvrage de Mifliez parut de 1834 à 1839, en quatre tomes. Chaque tome était illustré de 160 planches, dessinées et gravées par L. Massard (G. Vicaire, p. 1033). Un ouvrage analogue allait être publié en 1883 par Ernest Bosc, sous le titre *Dictionnaire de l'art, de la curiosité et du bibelot*, Paris, chez Didot.

[223] Nous avons trouvé des lettres manuscrites envoyées à Adrien Beuchot, collègue du *Journal de la Librairie* (BN microfiche m 16927 : années 1820, 1821 et 1823), et des reçus pour des sommes payées au bureau du journal, formulaires où La Mésangère mettait le nom du payeur, la somme, la date, le titre de l'ouvrage vendu et sa signature (BN manuscrit NAF 21537 : année 1825).

[224] Il existe un album gardé à la Bibl. Mun. de Rouen, cote Leber 6118, sous le titre *Modèles de la Toilette des dames françaises, dans chaque siècle, depuis Saint Louis jusqu'à nos jours*, in-4°. Le catalogue attribue ces aquarelles au *Dictionnaire du luxe*, mais celles présentant Mlle de Lafayette et la duchesse de Maine font partie de la *Galerie des femmes célèbres*.

[225] Voir p. 366. Les dessins, aquarelles et gouaches de cette série, pour lesquels La Mésangère avait dépensé plus de mille écus, auraient nécessité "une seconde fois ce qu'elles ont coûté", la plupart des illustrations étant rehaussées par des touches d'or ou faites sur velin du XVIIe siècle. *Catalogue des livres du Fonds Leber*, t. III, n° 6116.

[226] On ne peut avoir qu'une idée approximative du nombre des planches parues chaque année de cette série *Meubles et Objets de Goût* dans les années 1820, avant la mort de La Mésangère. Puisque 700 planches ont paru jusqu'en avril 1831 (dont 48 par an à partir de

nouvelles exigences administratives. Outre de devoir déposer, comme d'habitude, tous les cinq jours, cinq exemplaires de son magazine de mode au Bureau de la Librairie, la municipalité de Paris exigeait depuis le 18 juillet 1828 des déclarations supplémentaires attestant chaque année qu'il était bien l'éditeur du *Journal des Dames et des Modes* et qu'il avait la capacité nécessaire pour gérer ce périodique (Fig. 3.28). Que de formalités! Tout le monde ne savait-il pas qu'il était le responsable de cet illustré depuis une trentaine d'années?[227]

La gestion du personnel posa un problème supplémentaire. Son dessinateur Horace Vernet fut nommé directeur de l'Académie de France à Rome en 1828; un autre peintre, Victor Adam avait quitté l'équipe en 1829; son ancien graveur Pierre Baquoy était décédé en 1829; enfin, le jeune Gavarni n'était plus disponible, comme nous l'avons montré au chapitre précédent, participant, depuis avril 1830, à la rédaction de *La Mode* qui venait d'être fondée. Heureusement, grâce à ses relations, La Mésangère avait pu les remplacer. Il s'était assuré la collaboration du célèbre peintre Jean-Baptiste Isabey, qui avait composé, en 1804, une magnifique série de *Costumes officiels*, et qui, en 1818, avait contribué à la série du *Bon Genre*.[228] Il pouvait également compter sur Bouchardy, qui avait déjà été son collaborateur vers 1800, puis sur Louis Lanté, qui lui était fidèle depuis 1814. Souvent, ces derniers apportaient tout simplement une touche de modernité aux figures que La Mésangère avait en réserve et ils se servaient d'aquarelles dessinées pour

1803, 24 à partir de 1807, et 18 à partir de 1809, on peut supposer que La Mésangère avait réduit le nombre à quelques rares planches par an vers 1830 (voir p. 191 et 356–358). La série a été appelée le *Journal des Meubles* par les juges lors de la vacation des biens de La Mésangère en 1831 bien qu'il n'existe pas de feuilles de texte (voir p. 69).

[227] Une loi de déclaration avait d'abord été introduite en juin 1819, mais sans être strictement appliquée. Seulement après l'introduction de la loi dite de cautionnement du 18 juillet 1828, qui insistait sur une réalisation de ce cautionnement, les administrations de journaux devaient régulièrement écrire des lettres aux autorités. Grâce à ces documents, conservés pour la plupart aux Archives Nationales, l'identité de beaucoup d'éditeurs de journaux est révélée. Pour le *Journal des Dames* ..., voir les lettres envoyées au Bureau de la Librairie, conservées aux Arch. Nat. F^{18} 368 (55), fol. 167–171.

[228] Pour les dessins d'Isabey exécutés en 1804, voir le catalogue *Modes et Révolution*, pp. 34 et 37. Quant aux dessins d'Isabey pour La Mésangère sous le Consulat et en 1818, voir p. 65 et p. 88. Concernant sa contribution au *Journal des Dames* ... vers 1830, voir Mme de Basily-Callimaki, *J.-B. Isabey*, Paris 1909, pp. 305–313. Puisqu'aucune gravure de 1828 à 1830 ne porte de signature, il est impossible de connaître celles qui sont de sa plume. "Isabey avait une adresse extrême pour attifer et habiller les femmes;" écrit Basily-Callimaki à propos des activités du peintre vers 1830; "ses différentes occupations le conduisirent à s'occuper de dessins pour les journaux de mode; La Mésangère, qui dirigeait avec habileté des publications de mode lui demanda son concours pour les dessins de ses COSTUMES PARISIENS". L'ouvrage de Mme Basily-Callimaki contient la reproduction de trois planches non signées : les numéros 2463 de 1826, 2761 de 1830 et 2927 de 1831, sans pourtant confirmer que ces dessins sont de lui.

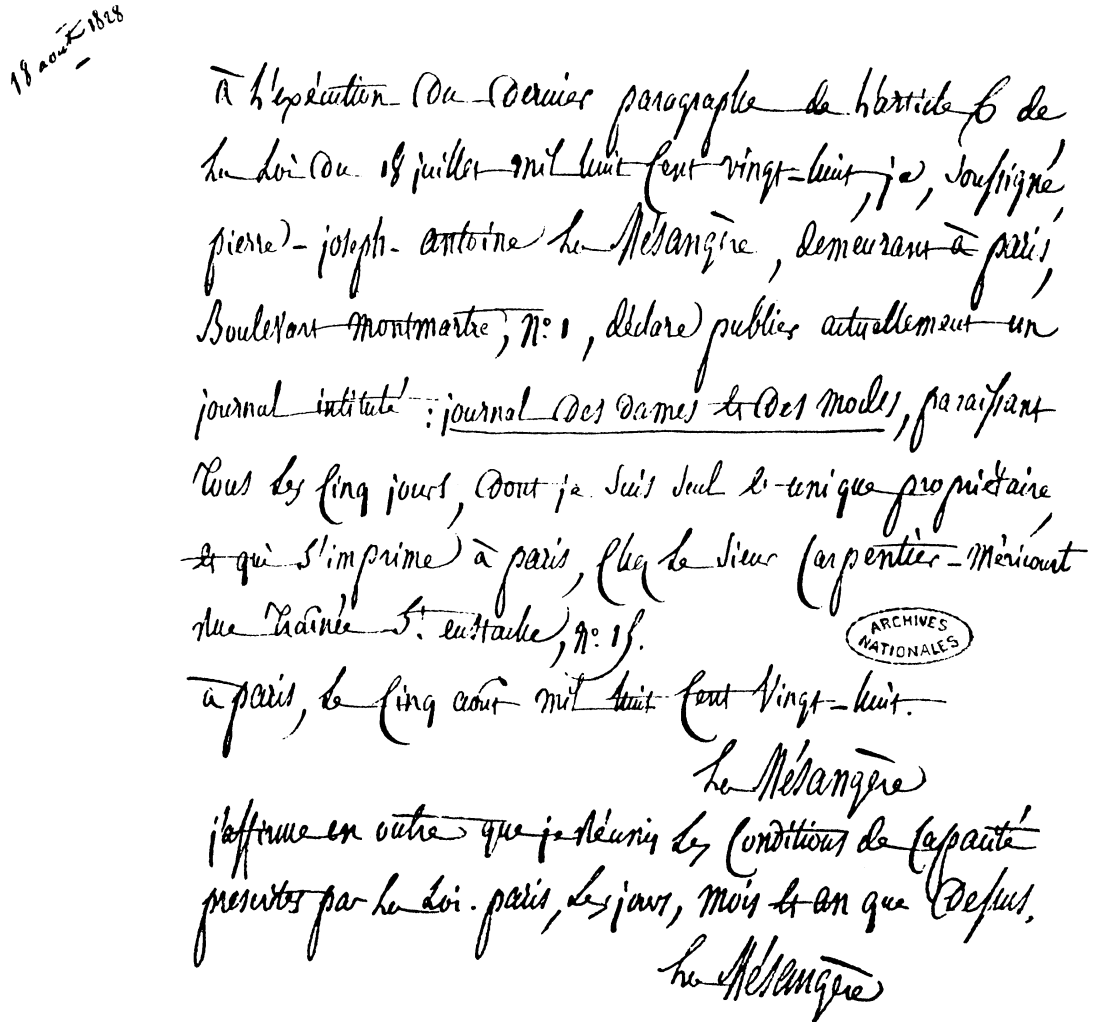


Figure 3.28 Lettre écrite par La Mésangère le 5 août 1828. Il s'agissait d'affirmer qu'il satisfaisait aux "conditions de capacité" prescrites par la loi dite de cautionnement, votée le 18 juillet 1828. Cette loi obligeait tout gérant d'un périodique d'être de sexe masculin, majeur, sujet du roi, de jouir des droits civils, de surveiller et diriger la rédaction et de posséder au moins une part de l'entreprise et au moins un quart du cautionnement exigé. Le cautionnement était retenu par la censure en cas d'infraction aux règles prescrites (voir p. 198).

des recueils publicitaires.[229] Pour attirer l'attention sur les dessins de son illustré, La Mésangère s'arrangea pour que la *Gazette des Tribunaux* publiât le 5 juin 1830 un article élogieux sur les gravures relevant leur avantage de ne pas seulement présenter des mannequins habillés mais "des groupes animés, ingénieusement dessinés et coloriés avec le soin que l'on mettrait à des dessins d'album."

L'éditeur avait aussi des ennuis avec ses journalistes. Honoré de Balzac, qui a probablement eu des liens avec l'illustré entre 1819 et 1822 environ, avait décliné son offre pour celle des jeunes éditeurs de *La Mode*. Plusieurs places étaient libres et La Mésangère avait du mal à les faire remplacer. Il dut donc assurer la plus grande partie du travail rédactionnel lui-même, ce qui l'éloignait de son cabinet de travail et l'obligeait à reprendre ses fonctions d'homme public, alors que le cœur n'y était plus.

Ce retour à la gestion active de l'illustré, causé par l'incarcération d'Herbinot de Mauchamps en mars 1830, se produisit juste à l'aube de la révolution de juillet 1830. En vieux routinier du journalisme, La Mésangère pressentit les événements. On pourrait même dire que sa revue a contribué à créer l'atmosphère qui engendra l'insurrection. Pendant les quelques mois précédant la révolte, l'éditeur ranima les souvenirs de 1789 en citant des passages de livres évoquant la naissance de tempêtes sociales et de révolutions dans d'autres pays.[230] Il s'interrogea aussi sur l'injustice que constituaient les hiérarchies arbitraires, mit en cause tout régime qui favorisait des personnes dont le seul mérite était d'être bien né, et décrivit la nouvelle salle de la Chambre des Députés, endroit qui allait bientôt être le centre de grands débats.[231] Mais surtout, le périodique détourna l'attention de Charles X pour la porter sur la famille du Duc d'Orléans, créant ainsi des souverains clandestins avant leur arrivée officielle au pouvoir.[232]

Bien que nullement anti-royaliste (selon J. Janin, il avait même été "bon royaliste"), La Mésangère n'avait guère d'estime pour Charles X à cette époque, le tenant pour responsable de tous les abus, de la débauche à la Cour et de la misère du peuple. Le roi est considéré comme un homme insouciant sans compétence, aveugle aux véritables problèmes : famine après un hiver extrêmement rigoureux, fermeture de nombreux ateliers, difficultés

[229] Pour Lanté, ce fait est relevé par le catalogue *Dessins sous toutes les coutures*, p. 105. De 1827 à 1831, Lanté exécuta des têtes de coiffure pour le recueil publicitaire d'un certain Monsieur Albin, dessins qu'il intégra plus tard dans le *Journal des Dames*.

[230] *Journal des Dames et des Modes*, cahiers des 5 et 31 mars 1830 et du 20 avril 1830.

[231] Voir les cahiers des 15 janvier et 5 mars 1830.

[232] A la première d'*Hernani* de Victor Hugo, au Théâtre Français, le 25 février 1830, la rédaction s'intéresse plus à la loge du duc d'Orléans qu'à celle du Roi. Aux "Jeux du Roi" aux Tuileries, elle admire la toilette de la duchesse, et au "Te Deum" en la Cathédrale de Notre Dame, le 15 juillet 1830, elle souligne sa présence parmi toutes les dames de l'assistance.

de ravitaillement des Parisiens, ajournement de la convocation des Chambres qui voulait mettre fin à la corruption et au protectionnisme. A la date du 10 mars 1829 et encore le 20 octobre de la même année, on le présente prenant part à des bals masqués et allant à la chasse. Les cahiers du 25 février et des 5 et 20 avril 1830 le dépeignent comme un souverain qui convie le Tout-Paris à des fêtes somptueuses de mille deux cents personnes aux Tuileries pour y partager sa passion du jeu et son amour de la bonne chère, avec truffes au vin de champagne, pâtés aux huîtres et rôtis de cygne (Fig. 3.29). Bref, l'ancien abbé n'était nullement en retard sur son époque, comme l'avait prétendu en février 1830 *La Mode* qui, de son côté, adhéra à des opinions légitimistes après la révolution de juillet et devint un organe d'opposition féroce prêchant le retour à l'ancienne monarchie. D'autres éditeurs de journaux de mode auraient mieux mérité cette qualification par exemple ceux du *Lys*, publication qui n'allait pas survivre aux changements politiques.

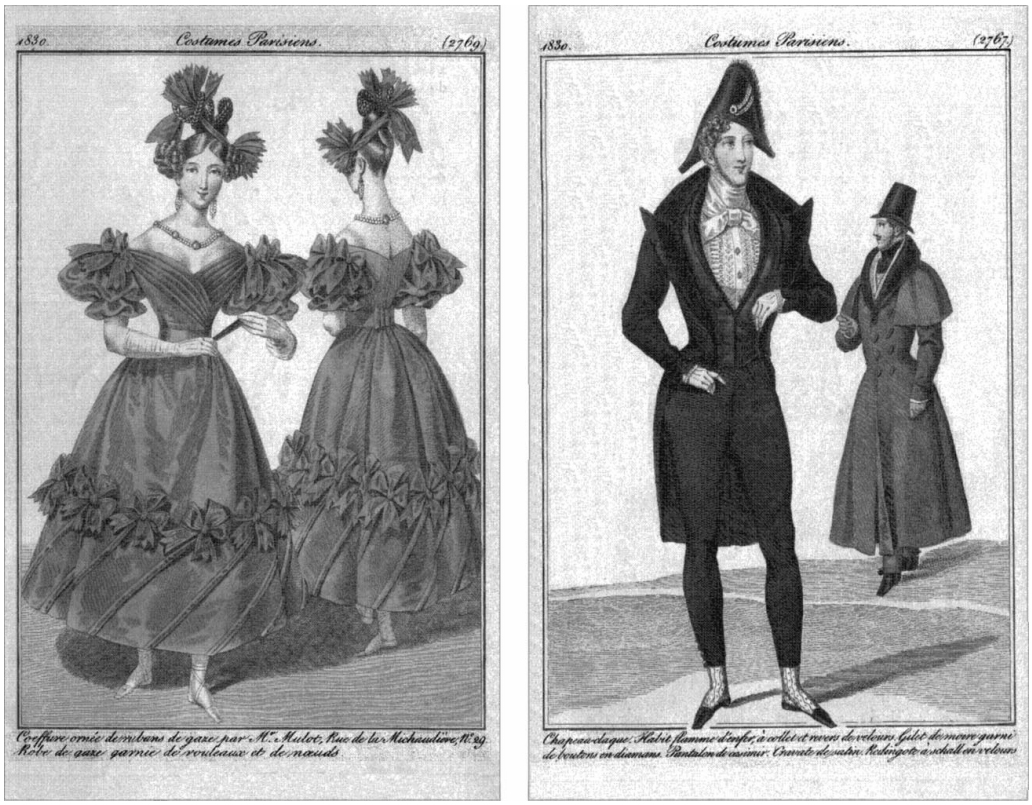


Figure 3.29 Juste avant la Révolution de juillet 1830, les fêtes aux Tuileries, avec plus de mille invités, se multiplient. C'est une des raisons pour lesquelles le peuple, alors sujet à la famine et au chômage, se révolte après un hiver et un printemps extrêmement rigoureux. Ici les modes portées lors des bals de février 1830.

Après les trois jours de révolte des 27, 28 et 29 juillet 1830, La Mésangère s'adapta tout aussi vite à la nouvelle situation. Estimant que la première mission d'un journal de mode est de décrire les comportements vestimentaires, même en temps de coup d'Etat, il publia, dans les six cahiers parus après l'insurrection, des commentaires de modes créées pour promouvoir les idées politiques. Louis-Philippe ayant promulgué dans l'une de ses premières ordonnances le port de la cocarde nationale, l'éditeur indiqua à ses lecteurs quand et où placer cette rosette : le 5 août 1830, "à la seconde boutonnière" de l'habit, le 10 août "à moitié de la hauteur de la forme du chapeau, à gauche"... Les étoffes et accessoires en bleu-blanc-rouge étaient à nouveau arborés en signe de liberté, ce que montrent plusieurs gravures de 1830 à 1833 (voir les figures en couleur 6.2 et 6.4),[233] tout comme elles l'avaient été en 1789, lorsque le premier journal de mode français avait fait état d'inventions engendrées par la Grande Révolution. Il fallait rester fidèle à la tradition.[234] Tandis que l'équipe de rédaction du journal de 1789 avait été surprise par les événements (retard dans l'envoi des cahiers, démission de rédacteurs et présentation des modes tricolores au bout de dix semaines), celle de La Mésangère fit l'adaptation sans délai en 1830.

L'intérêt pour l'actualité politique se maintient dans les mois qui suivent. Le 31 juillet 1830, un compte rendu du *Purgatoire* de Dante fournit à La Mésangère l'occasion de juger la révolution de façon très discrète. Le 5 août 1830, il est plus direct, annonçant la mise en circulation de pièces d'or et d'argent frappées à l'effigie de Louis-Philippe; le 15, il fait état de l'avènement au trône du nouveau monarque; le 20, il décrit un concert donné au bénéfice des blessés et rend compte d'un livre sur les *Actions héroïques des Parisiens pendant les journées des 27, 28 et 29 juillet 1830*; le 25, il annonce un ouvrage sur l'histoire de la famille d'Orléans; le 31 août 1830, il fait un

[233] La Mésangère prépare l'acceptation des couleurs nationales en 1829 déjà. La planche chiffrée 2704 de 1829 montre alors une robe bleu-blanc-rouge. D'autres gravures du journal présentent des femmes en robes blanches, ornementés de rubans, ceintures, chapeaux, châles et fleurs artificielles aux couleurs bleu, blanc et rouge. Elles portent les numéros 2818, 2821, 2830, 2844, 2860, 3015 et 3089. Les illustrations étalant des chapeaux tricolores ont les chiffres 2819, 2858 et 2948. Dans les années précédentes, c'était même une audace de se présenter avec les couleurs tricolores (pour 1810, voir les *Mémoires* de la duchesse d'Abrantès, Paris 1895–98, vol. 3, pp. 246–248).

[234] Pour les tenues vestimentaires de la révolution de 1789, voir nos divers articles : 1) Annemarie Kleinert, La Mode - Miroir de la Révolution française, *Francia*, 1989, pp. 75–98; 2) le même titre, mais d'autres figures, dans : *Modes et Révolutions*, catalogue du Musée de la Mode et du Costume, 1989, pp. 58–81; 3) La Révolution vue par le premier illustré paru en France, *Dix-huitième siècle*, 1989, pp. 285–309; 4) Mode und Politik. Die Vermarktung der französischen Revolution in Frankreich und Deutschland, *Waffen- und Kostümkunde*, 1989, pp. 24–38; 5) Les manifestations vestimentaires de la Révolution française étudiées par la presse féminine, dans : *L'Image de la Révolution*, Oxford, New York, 1989, pp. 287–296.

commentaire sur la salle de la Chambre des Pairs, nouvellement décorée; et le 5 septembre 1830 une publicité annonce la brochure *La Charte telle qu'elle a été adoptée par la Chambre des Députés et présentée à l'acceptation du Duc d'Orléans.*[235] Les fêtes organisées en l'honneur de la Garde Nationale sont décrites les 5 septembre et 10 octobre 1830. Enfin, la nouvelle reine et ses deux filles retiennent beaucoup d'attention, surtout quand elles participent à des cérémonies politiques, à des représentations théâtrales ou à des courses hippiques (un phénomène similaire s'observe dans la presse de cœur de nos jours). En un mot, l'agitation s'empare pour quelques mois du chroniqueur du *Journal des Dames* ... qui ne pouvait alors plus se cantonner dans la routine.

Si La Mésangère a résisté à ce dur travail avant, pendant et quelques mois après la Révolution de Juillet, il accusa une grande fatigue dès le retour d'Herbinot de Mauchamps fin novembre 1830. Il avait travaillé samedis, dimanches et jours fériés, sans se soucier de sa santé, sans se permettre la moindre absence.[236] Le journal observant un rythme de parution tous les cinq jours, introduit à l'époque où le système décadaire du calendrier révolutionnaire était en usage, il devait donner les dernières nouvelles six fois par mois.[237] Sur le plan financier, il n'avait nul besoin de se tuer à la tâche depuis bien des années. Rien que les loyers de ses deux hôtels particuliers dans le VIe arrondissement lui rapportaient environ trois mille francs par an.[238] S'il continuait, c'était pour ses collaborateurs, à en croire l'explication donnée par son imprimeur Crapelet après sa mort, et parce qu'il ne voulait pas abandonner l'œuvre de sa vie. En Allemagne, ses collègues du *Journal des Luxus und der Moden* s'étaient déjà séparés de leur magazine en 1827, au

[235] En usage depuis le 4 juin 1814, la Charte, compromis entre l'Ancien Régime et les acquis de la Révolution, était alors modifiée pour réduire les prérogatives du roi qui, par exemple, ne pouvait plus ajourner ou dissoudre la Chambre des Députés.

[236] On est renseigné sur cette fidélité au poste par la correspondance de La Mésangère avec François Desvignes, notaire et gestionnaire du patrimoine de l'éditeur à Baugé. Desvignes l'avait souvent invité, mais sans succès. Dans plusieurs lettres conservées aux Arch. Mun. de Baugé, La Mésangère écrit : "Je ne trouve aucun moyen de m'absenter", ou "je suis extraordinairement occupé", ou "mon commerce prospère, mais je suis cloué à mon bureau", ou "je ne sais comment me faire remplacer", ou "malheureusement, j'ai des occupations telles que, même dans le cas le plus urgent, je ne puis faire une absence subite", ou encore "je ne puis réussir à me faciliter même une courte absence".

[237] Les cahiers parurent aux 5e, 10e, 15e, 20e, 25e et 30e (ou 31e) jour des mois, sauf en février. Là le cahier après le 25 février était celui du 28 (ou 29) février. Cela voulait dire qu'au mois de février la périodicité fut encore plus serrée : l'éditeur avait alors 3 ou 4 jours entre les derniers cahiers de février au lieu des 5 à 6 à la fin des autres mois.

[238] Le 22 novembre 1817, il avait acheté, pour 20 000 francs, une maison au 338, rue Saint Denis, propriété qui lui rapportait 1 400 francs annuels (Arch. de Paris, DQ^{18} art. 237, vol. 11). Un immeuble encore plus grand, dont il était le propriétaire, se trouvait au 18, rue Toucherat. Voir aussi p. 185.

bout de 42 années d'une publication ininterrompue.[239] Après la révolution, à son grand regret, tout semblait s'effondrer : l'élégance dans les formes, dans les mises et dans les dires fit place à une sorte de laisser-aller de mauvais goût, attitude ne rappelant aucunement la vieille urbanité française dont il s'était fait l'avocat.[240] Il en était très affecté.

A la déception sur la décadence des mœurs, à la lassitude, à la contrariété que provoquait en lui l'hostilité de ses adversaires s'ajoutait une autre cause de découragement. Il voyait mourir autour de lui de plus en plus d'amis et de connaissances : Louis-Philipon de la Madelaine, ancien prêtre et auteur comme lui, dont il avait publié de nombreux vers depuis 1810, était décédé dès 1818;[241] en 1825, il avait pris part aux obsèques de Léonard Laglaisière, agent de théâtre, et d'Adélaïde Dufrénoy, femme de lettres souvent mentionnée dans son journal;[242] en 1826, sa sœur Catherine avait succombé à une maladie

[239] En 1786, le *Journal des Luxus und der Moden* fut fondé par F.J. Bertuch et l'artiste Georg Melchior Kraus. Bertuch avait beaucoup de traits communs avec La Mésangère. Après des études de théologie et de lettres, il avait rédigé et édité des ouvrages de géographie et d'histoire naturelle ainsi que des livres pour enfants. Il fut éditeur de divers périodiques, dont *London und Paris* illustré de belles planches coloriées, et mécène d'artistes qu'il intégra dans son entreprise. En juillet 1809, La Mésangère est mentionné dans les pages du *Journal des Luxus und der Moden* comme "éditeur de goût et d'une grande conscience professionnelle". Pour une comparaison du périodique de La Mésangère avec ce magazine de Weimar, voir Annemarie Kleinert : Die französischsprachige Konkurrenz des « Journal des Luxus und der Moden », Actes du colloque d'Iéna au titre *Kultur um 1800*, Heidelberg, à paraître. Sur l'histoire du journal de mode de Weimar, voir Doris Kuhles, Das « Journal des Luxus und der Moden » (1786-1827), dans : Gerhard Kaiser/Siegfried Seifert, *Friedrich Justin Bertuch (1747–1822). Schriftsteller, Verleger und Unternehmer im klassischen Weimar*, Tübingen 2000, pp. 489–498.

[240] Janin écrit : "Plus d'une fois, (La Mésangère) avait opposé une barrière utile aux tours de force, aux coups de tête, au mauvais goût." (*Histoire de la littérature dramatique*, p. 58). L'ancien abbé avait en effet souvent regretté dans son journal que la politesse se perde en France, par exemple le 20 avril 1827 : "Il est rare qu'un jeune homme en entrant aujourd'hui dans un salon, salue le maître; ce n'est qu'à la maîtresse de maison qu'il rend ses devoirs, encore souvent va-t-il tout droit à *l'écarté* (= jeu de l'époque)."

[241] Voir le cahier du 10 mai 1818, avec des extraits de l'oraison funèbre prononcée sur sa tombe par le vicomte Prévost d'Iray. Né en 1734, et jésuite jusqu'à la Révolution, Louis-Philipon de la Madelaine avait publié comme La Mésangère, dans les années 1790, un livre de géographie sur la France "considérée dans tous ses départements". Plus tard, il fut éditeur et compositeur d'ouvrages linguistiques, de dictionnaires, de manuels de littérature, de livres de chansons et en même temps Intendant des Finances et honoraire de son Altesse Royale Monsieur. Selon le journal "ce doyen des chansonniers ... fut un homme de bonne compagnie dans les cercles brillans (sic) du grand monde; ses chansons étaient chantées dans la capitale; ce fut un monument de l'ancienne urbanité."

[242] Adélaïde-Gillette Petit-Dufrénoy, née Billet (1765–1825), a publié de nombreux ouvrages : livres de poésies, études géographiques, opuscules sur les femmes et la religion. De 1818 à 1821, elle a dirigé les 37 volumes de la *Bibliothèque choisie pour les dames*, de 1818 à 1825 une dizaine de volumes intitulés *Hommages aux demoiselles*, et de 1820 à 1821 les deux volumes de *La Minerve littéraire*. Son nom s'écrit aussi Dufresnoy-Billet.

chronique;[243] en 1827, un de ses dessinateurs mourut, Jean-François Bosio, ainsi qu'une femme du nom de Marie Antoinette Nicole Bazin dont il devint l'exécuteur testamentaire; son ancien graveur Pierre Baquoy décéda en février 1829, nous l'avons dit; enfin, en décembre 1830, Mme de Genlis, cette dame éloquente dont il avait si souvent cité les vers et romans, succomba à un âge avancé.

Plusieurs témoins trouvèrent que La Mésangère vieillissait rapidement en ce début des années 1830 alors qu'il avait toute sa vie joui d'une excellente santé. En 1831, un rédacteur anonyme du journal lui donna sept ans de plus qu'il n'en avait;[244] et Honoré de Balzac, pour qui la Mésangère a été sans doute une sorte de mécène en début de carrière, le crut "quasi séculaire", lui prêtant un tiers de siècle en trop.[245] La Mésangère était devenu misanthrope. "Ce tyran de la mode ... qui prévoyait, dominait, indiquait sans avoir l'air de rien indiquer, observe Jules Janin, (était) bien cassé".[246] Il préférait s'enfermer dans son cabinet, entouré de milliers de livres et d'objets précieux collectionnés soigneusement au cours de sa longue vie de passionné d'histoire culturelle. A part les deux commis, il ne voulait plus voir personne en ce début de 1831. Que d'autres assument la tâche qu'il avait commencée!

Après une courte maladie, le 22 février 1831, un mardi à cinq heures du soir, l'ancien abbé, âgé de 69 ans, meurt dans son lit, entouré d'une dizaine de personnes.[247] "Il s'esquive de la scène discrètement, comme un témoin qui aurait terminé sa déposition," écrit un journaliste anonyme dans un article

[243] Les rapports de La Mésangère avec sa sœur étaient quelque peu tendus. Dans ses lettres, il se plaint du fait que son père la favorisait à ses dépens et il lui reprochait sa prodigalité. En 1806, à la mort de leur père, le partage de la succession familiale attribuait à celle-ci le plus grand domaine de la famille, la ferme des Brosses à Saint-Martin d'Arcé. Elle consentit le 14 décembre 1811 à laisser cette propriété à son frère en échange d'une rente viagère de deux mille francs par an, de façon qu'elle eût des rentrées régulières. A l'occasion de sa mort, La Mésangère vendit ce domaine. Voir p. 185.

[244] Voir l'introduction à l'oraison funèbre pour La Mésangère, publiée le 28 février 1831 par le journal : "M. ... La Mésangère est décédé ... âgé de 76 ans".

[245] H. de Balzac, version préliminaire de la MONOGRAPHIE DE LA PRESSE PARISIENNE, *Etudes Balzaciennes*, oct. 1959, p. 322. Ce passage sur La Mésangère fut rayé du texte de 1842 peut-être à cause d'une incertitude de Balzac sur l'âge de l'éditeur. Il faut tenir compte du fait qu'il était alors exceptionnel d'atteindre à un grand âge. Déjà à l'âge de 41 ans, La Mésangère crut ne pas vivre au-delà de 50 ans (lettre du 10 juillet 1802 : Arch. Mun. de Baugé). Voir aussi les lettres citées à la note 161 de ce chapitre.

[246] J. Janin, *Histoire de la littérature dramatique*, p. 57. Janin, dans son enthousiasme pour La Mésangère et ses œuvres, exagère quand il écrit, dans le même article, que La Mésangère "avait établi et fondé le seul journal impérissable, le seul journal éternel, le seul journal qui soit à l'abri de la censure, à l'abri de la foudre." Mais il a raison d'admirer cet éditeur et de dire que La Mésangère, au faîte de sa gloire, était "le dominateur des tyrans eux-mêmes ... Quel homme!".

[247] Voir l'oraison funèbre et le procès-verbal de la mise sous scellés des objets du défunt (Arch. de Paris, D^2 U^1 176). R. Houlier écrit que l'éditeur n'a jamais eu confiance en la

sur la série *Meubles et objets de goût*.[248] Et chez Jules Janin on peut lire : "La veille encore il commandait en tyran à la soie, au velours, aux satins, aux rubans, aux plus belles couleurs. Pas un pli à cette étoffe et pas une plume à ces chapeaux, sans la permission de ce grand homme. Il était plus absolu mille fois, et plus obéi dans ses domaines, que l'empereur dans ses royaumes."

Ainsi s'achève, sans secousse et sans bruit, la carrière de "ce héros de l'étiquette", de cet "homme de haute importance", selon l'expression utilisée de façon ironique par un rédacteur de *La Mode* un an auparavant, en février 1830. Pour ce rival, c'était un "littérateur ... qui a la plus extraordinaire des prétentions, le plus singulier pouvoir ... la plus incroyable profession qui se puisse imaginer ... - (il) fait des modes! Des modes pour aujourd'hui, pour demain, pour après-demain, pour la cour, pour la ville, pour Versailles, pour la province ... Ces modes, avait poursuivi ce confrère en 1830, c'est sa vie, c'est son drame, c'est son bonheur, c'est sa profession, son métier, son art; c'est lui tout entier, lui tout seul. La mode, c'est M. la Mésengère (sic); M. la Mésengère, c'est la mode ... (Il a) fait des modes depuis trente ans; il en fera jusqu'à la fin." Une page d'histoire venait d'être tournée.

3.6 Le conflit entre les héritiers de La Mésangère

La mort de La Mésangère avait plongé ses amis et connaissances dans une profonde affliction. Ses proches surtout se désolaient : son voisin et compagnon de musique Hector Gabriel Guillon, compositeur et rédacteur du journal, qui, dans le discours prononcé sur sa tombe, mit en valeur sa force de caractère, "les bontés" qu'il avait prodiguées, "les larmes qu'il a si souvent empêché de verser", son art de consoler, sa vertu, sa générosité, sa modestie, son esprit, sa délicatesse;[249] son garçon de bureau et commis Marie Ferdinand Victor, qui, dans les premières semaines après la mort de son maître, régla les dépenses inévitables tels que les frais de maladie et de funérailles; la veuve Edmée Marguerite Dubois Miolle, demeurant également au n° 1 boulevard Mont-

médecine (Pierre-Antoine Lebouc ..., *Académie de sciences ... d'Angers*, 1988, p. 310).

[248] Le Décorateur qui règne sur l'Empire, *Connaissance des Arts*, oct. 1960, pp. 92–99.

[249] L'oraison funèbre intimiste et romantique, pleine de soupirs et de larmes, publiée à la dernière page du cahier du 28 février 1831, apporte peu de précisions sur la carrière publique de La Mésangère. Elle ne relève ni ses mérites d'homme de lettres et d'éditeur éloquent, ni d'autres faits saillants de sa vie de littérateur persévérant (voir la reproduction de cette oraison dans Annemarie Kleinert, Un prêtre fléchois devenu auteur ..., *Cahier Fléchois*, 1998, p. 47). Sur Guillon, qui habitait rue Montmartre n° 3, et d'autres amis du défunt, voir p. 76. Sur la "modestie cléricale" ordonnée par la constitution des *Pères de la Doctrine chrétienne*, voir J. de Viguerie, *Une Œuvre d'éducation...*, p. 289.

martre, gardienne de l'immeuble et femme de confiance de La Mésangère; puis quelques amis du pays de son enfance : son avocat baugeois François Desvignes, ancien camarade de classe pour qui il avait nourri une amitié sans faille pendant quarante ans, ainsi que la fille de celui-ci, Elisa; ses cousin et cousine Pierre René Despoulains et Madelaine Delisle; son ancien camarade de chasse Le Monnier et ses anciens voisins M. et Mme Thomassin.

Des personnes moins proches regrettaient également sa mort : les pauvres du quartier auxquels il avait toujours fait l'aumône – les orphelins, les veuves et les ouvriers et ouvrières indigents;[250] le propriétaire de son appartement qui avait perdu un locataire solide dont le loyer était toujours payé un an d'avance;[251] de nombreuses personnes auxquelles il avait prêté ou envisagé de prêter des sommes considérables;[252] beaucoup de professionnels de la mode enrichis par lui comme tailleurs, modistes et marchands de modes ainsi que leurs employés; enfin, les enfants qu'il rencontrait régulièrement près du bassin des Tuileries où il avait l'habitude de rire tout haut, d'apporter du pain aux poissons rouges et de cracher dans l'eau pour faire des ronds.[253]

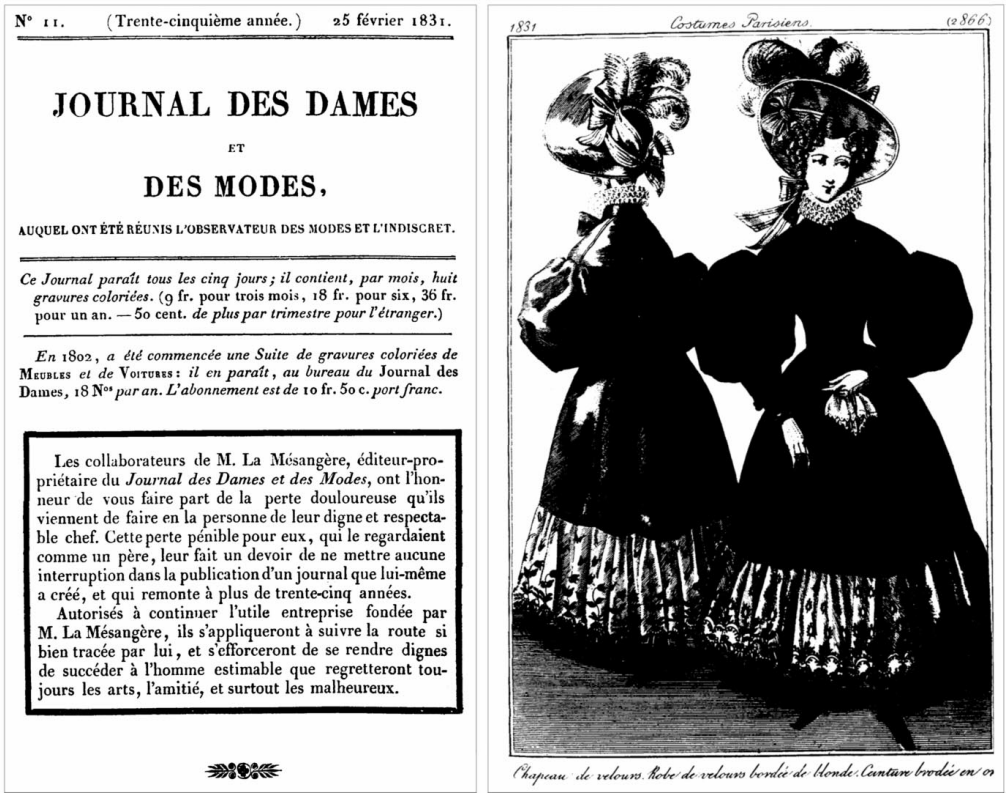
Les collaborateurs du journal aussi déploraient la perte de leur chef, dont surtout les rédacteurs Herbinot de Mauchamps et Guillon, le dessinateur Lanté et le graveur Gâtine. Nommés gérants provisoires du périodique, ces quatre personnes assumèrent cette tâche pendant quatre mois environ, jus-

[250] L'oraison funèbre s'adresse à cette catégorie de personnes : "Et vous orphelins, auxquels il a servi de père; veuves qu'il a consolées; ouvriers qu'il a tant de fois sauvés de la misère ... rendons un dernier hommage au plus vertueux, au meilleur des hommes." Fayolle observe que La Mésangère "avait toujours dans sa poche des pièces de quinze et de trente sous, pour donner aux pauvres qu'il rencontrait dans la rue." (*Biographie universelle*, 1854–65, t. 23, p. 82). A sa mort on a même trouvé chez lui plusieurs milliers de francs en petite monnaie (*Nouvelle biographie générale*, 1859, t. 39, p. 200). Le faire-part de sa mort note également cette qualité : "homme estimable que regretteront ... surtout les malheureux" (publié le 25 février 1831 par le journal : Fig. 3.30). Plusieurs lettres, conservées aux Arch. Mun. de Baugé, font preuve de sa générosité envers les pauvres. Ainsi exprime-t-il le 30 novembre 1807 le désir qu'à l'Eglise, le jour du service pour son pére, décédé en 1806, il soit fait aux pauvres, à ses frais, "une distribution de pain pour une somme de cent livres". Et le 11 janvier 1810, il demande de prélever sur ses fermages une somme de vingt-quatre livres et de la remettre au curé de Baugé pour les pauvres. La Mésangère semble donc avoir vécu la devise de ses confrères de la Doctrine chrétienne : pratiquer la charité basée sur l'amour et la confiance en Dieu.

[251] Pour le loyer de 105 francs par mois, voir Arch. de Paris, DQ^7 3434, 20 août 1831, n° 642.

[252] Au moment de sa mort, il avait dix-sept débiteurs qui lui devaient 15 400 francs environ. Les plus grosses sommes étaient prêtées à la famille Rouchar (6 000 francs), à M. Lauresqui (4 000 francs) et à MM. Desvignes et Gaillon (environ 500 francs chacun). Le registre des Archives de Paris (DQ^7 3434) note encore deux reconnaissances de 1 000 francs chacune sans mentionner les noms des débiteurs, plus 11 "mandats, bons, reconnaissances ou billets sur divers défaillés" pour 2 000 francs environ.

[253] Selon *La Mode*, 20 février 1830.



N° 11. (Trente-cinquième année.) 25 février 1831.

JOURNAL DES DAMES
ET
DES MODES,

AUQUEL ONT ÉTÉ RÉUNIS L'OBSERVATEUR DES MODES ET L'INDISCRET.

Ce Journal paraît tous les cinq jours; il contient, par mois, huit gravures coloriées. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, 36 fr. pour un an. — 50 cent. *de plus par trimestre pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une Suite de gravures coloriées de* MEUBLES *et de* VOITURES: *il en paraît, au bureau du* Journal des Dames, 18 N^os *par an. L'abonnement est de* 10 fr. 50 c. *port franc.*

Les collaborateurs de M. La Mésangère, éditeur-propriétaire du *Journal des Dames et des Modes*, ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire en la personne de leur digne et respectable chef. Cette perte pénible pour eux, qui le regardaient comme un père, leur fait un devoir de ne mettre aucune interruption dans la publication d'un journal que lui-même a créé, et qui remonte à plus de trente-cinq années.

Autorisés à continuer l'utile entreprise fondée par M. La Mésangère, ils s'appliqueront à suivre la route si bien tracée par lui, et s'efforceront de se rendre dignes de succéder à l'homme estimable que regretteront toujours les arts, l'amitié, et surtout les malheureux.

Figure 3.30 Faire part et costume en velours noir, présentés le 25 février 1831, trois jours après la mort de Pierre de La Mésangère dans le périodique qui lui a assuré une célébrité mondiale et une grande fortune. La robe, montrée de face et de dos à la page 89, est typique du style romantique : taille *de guêpe*, un corsage triplé, manches *à gigot* et jupe large descendant jusqu'à la cheville. Le collet de toile fine, plissé et empesé, appelé « fraise » en souvenir des collets du XVIe siècle, devint une mode entre autres par la réimpression des œuvres de Rabelais par Johanneau, collaborateur du journal.

qu'à la vente du journal, et veillèrent à la parution sans interruption du *Journal des Dames*. En effet, trois jours après la mort parut le numéro suivant parce qu'ils avaient tout de suite embauché un homme de lettres du nom de Lagarencière qui s'en occupa.[254] Dans ce cahier on devine à peine le désarroi de l'équipe : une courte notice nécrologique (Fig. 3.30) et deux

[254] Lagarencière, demeurant 14 rue des Petits Augustins, réclama 240 francs pour sa collaboration en février et mars 1831. "C'est une cruelle chose que d'avoir des occupations futiles, quand on est affligé," avait écrit La Mésangère à son avocat de Baugé quelques années plus tôt, le 2 février 1807 (Arch. Mun. de Baugé). Les gérants auraient pu prononcer cette sentence à ce moment difficile.

gravures de femmes en robes foncées. Bien que les robes ne soient pas décrites comme habits de deuil, elles se détachent nettement des autres modèles en blanc ou pastel présentés en 1831.

Le jour de l'enterrement, le 25 février, l'équipe au grand complet et une foule d'amis et d'admirateurs rendirent un dernier hommage à l'éditeur. Au cimetière, aux côtés des gérants de l'illustré, se tenaient la comtesse de Bradi, rédactrice du magazine depuis 1818, avec sa fille Marie de l'Epinay, qui allait devenir éditrice du journal dans les années 1836 à 1837; Hugier de Saint-Amand, journaliste dont La Mésangère avait levé l'anonymat dans la troisième édition de son *Dictionnaire des proverbes* (voir p. 253); les poètes Deschamps, Mollevaut, Vien et Desbordes-Valmore, dont les vers avaient été régulièrement publiés dans le périodique; les artistes Isabey et Delvaux,[255] créateurs de nombreuses gravures de la revue; Gaignières, ami qui lui avait prêté des portraits en miniature pour que les artistes du journal en fassent des dessins pour la *Galerie des femmes célèbres*; enfin Carpentier-Méricourt, l'imprimeur du magazine depuis 1823. La Mésangère avait été le bienfaiteur de nombre d'entre eux et les avait tous impressionnés par son énorme érudition et son fantastique talent d'organisateur. Janin, alors observateur du cortège funèbre, écrit dans ses souvenirs, publiés en 1853 : "Les jeunes ouvrières attendirent le convoi sur la porte, et firent une belle révérence à leur seigneur et maître. « Adieu, disaient-elles, ingénieux coureur d'aventures à travers la gaze et le satin! Adieu, l'inventeur des plus amusantes fanfreluches! » On saluait, on pleurait, on riait au passage de cette bière frivole. Un poète de l'*Almanach des Muses* ... improvisa une élégie en l'honneur de ce défunt qui avait habillé et déshabillé tant de passions; un bel esprit écrivait sur sa tombe à peine fermée une sentence qui ne pouvait convenir qu'au fondateur du *Journal des Modes* : « Ne rien croire et tout oser! » Il repose ... dans une touffe de coquelicots, de roses et de romarin."[256] (voir plus loin Fig. C.4).

[255] L'artiste Delvaux, qui signa de 1831 à 1839 plusieurs planches du journal, est difficile à identifier. Quelques gravures portent la simple signature *Delvaux*, d'autres sont signées ou bien *Aug. Delvaux*, *A. Delvaux*, *Aug. Delv.*, *A. Dx* ou *AD* (voir pl. 2218 et 2970 de Fig. 3.22 et 4.4). Il existe une famille de graveurs du nom de Delvaux. Le père, Remi-Henri-Joseph Delvaux (1750–1823) signait généralement de son seul nom. Son fils, Marie Auguste Delvaux (1786–1836), mettait un prénom et le nom. A en croire Bénézit (*Dictionnaire* ..., Paris, t. 3, 1960, p. 166) il y eut aussi une fille du prénom de Marie-Augustine Delvaux, née la même année que son frère et graveur comme lui et son père. Frère et sœur auraient utilisé la même signature. En tout cas, un ou plusieurs Delvaux ont gravé grand nombre de planches du journal, ainsi qu'une illustration de la série *Costumes de ... haute et moyenne classes* (vers 1828). La collaboration d'un A. Delvaux est aussi attestée dès 1822 par le *Petit Courrier des Dames* et de 1832 à 1834 par *La Mode*.

[256] Janin, *Histoire de la littérature dramatique*, p. 58. Les années 1831 et 1832 de *L'Almanach des Muses* ne comportent pas de vers personnels sur La Mésangère, mais un poème par Salme jeune intitulé *Les Funérailles*, décrivant d'une façon générale la cérémonie de l'enterrement d'un homme riche. En voici quelques lignes : "Curé, vicaire, enfant de chœur

Quant aux lecteurs du journal, ils ne s'aperçurent que petit à petit de la disparition de l'éditeur. Jusqu'au 30 septembre 1831, au bas de la dernière page de chaque cahier, la rédaction continuait d'écrire que "tout ce qui est relatif à ce Journal doit toujours être adressé, port franc, à M. La Mésangère". Après, jusqu'à la fin de 1831, la note fut remplacée par la formule : "doit toujours être adressé, port franc, Au Directeur, boulevart (sic) Montmartre, n° 1". A partir du 5 janvier 1832, est signalé un changement d'adresse (place de la Bourse n° 9), mais le nom du nouveau directeur, qui avait débuté en juillet 1831, n'est toujours pas indiqué.[257] En outre, le style de l'illustré ne changea qu'à partir de mars 1832.

Toutefois, dans les coulisses, la mort du maître avait provoqué tout de suite beaucoup de remous, notamment sur le plan juridique. Les autorités avaient mis en route les formalités d'inventaire des biens du défunt : son notaire Joseph Genoux avait prévenu le juge de paix du deuxième arrondissement, le jour même du décès, pour faire poser les scellés sur l'appartement de l'éditeur. Une demi-douzaine d'héritiers, vrais et faux, s'étaient présentés rapidement pour réclamer leur part de la succession en perspective. La Mésangère était un parent de grand intérêt : il était décédé intestat et sans enfants; il avait possédé deux grandes maisons qui allaient rapporter à leur vente environ 100 000 francs chacune;[258] et il avait collectionné des objets pour plus de 55 000 francs,[259] fortune qui correspond à des centaines

ou suisse,/ Dans son accoutrement chacun s'est surpassé :/ C'est fête pour l'Eglise .... un riche est trépassé!/ Le défunt qu'on attend laisse force richesses,/ Aussi, ses héritiers prodiguent leurs largesses;/ Et l'on peut dire, au moins : Ils dépensent en frais/ Ce qu'ils ne pourraient pas dépenser en regrets./ La maison du Seigneur est, dans son étendue,/ D'un long tapis de deuil artistement tendue :/ Bientôt quatre chevaux, richement harnachés/ Traînent un corbillard dont les coins panachés,/ Révèlent au passant la classe fortunée/ Du mortel dont finit l'obscure destinée./ ..." (*L'Almanach des Muses*, 1831, pp. 214–215).

[257] En fin des cahiers, la mention "tout ce qui est relatif à ce Journal ... " disparaît à partir du 5 janvier 1833. Alors l'adresse est indiquée à la première page des numéros où sont également mentionnés le prix, la périodicité, le nombre des gravures par mois, etc.

[258] Ayant hérité en 1806 de ses parents plusieurs fermes et terres dans les régions baugeoise et angevine, La Mésangère avait vendu, le 22 mai 1827, les trois domaines les plus grands, au gestionnaire de ces possessions immobilières, François Desvignes, notaire vivant à Baugé, pour une somme de 70 000 francs, puis à diverses personnes les autres propriétés angevines. Toute sa vie, ces biens avaient été "des objets pénibles", à en croire plusieurs lettres, dont celle du 20 avril 1804. Avec l'argent, il achetait deux maisons à Paris. Après sa mort, sa première propriété à Paris, l'hôtel particulier situé au 338 rue Saint-Denis, fut vendue pour la somme de 93 143 francs, le 10 mai 1833, au couple Charles et Marie Rose Toussaint (née Lebigot). Plus tard, en 1863, cette maison fut démolie (Arch. de Paris, DQ^{18} art. 237, vol. 11). L'autre immeuble, situé au 18, rue Toucherat, dont les documents de vente sont introuvables, doit avoir été encore plus grand car il rapportait un loyer plus considérable. Voir aussi p. 178.

[259] La somme s'élève précisément à une valeur estimée de 55 633,15 francs (Arch. de Paris, DQ^{7} 3434, n° 642).

de millions de francs actuels.[260] Certaines personnes, notamment le garçon de bureau du journal et les quatre gérants chargés d'assurer la survie de ses périodiques dans des conditions difficiles, avaient un intérêt légitime à employer provisoirement au moins des sommes minimes de l'argent accumulé par La Mésangère. Ils devaient régler les nombreux problèmes financiers et structurels qui ne manquaient pas de se poser.[261] D'autres gens, âpres au gain, étaient là parce que ce riche défunt suscita leur curiosité.

L'évaluation des biens allait prendre quatre mois, tant il y avait de choses précieuses dans le duplex du n° 1 du boulevard Montmartre.[262] On avait trouvé plusieurs trousseaux de clés de placards, commodes et consoles remplis de papiers et d'objets de prix. Les pièces les plus précieuses de l'appartement étaient la vaste bibliothèque et un cabinet de curiosités appelé "cabinet noir" qui renfermait un grand nombre de spécimens de collection.[263] La bibliothèque était riche de milliers de livres, dont certains anciens et rares. De nombreux ouvrages étaient en plusieurs volumes ou en double. Dans le cabinet de curiosités on dénombrait des milliers d'objets d'art et des bibelots précieux, par exemple des tableaux peints à l'huile dont 1 500 portraits ou miniatures d'hommes et de femmes célèbres depuis le XIVe siècle.[264] Au total, la valeur des objets de ces pièces de l'appartement fut estimée à 28 000 francs environ, une richesse qui s'explique en partie par l'habitude qu'avait La Mésangère d'acheter ou de collectionner jour après jour ce qui pouvait l'aider dans ses études et son entreprise. Certains ouvrages étaient sans doute des spécimens reçus à titre gratuit afin qu'il en fasse des comptes rendus dans le journal.[265]

---

[260] Voir la table comparative de la valeur de l'argent donnée par R. de Livois, p. 318. Comme cette table s'arrête en 1964, il faut tenir compte de l'inflation depuis (voir p. 20).

[261] Le commis paya 664 francs pour les frais de maladie du défunt, 183,40 francs pour les fournitures de marchandises, 163 francs au coiffeur François Marie Lefay, 212 francs pour les frais funéraires et 100 francs de gages aux employés domestiques (dont ceux d'un portier d'une maison appartenant à La Mésangère). Les appointements des collaborateurs et rédacteurs et les frais de matériaux et de timbre nécessaires à la publication du journal et aux séries de gravures s'élevaient à 1 500 francs (voir le procès-verbal de la pose des scellés sur l'appartement de La Mésangère qui fournit des indications sur les mesures prises après sa mort et sur les personnes impliquées : Archives de Paris, D^2 U^1 176).

[262] Pour une description de cet appartement, voir pp. 82 et 83.

[263] Les cabinets de curiosités, installés dans beaucoup d'habitations riches du XIXe siècles, avaient une tradition remontant à la renaissance. Voir Horst Bredekamp, *La Nostalgie de l'antique : statues, machines et cabinets de curiosités*, Paris 1995.

[264] Plusieurs gravures de la *Galerie des femmes célèbres* portent en légende "D'après un portrait (sur bois ou à l'huile) (ou d'après une miniature ou des émaux) du Cabinet de l'Editeur".

[265] Parmi les ouvrages de la bibliothèque dont le compte rendu se trouve dans le journal, figurent les *Œuvres diverses de Lacretelle aîné*, Paris 1802, les *Œuvres inédites de Grosley*,

Après avoir tout examiné et classé, le juge de paix apposa une vingtaine de scellés sur les portes et tiroirs. Il était assisté par un commis greffier qui était tellement impressionné par cette expérience qu'il prit la décision, malheureusement jamais réalisée, de publier ses impressions.[266] Dans les jours suivants, une quinzaine de personnes encore prenaient part à cet inventaire : un expert chargé d'estimer la valeur de chaque objet, des gens de service engagés à porter les paquets, les deux domestiques du défunt, les gérants du journal, les vrais et faux héritiers. Tous allaient et venaient, observant, prenant des notes, organisant ou perturbant les opérations.

Il fallut plusieurs jours rien que pour compter les exemplaires invendus des gravures qui s'entassaient dans les placards et vitrines de la grande antichambre menant au bureau du journal. On finit par les mesurer en mètres. Un placard contenait à lui seul : "Trois mètres de gravures de *modes & voitures*, le mètre contenant environ 4 800 gravures, soit un total d'environ 14 400 gravures. Deux mètres quatre-vingt-dix de gravures de *costumes de divers pays*, soit environ 14 000 gravures. Un mètre de gravures de *femmes célèbres*, soit environ 4 800 gravures. Quarante centimètres de *travestissemens* (sic) et de *caricatures*, soit 1 600 gravures ..." Il y avait onze placards dans la seule entrée du bureau. On trouva au total 123 800 épreuves d'estampes de couleur environ, y compris la collection de celles qui n'étaient pas fabriquées dans l'entreprise de l'éditeur. Le seul nombre des illustrations provenant du *Journal des Dames et des Modes* s'élevait à 52 700. Parmi les autres gravures répertoriées figurent "20 000 épreuves de couleur du *Journal des Meubles*, 7 200 des *cauchoises*, 6 400 des *costumes de divers pays*, 4 800 des *femmes célèbres*, 4 000 du *Bon Genre*, 1 600 des *grisettes et ouvrières de Paris*, 1 300 des *travestissements*, 1 200 des *haute et moyenne classes*, 800 des *merveilleux*, 100 des *costumes orientaux* et une vingtaine de chacune des séries mineures telles que *costumes d'enfans* (sic), *costumes italiens* et *vues de Paris*" (Fig. C.3). Les officiers ministériels devaient également déterminer la valeur de 13 000 dessins et aquarelles (Fig. 3.31), dont plus de 2 700 créés pour le *Journal des Dames* ..., ainsi que la valeur de 3 000 cuivres ayant servi à imprimer ces feuilles artistiques. L'ensemble des illustrations fut estimé à plus de 12 000 francs, compte tenu d'une évaluation de chaque planche à quelques centimes ou quelques francs seulement, selon les sujets représentés et les années de

Paris 1812, les *Œuvres complètes de La Fontaine*, éditées par Pillet en 1817, et les *Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs et usages des Français*, par Caillot, Paris 1827.

[266] Il s'agit de Michel Augustin Duhamel, plus tard avocat, alors apprenti du juge Jean Paul Lerat de Magnitot, chargé de l'évaluation des biens. Le 20 septembre 1838, la rédaction du journal avertit le lecteur qu'il pourra lire une série d'articles "dans le trimestre d'octobre 1838 à janvier 1839" intitulée *La Biographie de M. de la Mésangère* par Duhamel. Cette série n'a jamais été publiée, peut-être à cause des difficultés rencontrées en janvier 1839, avant la disparition du journal.

Figure 3.31 A la mort de La Mésangère, on a trouvé, dans son cabinet de travail, plus de 123 800 illustrations, dont surtout les dessins et gravures non vendus des publications éditées au bureau de l'ancien abbé. Ici deux aquarelles, l'une pour la série *Modes de Paris. Costumes d'enfans* (sic), l'autre pour le *Journal des Dames et des Modes*, munie du chiffre 1807 pour indiquer l'année de parution.

parution. Les planches parues en 1830 et 1831 étaient évaluées plus cher que les planches antérieures. Aujourd'hui, une seule gravure de mode coûte entre 50 et 500 francs!

Il fallut ensuite compter les pièces d'argent enfouies dans les tiroirs de l'appartement (presque 4 400 francs), évaluer le prix des meubles et affaires personnelles (700 francs), trier les reconnaissances de dettes pour les sommes prêtées (au total exactement 15 437,15 francs), classer les mandats de poste et les titres de propriété immobilière. Le loyer annuel des deux maisons de La Mésangère s'élevait à 3 000 francs environ. Les héritiers auraient aussi le droit de se faire rembourser les 1050 francs du loyer de l'appartement, payé d'avance et non utilisé.

Parmi les personnes réclamant leur droit à l'héritage, deux vivaient dans le pays d'enfance de La Mésangère, plus précisément entre Le Mans et Angers, près de La Flèche, aux confins des départements de la Sarthe et du Maine-et-

Loire.[267] L'une était un cousin au cinquième degré en ligne maternelle, Pierre René Despoulains, habitant une propriété à Baugé et maire de la commune de Pontigné, où était né l'éditeur. L'autre était une cousine au septième degré du côté paternel, Madelaine Charlotte Joséphine Bourré, épouse du propriétaire Marie René Leballeur Delisle, demeurant au Lude.[268] Ne pouvant venir à Paris en personne, ces deux héritiers avaient autorisé Charles-Jean-Marie Leballeur, fils de l'héritière Bourré et employé à l'administration des Postes à Paris, à agir en leur nom.

Les quatre autres personnes se présentant comme héritiers étaient membres d'un clan parisien, la famille Damours. L'une habitait près de chez La Mésangère, l'un d'eux exerçait le métier de graveur, ce qui explique qu'ils connaissaient le défunt.[269] Leur demande étant contestée par le cousin et la cousine, un procès s'engagea entre les véritables ayants droit et les Damours. Elle provoqua des menaces réciproques, des intimidations lancées contre les gérants du journal, des retards dans l'inventaire des biens du défunt, enfin un gaspillage de temps en appels inutiles.[270] Bientôt la réclamation des prétendus héritiers parisiens s'avéra fallacieuse. Ils étaient accusés de n'avoir "produit aucune pièce établissant leur prétendue qualité", documents promis d'une séance à l'autre, de n'avoir cessé d'"entraver par des difficultés de toute espèce, par des tracasseries sans objets le juge de paix" et d'avoir dérangé toutes les parties engagées à inventorier les biens du défunt. On les condamna aux dépens, tout en s'indignant de leur impudence. Une fois de

[267] Voir le plan de cette région, p. 332. Le journal eut grand nombre d'abonnés dans les petits bourgs de cette région, notamment à Marolles, à Mamers, à La Ferté-Bernard, à Montdoubleau, à Baugé, à Angers et au Mans (voir Fig. 3.8 et 3.9).

[268] Le 22 mars 1831, l'époux de l'héritière présenta les documents attestant la parenté avec le défunt, documents établis par M. Frémont, notaire au Lude et par M. Brin, juge au Tribunal de La Flèche (voir le manuscrit de l'inventaire après décès conservé aux Archives départementales de Maine-et-Loire).

[269] Il s'agit de Charlotte Badoulleau, veuve Damours, habitant faubourg Poissonnière, d'Augustin et d'Hyppolite Damours (le dernier était graveur), et de Marie Louise Damours, veuve Belin Deballu. Voir les notes du procès-verbal conservées au Grand Minutier des Archives Nationales, cote III, 1465.

[270] L'avocat des Damours, un certain Lemonnier, s'en prend à la généalogie présentée par les véritables héritiers, faisant remarquer que les documents attestent divers prénoms et que "cette différence de prénoms rend leurs droits prétendus au moins fort incertains s'ils ne sont complètement nuls" (l'éditeur s'appelait Pierre Joseph Antoine ou Pierre Antoine, son frère cadet Pierre Joseph seulement). Il y eut aussi différentes façons d'épeler le nom qui prêtait à des fautes d'orthographe : Delalain note dans *L'imprimerie ...* : *La Mésangère, Lamésangère, Lamésengère*. La *Biographie indiscrète ...* de 1826 appelle l'éditeur *M. de la Messangère*. Le *Dictionnaire des 25 000 adresses* de 1827 le désigne même comme *mad. La Mésangère*. Au cours du procès, les héritiers soupçonnent aussi les gérants provisoires du journal de vouloir s'enrichir, puisque ceux-ci s'étaient fait verser une somme de 1 500 francs en billets, lettres de change et mandats postaux pour régler les dépenses urgentes.

plus, des richesses accumulées avec probité pendant de longues années avaient excité la cupidité de gens malhonnêtes.

Pendant la durée du procès se déroulait la vente des biens de La Mésangère. Elle allait s'étendre sur plusieurs mois et fut ainsi répartie : une journée au début du mois de juillet 1831, le 4, pour céder le *Journal des Dames* et la série *Meubles et Objets de Goût*; une semaine à la mi-juillet pour débiter les objets d'art; vingt-trois jours en novembre et décembre pour vendre les ouvrages de la bibliothèque et le gros lot des exemplaires invendus de gravures et dessins. Quant aux objets d'art, ils étaient en matériaux précieux : "en ivoire sculpté, émail de Limoges, laque de Chine, écaille, burgau, bronze, fer damasquiné ... , agathe, jaspe, lapis, bois pétrifié, bois odorant, cornaline ou succin". Il y avait des coffrets garnis en argent vermeil, des plaques, vases, horloges, verrous, bustes, coupoirs, tabatières, boîtes, verres, coupes, bonnets tissés en or, tableaux encadrés, peintures sous verre et portraits en miniature, dont plusieurs remontant à la Renaissance. Un catalogue fut rédigé pour faire connaître ces objets, énumérant 364 titres, un autre pour annoncer les manuscrits, livres et périodiques de La Mésangère.[271]

Les amateurs des ouvrages de la bibliothèque se pressaient pour examiner surtout les manuscrits sur vélin, ornementés de lettres en or et en couleur. Le lot le plus cher fut un *Mistère de la Passion, Jésuscrist joué à Anger* (sic), édition gothique d'une grande rareté vendue 301 francs (n° 723 du *Catalogue* ...). Un autre lot très précieux de cinq volumes fut vendu 283 francs, intitulé *Catalogue raisonné des livres de la bibliothèque de l'abbé Goujet, transcrit fidellement sur son manuscrit par son neveu.* On offrit aussi à un prix élevé des ouvrages ornementés de très belles figures dont un grand nombre d'*Heures Gothiques* comme le *Miroir des vanités et pompes du monde* (n° 50 du *Catalogue* ...) ainsi que des histoires du costume richement illustrées.[272]

[271] Ces catalogues, que nous avons consulté à la BN, permettent aussi de connaître les prix obtenus et les acquéreurs de certains objets de vente : *Catalogue du Cabinet de feu M. la Mésangère*, Paris 1831 (55 p.) et *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. de la Mésangère*, Paris 1831 (200 p.). La vente des objets d'art eut lieu du 18 au 23 juillet 1831, celle des livres du 14 novembre au 7 décembre 1831.

[272] Parmi les histoires du costume, un des titres les plus chers était un lot de gravures intitulé *Costumes des seizième et dix-septième siècles*, par Bonnard, en 4 vol., vendus 229 francs. D'autres titres précieux étaient un *Recueil de tous les costumes des ordres religieux et militaires*, par Bar, Paris 1778, 6 vol. (161 francs); *The Costume of Great Britain*, par W. Pyne, présentant 60 planches en couleurs (105 francs; n° 475 du *Catalogue*); *Costumes de l'Empire de Russie*, ayant 73 planches en couleurs (91 francs; n° 477); *Costumes de la Chine*, illustrés de 60 planches en couleurs (78 francs; n° 480); *Tableau historique des costumes, des mœurs et des usages des principaux peuples de l'antiquité et du moyen âge*, par R. de Spallart, en 14 vol., Metz 1804 et 1810 (76 francs); enfin, un *Recueil des habillements de différentes nations, anciens et modernes*, d'après Holbein, Van-Dyck et Hollar, Londres 1757, 2 vol., contenant 240 planches coloriées (57,50 francs).

La bibliothèque contenait aussi une grande collection de journaux : non seulement ceux sur la mode comme le *Cabinet des Modes* et ses successeurs, années 1785 à 1793 en 9 volumes, ainsi que les journaux féminins allemands et anglais comme le *Journal des Luxus und der Moden*, années 1798 à 1813, et le *Repository of Arts*, années 1809 à 1815, mais aussi quantité d'autres périodiques tels que le *Mercure de France* des années 1717 à 1792 et 1809 à 1819, les 46 volumes du *Journal des Arts* des années 1799 à 1815, les 17 volumes des *Archives Littéraires de l'Europe* de 1804, les 16 volumes du *Journal des Gourmands* de 1806, et les 11 volumes des *Actes des Apôtres* du temps de la Révolution de 1789.

Les 2 091 titres offerts au cours de l'adjudication de la bibliothèque étaient catalogués sur 200 pages sous les rubriques de *Théologie*, *Jurisprudence*, *Histoire*, *Belles-Lettres*, *Sciences et Arts*. Plusieurs livres de la section *Théologie* (probablement achetés lorsque La Mésangère était prêtre) contenaient des additions manuscrites de sa plume.[273] La section *Histoire* était très étoffée, contenant 700 titres. Celle de *Sciences et Arts*, plus volumineuse encore, était classée en plusieurs catégories : *Philosophie* (dont plusieurs livres sur l'éthique), *Commerce*, *Politique*, *Economie*, *Métaphysique*, *Magie*, *Physique*, *Histoire Naturelle*, *Agriculture*, *Botanique*, *Histoire des animaux*, *Médecine*, *Chimie*, *Mathématiques*, *Arts libéraux*, *Beaux-Arts*, *Gravures* (surtout présentant des costumes), *Architecture*, *Militaire*, *Gymnastique*, *Industrie*, *Belles-Lettres*, *Mythologie*, *Philologie*, *Epistolaires* ... Quantité de titres comprenaient des dizaines de volumes. Ainsi avait-on classé sous *Recueil de Lettres* - 93 volumes; sous *Recueil de dictionnaires* - 77 volumes; sous *Recueil sur les Femmes* - 68 volumes; sous *Recueil de voyages* - 63 volumes; sous *Recueil de fables de différens auteurs* - 59 volumes. Plusieurs centaines d'ouvrages, jugés sans grande valeur, étaient réunis sous forme de lots intitulés "anecdotes", "mémoires", "atlas", "biographies", "esprit", "catalogues", "anas". Les anas seuls comprenaient 37 volumes. Les commissaires assurèrent aussi deux vacations à part pour les livres désassortis et bon marché.

Mais avant les ventes des objets précieux et des livres eut lieu celle qui réglait la succession du *Journal des Dames et des Modes* et de la série sur les meubles et objets de goût appelée *Journal des Meubles*.[274] Cette première

[273] La Mésangère ne perdit jamais l'intérêt qu'il avait pour la théologie. A sa mort, sa bibliothèque comprenait nombre de volumes de théologie dont ceux d'une grande valeur : l'*Histoire des ordres religieux* (de A. Schoonebeck, Amsterdam 1695), l'*Histoire du clergé* (4 vol., Amsterdam 1716), et un *Recueil des costumes religieux* (de P. Bonnein, Nuremberg 1724). Il avait même copié à la main quatre cahiers d'un livre écrit par un religieux, l'abbé Rangeard, intitulé *Mémoires historiques pour servir à l'histoire d'Anjou* (voir p. 171).

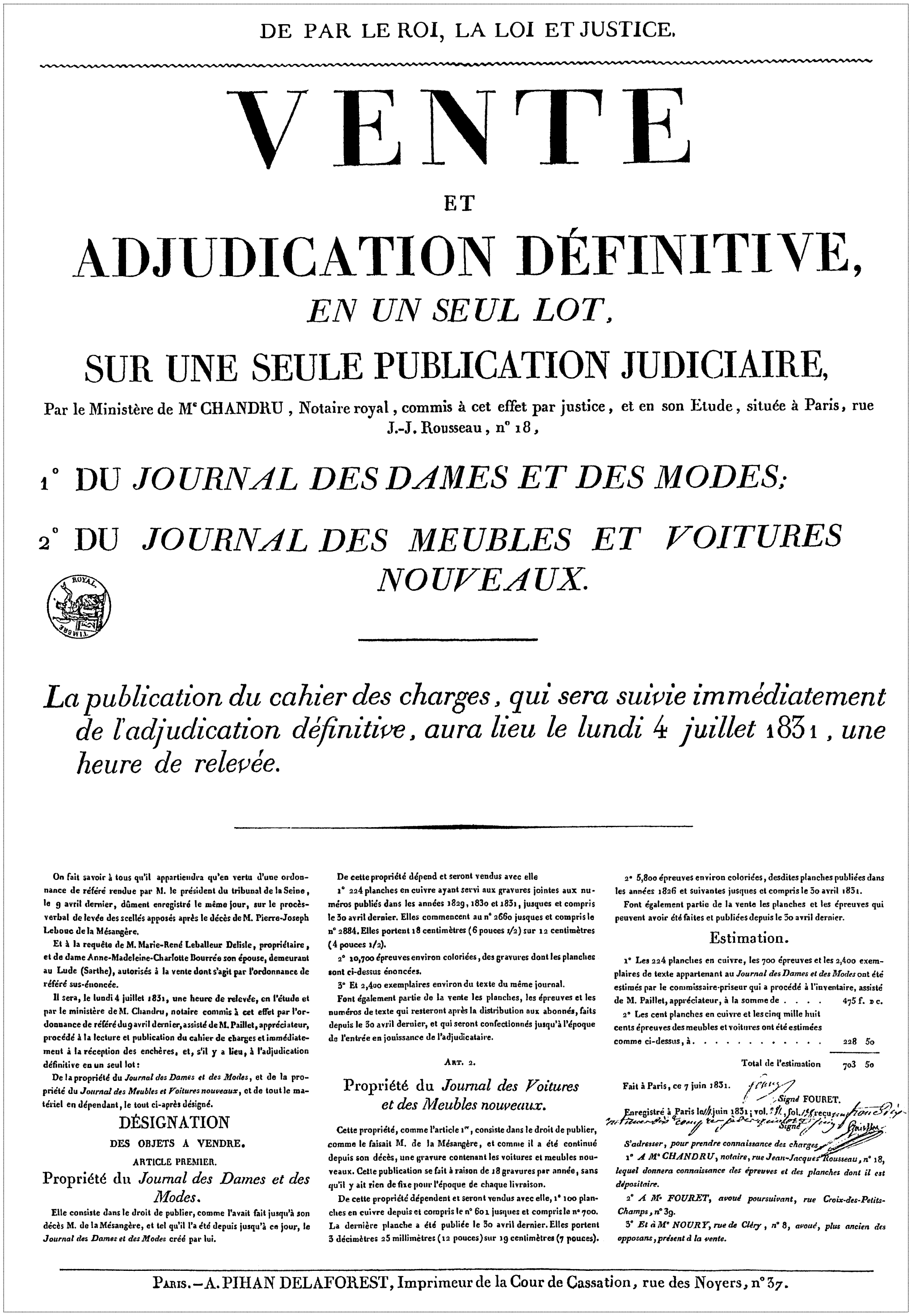
[274] Sur le *Journal des Meubles*, voir pp. 69, 172 et 356 à 358. Il manque un ouvrage de recherche sur cette série si importante éditée par La Mésangère. Il est surtout difficile de dater précisément les planches dans les premières et dernières années de parution.

vente, prévue pour le 4 juillet 1831 à treize heures précises, fut annoncée publiquement par une grande affiche (Fig. 3.32), puis par le magazine d'annonces judiciaires et légales *Les Affiches Parisiennes*, cahier du 17 juin 1831. L'estimation pour la liquidation fut maigre : 703 francs 50 centimes au total, dont 475 francs pour le *Journal des Dames et des Modes*. La vente allait donner droit à la publication des deux périodiques et allait inclure, pour le *Journal des Dames*, l'achat de 224 cuivres, de 10 700 gravures et de 2 400 cahiers du magazine, ainsi que pour le *Journal des Meubles*, l'achat de 100 cuivres et de 5 800 épreuves de couleur. Cette somme estimée fut dérisoire pour des titres publiés pendant trente ans environ, qui avaient procuré une telle fortune à La Mésangère, dérisoire surtout par rapport aux livres et objets d'art cédés par la suite lors des deux autres ventes aux enchères. Une seule collection des cahiers du *Journal des Dames* comprenant les années de 1797 à 1829 et reliés en 36 volumes, allait y trouver un acheteur à 137 francs.

Treize ans avant la mort de l'éditeur, le 25 mai 1818, un rédacteur anonyme du journal, peut-être La Mésangère lui-même, avait philosophé sur le décès de ceux qui possèdent des biens : "une vente après décès ... - rien, à mon avis, n'est plus triste. A peine, les tentures noires sont-elles enlevées, que vite on ouvre les portes à deux battants. L'un marchande le lit du défunt, l'autre sa garde-robe, personne ne veut de son portrait." C'est vrai : le portrait de l'homme qui a collectionné et fait dessiner tant d'hommes et de femmes célèbres reste introuvable.[275] Selon *La Mode* du 20 février 1830, une caricature de Charlet portant la légende "Caporal, v'nez reconnaître" est censée représenter l'ancien prêtre. Mais on n'y voit qu'un homme vu de dos, sans traits particuliers.[276] Peu importe. L'œuvre que La Mésangère a laissée en dit plus sur sa vie et ses aspirations que mille esquisses de sa personne.

[275] Au Cabinet des Estampes de la BN (cote Ne 63 et N 2, 961) est conservé le portrait gravé d'une *marquise de La Mésangère*, originaire de Rouen, fille de Mme de la Sablière, amie de La Fontaine (à laquelle il dédia la fable *Daphnis et Alaimandre*) et modèle d'un personnage fictif mis en scène par Fontenelle dans *La Pluralité des mondes*. Il nous a été impossible de savoir si cette dame est une ancêtre de La Mésangère.

[276] Il s'agit d'une caricature présentant un soldat face à un ours (BN Est. DC 102, fol. t. V, inv. 265, pièce 17). R. Gaudriault estime que cette caricature n'a rien à voir avec La Mésangère (*La Gravure de mode ...*, p. 147). Tout de même, elle pourrait présenter deux personnages importants pour le journalisme : l'éditeur d'un journal en négociation avec un employé d'imprimerie. Car selon Balzac (*Illusions Perdues*, p. 124), les pressiers de l'imprimerie étaient surnommés "ours", de par leur "mouvement de va-et-vient, qui ressemble assez à celui d'un ours en cage, par lequel ils se portent de l'encrier à la presse et de la presse à l'encrier". Concernant le caporal, Balzac compare le monde de la presse à une armée militaire : "dans l'armée de la presse, chacun a besoin d'amis, comme les généraux ont besoin de soldats! Lousteau (un des journalistes d'*Illusions Perdues*) voulait passer caporal, l'autre voulait être soldat" (p. 349). La Mésangère serait alors le caporal de la caricature, l'ours un pressier qui lui demande si les copies des feuilles fraîchement imprimées sont bonnes.



DE PAR LE ROI, LA LOI ET JUSTICE.

VENTE

ET

ADJUDICATION DÉFINITIVE,

EN UN SEUL LOT,

SUR UNE SEULE PUBLICATION JUDICIAIRE,

Par le Ministère de Me CHANDRU, Notaire royal, commis à cet effet par justice, et en son Etude, située à Paris, rue J.-J. Rousseau, n° 18,

1° DU *JOURNAL DES DAMES ET DES MODES;*

2° DU *JOURNAL DES MEUBLES ET VOITURES NOUVEAUX.*

La publication du cahier des charges, qui sera suivie immédiatement de l'adjudication définitive, aura lieu le lundi 4 juillet 1831, une heure de relevée.

On fait savoir à tous qu'il appartiendra qu'en vertu d'une ordonnance de référé rendue par M. le président du tribunal de la Seine, le 9 avril dernier, dûment enregistré le même jour, sur le procès-verbal de levée des scellés apposés après le décès de M. Pierre-Joseph Lebouc de la Mésangère.

Et à la requête de M. Marie-René Leballeur Delisle, propriétaire, et de dame Anne-Madeleine-Charlotte Bourrée son épouse, demeurant au Lude (Sarthe), autorisés à la vente dont s'agit par l'ordonnance de référé sus-énoncée.

Il sera, le lundi 4 juillet 1831, une heure de relevée, en l'étude et par le ministère de M. Chandru, notaire commis à cet effet par l'ordonnance de référé du 9 avril dernier, assisté de M. Paillet, appréciateur, procédé à la lecture et publication du cahier de charges et immédiatement à la réception des enchères, et, s'il y a lieu, à l'adjudication définitive en un seul lot :

De la propriété du *Journal des Dames et des Modes*, et de la propriété du *Journal des Meubles et Voitures nouveaux*, et de tout le matériel en dépendant, le tout ci-après désigné.

DÉSIGNATION

DES OBJETS A VENDRE.

ARTICLE PREMIER.

Propriété du *Journal des Dames et des Modes*.

Elle consiste dans le droit de publier, comme l'avait fait jusqu'à son décès M. de la Mésangère, et tel qu'il l'a été depuis jusqu'à ce jour, le *Journal des Dames et des Modes* créé par lui.

De cette propriété dépend et seront vendus avec elle

1° 224 planches en cuivre ayant servi aux gravures jointes aux numéros publiés dans les années 1829, 1830 et 1831, jusques et compris le 30 avril dernier. Elles commencent au n° 2660 jusques et compris le n° 2884. Elles portent 18 centimètres (6 pouces 1/2) sur 12 centimètres (4 pouces 1/2).

2° 10,700 épreuves environ coloriées, des gravures dont les planches sont ci-dessus énoncées.

3° Et 2,400 exemplaires environ du texte du même journal.

Font également partie de la vente les planches, les épreuves et les numéros de texte qui resteront après la distribution aux abonnés, faits depuis le 30 avril dernier, et qui seront confectionnés jusqu'à l'époque de l'entrée en jouissance de l'adjudicataire.

ART. 2.

Propriété du *Journal des Voitures et des Meubles nouveaux*.

Cette propriété, comme l'article 1er, consiste dans le droit de publier, comme le faisait M. de la Mésangère, et comme il a été continué depuis son décès, une gravure contenant les voitures et meubles nouveaux. Cette publication se fait à raison de 18 gravures par année, sans qu'il y ait rien de fixe pour l'époque de chaque livraison.

De cette propriété dépendent et seront vendus avec elle, 1° 100 planches en cuivre depuis et compris le n° 601 jusques et compris le n° 700. La dernière planche a été publiée le 30 avril dernier. Elles portent 3 décimètres 25 millimètres (12 pouces) sur 19 centimètres (7 pouces).

2° 5,800 épreuves environ coloriées, desdites planches publiées dans les années 1826 et suivantes jusques et compris le 30 avril 1831.

Font également partie de la vente les planches et les épreuves qui peuvent avoir été faites et publiées depuis le 30 avril dernier.

Estimation.

1° Les 224 planches en cuivre, les 700 épreuves et les 2,400 exemplaires de texte appartenant au *Journal des Dames et des Modes* ont été estimés par le commissaire-priseur qui a procédé à l'inventaire, assisté de M. Paillet, appréciateur, à la somme de	475 f.	» c.
2° Les cent planches en cuivre et les cinq mille huit cents épreuves des meubles et voitures ont été estimées comme ci-dessus, à	228	50
Total de l'estimation	703	50

Fait à Paris, ce 7 juin 1831.

Signé FOURET.

Enregistré à Paris le [illegible] juin 1831 ; vol. [illegible], fol. [illegible] reçu [illegible]

Signé [illegible]

S'adresser, pour prendre connaissance des charges

1° *A Me CHANDRU, notaire, rue Jean-Jacques Rousseau, n° 18, lequel donnera connaissance des épreuves et des planches dont il est dépositaire.*

2° *A Me FOURET, avoué poursuivant, rue Croix-des-Petits-Champs, n° 39.*

3° *Et à Me NOURY, rue de Cléry, n° 8, avoué, plus ancien des opposans, présent à la vente.*

PARIS.—A. PIHAN DELAFOREST, Imprimeur de la Cour de Cassation, rue des Noyers, n° 37.

Figure 3.32 Affiche de 1831 annonçant la vente du *Journal des Dames et des Modes* et celle de la série *Meubles et Objets de Goût* après la mort de leur éditeur Pierre Joseph Antoine de La Mésangère.

Ce Journal ... doit être pour un élégant ce que la grammaire et le dictionnaire de l'académie sont pour un écrivain.
Passage d'un article publié le 15 juillet 1812.

Chapitre 4

Le déclin et la succession du périodique après 1831

4.1 Crise et relance

Le journal fut privé de son éditeur charismatique Pierre de La Mésangère à un moment où d'autres problèmes l'accablaient. La révolution de juillet 1830 avait bouleversé Paris. L'ancienne noblesse quittait la capitale et le nouveau roi manifestait sa volonté de vivre "bourgeoisement" par une réduction du luxe dans sa vie privée et à la cour. Ceci eut un effet négatif sur la consommation d'objets de mode, et par suite, des journaux propageant les futilités de la vie. Par dessus le marché, un afflux de nouveaux concurrents détourna presque toute la clientèle traditionnelle. Enfin, une épidémie ravagea l'Europe et l'élégance cessa d'être la préoccupation principale du beau monde.

Examinons de près tous ces facteurs. D'abord la révolution vestimentaire qui s'opéra à la cour. Décidé à pratiquer "l'embourgeoisement", Louis-Philippe paraissait souvent en public vêtu en toute modestie, sans faire de son arrivée l'occasion d'une cérémonie d'apparat et même sans être aperçu du tout. La reine aussi, en évitant gaspillage et tapage, donnait l'exemple de mœurs simples et menait rarement grand train. La conséquence fut en France une moindre demande pour les choses de la mode en général. La rédaction du journal n'approuva pas cette attitude. Elle s'interrogea dès le 30 septembre 1830 : "Sans le luxe ... comment la richesse et l'abondance circuleraient-elles dans toutes les classes de la société? Que deviendrait le commerce?" Faire des économies oui, mais sans détruire la prospérité et la beauté et sans causer l'immobilisme de la mode. Et elle se plaignait souvent qu'il n'y eût plus de toilettes remarquables, que tout était devenu triste et ennuyeux, qu'un style uniforme, médiocre et mesquin menaçait de s'imposer. Le 10 mars 1832 s'ouvrit un débat sur la question de savoir si raison et luxe

étaient compatibles, si les vêtements raisonnables n'étaient pas laids à faire peur, si l'utilité n'étouffait pas la mode. "Le juste-milieu a autant de peine à prendre faveur en modes qu'en politique", affirma-t-elle le 25 septembre 1831 dans l'espoir que les responsables entendraient raison et se doteraient de vêtements plus chics et plus coûteux. Cet espoir fut généralement déçu. Il ne resta qu'à décrire les effets de la parcimonie, ennemie du luxe, par exemple le 25 novembre 1831 quand le journal remarque qu' "on ne joue que deux francs à l'écarté". Ayant prôné la nouvelle attitude qui voulait "de la recherche dans le nécessaire, de l'élégance dans l'utilité", il critiqua ceux qui ne respectaient pas cette maxime, par exemple le 10 juillet 1832 : "la toilette actuelle d'une élégante, aux robes et manches démesurément amples, habillerait, sans peine, deux ou trois femmes". Journalistes et lecteurs étaient donc devenus plus méfiants à l'égard de la mode. La vie des publications traitant de choses frivoles était devenue difficile : on soulignait rarement le besoin de distinction et de goût.

L'autre facteur important contribuant au déclin du journal, fut l'intensification de la concurrence. Nous avons vu à la page 166 qu'en 1829 et 1830 les publicistes avaient inondé le marché d'une dizaine de nouveaux magazines de mode, dont trois qui allaient avoir une très longue carrière et plusieurs qui coûtaient beaucoup moins cher que le *Journal des Dames et des Modes*, entre 6 et 18 francs au lieu de 36.[1] L'ancien rival de La Mésangère, Emile de Girardin, finit par fonder *La Vogue* cinq jours seulement après la mort de celui-ci, contrefaisant presque toutes les gravures et copiant maintes lignes du journal de l'ancien abbé. Ce même Girardin avait créé en 1829 *La Mode*, dont le tirage avait ravi au *Journal des Dames* ... la première place parmi les périodiques de mode, conservée si longtemps.[2]

Les futurs magnats de la presse semblaient comprendre que les journaux féminins, négligés jusqu'alors par les hommes d'affaires, pouvaient être une source de profit non négligeable si l'on disposait d'administrateurs compétents, de plumes illustres et de techniciens capables de tenir compte des innovations. Ils réalisèrent plusieurs changements : un financement par les annonces, une séparation des fonctions d'éditeur et de rédacteur en chef, un autre format et une autre présentation typographique des pages. Ainsi, peu à peu, les journaux s'éloignaient de l'héritage du XVIIIe siècle. Parmi les inventions techniques contribuant à cet éloignement figuraient la presse à vapeur, les rouleaux en gélatine, les encres plus résistantes, les machines

[1] Le prix de l'abonnement au *Narcisse* (1830–48) et à *La Revue des Modes de Paris* (1833–34) s'élevait à six francs par an. Le succès de certains concurrents se manifeste par leur longévité : *La Mode* a survécu jusqu'en 1855, *Le Follet* jusqu'en 1882 et le *Journal des Tailleurs* jusqu'en 1896.

[2] Plus tard, en 1836, Girardin allait fonder, entre autres, *La Presse*, périodique à tirage et publicité énormes (voir aussi p. 231).

à papier continu, la composition typographique par assemblage mécanique et la lithographie.[3] Ce fut en somme une révolution dans la presse périodique, le début d'une ère nouvelle du journalisme.

L'épidémie de choléra fut un autre obstacle à la relance de l'illustré après la mort de La Mésangère. Quatre grandes vagues de ce fléau inconnu jusqu'alors en Europe ont déferlé sur les pays européens au XIXe siècle : en 1829–37, en 1846–54, en 1864–67 et en 1883–96. Venue de l'Inde, la maladie est passée par les mondes arabe, slave et germanique avant d'atteindre Paris, touché de plein fouet en 1832. L'illustré a d'abord méconnu et sous-estimé la gravité de la "cholérine", minimisant ses symptômes et ironisant le 20 juin 1831 : "C'est une maladie à la mode comme furent autrefois la *grippe* et la *cocotte*". Mais bientôt la plaisanterie tourna court, faisant place aux récits d'angoisse et aux conseils sur les précautions à prendre. La cause du choléra étant inconnue, tout le monde se livrait à des spéculations : les monarchistes la considéraient comme une conséquence de la révolution de 1830; l'opposition libérale pensait que le choléra venait de l'excès d'alcool et de la débauche; le menu peuple y voyait une tentative des riches pour décimer le nombre des pauvres; les médecins en attribuaient la responsabilité aux moyens de transport et au commerce international qui rapprochaient les peuples et augmentaient les risques de contagion.

Le journal proposait toutes sortes de remèdes, certains inefficaces comme la suppression des repas copieux et des boissons alcoolisées, la vaporisation d'odeurs fortes, le fait de fumer de petits cigares, l'application de pommades et d'onguents, l'abstinence en amour et l'ingestion de plantes médicinales mexicaines.[4] D'autres recommandations inspirées d'une démarche sanitaire provenaient de l'idée que le bacille se propageait par l'eau infectée, l'alimentation malpropre et le contact avec un sujet cholérique. Elles conseillaient l'utilisation de linge stérilisé au chlore et au vinaigre, l'emploi de masques

[3] La presse en bois à main, qui nécessitait neuf opérations manuelles pour produire un journal, cédait peu à peu la place à la presse en métal inventée par Koenig, qui réduisait le travail à trois opérations. La nouvelle machine, dotée de plusieurs cylindres et alimentée par la vapeur, permettait de produire plus vite et à plus grand tirage. Pour cette invention et d'autres améliorations dans l'art typographique, voir P. Dupont, *Histoire de l'imprimerie*, Paris 1854, pp. 316/317. Carpentier-Méricourt, imprimeur du *Journal des Dames* ... à cette époque, se plaint dans une demande de brevet de lithographe en 1829, que "la lithographie, d'abord appliquée à reproduire les dessins, les gravures, a maintenant envahi une partie de l'imprimerie en lettres" et que cela provoque un grand dommage aux imprimeurs en lettres qui n'ont pas le brevet de lithographe (Arch. Nat. F^{18} 1743).

[4] Abstention de boissons alcoolisées, y compris le vin : 31 mars 1831; interdiction de repas copieux : 31 décembre 1831; consommation de petits cigares parce que "la fumée du tabac ... paraît ... neutraliser la plupart des miasmes animaux" : 30 novembre 1831; renoncement "aux jouissances de l'amour" : 30 avril 1832; phytothérapie mexicaine : 20 novembre 1832.

pour empêcher l'inhalation des "animalcules qui remplissent l'air" et un souci d'hygiène minutieuse. Généralement les conseils médicaux ne rentrent pas dans les attributions d'un journal de mode. On s'y soucie plutôt d'un public sain, libre et préoccupé de problèmes qui ne dépassent pas en gravité les sempiternelles interrogations sur "quoi mettre" ou "comment impressioner les autres". Toutefois, l'épidémie battait son plein et le *Journal des Dames et des Modes* ne pouvait qu'apporter son soutien aux victimes de cette terrible maladie.

En face de ces nombreuses causes de déclin, il fallait donc faire preuve de témérité en tant qu'éditeur pour s'intéresser à l'illustré en juillet 1831, au moment où le journal fut mis aux enchères. Un homme courageux fut trouvé en la personne d'un ancien député royaliste, le baron Xavier Alfred Dufougerais, avocat de formation et homme de lettres à ses heures. Il était âgé de 26 ans seulement et ne disposait même pas d'une assez grande fortune pour se permettre une telle dépense, car six semaines auparavant, le 19 mai 1831, il venait d'acheter dans le même secteur *La Mode* de Girardin dont il avait été l'un des principaux rédacteurs.[5] Toutefois il emprunta 8 469 francs à un certain Albert Bertier de Sauvigny et paya au total la somme de 12 703,50 francs pour le droit de pouvoir continuer le *Journal des Dames* ...[6] Il eut même l'audace de s'offrir, un mois plus tard, cet autre magazine de Girardin, *La Vogue*, "journal des hommes et des femmes à la mode", premier périodique à porter ce titre.

Pourquoi cette témérité? Ayant perdu son siège de député au cours des tourmentes politiques, l'énergique baron, ne pouvant se résigner à ses médiocres succès d'auteur, décida d'avoir ses propres journaux pour répandre ses idées, faire apprécier ses poésies et disposer d'un champ d'action lui permettant de réaliser un rêve nourri depuis longtemps. A en croire *La Mode* du

[5] Dufougerais partageait la propriété de *La Mode* avec ses collègues De Bermond et Théodore Muret. Ils dépensèrent 15 000 francs pour ce périodique (E. de Grenville, *Histoire du journal « La Mode »*, Paris 1861, p. 149, et Arch. Nat. F^{18} 383, 32, fol.145). Un des collaborateurs les plus actifs de *La Mode* en 1830 était Honoré de Balzac. Il a rédigé seize articles pour cet illustré avant de se retirer au profit d'autres périodiques (voir Annemarie Kleinert, Das Journal « La Mode » und Balzacs Aufsätze über Modeerscheinungen (1830), dans *Die frühen Modejournale* ..., pp. 182–204).

[6] Le prix englobait le montant pour l'acquisition de la propriété du *Journal des Dames* ... et du *Journal des Meubles* vendus le 4 juillet, puis pour divers objets mobiliers et nombre de planches en cuivres, gravures imprimées et textes divers trouvés dans l'appartement de La Mésangère qu'il devait acheter en même temps. Il avait aussi l'obligation de payer des honoraires de 1 400 francs versés au notaire, puis 6 000 francs pour liquider l'appartement du défunt et régler les frais de justice (voir les documents déposés chez l'avocat Chandru et les diverses lettres écrites entre le 24 juin 1831 et le 20 mars 1832 déposés aux Arch. Nat., Grand Minutier cote III 1465; Dufougerais fut alors représenté par son avoué Elie Pasturin). Les livres de la bibliothèque de La Mésangère et les précieux objets de son cabinet de curiosités furent vendus à d'autres acheteurs (voir p. 190).

29 mai 1831, il avait un faible pour ce genre de publication "rose et parfumé, élégant et de bon ton" qui le fascinait depuis longtemps, surtout à cause des petits contes et des jolies gravures, des "modes du matin" et du "soin minutieux à s'enquérir de tous les perfectionnements de la vie intérieure". Il se lança dans l'aventure avec un élan admirable.

Pour le portrait de cet homme dynamique, nous renvoyons à l'annexe, p. 334. Mais une chose est à souligner ici : La Mésangère n'aurait guère pu souhaiter meilleur successeur. Dufougerais avait non seulement les qualités requises pour sauver le journal d'une faillite prévisible, il défendait aussi les mêmes opinions. Effectivement, son grand-père ayant été fusillé en 1794 et le château de sa famille détruit par les troupes républicaines, il détestait, comme La Mésangère, les idées de 1793 et se montrait fidèle aux principes de l'Ancien Régime.[7] La révolution de 1830 l'ayant privé de son siège de député royaliste, il avait la volonté de faire de *La Mode* un organe légitimiste de premier ordre. De plus, il partageait avec l'ancien éditeur des origines géographiques communes, une naissance dans la même province, à 130 km de distance, et un changement de domicile pour devenir Parisien d'adoption. Tous deux enfin voulaient que le *Journal des Dames et des Modes* ne se mêlât guère de questions d'actualité politique, évitant ainsi de mettre en jeu la caution que tout gérant de journal devait laisser en gage et qui était confisquée en cas de violation des lois. Pour *La Mode* il a souvent perdu cette caution parce que ce magazine publiait des textes incendiaires.[8]

Cependant, en matière de gestion, le nouveau directeur avait des idées originales qu'il ne tarda pas à réaliser. D'abord, il arrêta la parution de *La Vogue* tout en envoyant à ses abonnés l'ancien journal de La Mésangère[9] et en incorporant son graveur Jean-Denis Nargeot dans l'équipe du *Journal des*

[7] Son grand-père Daniel-François de la Douëpe Dufougerais, d'abord favorable aux idées nouvelles, changea d'opinion en 1793 pour devenir l'un des chefs de la contre-révolution en Vendée, faisant de son château le quartier général de l'insurrection royaliste. Après la prise du château par les colonnes républicaines en 1793, les domaines furent pillés et incendiés. Le grand-père tenta de s'enfuir, puis fut mis en prison à Angers et exécuté en 1794. Un frère du grand-père subit le même sort (voir *Dictionnaire de biographie française*, Paris, t. 11, 1967, p. 1421).

[8] Pour les divers procès en justice auxquels Dufougerais fut mêlé pour avoir exprimé ses opinions légitimistes dans *La Mode*, voir Grenville, *Histoire du journal « La Mode »*, p. 149. Le copropriétaire de *La Mode*, M. de Bermond, n'a gardé sa part que pendant deux ans à cause de ces démêlés. Sur la loi dite de cautionnement, voir Bellanger et al., *Histoire de la presse française*, t. II, pp. 7 et 399.

[9] Le dernier numéro de *La Vogue*, paru le 1er août 1831, console les 250 personnes qui avaient réglé leur abonnement d'avance en leur promettant le *Journal des Dames et des Modes* : "Loin de perdre à l'échange, les abonnés y gagneront donc ... car au lieu de quatre fois par mois, ils recevront un cahier tous les cinq jours." Pour le tirage de *La Vogue* en 1831, voir Arch. Nat. F^{18} 383 (32).

Dames ...[10] Il licencia ensuite l'ancien rédacteur du *Journal des Dames* ..., Herbinot de Mauchamps, trop républicain et trop socialiste à son goût. Puis il profita des possibilités de publicité que permettait tout journal, pour ajouter aux quelques lignes de réclame insérées jusqu'alors des annonces sur des feuilles séparées.[11] Finalement, il transféra deux fois le siège de l'entreprise : en janvier 1832, à l'expiration du loyer payé d'avance par La Mésangère, au 9 place de la Bourse, dans des locaux moins chers et plus proches du libraire L. Dureuil qui prenait les abonnements;[12] et en mai 1833, dans un immeuble situé pas très loin non plus de l'appartement habité jadis par La Mésangère, au 25 rue du Helder, où il avait également son propre appartement, dans "un fort modeste local, deux petites pièces, au rez-de-chaussée, au fond d'une cour", qui était aussi le siège de *La Mode* depuis sa fondation en 1829 (la maison a été détruite lors de la percée du boulevard Haussmann).[13] La rue du Helder se trouve dans le quartier de la Chaussée d'Antin qui s'attache aux premiers contreforts de la butte Montmartre et qui est proche des boulevards où le beau monde vient flâner. A l'époque, c'était un quartier nouveau qui grignotait la campagne, aux lisières nord de la ville.

Pour rationaliser la fabrication des gravures de ses deux illustrés, Dufougerais profita de son expérience comme rédacteur auprès de Girardin. A partir d'août 1831, il publia les mêmes planches dans *La Mode* et dans le *Journal des Dames* ... (Fig. 4.1 et Fig. 4.2), méthode utilisée précédemment par Girardin dans *La Vogue* et *La Mode*.[14] Seules les légendes, qui tenaient compte du titre du périodique et du numéro de l'illustration, et parfois aussi les couleurs, variaient d'une feuille à l'autre. Puisque les deux magazines paraissaient l'un tous les cinq jours, l'autre tous les huit jours, l'ancien journal de La Mésangère devait inclure quelques illustrations absentes de *La Mode*,[15] ce qui

[10] Nargeot allait y jouer un rôle important. Sur Nargeot, voir 349.

[11] Par exemple le 15 janvier 1832, il inséra un prospectus annonçant la souscription pour l'ouvrage *Monographie du Café*, écrit par G.C. Coubard d'Aulnay et imprimé chez Carpentier-Méricourt. Les Arch. Nat. conservent une notice sur le tirage de ce prospectus à 3 000 exemplaires (F^{18} 52).

[12] Cette même adresse fut plus tard, de 1863 à 1939, celle du journal féminin *La Vie Parisienne*. Presqu'à côté, au 13 place de la Bourse, s'installa, en 1835, l'Agence Havas, aujourd'hui Agence France-Presse, qui allait jouer un rôle central pour la presse en France.

[13] Selon L.-J. Arrigon, *Les années romantiques de Balzac*, Paris 1927, p. 44. En 1832, la même adresse hébergea le tapissier Molas et la modiste Mlle Millochau. Tout près, 11 rue du Helder, se trouvaient les bureaux du *Voleur*, journal également créé par Girardin.

[14] Girardin a pratiqué cette méthode du 27 février au 1er août 1831 dans son journal *La Vogue* en y reproduisant les dessins créés entre autres par Gavarni pour *La Mode*, s'il ne copiait pas les gravures du *Journal des Dames* ...

[15] Une comparaison des dates de publication et des similitudes et différences entre les gravures n'a pas encore été faite. Pour le mois d'octobre 1832, elle se lit ainsi : la gravure 3021 du 5 oct. du *Journal des Dames et des Modes* paraît le 20 oct. dans *La Mode* (planche 259); la gr. 3022 du 10 oct. correspond à celle du 20 oct. de *La Mode* (pl. 260); les deux gr.

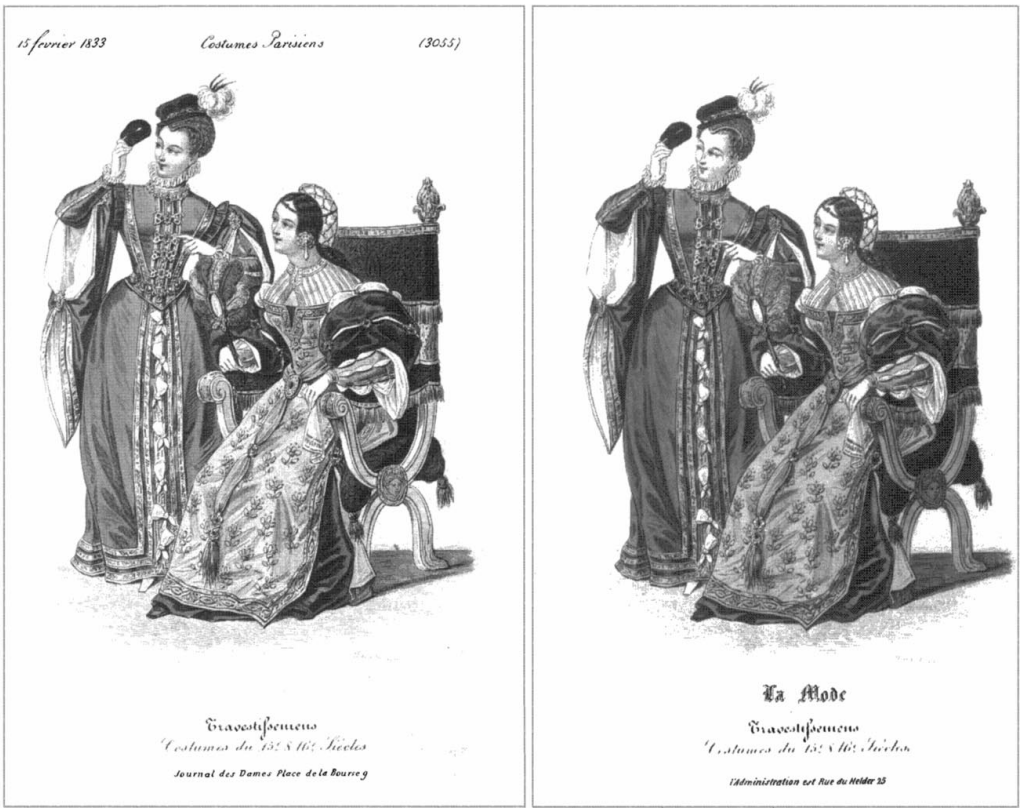


Figure 4.1 D'août 1831 à 1837, le *Journal des Dames et des Modes* et *La Mode* utilisent certaines gravures en commun, parfois avec des couleurs différentes. A gauche le numéro 3055 du 15 février 1833 présenté par l'ancien journal de La Mésangère, repris à droite par *La Mode* le 16 février 1833 dans une planche supplémentaire sans numéro. Le goût romantique voulait que beaucoup de costumes de fantaisie de cette époque imitent les siècles passés, avec une prédilection pour le moyen âge ou les XVe et XVIe siècles.

explique la différence du nombre des estampes. Certes, le double emploi des plaques de cuivre avait un effet négatif sur la qualité technique des dernières planches tirées,[16] qui, d'octobre 1831 à 1833, étaient celles de *La Mode*, car un cuivre ne permet pas d'imprimer beaucoup plus de 2 000 épreuves. Mais la mesure permettait de faire des économies. Temporairement, Dufougerais re-

3023 et 3024 du 15 oct. sont reproduites le 27 oct. (pl. 261 et 262, dont le n° 261 colorié différemment: brun/vert au lieu de violet/brun); la gr. 3025 du 20 oct. se retrouve le 3 nov. dans *La Mode* (pl. 263), celle du 25 oct. chiffrée 3026 le 10 nov. comme pl. 264 de *La Mode*; enfin, la gr. 3028 du 30 oct. 1832 est copiée le 17 nov. comme pl. 265 de *La Mode*.

[16] La Mésangère avait parlé de ce défaut des dernières épreuves tirées dans une lettre envoyée le 18 décembre 1804 à son ami Desvignes, s'excusant de lui "avoir envoyé, dans un exemplaire bien relié, des gravures affaiblies par le tirage". (Arch. Mun. de Baugé).

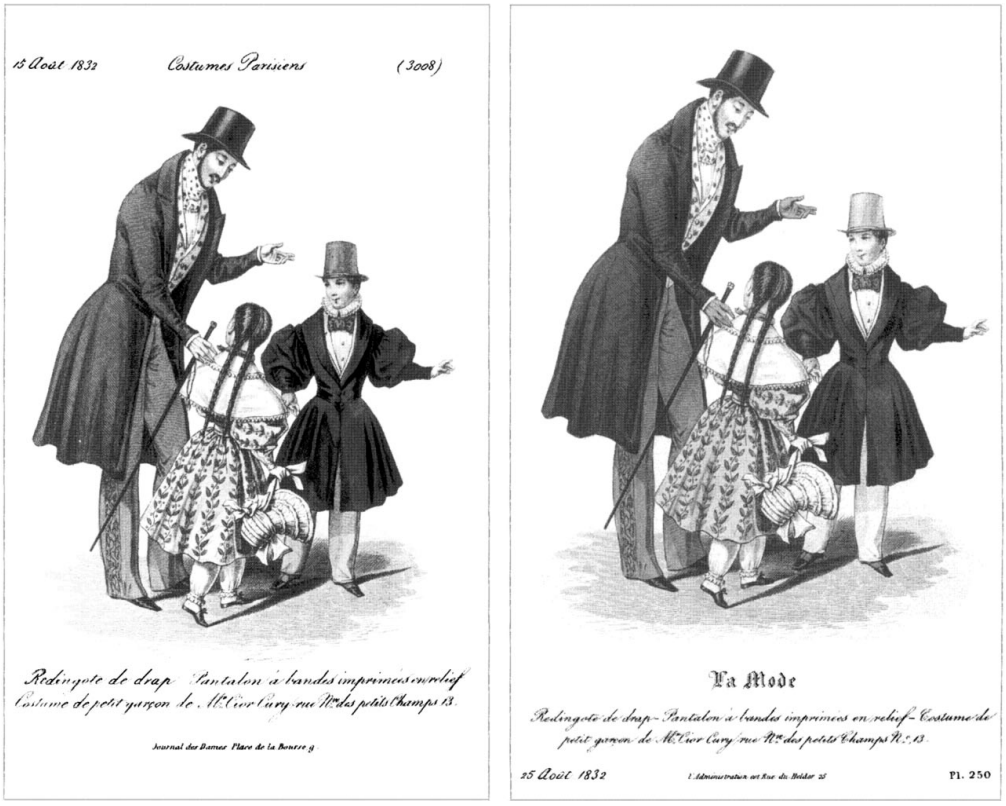


Figure 4.2 A partir de 1827, le *Journal des Dames* ... commence à présenter parfois trois modèles au lieu de deux sur une même planche. Ici à gauche la gravure 3008 du 15 août 1832 qui présente un homme en compagnie d'enfants. La planche est reprise le 25 août 1832 par l'illustré *La Mode*, qui a le même éditeur que le *Journal des Dames et des Modes*. Elle montre un des effets de l'épidémie du choléra à Paris en 1832 : les pères veufs étaient souvent obligés de s'occuper au moins provisoirement de leurs enfants.

nonça aussi à la collaboration d'artistes comme Gavarni et Trueb, qui avaient travaillé pour *La Mode*,[17] et comme Bouchardy du *Journal des Dames et des Modes*, pour conjuguer les efforts des autres et engager de nouveaux dessinateurs et graveurs. "On a remarqué la correction du dessin et l'exactitude des proportions", souligne avec fierté la rédaction le 15 mars 1832. En effet, l'amélioration est notable, surtout pour *La Mode*, dont les lithographies étaient peu gracieuses en 1829 et au début de 1830. Ainsi les modèles qui sont souvent trois et non plus deux sur une même planche (Fig. 4.2 et 6.3), ont-ils une plus grande vitalité dans l'expression du visage et une plus grande spon-

[17] Gavarni cesse sa collaboration d'août 1831 à la fin de l'année. Ensuite, il est de nouveau engagé pour *La Mode*, mais à condition que Dufougerais ne publie pas ses dessins dans le *Journal des Dames et des Modes*. Voir aussi p. 159.

tanéité, légèreté et souplesse des gestes. Quelques eaux-fortes parues à cette époque sont de véritables chefs-d'œuvre du genre.

Après le licenciement d'Herbinot de Mauchamps en octobre 1831, une partie du texte fut composée par une amie de Balzac, Mme de Saint-Surin, et les cahiers abondèrent de septembre à décembre 1831 en extraits d'ouvrages du grand écrivain lui-même (voir p. 257). Cette situation changea en mars 1832, quand Dufougerais engagea Adolphe Bossange, fils d'un célèbre libraire parisien et journaliste de la *Gazette de France*. Il était en outre moins combatif et moins enclin à se mêler de l'émancipation des femmes que Mauchamps.[18]

L'identification d'Adolphe Bossange comme journaliste ayant signé d'un simple A.B. ne fut d'ailleurs pas évidente. Le périodique en a livré la clé le 25 septembre 1832 par l'information selon laquelle A.B. serait l'un des auteurs d'une pièce jouée alors au Théâtre Français. Il fallut consulter la *Gazette des Théâtres* du 16 septembre 1832 pour connaître le titre de la pièce (*Clotilde*) et les auteurs en question : Adolphe Bossange et Frédéric Soulié. Le mystère levé, les dictionnaires biographiques révèlent que Bossange était alors un homme de lettres très apprécié, doué d'un style fleuri, capable d'aborder les sujets en vogue, selon le goût romantique (voir aussi p. 343). Il était convaincu qu'il pouvait raviver l'intérêt des abonnés du *Journal des Dames et des Modes* en présentant entre trois et six sujets par numéro plutôt qu'une quinzaine. Les textes s'adressèrent désormais à un autre public, non pas à celui susceptible de feuilleter l'illustré nonchalamment, mais aux personnes qui souhaitaient s'appliquer à une lecture attentive d'articles de fond. On constate donc que des lecteurs appréciant la nouvelle école du romantisme étaient en passe de remplacer le public formé à l'âge classique.

Le style prolixe adopté convenait en outre à un public touché par l'épidémie. On s'adressait à cette époque en grande partie aux personnes forcées de garder le lit ou bloquées à la maison, qui donnaient libre cours à leur goût prononcé pour les divagations et étaient heureuses de passer des heures tranquilles en compagnie de leur rédacteur. Dès juillet 1831, le choléra devint la grande préoccupation des Parisiens (voir p. 424). Le fléau atteignit son paroxysme en mars 1832, faisant sur une population parisienne de 800 000 personnes jusqu'à 860 morts en une journée, au lieu des 65 décès habituels.[19]

[18] Pour la vie aventureuse de Mauchamps après son licenciement, y compris sa collaboration à deux périodiques féministes, voir p. 342.

[19] Le nombre de décès causés par le choléra à Paris au XIXe siècle eut ses points culminants en 1832, 1848, 1853/54 et 1865–67. Il fut le plus élevé en 1832, avec 18 406 morts. L'épidémie de 1848 a fait 16 165 morts, les deux suivantes 9 219 et 12 000 (voir *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, t. IV, pp. 176–180). Dans les années sans épidémie, Paris avait *annuellement*, pour la période de 1797 à 1839, entre 20 000 et 28 000 décès. En période d'épidémie, il faut y ajouter les décès précités, par exemple 44 463 habitants au total moururent en 1832 à Paris (P. Vigier, *Paris pendant la Monarchie de Juillet*, Paris 1991, pp. 80 et 246/247).

"Tout le reste est négligé", proclame Bossange le 25 avril 1832, et il cite parmi les victimes plusieurs noms célèbres tels que "l'illustre barde écossais Walter Scott, dont les poésies et romans ont eu tant de succès", le duc de Reichstadt, fils de Napoléon, mort à 21 ans, et quatre membres de l'Institut.[20] Le poète Pierre-François-Albéric Deville, auteur d'un grand nombre de poèmes publiés par le journal depuis 1812, est terrassé par le choléra le 25 avril 1832,[21] Debucourt, peintre de tant de gravures de mode, le 22 septembre 1832.

Bossange décrit un Paris devenu lugubre et craintif, les églises perpétuellement tendues de noir, les cercueils sans escorte tant on avait peur de la moindre source de contagion. Le journal se fait l'écho des recueils de dictons prodiguant des conseils,[22] sonde les comportements bizarres engendrés par la maladie,[23] évoque les conséquences psychologiques de l'épidémie, philosophe sur les différents stades de la peur et propage le bruit selon lequel le choléra serait un complot visant à empoisonner les citoyens. Il suffirait d'abattre les fautifs pour enrayer l'épidemie. L'illustré suit aussi l'idéal romantique qui exalte la beauté de la souffrance et qui enseigne qu'il faut garder la dignité dans la détresse. Enfin, il appuie les œuvres de bienfaisance, demandant aux lecteurs le 5 avril 1832 d'envoyer leurs "épargnes aux comités de secours qui veillent sur la classe pauvre" et décrivant les bazars organisés au profit des orphelins victimes du choléra, y compris celui du 5 février 1834 pour lequel la Reine avait fabriqué des broderies. L'entreprise journalistique essaie ainsi d'atténuer les frustrations sociales, d'apaiser les angoisses, de divertir ses lecteurs et de renforcer leur patience par un stoïcisme à la mesure de la crise.

Les gravures que publie le *Journal des Dames* ... reflètent les mêmes préoccupations. Elles présentent des hommes en compagnie d'enfants (Fig. 4.2) ou des dames âgées, chose rare qui s'explique par le fait que beaucoup

[20] En 1832, le journal ne mentionne pas Casimir Périer, premier ministre de Louis-Philippe, mort après avoir rendu visite aux cholériques de l'Hôtel-Dieu, ni en 1836 le dernier roi Charles X, en exil depuis 1830 et mort du choléra qui sévit alors en Autriche. On peut se demander si, en 1831, La Mésangère n'ait pas été un des premiers victimes du choléra.

[21] Médecin originaire d'Angers, c'est-à-dire de la même région que La Mésangère, Deville était aussi l'auteur d'une dizaine de recueils de vers; il édita entre autres, de 1815 à 1829, le recueil de poésies *La Guirlande des Dames* (voir *Dictionnaire de biographie*, t. XI, p. 204). Les lecteurs ne furent pas informés de sa mort.

[22] Il cite le 31 décembre 1831 un conseil tiré d'un recueil allemand qui recommande de "garder les entrailles propres" ("hult... Dir reen den darm").

[23] Le 15 février 1832 il relate qu' "à Berlin, deux étudians (sic) ont introduit dernièrement un nouveau procédé de duel. Pour rendre tous (sic!) les chances égales, ils se rendirent auprès d'un malade attaqué du choléra, et l'embrassèrent. Aucun des deux étudians (sic) n'ayant ressenti les symptômes de cette épidémie après vingt-quatre heures, les témoins déclarèrent que les deux adversaires avaient satisfait à l'honneur, et que l'affaire était arrangée".

Figure 4.3 Au moment où le choléra atteint à Paris son paroxysme, les artistes du magazine utilisent ces circonstances en dessinant des personnes en deuil, aux yeux cernés (à gauche), ou en présentant d'autres qui se protègent contre la maladie par un masque antiépidémique (à droite). La première gravure est publiée par le *Journal des Dames* ... à la date du 25 mai 1832, la deuxième par une série de lithographies parue ailleurs qu'au bureau du périodique. Cette dernière est également de Pierre Numa, dessinateur du journal.

de familles étaient privées de la mère et que les veufs ou les grands-mères étaient obligés de s'occuper au moins provisoirement seuls du foyer familial. Devant la maladie et la mort, on évoque ainsi le thème du renforcement de la famille, et on souligne la valeur de la santé des proches. Les dessinateurs du journal choisissent aussi comme sujet des scènes de précautions à prendre face au choléra et des tenues de deuil portées par des mannequins au visage marqué par le chagrin (Fig. 4.3).[24] Lorsque l'épidémie reflue après 1832, le

[24] Les premières scènes étaient publiées chez un autre éditeur par le dessinateur du journal Pierre Numa Bassaget (qui signe *Numa*), caricaturiste de l'époque, connu pour ses dessins de genre et ses lithographies galantes. Il a publié dans *La Caricature* et dans *Le Charivari*. Il ne signe ses dessins du journal qu'en 1836 et 1837 (vingt-trois planches signées), mais auparavant il a probablement contribué à une quantité importante de gravures non signées. Plus tard, on trouve sa signature dans les journaux de mode *La Sylphide*,

journal annonce périodiquement une baisse du nombre des décès, et le 20 septembre 1835, il donne le bilan des morts par choléra en Europe : 7 millions de victimes![25]

La survie de l'illustré en ces années lugubres est en partie le résultat de l'extraordinaire talent de Bossange qui sait s'adapter à l'humeur des Parisiens. Une fois l'épidémie de choléra en régression, il répond à leur besoin excessif de plaisir en donnant grand nombre de récits sur les distractions du jour, constatant que les bals et banquets sont bien fréquentés, souvent au profit des indigents, mais aussi "pour combattre la gravité de l'instant". Il se met au diapason des lecteurs, rendant compte de concerts, représentations de comédies, ballets et opérettes où les noms de Paganini, Taglioni, Bellini, Rossini et Offenbach se succèdent.[26] Il se fait l'écho de scandales culturels, décrivant les fêtes costumées même en dehors de la période officielle du carnaval, observant les visiteurs en train de se ruiner dans les maisons de jeu, admirant les vêtements des riches Parisiens et s'étonnant du comportement extravagant des Saint-Simoniens. Ces derniers boutonnaient le gilet par derrière, avec l'assistance d'un camarade, pour souligner le besoin de s'entr'aider, ou portaient pioches ou bêches à la place de l'épée en signe de leur respect pour la classe ouvrière.[27] "Les Saint-Simoniens ont le col nu et laissent pousser leur barbe à la manière du moyen-âge", écrit Bossange le 5 septembre 1832. "Ils jettent gracieusement un petit châle de cachemire sur leurs épaules ... Leur tunique bleue est serrée par une ceinture qui dégage la taille; une toque de couleur de forme grecque, et des pantalons blancs complètent le costume ... Nous doutons cependant que la mode prenne, car on rit en les voyant passer, et tout est perdu en France quand on a ri." Bossange note également que la foule suit les individus ainsi affublés et que les enfants crient sur leur passage quand ils paraissent dans les rues. "A nos yeux c'est leur faire une insulte grossière", commente-t-il. "Moi je ne vois là qu'une mode de plus, adoptée par une centaine de personnes."

Enfin Bossange souligne les modes bizarres de quelques écrivains romantiques. Il décrit par exemple, les 5 et 20 avril 1833, le bal masqué chez Alexandre Dumas où toute l'élite littéraire s'était donnée un rendez-vous "frénético-romantique". Balzac parut en Phoebus, Eugène Sue en domino,

---

Le Miroir des Dames, *Le Bon Ton*, *Paris Elégant* et *Les Modes Parisiennes* (H. Béraldi, t. X, pp. 223–231).

[25] Sur le plan mondial, le bilan total des victimes du choléra s'élève déjà en 1831 à un chiffre de 40 000 morts (voir l'article du 5 décembre 1831, reproduit p. 424).

[26] Sur Paganini, voir le numéro du 15 mars 1831; sur Mlle Taglioni ceux des 5 septembre 1830, 20 mars 1831, 20 février 1834, 20 juillet 1835, 25 avril et 30 septembre 1837; sur Bellini celui du 5 octobre 1835; sur Rossini celui du 21 janvier 1838; sur Offenbach celui du 10 mai 1838.

[27] Voir les cahiers des 10 et 25 juillet 1832.

Victor Hugo en prêtre et Alexandre Dumas en roi des truands. Plus tard, les écrivains ont continué de faire scandale par de telles extravagances. Gautier devait attirer l'attention en étant vêtu d'un gilet rouge à la Robespierre, avec des gants assortis couleur sang royaliste; George Sand allait choquer les "philistins" par ses costumes d'homme; Musset s'est promené dans Paris tenant un homard vivant en laisse; Daniel Jovard s'est fait raser une pousse de cheveux pour avoir un front de génie; Baudelaire a teint ses cheveux en vert ...[28] Le 15 février 1835, l'illustré compare Paris à une salle de bal : "A voir la fureur avec laquelle on se précipite cette année dans les joies du carnaval, on dirait que nous craignons le contact de la comète (l'arrivée d'une comète était annoncée pour cette année), et que nous nous empressons de jouir de notre reste, et de résumer l'avenir dans le présent. Il y a plus d'un mois que Paris tout entier se travestit, danse, valse, galope, et ne se couche qu'à quatre heures du matin; aussi rencontrez-vous à la Bourse, dans les jardins publics, sur les boulevards, dans les antichambres des ministères et des ambassades, dans les salons et dans les boudoirs, derrière les comptoirs et sous le plomb des toits, des débris du bal d'hier, des visages pâles, défaits, allongés, qui trahissent bien des nuits sans sommeil, et qui ne retrouveront leur énergie que pour la valse et le galop de demain!"[29]

Les estampes du journal arborent à cette époque des scènes de jalousie ou d'amour, d'amitié ou de nostalgie (Fig. 4.4). C'est comme au XVIIIe siècle, lorsqu'avaient paru les séries de gravures du *Monument du Costume* et de la *Gallerie des Modes*, dont les fonds, présentant également des scènes de mœurs, étaient encore plus travaillés. L'éditeur du journal, fier de ces gravures, note le 20 juillet 1834 : "Il est impossible de rien voir de plus gracieux et de mieux exprimé ... Ces délicieuses figures qui seraient fort bien placées dans le carton d'un amateur, sont d'une vérité et d'un fini parfaits; elles sont rendues dans leurs moindres détails avec un soin tout particulier et une exactitude minutieuse qui leur ont acquis une supériorité incontestable sur tout ce qui s'est jamais fait en ce genre." On suivait apparemment la règle selon laquelle l'éloge exagéré aide à vendre le produit.

Mais pour que le succès du journal soit durable, il fallait rester vigilant. Dufougerais n'hésita pas le 15 mars 1833 à changer d'imprimeur lorsque la censure lui reprocha une phrase irrévérencieuse sur les ministres, qui l'exposait au risque de devoir payer une amende. Cette phrase se trouve dans un article du 10 mars 1833 ayant pour sujet un concert donné au bénéfice des orphelins, lorsque de jolies dames avaient eu l'idée d'envoyer une invitation

[28] Voir L. Maigron, *Le Romantisme et la mode*, Paris 1911.

[29] La même folie du luxe est décrite par Balzac dans *Splendeurs et misères des courtisanes* et dans *Peau de chagrin*. Les dames y ont des coiffures décorées de quantité de rubans, fleurs, plumes et pierreries, et les hommes, affublés de cravates ou gilets coûteux, portent des corsages pour faire ressortir une belle silhouette dans une redingote cintrée.

Figure 4.4 Certaines gravures éditées au bureau du *Journal des Dames ...* présentent des scènes de mœurs. Elles montrent des personnes en pleine conversation dans les loges de théâtre ou lors d'une promenade, des groupes en train d'engager une conversation ou de pratiquer de la musique. A l'époque, on s'adonnait beaucoup à cette dernière occupation dans ses moments de loisirs. En haut à gauche et en bas à droite les planches 2970 et 3354 publiées les 25 mars 1832 et 25 mars 1836 par le *Journal des Dames ...* En haut à droite et en bas à gauche les planches 291 et 376 de *La Mode*, qui sont identiques aux dessins 3061 et 3176 du *Journal des Dames ...* parus les 5 mars 1833 et 15 mai 1834.

aux ministres de l'Etat. "Ils n'ont pas cru devoir en faire usage; l'envoi de leur offrande aurait pu contribuer à consoler de leur absence, mais les mauvais exemples sont pernicieux, et, sans doute, ils ont craint, en se montrant généreux, de compromettre leur portefeuille." Déclarant que ce lapsus s'était fait à son insu et signifiant dans un erratum que l'épigramme contre la cour ne convenait aucunement à l'esprit du journal, Dufougerais en imputa la faute à l'imprimeur Auffray et en profita pour passer contrat avec un autre imprimeur, Adolphe Everat.[30] Ayant déjà eu de fréquents démêlés avec la justice à cause de *La Mode*, où il n'hésitait pas à s'engager politiquement, Dufougerais désirait éviter d'entraîner dans ces embarras l'ancien périodique de La Mésangère, dans lequel, selon ses dires du 10 mars 1832, il voulait déclarer une "guerre à mort ... à la politique". En réalité cet apparent apolitisme du *Journal des Dames* ... contribuait au maintien du statu quo et à la stabilisation du régime de Louis-Philippe. Dufougerais éditait donc deux illustrés bien distincts, l'un qui prônait le "laissez-faire" et "l'enrichissez-vous" en berçant les lecteurs au risque de les anesthésier, l'autre qui prêchait la lutte pour le retour à l'ancienne monarchie.

A en croire les chiffres de vente des deux illustrés, une telle attitude portait ses fruits. En 1833, le *Journal des Dames* ... doublait son tirage qui passa de mille exemplaires imprimés par Auffray en 1832, à deux mille imprimés par Everat en 1833.[31] Il occupait alors la deuxième place parmi les journaux féminins, la partageant avec ses concurrents le *Petit Courrier des Dames* et *Le Follet*. La première place fut tenue par *La Mode* qui eut un tirage de 3 200 exemplaires, probablement grâce aux scandales auxquels cette feuille était mêlée.[32] Vu le déluge d'in-octavos de mode dont le nombre avait doublé en 1835 et triplé en 1837, ceci fut un véritable succès. En effet, six illustrés de mode avaient été créés entre mai et décembre 1833, ce qui portait leur nombre total à une quinzaine (voir Fig. 2.1). "Que de journaux jonchant les cabinets de lecture, se réfutant, se copiant, s'annonçant, se confondant, s'imitant, se perdant les uns les autres", s'écrie le plus ancien d'entre eux, le *Journal des Dames et des Modes* le 10 janvier 1834.

[30] Auguste Auffray, également imprimeur du *Follet, courrier des salons*, eut la commande d'imprimeur du *Journal des Dames* ... pour six mois à peine. Il avait remplacé Carpentier-Méricourt, fidèle imprimeur de l'illustré pendant neuf ans. Sur Everat, qui a remplacé Auffray, voir p. 352.

[31] Après avoir connu jusqu'à 2 500 abonnés avant 1830 (Fig. B.4), le journal en avait environ mille lors de la mort de La Mésangère, dont 576 en province. Pour les tirages en 1832 et 1833, voir Arch. Nat. F^{18} 43 et 72 B. Le nombre d'abonnements retomba à mille entre 1836 et 1838 (voir Fig. 3.10).

[32] "En tant que Revue politique, (*La Mode*) ne connut jamais de jours plus brillants," écrit Grenville (p. 151). Pour le tirage des journaux féminins à cette époque, voir Annemarie Kleinert, Die Auflagen französischer Modezeitschriften aus der Zeit der Juli-Monarchie, *Publizistik*, 1979, pp. 84–106. Voir aussi p. 117 et p. 208.

Dans son exaltation fin 1832, Dufougerais donne une planche de travestissement en supplément, la seule de Gavarni publiée dans le *Journal des Dames et des Modes* (voir Fig. 3.25). Et il réussit en mai 1833 à évincer *Le Messager des Dames*, concurrent qui l'avait agacé depuis six mois.[33] Le 5 juin 1833 l'éditeur se félicite que la destinée du journal semble être "depuis trente-sept ans ... de survivre à tous les recueils de modes qui essaieraient de s'établir en concurrence avec lui". Un peu plus tard, le 20 juillet 1834, il se flattera même que l'illustré soit le seul périodique à avoir "survécu à toutes les révolutions". Avoir acheté le *Journal des Dames ...* et *La Mode* en temps de crise s'est bientôt révélé être une excellente idée, lui permettant de faire fortune tout en poursuivant ses intérêts littéraires et culturels.

4.2 Une femme à la tête de l'illustré

La bonne fortune dont le journal bénéficiait en 1833 fut malheureusement de courte durée. Au début de l'année suivante, Dufougerais tomba malade et Bossange, son rédacteur principal, se retira et ne contribua plus à la rédaction que par quelques rares articles. L'éditeur alité fut obligé de trouver rapidement une solution. Il fonda deux sociétés par actions pour exploiter ses deux journaux : une pour *La Mode* en mars 1834, une autre chargée du *Journal des Dames et des Modes* en mai 1834. Les statuts de la première, dont il garda le plus gros paquet d'actions, lui garantissaient un revenu de huit mille francs par an. L'objectif de la deuxième était la vente de ce journal au moment où ses forces déclinantes ne lui permettaient plus de le gérer personnellement. Ce dernier but fut bientôt atteint. Le 30 septembre 1834, la rédaction du *Journal des Dames ...* informa les lecteurs que la vente s'était faite, sans pourtant mentionner les noms des actionnaires les plus importants.[34]

En pratique, ceci signifiait surtout la scission de *La Mode* et du *Journal des Dames et des Modes*, ce qui fut salué par les nouveaux dirigeants de

[33] *Le Messager des Dames* fut fondé et dirigé à partir du 17 novembre 1832 par une Anglaise mariée à un tailleur français, Mme Tschiffeley-Saintou. Il fut tiré à mille abonnés par Carpentier-Méricourt, qui avait imprimé auparavant le *Journal des Dames et des Modes* (Arch. Nat. F^{18} 43, 119). Dufougerais achète cet illustré pour une somme dérisoire.

[34] La "santé quelque peu altérée" de Dufougerais et son "désir de se retirer" du *Journal des Dames et des Modes* sont attestés par E. de Grenville, p. 388. L'acte de constitution de la société pour l'exploitation du *Journal des Dames et des Modes* est introuvable, mais on connaît celui de *La Mode* (Arch. Nat. F^{18} 383, 32, 256) que Dufougerais géra alors avec son associé Louis Martin, homme de lettres, domicilié 21 rue de Beaume. Il possédait 99 pour cent des 250 actions de *La Mode*. En raison de sa maladie, la direction de *La Mode* fut assurée par M. Mennechat, ancien lecteur de Charles X. Le 6 février 1836, Dufougerais abandonna complètement cet illustré qu'il mit dans les mains d'Edouard Walsh. En 1838, il reprit ses activités d'avocat et d'homme politique du parti légitimiste (voir p. 334).

l'ancien journal de La Mésangère. Le rattachement avait soumis "l'aîné de la presse féminine à un patronage écrasant ..., avait réduit son existence à une vie de Cendrillon" et empêché la poursuite de "ses propres allures". En effet, le *Journal des Dames et des Modes* avait de plus en plus souffert du succès toujours croissant de *La Mode*. Alors que d'octobre 1831 à 1833 ses illustrations avaient paru quelques jours ou semaines avant leur publication dans *La Mode*, c'est l'inverse qui se produisit par la suite. La qualité de ses planches en était affectée, car, comme indiqué auparavant, la gravure sur cuivre ne permet pas de tirer beaucoup plus de 2 000 épreuves si l'on veut faire ressortir les nuances. Il faut, pour un tirage plus élevé, creuser fortement le métal, "forcer le burin" dans le langage des typographes, ce qui enlève une partie des traits les plus fins. D'autres journaux de mode, pour éviter un inconvénient de ce genre, avaient recours à la lithographie ou à la gravure sur acier qui se prêtaient à des tirages allant jusqu'à 50 000 exemplaires.

Après la scission, on annonça des améliorations inspirées des plus récentes conceptions du journalisme. A partir de janvier 1835, la page de titre fut ornée d'une jolie vignette qui rappelait la longue tradition du périodique (Fig. 4.5). Le format des pages augmenta d'un tiers. La taille des lettres variait selon l'importance de l'article, ce qui doubla parfois le nombre de lignes. La description des dernières modes fut placée non plus à la fin mais en tête des huit pages de texte, comme dans la plupart des autres périodiques de mode, et elle fut rédigée sous la forme d'une correspondance, ce qu'on trouvait aussi dans des journaux comme le *Petit Courrier des Dames* et *Le Follet*.[35] Les articles portaient des titres éloquents : « Modes », « Littérature », « Chronique » (de Paris), « Théâtres » et « Revue des magasins » (faits divers du commerce et de l'industrie). La rédaction promit aussi le 5 octobre 1834 de choisir ses sujets "dans les réunions les plus brillantes, dans les cercles les plus distingués". Enfin, elle indiqua les adresses des libraires qui vendaient l'illustré à l'étranger. Finalement, elle engagea d'autres artistes pour les illustrations : Allais, Lallemand, Willaeys, Delaunois, Desportes, Houiste et Porret.

Bien qu'on eût promis, le 15 novembre 1834, de ne plus utiliser les mêmes gravures dans *La Mode* et le *Journal des Dames* ..., il arriva jusqu'en 1837 que les deux magazines échangent leurs planches, bien que de moins en moins

[35] Daniel Roche note à propos du style épistolaire de l'article "Modes" : "C'est le ton de la bonne compagnie où se crée une relation de proximité entre lecteur et auteur. Celui-ci livre des confidences, des observations, l'écho des conversations de salon et multiplie dans la fiction les traits de réalité susceptibles de susciter la confiance, de faire croire en l'authenticité des nouvelles, d'inciter à l'imitation. Ce n'est d'ailleurs qu'avec prudence et en créant un effet supplémentaire d'attraction par la distance qu'il prend vis-à vis des objets présentés ou des manières discutées que le gazetier expose ses découvertes, non sans répétitions, accumulations de détails, descriptions pittoresques." (*La Culture* ..., p. 455).

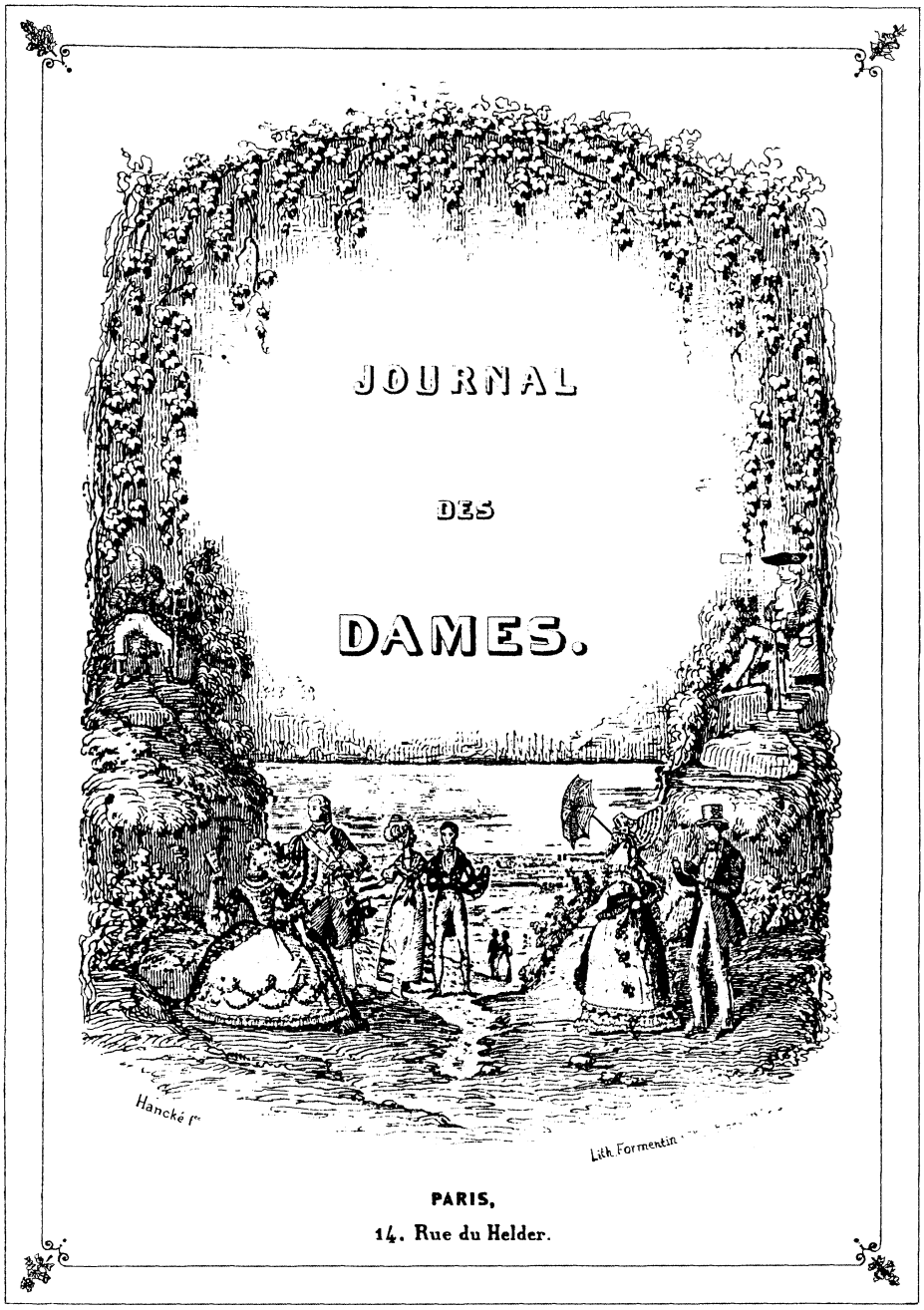


Figure 4.5 A partir de 1835, le *Journal des Dames* ... eut une page de titre lithographiée, illustrant trois styles de l'histoire du costume : le rococo, le style empire et la mode de l'époque romantique. Le dessinateur fut Hancké, le lithographe Formentin. Ce frontispice fut gardé jusqu'en 1837.

souvent.[36] Dans *La Mode*, des lithographies présentant toute sorte de scènes prenaient la place des anciennes gravures de mode; certaines étaient offertes en supplément par le *Journal des Dames et des Modes*[37] (Fig. 4.6).

Les noms des actionnaires de l'ancien journal de La Mésangère n'étant pas connus pour 1834 et 1835, il faut se fier aux remarques publiées dans les cahiers parus de juillet à novembre 1834 pour deviner leurs qualités et origines.[38] Il est très probable qu'ils font partie du petit clan fréquentant les salons littéraires, creuset de la haute société du XIXe siècle, notamment celui de la comtesse de Bradi, collaboratrice de l'illustré depuis 1818 et sans doute propriétaire de quelques actions. L'impact de la presse française se faisait sentir dans des lieux de réunion comme le sien où l'on maintenait les traditions d'élégance et d'urbanité.[39] D'autres collaborateurs du journal possédaient sans doute aussi quelques actions : par exemple Marie de l'Epinay, fille de la comtesse de Bradi, qui tenait la rubrique « Modes » et qui semble avoir eu des ressources importantes;[40] ou Tanneguy Goullet, le remplaçant de Bossange qui, fort de ses expériences, allait acquérir en 1836 *L'Union des Modes*,

[36] Tandis qu'en 1832 *La Mode* copie presque toutes les planches du *Journal des Dames et des Modes* (voir p. 199), les imitations pour 1836 ne touchent que quelques gravures, notamment : pour *La Mode* gr. 494 = pl. 3345 du *Journal des Dames et des Modes*; gr. 496 = pl. 3348; gr. 501 = pl. 3338; gr. 503 = pl. 3362; gr. 513 = pl. 3379; gr. 515 = pl. 3387; gr. 516 = pl. 3385; gr. 517 = pl. 3360; gr. 520 = pl. 3395; gr. 523 = pl. 3399; gr. 535 = pl. 3422. *La Mode* présente à cette époque plutôt des planches qui ne traitent pas de mode. En 1837, quand les bureaux des deux journaux n'ont plus la même adresse, *La Mode* contrefait surtout les costumes publiés par le *Petit Courrier des Dames* (voir les deux planches identiques de janvier 1837 tirées de *La Mode* et du *Petit Courrier* ..., reproduites par J. Hellemans, art. cit., p. 357).

[37] De telles planches supplémentaires se trouvent dans les volumes annuels de 1835, 1836, 1837 et 1838 (pour 1838, voir Fig. 4.23). Auparavant, le journal publia des planches supplémentaires dans les volumes de 1798 et 1799 (voir Fig. 3.6) et de 1832 (voir Fig. 3.25).

[38] Le 20 juillet 1834, le *Journal des Dames* ... publie un article intitulé "Des journaux de mode" retraçant quelques données de son histoire et indiquant les raisons de la poursuite de sa publication. Le 30 septembre 1834, on apprend dans un "Avis" que les gravures appartiendront dorénavant "exclusivement au *Journal des Modes*, comme avant la mort de M. La Mésangère". Le 5 octobre 1834, on parle des avantages de la scission d'avec *La Mode* et des améliorations envisagées. Le 25 octobre 1834, on affirme que la mode sera décrite par "la plume d'une femme". Le 15 novembre 1834 enfin, on fait paraître une espèce de prospectus qui retrace encore quelques événements historiques importants pour le magazine et qui souligne sa "restauration" pour constater après quatre pages de détails qu' "il cumulera les garanties d'un ancien journal avec les avantages d'un journal nouveau".

[39] Pour le portrait de la comtesse de Bradi, voir p. 340.

[40] En mai 1825, elle s'est fait peindre pour 2 000 francs par Horace Vernet (Fig. 4.11), qui exécute en juin 1825, pour 1 000 francs, une copie de ce portrait (A. Dayot, *Les Vernet*, Paris 1989). Il s'agit probablement d'elle quand on annonce le 25 octobre 1834 que dorénavant un grand nombre d'articles sera "empreint des parfums" d'une femme.

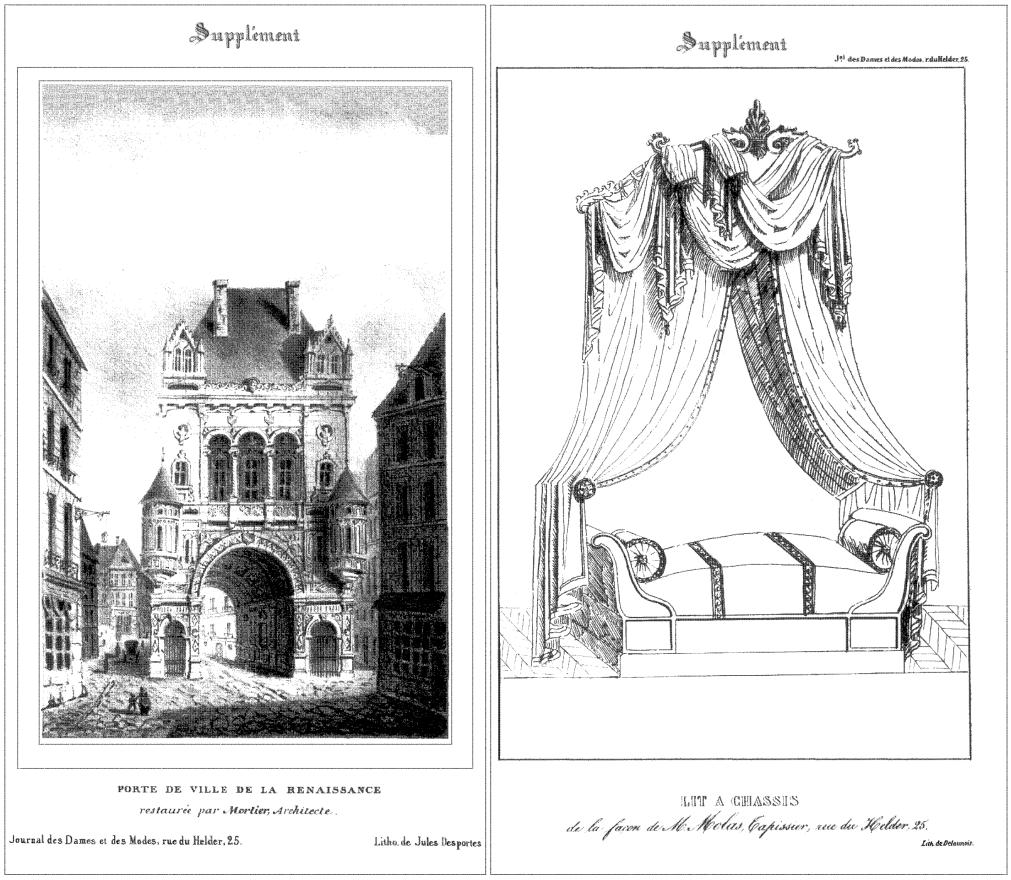


Figure 4.6 Lithographies supplémentaires du *Journal des Dames et des Modes*, exécutées par Jules Desportes et Delaunois et publiées les 5 février et 30 avril 1835. La porte de ville restaurée de la renaissance est témoin du souci de l'époque du romantisme de préserver l'héritage national. L'autre figure, un lit à chassis, s'explique par le fait que la série de *Meubles* ... venait de s'arrêter. Pour 1835, on a encore une troisième gravure supplémentaire, dessinée par Lanté et exécutée sur cuivre par Nargeot. Elle présente des costumes de travestissement (voir Fig. 3.24).

contrefaçon qui publiait les mêmes textes et les mêmes illustrations que le *Journal des Dames* ...[41] Dès 1834, leurs deux signatures ou initiales sont particulièrement mises en évidence dans les pages du magazine.

Peut-être doit-on également chercher les actionnaires parmi les membres du Jockey-Club, situé au 2 rue du Helder, à quelques mètres du siège du journal, dont l'illustré décrit parfois les activités en 1834 et 1835. Fondé en 1834, ce club avait pour but l'amélioration de la race chevaline et organi-

[41] Tout comme Bossange, Goullet ne signe qu'avec ses initiales. Ses activités à *L'Union des Modes* ont permis de l'identifier comme collaborateur du journal. A cette époque, les journalistes et auteurs préfèrent garder l'anonymat ou ne révéler leur identité qu'à un petit cercle d'amis (voir aussi p. 234).

sait nombre de courses de chevaux. Il comptait parmi ses adeptes Charles Lautour-Mézeray, l'ancien éditeur de *La Mode* et locataire d'un appartement 20 rue du Helder, Edward Derves qui rédigeait deux fois par mois un article pour le *Journal des Dames* ..., et Roger de Beauvoir, qui signait également beaucoup de pages. Certains membres de ce club faisaient étalage d'un grand luxe dans leurs équipages et dans leurs apparences, poussant l'extravagance jusqu'à se farder, se teindre ou se boucler les cheveux, porter le corset et promener des singes en laisse. Il est possible que les articles et illustrations du journal s'en soient trouvés influencés, car de 1834 à 1836 la mode masculine y prend plus de place qu'auparavant. Le nombre de gravures de mode pour hommes avait même doublé et tous les quinze jours le lecteur fut informé des nouveautés en fait d'élégance masculine.[42]

Toujours est-il que, deux ans plus tard, en juillet 1836, la survie du journal est à nouveau menacée. Après cinq changements d'imprimeur en 1835 et une nouvelle perte d'abonnés, Marie de l'Epinay, déjà connue des lecteurs, sauve l'illustré de la faillite en devenant propriétaire, directrice et rédactrice principale de ce pionnier de la presse féminine. Femme aux talents multiples, elle avait composé quelques morceaux de musique et déjà fait ses premières expériences de publication en écrivant quelques nouvelles pour divers illustrés et tout récemment un premier volume de 173 pages intitulé *Deux souvenirs*. Le 25 octobre 1836, "par suite de l'extension qu'a prise la nouvelle administration", elle transféra le siège de l'illustré du 25 rue du Helder au n° 14 de la même rue, à son propre domicile, au deuxième étage de son appartement, à quelques pas des bureaux du *Voleur*, journal de Girardin. Elle deviendra plus tard, et durant vingt ans, une importante collaboratrice de plusieurs périodiques féminins.

Le fait qu'une femme prenne la direction du magazine amène à poser la question du féminisme présent dans une publication destinée à un lectorat à dominance féminine. Quelle était l'opinion de la rédaction à ce propos dans les trente-huit années précédentes, et en quoi s'est-elle modifiée après l'arrivée d'une femme aux commandes du journal?[43] Pour toute la période de parution, plusieurs historiens ont à tort taxé le périodique de conservatisme en la matière.[44] Il serait plus juste de reconnaître que ce journal a

[42] Le journal publie des essais tels que "De la grâce chez les hommes" (15 avril 1836) et régulièrement des lettres d'un Parisien, amateur de frivolités à un bon vivant de Londres.

[43] Sur ce sujet, voir aussi Annemarie Kleinert, Il « Journal des Dames et des Modes » ed il suo contributo all'emancipazione femminile, Actes du congrès *Donne e giornalisme. Politica e cultura di genere nella stampa femminile*, Florence 2001.

[44] Parmi ceux qui propagent cette image, comptent surtout E. Sullerot dans son ouvrage publié en plein mouvement féministe des années 1960, et ceux qui la citent, par exemple R. Chollet, C. Bellanger et al. et J. Pouget-Brunereau. Sullerot juge La Mésangère d'après certains articles parus de 1809 à 1814, époque pendant laquelle l'empereur avait perdu toute tolérance et sonné le glas du féminisme. Elle généralise sa lecture sur l'ensemble

été très souvent dans sa longue carrière un magazine véritablement féministe qui s'insurgeait contre l'autorité masculine et cherchait à affranchir la femme des contraintes que lui imposait une société régie par des mœurs patriarcales. Si l'on met dans la balance les articles favorables à l'émancipation des femmes et ceux qui les critiquent et soutiennent un partage plus conservateur des rôles, celle-ci penche nettement du côté du libéralisme. Evidemment, la hauteur du plateau varie au gré des différents régimes politiques, mais même à des époques peu propices à la cause féminine, beaucoup de pages avancent l'idée que la femme est au moins égale sinon supérieure à l'homme. Ceci par exemple dans les dernières années du règne de Napoléon, lorsque l'article 213 de son code juridique frappa les femmes mariées d'incapacité générale, leur interdisant, sans l'autorisation de leurs maris, d'ester en justice, d'acheter, de vendre, d'hériter, de se faire établir des papiers d'identité, de travailler ou de posséder un compte en banque.[45]

Sous le Directoire, l'illustré publie même beaucoup de textes féministes, surtout dans les tous premiers cahiers, à commencer par les *Réflexions préliminaires* du premier cahier (reproduites p. 373) et un article du deuxième exigeant l'égalité des femmes devant la loi et l'instruction pour les femmes,[46] jusqu'au quatrième cahier qui loue l'influence salutaire des femmes sur les hommes. "Sans les femmes," estime-t-on dans ce dernier essai, "les hommes seraient rudes en esprit, durs en caractère et malpropres en leur personne ... Les hommes entre eux peuvent, sans doute, éclairer leur esprit, mais j'ose affirmer que la compagnie et la conversation des femmes sont la seule école à former le cœur." Dans les cahiers qui suivent, d'autres articles et gravures mettent du baume au cœur de lectrices trop souvent sous-estimées et humiliées. La livraison du 12 août 1797 présente une planche qui montre le courage des femmes : la citoyenne Henri y fait une ascension en ballon, entreprise d'autant plus hasardeuse que peu de femmes osaient se lancer dans de telles aventures (Fig. 4.7).[47] Un texte du 25 novembre 1797 donne l'éloquent compte rendu d'un ouvrage intitulé : *Le Sort des femmes ... (nouvelle apologie du beau sexe)*, par Antonio, dessinateur, livre qui se vend au bureau du journal et qui est très favorable à la libération du beau sexe. Il démontre que "le pouvoir que les hommes se sont arrogé, n'est qu'une usurpation tyrannique

---

des cahiers du journal (voir aussi p. 300). D'autres féministes comme N. Rattner-Gelbart soutiennent la thèse selon laquelle les articles des éditeurs masculins ne sont pas une véritable menace pour l'ordre existant même lorsque ces éditeurs se prononcent pour la cause des femmes : "This was mere ceremonial eloquence, piquant but not corrosive, filled with hyperbole but no commitment" (*Feminine and Opposition Journalisme ...*, p. 9).

[45] A. Decaux remarque qu'à cette époque "on n'accorde d'existence légale à la femme que devant l'impôt, la prison ou la guillotine" (*Histoire des Françaises*, Paris 1979, t. II, p. 618).

[46] Il s'agit d'une citation d'un passage de *L'Epitre aux femmes* par C. Pipelet.

[47] Le ballon à air chaud des frères Montgolfier était connu depuis 1783 seulement.

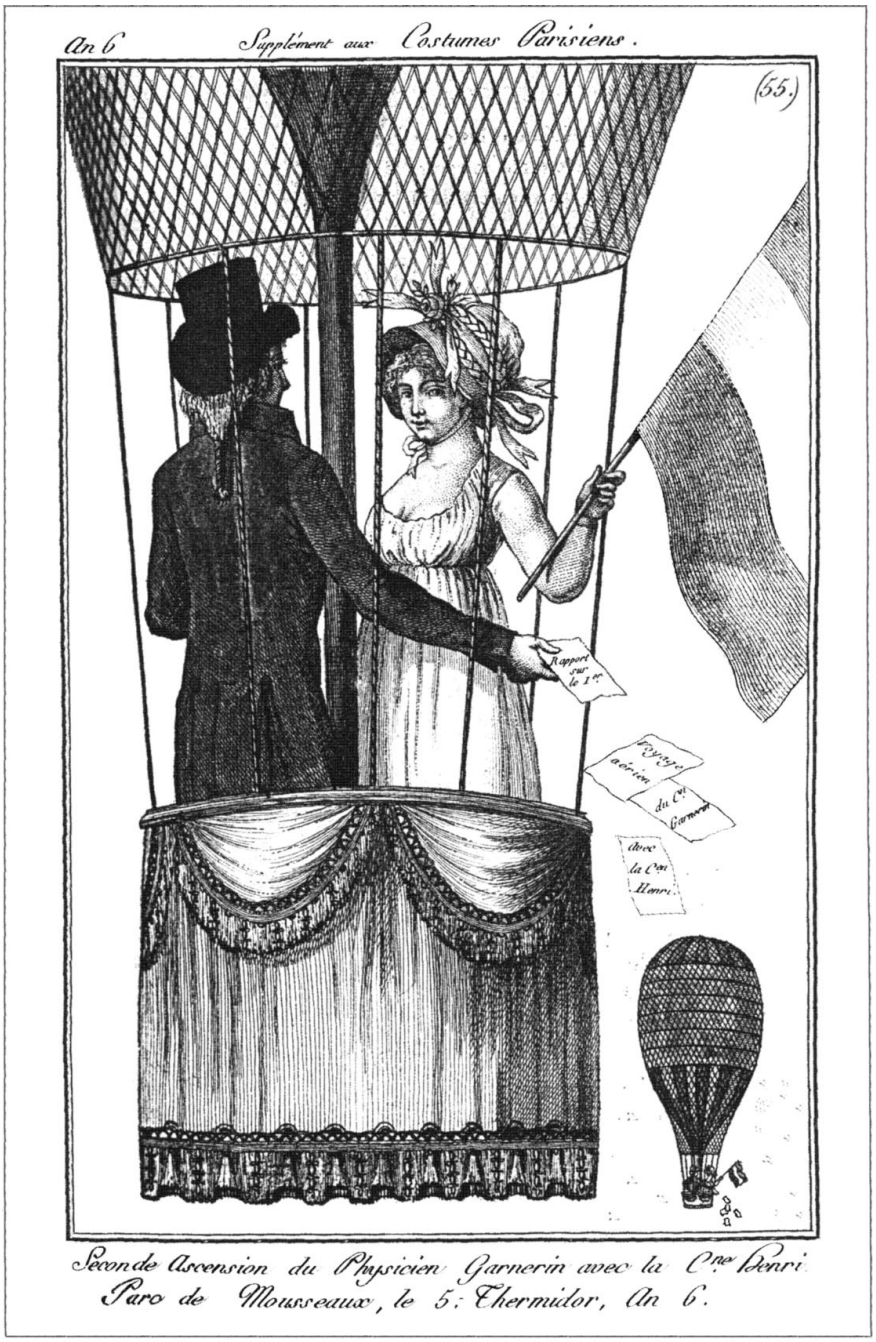


Figure 4.7 Le 12 août 1798 (25 thermidor an 6) une gravure du journal apporte une preuve du courage des femmes. Elle présente la citoyenne Henri lors d'une ascension en ballon avec le physicien Garnerin. Les couleurs des draperies de la corbeille sont aux couleurs nationales, l'homme est en habit bleu, la femme en robe et chapeau blancs, ce dernier décoré d'une fleur rouge. Mme Henri brandit le drapeau français dont les trois bandes sont placées horizontalement. A l'époque, on pouvait opter pour un arrangement horizontal ou vertical. La position verticale actuelle devint obligatoire à partir de 1812, à l'image du drapeau qui flottait au-dessus du pavillon central des Tuileries quand Napoléon y résidait.

sur les droits naturels de la beauté" et il cite comme preuve l'organisation physique et morale de la femme, l'expérience de l'histoire et plusieurs ouvrages littéraires. On y lit que "les belles ... sauront gré à l'auteur d'avoir au moins tenté ... de rendre au beau sexe les droits et les prérogatives que la Nature lui a répartis, et qu'il n'a perdus que par la tyrannique oppression du plus fort."

Le journal publie aussi la copie d'une lettre écrite le 24 février 1800 qui s'insurge contre le règlement de la police défendant aux femmes de conduire un cabriolet dans l'intérieur de Paris et exigeant une autorisation spéciale dans ce domaine. En 1801, les gravures 256 et 294 présentent des femmes très énergiques en train de conduire une voiture (voir à l'annexe Fig. E.8). Un autre article féministe, du 27 septembre 1800, cite une annonce trouvée dans un périodique allemand. Une femme riche y exprime ses raisons de ne pas vouloir se marier. "J'ai l'âme trop élevée, l'imagination trop jeune pour me faire de longues illusions. Je ne veux ni commander ni obéir à un homme ... Aucun homme ne m'a paru assez supérieur pour m'en imposer, assez aimable pour m'enchaîner, assez dépourvu de caractère pour être mon esclave, assez direct et assez fidèle pour être mon ami." A la place d'un homme, elle cherche une amie qui veut bien passer sa vie avec elle et partager sa fortune.[48] Voilà un discours bien émancipé et un directeur de journal assez tolérant pour le publier.

D'autres passages d'articles féministes sont tout aussi instructifs sur l'esprit du journal. Un compte rendu du long poème de G. Legouvé sur *Le Mérite des femmes*, présenté le 31 décembre 1801, a tout à fait l'air d'un texte moderne et actuel. Encore un autre, du 11 mars 1802, affirme que les femmes font de meilleurs écrivains de romans que les hommes : "Tous les jours, nous avons la preuve que la plume d'une femme spirituelle est plus faite que la nôtre pour écrire dans le genre romanesque. Ce sexe plus aisément irritable, sent mieux, saisit avec plus de vivacité toutes les nuances du sentiment, tous les degrés de la passion." La même pensée est exprimée sur deux longues pages le 15 mai 1802 et encore le 16 janvier 1804. Le premier article est un compte rendu de *La Libertéide* de Pierre Moussard, libraire à Paris, dont on cite des passages : "Les femmes ne sont-elles pas réellement esclaves presque par toute la terre? Cette belle et tendre moitié du genre humain ne semble-t-elle pas n'exister que pour le caprice tyrannique et brutal de l'autre moitié? Oui, les femmes sont dans un honteux assujétissement (sic) ... Hommes oppresseurs! pourquoi ... ôtez-vous aux femmes l'accès de toute fonction, de toute existence politique? Les femmes n'ont-elles pas, comme vous, en partage l'esprit, le jugement, le génie, le courage, les vertus et la force? ... La femme n'est-elle pas toujours et plus douce, et plus sensible, et plus indul-

[48] La solitude est une source de lettres publiées dans plusieurs cahiers.

gente, et plus humaine que l'homme? La prétendue faiblesse de la femme, sa prétendue inaptitude à tels ou tels travaux, à tel ou tel emploi, n'est-elle pas l'œuvre de la barbarie, du préjugé, d'une odieuse éducation?"[49]

Enfin, les numéros des 4 et 9 février 1803 prêtent à la femme non seulement les qualités habituelles de beauté, charme, douceur et compassion, mais aussi plus d'esprit que l'homme, bref ils assurent qu'elle est en tous points supérieure à lui : "Où sont, je vous prie, les hommes qui s'expriment avec cette facilité, qui pensent avec cette délicatesse, qui parlent avec cette élégance qu'on admire dans presque toutes les dames bien élevées?", écrit La Mésangère en citant La Beaumelle.[50] "Vous ne trouvez pas chez elles de ces traits recherchés, de ces phrases correctes, de ces antithèses forcées, de ces figures hardies, aujourd'hui si fort à la mode; mais en récompense, elles pensent et elles peignent. Tout dans leurs écrits, est grâce ou sentiment, et souvent l'un et l'autre". Le thème se retrouve dans le cahier du 5 mai 1808 (voir p. 106). Quant aux gravures, l'illustré en reproduit un certain nombre à tendance féministe, présentant non seulement des femmes faisant une ascension en ballon ou conduisant leur calèche, mais se promenant seules à cheval en costume d'amazone, jouant aux cartes ou encore pratiquant un sport[51] (Fig. 4.8).

L'époque qui suit 1815 abonde en gravures et essais favorables à la cause des femmes.[52] Une fois le régime napoléonien effondré, le mouvement féministe pouvait renouer avec la tradition de la Révolution et s'épanouir suivant

[49] P. Moussard a quatre titres dans le catalogue des auteurs de la BN. En plus de sa *Libertéide*, livre débutant de 440 pages, on y trouve : *Les Diversités littéraires* (1815), *Mémoires sur la translation de Napoléon ... à l'isle de Saint-Hélène* (s.d.) et *La Grandeur et les bienfaits de l'Eternel dans le christianisme* (1818). Sur Moussard, voir aussi J. Pouget-Brunereau, pp. 402–403.

[50] Laurent Angiviel de La Beaumelle (1726–1773) entreprit la publication du journal littéraire *L'Aspasie Moderne*. Il composa des romans dans le genre de Montesquieu et plusieurs livres d'histoire. Après avoir dû supporter la haine de Voltaire et subir plusieurs incarcérations à la Bastille, il trouva enfin, pendant les deux dernières années de sa vie, une place à la bibliothèque du Roi.

[51] Femme faisant une ascension en ballon : gravure supplémentaire du 12 août 1798. Femme guidant une calèche : les gravures 155, 256 et 294 des 1er septembre 1799, 6 novembre 1800 et 15 avril 1801. Amazone : les gravures 165 du 17 octobre 1799, 223 du 14 juin 1800, 303 du 25 mai 1801, 453 du 6 mars 1803, 611 du 15 janvier 1805, 740 du 25 juillet 1806, 1556 du 15 avril 1816, 1816 du 15 mai 1819, et 3457 du 15 avril 1837. Femme devant une table de jeu : le numéro 407 du 17 août 1802. Femmes pratiquant un sport : le yo-yo : le numéro 1233 du 10 juin 1812; le badminton : les numéros 1335 et 1918 des 10 août 1813 et 5 août 1820.

[52] J. Pouget-Brunereau constate que le mouvement féministe, qui commence réellement à se faire sentir après la révolution de 1830, est né bien avant. Dans la presse féminine, "à travers l'ironie sciemment employée, il y a comme un vent qui court, sans avoir l'air de déranger, mais dont le souffle intermittent se fait plus précis et apporte avec lui une lente germination à peine visible." (p. 63).

Figure 4.8 Le journal présente plusieurs illustrations à tendance féministe. Les femmes conduisent une voiture, sortent à cheval, ne dédaignent pas le jeu et pratiquent un sport. Gravures des 1er septembre 1799 (no 155), 17 août 1802 (ici le no 38 de l'édition de Francfort), 14 juin 1800 (no 223) et 5 août 1820 (no 1918).

les principes de Saint-Simon et ses disciples.[53] Les exemples d'articles écrits vers 1818 sont tous d'une qualité stylistique supérieure. Ils portent à croire qu'ils émanent de plumes de talent, entre autre d'un Honoré de Balzac, qui semble avoir été engagé par La Mésangère autour de 1818/1819 et fit ses premières armes dans le journal. Dans *Les Femmes et les Académies* du 31 janvier 1818, un journaliste revendique l'admission des femmes dans les trois Académies de Paris, se demandant pourquoi, par exemple à l'Académie des Sciences, on n'a pas accepté, déjà dans les siècles précédents, une physicienne comme Emilie du Châtelet. A "celle des belles lettres (on) eût pu s'énorgueillir du savoir immense de Mme Dacier". Enfin il reproche à l'Académie française de ne pas avoir élu toute une liste de candidates, dont Mme La Fayette et Mme Deshoulières.[54] Le mois suivant, trois articles mettent en doute l'affirmation selon laquelle la vigueur et le génie sont "du côté de la barbe". Le 5 mars 1818, la rédaction s'interroge sur le refus de permettre aux femmes d'accéder aux postes élevés dans la politique, l'administration, les collèges, les ateliers, les orchestres et même les casernes! Enfin, le cahier du 10 juin 1818 rend compte d'une brochure qui a repris, en la modifiant, la planche 1644 de l'illustré, où la cornette du modèle est remplacée par un bonnet d'avocat.

Après la fondation en août 1818 d'un premier concurrent intitulé *L'Observateur des Modes*,[55] le magazine continue de polémiquer encore plus fort contre les injustices dont les femmes sont victimes. Il exige la reconnaissance de leurs droits et souligne l'importance de l'éducation comme moyen d'émanciper les femmes (Fig. 4.9). Le 5 août 1820, il ridiculise encore le fait que l'Académie française refuse d'accepter des candidates femmes. Un mois plus tard, à l'occasion de la grande exposition annuelle de peinture, il s'enthousiasme du nombre important de femmes admises à y présenter leurs toiles, résultat auquel il a probablement contribué. Un autre article du 10 septembre

[53] Selon le cahier du 10 novembre 1830, le comte de Saint-Simon, "né le 17 avril 1761, mort dans un état voisin de l'indigence le 19 mars 1829, ... avait l'habitude de se faire réveiller, chaque matin, par les paroles ≪ Levez-vous, monsieur le comte, vous avez de grandes choses à faire ≫." Sa théorie ne porta des fruits que vers la fin de sa vie.

[54] Ces femmes sont des exemples de personnalités des XVIIe et XVIIIe siècles. Emilie du Châtelet (1706–1749) fut commentatrice de Newton. Mme Dacier (1654–1720) a traduit Homère et s'est mêlée à la querelle des Anciens et des Modernes. A propos des dames La Fayette (1634–1693) et Deshoulières (1637–1694), la rédaction remarque que les fauteuils de l'Académie française, "profanés par les Cotins, les Coras, les Pochères ... auroient (sic) reçu plus d'éclat, s'ils eussent été occupés par les La Fayette et les Deshoulières". Le 25 septembre 1838, le journal réclame à nouveau l'admission de femmes dans les Académies et rappelle que Mmes de Staël et de Genlis avaient déjà exprimé la même revendication, exigeant "qu'il y eût à l'Académie française trois ou quatre fauteuils destinés aux femmes qui se distingueraient dans les lettres", souhait qui ne sera exaucé que dans la deuxième moitié du XXe siècle.

[55] Sur *L'Observateur des Modes*, annexé au journal de La Mésangère en 1823, voir Annemarie Kleinert, *Die frühen Modejournale* ..., pp. 161–166.

Figure 4.9 Le journal appuie l'instruction des femmes en les présentant en train de lire, en montrant leurs talents de danseuse, ou en arborant des femmes qui cultivent la peinture et la musique. En haut les gravures 44 et 19 des 27 octobre 1800 et 3 mai 1802 de l'édition de Francfort du journal. En bas le numéro 14 du 1er avril 1801 de l'édition de Francfort et la planche 414 de l'édition parisienne, datée du 17 septembre 1802 (voir aussi Fig. 6.7).

1820 décrit une société tribale en Inde où la polyandrie des femmes est de coutume. Deux textes insolites paraissent les 10 avril et 31 août 1821 : le premier propose un baptême de l'air dans un ballon avec la fameuse pilote Elisa Garnerin, dont les sauts en parachute feront encore l'objet d'articles deux ans plus tard; le second fait connaître un établissement de bains à Paris où, chose tout aussi osée, les femmes peuvent apprendre à nager.

Souvent, La Mésangère mentionne les noms de femmes qui exercent une profession : par exemple Mme Sigault, libraire, en 1826; ou les dames Despaux, Germont, Lasnier, Sandoz, Coutant, Huchez, Galhaut, Prévost, Scordel et Vaulont qui travaillaient dans le métier du textile;[56] ou les nombreuses femmes de lettres dont plusieurs se retrouveront dans des dictionnaires littéraires.[57] L'illustré publie aussi des annonces d'écoles préparatoires pour les métiers de brodeuse, de dessinatrice de papier peint ou d'arrangeuse de fleurs artificielles.[58] Le 15 avril 1828, il cite Charles Dupin, membre de l'Institut, qui s'emploie à augmenter le nombre de professions auxquelles se destinent les femmes et qui recommande surtout qu'il y ait plus d'institutrices, même pour les matières scientifiques et techniques : "il n'est presque aucune machine simple dont l'emploi ne soit habituel aux femmes."

Dans le cadre de ses recommandations bibliographiques, le journal signale plusieurs ouvrages qui soutiennent l'émancipation des femmes. Les 10 février et 21 mars 1801 : *Opinion d'une femme sur les femmes* et *Réflexions sur les hommes* (voir p. 427); le 25 février 1825 : *Idées du génie et de l'héroïsme des femmes*; le 15 juillet 1826 : *Les Droits des femmes et l'injustice des hommes*,

[56] Grâce au journal, les noms de beaucoup de marchandes de mode de l'époque sont connus. Il faudrait trier le périodique pour établir un répertoire des femmes exerçant ce métier. On pourrait alors constater, par exemple, que Mme Pferffer vendait des fourrures rue Taitbout en 1838, que les meilleures plumes et fleurs artificielles se trouvaient chez Mme Perrot, rue Saint-Denis, ou encore qu'il était de bon ton de se faire coiffer chez Mme Robineau. Pour d'autres adresses de marchandes de mode, couturières, modistes, lingères, fleuristes, coiffeurs, voir *Annuaire des Modes de Paris*, publié par La Mésangère en 1815, et *Almanach du Commerce* par La Tynna.

[57] Pour le passé, La Mésangère cite plusieurs biographies de femmes de lettres remarquables dont, le 25 février 1826, *Vie des Femmes illustres et célèbres de la France*, par Maubuy (1763–65, 5 vol.); *Dictionnaire ... des Femmes célèbres*, par La Croix de Compiègne (1769, 2 vol.); *Histoire littéraire des Femmes françaises*, par l'abbé de La Porte (1769, 5 vol.); *Dictionnaire ... des Françaises ... connues par leurs écrits, ou la protection qu'elles ont accordée aux gens de lettres*, par Fortunée Briquet (1804, 1 vol.). Dans sa bibliothèque, il avait encore d'autres titres sur les femmes, à peu près une centaine, dont certains très précieux : un ancien manuscrit de 500 pages intitulé *Philologie, ou apologie des femmes ...*, par Poucet de la Grave; un titre de 1566 : *La Bonté et la mauvaiseté des femmes*, par J. de Marconville; un ouvrage de 1631 par de Lescale : *Alphabet de l'excellence et perfection des femmes*; une traduction du latin : *De la grandeur et de l'excellence des femmes* (1713) et une *Apothéose du beau sexe* (1741).

[58] Voir les cahiers du 31 octobre 1817 et des 5 et 15 mai 1827.

par Miss Godwin; le 20 janvier 1827 : *De l'influence des femmes dans la Société et de l'importance de leur éducation*; et le 15 août 1827 : *De l'éducation des femmes, ou moyen de les faire contribuer à la félicité publique, en assurant leur propre bien-être*. Certains ouvrages vont jusqu'à affirmer que les femmes seraient aptes à pratiquer l'art militaire. Selon la rédaction, l'émancipation consiste à régler soi-même les choses de la vie quotidienne. Le 31 juillet 1828, par exemple, est recommandé *L'Art de se coeffer (sic) soi-même*, le 20 avril 1827 *Manuel de la jeune femme, contenant tout ce qu'il est utile de savoir pour diriger l'intérieur d'un ménage*. D'autres recueils de conseils veulent aider les femmes en cas de revers, lorsque le destin les force à subvenir à leurs propres besoins. D'autres encore prônent le salut par la santé, par exemple *Le Dentiste des Dames* par Joseph Lemaire, dont le journal cite le 31 juillet 1812 la phrase "une dent vaut mieux qu'un diamant", ou le 31 mai 1819 et le 5 décembre 1830 quand il mentionne des ouvrages sur l'hygiène des dames. Beaucoup de textes décrivant les facettes de la femme étant en vers, on pourrait composer toute une anthologie de poèmes sur les femmes extraite du *Journal des Dames* ... Le magazine publie entre autre, le 25 octobre 1838, un long poème par Evariste Boulay-Paty intitulé *Les Femmes*.

Cependant, le journal n'a pas uniquement cette orientation. Ne voulant pas rejeter certains rôles traditionnels du beau sexe, il n'arrête pas d'encourager les femmes à cultiver les aptitudes pour lesquelles elles ont depuis toujours été admirées, comme la direction d'un ménage, le soin de la famille, le don d'être une maîtresse belle et attirante ou le talent d'éblouir en société comme hôtesse pleine de charme et de bonnes manières.[59] Le magazine vulgarise ainsi la philosophie de Jean-Jacques Rousseau professée en 1762, qui a décrit dans *Emile* une Sophie sage et vertueuse, idéal de plusieurs générations, et surtout de Napoléon qui a légalisé et a restreint les droits des femmes dans son code juridique. Mais, tout en citant l'image de la femme chez Rousseau, l'illustré critique la misogynie de cet auteur, par exemple dans les cahiers des 24 juillet 1803, 11 mars 1805, 10 juin et 5 septembre 1811, 15 et 20 juin 1821.[60] La rédaction n'occulte pas non plus certains défauts de caractère humain, qualifiés comme typiquement féminins : la tendance à rechercher les travers plutôt que les qualités des autres femmes,[61] le faible pour

[59] Voir les cahiers des 20 septembre 1807, 15 avril 1813, et 31 janvier 1818. Sur ce côté des femmes, décrit dans des journaux féminins anglais, voir Margaret Beetham, *A Magazine of Her Own : Domesticity and Desire in Woman's Magazines 1800–1914*, Londres 1996.

[60] Sur J.J. Rousseau et le journal, voir J. Pouget-Brunereau, pp. 387–402.

[61] Un article du 15 avril 1817 se focalise sur "la jalousie des femmes de nos petites villes contre celles qui arrivent de la grande". L'examen de plusieurs exemples de rivalité mesquine conduit l'auteur à demander aux dames "de se ménager un peu entr'elles". Le souhait d'une plus grande solidarité entre consœurs est une constante du féminisme. Le 10

la flatterie,[62] le penchant pour la volubilité excessive.[63] Il pratique ainsi un féminisme nuancé qui cherche à montrer aux femmes la nécessité d'être sur leurs gardes, et de ne pas perdre leur charme, leur goût, leurs sentiments tout en s'instruisant dans les arts et métiers jadis réservés aux hommes. Enfin, il défend à certains moments des prises de position qui peuvent paraître ridiculement rétrogrades, vu l'influence du féminisme sur les opinions formées depuis : que les femmes qui portent un pantalon risquent de perdre leur grâce (5 avril 1802 et 30 septembre 1818);[64] que la célébrité est un danger pour les femmes (20 novembre 1812); que le jeu rend les femmes méprisables (10 juin 1818 et 15 août 1827);[65] que la vertu et la modestie sont des traits surtout féminins (15 août 1828);[66] que les femmes qui s'occupent des lois ou des choses militaires sont à plaindre (20 septembre 1835).[67] Mais dans le contexte historique, ces articles qui pourraient sembler misogynes aujourd'hui, doivent être considérés comme écrits dans le but de communiquer un état de fait valable pour la plupart des contemporaines. On pourrait dire que le journal, tout comme Balzac, est sur quelques années "à la fois féministe et misogyne"[68] (Fig. 4.10). Mais dans l'ensemble, il agit en courageux défenseur des femmes, mettant souvent en lumière les pièges de l'assujettissement de la femme et rappelant les qualités qui font d'elles les reines de la société.

La mention de défauts typiquement féminins n'a presque plus cours lorsque Marie de l'Epinay prend la direction du journal. Le 30 juin 1832, une lectrice avait reproché au rédacteur précédent Adolphe Bossange de ressen-

novembre 1834, le journal exprime son regret qu'il y ait "fort peu d'amitiés sincères entre deux femmes".

[62] Voir le court article du 25 novembre 1812.

[63] "Les femmes parlent si bien et ont une si grande propension pour la parole, qu'on pourroit (sic) craindre qu'un long babil ne s'emparât des scéances destinées à d'utiles discussions" (à propos de femmes académiciennes, dans un article du 31 janvier 1818).

[64] La Mésangère critique les femmes qui quittent "les habits de leur sexe" et mentionne les causes de ce comportement : parce que les affaires les obligent à voyager, parce qu'elles pratiquent un sport ou la profession d'artiste ou d'auteur, ou parce qu'elles veulent tout simplement attirer l'attention. Dans *La Nouvelle Héloïse*, l'héroïne s'était vêtue en jeune garçon. Une gravure du *Bon Genre* présente trois femmes en pantalons.

[65] Les conséquences néfastes du jeu de l'écarté sont débattues dans les cahiers du 25 janvier 1819 et du 5 août 1822.

[66] Pour parler de modestie et de vertu, La Mésangère cite un bal à l'Opéra et une promenade à cheval, où deux femmes mariées se font trop remarquer.

[67] "Qu'elles ne prennent jamais dans leurs mains ... ni l'épée qui tue, ni le livre de la loi qui est athée ...," peut-on lire à la date du 20 septembre 1835. "Quelles que soient les réformes que doit accomplir l'avenir, plaise à Dieu et aux réformateurs que la femme ne soit pas fait homme, et que l'émancipation n'aille pas jusqu'à imprimer des sourcils virils à ces visages charmans (sic)." Un autre article sur ce sujet est publié le 20 décembre 1836 : *De l'influence des femmes sur la politique, et de la politique sur les femmes.*

[68] Expression utilisée par Richard Bolster, *Stendhal, Balzac et le féminisme romantique*, Paris 1970, p. 109.

Figure 4.10 Le journal pratique un féminisme nuancé. Les femmes sont surtout décrites comme des êtres forts. Mais parfois elles sont aussi présentées comme des personnes faibles. Toutefois, la rédaction mentionne que même dans les moments de faiblesse, les femmes ont généralement le talent de ne pas perdre leur charme. Ici un dessin préparatoire de 1807. Il est inéressant de voir que l'éditeur a finalement décidé de ne pas l'imprimer. Le même costume est plutôt porté par un modèle debout, dans une position stable, exposé par la gravure 786 du 15 février 1807. Auparavant, en janvier 1799, une planche pareille, dessinée par Debucourt, chiffrée comme numéro 20 et portant la légende *La Chute*, avait paru dans la série *Modes et Manières du Jour*.

tir avec un cœur d'homme, de penser avec un cerveau d'homme et d'écrire avec une plume masculine, tout en réclamant que ce soit enfin une femme qui rédige l'illustré : "N'est-ce pas une chose étrange que dans une feuille qui se dit le « Journal des Dames », il n'y ait jamais une seule ligne écrite par une dame. Pensez-vous donc que nous ne soyons pas de force à dépeindre les passions, à observer les mœurs, à critiquer les travers, et à rire des ridicules? ... Pourquoi les femmes n'auraient-elles pas aussi leur tribune ... votre journal n'y

perdrait rien aux yeux des hommes, et il y gagnerait beaucoup aux yeux des femmes." La lectrice s'indigne aussi du "dédain de supériorité" qui se fait sentir quand un homme tient la plume. Elle conclut après quatre pages de plaintes : "si nous tenions la plume à notre tour comme nous ferions une bonne et plaisante guerre à l'orgueil et aux prétentions des hommes! comme nous leur rendrions leurs charitables conseils et leurs dédaigneuses plaisanteries". Certes, l'accusation était fausse dans le détail, car il y eut en 1832 certains articles rédigés par des femmes comme Mme de Saint-Surin, amie de Balzac, et Mme de Bradi, mère de Marie de l'Epinay. Mais leurs contributions étaient rares, et ceci en pleine époque du Saint-Simonisme, quand le mouvement féministe engendra plusieurs périodiques féministes : *La Femme libre*, écrit, dirigé, et distribué par des femmes; *La Femme Nouvelle*, rédigée par Jeanne Désirée et Suzanne Volquin; *La Tribune des Femmes* et le *Journal des Femmes*. D'autres feuilles naquirent en 1833: *La Mère de famille* et le *Conseiller des Femmes*; en 1834: l'*Amazone*; en 1836: la *Gazette des Femmes*.

Le pourcentage de sujets typiquement féminins augmenta en juillet 1836, au moment de l'arrivée de Marie de l'Epinay dans l'édition du journal. On trouve alors une profusion d'articles sur les mérites sociaux, artistiques et intellectuels des femmes. Marie adorait Mme de Staël et George Sand. A propos de la première, elle écrit le 10 septembre 1836, que son nom réveille toutes les idées de triomphe et d'ambition féminine.[69] Quant à George Sand, on peut lire à la date du 31 octobre 1836, que "toutes les femmes, et celles qui écrivent surtout, éprouvent un sentiment de fierté et non de jalousie en songeant qu'une des plumes les plus énergiques de ce temps est tenue par une main qui fait tant d'honneur à leur sexe".[70]

A côté des articles se rapportant aux livres exécutés par des femmes, Marie en publiait d'autres luttant pour la liberté des femmes. Elle insistait sur le besoin de les instruire et publiait des demandes d'emploi de jeunes filles. Elle avait déjà écrit certains articles féministes avant de s'occuper de l'édition du journal : le 25 avril 1835 une publicité pour une compagnie d'assurance dont seules les femmes seraient actionnaires ou employées; le 5 février 1836 un commentaire sur l'événement inhabituel de l'"enlèvement d'un homme par une femme". Et elle continua sur le même ton en 1838, lorsqu'elle n'y était plus l'unique éditeur : le 15 janvier 1838 un texte enthousiaste sur une *Gazette*

[69] "Comme femme (Mme de Staël) s'encadre à merveille dans le *Journal des Dames*; elle ne s'y ajuste pas moins bien à propos des modes, tous ses contemporains nous faisant savoir qu'elle était aussi attentive dans son cabinet de toilette que dans son cabinet d'étude ... Dès la première jeunesse, le costume était pour Mlle Necker chose si peu indifférente, qu'elle s'habillait en nymphe ou en muse pour déclamer des vers".

[70] Le 20 août 1833 déjà, le journal avait longuement cité son nouveau roman *Lélia*. Voir aussi l'article sur George Sand, Mme de Staël et d'autres femmes de lettres publié le 31 décembre 1836.

des Dames qui avait été publiée à Leipzig par une femme et seize rédactrices; le 10 mars 1838 une discussion du néologisme "une auteur"; le 25 juin 1838 un commentaire du couronnement de la reine Victoria, qui regrettait que sur le trône de France on n'ait pas de femme; enfin, le 15 septembre 1838 une description de la première ascension du Mont-Blanc par une femme.[71]

Lorsque Marie professa des opinions conservatrices, ce fut dans l'intérêt des femmes. Ainsi aurait-elle aimé que la légendaire galanterie française fasse sa réapparition en France pour que le beau sexe en soit bénéficiaire. La Mésangère avait fait de même : il avait regretté que les hommes français, au contraire du temps de Mme de Sévigné, se font trop peu inspirer par les actions des femmes et que la politesse chevaleresque se soit perdue (voir le cahier du 5 février 1819). Quand Marie censura les femmes androgynes, ce fut en estimant que la féminité était plus efficace que l'hermaphrodisme pour lutter en faveur de l'émancipation de ses sœurs. Sa stratégie consistait à profiter de la supériorité féminine pour atteindre une plus grande liberté morale, intellectuelle et matérielle des femmes. Quelques mois avant la fin de la parution du journal, le 25 septembre 1838, est étalé sur trois pages et demi étroitement imprimées le compte rendu d'un livre qui constitue en quelque sorte le crédo du journal en matière de féminisme : *Essai sur la condition actuelle des femmes*, par Lacretelle. Le commentateur révèle que l'ouvrage conseille de laisser continuellement faire aux femmes les conquêtes qu'elles jugent utiles. L'extrait se termine par la constatation que le pays le plus civilisé "est celui où les femmes sont le plus honorées". Un des successeurs de Marie de l'Epinay, l'éditeur de *La Sylphide*, a trouvé le mot juste pour résumer la démarche de son prédécesseur : elle est un "bas bleu", oui, mais "un bas bleu de la plus fine soie."[72]

En peu d'années, Marie engagea plus de rédactrices qu'il n'y en eut dans les quarante années précédentes. Au contraire de La Mésangère qui avait surtout publié des textes déjà parus de femmes de lettres comme Mmes de Genlis, de Staël, de Boufflers-Rouvrel, de Salm-Dyck, Cottin, de Krüdener, Davot, Dufresnoy-Billet, Mercœur et de Renneville, elle fit de son bureau l'antichambre de toute une génération de femmes journalistes. Parmi elles figurent des célébrités de cette époque comme Joséphine Lebassu d'Helf devenue célèbre grâce à son roman *La Saint-Simonienne* (1833), Mme de Bawr, Constance du Plessis, Hermance Lesguillon, Marceline Desbordes-Valmore, Rose Céleste Vien, Amable Tastu, enfin Louise Colet, amie de Flaubert et

[71] L'ascension fut faite par Mlle Dangeville, sœur du député de l'Ain : "Les guides qui ont accompagné cette demoiselle ne peuvent en dire assez sur le courage et la force avec lesquels elle a surmonté tous les obstacles de ce voyage difficile et périlleux ... (elle) a conservé une présence d'esprit qui ne s'est pas démentie un seul instant; elle encourageait ses guides; elle a causé et plaisanté avec eux tout le temps."

[72] J.H. de Villemessant, *Mémoires d'un journaliste*, Paris 1867, p. 116.

femme de lettres qui en était encore aux débuts de sa carrière et qui devint plus tard une des journalistes les plus appréciées de la presse féminine. Mais l'éditrice ouvrit aussi ses colonnes à toute une phalange de femmes restées presque ignorées des dictionnaires biographiques : Sarah Dalton, Cécile de Nelgis, Louise Hutz, Clémence Robert, Gabrielle Soumet devenue Mme d'Altenheim, Louise Sylvanie, Augusta de Souith et Sophie Conrad.[73] La distinction entre "journaliste", "écrivain de journal" et "auteur" tout court n'étant pas très nette à l'époque, plusieurs de ces débutantes mériteraient non seulement l'attention des chercheurs de l'histoire de la presse française mais de l'histoire littéraire en général. "Semblables aux rudes héroïnes de la Grande Armée," écrit le cahier du 20 août 1838, "qui militent ... et rompent assez bien une lance (pour l'émancipation), certaines femmes qui font irruption dans le monde de la presse ont composé de véritables chefs d'œuvre."[74]

La vie de Marie de l'Epinay n'a guère fait l'objet de plus d'études. Ici on ne peut que tracer les grandes lignes de sa carrière, en ajoutant des détails en annexe, pp. 334–336, et en présentant un portrait qui est probablement celui de sa personne, exécuté de façon anonyme par Horace Vernet (Fig. 4.11). Agée de 35 ans environ lorsqu'elle prit la direction du journal, elle était assez jeune pour porter encore un intérêt passionné à sa nouvelle tâche, tout en ayant en même temps une certaine expérience du journalisme. Sellèque avait 31 ans quand il fonda le périodique, Balzac avait le même âge quand il

[73] On trouve les portraits peints de C. Robert, H. Lesguillon et C. Duplessis dans la *Galerie des dames françaises distinguées dans les lettres et les arts*, Paris 1843. D'autres rédactrices figurent parmi les 40 portraits et courtes notices littéraires de cet ouvrage : les dames Dufresnoy, de Genlis, de Salm-Dyck, Mercœur, Elisa Voïart, Gabrielle Soumet, la comtesse de Bradi et Mme Desbordes-Valmore (sur cette dernière, voir p. 151). La dame Vien, décédée en 1843, s'appelait en réalité Rose Céleste Bache. Sa plus grande époque de créativité s'étendit de 1821 à 1839 (*Grand dictionnaire du XIXe siècle*, t. XV, p. 1015). Sabine-Casimire-Amable Voïart, dame Tastu (1798–1885), eut une réputation telle qu'on l'a comparée à V. Hugo et à A. de Lamartine. En 1840, le journal féminin *Longchamps et Paris Elégant réunis* publia un article sur elle, accompagné de son portrait. Quelques femmes de lettres comme Constance du Plessis et Hermance Lesguillon (née Sandrin) furent surtout connues comme épouses d'auteurs renommés. Pour d'autres, il est difficile d'en savoir plus. Il faut croire que plusieurs ont volontiers caché leur identité. Quelques noms ont peut-être été des pseudonymes (voir *Dictionnaire des ouvrages anonymes, 1765–1825*, d'A.-A. Barbier, Hildesheim 1963).

[74] Les recherches sur les femmes de lettres sont en cours. Voir l'excellent article de Béatrice Slama, Les Femmes écrivains, dans Jean-Paul Aron (éd.), *Misérable et glorieuse. La femme du XIXe siècle*, Paris 1984, pp. 213–243. Sur les femmes-journalistes des siècles précédents (XVIIe et XVIIIe), voir l'article par N. Rattner-Gelbart dans *Histoire des femmes*, vol. 3, 1992, pp. 427–443. Certaines études induisent en erreur, dont l'ouvrage de Laure Adler, qui porte un titre peu approprié (*Les premières journalistes 1830–1850*, Paris 1979) et qui n'a mentionné ni Marie de l'Epinay ni les autres femmes de lettres ayant écrit des textes pour le journal. Ou l'ouvrage d'Anne-Marie Käppeli (Scenes féministes, dans *Histoire des femmes*, 1991, vol. 3, pp. 495–525).

Figure 4.11 Le portrait de Marie de l'Epinay fut longtemps introuvable. On n'avait qu'une notice dans le carnet d'Horace Vernet indiquant qu'il l'avait peint en 1825. Nous pensons que ce portrait est identique au tableau non signé vendu aux enchères à l'Hôtel Drouot le 30 novembre 1990 (et encore le 30 juin 1993), avec la mention "attribué à Horace Vernet" et le titre *Jeune femme à la robe blanche et or* (ici une reproduction de la toile, tirée du catalogue de l'Hôtel Drouot). Le style de la robe est celui de la mode de 1825, plus précisément de la mode présentée par le *Journal des Dames et des Modes*. Horace Vernet n'a pas exécuté d'autres portraits de femmes en 1825 (voir aussi p. 212 et 346). La femme de ce tableau pourrait avoir environ vingt-trois ans comme Marie de l'Epinay en 1825.

collabora à *La Mode*, Mallarmé 32 lorsqu'il dirigea quarante ans plus tard *La Dernière Mode* et La Mésangère 35 quand il commença à s'engager auprès du *Journal des Dames* ...

Quatre raisons ont probablement poussé Marie à tenter cette aventure. D'abord, elle avait conscience du glorieux passé de l'illustré. Ayant rencontré deux fois par semaine les célébrités de l'époque dans le salon de sa mère, la comtesse de Bradi, où elle fit entre autres connaissance d'Horace Vernet, peintre de son portrait en 1825, elle avait assisté aux discussions sur le sort du périodique après la mort de La Mésangère. En voyant dans le passé une garantie pour l'avenir, elle était probablement sûre de réussir

en continuant un magazine qui avait été "la chronique des salons du beau monde"[75] pendant plus de trente ans et un des plus anciens périodiques de Paris.[76] S'il le fallait, elle était prête à rédiger seule grand nombre des articles : le cahier du 25 novembre 1836 est entièrement rédigé par elle.[77]

Une deuxième raison de s'engager semble avoir été sa recherche d'un moyen pour exprimer et véhiculer ses sentiments personnels. Ayant épousé contre la volonté de ses parents un officier suisse, le baron Emile Bruchez de l'Epinay, qui, en 1836, ne répondait plus à son amour et ne comprenait pas ses ambitions littéraires, Marie voulait avoir ses propres pages pour publier à volonté ses écrits rédigés sans appui familial.[78] Elle était sensible au thème de l'amour déçu et désireuse de communiquer ses réflexions sur les vicissitudes de la vie.[79] Quoi de plus commode que de posséder un organe de la presse périodique?

La troisième raison qui l'a sans doute poussée à acquérir un magazine féminin doit avoir été son désir de mettre en œuvre ses conceptions du journalisme féministe. Elle souhaitait engager davantage de femmes de lettres, dont même les plus compétentes avaient plus que les hommes besoin d'éditeurs bienveillants pour faire la preuve de leurs talents. Elle pouvait ainsi

[75] Ainsi qualifié par le cahier du 5 octobre 1834.

[76] A propos de l'ancienneté du journal, les affirmations dans ses propres pages sont exagérées. On peut lire le 15 mars 1832 : "Quelque légère que soit cette feuille, quelque fragile que puisse paraître son existence, elle est presque la plus ancienne de Paris; car n'était le *Moniteur* aux graves colonnes ..., le *Journal des Dames* serait le doyen des journaux. C'est là une petite gloire, dont la grande part revient aux Dames, car c'est à leur appui constant qu'il a dû de traverser tant d'époques diverses, et de surnager à tant de naufrages". Parmi les journaux plus anciens encore figurent la *Gazette de France*, le *Mercure de France*, le *Journal de Paris* et le *Journal des Débats*. Le 5 juin 1833, le journal prétend même être "le plus ancien non-seulement des journaux de modes, mais de tous les journaux de Paris ... Trente-sept années d'une publication ininterrompue et universellement appréciée sont des titres qui prouvent assez le crédit et la solidité de cette feuille".

[77] On y trouve, derrière l'article *Modes*, six pages et demi présentant sa pièce dramatique intitulée *Le Proverbe*.

[78] Le nom de plume de Marie de l'Epinay est une abréviation de son nom de mariage Marie Bruchez de l'Epinay. Une grande confusion règne dans les dictionnaires à propos de son nom : on y trouve son nom de plume, son nom de jeune fille Marie de Bradi, et l'abréviation du nom de mariage, Marie Bruchez. Nous connaissons son acte de décès, qui révèle son identité, grâce à une enquête faite par Bernard Hissler aux Archives de Paris. Il faut savoir aussi qu'il n'y a apparemment pas de parenté directe avec Mme d'Epinay, femme de lettres du XVIIIe siècle, qui avait le long nom de Louise-Florence-Pétronille Tardieu d'Esclavelles d'Epinay (1726–1783), auteur surtout d'une vaste correspondance avec Diderot, Holbach, Grimm et Rousseau.

[79] A en croire sa mère, beaucoup de femmes considèrent "la carrière épineuse des lettres ... comme un refuge où elles viennent déposer les souvenirs qui surchargent leur âme, les pensées qui se brisent dans l'étroite sphère où la société les a placées". (*Petit Courrier des Dames*, 25 octobre 1836).

encourager les lectrices à ambition littéraire à évoluer intellectuellement et politiquement. Le journal lui fournissait surtout l'occasion d'aider les femmes touchées par les revers de la vie et se heurtant de toutes parts aux difficultés du métier d'écrivain, comme sa mère qui, restée veuve assez tôt, gagnait difficilement sa vie en maniant la plume.

Le dernier "aiguillon" de son engagement était sans doute l'exemple d'une concurrente, Delphine de Girardin, qui écrivait dès 1836 ses fameuses *Lettres Parisiennes*, titre d'une chronique du monde publiée chaque semaine par *La Presse* sous le pseudonyme de vicomte de Launay. Marie avait un an de moins que Delphine et avait été élevée comme elle à l'ombre d'une mère animatrice d'un salon parisien et auteur elle aussi. Tout comme sa propre mère, la mère de cette rivale avait fait de sa fille une figure du monde littéraire, la poussant à lire ses poésies dans les salons parisiens. Marie voyait vraisemblablement là un modèle à imiter, même si elle n'avait pas comme Delphine un époux influent dans le monde de l'édition, Emile de Girardin, concurrent de La Mésangère en 1829 et 1830 et bientôt propriétaire de plusieurs journaux.[80] Elle aussi était prête à montrer qu'elle savait observer les travers et les caprices de la société parisienne.

Forte de tant de motivations, la nouvelle éditrice se mit à l'œuvre. Tout comme les *Lettres Parisiennes* de Mme de Girardin, réunies de nos jours dans une anthologie,[81] les articles et vers qu'elle publiait témoignent de l'esprit romantique. Ils expriment souvent son idéalisme déçu sur un ton d'exaltation et de langueur, et aussi son opinion sur les bienfaits de l'éducation, expérience dont elle a bénéficié lors de sa jeunesse dans le château de Rebrechien près d'Orléans, berceau des Bradi, où la famille avait l'habitude de recevoir Mme de Genlis, grande pédagogue de l'époque. Bref, les articles rédigés par Marie de l'Epinay comptent parmi les meilleurs de l'illustré.

---

[80] Delphine de Girardin (1804–1855), fille de Sophie Gay (1776–1852, née Sophie-Marie-Françoise Niehaut de Lavalette), s'est produite sous la Restauration dans plusieurs salons : chez Mme Récamier, chez Mme de Flavigny, chez la marquise de Custine et chez la duchesse de Maillé. Après la mort de son père en 1822, elle a bientôt publié ses poésies et pièces de théâtre (dont "L'Ecole des journalistes") et elle a reçu une pension de la cour. Elle épousa Emile de Girardin en juin 1831, douze jours après la vente de *La Mode* à Dufougerais (H. Malo, *Une Muse et sa mère. Delphine Gay de Girardin*, Paris 1924). Le 31 mai 1836, juste avant que Marie de l'Epinay n'assume la direction du *Journal des Dames et des Modes*, l'illustré vante les vers de Delphine et la qualifie de "belle comme Corinne". Son époux, Emile de Girardin, a fondé le *Voleur*, *La Mode*, *La Garde Nationale*, le *Journal des Connaissances Utiles* et *La Presse*. Vers 1836, le tirage des deux derniers journaux dépassait les 100 000 exemplaires et son *Almanach de France* se vendait à 1 300 000 exemplaires.

[81] Le titre est *Lettres Parisiennes du vicomte de Launay par Mme de Girardin*, Paris : Mercure de France 1986 (Le Temps retrouvé).

A la recherche d'informations et de sujets, Marie de l'Epinay a rapidement repris l'habitude de ses prédécesseurs de se rendre en tous lieux : la voilà qui "couvre" le spectacle, le défilé de Longchamp, les expositions de peinture, les foires de l'industrie, les séances de l'Académie française, les cafés, les restaurants et les bals. Profitant des rencontres qu'elle avait faites au salon de sa mère, elle parvint à entrer "en relation avec les *littérateurs* les plus distingués de la capitale" : Hugo, Chateaubriand, Lamartine, Vigny, Jules Janin et Balzac. En publiant leurs écrits, elle a consolidé la réputation de son magazine et elle a contribué en même temps à la création d'un phénomène important pour l'histoire littéraire des années 1830 : à savoir que les grands auteurs se tournaient alors beaucoup vers la presse périodique. Presque tous les journaux accueillaient les signatures des "beaux esprits", se remplissant d'extraits de romans, de nouvelles ou d'études critiques. Ce passage de la littérature au journalisme fut en quelque sorte une conséquence du matérialisme de l'époque, car le travail de journaliste s'avérait plus sûr que celui d'auteur.

Aucun littérateur n'a mieux compris cet esprit du temps que Balzac, qui a souvent envoyé ses manuscrits à divers périodiques parisiens. "Il a commencé par cet inévitable noviciat," écrit Philibert Audebrand, "et à la longue, il a aimé la profession jusqu'à lui sacrifier son temps, son talent, son argent."[82] Ses liens particulièrement étroits avec l'ancien illustré de La Mésangère valent la peine d'être étudiés en détail. Ils jettent une tout autre lumière sur sa biographie et ses relations avec certains collègues, expliquent sa connaissance intime du monde féminin et font de lui, selon des expressions créées par les chercheurs, un des plus célèbres "modiphiles" de la littérature française et "un merveilleux journaliste".[83]

4.3 Balzac et le « Journal des Dames et des Modes »

Sous l'égide de Marie de l'Epinay, en 1836 et 1837, plusieurs cahiers du *Journal des Dames et des Modes* mentionnent Honoré de Balzac. Trois articles extraits de ses œuvres portent sa signature; quatre font de la réclame pour ses autres écrits; un huitième rend compte des livres qui évoquent la fameuse canne à pommeau d'or de ce bon vivant; un neuvième parle de son portrait

[82] Ph. Audebrand, Balzac journaliste, *Gazette de Paris*, 8 novembre 1857, pp. 4 et suite.

[83] La première expression est de Rose Fortassier, Un pape de la modiphilie : l'auteur de la « Comédie humaine », dans : *Cahiers de l'Association internationale des Etudes françaises*, 38, 1986, pp. 157–171; la deuxième d'André Maurois qui écrit que "Balzac n'était pas *seulement* un journaliste, il était *aussi* un merveilleux journaliste." (*Prométhée ou la vie de Balzac*, Paris 1965, p. 106).

exposé au Salon de peinture; et un dernier le cite comme un excellent connaisseur en matière de mode. Le numéro du 15 juin 1836 consacre même plus de la moitié des pages à des passages tirés de ses romans ou à des études sur sa personne. Pourquoi cette profusion de citations et d'allusions à cet écrivain?

Pour tenter de répondre à cette question, il faut d'abord savoir depuis quand il était en contact avec le magazine et dans quelle mesure. Ce problème n'est pas facile à résoudre. On sait seulement qu'il a personnellement connu La Mésangère. Quatre essais de son œuvre l'indiquent clairement, deux écrits pour *La Mode* en 1830 intitulés *Traité de la vie élégante* et *Gavarni*, la première version de la *Monographie de la presse parisienne* rédigée en 1842, et le *Théâtre comme il est* composé en 1847. Le grand écrivain y exprime son admiration pour l'éditeur qui a eu l'"idée ingénieuse de créer des archives à la mode, d'en constater les changements, de les publier, et de soumettre ainsi de nombreuses industries à l'Empire de la Presse" (*Monographie* ...), et il qualifie La Mésangère de "dictateur de la Mode pendant trente ans", de "célébrité" et "héros du Directoire" (*Théâtre comme il est*).

En essayant d'en savoir plus sur les liens entre les deux hommes, nous avons eu le sentiment que Balzac n'a pas seulement connu le périodique autour de 1830, au moment du premier commentaire du journal sur les pages imprimées par lui et sur ses écrits, quand il avait presque trente ans, mais qu'il en a été un collaborateur actif à une époque bien décisive de ses débuts d'adulte, entre 1819 et 1822 environ, lorsqu'il a commencé sa carrière d'écrivain. Bien qu'il n'existe pas de preuves irréfutables de cette affirmation, cette hypothèse est de loin la plus plausible en pesant tous les indices disponibles. En scrutant le journal, nous avons constaté que plusieurs petits essais anonymes ou signés de pseudonymes ou d'un simple *B.*, pourraient bien avoir été rédigés par lui. Nous avons publié les détails de cette conjecture en 1987 dans deux journaux historiques.[84] En voici un résumé.

Que sait-on de la biographie de Balzac vers 1820? Seulement que le jeune Honoré, à peine à la fin de son adolescence, était déterminé à explorer plusieurs genres littéraires traditionnels - écrits romanesques, dramatiques, poétiques, philosophiques et religieux. A-t-il aussi recherché une activité journalistique? Les historiens ne l'ont pas envisagée chez l'auteur avant 1823, et encore moins une éventuelle collaboration dans l'équipe d'un journal féminin.[85] Le point de départ consistait à imaginer que le jeune écrivain, s'il

[84] Annemarie Kleinert, Die heimlichen Publikationen des jungen Balzac, *lendemains*, cahier 47, 1987, pp. 90–104, et Annemarie Kleinert, Balzac - erst Journalist, dann Schriftsteller. Die Jugendjahre von 1819 bis 1822, *Publizistik*, cahier 2, 1987, pp. 206–224.

[85] Parmi les ouvrages sur les occupations de Balzac à cette époque, voir Roland Chollet, Du premier Balzac à la mort de Saint-Aubin, *L'Année balzacienne*, 1987, pp. 7–20; Stéphane Vachon, *Les Travaux et les jours d'Honoré de Balzac. Chronologie de la*

voulait connaître toutes les formes d'expression littéraire, a peut-être eu la curiosité de faire des tentatives dans le journalisme. Quinze ans plus tard, dans *Illusions Perdues*, il décrit bien le jeune poète Lucien de Rubempré, qui fait ses premières expériences de publication dans un « petit journal », persiste dans le métier et se prépare ainsi à une remarquable carrière d'homme de lettres. Or, la démarche balzacienne puise souvent dans l'expérience biographique les éléments exploités dans l'œuvre littéraire.

Un autre fait insignifiant a éveillé notre curiosité : de 1819 à 1822, quantité d'articles du *Journal des Dames et des Modes* étaient signés d'un *B.*, d'un *Mme B**, d'un *Charles de B**, d'un *Edgar B** ou d'un *Edouard de B**. Il était habituel pour les pigistes des journaux de l'époque de garder l'anonymat. C'était une façon de se protéger des railleries des lecteurs et souvent d'exprimer des choses assez osées qui auraient été censurées ou punies. En effet, Balzac mentionne cette pratique dans *Illusions Perdues*, et La Mésangère en parle également dans les cahiers des 5 mars 1821 et 25 mars 1831 du journal disant que "nombre d'auteurs cachent leur nom que personne n'ignore".[86] Souvent, on signait alors les articles d'une première initiale ou on inventait divers prénoms. L'un des prénoms de cette mystérieuse lettre *B* pourrait faire allusion à un cousin de Balzac du nom d'Edouard, atteint alors d'une grave maladie et soigné par la mère d'Honoré. Une autre signature trouvée à cette époque dans le journal nous a également poussé à réfléchir. Certains articles étaient signés d'un *De St.-A*****. Justement l'un des premiers pseudonymes de Balzac fut Horace de Saint-Aubin!

On remarque aussi que dans les années 1819 à 1822 l'illustré contient plus d'articles de qualité qu'antérieurement ou postérieurement, et ceci grâce surtout aux textes signés d'un *B** et de ses variantes, puis grâce à quelques textes non signés marqués d'astérisques ou portant la signature de prénoms comme *Edmon*, *Ernest*** ou *Charles***. Quels hommes ou femmes de talent auraient pu parapher ainsi leurs contributions en ce temps plutôt pauvre en grandes idées littéraires? Les grands journalistes de la seconde Restauration étaient trop jeunes vers 1820 pour pouvoir être identifiés avec le talent en ques-

création balzacienne, Paris 1992; puis Premiers Essais (1818–1823) de Balzac, établis et annotés par Roland Chollet et René Guise dans la "Bibliothèque de la Pléiade", *Œuvres diverses I*, tomes XIII et XIV contenant les ébauches rattachées à *La Comédie humaine*, Paris : Gallimard 1990 et 1992; enfin plusieurs chapitres de l'ouvrage de Roger Pierrot, *Honoré de Balzac*, Paris 1994.

[86] Le héros d'*Illusions Perdues* professe une indifférence aristocratique à l'égard de la signature. "Le temps est aux auteurs anonymes", écrit Balzac dans le roman. Et H. Castille constate : "Cette impersonnalité était une nécessité de l'époque." (pp. 32–33). Dans les années 1830, cette pratique change : l'insertion des noms d'auteurs sous les articles de journaux atteste alors un sens nouveau de la propriété littéraire. Voir aussi le tableau aux pages 316–318, qui témoigne d'une quasi-absence de signatures d'artistes sur les illustrations du journal dans les années 1819 à 1830.

tion : Léon Gozlan (1803–1866), Jules Janin (1804–1874), Charles-Augustin Sainte-Beuve (1804–1869), Eugène Sue (1804–1857), Alphonse Karr (1808–1890) ou Jules Sandeau (1811–1883). Or Balzac a juste l'âge approprié vers 1820. Il est né en 1799, donc presqu'en même temps que le *Journal des Dames*, précisément au moment où La Mésangère en assume l'unique responsabilité.

Rares sont les traces qui subsistent de son activité d'alors. Les quelques documents disponibles - lettres, factures, manuscrits, témoignages de contemporains - ne permettent d'établir qu'une biographie lacunaire, mais bien intéressante.[87] L'année 1819 fut la période où il se "libéra" de sa famille pour devenir auteur. En été, bien décidé à suivre son propre chemin, il abandonna la profession d'avocat choisie par ses parents, malgré ses trois années d'études universitaires, son diplôme déjà obtenu et plus de deux ans de stage comme clerc dans deux bureaux de notaire. Il convint avec ses parents d'un délai de deux ans pour s'imposer comme écrivain et les quitta pour s'installer dans un pauvre logis sous les toits dans le quartier du Marais, arrondissement défavorisé à l'époque. Pendant cette période il recevait de sa famille une maigre somme qui lui permettait tout juste de survivre. Il composa alors une tragédie, son *Cromwell*, jamais jouée sur scène ni même imprimée de son vivant, et il rédigea des ébauches pour des articles sur la philosophie et la religion, enfin il esquissa quelques fragments de romans pour *Sténie* et *Falthurne*, jamais menés à terme. Mais il se sentait malheureux à cause des progrès lents et de son manque de réussite. Quoi de plus facile d'imaginer que Balzac fut journaliste à cette époque, même avant d'être auteur.

Une activité journalistique de Balzac dans ses années d'apprentissage aurait dû se dérouler dans l'anonymat. La famille avait mis de grands espoirs dans le fils unique. Madame Mère, qui, selon Maurois, "ne vit que pour l'opinion",[88] jugeait mal certains journalistes. Quand son fils faisait quelque chose qui ne lui convenait pas, elle mentait pour masquer ce à quoi il occupait son temps. La bonne réputation de la famille aurait mal supporté que ce rejeton égaré accepte un travail rémunéré pour un journal féminin.[89] La Mésangère aussi avait dissimulé à son père ses activités auprès du périodique.

[87] Voir les archives balzaciennes établies par le vicomte Spoelberch de Lovenjoul, conservées à la bibliothèque de l'Institut de France. Une source importante est la correspondance de Balzac publiée chez Garnier, et là surtout le premier volume des lettres couvrant la période de 1809 à 1832. L'ouvrage de la sœur de Balzac, Laure Surville (*Balzac, sa vie et ses œuvres, d'après sa correspondance*, Paris 1856) présente aussi un intérêt à ce propos.

[88] André Maurois, *Prométhée ou la vie de Balzac*, Paris 1965, p. 88.

[89] Soucieuse de ne pas compromettre le nom de la famille avec des productions dont elle contestait la qualité, elle exigea plus tard, en 1822, que Pollet, éditeur de Balzac, ne publiât que sous un pseudonyme les romans que l'auteur lui vendait. La collaboration de l'écrivain à un journal de mode n'est pas non plus ce que les graves balzaciens auraient attendu.

Il expliqua à son ami Desvignes encore 8 ans après ses débuts comme éditeur : "Je n'irai pas dire à mon père, que je connais d'une piété scrupuleuse, que je rédige le ≪ Journal des Dames ≫. Mais s'il voulait éclaircir ses doutes, je ne cacherais pas la vérité. Il y a, dans le parti que j'ai pris, de la singularité, mais rien contre les mœurs; ce qui me suffit."[90] Dans une lettre du 24 janvier 1820, le jeune Balzac supplie sa sœur et confidente Laure, de ne rien dire de ses "travaux nocturnes" à ses parents parce qu' "ils n'iraient pas avec le caractère de papa". Laure se garde de citer un seul titre des premiers ouvrages de son frère, "voulant obéir à sa volonté expresse de ne jamais les avouer".[91] Il écrit aussi à sa sœur : "Je ne fais qu'étudier ... et me former le goût". Cette phrase a été interprétée comme une allusion à son nouvel apprentissage, mais elle peut aussi insinuer qu'il travaillait pour un journal compétent en matière de goût.

Au début de 1821, les mois d'essai accordés par ses parents touchent à leur fin. Mais le jeune homme ne renonce pas à son but de devenir écrivain, malgré l'échec de sa tragédie et l'abandon de ses esquisses de romans et autres manuscrits. L'enfant prodigue réintègre sa famille et rédige enfin un ouvrage qu'il réussit à faire imprimer en janvier 1822. "A quoi travaillait Balzac vraiment de 1819 à 1822", se sont demandés Albert Prioult et d'autres spécialistes.[92] Prioult constate que cette période "demeure ... singulièrement pauvre, surtout si on la compare à l'intense production des années suivantes", qui compte quatre-vingt-dix romans et des centaines de petits essais. Le chercheur Joachim Merlant subodore que la vie littéraire de ces années "doit nous réserver de bien amusantes découvertes."[93]

Il fallait accumuler toute une série d'indices avant d'avoir la certitude qu'une "amusante découverte" pourrait être la collaboration de Balzac au *Journal des Dames* ... Le premier indice : plusieurs articles de ce périodique expriment à cette époque des préoccupations qui correspondent à ce qu'on sait de la vie de Balzac. Certains abordent les problèmes d'un auteur sans expérience, sans relations et sans appuis pour réaliser ses nombreux projets,

[90] Lettre du 5 mars 1805. Arch. Mun. de Baugé. La lettre poursuit : "Il y a trop longtemps que je ne suis plus un jeune homme, pour ne pas me sentir émancipé."

[91] Laure Surville, *Balzac, sa vie* ..., p. 64.

[92] Prioult, *Balzac avant ≪ La Comédie humaine ≫ 1818–1829*, Paris 1936, p. VII. Citons parmi les autres enquêtes sur ce moment de la biographie de Balzac : Louis-Jules Arrigon, *Les débuts littéraires d'Honoré de Balzac*, Paris 1924, et Roland Chollet, *Balzac journaliste. Le tournant de 1830*, Paris 1983. Chollet a souligné le besoin de ne pas négliger cette période "sur laquelle il reste encore tant à apprendre".

[93] Balzac en guerre avec les journalistes, *La Revue de Paris*, 1er avril 1914, p. 642. Dans *Honoré de Balzac*, Paris 1994, Roger Pierrot soupçonne : "Assez vite il (= Balzac) comprit que ses recherches philosophiques n'étaient pas suffisantes pour lui apporter la gloire et le gagne-pain, et qu'il lui fallait se tourner vers des entreprises littéraires de plus grande diffusion." (p. 72).

d'autres sont le miroir fidèle de ses soucis quotidiens, et ceci par ordre chronologique. Par exemple, le 25 juillet 1819, au moment où les Balzac projettent un déménagement de Paris à Villeparisis, à vingt-cinq kilomètres environ de Paris, et que la famille loue pour Honoré une chambre rue Lesdiguières, près de la place de la Bastille, le journal publie un article intitulé *Vente de meubles et effets*, petit texte traitant d'un mobilier vendu lors d'un déménagement. De même lorsque l'ambitieux jeune homme prête quantité de livres à un ami et qu'il fréquente la bibliothèque Sainte-Geneviève à la recherche de sujets susceptibles de servir de fondement à sa renommée, l'illustré présente, le 5 août 1819, un essai intitulé *Ma bibliothèque*, qui s'étend sur l'utilité des lectures et sur le désespoir d'un débutant qui craint de ne jamais devenir un maître : "Je voulois passer pour auteur, et j'avois (sic) fait provision de livres; mais quelle étoit (sic) mon erreur! Mes lectures ont tué mon imagination, et je ne puis plus rien composer depuis que je deviens habile. Par malheur, j'ai un jugement sain, et de plus beaucoup de modestie; vous allez vraiment en juger : mon jugement me fait admirer les génies que j'ai là devant moi, reliés en veau et en basane; ma modestie me fait désespérer de les égaler jamais, et s'il faut rester dans le bas étage, s'il faut végéter dans la foule, à quoi sert d'écrire? autant voudroit (sic) tout-à-l'heure se noyer! ... Livres maudits que je recherche! livres chéris que je déteste! vous faites le charme et le tourment de ma vie. Je me lève avant l'aube pour m'enfoncer dans l'étude de vos pages philosophiques, et puis, dans certains momens (sic) de folie, je vous ferme et vous déchire pour m'abandonner à mes propres inspirations."

Le manque d'argent, l'un des problèmes essentiels dans la vie de Balzac, est décrit dans un texte paru le 15 octobre 1819 intitulé *Passetems parisien* : "Comment veux-tu, mon ami, que je vienne vivre dans la capitale avec un modique revenu?" Et la réponse vient sans tarder : "Il ne s'agit que de brocher une petite comédie en un acte ou un vaudeville; de faire un article dans les journaux pour le directeur, ou d'adresser quelques couplets à la première actrice." On ne sait pas de quelle somme d'argent Honoré disposait à l'époque. Les savants balzaciens Hanotaux et Vicaire parlent de 1 500 francs annuels envoyés par ses parents, alors que sa sœur Laure met en doute le versement d'une quelconque pension.[94] Toujours est-il que l'adolescent désargenté est capable en ces moments difficiles d'acheter des objets de luxe : un paravent, un deuxième miroir, une gravure, et il envisage même de se faire livrer un piano. Aurait-il pu agir ainsi s'il n'avait pas eu un moyen de gagner quelque argent supplémentaire? Parmi les bibelots décrits par l'illustré le 15 mai 1820 figure un miroir. Les mots "miroir" et "piano" sont les réponses de charades

[94] Gabriel Hanotaux/Georges Vicaire, *La Jeunesse de Balzac. Balzac imprimeur. Balzac et Mme de Berny*, Paris 1921. Laure Surville, *Balzac, sa vie* ..., p. 75. Quant à la somme nécessaire pour survivre en 1834, voir p. 424.

signées *B* les 25 novembre et 15 juin 1820. Un article du 5 février 1820 est intitulé *L'Art de se faire du crédit*. Un autre sous le titre *Mon samedi* retient le 10 février 1820 : "Il faut se donner de l'importance dans le monde, sans cela, on végète et l'on meurt comme on a vécu : méconnu et dédaigné. A Paris, la modestie est prise au mot. Si vous dites que vos vers sont mauvais, on les siffle; si vous dites que vous n'êtes pas riche, on vous fuit comme un pestiféré". Cette philosophie est celle de Balzac qui n'hésitait pas à exagérer ses dons toutes les fois que cela était nécessaire.

De même le 15 janvier 1820, quand le périodique présente une sorte d'apologie du luxe : "Ce n'est point quand on a eu le bonheur de naître en France, et dans le département de la Seine, qu'il convient de déclamer contre l'élégance et le luxe. Il faut, au contraire, en faire sentir l'utilité, et surtout, comme moi, prêcher d'exemple ... J'ai toujours ressenti une profonde estime pour ceux qui se ruinoient (sic) honorablement, et une extrême aversion pour ceux qu'une passion sordide portoit (sic) à entasser écus sur écus." Il est vrai que la pénurie d'argent n'empêchait pas Balzac de cultiver l'art de bien vivre et qu'il a toujours admiré un train de vie régi par le superflu. Le 25 février 1820, un article s'étend sur le fait que les moyens dont dispose la majorité des gens sont presque toujours un peu en dessous de la limite de leurs besoins, indépendamment de leur valeur.[95] Cette vérité toute relative s'applique bien à un dépensier comme Balzac. Enfin, le cahier du 5 mars 1820 présente un ménage où les dépenses sont réduites considérablement à cause de la mise à la retraite prématurée du père de famille : "M. Darbel ... venait de perdre un emploi qu'il avoit (sic) cru sottement conserver toute sa vie." C'est justement ce qui était arrivé chez les Balzac un an auparavant : son père avait été renvoyé du jour au lendemain, provoquant une chute du revenu familial de sept mille huit cents francs annuels environ à mille sept cents, sans compter le modeste revenu de la location de deux maisons. Voilà pourquoi les parents d'Honoré étaient forcés de s'établir à la campagne, après la décision de leur fils d'abandonner le poste sûr et bien rémunéré qu'il occupait dans le cabinet de l'avocat. De plus, ce dernier avait cherché un successeur et, en ami de la famille, avait compté sur Honoré.

Les passages de texte dans le *Journal des Dames et des Modes* qui décrivent des situations proches de ce que vivait le jeune Honoré mettent en évidence d'autres parallèles avec la vie du jeune homme : dans ses lettres à Laure, Balzac invente l'expression "s'indépendantiser" pour décrire sa situation. Un petit poème du journal de La Mésangère intitulé *Le véritable indépendant* est publié le 31 mai 1819, présentant une personne qui a l'habitude de "braver l'usage quand il ne m'arrange pas". Deux autres articles pourraient être compris comme une allusion aux promenades de Balzac au cimetière du Père

[95] Voir aussi l'article intitulé *L'Art de bien vivre*, paru antérieurement, le 10 juin 1819.

Lachaise, situé près de chez lui. Les 20 octobre et 25 novembre 1819, le journal consacre deux colonnes à ce lieu sacré. Deux articles des 5 et 10 novembre 1819 ont pour sujet *L'homme de ménage* et *Le mobilier de garçon*; Balzac gère alors seul ses besoins quotidiens. Le cahier du 15 septembre 1820 s'étend sur les problèmes d'un père qui marie sa fille; or, Balzac père marie Laure et Laurence respectivement en mai 1820 et septembre 1821. En mai 1820, le journal livre des réflexions sur les conséquences d'une grande disparité d'âge entre deux amants. C'est au moment où Balzac s'éprend de Mme de Berny qui a l'âge de sa mère. Le 31 janvier 1821, le magazine publie une énigme signée *B.* qui a pour solution "délice"; Honoré est alors torturé par les délices de l'amour pour cette dame. Un texte du 20 avril 1822 intitulé *Sur le mot bégueule* met en scène une dame qui hésite à céder aux fièvres de son amant. Celle que Balzac adore est en proie à ce genre de problèmes.

La chronologie de la biographie de l'auteur permet d'établir également des parallèles au sujet de son travail d'écrivain. Balzac a failli tomber malade de surmenage au début de 1820, après des nuits de labeur passées dans sa mansarde froide, sans repas réguliers. Le trouvant pâle et amaigri, ses parents l'envoient à la campagne chez un ami. Le 15 mars 1820, le périodique évoque le sort des "petits auteurs qui vivent aux dépens de leurs protecteurs ... on remarque en général que ces écrivains sont maigres et blêmes, ils ont des mouvements de paupières et de nerfs et un air triste et inquiet, comme des gens qui viennent de faire une mauvaise action." Le même cahier juge les collègues de Balzac : "Depuis bien des années, notre littérature a pris la couleur de nos habits, elle est rembrunie; on voit dix bonnes tragédies pour une comédie passable, et vingt romances pour une chanson. Cependant, il seroit (sic) bien temps qu'il parût un Molière pour partager les lauriers de nos jeunes Racines." Sur le point de terminer sa tragédie, Balzac aurait bien pu composer ces lignes.[96] Présenté en mai 1820 à un jury, son opus est refusé à son grand regret. Lucien de Rubempré, portrait de l'auteur, constate dans une situation analogue qu'il a sans doute plus de talent pour d'autres genres littéraires. Ce bel optimisme s'explique par le fait qu'il a déjà vu ses premières lignes imprimées dans plusieurs cahiers d'un « petit journal ». Lucien se rappelle en ces moments de déception l'inoubliable instant où il avait tenu en main les pages et éprouvé "cette ineffable joie des auteurs, ce premier plaisir d'amour-propre ... qui caresse l'esprit" (*Illusions Perdues*, p. 453).

On sait que durant l'année 1820 Honoré continue ses efforts pour apprendre le métier de romancier. Il commence à rédiger des esquisses pour

[96] L'article caractérise bien la situation littéraire vers 1820. La même pensée est exprimée le 5 juillet 1829 par le journal dans un extrait des *Mémoires d'une femme de qualité sur Louis XVIII, sa cour et son règne* (4 volumes anonymes de faux mémoires rédigés par Etienne-Léon de Lamothe-Langon, Damas-Hinard, Pierre-Armand Malitourne et Maxime-Catherinet de Villemarest).

Falthurne et *Sténie*, mais abandonne trop tôt. Pour justifier ce nouvel échec, il se dit que le succès tarde à venir parce qu'il reste claquemuré chez lui, sans contact avec le monde littéraire. Il décide donc de prendre un autre chemin, de fréquenter les hommes de plume, les libraires, les éditeurs. Sans doute n'est-ce pas un hasard si le *Journal des Dames et des Modes* publie le 31 octobre 1820 un article où il est question des valeurs et des mœurs du monde des belles-lettres : "Les auteurs d'aujourd'hui n'ont guère moins de coquetterie que les femmes; je ne parle pas de la coquetterie qui se remarque dans les vêtemens (sic), quoique beaucoup d'entre eux soient (sic) de véritables petits-maîtres, mais de celle de l'esprit et des manières. Ainsi, de même qu'une élégante a bien soin de vous dire qu'elle ne prend que des leçons à douze francs le cachet, qu'elle ne va qu'aux premières représentations, et ne danse qu'aux bals des ministres, un auteur s'efforce de vous persuader qu'il ne travaille que pour les grands théâtres, qu'il ne lit ses vers que chez les princes et les ambassadeurs, et ne vend qu'à un prix exorbitant ses moindres ouvrages. Illustres auteurs de *Phèdre*, de *Cinna*, de *Mérope* et de *Gilblas* (sic) que diront vos ombres étonnées, lorsqu'elles apprendront par nos journaux que tout drame bon ou mauvais se paye 4 000 francs sans marchander, et le moindre roman 3 000 francs? n'auront-elles pas envie de quitter l'autre monde, pour venir, dans celui-ci exploiter la générosité de nos libraires?"

Dans les dernières semaines de 1820 ou au début de 1821, Balzac rencontre Auguste Lepoitevin (dit de l'Egreville), journaliste, vaudevilliste, négociant en manuscrits et grand organisateur d'une sorte de "fabrique" du roman.[97] Par la suite, sous sa direction et parfois en collaboration avec lui, Balzac publie alors toute une série d'ouvrages, brochés en peu de temps et colportés à bas prix. La devise de cette équipe de romanciers produisant des centaines de pages est également propagée par le magazine du 20 mai 1821 : "il faut beaucoup écrire pour finir par bien écrire." Bien que *Corsino*, titre initial que Balzac esquisse au cours des premiers mois de 1821, soit abandonné comme *Sténie* et *Falthurne*, les quatre volumes suivants de l'*Héritière de Birague* sont bel et bien imprimés en janvier 1822. Dans une lettre confidentielle à sa sœur envoyée le 2 avril 1822, Balzac avoue qu'il se rend bien compte de la véritable valeur de ce roman : "Je ne t'ai pas envoyé *Birague* parce que c'est une véritable *cochonnerie* littéraire ... cependant l'amour-propre me souffle qu'il est tout aussi bien que tout ce qui paraît."[98] Une allusion aux discussions de Balzac avec son imprimeur semble se trouver dans un article du journal publié le 20 juin 1821 : "Un jeune poète écrivoit (sic) dernièrement à son imprimeur, à l'occasion d'une faute typographique qui s'étoit (sic) glissée

[97] De 1844 à 1847, Lepoitevin deviendra directeur du *Corsaire*, puis du *Corsaire-Satan* où Baudelaire fit ses premières armes de journaliste.

[98] *Correspondance*, vol. I, n° 51, p. 158.

dans une de ses odes : « Il n'y a que les bons ouvrages qui puissent braver les fautes d'impression, comme il n'y a que les femmes vraiment belles qui restent belles en dépit d'un faux jour ou d'une toilette sans élégance. »"

On est à l'époque où la remarquable machine à produire des romans qui s'appelle Balzac se met en route. Comment l'auteur vit-il le moment de la parution de ses premiers livres? Un article du périodique est là encore intéressant. Dans son numéro du 15 juin 1821, un anonyme fait le portrait d'un auteur qui vient de voir ses premiers ouvrages exposés. Il "quitte peu la boutique de son libraire, il feuillette d'un œil curieux ses vers ou sa prose, cherchant à attirer l'attention des amateurs. Le Parisien, blasé sur les nouveautés, ne lui laisse aucune espérance, et il fonde sa réputation sur le goût moins sûr de l'étranger. Il l'entoure, l'interpelle, le flatte, et son livre à la main, il lui semble dire à son tour : *Etrennez-moi, étrennez-moi.*" On pourrait y voir encore la projection des vœux de Balzac scrutant ses nouveaux lecteurs une fois le livre paru. Le magazine reprend ce thème le 10 novembre 1821 : "Aujourd'hui presque tous nos jeunes gens sont auteurs; et, en s'abordant, au lieu de parler de leurs amours et de leurs chevaux, ils se demandent : As-tu un bon imprimeur? Es-tu sûr de ton libraire? Connais-tu quelqu'un dans les journaux?"

En novembre 1821, Honoré confesse à sa sœur avoir même l'intention de créer un périodique avec Lepoitevin. En fait, il réalisera ce projet plus tard, et sans collaboration, en composant plusieurs titres : son *Album historique et anecdotique*, de janvier à juin 1827;[99] sa *Chronique de Paris*, de 1836 à 1837; enfin, sa *Revue Parisienne*, de juillet à septembre 1840. Il n'aurait probablement pas envisagé de devenir éditeur de journal en 1821 s'il n'avait pas eu déjà une certaine expérience dans le journalisme. Dans les lettres écrites à ses deux sœurs, Balzac utilise notamment un langage qui montre qu'il affectionnait les expressions en usage chez les journalistes. Le 12 août 1819, il signale à Laurence qu'il veut faire la différence entre la partie officielle et la partie privée de sa lettre : "Je t'ai fini la gazette officielle, voici le feuilleton". Le 23 novembre 1821, il signe sa missive fraternelle : "Ecrivain public et poète français à 2 francs la page." En juillet (ou août) 1823, il termine : "Mille amitiés à ton mari. Le reste au prochain numéro".

Dès 1822, les lettres de Balzac évoquent ouvertement son intervention auprès des journaux. Il écrit le 14 août 1822 dans une lettre à Laure : "J'ai huit jours pendant lesquels je vais faire à Paris le métier d'un cheval de poste pour les articles de journaux". Le 20 août de la même année il relate : "Je suis en ce moment à Paris, mais je retourne demain à Villeparisis, je

[99] Les historiens sont incertains quant à l'identité de l'éditeur de l'*Album historique et anecdotique*. Quelques-uns l'attribuent à Balzac parce que, dans son œuvre, il a repris des anecdotes que le journal contient. Il ne subsiste de ce périodique mensuel que le numéro de janvier 1827.

suis venu pour les journaux ... Soignez bien l'affaire des journaux, on m'a vendu jusqu'à 2 fr. les n^{os} qui me manquaient." Les biographes de Balzac ont interprêté ces allusions en y voyant le signe que ses éditeurs l'auraient prié de se rendre dans la capitale "pour qu'on y fasse de bons comptes rendus de ses romans".[100] Il est plus simple d'y voir une référence à un déplacement que Balzac devait faire pour apporter des articles à La Mésangère et régler des comptes avec lui.

A mesure que sa nouvelle carrière de romancier l'accaparait et qu'il se mêlait à la bohème littéraire, Balzac avait moins de temps à consacrer à ses activités journalistiques. En 1822 il écrit d'autres romans : *Jean Louis ou la Fille trouvée*; *Clotilde de Lusignan*; *Le Centenaire*; *Le Vicaire des Ardennes*. Les articles que l'on pourrait attribuer à Balzac dans l'illustré de La Mésangère se font plus rares. Cependant, le jeune auteur n'a probablement pas complètement abandonné ce travail, n'ayant touché l'argent pour son premier roman qu'en janvier 1823.

Or en 1822, le journal publie deux articles décrivant les pratiques du comité de lecture d'un théâtre. Ces textes s'intègrent dans la biographie de l'auteur qui écrit quatre pièces de théâtre en 1822, dont *Le Nègre*, présentée vers la fin de l'année, au théâtre de la Gaîté sous le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin. "Faire un ouvrage dramatique, n'est presque rien; le difficile est d'obtenir *une lecture*," peut-on lire dans le journal à la date du 5 décembre 1822. "Que de visites aux semainiers, que de lettres aux secrétaires-régisseurs, que de madrigaux aux actrices influentes. Il y a encore le copiste attitré qu'il faut payer bien chèrement, le lecteur privilégié qu'il faut mener dîner chez le restaurateur, puis une foule de puissances diverses qu'il faut mettre dans ses intérêts. Après tous ces soins, qu'obtenez-vous le plus souvent? Un rejet cruel, opéré par le moyen de petits billets mis dans l'urne, par le caprice ou la légereté qui forment votre aréopage! Mais aussi, quand le scrutin est favorable, quel triomphe, quel bonheur, quelle joie! L'auteur, tout-à-l'heure si morose, sauterait volontiers au cou de ses juges. La vraie comédie est dans les coulisses." La pièce de Balzac, préfiguration du théâtre libre portant sur le problème de l'amour d'un Noir pour une Blanche et en cette qualité trop hardie pour le comité de lecture, est refusée catégoriquement.

A la date du 20 décembre 1822, l'illustré publie une autre satire sur les personnes responsables d'un oui ou d'un non en pareil cas. "Il n'y a rien de plus plaisant que le comité de lecture de certain théâtre : une de ces dames fait de la dentelle dans un coin, une autre raccommode un petit bonnet, celle-ci marque des fichus de batiste, celle-là fait des yeux et des oreilles avec un crayon sur le papier qui doit servir de bulletin. A côté, est un commissaire, qui dort; près du feu, le *Colin* fredonne; le *rôle prononcé* a la colique et

[100] A. Maurois, *Prométhée ou la vie de Balzac*, Paris 1965, p. 89.

sort ... Cependant la lecture va toujours son train, l'arrêt est prononcé en *parfaite connaissance de cause*, on met *accepté* ou *refusé*, selon la lubie du moment, et quoiqu'il arrive, cela est *sempre bene*." Ce texte pourrait bien constituer la revanche de Balzac journaliste se réconfortant après le refus de sa pièce. Si ce refus date officiellement du 24 janvier 1823, la décision du comité de lecture a pu lui être notifiée quelques semaines plus tôt. Il existe également un article du 10 mai 1823 qui fait penser à Balzac, car celui-ci présente une comparaison entre le sort d'un scribouilleur sans succès et celui d'un mauvais peintre. "Le peintre entend au salon faire la critique de ses ouvrages, au lieu que l'auteur méprisé dans le silence du cabinet, peut se relire avec complaisance et s'applaudir d'un succès qu'il présume." Le Balzac débutant avait un caractère suffisamment optimiste pour ne pas se laisser décourager.

La fin de la collaboration de Balzac à l'illustré de La Mésangère est difficile à déterminer. On sait qu'après avoir touché l'argent de l'*Héritière de Birague* en janvier 1823, Balzac a fait la connaissance d'un autre entrepreneur en littérature industrialisée, Horace Raisson, influent éditeur de romans et rédacteur du *Diable Boiteux*, un journal couvrant les spectacles, les mœurs, la littérature, les arts et les modes.[101] Chez lui, il poursuit son noviciat comme auteur tout en rédigeant des articles pour d'autres journaux, notamment *Le Feuilleton Littéraire*, *Le Corsaire*, *La Lorgnette*, et peut-être aussi pour *L'Indiscret*, journal de mode lui aussi (voir p. 254). C'est cette occupation qui l'a probablement amené à cesser de travailler avec l'ancien abbé. Mais on peut se demander si un compte rendu du 30 septembre 1822 d'un ouvrage intitulé *Essai sur le romantisme*, ouvrage écrit par un certain J.M.V. Audin, n'est pas de la plume d'un jeune écrivain comme Balzac qui était prédestiné à mettre l'illustré au goût littéraire du jour (voir pp. 407–408).

L'hypothèse de la collaboration de Balzac au journal de mode de La Mésangère est aussi corroborée par le fait que, dans le milieu familial que Balzac venait de quitter, il était normal de connaître les publications périodiques sur la mode actuelle. Outre son père et lui, sa famille comprenait quatre femmes : sa mère, sa grand-mère et ses deux sœurs adolescentes. Du côté maternel, on avait des racines dans le commerce de la mode. Le grand-père avait été passementier-drapier et un cousin tenait une boutique de mode. Bien qu'il ne subsiste ni de liste d'abonnés du journal ni de trace d'abonnement aux périodiques lus dans cette famille, il est vraisemblable qu'on y connaissait le *Journal des Dames* ... Les Balzac avaient une haute opinion de la presse et passaient des heures à lire les feuilles du jour. Jusqu'aux années 1830, celui de l'ancien abbé était une des publications les plus importantes.

[101] Au contraire du journal de La Mésangère, le *Diable Boiteux* ne publiait pas de gravures de mode.

Elle avait un tirage sans pareil parmi tous les périodiques non quotidiens. On peut se demander si Honoré a entendu parler des *Vêpres siciliennes*, tragédie de Casimir Delavigne, par un compte rendu publié dans le *Journal des Dames* ... le 25 octobre 1819, jour où il écrit à son ami Théodore Dablin de lui procurer l'ouvrage. Ou si un article *Sur les dents* et sur les diverses façons de les réparer, signé d'un certain A.D.M. le 15 novembre 1819, fut peut-être déjà le résultat d'un entretien du journaliste avec Balzac qui, en cet automne et hiver 1819, passait par "tous les enfers" à cause de ses dents.

En outre, tous les membres de la famille avaient une prédilection pour les vêtements à la mode. Quand la mère envisageait de rendre visite à sa fille Laure qui habitait Bayeux après son mariage, Honoré se demandait en mars 1822 : "Quelle est le genre de toilette que comporte Bayeux? Maman doit-elle emporter ... des diamants, dentelles ..., des robes colletées ou décolletées, des robes habillées ou déshabillées, des mérinos, ou des cachemirs, de la bourre ou du calicot, des atours de petite maîtresse ou des toilettes sévères." A côté de la mère, les deux sœurs et la grand'mère du romancier attribuaient beaucoup d'importance à la mode (voir la figure en couleur 6.5). Et le fils de la famille aussi, depuis un âge assez tendre, était éduqué tel qu'il faisait attention aux détails de sa toilette (Fig. 4.12).

Figure 4.12 Portrait du jeune Honoré de Balzac. Il était de coutume dans sa famille d'apprécier la mode. Honoré porte un gilet rouge et une veste et une cravate vert foncé.

Un autre élément de preuve de l'hypothèse d'un Balzac journaliste dans les premières années de sa carrière littéraire est le roman *Illusions Perdues*, "l'œuvre capitale dans l'œuvre", selon une expression de l'auteur.[102] Les balzaciens ont cherché à deviner l'identité du « petit journal » dans le roman. Tous proposent des périodiques parus après 1823.[103] Une telle hypothèse signifie que Balzac aurait introduit un décalage temporel, car l'action principale du roman couvre précisément les années 1819 à 1822. Pour éviter ces incohérences, il suffit de supposer que le « petit journal » du roman est l'illustré de La Mésangère (par ailleurs, celui-ci appelait son périodique « mon petit journal »[104]). On comprend alors avec une clarté étonnante pourquoi l'auteur, désireux de garder l'anonymat de ses premières publications, dissimule le titre du périodique du roman, qui offre un gagne-pain opportun au héros et lui permet de s'initier aux règles de la profession d'écrivain.

Illusions Perdues est un livre si connu qu'on peut se contenter de rappeler brièvement son action centrale : l'inexpérience d'un jeune poète plein d'illusions qui s'établit à Paris pour s'essayer comme écrivain et qui finit par devenir journaliste. De l'aveu de tous, l'ouvrage est autobiographique. Le héros Lucien de Rubempré a les mêmes problèmes que Balzac : pénurie d'argent, manque de relations pour faire publier ses écrits, un goût inépuisable pour les belles choses de la vie. Quand Lucien comprend qu'il n'avance pas, il cherche un débouché pour se faire une réputation et gagner quelques sous. En devenant rédacteur dans l'équipe d'un « petit journal », il ne s'éloigne pas de l'écriture qui est son occupation préférée. Le journalisme est pour lui le chemin le plus court pour atteindre à la gloire, au pouvoir, à des tâches plus nobles, enfin à une vie aisée. L'éditeur lui confie plusieurs rubriques, notamment la critique des pièces jouées dans les petits théâtres parisiens, à l'Ambigu-Comique, au Gymnase-Dramatique et au Panorama-Dramatique. Il lui demande aussi des comptes rendus de livres nouvellement parus et des articles sur les us et coutumes de Paris. Le métier de Lucien dans le roman correspond donc bien à celui d'un rédacteur du *Journal des Dames et des Modes* à cette époque.

Entre 1819 et 1822, la revue de mode de l'ancien abbé publie une dizaine d'articles sur les petits théâtres parisiens. Du Panorama-Dramatique, dont

[102] Voir H. de Balzac, *Lettres à Mme Hanska*, Paris, vol. 2, p. 172 (lettre du 2 mars 1843).

[103] R. Chollet, auteur du commentaire de l'édition de la Pléiade, relève des ressemblances entre la situation vécue par Balzac en 1829–1830 et la crise traversée par Lucien en 1821–1822. Il suggère comme l'équivalent du « petit journal » le *Courrier des Théâtres*, *Le Feuilleton Littéraire* ou *La Lorgnette*. D'autres chercheurs ont proposé *Le Corsaire* et *Figaro* (J. Merlant, Balzac en guerre avec les journalistes, *La Revue de Paris*, avril 1914, p. 642 et janvier 1915, p. 178; H. Bachelin/R. Dumesnil, Journalistes et journaux au temps de « La Comédie humaine », *Mercure de France*, CLVI, 1922, pp. 343–372).

[104] Par exemple dans une lettre écrite le 30 novembre 1810 (Arch. Mun. de Baugé).

une première fait l'objet de l'article initial rédigé par Lucien, le magazine décrit le rideau de glaces construit en 1820, il évoque la spécialité de présenter avant tout des "tableaux en action" et il rend compte des pièces *Sydonie*, *L'Espiègle* et *L'Enfant de la Forêt*.[105] Tout comme certains de ses collègues, Lucien s'occupe de critique littéraire. Le *Voyage en Egypte* et *Le Solitaire* sont parmi les titres mentionnés dans le roman. Le premier ouvrage, qui est sans indication d'auteur, est la traduction d'un livre de l'anglais G. Belzoni, archéologue ayant découvert des objets d'art égyptiens. Malgré le faible tirage de ce récit de voyage obscur, le *Journal des Dames et des Modes* en rend longuement compte le 20 décembre 1820, louant les 44 gravures en couleurs du volume et la partie rédigée par la femme de Belzoni. Il s'agit là d'un ouvrage typiquement destiné à être recommandé par un "véritable guide touristique pour voyageuse en chambre", expression utilisée par Sullerot pour les journaux féminins romantiques (p. 135). L'autre titre cité, *Le Solitaire*, est l'œuvre d'un auteur bien connu, le vicomte d'Arlincourt, dont le nom est souvent mentionné par le « petit journal ».[106] Lors de sa première visite dans les bureaux de la rédaction, Lucien aperçoit sur un secrétaire la neuvième édition du *Solitaire*, "qu'un succès inouï recommendait alors à l'Europe et qui devait fatiguer les journalistes".[107] En effet, le *Journal des Dames et des Modes* mentionne ce roman en 1821 et 1822 à quatorze reprises. Après avoir donné le détail de son contenu le 25 mars 1821, il souligne, dans treize autres textes, que le *Solitaire* a inspiré sept pièces de théâtre, plusieurs tableaux, quelques accessoires de mode, et qu'il a eu plusieurs rééditions dans la seule année de 1821.[108]

Lucien rédige également des articles sur les mœurs parisiennes. Ces essais sont particulièrement importants puisqu'ils font "la fortune de ce petit journal" (p. 446). Dans une suite de textes intitulée *Les passants de Paris*, "il peignait un des menus détails de la vie parisienne, une figure, un type, un événement normal ou quelque singularité". De nombreux passages du journal

[105] Voir les articles des 15 octobre 1820, 20 avril, 31 mai, 20 juin et 10 juillet 1821, puis du 15 janvier 1822. Le Gymnase-Dramatique et L'Ambigu-Comique sont d'autres petits théâtres dont il parle aux dates des 15 avril et 31 octobre 1820 et 15 janvier 1822.

[106] Avec Charles-Victor Prévost, vicomte d'Arlincourt (1789–1856), "le roman de sentiments et de grands frissons, si raillé et si parodié, s'impose et connaît de gros succès de librairie," écrit J. Pouget-Brunereau (p. 179). Elle cite un article du *Petit Courrier des Dames* publié le 25 août 1825 : "Tout le monde lit ses ouvrages, depuis la douairière du Faubourg Saint-Germain jusqu'à la lingère du boulevard des Panoramas, depuis le fashionable de la Chaussée d'Antin jusqu'au garçon d'épicier de la rue Mouffetard."

[107] H. de Balzac, *Illusions Perdues*, dans : *La Comédie humaine*, Paris : Gallimard 1977, p. 331. Dans ce chapitre, nos citations se réfèrent à cette édition.

[108] Pour plus de détails sur ces citations, voir Annemarie Kleinert, Die reale Entsprechung des « petit journal » in Balzacs « Illusions Perdues », *lendemains*, cahier 43/44, 1986, pp. 70–90.

sont en effet consacrés à ce sujet. C'est ce thème même qui fait la fortune du journal réel. Un autre article "dit de mœurs" cité sous le titre *L'Ex-beau* dans *Illusions Perdues*, correspond aussi à la thématique du journal authentique : "Le beau de l'Empire est toujours un homme long et mince, bien conservé, qui porte un corset et qui a la croix de la Légion d'honneur ..." (p. 399). Il en va de même pour une catégorie d'articles sur les "particularités" de la capitale intitulée *Variétés* qui parait chaque mois sur une dizaine de colonnes. Grâce à ces textes, le « petit journal » est présenté comme trouvant son inspiration "dans la rue" (p. 333). Cette expression ne pourrait pas s'appliquer à un journal littéraire ou à une revue de théâtre, mais elle convient parfaitement au périodique de La Mésangère qui se sert évidemment de Paris comme d'une scène. D'autres analogies entre les deux journaux se découvrent à travers les anecdotes qui, pour citer le roman, "répètent les rumeurs qui courent les salons parisiens". Or, si le *Journal des Dames et des Modes* n'a adopté le sous-titre de *Gazette des salons* qu'en 1837, il est certain qu'il méritait déjà de longue date cette qualification.

Nous avons déjà analysé ces analogies dans deux articles publiés en 1986 et 1995.[109] Aussi pouvons-nous nous contenter d'en résumer ici quelques observations intéressantes : Le tirage des deux périodiques, qui varie entre 800 et 2 500 exemplaires, n'est atteint par aucun autre magazine proposé comme modèle du « petit journal » (tous ont en effet des tirages moins élevés). Le prix de l'abonnement annuel, de "quarante francs environ" pour le « petit journal », est proche des 36 à 38 francs, selon la distance, du *Journal des Dames et des Modes*. Le nombre de pages, huit, est le même pour les deux journaux. L'agencement et le décor du bureau du journal réel et du journal fictif ainsi que l'appartement du directeur sont semblables.[110] Enfin, l'adresse des locaux "auprès du boulevard Montmartre" (p. 329) offre une coïncidence d'autant plus frappante que les bureaux du *Journal des Dames et des Modes* se trouvaient à l'époque de la rédaction du roman, de 1836 à 1839, à une tout autre adresse, au quartier de la Chaussée d'Antin où le titre avait déménagé en 1832. Si Balzac a mentionné l'ancienne adresse au carrefour de la rue et du boulevard Montmartre, qui était l'adresse du *Journal des Dames et des Modes* de 1819 à 1822, c'est sans doute parce qu'il avait bel et bien franchi la porte de ce bureau dix-sept ans plus tôt. Les historiens de la littérature doivent donc respecter l'affirmation appuyée de Balzac en 1839, qui se trouve dans la préface du roman : "tout est d'une réalité désespérante ... Répétons-le! le sujet a l'étendue de l'époque elle-même." Cette déclaration est reprise dans une lettre du 4 juin 1839 écrite

[109] Voir l'article cité à la note précédente et Annemarie Kleinert, Du « Journal des Dames et des Modes » ou « petit journal » d'« Illusions Perdues », *L'Année balzacienne*, 1995, pp. 267–280.

[110] Pour les détails de ce dernier point, voir pp. 82–84.

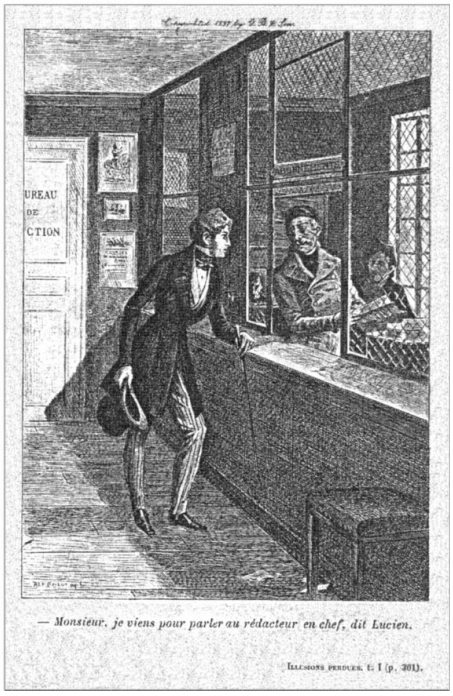


Figure 4.13 Lucien de Rubempré arrive au bureau du journal. Planche exécutée par Adrien Moreau illustrant un épisode d'*Illusions Perdues*, édition Ollendorf de 1901.

à la future épouse de Balzac : "c'est l'audacieuse peinture ... du journalisme parisien et qui est d'une effrayante exactitude."[111]

Cinq autre passages du roman confirment encore l'identification du « petit journal ». Le premier se situe au moment où Lucien ose enfin se rendre dans les bureaux du magazine (Fig. 4.13). Il y rencontre une marchande de modes, qui demande à la rédaction, en échange d'un abonnement d'un an, de faire l'éloge de ses créations et non de celles de Mlle Virginie, sa concurrente. Une revue de mode compte évidemment plus de marchandes de modes parmi ses abonnées que d'autres périodiques. Or, les cahiers des 25 février et 15 avril 1821 du *Journal des Dames* ... présentent les chapeaux et les robes d'une certaine Mlle V., "fameuse couturière".

Un deuxième passage du roman évoquant un illustré de mode est celui où le rédacteur en chef reçoit, comme "tributs en nature", des produits de toilette offerts gratuitement par les industriels pour lesquels il lance des articles. L'équipe d'un journal de mode est plus habituée à ce genre de cadeaux intéressés que celle d'autres journaux. Quant aux noms des cosmétiques cités par Balzac, ils sont presque identiques à ceux que mentionnent plusieurs

[111] H. de Balzac, *Lettres à Mme Hanska*, vol. 1, 1967, p. 643.

réclames du journal réel : l'*Eau carminative*, la *Pâte des Sultanes* et l'*Huile céphalique* ont des analogies avec l'*Eau miraculeuse*, le *Rouge des Sultanes* et l'*Huile de coco d'Amérique pour les cheveux*, présentés par le *Journal des Dames* ... le 10 janvier 1817, le 5 juillet 1818 et le 10 septembre 1822.

Un troisième passage du roman confirmant l'identification du « petit journal » avec un magazine de mode est celui où Lucien est à court d'idées pour ses articles. Il trouve alors un soutien financier auprès d'un tailleur, d'une marchande de mode et d'une couturière, qui "tous tremblaient de mécontenter un journaliste capable de tympaniser leurs établissements" (p. 495). Qui d'autre que des hommes de la presse périodique sur la mode peuvent avoir ce pouvoir sur les gens exerçant ces métiers?

Un quatrième passage remarquable dans ce contexte est celui qui décrit les rédacteurs lors d'un dîner. Ils ironisent lucidement sur leur métier et formulent une constatation amusante : "S'il existait un journal des bossus, il prouverait soir et matin la beauté, la bonté, la nécessité des bossus" (p. 404). Un journal pour bossus serait en effet aux antipodes d'un magazine voué au culte de la beauté du corps humain. Il se trouve que quelques années plus tôt, le 5 septembre 1812, un article du *Journal des Dames* ... fut intitulé "Vive la bosse et les bossus", et que quelques années plus tard, de septembre à octobre 1848, un périodique satirique intitulé *Le Bossu* allait vraiment être édité à Londres par ce même Gavarni, découvert par La Mésangère et ami de Balzac.[112]

Un dernier point de comparaison entre le « petit journal » et un illustré de mode est celui où Etienne Lousteau, rédacteur en chef du « petit journal », se voit attaqué par ses collègues pour avoir écrit six articles dans divers périodiques, fustigeant un droguiste : "On ne critique pas un droguiste comme on critique des chapeaux, des choses de mode, des théâtres ou des affaires d'art", observe-t-il alors (p. 502). N'est-ce pas la preuve qu'il est bien employé par un journal qui décrit les chapeaux, les modes, la vie théâtrale et les affaires d'art? Balzac donne aussi une réponse quant au titre du périodique. Dans cinq lignes d'*Illusions Perdues* il écrit le mot "Journal" avec une majuscule. L'allusion à un titre qui commence par le mot *Journal* est manifeste.

La personne du directeur du « petit journal » est un facteur significatif supplémentaire (Fig. 4.14). Dans le roman, le directeur, fils de chapelier, "ne se nomme pas Finot pour rien" (p. 381). Il dirige une publication qui prône les choses fines de la vie quotidienne, tout en dissimulant "sous sa fausse bonhomie ... toute la finesse du marchand de chapeaux dont il est issu". Dans le *Journal des Dames et des Modes*, plusieurs articles de 1798 et un autre, du 5 décembre 1810, sont signés Finot. Est-ce un pseudonyme de La

[112] *Le Bossu* publie 15 numéros. Les dessins sont de Gavarni et d'"autres artistes éminents" (G. Vicaire, t. I, pp. 871–888).

Figure 4.14 Caricature présentant un jeune homme en train de solliciter un emploi comme journaliste. L'adolescent pourrait être Balzac au début de sa carrière lorsqu'il a environ 20 ans, et la personne âgée La Mésangère qui avait 58 ans en 1819. Lithographie de l'alsacien Godefroi Engelmann (1788–1839) d'après Ernest Jaime (1800–1884).

Mésangère? L'ancien abbé et Finot possèdent d'autres traits en commun. Ils sont tous deux célibataires. Ils apprécient le tabac et la musique; ils sont doués pour les affaires; ils exercent ce métier depuis vingt ans et éditent en même temps plusieurs publications périodiques; ils concluent des affaires avec des commerçants en textile; ils doivent affronter un procès, l'été 1822, à la suite d'un article paru dans leur journal; ils règnent en maîtres absolus sur leur spécialité, refusant de partager leurs prérogatives et s'efforçant d'annexer d'autres magazines; enfin ils deviennent riches grâce à une réussite exceptionnelle dans cette forme de journalisme.

En général, Balzac avait un certain mépris pour la gent journalistique. Mais son aversion ne s'étend pas à La Mésangère (Fig. 4.15). Il évoque maintes fois la mémoire de l'ancien abbé, ce qui est d'autant plus étonnant qu'il n'a jamais discouru sur les centaines d'autres directeurs de journaux féminins qui exerçaient de son vivant (quand il parle d'Emile de Girardin, ce n'est pas pour rappeler sa qualité d'éditeur d'une revue de mode). Il se souvient encore de La Mésangère trois ans avant sa propre mort, alors que celui-ci, décédé depuis seize ans, appartenait déjà au passé.

Figure 4.15 Plusieurs caricatures se moquent de l'aversion de Balzac pour la plupart des feuilles périodiques et pour leurs éditeurs. Le *Journal des Dames* ... est exclu de cette aversion. Ici un dessin de Bernard de 1843 pour la *Monographie de la presse parisienne*, présentant Balzac en conversation avec la personnification de la presse périodique.

Pour approfondir ce chapitre, il faudrait, en principe, écrire tout un livre sur les points hypothétiques concernant les rapports de Balzac avec La Mésangère et son périodique de mode. La difficulté d'un tel projet réside dans la détermination du nombre exact de textes écrits par Balzac pour le *Journal des Dames et des Modes* - tout comme il est impossible de connaître le nombre de contributions de Lucien au « petit journal » dans le roman. A notre avis, il s'agit d'environ deux douzaines d'articles écrits par Balzac pour La Mésangère. Il est également fort difficile de dater avec précision le début de cette collaboration, tout comme il est impossible d'en connaître la fin (voir p. 243). Un premier contact vers l'été 1819 paraît plausible, mais l'engagement de Balzac dès 1818 serait tout aussi possible. Il était alors clerc de notaire, prenait quelques notes sur la philosophie et la religion et rédigeait quelques ébauches de poèmes. S'il est alors déjà en contact avec La Mésangère, cela l'a sans doute encouragé à prendre sa fameuse décision de "s'indépendantiser". Quelques articles du journal de 1818 et du début 1819 pourraient bien être de Balzac de par leur façon d'avancer les arguments.[113] Cependant, une identification stylistique est difficile. Le jeune auteur cherchait encore son style. On peut seulement y déceler une virulence d'écriture bien connue.

L'année 1818 est précisément l'année de la fondation du premier concurrent du périodique de La Mésangère sous le titre *L'Observateur des Modes*.[114] L'éditeur cherchait alors de jeunes talents capables d'enrichir son périodique. "Le voici obligé d'agrandir son horizon littéraire", écrit J. Pouget-Brunereau (p. 380). Dans son étude sur Balzac journaliste en 1830, Chollet constate que le journalisme est bien en effet la première activité qui marque un « tournant » dans la vie de l'auteur. Vachon remarque de son côté : "(Le journalisme) oblige Balzac à une confrontation permanente et essentielle à la société, aux mœurs, à l'*événement*, à la littérature qui se fait."[115] Ce tournant se serait-il produit vers 1818/1819? Ce qui est certain, c'est que l'engagement d'une personnalité comme Balzac a marqué l'histoire de l'illustré.

---

[113] Il s'agit de trois articles analysant la situation de la femme (31 janvier 1818, 15 février 1818 et 25 octobre 1819), puis de plusieurs comptes rendus : l'un traite d'une petite brochure de 105 pages étalant les mémoires de Louise Tardieu d'Esclavelles d'Epinay, parues en mars 1818; plusieurs autres s'occupent des *Œuvres (posthumes) de Mme de Staël* éditées par les soins de son fils Auguste (10 janvier 1819, 10 octobre, 10, 15, et 20 décembre 1819).

[114] Retenons que nombre de points qui plaident en faveur d'une collaboration de Balzac au *Journal des Dames ...* ne pourraient pas être appliqués à *L'Observateur des Modes*. Par exemple, le bureau fut situé rue Saint-Martin n° 228, et seulement à partir de 1820 rue Feydeau n° 20, puis à partir du 1er avril 1822 rue Montmartre n° 179. De même pour son éditeur (voir p. 166). L'illustré fut acheté le 5 décembre 1823 par La Mésangère qui cessa de le publier.

[115] S. Vachon, *Les Travaux et les jours d'Honoré de Balzac*, p. 19.

A la recherche de Balzac rédacteur dans l'équipe de la revue de La Mésangère, une piste consistait à suivre les articles et vers du journal portant la lettre *B.* comme signature. L'un des poèmes signés ainsi est extraordinaire par son seul arrangement typographique. Il s'agit d'une énigme du 25 février 1819 signée *B.* dont les lignes sont présentées de façon à suggérer la solution, une gibecière. Deux autres petites devinettes signées *B.*, parues les 20 août 1820 et 20 février 1821, présentent quelque chose d'exceptionnel parce qu'elles « mettent en abyme » les objets à deviner, l'une ayant pour solution le mot « *Journal des Dames et des Modes* », l'autre le mot « énigme ».

A tous les textes anonymes vraisemblablement écrits par Balzac à cette période de sa vie, on peut volontiers appliquer la formule de Bruce Tolley qu'il utilisa à propos de la collaboration de Balzac à *La Lorgnette*, de 1823 à 1826 : "On peut lire des milliers de pages d'autres périodiques ... sans avoir une pareille sensation de déjà vu."[116] Cependant, toutes les pistes n'ont pas abouti à la confirmation de notre conjecture. Par exemple la tentative d'identifier la signature *De St.-A***** avec celle d'Horace de Saint-Aubin, pseudonyme utilisé par Balzac à partir de 1822. Il s'est avéré que ces initiales ne menaient pas au résultat pronostiqué. Elles appartenaient plutôt à un certain Hugier de Saint-Amand, ex-commissaire des guerres, expert dans l'histoire des monnaies et poète à ses heures. Une lettre signée *De St.-A....*, publiée par l'illustré le 30 novembre 1823, a permis d'identifier le journaliste en question. Elle renvoie à la troisième édition du *Dictionnaire des proverbes* de La Mésangère, page 25, qui dévoile l'identité de ce collaborateur.[117] Une fausse piste donc, mais un point de départ décisif pour l'enquête menée ici.

Si quelques pistes poursuivies ne menaient pas à la solution souhaitée, d'autres, en revanche, étaient très encourageantes. Notamment le fait qu'à une époque bien postérieure à la collaboration initiale de Balzac avec le journal de La Mésangère, de 1827 à 1837, trois douzaines d'articles du *Journal des Dames* ... sont de la plume de Balzac ou se réfèrent à lui. Ayant publié l'étude se rapportant à ces textes dans un article séparé,[118] nous pouvons

[116] B. Tolley, Balzac et « La Lorgnette », *L'Année balzacienne*, 1974, pp. 219–226.

[117] Nous avons consulté cette 3e édition à la BN : X 27051. Dans le journal de La Mésangère, Saint-Amand publie des poèmes d'amour, des énigmes, des logogryphes, des lettres sentimentales, des essais historiques, philosophiques, des traités sur l'architecture et sur les objets antiques et des explications sur les monnaies. Cette dernière compétence pourrait s'expliquer par son travail de jeunesse dans les ateliers monétaires de Paris. En 1826, il édite un almanach intitulé *Hommage aux Demoiselles*, qui présente 38 articles dont 34 en vers. Voir aussi la *Bibliographie sommaire des keepsakes et autres recueils collectifs de la période romantique 1823–1848*, Paris 1929.

[118] Annemarie Kleinert, Balzac et la presse de son temps. Ses œuvres et son activité vues par le « Journal des Dames et des Modes », *L'Année balzacienne*, 1988, pp. 367–393.

nous contenter ici d'intégrer ces observations dans la biographie de l'auteur. Il s'agit de la décennie où la réputation de Balzac commençait à se consolider.

De 1822 à 1825, Balzac a d'abord continué à travailler comme littérateur "marchand" en créant des romans populaires sans grande prétention et en multipliant ses activités pour les journaux qui continuent de jouer un rôle dans sa vie, dont ceux de la presse féminine. Ses romans *Le Vicaire des Ardennes* et *Annette et le criminel*, signés Horace de Saint-Aubin, sont annoncés dans le *Petit Courrier des Dames* à cinq reprises, entre le 31 octobre 1822 et le 20 mai 1824.[119] Peut-être a-t-il aussi livré des articles anonymes à *L'Indiscret*, qui eut une courte durée d'avril à décembre 1823 et dont un nombre important de textes, signés Mlle Furet, sont d'une qualité supérieure.[120] En 1825, Balzac s'est lancé dans les affaires, devenant libraire et éditeur. C'est précisément l'année où il a revu La Mésangère à l'occasion des funérailles du père Léonard, agent de théâtre influent. La rencontre, sans grande importance apparente, laissa à Balzac une impression suffisamment forte pour qu'il se la rappelle vingt-deux ans plus tard, dans le *Théâtre comme il est*.

En 1826, Balzac a ouvert une imprimerie qu'il a gardée jusqu'en 1828, où il publie en grande partie des ouvrages rédigés par d'autres. Beaucoup de titres de cette imprimerie étaient en relation avec le commerce de la mode tels que des catalogues pour cosmétiques et parfums, un annuaire des perruquiers et coiffeurs de Paris, enfin des réclames pour des produits de beauté (Fig. 4.16). Dix titres sortis de cette imprimerie ont été choisis par La Mésangère pour les recommander à ses lecteurs. Le premier, *L'Art de mettre sa cravate*, est loué le 15 juillet 1827 pour la précision du langage, la clarté de son contenu et la beauté de sa présentation. Ce petit livre, illustré de 32 dessins et signé *Baron Emile de l'Empesé* (qui est probablement l'ami de Balzac, Marco de Saint-Hilaire), connut rapidement onze rééditions, puis des traductions en italien, anglais et allemand, grâce à des réclames comme celles faites par La Mésangère. Les autres titres, mentionnés brièvement ou analysés sur plusieurs pages du *Journal des Dames et des Modes*, sont quatre romans,[121]

[119] Pour les livres de Balzac cités par le *Petit Courrier des Dames* de 1822 à 1824, voir S. Vachon, Du nouveau sur Balzac : l'écho des romans de jeunesse, *L'Année balzacienne*, 1998, pp. 121–154. Pour les citations de Balzac dans ce même journal en 1830, voir J. Pouget-Brunereau, *Presse féminine* ..., pp. 194–196. Vachon note aussi: "Nous ne doutons pas qu'en ces années 1818 à 1824 se concentrent nombre d'expériences décisives." Dans son ouvrage *Les Travaux* ..., Paris 1992, Vachon n'a pas tenu compte des articles du *Journal des Dames* ... qui mentionnent le nom et les œuvres de Balzac.

[120] J. Pouget-Brunereau suggère que Stendhal "ou un autre grand talent" ont écrit ces articles (« L'Indiscret ». Un périodique qui reste discret?, *Stendhal Club*, n°147, 1995, pp. 207–216). Balzac avait-il trempé dans l'affaire?

[121] *Le Duc de Guise à Naples* par Amédée de Pastoret; *Véronique ou la Béguine d'Arau* et *Le Ménétrier*, les deux par Henri Zschocke, traduits de l'allemand par A. Loewe-Weimars; enfin *Mémoires sur l'impératrice Joséphine*, anonyme (par une femme).

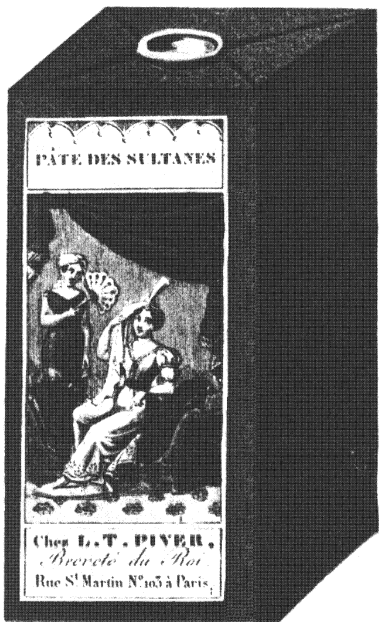


Figure 4.16 Dans son imprimerie, en 1826, Balzac a fabriqué des étiquettes pour des produits de beauté. Ici celle pour une crème de la parfumerie de Louis-Toussaint Piver. Cette "Pâte des Sultanes" se retrouve dans *Illusions Perdues*.

deux recueils de vers[122] et trois essais divers dont *La Chasse au tir* qui, sous forme de vers anonymes, fait allusion au journal de La Mésangère.[123] Le cahier du 10 septembre 1827 cite quatre lignes tirées de ce dernier ouvrage qui est illustré de plusieurs gravures de mode :

> "Adoptez mon costume, il est des plus commodes :
> Le dessin n'en est pas dans le *Journal des Modes*;
> Mais il est, je le crois, assez original
> Pour qu'il soit inséré dans ce savant journal."[124]

[122] Pour le premier recueil de vers, qui s'appelle *Annales romantiques*, Balzac a aidé à réunir les divers éléments. Il contient quelques poèmes écrits par lui. Le deuxième est intitulé *Tableaux poétiques*, par le comte Jules de Rességuier.

[123] Les deux autres essais sont : *Le Gastronome français* par les anciens auteurs du *Journal des Gourmands*, et *Le La Bruyère des domestiques* par la comtesse de Genlis.

[124] En cinq chants, le petit opuscule décrit cinq manières de chasser : la chasse en plaine, au bois, à la hutte, à l'affût et la battue en plaine. Le quatrième chant contient les lignes citées qui se trouvent au-dessous d'une illustration. Il se rapporte au costume du chasseur du Marais. En novembre 1836, l'opuscule est encore mentionné dans le *Journal des Dames* ... Debucourt a exposé au Salon de 1804 une gravure intitulée *Le Chasseur au tir*, d'après Carle Vernet. Pour les costumes de chasse du journal, voir les gr. 1354 et 3292.

En 1828, Balzac abandonne l'imprimerie pour redevenir écrivain à plein temps. Il rédige alors des titres anonymes dans le genre des faux-mémoires, écrivant ainsi des livres d'histoire ou prêtant sa plume aux contemporains qui ne savent pas s'exprimer mais qui veulent publier leurs souvenirs.[125] Dès 1827 par exemple, il fait office de « nègre » auprès de l'un des anciens préfets du palais de Napoléon, L.F.J. de Bausset, en remplissant quatre gros volumes intitulés *Mémoires anecdotiques sur l'Intérieur du Palais, depuis 1805 jusqu'en 1816*. Ces volumes, prêts en 1829, sont vraisemblablement un amalgame des notes et récits de Bausset mis sur papier par Balzac et étoffés de maintes anecdotes inventées par lui.[126] Le *Journal des Dames* ... en rend compte dans deux longs articles, le premier publié le 20 août 1827, peu après la réédition des deux premiers volumes, et le deuxième le 25 décembre 1828, peu après la sortie des deux derniers.[127] Evidemment, le journal passe sous silence le nom du « nègre » et indique comme auteur le préfet "Beausset".

Au moment de la publication de l'ouvrage, La Mésangère découvre le jeune artiste Gavarni qu'il engage pour ses gravures de mode (voir p. 153). A la recherche d'autres talents, il se peut qu'il ait également essayé d'attirer Balzac comme rédacteur, tout comme Finot s'évertue à réengager Lucien dans le passage correspondant du roman. La tentative est vaine, car Honoré, tout comme Lucien, préfère se lier à l'aube de sa gloire à d'autres éditeurs de presse. La *Revue de Paris* compte Balzac parmi ses rédacteurs en 1829, et Emile de Girardin, plus jeune et plus dynamique que l'ancien abbé, l'engage en 1830 pour *La Mode*. Au moins seize articles de *La Mode* sont de Balzac, dont un qui dénigre la qualité des gravures et des costumes de La Mésangère pour mieux louer celles que Gavarni a dessinées pour Girardin.[128]

[125] L'illustré annonce par exemple le 20 mai 1830 et le 10 février 1831, les *Mémoires de Constant, premier valet de chambre de l'empereur Napoléon*, qui sont vraisemblablement de Balzac. L'époque est aux faux-mémoires. A part Balzac, les deux principaux auteurs du genre sont Marco de Saint-Hilaire et Etienne-Léon de Lamothe-Langon (1786–1864), qui se fait publier sous divers pseudonymes : La Mothe-Houdancourt, vicomte de Varicléry ou Mme la comtesse d'Adhémar. Sur le nombre impressionnant des faux ou vrais mémoires recommandés par la presse féminine, voir J. Pouget-Brunereau, pp. 206–211.

[126] Puisque l'attribution à Balzac de ces mémoires ne fait pas l'unanimité, l'ouvrage n'a pas été cité dans notre essai de 1988 de *L'Année balzacienne*. Tolley pense que Balzac en est l'auteur (Un ouvrage inconnu de Balzac..., *L'Année balzacienne*, 1962, pp. 35–49). Vachon (pp. 82 et 84) estime que le livre est "probablement" de Balzac. L'ouvrage, dont la 2e édition se trouve à la BN, ressemble aux *Mémoires* que la duchesse d'Abrantès, amie de Balzac publiera de 1831 à 1838.

[127] Les deux premiers volumes ont paru le 23 juin 1827, une deuxième édition le 4 août 1827, les deux derniers volumes le 20 décembre 1828. Il existe une édition belge, une traduction américaine et deux traductions allemandes de l'ensemble des volumes.

[128] Rose Fortassier et Roland Chollet, deux interprètes de Balzac, ne tiennent pas compte du fait que ce dernier texte était destiné à paraître dans une feuille luttant contre l'ancien mentor de la presse féminine. Voir p. 162.

La Mésangère a tenu rigueur à Balzac de son infidélité. Par la suite, plutôt que de faire état des publications de l'écrivain, son illustré s'enthousiasme pour d'autres auteurs, tel que Stendhal et ses *Promenades dans Rome*, ouvrage auquel il consacre cinq pages le 20 septembre 1829 (pp. 411–415), puis pour *Le Rouge et le Noir*, avec trois pages d'un compte rendu publié le 20 novembre 1830 (pp. 508–511),[129] enfin pour Eugène Sue et son *Plik et Plok* qu'il mentionne le 25 février 1831. Le *Petit Courrier des Dames* profite de la querelle entre Balzac et La Mésangère et publie des extraits de ses romans les 31 janvier et 30 avril 1830.

Cependant, la rupture avec le *Journal des Dames et des Modes* n'est pas définitive. Quand La Mésangère meurt en février 1831, son successeur Alfred Dufougerais reprend contact avec Balzac. Après avoir licencié le rédacteur principal de l'illustré, Herbinot de Mauchamps, il compense par des passages tirés des œuvres de Balzac en attendant que l'on trouve un remplaçant, au printemps de 1832, en la personne d'Adolphe Bossange. Neuf des quinze cahiers parus entre le 30 septembre et le 15 décembre 1831 publient des extraits de romans de Balzac. Cette évolution des relations trouve son écho dans *Illusions Perdues*. Le directeur du « petit journal » se réconcilie avec Lucien et réengage ce dernier. Certes, à mesure que sa réputation s'affirmait et vu ses autres engagements avec la presse parisienne, Balzac n'avait plus vraiment le temps de rédiger des articles pour l'ancien journal de La Mésangère. Mais une reprise de passages de ses textes à peine parus dans une revue à lectorat considérable ne pouvait être qu'une bonne publicité pour un auteur qui avait de l'ambition.[130] Les passages que le *Journal des Dames et des Modes* a diffusés sont tirés de *La Peau de chagrin* et du *Réquisitionnaire*, ouvrages qu'il

[129] Il faudrait faire une recherche sur Stendhal et la presse féminine. Pour les années 1829 et 1830, voir les résultats obtenus par J. Pouget-Brunereau, pp. 171–172 et 190–193. Le *Journal des Dames* ... avait déjà publié un compte rendu du premier roman signé Stendhal le 20 octobre 1817 (pp. 463–465), notamment de son *Rome, Naples et Florence en 1817*, et le 15 décembre 1823 (p. 540) de sa *Vie de Rossini*. On peut se demander si un ouvrage anonyme d'un certain S., intitulé *La Rouge et la Noire*, dont le journal rend compte le 1er décembre 1800 (10 frimaire an 9, pp. 105–106), a eu une certaine importance pour l'adolescent Stendhal, qui avait alors 17 ans. Plus tard, Stendhal cite le journal de La Mésangère dans ses IDÉES ITALIENNES SUR QUELQUES TABLEAUX CÉLÈBRES (dans *Mélanges III. Peinture*, vol. 47 des *Œuvres complètes*, nouvelle éd., Genève : Edition Service 1972, p. 230). Il s'agit de la description des tableaux exposés dans la galerie de Saint Luc près de l'Arc de Septime Sévère au Forum de Rome, plus précisément de celle d'"un Ange, sublime fresque de Raphaël. Les jambes sont grosses ... Que dira à cette vue l'amour du *svelte* que nous ont donné les gravures du *Journal des Modes*. Une figure svelte s'habille mieux et la façon de porter les habits dénote le rang des personnages."

[130] En 1831, Balzac vendit la première édition de ses ouvrages à 1 500 exemplaires (J.A. Neret, *Histoire illustrée de la librairie*, Paris 1953, p. 157). Il était donc encore un auteur de deuxième catégorie, car les auteurs de première catégorie vendaient leurs titres jusqu'à 2 000 exemplaires par tirage.

venait de publier en février et août 1831. Deux extraits sont accompagnés de titres : *Une maison de jeu vue le matin* et *Les suites du jeu*. Les autres précisent seulement qu'ils font partie des "*Romans et contes philosophiques* par M. de Balzac". A en croire une lettre publiée par le journal le 30 novembre 1831, les lectrices appréciaient "ces excursions dans le domaine de la littérature (qui) se distinguent souvent par un goût sûr et délicat."

En 1833 et 1835, le journal tient encore trois fois compte des faits, gestes et publications de Balzac. Il signale sa participation, déguisé en Apollon, à un bal masqué chez Alexandre Dumas qui avait réuni "toute la secte frénético-romantique de Paris" (voir pp. 206/207). Puis, il traite Balzac de mauvais pourvoyeur d'articles à la *Revue de Paris*, quand celui-ci n'a pas fourni à temps les suites promises d'un feuilleton. Le ton familier de cette critique témoigne d'un resserrement des liens entre le romancier et les responsables du périodique. De 1833 à 1835, ils partagent en effet le même imprimeur, Adolphe Auguste Everat, avec lequel ils avaient des rapports cordiaux. En 1834, Balzac envoie le manuscrit de son *Père Goriot* à la femme de l'imprimeur. Le périodique annonce la publication de ce roman le 15 août 1835. A la même date, le magazine fait la réclame pour la première de la *Folle de la Bérésina*, qui met en scène un épisode des *Etudes de mœurs* de Balzac, imprimé par le même Everat. Un article intitulé *Débuts littéraires d'un personnage célèbre*, publié par le journal le 15 mai 1833, n'est peut-être pas sans relation non plus avec Balzac qui rédigeait à cette époque le roman-clef de la carrière de Lucien de Rubempré.[131]

Trois textes signés *De Balzac*, parus dans l'illustré de mai à juillet 1836, peuvent donner à penser que Balzac les a rédigés spécialement pour le *Journal des Dames* ... Ne faisant aucune référence aux ouvrages récemment publiés dont ils sont tirés (*La Fleur des pois* et *La Fille aux yeux d'or*) et portant des titres composés pour une revue de mode (*Parallèle entre l'homme élégant et l'homme à la mode*, *De l'influence qu'exerce sur les femmes la toilette des hommes* et *L'Intérieur d'un boudoir*), ils appliquent une méthode qui allait devenir courante : extraire un passage d'un roman récent et lui donner l'apparence d'un essai nouveau.[132] Le premier titre est précédé d'une préface sur le thème « L'habit fait l'homme ». Il défend la thèse selon laquelle les « hommes à la mode » ont besoin d'une certaine nonchalance tandis qu'il suffit d'avoir de l'argent pour devenir un « homme élégant ».[133] Le second affirme qu'un homme qui se soigne lui-même soigne en même temps le bien d'autrui, et que beaucoup de femmes prisent les hommes bien habillés pour cette raison. En-

[131] Le sujet d'une carrière débutante a fasciné la rédaction à plusieurs reprises. Voir l'article reproduit à la page 421.

[132] Voir la reproduction de l'article L'Intérieur d'un boudoir à la page 418.

[133] L'extrait présente quelques omissions et changements par rapport au texte intégral (pour ce dernier texte, voir les *Œuvres complètes*, Pléiade, vol. 5, 1977, pp. 1071–1073).

fin, le troisième article est la description d'une chambre décorée qui a le but de réchauffer "l'être le plus froid", en l'occurrence un boudoir princier semblable à celui que l'auteur venait d'installer rue des Batailles pour recevoir ses amies. Pour commander l'ouverture de la porte de ce boudoir réel, Balzac avait inventé un mot de passe issu du langage vestimentaire : "J'apporte des dentelles de Belgique." Il était convaincu que l'amour s'épanouit mieux dans le luxe. "Toute notre société est dans la jupe," écrit-il. "Dans la jupe est la toute puissance ... là où il n'y a que des pagnes, il n'y a pas d'amour."[134]

Les autres mentions du nom de Balzac dans les cahiers de 1836 et 1837 sont des réclames pour trois livres traitant de la fameuse canne à pommeau d'or de Balzac,[135] puis pour le *Livre mystique* et le *Lys dans la vallée* de l'auteur,[136] ensuite pour son journal la *Chronique de Paris* et ses feuilletons de *La Presse*, enfin pour *La Chasse au tir* imprimé jadis chez lui. L'article sur la *Chasse au tir*, présenté le 5 novembre 1836, précise que La Mésangère avait omis de mentionner dans la publicité pour cet ouvrage en 1827, que Balzac en était l'imprimeur et que la variété des *caractères* en faisait un véritable *spécimen* d'imprimerie. Et on ajoute : "Depuis lors, M. Honoré de Balzac a mieux fait que d'imprimer lui-même, il a fait imprimer de nombreux ouvrages qui ont, surtout parmi les femmes, trouvé de grands admirateurs; toutes les femmes veulent lire les œuvres de M. de Balzac, et si leur appréciation est comptée pour peu de chose dans le siècle où nous vivons, on leur permettra au moins de se sauver par le nombre." Il existe plusieurs caricatures qui montrent Balzac en bourreau des cœurs (Fig. 4.17). Les innombrables lettres de ses admiratrices attestent également leur reconnaissance. Il défendait souvent leurs intérêts, surtout celui des femmes mariées ou âgées dont les avocats étaient rares.

Le dernier article du 20 novembre 1837 citant le nom de Balzac le présente comme un expert en matière de modes. En quelques lignes le rédacteur note que, de l'avis de M. de Balzac, les plumes légères et vaporeuses "vont si bien aux brunes". Le romancier avait alors la réputation d'être un arbitre des finesses de l'élégance, digne des plus célèbres dandys. Malgré son embonpoint et le peu de temps qu'il consacrait à son propre habillement, il gardait cette image parce qu'il se ruinait en dépenses vestimentaires. Tout comme Lucien

[134] Cité par Octave Uzanne, *Les Parisiennes de ce temps*, Paris 1910, p. 59.

[135] Le compte rendu de Tanneguy Goullet se consacre aux trois ouvrages écrits par M. Huret, M. Dantan et Mme de Girardin (le compte rendu est cité dans Annemarie Kleinert, Balzac et la presse de son temps ..., *L'Année balzacienne*, 1988, pp. 385–387). Le cahier du 15 juin 1836, qui présente ce texte, publie également *De l'influence qu'exerce sur les femmes la toilette des hommes*. Donc une bonne moitié des huit pages de ce cahier est occupée par des textes se rapportant à Balzac. Au même moment l'auteur trace les grandes lignes d'*Illusions Perdues* ce qui l'amène à se plonger dans ses souvenirs.

[136] Un autre journal de mode, le *Petit Courrier des Dames*, reproduit le 15 février 1836 deux extraits du *Lys dans la vallée*.

Figure 4.17 Balzac soutenu et couronné par des femmes. Sa collaboration à des journaux féminins ne fut pas étrangère à son succès qui, notamment dans les premières années de sa carrière, était dû surtout à un lectorat de femmes d'un âge avancé. Ici un dessin de Granville pour le journal *La Caricature*.

de Rubempré, il avait payé cher ses robes de chambre en étoffe précieuse, ses gilets brodés d'or, décorés de boutons en diamants, ainsi que ses gants et bottes en cuir de qualité commandés chez le tailleur, la lingère, le gantier et le cordonnier les plus célèbres. Le prix d'une seule de ses cannes s'était élevé à mille francs environ. Plus que ses collègues, il avait mis en pratique le dicton propagé en 1833 par le journal : "Un poète sans mise élégante est absolument dédaigné". L'avant-propos de *La Comédie humaine*, rédigé en 1842, exprime bien sa philosophie : "La vie est notre vêtement".

Balzac choisissait aussi de fréquenter des femmes fort élégantes. Son premier amour, Mme de Berny, éduquée à la cour de la reine, lui avait parlé du grand monde et donné "de fins conseils sur la manière de s'y comporter".[137] Par la suite, plusieurs des amies de l'auteur furent rédactrices de pério-

[137] A. Maurois, *Prométhée ou la vie de Balzac*, Paris 1965, p. 111.

diques féminins : Marie-Caroline de Saint-Surin au *Journal des Dames et des Modes*,[138] Olympe Pelissier au *Follet* et la duchesse d'Abrantès à *La Sylphide*. Elles lui firent connaître les lectures préférées des femmes. Nous avons déjà vu que l'auteur suggéra à Gavarni, qui envisageait de fonder une revue de mode, le 22 novembre 1832, les titres *Journal de luxe*, *Journal des salons*, ou *Journal des boudoirs*, propositions que le peintre refusa avant d'appeler son illustré *Journal des Gens du Monde*.

En 1836, Balzac finit par réaliser son rêve de devenir éditeur d'un journal, chose dont il rêvait depuis 1821 et qu'il avait probablement déjà mis en pratique en 1827, mais sans grand succès (voir p. 241). Sa *Chronique de Paris* fut publiée à la suite d'un événement fort intéressant, au moment même où Balzac désespérait de trouver l'argent pour lancer son périodique. Un jeune inconnu était venu lui proposer de tenir la rubrique « Modes et Théâtres ». Attiré par l'espoir que le jeune postulant, fils d'un banquier, lui ouvre les portes des institutions de crédit, l'auteur décida de donner un grand dîner en son honneur. La soirée fut splendide, mais le rêve caressé par Balzac resta illusoire. Le journaliste s'éclipsa sans laisser de trace. Notre auteur se lança néanmoins dans l'entreprise, sans égard pour les réalités économiques et en publiant une rubrique « Modes » tous les mois seulement, accompagnée d'une gravure de mode dessinée par Gavarni.[139] A la sortie du premier cahier, le *Journal des Dames et des Modes* forma des vœux pour son succès, dans son numéro du 5 février 1836. On sait que l'opération se révéla rapidement un désastre financier pour Balzac.

Par ailleurs, les liens étroits qui existent entre l'œuvre romanesque de Balzac et la presse féminine, ont été pressentis par la Société des Etudes balzaciennes qui, en publiant les 24 volumes de la deuxième édition des *Œuvres complètes* de Balzac (1968 à 1971), y a intégré quantité de gravures de mode tirées de journaux féminins, dont la majorité - au nombre de sept - choisies dans l'illustré de La Mésangère (voir plus loin Fig. 6.5).[140] D'autres chercheurs ont souligné l'importance de la mode dans sa biographie et l'ont salué comme l'initiateur de "l'entrée triomphale de la mode dans le roman".[141] Si Montaigne, Castiglione ou Voltaire ont publié en leur

[138] Voir Antoine Adam et son introduction à *Illusions Perdues*, éditée à Paris chez Garnier en 1961, p. IX.

[139] Voir Annemarie Kleinert, Le peintre Gavarni, cet autre Balzac, à paraître.

[140] Voir les volumes 1 (fig. 6), 3 (fig. 3 et 12), 5 (fig. 11 et 14), 7 (fig. 8) et 21 (fig. 4).

[141] La citation est de L.-P. Fargue, *De la mode*, Paris 1945, p. 34. Sur Balzac et la mode, citons d'autres études : J. Reboul, Balzac et la « Vestignomonie », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1950, pp. 210–233; R. Fortassier, *Les Mondains de « La Comédie humaine »*, Paris 1974 et Un pape de la modiphilie : l'auteur de « La Comédie humaine », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, c. 38, mai 1986, pp. 157–171 (ce dernier texte se retrouve en résumé dans *Les Ecrivains français et la mode. De Balzac à nos jours*, Paris : PUF 1988, pp. 43–62); D. Dupuis, *La Mode féminine dans*

temps des réflexions théoriques sur la mode,[142] Balzac est pour le XIXe siècle l'"élégantologiste" le plus averti. Sa *Comédie humaine* détaille à peu près 400 vêtements, dont un certain nombre qui correspondent aux descriptions faites dans le journal de l'ancien abbé. Quelques analogies entre les remarques faites dans *Illusions Perdues* et dans le périodique se lisent ainsi : "Mme de Bargeton ... portait ... plusieurs bracelets étagés sur ses beaux bras blancs." (*I.P.*, pp. 191/192) - "Une femme à la mode ne peut avoir moins de trois bracelets à chaque bras; et comme ils sont presque toujours dépareillés, cela fait de bon compte six bracelets différents." (*Journal des Dames et des Modes*, 15 juillet 1823). Et ailleurs : "ces actrices ... montrant leurs jambes en bas rouges à coins verts." (*I.P.*, p. 386) - "On a fabriqué depuis peu ... beaucoup de bas de coton et de soie à coins de couleur." (*Journal des Dames et des Modes*, 15 mai 1821). Un auteur qui ne s'inspire pas de la presse de mode pourrait-il avoir une connaissance aussi aiguisée de ces faits? Dans les rééditions de ses romans, Balzac reprenait les descriptions de vêtements, tant était grand son désir d'être le chroniqueur fidèle de la mode.[143] Cela ne veut évidemment pas dire que son réalisme avait seulement une fonction historique. Les éléments sociologiques et psychologiques sont indéniables. A son avis "l'homme qui ne voit que la mode dans la mode est un sot" (*Traité de la vie élégante*).

Si la "modiphilie" de Balzac (ainsi qualifié par Rose Fortassier) est une constante de sa carrière, le romancier se passionne plus pour ce thème à certains moments que d'autres. En particulier, le sujet le préoccupe autour de 1820 et, à nouveau, vers 1830, dates d'action de romans particulièrement denses en descriptions de vêtements (*César Birotteau*, *Illusions Perdues*, *Ursule Mirouet*) et dates de composition de romans parlant beaucoup de mode (*Sténie*, *Le Centenaire*, *Le Bal de Sceaux*).[144] Quand on tient compte du fait que ces deux périodes sont celles de son engagement comme journaliste auprès de deux illustrés de mode : celui de La Mésangère autour de 1820 et celui de Girardin en 1830, on peut affirmer que sa connaissance si approfondie des détails vestimentaires est dûe à son travail dans la presse d'alors.

Plusieurs essais théoriques et œuvres dramatiques de l'auteur témoignent aussi de son intérêt pour la mode. Ils ont des titres parlants : *Etude de mœurs par les gants*; *Traité de la vie élégante*; *Travestissements pour 1832*; *Théorie*

≪ *Les Etudes de Mœurs* ≫ *d'Honoré de Balzac*, Paris, thèse 1987; R. Klein, *Kostüme und Karrieren. Zur Kleidersprache in Balzacs* ≪ *Comédie humaine* ≫, Tübingen 1990.

[142] Voir le chapitre LE VÊTEMENT DE ROMAN dans l'étude de D. Roche sur le XVIIIe siècle, pp. 381–411.

[143] "De l'édition originale au Furne, on voit Charles Grandet abandonner ses gants jaunes pour des gris (*Eugénie Grandet*); et Maximilien de Longueville (*Brillat-Savarin*) porter des gants non plus de daim, mais de chevreau, des bottes non plus de cuir mais de peau d'Irlande." (R. Fortassier, *Les Mondains ...*, p. 238).

[144] Danielle Dupuis note qu'un tiers des descriptions de modes véridiques datent des années autour de 1820 et 1830.

Figure 4.18 Honoré de Balzac s'est servi de poupées de mode comme aide-mémoire. Elles sont témoins de son souci d'être un fidèle chroniqueur. A l'époque et dans les siècles précédents surtout, quand les journaux de mode n'existaient pas encore, les poupées jouaient un très grand rôle pour faire connaître les nouveautés en fait de vêtement. Souvent de dimensions humaines, elles furent transportées de cour en cour et de ville en ville, parfois escortées et munies de passeports spéciaux.

de la démarche; *Une marchande à la toilette*. Ce même intérêt se manifeste dans sa bibliothèque qui contenait plusieurs histoires du costume illustrées de gravures,[145] ainsi que dans ses poupées de mode, aide-mémoire en trois dimensions pour le grand auteur (Fig. 4.18).

Le but de Balzac d'écrire par l'intermédiaire de ses personnages de romans "une histoire de France pittoresque" où il dépeindrait "les costumes, les meubles, les maisons, les intérieurs, la vie privée, tout en donnant l'esprit

[145] La bibliothèque de Balzac contenait par exemple la *Gallerie (sic) des modes et costumes* (1778–1787), avec 240 gravures, et les sept volumes des *Costumes et annales des grands théâtres de Paris* (1787–1789). Le catalogue de la bibliothèque de Balzac étant incomplet, on ignore s'il possédait une collection du journal de La Mésangère. Les archives balzaciennes du vicomte Spoelberch de Lovenjoul contiennent la collection de plusieurs années du *Journal des Dames et des Modes* (juillet à décembre 1832 et février 1836 à décembre 1838). Le premier conservateur de ces archives, Georges Vicaire, a dépouillé en outre toutes les livraisons du journal pour établir la documentation la plus complète sur les gravures, avec dates et légendes des illustrations parues de 1797 à 1831, et avec indications sommaires sur les années 1832 à 1839.

du temps,"[146] ressemble à l'objectif de La Mésangère. Balzac a ainsi rendu un hommage durable à l'éditeur du *Journal des Dames et des Modes*. Si celui-ci a eu la perspicacité et le goût d'ouvrir sa maison à l'écrivain débutant, il a contribué à la consécration de son disciple le plus illustre et témoigné une fois de plus de son extraordinaire flair pour les talents de l'époque.

4.4 La même revue sous un nouveau titre : *Gazette des Salons*

Marie de l'Epinay ne réussit pas à s'assurer à long terme l'aide des littérateurs les plus distingués de la capitale. Les grands étant engagés par Girardin ou d'autres éditeurs pour des périodiques à tirage plus important, seuls les moins célèbres restaient à la disposition des petits organes de presse. Pour ne pas être à la merci de journalistes de seconde classe et de talents mineurs, il arriva à Marie de souhaiter être capable de rédiger seule tous les articles de l'illustré. Mais son métier ne consistait pas surtout à écrire. Il fallait pousser les autres à écrire, quitte à être considérée comme un "requin qui exploite le travail d'autrui".[147] De plus, la concurrence se faisait de plus en plus insolite. Des copies partielles ou entières du magazine apparaissaient ça et là et menaçaient de détourner les lecteurs. Une vingtaine de revues de mode, fondées en 1836 et 1837, plagiaient les informations lues dans l'ancien journal de La Mésangère : *Le Narcisse*, *Paris Elégant*, *Le Caprice*, *Le Bon Ton*, *Le Confident des Dames*, *Le Musée des Modes* et d'autres. Le « contrefacteur » le plus impudent était la *Gazette des Salons*. Ce périodique allait revêtir une importance considérable pour le *Journal des Dames et des Modes*, car il fusionna par la suite avec lui et finit par lui imposer son titre.

Le chemin parcouru par la *Gazette des Salons* avant cette fusion est complexe. Fondé en janvier 1835 par Charles Soullier et acheté en avril 1835 par Paul Simon, cet hebdomadaire de seize pages avait au début une double vocation indiquée dans son sous-titre *journal de modes et de musique* : il présentait des gravures de modes et des partitions de musique. Il organisait aussi des concours pour les compositeurs, auteurs et dessinateurs. Paul Simon décida bientôt la reprise des textes de la *Gazette des Salons* dans deux autres hebdomadaires : *Le Miroir des Dames* (août 1835 à août 1837 : 8 pages de texte) et le *Journal des Femmes* (janvier à octobre 1836 : 16 pages de texte[148]). En y

[146] *Illusions Perdues*, p. 313.

[147] Cette image de l'éditeur est de Balzac, *Illusions Perdues*. Selon lui, un bon éditeur voit dans les journalistes "une mine à exploiter".

[148] L'histoire du *Journal des Femmes* mérite qu'on s'y attarde. De 1832 à octobre 1835 périodique féministe à prétentions littéraires dirigé par Fanny Richomme, ce magazine n'accordait à ses débuts aucune place à la mode. Suite à des difficultés financières, Fanny

regardant de plus près, on remarque un fait intéressant. Excepté les titres et, pour *Le Miroir des Dames* le nombre de pages, les hebdomadaires sont tout à fait identiques à la *Gazette des Salons*. Pareille pratique de vente d'un seul produit sous différentes étiquettes ne s'était pas encore vue dans ce secteur du journalisme. Il est vrai qu'à partir de 1818 avaient été publiés des magazines de mode *partiellement* identiques.[149] Mais des feuilles tout à fait jumelles à titres distincts étaient une innovation. Bientôt cette méthode fréquemment imitée prêta au cynisme. "Il n'y a guère qu'un seul journal," écrit un moqueur sur la presse de mode en 1841; "tous s'écrivent avec des ciseaux ... Le style, qui pourrait jeter quelque intérêt et quelque amusement sur tout cet ennui, n'est ni changé ni remanié, le plagiat est textuel."[150]

Le 19 août 1836, Didier Goisier et Etienne Champeaux achetèrent l'entreprise de Paul Simon. Dès lors, la musique n'eut plus de place dans la *Gazette des Salons*, ce qui est reflété dans le nouveau sous-titre *journal de modes et de littérature*. Comme Simon ouverts aux innovations, les propriétaires fondèrent une société d'édition pour les trois feuilles acquises, sous le titre « Société des journaux de modes et de littérature ». Jusqu'alors, seuls trois journaux féminins parmi la trentaine qui avaient vu le jour, étaient organisés selon ce principe : *Le Fashionable* en 1828, *La Mode* en 1830, et *L'Iris* en 1833/34.[151] Plus tard, cette formule d'organisation allait être imitée par plusieurs maisons indépendantes dans le secteur de la presse féminine (voir p. 284).

Au début, les affaires de Goisier et Champeaux se portaient plutôt bien, atteignant pour la *Gazette des Salons*, dans les départements, un chiffre

---

négocia le 16 octobre 1835 avec J. de Gaston, directeur du journal de mode *Le Protée*. Ils convinrent d'éditer ensemble une fusion de leurs journaux sous le titre *La Revue Fashionable*. Mais leur entente ne dura que deux mois et demi. Dès janvier 1836, *Le Protée* et le *Journal des Femmes* reparurent sous leurs anciens titres. Le premier s'adressait à une clientèle élégante et publiait des gravures de mode, le dernier fut acheté et dirigé par Paul Simon, déjà propriétaire de la *Gazette des Salons*. Voir Annemarie Kleinert, *Die frühen Modejournale* ..., p. 222.

[149] De 1818 à 1823, le système de périodiques de mode *partiellement* identiques est réalisé par *L'Observateur des Modes* qui édite également *Modes Françaises ou Histoire Pittoresque du Costume en France*, destiné aux marchands tailleurs, couturières etc. et qui contient la gravure et une à deux pages de texte de *L'Observateur des Modes*. Le *Mercure des Salons* de 1830 est partiellement identique au *Petit Courrier des Dames* et au *Journal des Tailleurs*. *Le Petit Messager* de 1833 et 1834 imite un numéro sur deux d'abord de *L'Iris*, puis dès novembre 1834, du *Messager des Salons* qui a remplacé *L'Iris*. De mars à décembre 1838, *Le Messager des Salons* publie aussi une feuille jumelle à demi-périodicité intitulée *Le Monde Elégant*. Voir Annemarie Kleinert, op. cit., pp. 213–225.

[150] *Le Mercure Galant*, 1er janvier 1841.

[151] *Le Fashionable* fut édité à la même adresse que *L'Incorruptible*, *Diogène* et *Cosaque*. Les propriétaires de *La Mode* publièrent en 1830/1831 *La Silhouette*, *Le Voleur* et *La Vogue*. Enfin, *L'Iris* et *Le Petit Messager* eurent un seul éditeur pour les deux journaux.

de vente proche de 2 000 exemplaires, donc comparable au tirage de 1834. Mais à la fin du troisième trimestre de 1837, les demandes de renouvellement d'abonnement baissèrent à tel point qu'il resta, en province, tout juste une clientèle de 115 abonnés, chiffre insuffisant pour la survie de l'entreprise.

Le *Journal des Dames ...* connut, à la même période, des problèmes analogues. Lorsque les contrats expirèrent fin septembre 1837, son nombre total d'exemplaires vendus dépassait à peine 900, alors qu'en 1833 il comptait en moyenne 2 000 exemplaires. Le nombre d'abonnements souscrits hors Paris avait chuté à 517 en septembre 1837, alors qu'en 1834 le magazine avait encore en province quelque 760 abonnés (voir Fig. 3.10). Voyant que les titres de Goisier et Champeaux subissaient un sort semblable sinon pire, et eu égard à l'ampleur des copies d'articles faites par eux, Marie de l'Epinay entra en négociation avec les propriétaires de la « Société des journaux de modes et de littérature ». Elle espérait parvenir à une fusion.

Toujours aimable et un tantinet timide, elle mena les discussions, arguant surtout de l'ancienneté de son journal, « leader » de la presse de mode pendant des dizaines d'années et assez fort pour avoir absorbé plus d'une demi-douzaine d'autres illustrés.[152] Goisier riposta qu'il avait, lui aussi, travaillé longtemps dans les journaux, et que son adjoint, Champeaux, doué d'une grande facilité pour l'écriture, avait livré des textes au *Bon Ton* depuis novembre 1834 et à *L'Aspic* depuis juillet 1837.[153] Marie fit encore savoir que le *Journal des Dames et des Modes* possédait une feuille demi-jumelle ayant pour titre *L'Union des Modes*, fondée en octobre 1836 par Tanneguy Goullet, ancien collaborateur de La Mésangère, et que cette *Union des Modes* reproduisait tous les dix jours les meilleurs articles et gravures des deux derniers cahiers de l'ancien périodique de La Mésangère.

On finit par trouver un accord pour fusionner la *Gazette des Salons* avec le *Journal des Dames et des Modes*. Cela impliquait de régler le sort des feuilles identiques ou partiellement identiques : le *Journal des Femmes*, devenu *L'Estafette des Modes* en novembre 1836, fut vendu aux propriétaires du *Follet*;[154] le *Miroir des Dames* fut interrompu; *L'Union des Modes* fut acceptée comme deuxième feuille de la « Société des journaux de mode et de

[152] Voir le répertoire des annexions faites par le *Journal des Dames ...* à la page 353.

[153] Selon Villemessant (*Mémoires d'un journaliste*, pp. 94–95), Champeaux était capable de griffonner, "entre deux verres de vin ... toutes les semaines une douzaine d'articles de modes". Sullerot le surestime quand elle écrit qu'il fut "partout, dirigea toutes les petites feuilles, et signa tous les échos" (p. 168). Il dirigea seulement *L'Oriflamme des Modes* (dès 1841), et sa signature se trouve encore dans *Le Gant Jaune*, *La Fashion* et *La Sylphide*.

[154] En changeant de titre, la périodicité de *L'Estafette des Modes* fut réduite à quinze jours (au lieu de tous les huit jours). Spécialisé à l'origine dans la mode masculine, le magazine tint compte de la mode des deux sexes après sa reprise par les propriétaires du *Follet*. Il publia dès lors les mêmes gravures que *Le Follet*. A la même date, *Le Follet* annexa la *Théorie de l'Art du Tailleur*, qui publia dès lors aussi les mêmes gravures.

littérature ». On transféra aussi le siège de cette société : il fut installé aux bureaux du *Journal des Dames* . . . , au n° 14 rue du Helder, où était également le domicile de Marie de l'Epinay. Enfin, les trois négociateurs décidèrent de partager la direction de la société, espérant que peut-être, dans un avenir meilleur, ils auraient d'autres titres sur la liste des périodiques leur appartenant. Pour éviter de disparaître, le *Journal des Dames* . . . et la *Gazette des Salons* faisaient donc des manœuvres compliquées d'organisation, d'affiliations, de prises de contrôle et de fusions (pour une meilleure compréhension de ce système complexe, voir Fig. 4.19).

Dans les mois qui suivirent octobre 1837, l'initiative s'avéra être une sage décision. Les chiffres de vente du *Journal des Dames* . . . augmentèrent après la fusion avec la *Gazette des Salons* de 905 en septembre 1837 à 1 090 en novembre 1837, pour atteindre 1 135 exemplaires en février 1838. Pour la province uniquement, on vendit 614 abonnements en février 1838. Les lecteurs n'apprirent la fusion que par des allusions discrètes. A partir du 15 octobre 1837, on ajouta au titre principal, annoncé en grands caractères sur une partie de la première page de chaque numéro, le sous-titre de *Gazette des Salons* en lettres plus petites. On put aussi y lire que "les abonnés qui se réunissent aux nôtres seront servis proportionnellement au prix de leur abonnement à la *Gazette des Salons*, à moins qu'ils ne préfèrent adopter le prix du *Journal des Dames*". L'abonnement annuel avait coûté 36 francs pour chacun des deux journaux, mais la *Gazette* . . . ayant paru une fois par semaine, tous les jeudis, et le *Journal des Dames* . . . tous les cinq jours, le cahier individuel de la *Gazette* . . . avait été plus cher. Pour quelques mois encore, jusqu'en mai 1838, les livraisons continuaient de porter sur la dernière page la signature habituelle : "La directrice, Marie de l'Epinay".

Dans un prospectus, imprimé sur papier bleu et envoyé aux abonnés potentiels pour 1838, on annonça d'autres changements en préparation : "En sus du Journal . . . les abonnés recevront la matière de trois forts volumes in-8°, de romans, poésies nouvelles, biographies avec portraits etc . . . Tous les trois mois, outre la couverture ordinaire, les abonnés recevront une couverture illustrée pour faire brocher les numéros du trimestre, et une deuxième couverture, illustrée aussi, à la fin de chaque volume du roman."[155] Les lecteurs avaient également la possibilité d'acheter les romans séparément au prix de 25 centimes chacun. Cet intérêt pour la littérature s'explique par le goût prononcé pour les belles-lettres des éditeurs de l'ancienne *Gazette des Salons*. "La littérature . . . a aussi ses modes et ses caprices", se justifient-ils

[155] Le prospectus est conservé à la Réserve de la BN, au début de l'année 1838 du journal. Le deuxième volume de cette année contient un "Bulletin de Souscription au Journal". L'exemplaire d'une couverture illustrée, également imprimé sur papier bleu, se trouve à la Bibliothèque d'Art et d'Archéologie.

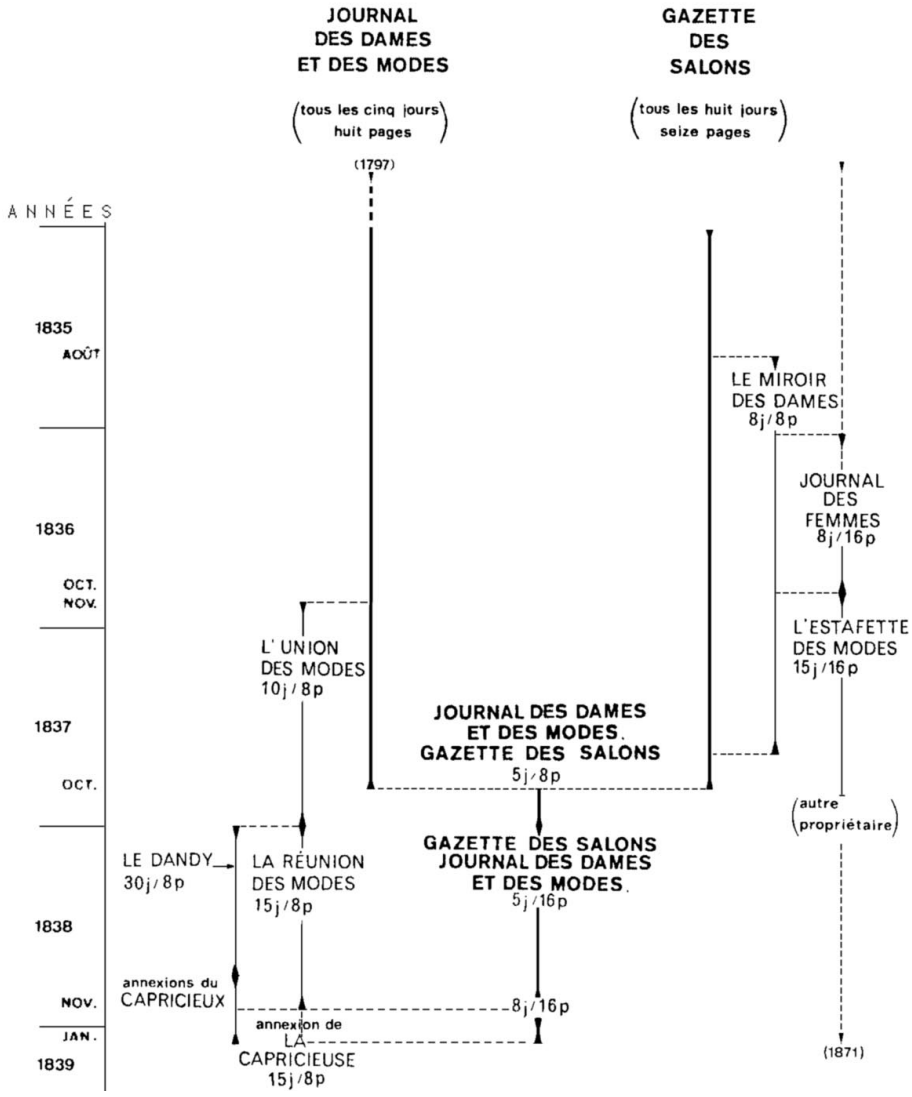


Figure 4.19 Système de périodiques identiques ou partiellement identiques au *Journal des Dames et des Modes* et à la *Gazette des Salons* avant et après leur fusion en octobre 1837.

dans le prospectus, et : “le choix des pièces sera toujours marqué au coin du bon goût, de la distinction et de la convenance la plus exquise”.

En effet, dès janvier 1838, l'ancienne *Gazette des Salons* imposa peu à peu au vétéran de la presse féminine de Paris les habitudes pratiquées dans sa rédaction, et ce en plusieurs points : le nombre de pages fut porté de huit à seize; le format augmenta de 150 à 160 millimètres en largeur et de 240 à 245 en hauteur; on plaça un sommaire en tête de chaque numéro; l'article *Modes*, rédigé sous forme épistolaire, fut relégué à la fin de chaque cahier,

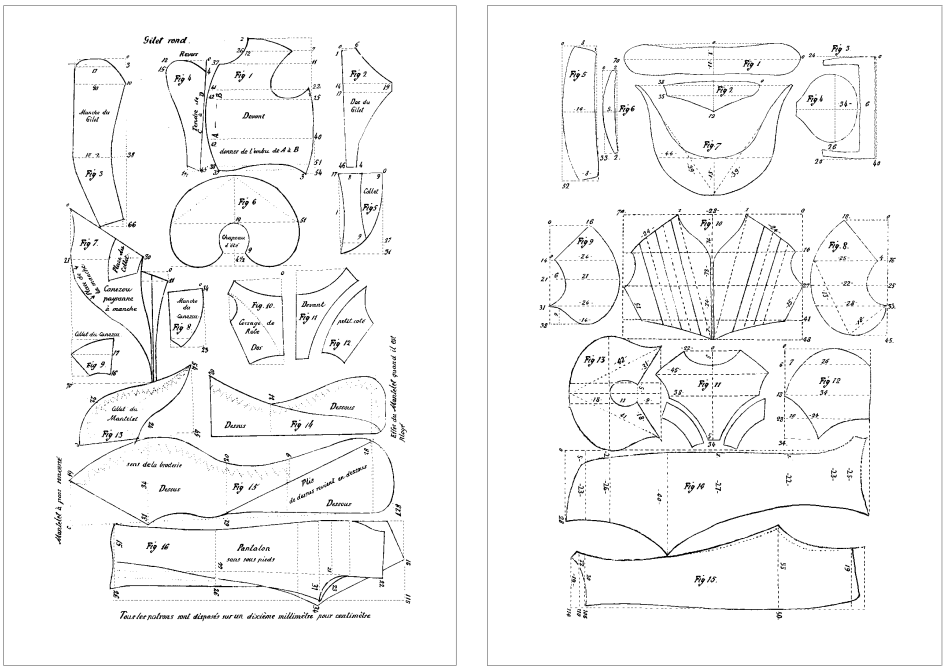


Figure 4.20 Plusieurs patrons de couture en petit format figurent au recto des gravures de 1837/1838. Ici ceux du recto des numéros 3482 et 3531 des 25 juillet 1837 et 30 janvier 1838. D'autres patrons se trouvent au recto des planches 3490, 3499, 3509, 3516, 3531, 3538, 3547, 3548, 3555, 3564, 3569, 3570 et 3572.

laissant la place de tête à l'article *Chronique des Salons*, bien à propos dans une *Gazette des Salons*. On dessina aussi des patrons en petit format au recto de quelques gravures, accompagnés de textes explicatifs (Fig. 4.20). Et on imprima des patrons hors-texte grandeur nature sur du fin papier jaune plié en quatre, qui étaient ajoutés à certains cahiers dont celui du 30 juin 1838. Enfin, au frontispice, le titre et le sous-titre furent intervertis, avec la mention *Gazette des Salons* en lettres assez grandes. L'illustré s'appela donc *Gazette des Salons. Journal des Dames et des Modes*, et non l'inverse comme auparavant. Ces nombreux changements eurent un effet : l'illustré de Goisier et Champeaux prit peu à peu le dessus sur celui de Marie de l'Epinay en lui imposant ses pratiques. Ce qui explique que plusieurs bibliothèques classent aujourd'hui toute la série des quarante-deux années du magazine sous le mot *Gazette* . . . , bien qu'il ne parût guère plus d'un an sous ce titre et qu'il n'eût jamais auparavant été sous le joug d'une influence extérieure.

Quant aux autres périodiques de la société, on y apporta également certains changements. En janvier 1838, *L'Union des Modes* changea de titre, de périodicité et de prix, devenant *La Réunion des Modes* qui se mit à paraître chaque quinzaine au lieu de tous les dix jours pour un prix modique de 14

francs. Dorénavant ce journal présenta surtout des informations destinées aux gens de métier, d'où son sous-titre de *journal des modistes, lingères, chapeliers, tailleurs*. On créa aussi un mensuel, *Le Dandy*, spécialisé dans la mode masculine, qui utilisa les gravures et articles présentant des costumes masculins de la *Gazette des Salons. Journal des Dames* ... Enfin, à partir de juin 1838, les gravures et les patrons furent vendus séparément, à moitié prix. Cette vente d'exemplaires tirés à part a amené probablement bon nombre d'abonnés potentiels à ne plus souscrire aux périodiques de la société.

Après les six premiers mois de 1838, l'évidente prééminence de la *Gazette des Salons* se confirma par de nouvelles mesures prises. On changea de caractères typographiques pour le frontispice. Dès lors, le titre *Gazette des Salons* trôna non plus en lettres plus petites que celles pour le *Journal des Dames et des Modes* au-dessus de ce dernier, mais en lettres criardes, soulignant son importance sans cesse croissante pour le *Journal des Dames* ... Le frontispice du périodique, assez stable de 1800 à 1831, changea donc encore une fois. Il avait déjà eu différentes typographies après la mort de La Mésangère et la place qu'il occupait avait augmenté d'un tiers à plus de la moitié de la première page. En 1835, on y avait même ajouté une vignette présentant trois styles de costumes (Fig. 4.21).

La rédaction accepta d'autres modifications. La publicité devint plus volumineuse et plus tapageuse. Elle offrit aux lecteurs des services de commissionnaire pour leur faire parvenir les produits du commerce du textile. Enfin, en novembre de la même année, elle renonça à une pratique vieille de quarante ans, changeant le rythme de parution du journal tous les cinq jours contre celui de l'ancienne *Gazette* ..., qui était hebdomadaire.

Certains changements rappelaient les premières années d'existence du *Journal des Dames* ... Il avait déjà été hebdomadaire du 1er avril au 7 juillet 1797, ainsi que du 27 octobre 1797 au 18 mars 1798. Le titre changea comme en août 1797. Les gravures présentaient plusieurs modèles, comme parfois de 1797 à 1805,[156] et non un seul, comme ce fut la formule entre 1806 et 1824. Enfin, quelques planches proposaient toute sorte de thèmes, par exemple en 1838 deux portraits en pied du nain Giullia, attraction de l'époque. La rédaction revint ainsi à une pratique employée de 1797 à 1799, quand elle avait inclu entre autres la caricature de Mme Angot (Fig. 3.6) et la vue de l'ascension en montgolfière du physicien Garnerin (Fig. 4.7).

Quant au contenu du journal, on observe là aussi des points communs entre les débuts et la fin de son existence. Il était alors plutôt l'écho des salons et un journal littéraire qu'un illustré de mode, amusant les lecteurs de petits poèmes, de faits divers, d'articles sur la galanterie, sur le beau

[156] De 1797 à 1799, les gravures présentant plusieurs modèles portent les numéros 32, 38, 55, 56, 94, 95, 96, 103, 120, 155, 156, 160, 164, 168, 174, 179.

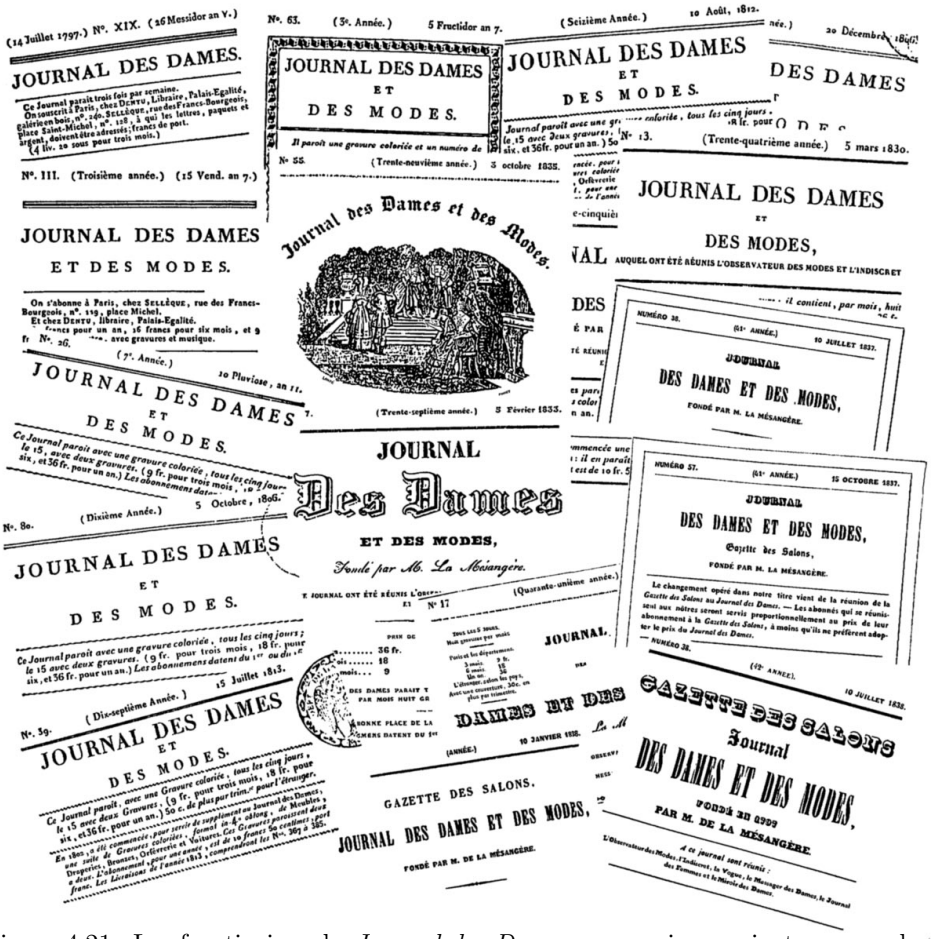


Figure 4.21 Les frontispices du *Journal des Dames* … , qui pouvaient occuper la moitié d'une page (voir p. 373), en disent long sur son histoire. Ceux de la première position verticale et horizontale attestent une assez grande stabilité sous l'égide de La Mésangère (1797–1831), sauf les changements suivants : en août 1797 un titre plus étoffé, en 1799 une jolie bordure encadrant la première page et à partir de 1823 une indication en petites lettres des journaux annexés à l'entreprise. Dans les huit dernières années (1831–1839), quand plusieurs éditeurs se succèdent à la direction, les frontispices subissent une série d'innovations. D'abord, le nom de l'ancien éditeur figure comme fondateur en bas du titre. Ensuite, en 1835, un dessin présente les trois styles de l'histoire du costume qui ont marqué le journal : la mode du tournant du XVIIIe au XIXe siècle, le style empire et la mode romantique. Enfin, dès octobre 1837, date de fusion de la *Gazette des Salons* avec le *Journal des Dames et des Modes*, la typographie et la mise en place des titres reflètent l'influence croissante de l'ancienne *Gazette* … sur l'ancien *Journal* … Le titre de la *Gazette* … est d'abord ajouté au titre du *Journal* …, puis il trône au-dessus de ce dernier, d'abord en petites, puis en grandes lettres (voir l'avant-dernier frontispice de la colonne verticale à droite, le frontispice du milieu en bas et le frontispice à droite en bas). L'en-tête en bas à gauche montre la moitié d'un tampon fiscal, signe du paiement du papier estampillé nécessaire pour imprimer le périodique.

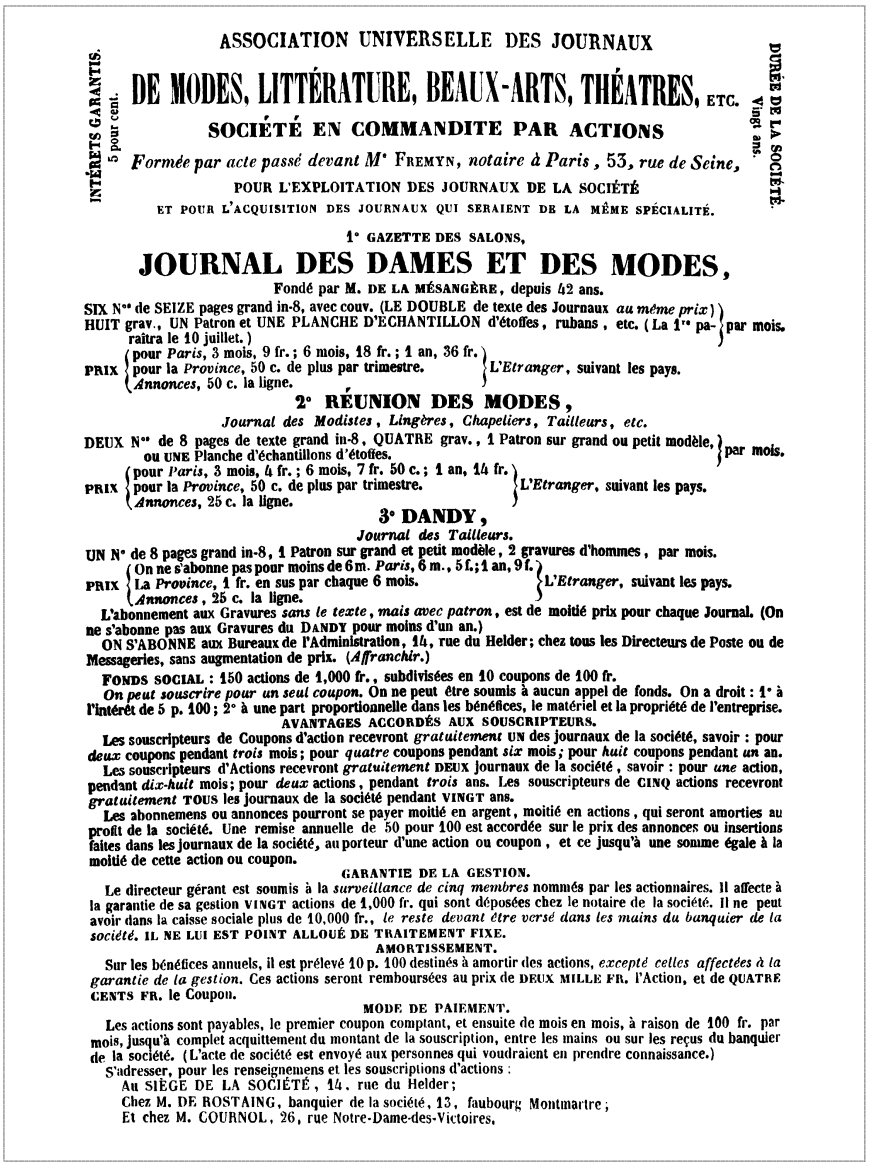
et le mauvais temps ou sur des événements sensationnels. En août 1798 par exemple, on avait rendu compte d'un événement remarquable : une ascension en ballon au parc de Mousseaux à Paris; en août 1836, un article décrivant un physicien français au Mexique rapporte un événement comparable.

Autre point commun : le même manque de soin dans la correction du texte et dans le numérotage des gravures. Par ailleurs, les patrons de couture de 1838 permettent de faire un rapprochement avec les feuilles de musique présentées en 1799. Enfin, dès 1831 on constate la reprise du vagabondage de la direction et de l'adresse du journal. Un seul éditeur, La Mésangère, avait présidé à la destinée du magazine entre 1801 et 1831, sans changer de rue, tandis que cinq éditeurs furent, à divers moments et souvent séparément, responsables du magazine entre 1797 et 1801 et six entre 1831 et 1839, avec huit adresses dans des rues différentes pour le siège du périodique.

On peut aussi faire une comparaison de l'équipe de rédacteurs, dessinateurs, graveurs et imprimeurs. Avant 1800 et après 1836, il y eut de fréquents changements de personnel, tandis que l'équipe était demeurée assez stable durant les années intermédiaires. Quant aux signatures des articles et dessins des premières et dernières années : là encore des similitudes. Tandis que la plupart des auteurs, dessinateurs et graveurs restaient dans l'anonymat ou préféraient faire usage de pseudonymes dans les décennies intermédiaires, les signatures foisonnaient dans les cahiers des premières et dernières années. Enfin, le nombre des exemplaires vendus est comparable, environ mille exemplaires, alors que dans l'époque intermédiaire ce chiffre s'était élevé à deux mille cinq cents. Les critiques n'avaient donc pas tort de remarquer avec ironie que le magazine, en fin de carrière, retombait en enfance. Cette raison n'est probablement pas sans rapport avec le fait qu'il ne parvint pas à raviver la flamme de son ancienne popularité.

4.5 « L'Association universelle des journaux de modes, littérature, beaux-arts, théâtres, etc. »

Pour connaître les causes de la chute des abonnements dès octobre 1838, à peine un an après la fusion du *Journal des Dames et des Modes* avec la *Gazette des Salons*, il faut examiner l'évolution de la « Société des journaux de modes et de littérature ». Créée en 1836 par Goisier et Champeaux, elle fut transformée en société par actions le 5 juillet 1838 et prit le nom d'« Association universelle des journaux de modes, littérature, beaux-arts, théâtres, etc. ». En été et automne 1838, une page de publicité pour cette association fut publiée dans plusieurs périodiques, y compris, bien sûr, dans les journaux de la société, et ceci dans bon nombre de numéros. On y affirmait



ASSOCIATION UNIVERSELLE DES JOURNAUX

INTÉRETS GARANTIS. 5 pour cent.

DE MODES, LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, THÉATRES, ETC.

DURÉE DE LA SOCIÉTÉ. Vingt ans.

SOCIÉTÉ EN COMMANDITE PAR ACTIONS

Formée par acte passé devant Me FREMYN, *notaire à Paris, 53, rue de Seine,*

POUR L'EXPLOITATION DES JOURNAUX DE LA SOCIÉTÉ

ET POUR L'ACQUISITION DES JOURNAUX QUI SERAIENT DE LA MÊME SPÉCIALITÉ.

1° GAZETTE DES SALONS,

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES,

Fondé par M. DE LA MÉSANGÈRE, depuis 42 ans.

SIX N^os de SEIZE pages grand in-8, avec couv. (LE DOUBLE de texte des Journaux *au même prix*) HUIT grav., UN Patron et UNE PLANCHE D'ÉCHANTILLON d'étoffes, rubans, etc. (La 1re paraîtra le 10 juillet.) } par mois.

PRIX { pour *Paris*, 3 mois, 9 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 36 fr. / pour la *Province*, 50 c. de plus par trimestre. / *Annonces*, 50 c. la ligne. } *L'Etranger*, suivant les pays.

2° RÉUNION DES MODES,

Journal des Modistes, Lingères, Chapeliers, Tailleurs, etc.

DEUX N^os de 8 pages de texte grand in-8, QUATRE grav., 1 Patron sur grand ou petit modèle, ou UNE Planche d'échantillons d'étoffes. } par mois.

PRIX { pour *Paris*, 3 mois, 4 fr.; 6 mois, 7 fr. 50 c.; 1 an, 14 fr. / pour la *Province*, 50 c. de plus par trimestre. / *Annonces*, 25 c. la ligne. } *L'Etranger*, suivant les pays.

3° DANDY,

Journal des Tailleurs.

UN N° de 8 pages grand in-8, 1 Patron sur grand et petit modèle, 2 gravures d'hommes, par mois.

PRIX { On ne s'abonne pas pour moins de 6 m. *Paris*, 6 m., 5 f.; 1 an, 9 f. / La *Province*, 1 fr. en sus par chaque 6 mois. / *Annonces*, 25 c. la ligne. } *L'Etranger*, suivant les pays.

L'abonnement aux Gravures *sans le texte, mais avec patron*, est de moitié prix pour chaque Journal. (On ne s'abonne pas aux Gravures du DANDY pour moins d'un an.)

ON S'ABONNE aux Bureaux de l'Administration, 14, rue du Helder; chez tous les Directeurs de Poste ou de Messageries, sans augmentation de prix. (*Affranchir.*)

FONDS SOCIAL : 150 actions de 1,000 fr., subdivisées en 10 coupons de 100 fr.

On peut souscrire pour un seul coupon. On ne peut être soumis à aucun appel de fonds. On a droit : 1° à l'intérêt de 5 p. 100; 2° à une part proportionnelle dans les bénéfices, le matériel et la propriété de l'entreprise.

AVANTAGES ACCORDÉS AUX SOUSCRIPTEURS.

Les souscripteurs de Coupons d'action recevront *gratuitement* UN des journaux de la société, savoir : pour *deux* coupons pendant *trois* mois; pour *quatre* coupons pendant *six* mois; pour *huit* coupons pendant *un* an.

Les souscripteurs d'Actions recevront *gratuitement* DEUX journaux de la société, savoir : pour *une* action, pendant *dix-huit* mois; pour *deux* actions, pendant *trois* ans. Les souscripteurs de CINQ actions recevront *gratuitement* TOUS les journaux de la société pendant VINGT ans.

Les abonnemens ou annonces pourront se payer moitié en argent, moitié en actions, qui seront amorties au profit de la société. Une remise annuelle de 50 pour 100 est accordée sur le prix des annonces ou insertions faites dans les journaux de la société, au porteur d'une action ou coupon, et ce jusqu'à une somme égale à la moitié de cette action ou coupon.

GARANTIE DE LA GESTION.

Le directeur gérant est soumis à la *surveillance de cinq membres* nommés par les actionnaires. Il affecte à la garantie de sa gestion VINGT actions de 1,000 fr. qui sont déposées chez le notaire de la société. Il ne peut avoir dans la caisse sociale plus de 10,000 fr., *le reste devant être versé dans les mains du banquier de la société.* IL NE LUI EST POINT ALLOUÉ DE TRAITEMENT FIXE.

AMORTISSEMENT.

Sur les bénéfices annuels, il est prélevé 10 p. 100 destinés à amortir des actions, *excepté celles affectées à la garantie de la gestion.* Ces actions seront remboursées au prix de DEUX MILLE FR. l'Action, et de QUATRE CENTS FR. le Coupon.

MODE DE PAIEMENT.

Les actions sont payables, le premier coupon comptant, et ensuite de mois en mois, à raison de 100 fr. par mois, jusqu'à complet acquittement du montant de la souscription, entre les mains ou sur les reçus du banquier de la société. (L'acte de société est envoyé aux personnes qui voudraient en prendre connaissance.)

S'adresser, pour les renseignemens et les souscriptions d'actions :

Au SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ, 14, rue du Helder;

Chez M. DE ROSTAING, banquier de la société, 13, faubourg Montmartre;

Et chez M. COURNOL, 26, rue Notre-Dame-des-Victoires.

Figure 4.22 Publicité pour « L'Association universelle des journaux de modes, littérature, beaux-arts, théâtres, etc. », parue à partir de juin 1838 dans plusieurs journaux. Cette société avait pour but de faire des lecteurs les co-propriétaires de l'illustré.

entre autre que La Mésangère aurait approuvé ce changement, qu'il était temps de s'éloigner de la tradition et qu'on était prêt à accepter toutes sortes de titres à thème culturel[157] (Fig. 4.22).

[157] Le *Journal des Dames et des Modes* publie cette réclame dans les cahiers des 20, 25 et 30 juin, 15 août, 20 et 30 septembre et 5 octobre 1838, *La Réunion des Modes* dans les livraisons des 6 et 22 juillet 1838, le *Dandy* dans le numéro du 25 juillet 1838.

La nouvelle forme juridique promettait des facilités de trésorerie. Le capital de 150 000 francs se décomposant en actions de mille francs chacune, le produit de la vente allait remplir les caisses et éponger les dettes les plus pressantes. Pour trouver des actionnaires, les annonces mirent en avant l'avantage financier accordé aux souscripteurs : un abonnement gratuit aux journaux de l'association pour chaque action de mille francs détenue, ce qui correspondait à une économie de 75 francs ajoutée à un intérêt de cinq pour cent versé à partir d'un placement de mille francs. Chaque action de mille francs étant divisible en coupons de cent francs, des bourses modestes pouvaient devenir actionnaires. C'était une main tendue vers l'épargne féminine. Pour la première fois depuis sa fondation, le magazine se transformait jusque dans son financement en un véritable *journal des dames*, permettant aux lectrices assidues de participer au processus de la création du produit fini, depuis la souscription des capitaux jusqu'à la répartition des pertes et profits.

Dans un élan d'optimisme, la réclame pour l'association en fixa l'existence à vingt ans, promettant aux détenteurs de cinq actions de mille francs chacune de leur envoyer tous les journaux publiés par la société jusqu'en 1858! De belles lectures en perspective. Mais était-ce un pari possible à tenir? Les débuts de l'association ne laissèrent rien présager de bon. En effet, la société n'allait durer que quelques mois, malgré toutes les opérations réalisées. A la même époque, beaucoup d'entreprises à capital privé se transformèrent en sociétés par actions - et firent faillite peu après. La maison d'Everat, par exemple, qui avait imprimé le journal de mars 1833 à janvier 1835 (voir p. 352) et dont la capacité de production s'élevait à deux millions de feuilles imprimées par jour en 1836, fit faillite en 1839, au même moment donc que l'association à laquelle appartenait le *Journal des Dames* ... L'optimisme initial n'avait pas empêché que la situation se détériore rapidement. Quelles étaient les raisons de cette évolution?

D'abord, personne au sein de l'équipe ne se sentit plus responsable du bon fonctionnement de l'entreprise. Marie de l'Epinay, Goisier et Champeaux s'étaient lancés dans l'opération précisément pour ne plus assumer seuls la responsabilité qui avait pesé sur eux des mois durant quand l'avenir était incertain et peu prometteur. En acceptant la nouvelle organisation, ils n'avaient pas prévu le désordre qui en résulterait. Le directeur et les cinq commanditaires nommés par les actionnaires s'occupèrent tous si mal de la gestion des journaux que la qualité des périodiques baissa rapidement. Les cahiers parvenaient souvent aux abonnés avec un retard considérable. Les illustrations étaient fréquemment dessinées et gravées avec négligence, mises en couleurs de façon arbitraire, munies de numéros incorrects et publiées à intervalles irréguliers. Grand nombre d'"avis" furent avancés par les éditeurs pour justifier cette situation : on invoquait le 10 juillet 1838 les pierres sur lesquelles

s'imprimaient les planches, brisées à cause de l'inattention des ouvriers, ou le 15 août 1838 un accident arrivé lors de la mise en couleurs, ou le 15 décembre 1838 "des causes indépendantes de la volonté de la Direction (qui) ont mis dans le départ du Journal un désordre que l'on veut s'empresser de réparer. En conséquence, nos Abonnés recevront jeudi 3 janvier (1839) au plus tard les deux numéros réunis de samedi 22 et samedi 29 décembre, et samedi 12 (janvier 1839) au plus tard les deux premiers numéros de janvier". On promit aussi qu'"à partir de ce jour, l'ordre annoncé de départ hebdomadaire sera tenu exactement". Mais cette dernière promesse ne put être réalisée par manque de continuité dans la parution du journal.

Une autre raison pour laquelle l'illustré cessa de répondre aux attentes des abonnés fidèles, réside dans le fait que les meilleurs dessinateurs et les graveurs chevronnés avaient quitté l'équipe : Gâtine en juin 1836, Nargeot et Lanté respectivement en mai et juillet 1837. Leurs successeurs, parmi lesquels Numa qui signa dix-neuf dessins (voir p. 205), étaient sans doute conscients de leur infériorité par rapport aux prédécesseurs car il était rare qu'ils signassent leurs planches. Vers cette époque, les journaux français et étrangers cessèrent de reproduire les illustrations du magazine, entre autres le *Journal des Dames et des Modes* de Francfort qui préféra s'inspirer du *Petit Courrier des Dames* ou du *Follet*.[158] Il arriva aussi que l'ancien journal de La Mésangère se mit à imiter à son tour les gravures d'autres journaux féminins. Le 31 août 1838, par exemple, la planche n° 3586 est empruntée au cahier du 1er juin 1838 de *Paris Elégant*, magazine publié depuis septembre 1837. L'illustré féminin le plus connu de cette époque devint *La Mode*. On en a pour preuve une caricature intitulée "Les journaux et leurs lecteurs", publiée dans *Le Charivari* en 1838. Victor Adam y présente le lecteur d'un journal féminin en train de lire *La Mode*, et non le *Journal des Dames et des Modes*, qui, en 1814, avait figuré sur la caricature du *Nain Jaune* (voir Fig. 3.7).

Le texte accusa la même dégradation, et ceci pas seulement parce qu'il était imprimé sur un papier de qualité inférieure. On y trouvait des fautes d'impression et une négligence au niveau du contenu et du style. Les noms propres surtout étaient souvent écorchés. Bien que le volume des livraisons eût doublé, seules quelques pages traitaient encore de la vie mondaine de l'époque. Au lieu des renseignements sur les faits et gestes du Tout-Paris, sur

[158] L'édition de Francfort s'éloigne de son homonyme dès 1830 (voir Annemarie Kleinert, Zwei Zeitschriften mit dem gleichen Titel ... , *Publizistik*, 1990, pp. 209–222). En Allemagne, la fondation du *Journal Allemand de Paris* le 20 août 1838 est une autre cause pour cette perte d'intéret. Profitant de l'engouement des esprits allemands pour la culture française, il propagea la littérature française et les beaux-arts de la France, le commerce et le luxe français, enfin les progrès de l'industrie française, dérobant ainsi les abonnés potentiels du *Journal des Dames* ...

les théâtres, concerts et réunions dans les grandes maisons parisiennes, les cahiers étaient envahis d'une publicité criarde et encombrante, d'explications concernant les gravures, de descriptions de patrons et d'historiettes toutes faites, faisant de l'illustré une compilation de messages plutôt qu'une véritable publication d'information. On avait beau embellir un texte sans éclat par une typographie moderne, composée de chapitres aux titres marquants, ornés de fioritures, de caractères variés et de vignettes entre les articles de fonds (voir plus tard Fig. 4.25), l'absence d'une qualité qui avait été l'apanage de l'illustré au sommet de sa gloire, ne pouvait être compensée par toutes ces innovations.

La détérioration du texte et des gravures est probablement la raison pour laquelle les collectionneurs n'attribuent pas aujourd'hui aux cahiers parus en 1838/1839 une aussi grande valeur qu'aux cahiers parus dans les années précédentes. Pour 1838 et 1839, soit les numéros manquent dans les bibliothèques, soit les spécimens sont déchirés, découpés ou griffonnés. Quelques bibliothèques ne prennent même pas le soin de relier les cahiers de 1838 en volume, comme elles l'ont fait pour les années précédentes. Dans d'autres, les derniers cahiers sont dans un si mauvais état qu'on ne peut plus les consulter. Le grand nombre de pages dédiées à la publicité est sûrement aussi responsable de cet état des choses.[159]

Très discrète voire absente des cahiers des années précédentes,[160] la publicité, qui était aux mains des courtiers Sulot et Défos, ne cessa de prendre de l'importance pour représenter en 1838 jusqu'à quarante pour cent des seize pages de certains cahiers. Les vingt ou trente francs payés pour chaque réclame ont permis de prolonger au moins provisoirement l'existence du journal. "Aujourd'hui que tout porte à l'industrie, l'annonce est devenue la mine d'or, le mont Necla-Mulla de la presse périodique," écrit la rédaction le 20

[159] Dans plusieurs collections, il manque les pages de publicité de l'année 1838.

[160] Les quelques annonces publiées avant 1835, consistent en quelques lignes ajoutées aux articles ou mentionnées en bas des illustrations. Par exemple le 25 novembre 1813, le dernier paragraphe du journal est complété par la phrase : "Cette gravure (il s'agit du numéro 1356) offre le modèle de la *lorgnette à bascules*, qui se vend chez M. Derepas, au Palais-Royal, galerie de pierre, n° 28, près le café Corazza." Ou le 20 avril 1815, on annonce le *Parfum des Rois* : "Ce parfum, inventé par M. Bès, chimiste, rue de Grenelle-Saint-Honoré, n° 34, au premier, est destiné à donner aux appartemens (sic) une odeur suave; le gaz qui s'en échappe ne ternit aucune couleur d'étoffe, aucune espèce de dorure; et, loin d'irriter les nerfs, il calme les migraines et allège les maux de tête habituels. Prix du flacon : 5 fr., et du demi-flacon, 3 fr." Ou le 5 octobre 1817, on publie une réclame pour une *Crème dite du Sérail* : "(elle) adoucit et blanchit la peau. Prix : 6 fr., à la *Toilette de Psyché*, rue Coquillière, n° 43." Ou le 20 septembre 1821 : "On demande, pour St.-Pétersbourg, une Demoiselle qui sache bien faire les modes : ses appointemens seront considérables. S'adresser, rue Notre-Dame de Nazareth, n° 18, au portier." A partir de 1820 environ, les noms des coiffeurs, couturières, tailleurs, modistes etc. étaient indiqués au bas des illustrations.

juin 1838. "Mais, pour que cette mine d'or soit inépuisable, il ne suffit plus à l'annonce de se produire sous forme d'un simple avis, d'un modeste avertissement. A l'heure qu'il est, l'alliance de la littérature et de l'annonce est plus que jamais une condition de succès ..."[161]

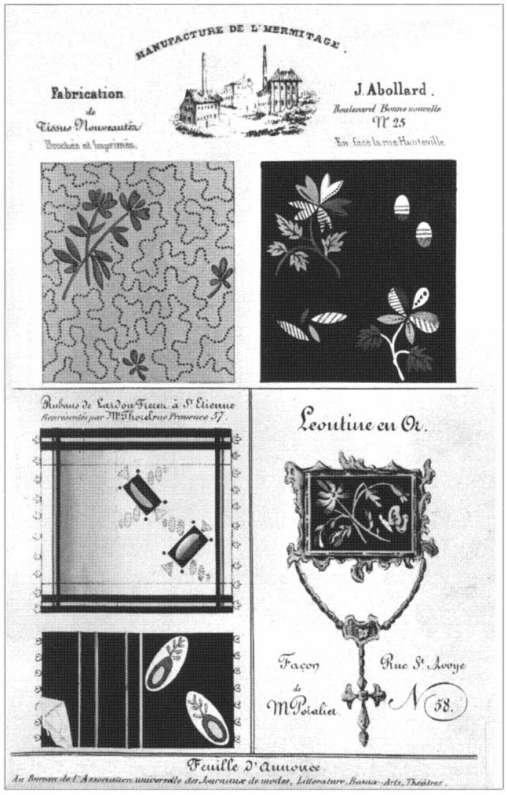
Dès 1837, les réclames furent regroupées en fin de cahier sous une rubrique spéciale, munie du titre adéquat d'*Annonces*. Répartie souvent sur deux colonnes, avec une typographie spéciale et ornée de petites vignettes noires et blanches présentant toutes sortes d'objets utiles comme lunettes, bandages, corsets et autres produits, cette rubrique était destinée à attirer l'attention des lecteurs. Certaines annonces vantaient des boutiques aux noms sonores, par exemple "A la Barbe d'Or", d'autres des produits comme le "Chocolat-Ménier" ou la "Pommade de Lion"[162], d'autres encore certaines catégories de produits, comme les "semelles en caoutchouc", les "bretelles élastiques" et les "oignons de tulipe". Une manufacture de tissus de J. Abollard, appelé "de l'Hermitage", fit même dessiner des échantillons d'étoffes sur trois planches hors-texte de publicité en couleur (voir Fig. 4.23 et la figure en couleur 6.6). Concernant ces dernières annonces, on peut raconter un fait divers amusant. Le premier cahier publiant cette publicité fut saisi par la régie des postes en province parce que le journal n'avait pas payé un timbre fiscal supplémentaire, redevable à l'Etat en cas de réclames illustrées en couleur. Par la suite, l'éditeur usa de ruse. Afin d'éviter le paiement dû pour les annonces en couleur dans les cahiers suivants, il ne mentionna pas le nom de la manufacture sur les deux autres planches d'échantillon, et prétendit qu'il s'agissait de simples gravures de mode et non de réclames en couleur.

Parmi les annonces, on remarque de nombreuses réclames pour d'autres périodiques parisiens ou provinciaux. Parfois le magazine alla jusqu'à exhorter le lecteur sur des pages entières à s'abonner à *La Presse*, au *Bon Sens*, au *Charivari*, au *Bal*, à *La Gazette des Enfants*, au *Catholicisme*, à *La Brodeuse*, au *Courrier de l'Ain*, à *La Sentinelle Picarde*, au *Phare de la Manche* et à tant d'autres.[163] Une telle politique, consistant à ouvrir les colonnes de publicité à ses confrères, apportait de l'eau au moulin des concurrents susceptibles de dérober des lecteurs au *Journal des Dames et des Modes*. Nombre

[161] Un autre texte allant dans le même sens est publié le 25 juin 1838 : "Aujourd'hui plus que jamais l'industrie a besoin de se placer sous le patronnage de Mercure ... Le grand mouvement d'affaires auquel nous assistons, cette fièvre ardente de produire ... deviendrait une grande plaie sociale, si des débouchés suffisans (sic) ne venaient en aide à la production. Les débouchés, les feuilles publiques sont surtout destinées à les créer à l'industrie."

[162] La même publicité anti-calvitie avait été présentée plusieurs fois par la *Gazette des Salons* avant sa fusion avec le *Journal des Dames et des Modes*.

[163] En tout une cinquantaine de titres est annoncée. Ils se lisent comme une bibliographie de la presse périodique de l'époque. Entre autre le journal fait encore de la réclame pour la *Revue de l'Ouest*, le *Courrier de Bordeaux*, la *Gazette du Berry*, le *Franc-Parleur*, l'*Office de Publicité*, le *Journal de L'Indre* ...



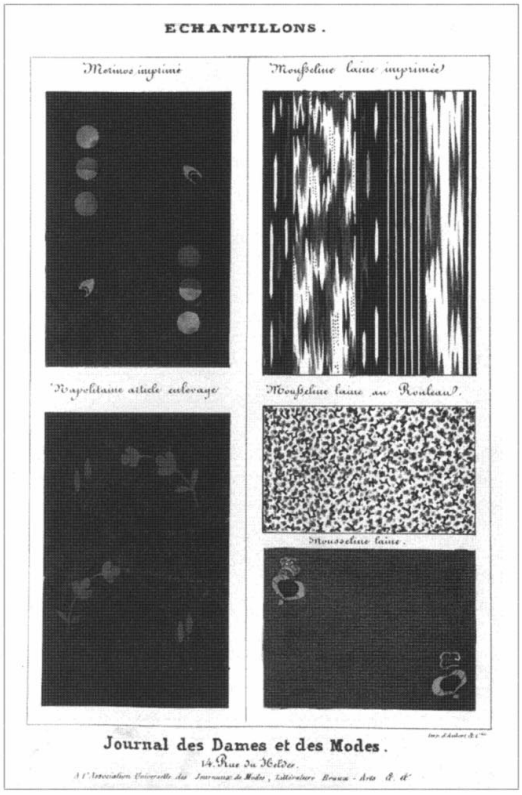


Figure 4.23 Deux réclames en couleur publiées par le journal les 31 juillet et 5 octobre 1838. Elles présentent des échantillons d'étoffes et de rubans ainsi qu'un tambour à broder. Voir aussi la figure en couleur 6.6.

d'abonnés risquaient tôt ou tard de résilier leur abonnement après avoir lu l'éloge d'autres titres, accompagné de tous les détails indispensables pour s'y abonner.

Dans cette phase de détérioration, le journal prit aussi la mauvaise décison de s'adresser à une catégorie moins exclusive et moins fortunée d'abonnés, publiant des conseils sur l'endroit où acheter le bois à brûler le moins cher, sur les possibilités de faire teindre les étoffes pour les réutiliser ou sur la confection des vêtements. Il se mit ainsi au niveau des feuilles destinées à une autre clientèle, à la petite bourgeoisie, au menu peuple et aux gens de métier comme couturières, modistes, lingères et ouvrières en textile. Les patrons de couture en petit format au recto des planches (voir plus haut Fig. 4.20) et en grandeur nature hors-texte satisfaisaient aux exigences des nouveaux lecteurs. Pour donner un maximum d'informations, l'éditeur fournit davantage de descriptions sur les couleurs, le matériel, la coupe et la couture des vêtements et il regroupa plus de trois personnes sur un seul dessin (par exemple

sur la planche 3608 du 24 novembre 1838).[164] "Nous complétons l'œuvre (de La Mésangère)," écrit-il le 10 juillet 1838, "en y joignant tous les renseignements techniques." Ce changement d'orientation a dû décourager la femme élégante et cultivée, dépourvue de soucis techniques et financiers, qui lui avait fait fidèlement confiance. Il eut pour conséquence la désaffection de "cette grande famille d'abonnés" qui avait valu au magazine de ne pas fermer ses portes en des temps difficiles. Selon une annonce publiée le 20 octobre 1838, une des lectrices déçues fut même amenée à vendre une collection complète des cahiers, partiellement reliés, parus de 1818 à septembre 1838.

Une autre raison de déserter le journal était probablement la partie littéraire. Il est vrai qu'elle était volumineuse, occupant jusqu'à treize des seize pages d'un cahier, par exemple le 5 mars 1838. Mais sa qualité avait baissé considérablement parce que le journal bénéficiait de moins en moins de la collaboration des têtes brillantes dont il avait pu s'enorgueillir en des temps plus heureux. Certaines sommités littéraires avaient promis de rédiger des articles pour le trimestre d'octobre à décembre 1838, telles Mmes Desbordes-Valmore, Amable Tastu, Alexandre-Sophie de Bawr, ou le vicomte d'Arlincourt et Jubinal. Mais leurs papiers n'arrivèrent jamais. Elles étaient accaparées par d'autres journaux concurrents. Les articles littéraires de 1838 et 1839 portent plutôt la signature d'auteurs peu connus aujourd'hui. Parmi eux figurent Victor Doinet, Sophie Conrad, Chrestien Pierre, Edouard Colin, Elzéar Pin, le baron A. de Bornstedt, Edouard Monnais, Pierre Aubry, Lacretelle, L. Roux, Achille Gallet et Eugène Guinot.[165] Le magazine publia aussi des essais envoyés par des lecteurs. Cette méthode, également utilisée durant ses premières années de parution, n'était pas difficile à mettre en pratique car tout le monde à l'époque voulait faire imprimer ses pensées. "Ecrire est une mode, une fièvre, un délire", remarque le cahier du 13 septembre 1837. Dans les années intermédiaires, le magazine avait publié tout au plus des poésies ou lettres de ses lectrices. En 1838, il ouvrit ses pages à toutes sortes de productions littéraires envoyées par les adoratrices "d'une muse encore ignorée", comme l'avait fait, en 1836, la *Gazette des Salons* avant de fusionner avec le *Journal des Dames et des Modes*.

Une autre erreur à ce stade de son histoire fut l'abandon de l'engagement, professé en 1834, de ne publier que des textes inédits, promesse à laquelle le

[164] Auparavant, seules les gravures présentant des modèles d'enfants avaient réuni quatre figures sur la même planche (le n° 3233 de 1834, par exemple).

[165] Citons comme exemple la carrière d'un de ces écrivains-journalistes, Eugène Guinot (1805–1861). Il avait fait ses débuts à *L'Europe Littéraire* avant d'écrire pour le *Journal des Dames et des Modes*. Il passa ensuite au *Siècle* où il publia, avec succès, un feuilleton hebdomadaire. Ses nombreuses pièces de théâtre furent jouées dans les années 1840. On lui doit encore plusieurs manuels de physiologie et des guides de tourisme publiés sous divers pseudonymes.

journal avait rarement manqué. En 1838 et 1839, la partie littéraire consistait souvent en de petits essais attendrissants ou mélodramatiques puisés directement dans des livres ou organes de la presse française ou étrangère. De juillet à décembre 1838 par exemple, on reproduisit une douzaine d'articles empruntés à *L'Univers Religieux*, au *Morning Chronicles* ou à la *Gazette de Sidney*. Fréquemment, ces essais se suivaient sur plusieurs numéros, donnant ainsi à la revue le caractère de plaquette littéraire autant que d'hebdomadaire de mode. L'illustré participa ainsi à une innovation en usage dans les journaux de l'époque : le roman-feuilleton édité par fragments, qui publiait les ouvrages épiques parus ailleurs. La source d'inspiration s'était tarie, mais l'encre continuait de couler pendant quelques temps encore.

Marie de l'Epinay elle-même, écrivain de talent, ne fit plus paraître que peu d'essais littéraires dans le journal. Son optimisme des années précédentes s'étant estompé, elle abandonna son poste de directeur-gérant de l'Association le 15 mai 1838 pour se concentrer sur ses romans et comédies. Dès lors, sa signature ne figura plus à la fin des cahiers. Sa tristesse transparut dans les quelques textes qu'elle rédigea encore, surtout dans la rubrique « Modes » qu'elle signa toujours d'un simple "M". Sa dernière nouvelle intitulée "Marie" parut sous forme de feuilleton les 10, 15 et 31 juillet 1838. Son bilan était désastreux. Non seulement elle n'avait pas gagné d'argent avec le journal, mais elle y avait perdu une fortune! En cela, elle partage le sort de beaucoup d'éditeurs de petits journaux. L'un d'entre eux, Charles Philipon de *La Caricature*, constate après trente ans de travail : "J'ai poétisé la profession d'éditeur. Ce n'est que justice que j'aie gagné comme éditeur la fortune d'un poète."[166] Fin septembre 1838, alors que son énergie s'était dissipée au fur et à mesure de ses échecs, Marie de l'Epinay tomba gravement malade. "Le monde n'encense que la prospérité et flétrit d'une pitié dédaigneuse tous les efforts qui n'ont point été couronnés de succès," écrit-elle dans cette rubrique « Modes » le 5 octobre 1838. En fin d'année, le 29 décembre 1838, elle se résigne avec amertume : "On maudira cet an ... qui a détruit de douces illusions, brisé les liens qui promettaient de durer des siècles, fait évanouir de beaux rêves ... hélas! ... tout ... apparaît sous un crépuscule du soir." Ne pouvant dissimuler sa déception, elle parle "d'amis qui la quittent", d'une vie qu'elle ne peut plus voir "en rose" et de "l'impossibilité de remplir la mission qu'elle s'est imposée". Elle n'avait plus d'idées pour tenter de sauver son journal.

Les imprimeurs abandonnèrent aussi le magazine, les uns après les autres. Edouard Proux, imprimeur depuis novembre 1835, le quitta en juin 1838, après avoir abandonné l'espoir d'une rémunération pour les derniers mois.

[166] Cité dans U.E. Koch, « *Le Charivari* ». *Die Geschichte einer Pariser Tageszeitung ... (1832 bis 1882)*, Berlin 1984, p. 385.

Gratiot, qui lui succéda, partit après trois petits mois de service. Mevrel, entré en fonction en septembre 1838, ne tint que deux mois. Appert, qui accepta alors le poste, l'abandonna un mois plus tard. Les cahiers de décembre 1838 furent à nouveau imprimés par Proux, qui avait sûrement touché ses appointements pour le premier semestre de l'année. N'étant pas payé derechef, il se retira un mois plus tard. Enfin, une certaine Mme Lacombe assura l'impression des numéros de janvier 1839. Les fréquents changements d'imprimeur confirment la décadence d'un journal qui avait toujours été imprimé sur les mêmes presses de 1800 à 1832 : celles de François Nicolas-Vaucluse, puis de son successeur Carpentier-Méricourt. L'illustré n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été auparavant, sous l'égide de La Mésangère.

Tout en priant instamment les lecteurs de bien vouloir renouveler leurs abonnements, les responsables eurent recours à des mesures de sauvetage pour parer à la faillite. Ils firent une offre d'annonces gratuites aux abonnés, ce qui signifait 75 ct. d'économie par ligne.[167] Ils leur présentèrent, à Paris, leurs services de commissionnaires de marchandises décrites dans le journal, et ils proposèrent même des facilités d'achat aux lecteurs habitant loin de la capitale. Compte tenu des liens organiques inévitables et continus entre le commerce de la mode et le journalisme de mode, une coopération entre les deux secteurs est, notamment en période de difficultés, une constante dans l'histoire de la presse féminine. Dès août 1792, les éditeurs du premier journal de mode avaient eu recours à la vente par correspondance de vêtements ou d'objets de luxe pour éviter la faillite de leur entreprise. Mais force leur fut de constater en mars 1793 que cette mesure ne parvenait pas à endiguer le processus qui allait mener le journal à sa perte.[168]

Une autre constante en ces temps difficiles est l'évocation de la longue tradition de la revue. Elle fait penser à la recherche d'une formule incantatoire susceptible d'éviter le naufrage. Enfin, une tentative de faire des économies consista en un changement de l'intervalle de parution. L'illustré passa de cinq à huit jours en novembre 1838, revenant ainsi aux sources des années 1797 et 1798, quand on avait déjà pratiqué ce mode de parution. Autre mesure pour attirer plus de lecteurs : l'augmentation du nombre des pages par cahier, qui doubla de 8 à 16, comme d'octobre 1797 à août 1799.[169] Dernière mesure drastique : l'abandon des magazines identiques ou très similaires au *Journal des Dames et des Modes* publiés au n° 14 de la rue du Helder. Le 25 septembre 1838, *Le Dandy* cessa de paraître, le 22 novembre 1838, *La Réunion des*

[167] La ligne d'une annonce coûtait l'équivalent d'une coupe de cheveux.

[168] Voir Annemarie Kleinert, La Révolution vue par le premier journal illustré paru en France, *Dix-huitième siècle*, 1989, pp. 285–309.

[169] Les années 1798 et 1838 sont les plus volumineuses, avec plus de mille pages chacune, tandis que la plupart des autres années avaient seulement 576 pages. Voir p. 316.

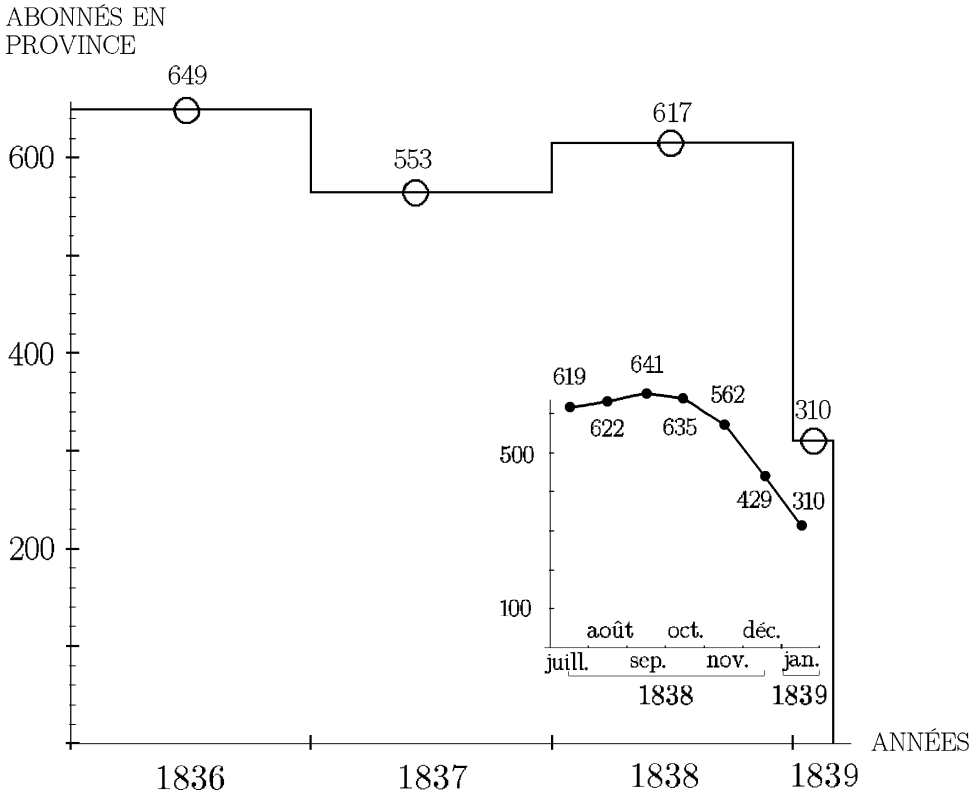


Figure 4.24 Graphique illustrant le déclin des abonnements envoyés en province dans les dernières années de parution du journal, de 1836 à 1839. Le grand diagramme présente les moyennes annuelles, la petite courbe les moyennes mensuelles pour les mois de juillet 1838 à janvier 1839. Ces chiffres sont tirés de documents de la poste (Arch. Nat., cote BB^{17} A 86, 8; 99, 14; 109, 2). Pour d'autres chiffres de vente, voir Fig. 3.10.

Modes. Ils furent absorbés par *Le Capricieux* et *La Capricieuse* qui eurent 753 abonnés dans les départements en janvier 1839 (voir plus haut Fig. 4.19).

Mais ces mesures draconiennes ne purent prévenir l'atrophie de l'ancien périodique de La Mésangère. Il ne vendit en décembre 1838 que 429 exemplaires dans les départements et 310 en janvier 1839 (Fig. 4.24). Le total vendu n'étant pas connu, on peut calculer, en partant d'une moyenne de quelque soixante pour cent vendus dans les départements, que son tirage était tombé à quelques cinq cents exemplaires en janvier 1839. Pareil résultat s'avérait insuffisant pour couvrir les frais de production. Quant aux autres sources de revenus - annonces, vente séparée de gravures et patrons, commandes de vêtements - elles n'étaient pas en mesure de combler le déficit.

La maison d'édition se résigna donc à fermer les portes du *Journal des Dames et des Modes* ainsi que celles du *Capricieux* et de *La Capricieuse* fin janvier 1839, et à prononcer en même temps la dissolution de l'≪ Association

universelle ... ».[170] La dernière illustration du journal de La Mésangère, sous le chiffre 3624 du 19 janvier 1839, présente un couple en costume romantique, à taille de guêpe, coiffé de boucles. L'homme est en frac et pantalon, tenant un chapeau-claque en main, la femme en robe à manches à gigot, grand décolleté, jupe aux dimensions démesurées et boucles tire-bouchon.[171] La gravure n'est guère réussie, tout comme la première du début avril 1797, que les amateurs de planches de mode ne s'arrachent pas non plus.

La disparition du journal aurait été impossible à imaginer quelques années auparavant. Le 5 juin 1833, on avait encore prédit que l'illustré occuperait "une position qu'il est devenu pour ainsi dire impossible de lui enlever", proclamant dans un élan d'optimisme qu'il survivrait "à tous les recueils de modes qui essaieraient de s'établir en concurrence avec lui". Fanfaronnade commerciale, mais surtout incapacité à faire face aux réalités, refus aussi de reconnaître que les institutions même les plus vénérables ne sont pas éternelles.[172] Ces propos traduisent en même temps la fierté du *Journal des Dames et des Modes*. En fin de parcours, il ne pouvait admettre la fin de sa longue et brillante carrière. Sic transit gloria mundi.

4.6 Les successeurs du célèbre pionnier de la presse de mode

Tout au long de son existence couvrant près de quarante-deux ans, le *Journal des Dames et des Modes* avait tracé la voie à suivre pour la plupart des magazines féminins. Ses premiers concurrents apportaient comme lui un grand soin aux gravures et présentaient un nombre considérable de sujets variés, sur huit pages de texte eux-aussi. Les rivaux des dernières années se sont inspirés de ses efforts pour atteindre un public plus vaste. Ils imitèrent son organisation en association éditant plusieurs périodiques et sa forme de fi-

[170] Aux Archives de Paris, le document D^{32} U^3 20 n° 144 atteste la dissolution d'une « Société de journaux réunis » le 26 janvier 1839 par le Tribunal de Commerce. Il y est question d'un acte passé devant le notaire Godot, le 13 octobre 1838, et de deux hommes de lettres, alors en charge de la société : Louis François Auguste Lireux et Auguste François Morel. Le document ne permet pas de savoir si cette société est identique à l' « Association universelle des journaux de modes ... ».

[171] Les derniers numéros du journal sont rares. Le Rijksmuseum d'Amsterdam et la bibliothèque du Musée des Arts Déco à Copenhague possèdent le dernier cahier du 19 janvier 1839, donc le numéro 3 de la 43e année contenant les pages 33 à 48 et les gravures 3623 et 3624, ainsi que le cahier précédent qui est un cahier double comportant les numéros 1 et 2 des 5 et 12 janvier 1839 et les gravures 3619 à 3622. L'avant dernier cahier est encore à la BN, à la Bibl. d'Art et d'Archéologie et au Musée de la Mode et du Costume de Paris.

[172] Son confrère de Weimar, le *Journal des Luxus und der Moden*, avait également disparu après 42 années de publication.

nancement en société par actions. Enfin, ils prirent modèle sur ses différents formats, sa typographie, ses pages de publicité et ses illustrations.

Arrêtons-nous quelque peu sur son rôle de pionnier, notamment dans les dernières années de son existence. Par une démocratisation toujours croissante du contenu, le *Journal des Dames ...* osa répondre aux aspirations du lecteur issu de la moyenne et petite bourgeoisie, mettant à sa portée des indications sur la coupe et la confection des vêtements ou sur les ingrédients à utiliser pour une bonne recette de cuisine. Comptant sur un public dont l'alphabétisation avançait à pas de géant, plusieurs magazines de mode s'engagèrent par la suite dans cette voie dont *Le Journal de l'Ouvrière en Robe* (1838); *Modes Vraies - Travail en Famille* (1850–84) et *Journal de la Fille Laborieuse* (1854). Quelques-uns se spécialisèrent dans la présentation de patrons de couture ou de modèles de travaux à l'aiguille : les *Patrons Modèles Parisiens* (1850); *Le Guide-Sajou, journal complet des ouvrages de dames* (1851–1854); *Les Patrons Mensuels* (1853–65); *Les Patrons Découpés* (1861–70); *Les Patrons Illustrés* (1864–70); *Les Patrons Nouveaux* (1870). D'autres publièrent plusieurs éditions s'adressant chacune à un public différent, aux maîtresses de maison, aux tailleurs ou aux "fashionables" censés s'intéresser exclusivement à la partie "modes". Parmi eux compte *La Fashion* (1839/40) qui eut une édition pour tout le monde et une autre pour les gens du commerce. De même en 1840 *L'Oriflamme des Modes*, qui sortit une édition pour un public plus large, une autre pour les "fashionables" et une dernière pour les tailleurs. Ces journaux reflètent une tendance de la presse féminine typique de la deuxième moitié du siècle où une séparation nette existe entre les périodiques visant un public constitué de toutes les classes sociales et ceux s'adressant à une petite couche fortunée. Cette distinction correspond à une restructuration de l'industrie textile. Vers 1860, quand la Haute Couture prend son essor avec Charles Frédéric Worth, la confection n'est plus le domaine réservé de quelques-uns. On distingue alors la branche du luxe démocratisé de celle de l'élégance élitiste.

Le processus de concentration de la presse de mode dans des organisations éditant plusieurs revues féminines fut aussi une innovation dont les éditeurs du *Journal des Dames ...* ont été les initiateurs. Sa forme d'entreprise appelée « Société des journaux de modes et de littérature » fut imitée d'abord par les propriétaires du *Bon Ton* et du *Confident des Dames*, trois anciens coiffeurs rompus aux affaires.[173] Dès 1845 ils élargirent leur champ d'action en publiant non plus deux mais plusieurs journaux féminins dans une « Société des journaux de mode réunis ». Devenue société par actions en janvier 1847, cette organisation devint l'une des plus puissantes de la presse

[173] Ils avaient fondé *Le Bon Ton* en 1834 et un journal à demi-périodicité présentant la moitié du contenu sous le titre *Le Confident des Dames* en 1837.

féminine du XIXe siècle. Elle eut jusqu'à trente-cinq titres sur la liste de journaux lui appartenant dont neuf en 1847, onze en 1852 et douze en 1866.[174] D'autres hommes d'affaires imitèrent à leur tour ces structures. En 1845, un certain A. Albert fonda la « Société française des journaux de modes ». Enfin en 1885, Paris vit naître la « Société des journaux professionnels aux couturières et confectionneuses » qui publiait *La Couturière* (1885–1914), *Le Luxe* (1885–1904) et *L'Elégance* (1889–1909).

Le fait de partager la propriété du journal entre différents actionnaires fut une autre idée introduite par le *Journal des Dames ...* pour la presse féminine. Parmi les périodiques qui ont suivi l'exemple de 1834 figure *Le Psyché* qui prit en 1836 l'initiative de faire acheter des actions à ses lecteurs, puis *La Sylphide* organisée ainsi en 1841 par son éditeur Villemessant. D'autres sociétés se lancèrent dans la même forme de financement, comme les trois associations aux titres sonores déjà mentionnées ainsi que la « Société Littéraire Universelle » qui s'organisa de cette façon en 1847, avec ses magazines de mode *Le Sylphe* (1847–50), *Le Magasin des Dames* (1847–50) et *Le Moniteur des Demoiselles* (1851–54). Les grands centres de la presse féminine du XIXe siècle trouvaient leur pendant dans d'autres secteurs industriels. Dans le *Journal des Dames et des Modes* on voit des annonces pour des sociétés par actions pour le charbon, le bitume, l'ébénisterie, la banque ou le textile qui se créèrent toutes à cette époque au risque de devoir disparaître en cas d'échec (voir aussi p. 274). Parmi les nouvelles firmes du textile en figurent deux intitulées « Société des Modes Parisiennes » et « Société La Mode ». Il ne faut pas confondre ces sociétés créées pour la *propagation des modes vestimentaires* avec les entreprises *éditant des journaux de mode*. Les premières proposaient à leurs souscripteurs des vêtements à des prix avantageux, les dernières des périodiques souvent partiellement identiques. Ce fut une politique d'achat, de fabrication et de vente en gros qui contribua ainsi à faire baisser le prix des produits, resté élevé dans les siècles précédents par rapport aux autres coûts de la vie quotidienne.

Le *Journal des Dames et des Modes* s'essaya également à un nouveau format, passant lentement de ses 12 cm sur 20 initiaux au format 16 cm sur 24,5 de la dernière année (voir p. 314). Nombre de journaux de mode agrandirent à leur tour leur format; quelques-uns n'hésitèrent pas à exagérer, voulant impressionner par leur taille et devenant ainsi moins aisés à tenir en main. Les plus grands s'approchaient des dimensions de certains de nos quotidiens : *Le Panorama Fashionable* (1839/40) avait un format de 23 cm sur 31,3; *Mercredi. La Mode Parisienne* (1840/41) s'étalait sur 25,5 cm x 33,7; *La Gazette des Modes* (1841/42) proposait 25 cm sur 36,5, le *Musée des Modes Parisiennes* (1843/44) 25 cm sur 35,9, *La Pie Voleuse* (1843/44) 25 cm

[174] Sur l'histoire de cette société, voir BN 4° Lc^{14} 94.

sur 37,5; enfin *Le Follet* de 1872 faisait même 26,5 cm sur 37. Les journaux de mode perdirent ainsi leur aspect de « petits journaux ». Toutefois, le gigantisme en journalisme comme ailleurs n'est pas une garantie de qualité.

Vers 1837, l'illustré montra également le chemin en expérimentant de nouvelles typographies. Le texte de certaines pages fut subdivisé en colonnes verticales, les articles séparés par des vignettes intermédiaires (Fig. 4.25). D'autres éditeurs de journaux féminins imitèrent ces changements. "Le siècle, qui est à l'élégance," écrit *Paris Elégant* en décembre 1844, "exige chez les journaux de luxe, des vignettes."[175]

Un autre domaine où le *Journal des Dames et des Modes* innova pour la presse féminine fut celui de la publicité. Nous avons vu aux pages 276 et 277 qu'il renonça en fin d'existence à l'opinion de ses premières années selon laquelle une publication pour élégants perdrait sa valeur en acceptant trop d'annonces. Autour de 1837 il évolua vers une politique qui allait annoncer les siècles suivants où cette réclame en vint à être considérée comme un art intéressant en soi. Ceci, nous l'avons vu, effraya bon nombre des abonnés de la classe cultivée qui se retirèrent du journal dès que la partie de l'espace publicitaire devint volumineuse et criarde, estimant que leur périodique devait être basé sur une forme de journalisme artistique et littéraire presque exempt de réclame. Mais l'illustré pressentit que cette voie allait marquer un tournant dans le journalisme. Dans les derniers cahiers de 1838 et en janvier 1839, on trouve même l'annonce d'une agence de publicité qui affirmait que ses services étaient disponibles auprès du bureau du magazine. Quantité de journaux féminins entrevirent bientôt la possibilité de se financer en majeure partie par les recettes publicitaires. L'un d'entre eux fut le périodique *Nouveautés* (1839–1843), titre fondé à l'initiative de la grande maison de mode Popelin-Ducarre dans le but d'y vanter ses marchandises.[176] En 1861, E. de Grenville critique cette orientation de certains journaux de mode, leur reprochant d'avoir conduit "la presse à une situation sans indépendance comme sans dignité."[177]

Enfin, les journaux succédant au célèbre pionnier suivirent sa tendance à présenter un nombre croissant de modèles sur une seule gravure (voir aussi p. 279). Une planche supplémentaire de 1836, exécutée par Lanté et Nargeot, a pour sujet un "Bal Travesti" où grand nombre de personnes portent

[175] Concernant l'importance des vignettes pour la presse de l'époque, voir Ségolène Le Men, La Vignette et la lettre, *Histoire de l'édition française*, Paris 1985, pp. 314–327.

[176] D'abord insignifiante, la maison Popelin-Ducarre gagna bientôt en renommée. Frédéric Worth y fit son apprentissage et le couturier Gagelin y installa le siège de sa maison de Haute Couture. Le *Journal des Dames* ... a présenté des modèles de cette maison dès 1834.

[177] E. de Grenville, *Histoire du journal « La Mode »*, Paris 1861, p. 464.

Figure 4.25 Le *Journal des Dames et des Modes* innova dans beaucoup de secteurs. Dans la typographie de la presse féminine, il introduisit des vignettes intercalées entre les passages de texte, ici tirées de livraisons de la deuxième moitié de 1838. Réalisées à l'imprimerie Aubert et Compagnie, elles attestent d'une main artistique.

les vêtements décrits par le journal.[178] Dans la deuxième moitié du siècle, cela devint presque une obsession de la part de la presse féminine que de montrer non pas un ou deux mannequins sur les illustrations mais tout un petit peuple affairé. Ainsi les planches ressemblèrent plutôt à des scènes de genre, n'invitant plus à se perdre dans la contemplation d'un vêtement bien distinct.

Qui étaient les magazines prétendant être les successeurs immédiats du journal? Il faut surtout mentionner parmi eux deux périodiques : *La Sylphide* et *Le Caprice*. *La Sylphide*, fondée en novembre 1839, neuf mois après la disparition du *Journal des Dames et des Modes*, engagea plusieurs collaborateurs de l'ancien magazine de La Mésangère : le dessinateur Pierre Numa Bassaget, ainsi que les journalistes Agathe-Pauline de Bradi, Mme Desbordes-Valmore, Hermance Lesguillon et Marie de l'Epinay. A propos de cette dernière, le directeur de *Sylphide* écrit : "Mme la baronne Marie de l'Epinay traitera la mode avec ce goût, cette grâce et cet esprit que l'on aime tant dans ses livres, et qu'on a tant regretté quand cessa de paraître *la Gazette des Salons*, journal de modes, dont Mme Marie de l'Epinay avait fait une adorable causerie de femme élégante et de femme du monde. *La Sylphide*, aidée de tous les charmes du style et de toute la finesse des aperçus de sa noble collaboratrice, va ressusciter et continuer *la Gazette des Salons*, et elle espère qu'à ce titre les hauts et puissants abonnés de Mme Marie de l'Epinay deviendront les siens."[179] Annonce pleine d'espoir et en même temps remarque intéressante dans le contexte de l'histoire de l'ancien journal de La Mésangère.

L'autre successeur au titre *Le Caprice* se servit du sous-titre *Journal des Dames et des Modes* dans ses gravures (Fig. 4.26). Fondé en 1841, il avait succédé aux deux titres du *Capricieux* et de *La Capricieuse*.[180] Ces dernières avaient eux-mêmes absorbé en septembre 1838 *Le Dandy*, feuille jumelle du *Journal des Dames et des Modes*, et en novembre 1838 un autre titre partiellement identique, *La Réunion des Modes. Le Caprice*, portant plus tard le sous-titre *journal de la lingerie*, fut bientôt en tête de tous les

[178] La gravure non datée est reliée au cahier du 5 janvier 1836 dans l'exemplaire de la Bibliothèque d'Art et d'Archéologie de Paris, à celui du 10 février 1836 dans l'exemplaire de la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris.

[179] J.-H. de Villemessant, *Mémoires d'un journaliste*, Paris 1867, introduction. Villemessant a par ailleurs eu l'idée d'éditer encore une fois le même titre *Gazette des Salons* en janvier 1847, mais sans réaliser plus qu'une déclaration annonçant la prochaine parution de ce titre (Arch. Nat. F^{18} 355, 94).

[180] Il n'existe pas d'étude de l'histoire du *Caprice*. Il semble qu'en 1843, il reprend la numérotation d'année du *Caprice, journal des modes* qui avait existé de novembre 1836 à octobre 1837 et qui changea en octobre 1837 son titre en *Le Caprice Parisien*. Par la suite, ce journal parut précisément sous les titres respectifs du *Capricieux* et de *La Capricieuse*, pour redevenir *Le Caprice* en 1841.

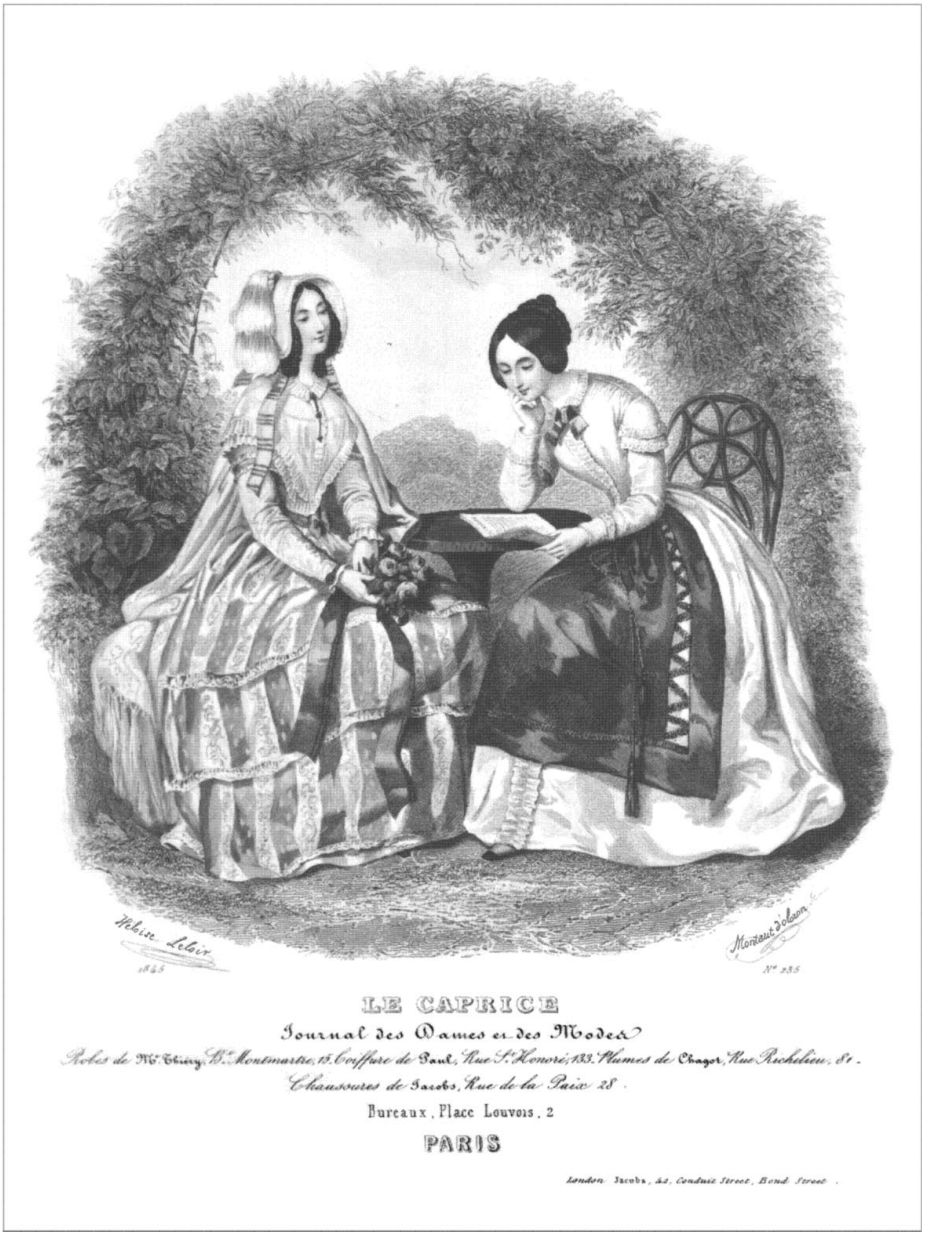


Figure 4.26 Gravure du 15 juin 1845 présentée par le périodique *Le Caprice* qui voulait être le successeur du *Journal des Dames et des Modes*, ce qui est indiqué dans son sous-titre. Les deux modèles sont en train de lire le journal que le lecteur tient entre ses mains. La planche fut dessinée par Héloïse Leloir, membre d'une famille qui fit carrière dans la gravure de mode, et elle fut gravée par G.X.G. de Montaut d'Oloron qui collabora à grand nombre de magazines de mode.

périodiques de mode, vendant 5 168 exemplaires en 1845 et 6 265 en 1846.[181] Ce succès était probablement dû à l'érotisme de son sujet. Auparavant, les journaux de mode n'avaient présenté la lingerie que de temps à autre (voir Fig. E.10). En en faisant son sujet principal, on comptait attirer des abonnés curieux. "Sans nouveauté, la création d'un nouveau Journal de Modes, à la suite de tous ceux que nous avons déjà, serait une véritable superfétation, une folle entreprise, ... une mauvaise spéculation," écrivait-il en mars 1841. Dans ce *Caprice*, qui exista jusqu'en 1905, la gravure en couleurs resta d'abord hors texte, en fin de cahier, comme cela avait été l'usage dans le *Journal des Dames* ... Ce n'est que dans les dernières décennies du siècle qu'elle fut placée à la même page que l'article qui parlait de mode.

Pourquoi les autres éditeurs réussirent-ils là où le *Journal des Dames et des Modes* avait échoué? Un novateur essuie souvent les plâtres et prépare la voie aux changements de l'opinion publique. Les abonnés de la vieille revue de La Mésangère virent que toute cette innovation allait se faire aux dépens de la qualité, qui diminua effectivement avec le changement rédactionnel et administratif et les modifications dans sa présentation. Depuis des décennies, ils avaient reçu un périodique culturel, et non pas un magazine d'information sur la coupe et la confection, ou un périodique à sensation avec une typographie agressive, une publicité criarde et des illustrations surchargées.

En fin d'existence de l'ancien illustré de La Mésangère, beaucoup d'innovations technologiques importantes bouleversèrent le journalisme en général et la presse de mode en particulier : les kiosques à journaux, les presses à métal fonctionnant à la vapeur, les machines d'assemblage mécanique, les automates pour produire du papier continu, l'imprimerie en couleurs, les voitures à machine à vapeur, sur rail appelées chemin de fer et sans rail appelées automobiles, la photographie, enfin les machines plus raffinées à tisser et à coudre. Certaines de ces inventions avaient encore trouvé un écho dans l'ancien journal de La Mésangère. Les voitures à machine à vapeur, par exemple, qui allaient permettre une distribution plus rapide des journaux féminins, fascinaient la rédaction dès le 10 juillet 1831 : "On a fait récemment, en Angleterre, sur la route en fer de Boston, l'essai d'un nouvel appareil appelé *le Phénix*," écrivit-il; "c'est une machine à vapeur au moyen de laquelle douze charriots (sic) et trois cents personnes ont parcouru dix-huit milles dans l'espace d'une heure. A l'aide d'une autre machine nouvelle une voiture, où se trouvaient quarante personnes, a franchi la distance de quarante mille (sic) en une heure également." On parla des automobiles dans

[181] Arch. Nat. BB^{17} A 145. Le fondateur est le négociant A. Bazille, son directeur-gérant en 1845, Martial Merlin, ses illustrateurs Tavernier, Gouttière et Héloïse Leloir, née Colin. Cette dernière, puis ses trois sœurs, emportent toutes très jeunes des médailles pour leur collaboration à des revues de mode. Leur production est immense (voir André Dupuis, *Une famille d'artistes, les Toudouze-Colin-Leloir (1690–1957)*, Paris : Gründ 1957).

les cahiers des 5 octobre 1832 et 30 septembre 1834, puis de la statistique des voyageurs sur le chemin de fer de Saint-Germain les 31 juillet et 30 septembre 1837 (voir p. 400). Un des premiers accidents ferroviaires est encore relaté par l'édition parisienne le 15 août 1838, peu avant sa faillite.[182]

Une autre invention, celle de la photographie appelée "daguerréotypie" d'après son inventeur Daguerre, qui devait bientôt entraîner le remplacement des gravures de mode par des photos de mode, n'eut plus l'occasion d'être annoncée par le *Journal des Dames et des Modes*. Mais le périodique avait contribué à la célébrité de Daguerre avant cette invention en décrivant sa première découverte du diorama, par exemple dans le cahier du 15 juillet 1838 (voir p. 400). L'homonyme de Francfort du *Journal des Dames et des Modes* publia à partir du mois qui suivit la disparition de l'édition parisienne de l'illustré en 1839, sept articles sur "la miraculeuse invention". Car ce fut l'année de la reconnaissance mondiale de la photographie. Plus tard, de 1857 à 1859, un autre éditeur présenta à Paris le premier journal avec des photos de mode : *Le Stéréoscope, journal des modes stéréoscopiques*.[183]

Nous avons déjà parlé des autres inventions, celle des kiosques à journaux page 117, celle des machines utiles pour l'imprimerie page 196. L'imprimerie en couleurs fut commentée brièvement dans l'un des derniers articles du *Journal des Dames et des Modes* qui se réfère à l'exposition des produits de l'industrie de 1839. Une médaille d'argent fut alors décernée à ses inventeurs qui, parmi les premiers en France, avaient réussi à imprimer en couleurs, au moyen de rentrés, et en or et argent sur papier de couleur. Enfin, les machines raffinées à tisser et à coudre, inventions faites peu après que le périodique de La Mésangère cessa de paraître, furent d'une importance indirecte pour la presse de mode, car les suites de ces découvertes étaient considérables pour la confection des vêtements, sujet principal des journaux de mode.

Quels sont les autres feuilles de mode prenant la relève du *Journal des Dames et des Modes*? Aux cinq illustrés de modes fondés en 1839 : *Le Propagateur des Modes*, *Paris à la Mode*, *La Fashion*, *Nouveautés* et *La Sylphide*, qui portaient leur nombre total à trente-deux (Fig. 2.1), s'en ajoutèrent une dizaine en 1840 et 1841. Dix se vendaient moins de dix francs, tandis que l'ancien journal de La Mésangère n'avait pas baissé son prix : trente-six francs depuis 1799. En 1860, le lecteur avait le choix entre une soixantaine de revues de modes diverses. Paris lui en offrait environ 75 vers 1875, y compris les magazines spécialisés dans le domaine de la mode masculine, pour adolescents, pour enfants ou pour la famille. On se demande comment tous ces

[182] Sur le rôle des chemins de fer de l'époque, en France et en Allemagne, voir Allan Mitchell, *The Great Train Race ... 1815–1914*, New York, Oxford 2000.

[183] Sur ce périodique, voir Annemarie Kleinert, Französische Modefotografie im 19. Jahrhundert, *lendemains*, cah. 23, 1981, pp. 21–51.

périodiques pouvaient espérer faire fortune sur le marché instable de cette presse spécialisée.[184]

L'existence d'un si grand nombre de journaux n'était possible que par une lutte qui mobilisait tous les moyens d'une âpre concurrence. Pas de manifestation d'amitié ou de pitié quand l'un d'entre eux faisait faillite. En 1836 encore, lors de la disparition d'un quotidien parisien ayant pour titre *La Quotidienne*, la *Gazette des Salons* s'était lamentée : "Le journal se périt ..., décrépite. Ses derniers abonnés le délaissent comme les médecins un malade qui n'a plus de chance de salut .... De quoi se meurt-il? Du désabonnement, cet inévitable choléra qui frappe sans distinction d'âge ... toutes les existences de la presse." Par contre, quand le même désastre frappa le *Journal des Dames et des Modes* en 1839, à une époque où le créneau des magazines de mode était déjà fort saturé, les concurrents restèrent muets. Aucune fanfare, pas la moindre oraison funèbre. On dut se féliciter d'apprendre la chute d'un rival au passé prestigieux. Sa banqueroute ne pouvait que soulager les publications qui parvenaient encore à subsister.

Même si bon nombre des anciens concurrents et des successeurs du magazine de La Mésangère sont trop insignifiants pour être cités en détail, plusieurs doivent être nommés pour leur longévité exceptionnelle. Pour la première période après 1839, les plus importants sont, par ordre chronologique : le *Petit Courrier des Dames* (47 ans d'existence), *Le Follet* (52 ans), *Le Bon Ton* (50 ans), *Paris Elégant* (44 ans), *La Sylphide* (46 ans) et *Le Moniteur de la Mode* (70 ans); pour les années 1860 : le *Musée des Modes Parisiennes* (53 ans) et *La Mode Illustrée* (77 ans); pour la fin du siècle : *La Mode Artistique* (37 ans), *L'Art et la Mode* (87 ans) et *La Vie Parisienne* (76 ans).[185] D'autres sont remarquables pour leur qualité, par exemple le *Journal des Gens du Monde* de Gavarni (1833/34), qui offre de très belles illustrations, ou *La Dernière Mode* (1874/75) de Stéphane Mallarmé, poète symboliste qui n'hésita pas à éditer et écrire presque tous les articles de ce magazine de mode.[186]

---

[184] Voir l'énumération des journaux de mode publiés en 1875 dans Annemarie Kleinert, « La Dernière Mode » : une tentative de Mallarmé dans la presse féminine, *lendemains*, 1980, pp. 167–178. La guerre de 1870/71 avait provoqué l'arrêt de la parution de nombreux titres. Pour une bibliographie sommaire des journaux de mode parus jusqu'en 1926, voir Annemarie Kleinert, *Die frühen Modejournale in Frankreich*, surtout pp. 308–319, et R. Gaudriault, *La Gravure de mode* ..., pp. 158–198.

[185] N'y figurent pas les journaux destinés aux gens de métier comme tailleurs ou modistes qui ont égalé ou dépassé en longévité le journal de La Mésangère, par exemple *L'Observateur et le Narcisse réunis* (42 ans) et le *Journal des Marchands Tailleurs* (73 ans).

[186] A tort, Béraldi a contesté l'intérêt artistique des publications de mode de cette époque (*Les Graveurs du XIXe siècle*, vol. VI, p. 230). Sur l'histoire du journal de Mallarmé, voir Annemarie Kleinert, l'essai cité à la note 184.

Dans une histoire des successeurs, les titres homonymes du *Journal des Dames* ... occupent une place à part. En décembre 1845, Charles Richomme fonda un *Journal des Dames* qui évoquait la tradition du magazine de l'ancien abbé. Ce titre présenta surtout des gravures dessinées par l'artiste Anaïs Toudouze, "qui ne cessera de produire régulièrement ses œuvres dans presque tous les journaux de mode de son temps".[187] Elle était la sœur d'Héloïse Leloir qui travaillait pour *Le Caprice*. Les articles de cet illustré s'adressaient à l'élite intellectuelle. Ils étaient rédigés par Fanny Richomme, féministe et ancienne éditrice du *Journal des Femmes*. Au rythme d'une livraison tous les dix jours, le périodique perdura jusqu'en janvier 1863, après avoir changé de titre en 1856 et pris le nom de *Journal des Dames et le Messager des Dames et des Demoiselles*.[188]

Un second périodique intitulé *Journal des Dames* parut en 1851 à Bruxelles comme édition jumelle du *Moniteur de la Mode* de Paris. Il changea de titre en 1854 pour devenir jusqu'en 1902 le *Journal des Dames et des Demoiselles, guide complet de tous les travaux de dames*. Pendant très longtemps, ce magazine fut la propriété de la « Société des journaux de modes réunis » dirigée par C.A. Goubaud qui éditait à Paris et à Bruxelles.

En 1876, la fondation d'un *Journal des Dames* fut envisagée par Alfred Pierre François Poulin, ancien employé comptable à l'imprimerie Paul Dupont, qui voulait engager sa femme et une certaine Mlle Jousseaumé comme rédactrices. Cet hebdomadaire "non politique" n'a probablement jamais paru. On a seulement la déclaration de Poulin auprès du bureau de la Librairie et l'accord du préfet de police vu l'intégrité du demandeur.[189]

Un homonyme du titre entier *Journal des Dames et des Modes* parut au XXe siècle, de 1912 à 1914, au moment même où l'on commençait à évoquer la série *Modes et Manières du Jour* (1798–1808) de La Mésangère sous le titre de *Modes et manières d'aujourd'hui* (1912–1920 et 1922).[190] Cet homonyme, publié au 62, rue de la Boétie, chercha à faire revivre la phase de grandeur du magazine de l'ancien abbé. Il imita non seulement son titre

[187] Née de la famille Colin, célèbre dans la gravure de l'époque, elle a exécuté des planches de 1840 à 1899. Voir R. Gaudriault, *La Gravure de mode* ..., p. 78; deux de ses planches sont reproduites dans ce dernier ouvrage.

[188] Peu après l'absorption des 600 souscripteurs de ce périodique par le *Messager des Dames et des Demoiselles*, mensuel fondé par Félix Théodore Ducessois en octobre 1854 (Arch. Nat. F^{18} 368 - 56), Richomme publie quelques pages sur l'histoire du *Journal des Dames* de 1759 et sur celle du *Journal des Dames* de La Mésangère (article cité à la p. 12).

[189] Arch. Nat. F^{18} 368 - 54, 12 juillet 1876.

[190] Les illustrations de *Modes et manières d'aujourd'hui* furent dessinées par Georges Lepape, Charles Martin, Georges Barbier, A. Marty, R. Bonfils et Siméon, les commentaires écrits par G. d'Houville. Tirés à 300 exemplaires, les cahiers de chaque année furent reliés et pourvus d'une couverture illustrée. On a 7 albums de 84 planches.

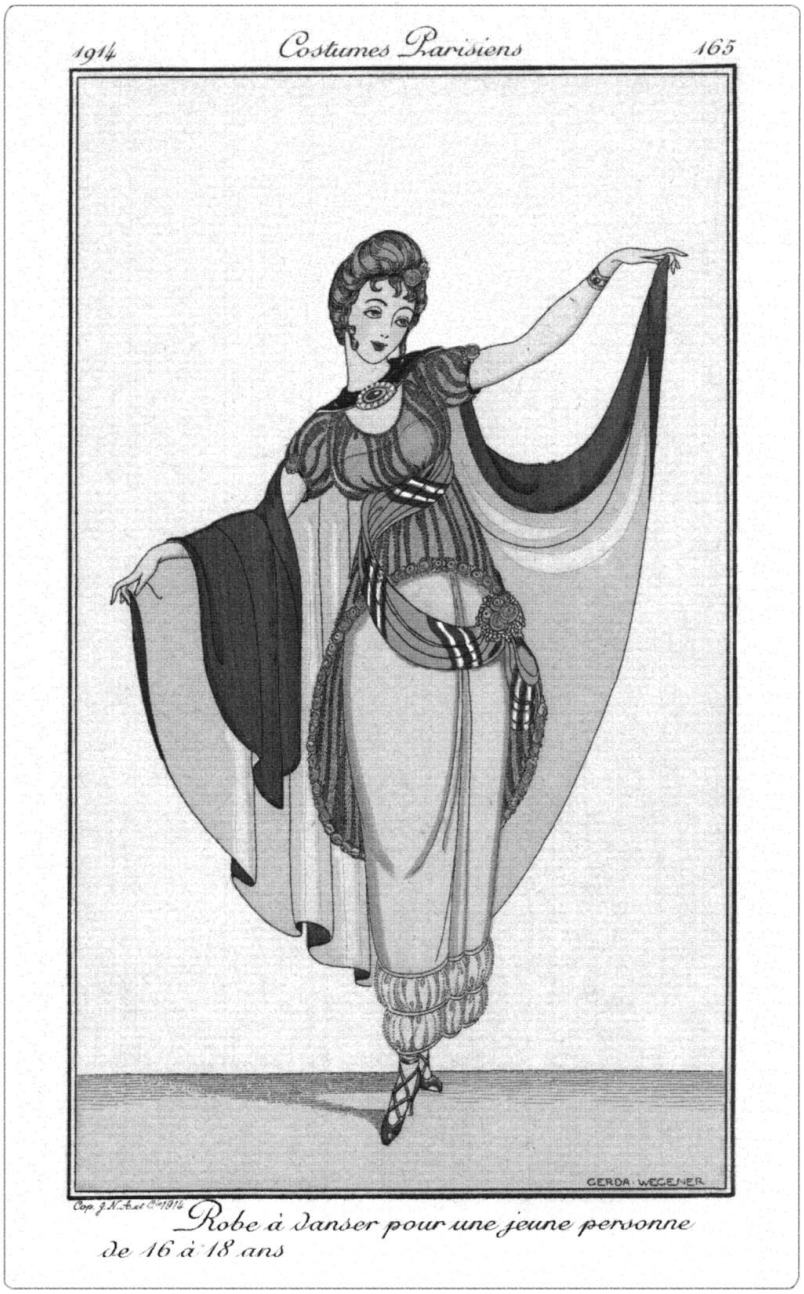


Figure 4.27 Au XXe siècle, un autre *Journal des Dames et des Modes* évoque l'ancien magazine de La Mésangère. De 1912 à 1914, il calque jusqu'au moindre détail la présentation de son homonyme du XIXe siècle. Ses planches sont de très bonne qualité et se vendent aujourd'hui à un prix tout aussi élevé que les meilleures gravures de mode du siècle précédent. Ici une planche exécutée par l'artiste danois Gerda Wegener (1885–1940).

mais aussi son petit format, sa typographie, sa mise en page et son papier vélin.[191] Presqu'exempts de publicité et de vignettes, ses huit feuillets, son tirage de mille deux cents cinquante exemplaires, son évocation variée de la société de l'époque et ses petites eaux-fortes précieuses rappelèrent sciemment la première phase de grandeur de son modèle publié un siècle plus tôt. On calqua de la reliure annuelle en maroquin fin, identique à celui de l'original, jusqu'à la légende des planches qui portent également en haut des feuilles *Costumes Parisiens* (Fig. 4.27).

Tout comme au XIXe siècle on engagea pour ce *Journal des Dames et des Modes* de grands artistes pour exécuter les illustrations, comme Paul Iribe, Georges Barbier et Gerda Wegener. Ce fut en quelque sorte la réalisation d'un vieux rêve de La Mésangère, qui avait écrit le 5 août 1818 : "Peut-être un jour, dans des siècles à venir, quelque grand écrivain sera-t-il bien aise de trouver nos gazettes." Anatole France fut l'une des personnes y engagée. Le journal fut fondé grâce à l'initiative de Tom Antongini, secrétaire et ami de Gabriele D'Annunzio et écrivain lui-aussi, qui réalisa cette réincarnation de l'illustré de La Mésangère, aidé par un certain Jacques de Nouvion, journaliste et co-directeur de la feuille. Ce dernier écrivit la préface de ce trésor pour bibliophiles : "Il renaît pour les curieux ... que ne contentent pas les journaux de modes tirés à plusieurs milliers et illustrés par la photographie ... le vieux classique des modes d'autrefois." Les deux journaux diffèrent toutefois sur un point. La version moderne fut loin d'atteindre la pérennité de son illustre prédécesseur : elle cessa de paraître au début de la Première Guerre mondiale.[192] Très recherchées par les collectionneurs, ses illustrations atteignent aujourd'hui de bons prix. Une partie d'entre elles, au nombre de 186, a été publiée en fac-similé de deux volumes par l'éditeur Ricci de Milan en 1979, avec une introduction de Cristina Nuzzi, sous le titre *Costumes Parisiens. Journal des Dames et des Modes. 1912–1914*.

Plus nombreuses que les tentatives de faire reparaître un homonyme entier furent les contrefaçons isolées de certaines gravures. En 1864, Hippolyte et Polidor Pauquet ont dessiné et gravé une suite d'estampes sur les *Modes et costumes historiques*, dont les numéros 88 à 93 furent inspirés des illustrations de La Mésangère. François Courboin a fait de même en 1898, dessinant 50

[191] A propos du un papier vélin appelé "papier de Hollande", marque de papier particulièrement appréciée, fabriquée à l'origine en Hollande et imitée en France, on apprend par Colas (n° 1567) que la plupart des exemplaires de ce journal étaient tirés sur ce papier. Une petite quantité d'exemplaires, cinq numéros, étaient tirés sur un papier appelé "ancien Japon", vingt-cinq exemplaires sur "Japon impérial". Il se peut que son homonyme du XIXe siècle ait également eu des tirages sur ces papiers.

[192] Il se présente dans les bibliothèques comme reliés en cinq volumes : 1er volume : 1er juin au 20 décembre 1912; 2e volume : 1er janvier au 20 juin 1913; 3e volume : 1er juillet au 20 déc. 1913; 4e volume : 1er janvier au 20 juin 1914; 5e volume : 1er juillet au 1er août 1914.

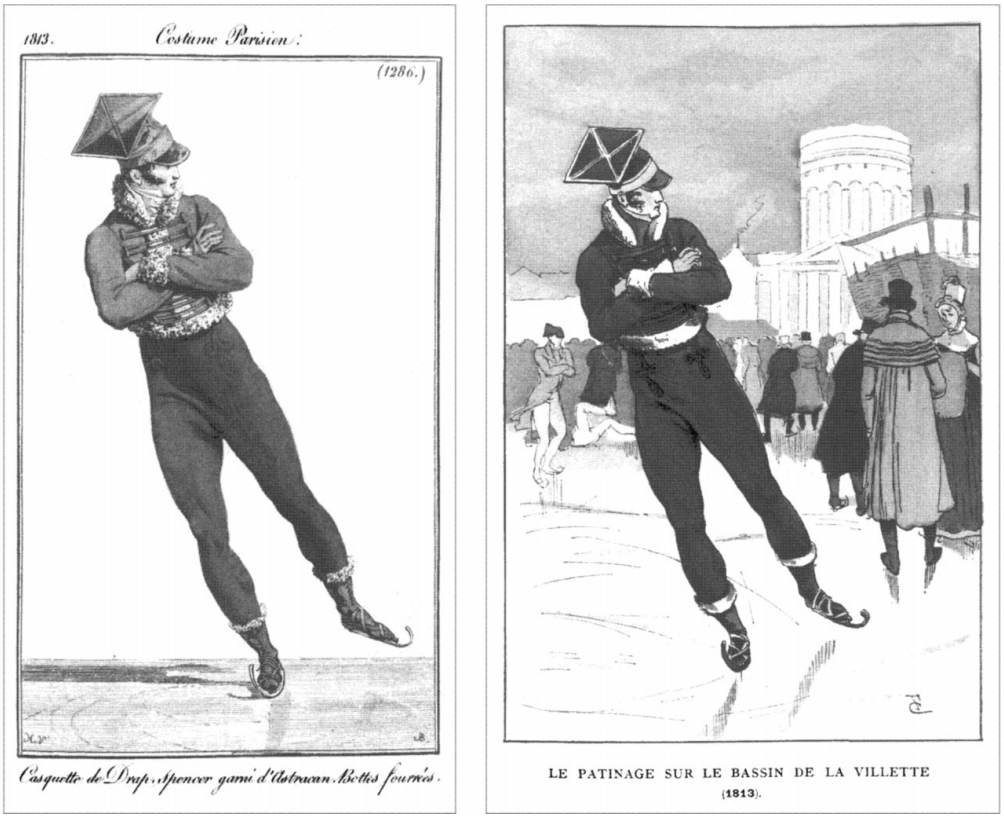


Figure 4.28 A la fin du XIXe siècle, certains dessinateurs s'inspirent des gravures du *Journal des Dames et des Modes* pour illustrer l'histoire du costume. Ici à gauche la gravure 1286 du périodique de La Mésangère, dessinée par Horace Vernet et gravée par Baquoy le 25 janvier 1813, imitée à droite par une aquarelle de François Courboin qui invente un autre arrière-plan en 1898.

aquarelles sur les modèles de l'ancien périodique (Fig. 4.28).[193] Henri Boutet s'inspira en 1902 des planches du *Journal des Dames et des Modes* dans son ouvrage sur *Les Modes féminines du XIXe siècle*, avec une préface de Jules Claretie. Ses contrefaçons sont moins proches de leurs modèles que celles de Courboin. Ce même Henri Boutet a choisi le pseudonyme de La Mésangère dans un petit ouvrage de 126 pages intitulé *Physiologie des gens de Paris*, ouvrage qui figure sous le nom de La Mésangère dans le catalogue des auteurs

[193] Ses dernières aquarelles sont publiées dans un ouvrage édité par Octave Uzanne, intitulé *Les Modes de Paris ... 1797 à 1897*. Courboin a combiné pour sa planche 1 les gravures 5 et 155 de l'ancien journal de La Mésangère. Pour les illustrations 95, 96, 382 et 1286, il a inventé un autre arrière-plan.

de la BN. En choisissant ce pseudonyme, il a profité de la renommée d'un des plus grands experts en la matière. Mais son livre ne rappelle que vaguement les publications de l'ancien abbé. Son texte est plutôt proche des nombreuses chroniques sur les Parisiens parues au XIXe siècle, et les dessins du livre rappellent plutôt les illustrations de Daumier.

Les multiples contrefaçons, aux XIXe et XXe siècles, témoignent du fait que le journal de La Mésangère est vraiment devenu un « classique » parmi les journaux de mode. On ne cessera de le copier, de s'inspirer de ses figures, de les reproduire pour illustrer certains aspects de la vie des XVIIIe et XIXe siècles, et d'y recourir pour découvrir des faits historiques ignorés. Peut-être fera-t-on renaître son souvenir au XXIe siècle, soit dans des ouvrages présentant des reproductions d'années complètes du journal, soit dans un périodique à l'image de celui de La Mésangère qui retiendra comme celui-ci ce que la civilisation française peut avoir d'admirable et d'irremplaçable.

Les travaux de La Mésangère "seront un jour plus appréciés que leur frivolité apparente ne semble le faire présumer ... (Le) *Journal des Dames et des Modes* sera consulté comme les archives les plus intéressantes et les plus pittoresques, par tous ceux qui voudront connaître les mœurs françaises".
Mongin de Montrol, *Mémoires ... sur les Antiquités*, t. 10, 1834, pp. XLIV/XLV.

Chapitre 5

Conclusion

Le *Journal des Dames et des Modes* est susceptible d'intéresser aujourd'hui des publics représentant les disciplines les plus diverses : antiquaires, bibliothécaires et archivistes; bibliophiles et iconophiles; historiens de la presse périodique, des lettres et des Beaux-Arts; experts des sujets traités par l'illustré, dont la mode, les coutumes anciennes, le commerce, la galanterie et l'émancipation des femmes; enfin tout être curieux de la civilisation française. Cette étude est destinée à servir l'ensemble de ces catégories.

Les antiquaires, bibliothécaires et archivistes y trouveront une sorte de guide leur permettant de mieux se familiariser avec les gravures, numéros et documents d'un journal qui constitue souvent un trésor bien gardé, enfoui dans les casiers les plus reculés. En cas de confrontation avec les seules gravures, dont la plupart ne portent pas le titre de l'illustré, cet ouvrage devrait les aider à les attribuer plus facilement au magazine de La Mésangère et à les distinguer des imitations faites un peu partout en Europe. Ils prendront conscience du fait que pages de texte et images formaient à l'origine un ensemble et que, faute capitale, ils ont souvent été séparés pour former des albums d'art ou pour satisfaire la demande de collectionneurs désireux de décorer vestibules, entrées, chambres d'amis ou maisons de campagne. Bref, ils seront à même de mieux appréhender ce périodique dans sa globalité.

Les bibliophiles et iconophiles qui n'ont pas encore eu cette publication de luxe en main, auront l'occasion de faire la connaissance d'un produit devenu rare qui contraste avec les journaux publiés plus tard, tirés à des centaines de milliers d'exemplaires et envahis par la publicité et la photographie. J'ai voulu faire renaître pour eux une revue qui procure le plaisir des yeux et qui séduit par son engouement pour des formes d'une beauté exceptionnelle. Ceux qui la voient pour la première fois, auront probablement tendance à feuilleter soigneusement les petites pages de vieux papier vergé ou vélin, souvent reliées

en volumes annuels ou de six mois de parution, protégées par une épaisse couverture de cuir ou de carton. Il y a comme une espèce d'odeur de lavande qui flotte autour de cette création dédiée à la mise en scène très variée de la vie quotidienne. Les autres personnes, amateurs ou spécialistes, qui collectionnent les cahiers entiers ou les gravures y trouveront la confirmation que l'objet de leur admiration a tendance à être prisé de plus en plus par le public qui se l'arrache à prix d'or. Une collection complète des délicates eaux-fortes coloriées à la main, vendue cinquante-sept mille francs en 1980, trouverait aujourd'hui preneur à dix fois ce prix, à en juger par l'accueil réservé aux pièces disponibles sur le marché. Que coûterait donc une collection complète de tous les cahiers du magazine![1]

Quant aux historiens de la presse périodique, ils pourront corriger et compléter les quelques faits établis à ce jour sur la chronologie du journal, sur La Mésangère et sur ses collaborateurs en lisant cette étude. Deux sources surtout sont responsables des distorsions et erreurs. La première est un article publié en 1830, dans *La Mode*, par un journaliste (probablement Jules Janin) qui a lancé plusieurs diffamations, notamment la thèse selon laquelle le journal serait désuet et sans vie, et son éditeur un homme du dix-huitième siècle qui ne connaîtrait rien à la mode (voir pp. 163–164). La deuxième source d'erreur est l'esquisse historique du journal dans l'ouvrage d'Evelyne Sullerot sur la presse féminine. Sullerot énumère non seulement certains détails inexacts,[2]

[1] Les marchands et promoteurs de l'art ont redécouvert leur intérêt pour la gravure de mode comme valeur potentielle (voir M. Mewshaw, Art Notebook : Fashion Illustration, a Rising Market for Stylish Works an Paper, *Architectural Digest*, octobre 1994). Les gravures sont précieuses rien que par le fait qu'elles ont ornées un des premiers périodiques illustrés. "Bien des gens s'imaginent que les premières gravures à l'eau-forte ... sont postérieures à 1830; ce n'est pas tout à fait exact," rappelle François Courboin. "Les survivants du XVIIIe siècle ont fait de l'eau-forte après 1800 ... Le *Journal des dames* de La Mésangère, fondé en 1797, a paru pendant six années encore après la fondation de l'*Artiste*." (*Histoire illustrée de la gravure en France*, Paris 1926, 3e partie, p. XIII. Voir aussi Jean Watelet, La Presse illustrée, *Histoire de l'édition française*, Paris 1985, t. 3, pp. 328–341). Par rapport aux planches du premier journal de mode, publié de 1785 à 1793, les illustrations du *Journal des Dames* sont en grande partie plus élégantes et légères. Si quelques illustrations sont jaunies au cours des années ou marquées de taches brunes, c'est l'effet du temps. Les taches brunes se trouvent souvent aux endroits coloriés jadis de couleur blanche. Délicatement traités à l'acide, elles disparaissent.

[2] E. Sullerot écrit pp. 87–114 que La Mésangère est né à Baugé (alors qu'il est né à Pontigné), qu'il a publié son *Voyageur à Paris* en 1797 (l'ouvrage fut publié en 1790), qu'il dessinait lui-même les planches du magazine (il ne donnait que des conseils pour leur exécution et rédigeait les légendes), qu'il écrivait seul tous les articles du journal (il disposait d'un grand nombre de collaborateurs) et qu'il était propriétaire de son appartement boulevard Montmartre n° 1 (il y était locataire seulement). Elle n'est pas non plus tout à fait correcte en disant que l'illustré subit une rude concurrence dès 1815 (la concurrence se créa après 1818), que Lanté dessinait pour le journal après 1820 seulement (il travaillait pour La Mésangère dès 1814), que la plupart des gravures étaient du burin de Baquoy (une

mais son analyse de l'ensemble est fausse : l'illustré ne peut pas être taxé a priori de conservatisme, ni La Mésangère de misogynie. Ayant appuyé son étude surtout sur les années napoléoniennes, elle est responsable de l'image injuste qui se perpétue (voir aussi pp. 214–224). Les historiographes du féminisme ont depuis lors dédaigné le magazine, l'accusant de vide intellectuel et disant que le lectorat est issu des classes privilégiées seulement, alors qu'il développa un programme très riche et très ambitieux. Ils répètent à tort qu'il favorisait l'irresponsabilité de la lectrice et véhiculait une image de la femme soumise, alors qu'il a fait bien plus pour la cause du féminisme que maintes autres publications de son époque.[3]

Les additions et corrections sont importantes, surtout pour l'histoire littéraire. On dégage ici des faits nouveaux au sujet de Balzac, dont notre thèse d'une collaboration anonyme avec La Mésangère, au début de sa carrière, – un défi pour tout balzacien. La même démarche biographique pourrait s'appliquer à grand nombre d'auteurs plus ou moins liés à ce journal, notamment pour connaître l'opinion de l'époque sur leurs ouvrages. Nous avons fait quelques esquisses sur Mme de Staël, Jules Janin et Stendhal (pp. 104, 162 et 257). Il faudrait en étudier d'autres comme Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, George Sand, Eugène Sue, ainsi que beaucoup d'écrivains moins appréciés aujourd'hui comme le vicomte d'Arlincourt, Paul de Kock, Elisa de Mercœur ou Mme Clément-Hémery. A ne pas oublier les célébrités étrangères

partie seulement), que le journal consacra un long article à Sellèque en 1818 (il ne le mentionne en une ligne en passant) et que l'éditorial était souvent écrit sous forme épistolaire (rarement seulement). Ce n'est pas en mars mais en juillet 1831 que Dufougerais acheta le journal. L'illustré ne publie pas deux mais trois planches supplémentaires en 1838. Le changement de titre ne date pas de 1838 mais d'octobre 1837. Cinquante-quatre et non quatre-vingt-dix pour cent des abonnements provenaient des départements. En plus, le plan des lieux d'abonnement tracé par Sullerot p. 100 ne permet pas de vérifier certaines indications, dont celles des abonnements provenant de Tonneins, Bourg et Alençon. Enfin, il faut se méfier de son affirmation (pp. 76, 77 et 94) que parmi les femmes engagées par La Mésangère figurait Caroline Wuïet (1766?-1834). Elle cite comme source Emile Souvestre (un feuilleton dans le *Siècle* des 9 au 15 avril 1841 et son étude intitulée *Drames parisiens*). En vérité, aucune mention n'est faite, dans ces publications, d'une collaboration au *Journal des Dames*. Souvestre mentionne seulement son "travail dans les journaux ... à diverses reprises". Les dictionnaires (F. Briquet, p. 346, Quérard, t. X, pp. 538/539, la *Biographie universelle*, t. 45, p. 110, le *Dictionnaire du XIXe siècle*, t. XV, p. 1382 et Tourneux, t. 3, p. 931) ne tiennent pas non plus compte de cet engagement (sur Mme Wuïet, voir aussi J. Pouget-Brunereau, pp. 91–102).

[3] Parmi les publications qui s'appuient sur Sullerot compte celle de R. Chollet. Chollet prétend pp. 223–231 que le journal avait peur du présent, gommait la vie politique de ses pages et reléguait les femmes dans un univers clos et restreint, alors que le périodique parlait souvent des événements de la haute politique et qu'il contribuait autant qu'il le pouvait à libérer la femme du foyer domestique. Pour un compte rendu de l'ouvrage de Chollet, voir Annemarie Kleinert, dans *Germanisch-Romanische Monatszeitschrift*, 1986, II, pp. 244–247.

comme Goethe, Schiller, Walter Scott et lord Byron, dont les ouvrages sont commentés ou cités et des détails biographiques présentés à diverses occasions. On devra également faire une étude plus détaillée se rapportant aux femmes collaboratrices et leur part exacte des apports à l'illustré, par exemple en précisant les dates des comptes rendus et extraits des œuvres de Madame de Genlis ou de Mme Desbordes-Valmore dans le périodique, puis de leurs articles journalistiques inédites. Puisque le magazine est riche en textes sur les mouvements littéraires du classicisme et du romantisme, il faurait préciser aussi leurs manifestations dans l'illustré, très marginalement traitées dans cet ouvrage. Rien qu'en analysant le vocabulaire de quelques essais littéraires on pourrait deviner quelle est la contribution du journal à la promotion de la nouvelle école littéraire du romantisme.[4]

Il en est de même pour l'histoire de la musique, de la danse ou de l'art. Nous espérons que des chercheurs se trouveront prêts à disséquer les articles sur les musiciens, compositeurs, danseurs, chorégraphes et artistes et leurs œuvres. Le domaine négligé des planches de mode surtout devra recueillir plus d'attention pour rechercher des détails inconnus sur certains dessinateurs ou graveurs, comme nous l'avons fait pour Gavarni. Les grands maîtres dessinateurs et graveurs du périodique sont insuffisamment connus et les artistes de seconde ligne à peu près ignorés. De nombreuses gravures du journal n'étant pas signées, une analyse de style sera nécessaire pour attribuer quelques noms aux planches anonymes.[5] Par exemple, on pourrait se demander si Dominique Ingres (1780–1867) n'a pas dessiné quelques planches du journal lorsqu'il passait ses années d'apprentissage à l'école de David avant de partir en 1806 pour Rome.[6] Il serait aussi intéressant de savoir comment les talents les plus affirmés ont réussi à combiner le besoin de décrire ou de peindre le costume moderne réel et celui de créer une œuvre d'art idéalisée, car on a longtemps été persuadé que c'était impossible.[7]

Les experts d'un sujet particulier traité par le journal, par exemple l'histoire des femmes ou l'histoire du folklore, peuvent tirer de cette étude des indications qu'il conviendra d'approfondir par une analyse quantitative de tous les articles du magazine. On pourrait envisager une recherche de ce type menée en équipe et par des moyens informatiques. Elle permettra d'éviter des jugements sommaires, ce qu'a déjà souligné le sociologue René König en

[4] L'un des articles du journal sur le romantisme est reproduit p. 407.

[5] Les six cents aquarelles classées par ordre de dessinateur par La Mésangère, qui a omis de mentionner les noms, pourront être utiles pour cette analyse (Bibliothèque Municipale de Rouen, Fonds Leber 6149).

[6] Sur ce peintre, voir Aileen Ribeiro, *Ingres in Fashion. Representations of Dress and Appearance in Ingres's Images of Women*, New Haven, Londres 1999.

[7] Sur la proscription du costume moderne dans une œuvre d'art d'un beau style, voir F. Benoit, *L'Art français sous la Révolution et l'Empire*, Genève : Slatkine 1975, pp. 41–43.

1985.[8] Il serait raisonnable de commencer par la publication d'un index des sujets abordés par le journal pour aboutir à des évaluations statistiques.[9]

Il serait également utile de publier en fac-similé, comme on l'a fait pour la partie illustrée de 1835, un ou plusieurs volumes présentant un choix de textes et de gravures du journal. Pour l'instant, le périodique ne peut être consulté qu'auprès d'une soixantaine de bibliothèques dans le monde entier, et les collections y sont rarement complètes. Cette entreprise sera nécessaire à tous ceux qui envisagent de puiser dans la mine de renseignements que représente le *Journal des Dames et des Modes*.[10]

Une fois ces travaux accomplis, on pourra répondre à quantité de questions plus approfondies. Dans le contexte de l'histoire de l'habillement, par exemple, il serait alors possible de publier plusieurs ouvrages : un dictionnaire du langage vestimentaire utilisé par le journal; un répertoire des maisons de mode mentionnées; une évaluation des différences de mode chez La Mésangère et les feuilles concurrentes; une étude sur les transformations du vêtement dans les contrefaçons du magazine en France et à l'étranger; la suite de l'inventaire de Vicaire sur les planches et modèles; enfin une analyse sur le port véritable des costumes présentés et des consignes de l'ancien abbé.[11]

Ce dernier problème, à savoir si oui ou non les modèles présentés correspondaient à la réalité quotidienne, devra tenir compte d'autres sources iconographiques et littéraires de l'époque. Il est révélateur de rapprocher les tableaux peints, par exemple, des planches de l'illustré présentant les mêmes modèles. Sans doute, la valeur du journal en tant qu'artefact de l'histoire des mœurs résulte du souci de La Mésangère d'être un fidèle témoin de la vie de tous les endroits qui perpétuaient le goût du jour. Il n'inventait que rarement, ses dessinateurs copiaient surtout ce qui existait déjà.[12] A preuve les décla-

[8] König a alors jugé comme très utile un dépouillement quantitatif de tous les journaux de mode anciens (Mode und Manieren, *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie*, cahier 2, 1985, p. 357).

[9] Pour un autre périodique féminin, le *Journal des Luxus und der Moden* (1786-1827) de Weimar, un index a été établi sous la direction de Doris Kuhles.

[10] D'autres journaux de mode ont déjà paru en fac-similé. Pour une analyse de ces ouvrages publiés avant 1983, voir Annemarie Kleinert, Alte Modejournale - neu entdeckt. Faksimile-Ausgaben erschliessen Material zur Geschichte der Alltagsästhetik, *Publizistik*, c. 3, 1983, pp. 472–478.

[11] Jules Janin a demandé en 1853 : "qui pourrait compter, énumérer, auner, supputer, calculer les lambeaux, les lez, les recherches, les étoffes, les révolutions, les contre-révolutions, les émeutes, les crimes, les parricides, les excès, les indécences, les chastetés contenus dans le journal de M. de La Mésangère!" (*Histoire de la littérature dramatique*, p. 56).

[12] J. Claretie a raison de présenter La Mésangère non comme une tête qui invente mais comme l'un des meilleurs historiens de son époque, qui rend compte de toutes les nouveautés parisiennes (préface de l'ouvrage d'Henri Boutet, *Les modes féminines du XIXe siècle*, Paris 1902, p. 13).

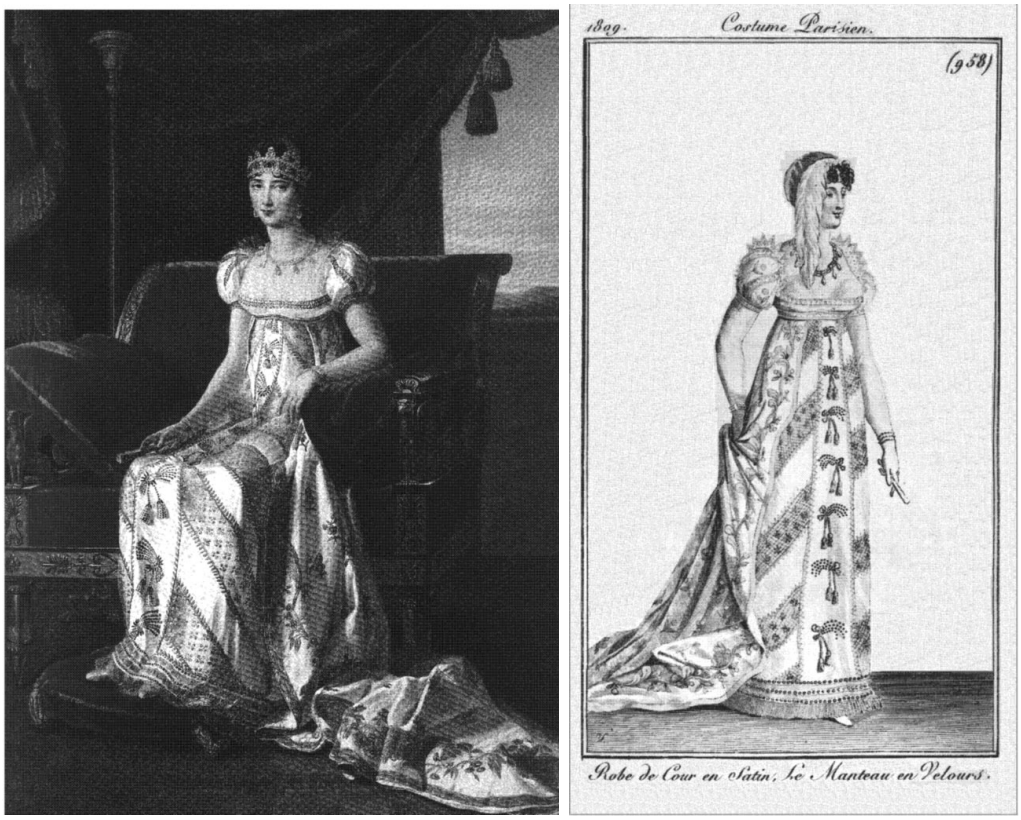


Figure 5.1 Les modes présentées par le *Journal des Dames et des Modes* ont rarement été inventées. On copiait surtout ce qui existait déjà. A preuve la robe et le manteau de Pauline Borghèse, sœur de Napoléon, dans un portrait exécuté par Mme Benoist (1768–1826) en 1808. Le même modèle figure le 28 février 1809 à la gravure 958 du journal, dessinée par Carle Vernet. Il est reproduit encore dans une autre robe très similaire, par la gravure 1055 du 25 avril 1810.

rations des 3 et 13 février 1799 ainsi que du 4 avril 1799, où il répond à des reproches qu'on lui avait faits d'exagérer ses modèles au point de présenter des caricatures. Il proteste vivement disant que ses illustrations sont "des copies très fidèles" des vêtements portés à Paris et que ses dessinateurs se sont inspirés de la bonne société. Quelques portraits de personnes comme Mme Tallien (1773–1835), dessinée par David en juillet 1797, ou Pauline Borghèse (1780–1825), la sœur de Napoléon, dessinée par Marie-Guilhemine Benoist, élève de David, témoignent en effet de l'authenticité des costumes de La Mésangère (Fig. 5.1).[13]

[13] Pour ces ressemblances, voir F. Tétart-Vittu du Musée de la Mode et du Costume dans le catalogue *Le Dessin sous toutes les coutures*, 1995, p. 105.

Le 3 octobre 1797, l'éditeur avait même sacrifié, selon ses propres dires du 14 janvier 1799, les considérations esthétiques pour mieux faire ressortir les ornements d'un mantelet de gaze. Pour attirer l'attention sur le souci de véracité, les légendes des illustrations portent souvent des précisions toponymiques telles que Tuileries ou Frascati ou Tivoli (voir 75 et pp. 77–79). En août 1803, l'éditeur déclare : "comme historien de la mode, nous nous empressons de faire connaître à nos abonnés les lois les plus essentielles qui caractérisent l'époque de son règne actuel". De là le pédantisme dans la description vestimentaire. Un journaliste du *Mercure de France* atteste le 30 juin 1810 que les dessins d'Horace Vernet pour le *Journal des Dames* "sont remarquables par l'extrême fidélité du costume, par la grâce et la variété des détails." Nous avons vu que les lecteurs lointains des départements ou de l'étranger, sans accès immédiat aux créations parisiennes, avaient une confiance aveugle en La Mésangère et qu'ils confirmaient dans leur courrier avoir suivi au pied de la lettre ses consignes. Balzac observe le même phénomène dans un article de *La Mode* en 1830 : que les dandys de province en 1830 étaient des répliques exactes des figurines publiées par La Mésangère.

L'équipe prenant la relève après la mort de l'éditeur a poursuivi consciemment sa mission de documentaliste. Elle déclare le 1er novembre 1834 que sa publication sera "une encyclopédie de la mode qui décrit les modes véritables, les modes que l'on peut exécuter, et non je ne sais quelles modes idéales, fantastiques qui n'existent que sous le crayon de l'artiste et se refusent aux ciseaux de l'ouvrier." Œuvrant ainsi pour la postérité, la rédaction affirme encore le 20 janvier 1835 que le journal doit servir "de mémoire du temps à nos arrières petits-enfants". Le 10 juillet 1838, elle justifie une dernière fois sa démarche minutieuse par le désir d'éviter aux futures générations beaucoup "de peine" à retrouver des renseignements sur le passé. Le journal est en effet de 1797 à 1839 la seule chronique de mode qui paraisse de façon ininterrompue et qui rende compte au jour le jour des créations parisiennes. Comme nulle part ailleurs, les futilités du monde y ont été immortalisées.

Cependant, n'oublions pas que tout journal de mode n'est jamais *exclusivement* un document sur des faits historiques. Il révèle en même temps les illusions jamais réalisées et les rêves cachés dans l'intimité de la vie privée d'un nombre considérable de lecteurs. C'est ainsi qu'il agit comme un miroir grossissant de l'esthétique d'une époque, créé pour ouvrir une fenêtre sur un monde sain, positif, serein ou même extravagant de l'existence. Mieux que tout autre périodique, celui de La Mésangère a su accomplir cette fonction en composant des recettes de bonheur et de perfection et en exprimant les vœux secrets de ses lecteurs. Ces vœux seraient révolus pour toujours si ce classique parmi les journaux de mode ne les avait éternisés.

Chapitre 6

Quelques gravures du journal reproduites en couleur

Figure 6.1 Pour nombre de lecteurs vivant loin de Paris, le *Journal des Dames et des Modes* enseignait la façon de vivre à la manière parisienne, « en vogue » dans les cercles élégants partout en Europe. En général, les illustrations présentent des situations de loisir. Le modèle de la planche du 14 juillet 1803 n'étant pas oisif, l'éditeur tient à expliquer que "la quenouille est une licence du dessinateur" (voir aussi pp. 120–121).

Figure 6.2 Tout comme la Révolution de 1789, celle de 1830 a laissé ses traces dans la mode. La planche 2860 du *Journal des Dames et des Modes*, publiée le 10 février 1831, en est un exemple. Les fleurs bleues et rouges sur un fond de blanc rappellent le drapeau tricolore, signe de liberté pour les esprits progressistes. Les fleurs de la coiffure et le manteau complètent l'ensemble (voir aussi p. 177 et Fig. 6.4).

Figure 6.3 Selon les années, entre 2 et 5 pour cent des 3 624 gravures du journal présentent des modes pour enfants. Ici la pl. 3322 du 25 novembre 1835 exécutée par Lanté/Nargeot.

Figure 6.4 Environ 10 pour cent des gravures du journal présentent des chapeaux. A gauche une planche de février 1807, tirée de l'édition de Francfort du périodique qui, au contraire de l'édition parisienne, chiffrait ses illustrations chaque année de 1 à 52, et qui ne mettait souvent pas de légendes pour décrire les modes. La planche imite la gravure parisienne n° 777 du 5 janvier 1807. A droite un autre exemple pour la mode aux couleurs nationales, en vogue après la Révolution de 1830. Ici la gravure 2819 du 31 août 1830.

Figure 6.5 Au début de sa carrière, Honoré de Balzac a très probablement écrit des articles pour le *Journal des Dames et des Modes*. Ce fut en pleine époque du régime de Louis XVIII, de 1819 à 1822, marquée par des manières à l'ancienne et une mode rigide. La mère, les deux sœurs et la grand-mère de Balzac, qui s'inspiraient du journal de La Mésangère, pourraient avoir porté les toilettes que voici, présentées par l'édition parisienne du magazine entre les 5 et 31 août 1819 comme numéros 1834, 1836 et 1840, et par l'édition de Francfort en septembre 1819 comme numéro 35 et 38. La mère surtout, née dans une famille dont les racines étaient dans le commerce de la mode, avait une prédilection pour les vêtements élégants. Elle accordait de l'importance à ce que sa famille s'habille et se comporte selon le goût du jour, ce dont le futur auteur de la *Comédie humaine* souffrait souvent. Par ailleurs, les *Œuvres complètes* de Balzac sont illustrées de plusieurs gravures du périodique dont celle montrant la jeune femme tenant en main une couronne de fleurs (voir aussi Fig. 4.12).

Figure 6.6 Publicité parue comme supplément dans le *Journal des Dames et des Modes* du 5 septembre 1838. Il s'agit d'une des premières réclames en couleur (voir aussi p. 278 et Fig. 4.23).

Figure 6.7 A l'époque, l'éducation des jeunes filles comprenait, entre autres, l'apprentissage de la peinture. Un grand nombre de planches du *Journal des Dames et des Modes* présente des modèles exécutant cet art. L'artiste de cette gravure du 15 brumaire an 11 (= 6 novembre 1802) est debout, devant un tableau de grand format. D'autres gravures montrent des femmes assises en train de tracer des esquisses dans un bloc à dessin (voir Fig. 3.17 et 4.9).

Figure 6.8 A part son journal, La Mésangère a publié plus de 1 600 gravures en séries au bureau du magazine. Parmi d'autres il créa en 1802 la série *Meubles et Objets de Goût* (ici la planche 114 du 20 décembre 1803). Dès lors, les gravures du magazine ne présentent plus que rarement les objets de décoration en arrière plan. Voir aussi les Fig. 2.12 et C.2.

Figure 6.9 Les planches de la série extrêmement rare ayant pour titre *Travestissemens* (sic), exécutées pour La Mésangère par Gavarni en 1827, comptent parmi les premiers dessins à succès de l'artiste (voir aussi Fig. 3.23). Il devint l'un des grands illustrateurs du XIXe siècle. Gavarni a aussi dessiné une planche du 25 septembre 1832 (Fig. 3.25). Pour d'autres costumes pour le carnaval, présentés en 1833 et 1835, voir Fig. 3.24 et 4.1.

Figure 6.10 Selon les années, entre 9 et 10 pour cent des gravures du *Journal des Dames et des Modes* présentent des modes pour hommes. Ici la planche numéro 3349 exécutée par Lanté et Nargeot le 5 mars 1836, montrant un costume militaire et une livrée. Sous la monarchie constitutionnelle de Louis-Philippe, deux autres uniformes se trouvent dans le cahier du 15 octobre 1836 (Officier d'Etat Major : le chiffre 3408) et dans celui du 5 avril 1838 (Costume d'un "Chasseur" : le chiffre 3549; voir Fig. E.2).

Annexe A

Répertoire des transformations subies par le journal

A.1 Titres et sous-titres

- JOURNAL DES DAMES (du 23 juin au 18 août 1797 le *Journal des Modes et Nouveautés* y est joint en supplément tous les quinze jours)	20 mars 1797	–	18 août 1797
- JOURNAL DES DAMES ET DES MODES	20 août 1797	–	10 oct. 1837
- JOURNAL DES DAMES ET DES MODES, Gazette des Salons, Fondé par M. La Mésangère	15 oct. 1837	–	31 déc. 1837
- Gazette des Salons. JOURNAL DES DAMES ET DES MODES. Fondé par M. de La Mésangère	5 jan. 1838	–	30 juin 1838
- GAZETTE DES SALONS. JOURNAL DES DAMES ET DES MODES. Fondé en 1797 par M. de La Mésangère	5 juil. 1838	–	19 jan. 1839

Voir aussi p. 270 et Fig. 4.21.

A.2 Périodicité

- Le 1er cahier promet : deux fois par semaine	20 mars 1797		
- A partir du 2e cahier, l'en-tête promet : tous les huit jours	1er avril 1797	–	7 juillet 1797
- On promet : trois fois par semaine	9 juillet 1797	–	8 oct. 1797
- On promet : deux fois par semaine	13 oct. 1797	–	16 oct. 1797
- On promet : une fois par semaine	27 oct. 1797	–	18 mars 1798
- On promet : tous les six jours	25 mars 1798	–	23 juin 1798
- On indique : tous les cinq jours	28 juin 1798	–	31 oct. 1838
- On indique : tous les samedis	10 nov. 1838	–	19 jan. 1839

Pour les dates réelles dans les premières années de parution, voir pp. 319 à 321.

A.3 Format des pages et, entre parenthèses, du texte imprimé

- 113 à 125 mm x 190 à 210 mm (78 à 95 mm x 149 à 180 mm)	20 mars 1797	–	31 déc. 1829
- 140 mm x 205 mm (95 mm x 169 mm)	5 jan. 1830	–	30 juin 1832
- 140 mm x 215 mm (90 à 95 mm x 160 à 170 mm)	5 juil. 1832	–	31 déc. 1834
- 150 mm x 235 mm (105 mm x 180 à 195 mm)	5 jan. 1835	–	30 juin 1837
- 150 mm x 240 mm (121 mm x 201 mm)	5 juil. 1837	–	31 déc. 1837
- 160 mm x 245 mm (107 à 110 mm x 195 à 197)	12 jan. 1838	–	19 jan. 1839

A.4 Prix de l'abonnement en France

- Le premier cahier indique : 4 livres 10 sous pour trois mois, y compris une gravure par quinzaine.	20 mars 1797		
- 10 livres par an ou 3 livres pour trois mois.	1er avril 1797	–	26 mai 1797
- 4 livres 10 sous pour trois mois.	3 juin 1797	–	3 sep. 1797
- 24 livres par an.	12 sep. 1797	–	27 oct. 1797
- 28 livres 40 sous par an.	4 nov. 1797	–	11 mars 1798
- 36 francs par an.	18 mars 1798	–	19 jan. 1839

Pour l'étranger : 50 centimes par trimestre en plus.

A.5 Adresses du siège du journal comme indiquées en fin des cahiers

- rue des Francs-Bourgeois, place Saint-Michel n°. 128	20 mars 1797	–	18 août 1797
- rue Hyacinthe n° 675, place Saint-Michel	20 août 1797	–	16 oct. 1797
- rue des Francs Bourgeois n° 128	27 oct. 1797	–	29 jan. 1799
- rue de Louvois, au coin de la rue Helvétius n° 5, près de l'Opéra	3 fév. 1799	–	8 juil.1799
- rue Montmartre n° 132, près celle du Mail, vis-à-vis le café de la Victoire	13 juil.1799	–	30 avr. 1805
- rue Montmartre n° 141, près le boulevard, à côté du café (chiffré n° 183 en août 1805)	5 mai 1805	–	25 sep. 1818
- boulevard Montmartre n° 1, au coin de la rue Montmartre	30 sep. 1818	–	31 déc. 1831
- place de la Bourse n° 9, près la rue Feydeau	5 jan. 1832	–	30 avr. 1833
- rue du Helder n° 25, Chaussée d'Antin	5 mai 1833	–	20 oct. 1836
- rue du Helder n° 14	25 oct. 1836	–	19 jan. 1839

A.6 Nombre de pages des cahiers du journal

- 8 p. de texte par cahier, plus 4 gravures pour l'ensemble des trois premiers mois.	20 mars 1797 –	17 juin 1797
- 8 p. de texte, plus tous les quinze jours, du *Journal des Modes et Nouveautés*, les 8 pages de texte et la gravure.	23 juin 1797 –	18 août 1797
- 8 p. de texte par cahier, plus 3 gravures en tout pour cette période.	20 août 1797 –	16 oct. 1797
- 16 p. de texte, plus 1 gravure au moins tous les quinze jours.	27 oct. 1797 –	18 mars 1798
- 16 p. de texte par cahier (illustrées parfois de notes de musique), plus 1 gravure par cahier, plus un nombre considérable de gravures supplémentaires.	25 mars 1798 –	22 août 1799
- 8 p. de texte, plus 1 gravure par cahier; le 15 de chaque mois : 2 gravures.	27 août 1799 –	31 mars 1826
- 8 p. de texte, plus 1 gravure par cahier; le 15 et le 30 de chaque mois : 2 gravures.	5 avr. 1826 –	31 déc. 1837
- 16 p. de texte, plus 1 gravure par cahier; le 15 et le 30 de chaque mois : 2 gravures; le 30 de chaque mois : un patron de couture.	5 jan. 1838 –	31 oct. 1838
- 16 p. de texte, plus 2 gravures par cahier.	10 nov. 1838 –	19 jan. 1839

A.7 Présentation des gravures

De 1797 à mars 1832, les gravures sont encadrées d'un trait double d'environ 10 cm x 16 cm. Les planches indiquent en haut de la marge supérieure à gauche l'année, généralement marquée d'un point et au milieu *Costume Parisien.* ou *Costumes Parisiens.* (en cas de plusieurs modèles). En haut à droite, d'abord au-dessous, puis au-dessus de la marge supérieure, se trouve, jusqu'en 1831 entre parenthèses, le numéro du dessin, souvent marqué d'un point (les premières planches sont une exception car là l'année est placée à droite en haut du trait supérieur et le chiffre à gauche en bas de ce trait). A l'intérieur de la marge en bas à gauche est fréquemment noté le nom du dessinateur, en bas à droite, le nom du graveur. En bas de la marge inférieure, la description des détails de la mode présentée comprend une à quatre lignes. A partir de 1825, on commence à y mentionner le nom des inventeurs du modèle. A partir de 1832, le titre du journal et l'adresse de son siège sont indiqués au-dessous de l'image, qui n'est plus encadrée à partir d'avril 1832. A partir de juillet 1836, l'indication *Costumes Parisiens* est mentionnée en bas de l'illustration, avant le titre du journal. L'année de parution et le numéro de la gravure sont alors transférés en bas du dessin. Du 5 février 1832 au 31 décembre 1836, puis encore du 5 novembre 1838 au 19 janvier 1839 les gravures présentent non seulement l'année mais le jour et le mois de parution. Entre le 5 juillet et le 31 décembre 1837, les pages de texte, ainsi que les gravures sont bordées de deux légers traits noirs (les gravures l'étaient aussi jusqu'en 1832). Avant et après, ni les gravures ni les pages de texte ne sont encadrées.

A.8 Tableau de production annuelle des cahiers parus, des pages de texte, du nombre des planches, du numérotage des gravures et des illustrations signées

Explication des astérisques :
∗ Les gravures supplémentaires (marquées d'un s.) sont parfois chiffrées et se rangent donc dans la numérotation consécutive des gravures : mais plus souvent elles ne sont pas chiffrées et non-incluses dans cette numérotation.
∗∗ Les vignettes de frontispices (marquées v.) ne sont pas incluses dans le nombre total des illustrations.

Abréviations pour les noms des dessinateurs et graveurs :
B^y ou Baq. ou B = Baquoy; V^t ou CV = Carle Vernet; D^y ou D^i ou D = Deny; G = Gâtine; HV = Horace Vernet; AD. ou A.D. ou A.Dx. ou Aug.Delvaux = Delvaux; A. = Allais; L.P. = inconnu.

Explication de quelques chiffres :
Les chiffres de la rubrique Planches signées sont approximatifs parce que quelques illustrations portent des signatures peu lisibles et parce qu'aucune bibliothèque ne conserve l'ensemble des gravures du journal. La numérotation des premières planches est confuse. A l'origine, on numérota les planches des années 1797 et 1798 en commençant chaque année par le chiffre 1 et on ne donnait pas de chiffres aux planches supplémentaires. Après avoir fait retirer, en juin 1798, les 44 premières planches qu'on avait renumérotées de façon continue, on donna aux planches de toutes les années qui suivaient (y compris à quelques planches supplémentaires des premières années) une numérotation continue. Les autres retirages respectaient ces nouveaux chiffres. La plupart des planches supplémentaires des dernières années n'ont pas de numéro.

ANNEE	CAHIERS	PAGES DE TEXTE	PLAN-CHES	N° DES PLANCHES *	PLANCHES SIGNEES **	SIGNATURE A GAUCHE	SIGNATURE A DROITE
1797	65	616	16	1 à 16			
1798 (ans 6 et 7)	64	1024	66	17 à 82 (plus 4 s.)			
1799 (ans 7 et 8)	68	880	81	83 à 183 (plus 20 s.)	5 (n° 86, 91,106^{bis}, 110bis, 182)		B^y ou Baq.
1800 (ans 8 et 9)	73	584	91	184 à 274	1(n° 184)	B^y	
1801 (ans 9 et 10)	72	576	79	275 à 353			
1802 (ans 10 et 11)	72	576	85	354 à 438	1(n° 429) 1(n° 430)	B^y	 B^y
1803 (ans 11 et 12)	71	568	83	439 à 521	20 5 4	V^t B^y	B^y B^y
1804 (ans 12 et 13)	73	584	86	522 à 607	7 1 2 2	V^t V^t B^y	B^y B^y
1805 (ans 13 et 14)	72	576	85	608 à 691	8 1	V^t B^y	B^y

ANNEE	CAHIERS	PAGES DE TEXTE	PLAN-CHES	N° DES PLANCHES *	PLANCHES SIGNEES **	SIGNATURE A GAUCHE	SIGNATURE A DROITE
1806	72	576	85	692 à 776	6 1 1	V^t V^t D^y	B^y B^y
1807	72	576	84	777 à 860	8 5	V^t D^y	B^y B^y
1808	72	576	84	861 à 944	8 4 1 1	V^t D^y D D^i	B^y B^y B B^y
1809	72	576	84	945 à 1028	9 5 1 1	D^y V^t D	B^y B^y B^y G
1810	72	576	84	1029 à 1112	8 6 4 1	D^y V^t D Palette	B^y B ou B^y B ou B^y
1811	72	576	84	1113 à 1196	4 1 1 2 3	V^t CV D D^y Palette	B^y B^y B B^y
1812	72	576	84	1197 à 1280	5	Dy	B^y
1813	72	576	84	1281 à 1364	43	HV	B
1814	72	576	84	1365 à 1448	63	HV	B
1815	72	576	84	1449 à 1532	66	HV	B
1816	72	576	84	1533 à 1616	65	HV	B
1817	72	576	84	1617 à 1700	34	HV	B
1818	72	576	84	1701 à 1784	3		B
1819	72	576	84	1785 à 1868			
1820	72	576	84	1869 à 1952			
1821	72	576	84	1953 à 2036			
1822	72	576	84	2037 à 2120			
1823	72	576	84	2121 à 2204			
1824	72	576	84	2205 à 2288	7	AD.	
1825	72	576	85	2289 à 2373			
1826	72	576	94	2374 à 2467			
1827	72	576	96	2468 à 2563	1		B^y(n° 2480)
1828	72	576	96	2564 à 2659			
1829	72	576	96	2660 à 2755			
1830	72	576	96	2756 à 2851			
1831	72	576	97	2852 à 2948	22 15 3	Lanté Lanté Gâtine	A.Delvaux Gâtine
1832	72	576	96	2949 à 3044 (plus 1 s.)	28 22 7 5 2 1 s.	Lanté Lanté Lanté Nargeot Gavarni	Gâtine Delvaux Nargeot Lanté A.Delvaux Nargeot

ANNEE	CAHIERS	PAGES DE TEXTE	PLAN-CHES	N° DES PLANCHES *	PLANCHES SIGNEES **	SIGNATURE A GAUCHE	SIGNATURE A DROITE
1833	72	576	96	3045 à 3140	31 21 15	Lanté Lanté Lanté	Gâtine Nargeot Delvaux
1834	72	576	96	3141 à 3236	33 31 6 5 5 3 2 2	Lanté Lanté Lanté Lanté Nargeot Lanté Lanté Lanté	Gâtine Nargeot Aug.Delvaux Willaeys Lanté A. Allais Lallemand
1835	72	576	96	3237 à 3332 (plus 3 s.)	41 28 (1 s.) 9 5 1 1 1 1 s. 1 s. 1 v. 1 v.	Lanté Lanté Lanté Nargeot Lanté Willaeys Lanté Delaunois Desportes Lanté Hancké	Gâtine Nargeot Willaeys Lanté Houiste Lanté A.
1836	72	576	96	3333 à 3428 (plus 3 s.)	26 26 9 5 2 1 1 1 1 1 v.	Lanté Lanté Numa Numa Nargeot Lanté Hancké	Gâtine Nargeot Nargeot A.Delvaux Nargeot A.Delvaux Lanté A.Delvaux Prot Porret
1837	72	576	96	3429 à 3524 (plus 3 s.)	11 6 5 1 2 3 1 v.	Lanté Numa Numa Numa Lanté Hancké	Nargeot Nargeot Prot Delvaux Prot Prot Formantin
1838	68	1088	94	3525 à 3618 (plus 3 s.)	3 1 3 1		A.Delvaux A.D. Prot L.P.
1839	3	48	6	3619 à 3624	1 2 1		A.Delvaux A.D. A.Dx

Il y a au total 2 825 cahiers de 25 856 pages de texte, plus 3 624 gravures de mode en couleur. Les illustrations portent un numéro et sont ajoutées hors texte sur des pages non chiffrées. Les planches supplémentaires qui sont rarement chiffrées exposent des chapeaux, des bijoux, des meubles, des acteurs, des caractères de ballets ou de certaines pièces dramatiques, une porte de ville restaurée, des costumes de déguisement et des annonces. Très exceptionnellement les pages de texte sont illustrées en noir et blanc de notes de musiques, de plans de centres d'amusement dans les parcs parisiens et de dessins d'objets utiles (encriers, « promeneuses d'enfants » ...).

A.9 Datation selon le calendrier républicain

La Convention révolutionnaire ayant institué le calendrier républicain, plaçant le début de l'an 1 (1er vendémiaire) au 22 septembre 1792, les dates de parution du journal sont indiquées selon les dénominations de ce calendrier, jusqu'au 31 décembre 1805 (10 nivôse an 14). Pour faciliter l'identification des cahiers, voici la retranscription des dates des premières années.

Les pages de titre commencent à porter la date à partir du 1er juillet 1797 seulement, donc après les quatorze premiers numéros parus. Elles sont alors datées aussi bien selon le calendrier républicain que selon le calendrier grégorien (ainsi en est-il du 13 messidor an 5 au 11 nivôse an 6). A partir du 7 janvier 1798 (18 nivôse an 6), elles respectent uniquement les dates du nouveau calendrier.

Le calendrier républicain figure sur les gravures à partir du 10 avril 1798 (gravure 30 de l'an 6) jusqu'au 31 décembre 1805 (gravure 691 de l'an 14). Sur les difficultés des contemporains à comprendre ce calendrier, voir p. 439. Pour plus de détails concernant dates, numéros et légendes, des premières planches notamment, voir G. Vicaire, *Manuel* . . . , Paris, t. IV, 1900, pp. 1106–1359, et R. Gaudriault, *Répertoire*. . . , Paris 1988, pp. 235–253.

an	mois du calendrier républicain	mois du calendrier grégorien	planche
V	Les quatorze premiers cahiers	1er cahier : 20 mars 1797	aucune
	sont sans date. Cependant,	Vers les 1er, 7, 14, 21, 28 avr. 1797	no 1–2
	on peut estimer la date de	Vers les 5, 12, 19 et 26 mai 1797	no 3–4
	chaque livraison.	Vers les 3, 10, 17 et 23 juin 1797	aucune
	13, 19, 21, 24, 26, 28, 30 messidor	1, 7, 9, 12, 14, 16, 18 juillet 1797	no 5
	3, 5, 8, 10, 12 thermidor	21, 24, 26, 28, 30 juillet 1797	aucune
	14, 17, 19, 22, 24, 26, 29 thermidor	2, 4, 6, 9, 11, 13, 16 août 1797	aucune
	1er, 3, 5, 8, 10, 13 fructidor	18, 20, 22, 25, 27, 30 août 1797	aucune
	15, 17, 26, 28, 30 fructidor	1er, 3, 12, 14, 16 septembre 1797	no 6
	3e jour compl.; 5e jour compl.	19 et 21 septembre 1797	aucune
VI	2, 5, 7 et 9 vendémiaire	23, 26, 28 et 30 septembre 1797	aucune
	12, 14, 17, 22 et 25 vend.; 6 brum.	3, 5, 8, 13, 16 et 27 octobre 1797	7–8
	14, 20 et 28 brumaire; 5 frimaire	4, 10, 17 et 25 novembre 1797	9–12
	13, 20 et 27 frim.; 4 et 11 nivôse	3, 10, 17, 24 et 31 décembre 1797	13–16
	18 et 25 nivôse; 2 et 9 pluviôse	7, 14, 21 et 28 janvier 1798	17–20
	16, 23 et 30 pluviôse; 7 ventôse	4, 11, 18 et 25 février 1798	21–24
	14, 21 et 28 ventôse; 5 germinal	4, 11, 18 et 25 mars 1798	25–28
	12, 21 et 27 germinal; 4 floréal	1er, 10, 16 et 23 avril 1798	29–32
	14, 22 et 30 floréal; 6 prairial	3, 11, 19 et 25 mai 1798	33–39
	14, 20, 26, 30 prair.; 5 et 10 mess.	2, 8, 14, 18, 23 et 28 juin 1798	40–46
	15, 23, 25, 30 mess.; 5 et 10 therm.	3, 11, 13, 18, 23, 28 juillet 1798	47–52
	15, 20, 25, 30 therm.; 5 et 10 fruct.	2, 7, 12, 17, 22 et 27 août 1798	53–58
	15, 20, 25, 30 fruct.; 5e jour compl.	1er, 6, 11, 16 et 21 sept. 1798	59–63
VII	5 vendémiaire	26 septembre 1798	64
	10, 15, 20, 25 vend.; 1er et 6 brum.	1er, 6, 11, 16, 22, 27 octobre 1798	65–70
	11, 17, 22, 28 brum.; 2 et 7 frim.	1er, 7, 12, 18, 22, 27 nov. 1798	71–76
	12, 17, 22, 27 frim.; 5 et 10 nivôse	2, 7, 12, 17, 25 et 30 déc. 1798	77–82
	15, 20, 25 et 30 niv.; 5 et 10 pluv.	4, 9, 14, 19, 24 et 29 janvier 1799	83–87

an	mois du calendrier républicain	mois du calendrier grégorien	planche
	15, 20, 25, 30 pluv.; 5 et 10 vent.	3, 8, 13, 18, 23 et 28 février 1799	88–92
	15, 20, 25 et 30 vent.; 5, 10 germ.	5, 10, 15, 20, 25 et 30 mars 1799	93–98
	15, 20, 25 et 30 germ.; 5, 10 floréal	7, 9, 14, 19, 24 et 29 avril 1799	99–104
	15, 20, 30 flor.; 5 et 10 prairial	4, 9, 19, 24 et 29 mai 1799	105–109
	15, 20, 30 prair.; (?) messidor	3, 8, 18 et (?) juin 1799	110–113
	15, 20, 25, 30 mess.; 5, 10 thermidor	3, 8, 13, 18, 23, 28 juillet 1799	114–144
	15, 20, 25, 30 therm.; 5, 10 fructidor	2, 7, 12, 17, 22, 27 août 1799	145–153
	15, 20, 25, 30 fruct.; 6e jour compl.	1er, 6, 11, 16 et 22 septembre 1799	154–159
VIII	5 vendémiaire	27 septembre 1799	160
	10, 15, 20, 25, 30 vend.; 5 brumaire	2, 7, 12, 17, 22 et 27 octobre 1799	161–167
	10, 15, 20, 25, 30 brum.; 5 frimaire	1er, 6, 11, 16, 21, 26 nov. 1799	168–174
	10, 15, 20, 25, 30 frim.; 5 et 10 niv.	1er, 6, 11, 16, 21, 26, 31 déc. 1799	175–183
	15, 20, 25, 30 niv.; 5 et 10 pluviôse	5, 10, 15, 20, 25 et 30 jan. 1800	184–190
	15, 20, 25 et 30 pluv.; 5 ventôse	4, 9, 14, 19 et 24 février 1800	191–196
	10, 15, 20, 25, 30 vent.; 5, 10 germ.	1er, 6, 11, 16, 21, 26, 31 mars 1800	197–204
	15, 20, 25, 30 germ.; 5 et 10 floréal	5, 10, 15, 20, 25 et 30 avril 1800	205–212
	15, 20, 25, 30 flor.; 5 et 10 prairial	5, 10, 15, 20, 25 et 30 mai 1800	213–219
	15, 20, 25, 30 prair.; 5 et 10 mess.	4, 9, 14, 19, 24 et 29 juin 1800	220–226
	15, 20, 25, 30 mess.; 5 et 10 therm.	4, 9, 14, 19, 24 et 29 juillet 1800	227–233
	15, 20, 25, 30 therm.; 5 et 10 fruct.	3, 8, 13, 18, 23 et 28 août 1800	234–240
	15, 20, 25, 30 fruct.; 5e jour compl.	2, 7, 12, 17 et 22 septembre 1800	241–246
IX	5 vendémiaire	27 septembre 1800	247
	10, 15, 20, 25, 30 vend.; 5 brumaire	2, 7, 12, 17, 22 et 27 octobre 1800	248–254
	10, 15, 20, 25, 30 brum.; 5 frimaire	1er, 6, 11, 16, 21 et 26 nov. 1800	255–261
	10, 15, 20, 25, 30 frim.; 5 et 10 niv.	1er, 6, 11, 16, 21, 26, 31 déc. 1800	262–269
	15, 20, 25 et 30 niv.; 5 et 10 pluv.	5, 10, 15, 20, 25 et 30 janvier 1801	270–276
	15, 20, 25 et 30 pluv.; 5 ventôse	4, 9, 14, 19 et 24 février 1801	277–282
	10, 15, 20, 25, 30 vent.; 5, 10 germ.	1er, 6, 11, 16, 21, 26, 31 mars 1801	283–290
	15, 20, 25, 30 germ.; 5 et 10 floréal	5, 10, 15, 20, 25 et 30 avril 1801	291–297
	15, 20, 25, 30 flor.; 5 et 10 prairial	5, 10, 15, 20, 25 et 30 mai 1801	298–304
	15, 20, 25, 30 prair.; 5 et 10 mess.	4, 9, 14, 19, 24 et 29 juin 1801	305–311
	15, 20, 25, 30 mess.; 5 et 10 therm.	4, 9, 14, 19, 24 et 29 juillet 1801	312–318
	15, 20, 25, 30 therm.; 5 et 10 fruct.	3, 8, 13, 18, 23 et 28 août 1801	319–325
	15, 20, 25 et 30 fructidor	2, 7, 12 et 17 septembre 1801	326–330
X	5 vendémiaire	27 septembre 1801	331
	10, 15, 20, 25, 30 vend.; 5 brumaire	2, 7, 12, 17, 22 et 27 octobre 1801	332–338
	10, 15, 20, 25 et 30 brum.; 5 frim.	1er, 6, 11, 16, 21, 26 nov. 1801	339–345
	10, 15, 20, 25, 30 frim.; 5 et 10 niv.	1er, 6, 11, 16, 21, 26, 31 déc. 1801	346–353
	15, 20, 25 et 30 niv.; 5 et 10 pluv.	5, 10, 15, 20, 25 et 30 janvier 1802	354–360
	15, 20, 25 et 30 pluv.; 5 ventôse	4, 9, 14, 19 et 24 février 1802	361–366
	10, 15, 20, 25, 30 vent.; 5, 10 germ.	1er, 6, 11, 16, 21, 26, 31 mars 1802	367–374
	15, 20, 25, 30 germ.; 5 et 10 floréal	5, 10, 15, 20, 25 et 30 avril 1802	375–381
	15, 20, 25, 30 flor.; 5 et 10 prairial	5, 10, 15, 20, 25 et 30 mai 1802	382–388
	15, 20, 25, 30 prair.; 5 et 10 mess.	4, 9, 14, 19, 24 et 29 juin 1802	389–395
	15, 20, 25, 30 mess.; 5 et 10 therm.	4, 9, 14, 19, 24 et 29 juillet 1802	396–402
	15, 20, 25, 30 therm.; 5 et 10 fruct.	3, 8, 12, 17, 23 et 28 août 1802	403–409
	15, 20, 25 et 30 fructidor	2, 7, 12 et 17 septembre 1802	410–414

an	mois du calendrier républicain	mois du calendrier grégorien	planche
XI	5 vendémiaire	27 septembre 1802	415
	10, 15, 20, 25, 30 vend.; 5 brumaire	2, 7, 12, 17, 22 et 27 octobre 1802	416–422
	10, 15, 20, 25, 30 brum.; 5 frimaire	1er, 6, 11, 16, 21 et 26 nov. 1802	423–429
	10, 15, 20, 25, 30 frim.; 5, 10 nivôse	1er, 6, 11, 16, 21, 27, 31 déc. 1802	430–438
	15, 20, 25, 30 niv.; 5 et 10 pluviôse	5, 10, 15, 20, 25 et 30 janvier 1803	439–445
	15, 20, 25 et 30 pluviôse; 5 ventôse	4, 9, 14, 19 et 24 février 1803	446–451
	10, 15, 20, 25, 30 vent.; 5, 10 germ.	1er, 6, 11, 16, 21, 26, 31 mars 1803	452–459
	15, 20, 25, 30 germ.; 5 et 10 floréal	5, 10, 15, 20, 25 et 30 avril 1803	460–466
	15, 20, 25, 30 flor.; 5 et 10 prairial	4, 9, 14, 19, 25 et 30 mai 1803	467–473
	15, 20, 25, 30 prair.; 5 et 10 mess.	4, 9, 14, 19, 24 et 29 juin 1803	474–480
	15, 20, 25, 30 mess.; 5 et 10 therm.	4, 9, 14, 19, 24 et 29 juillet 1803	481–487
	15, 20, 25 et 30 therm.; 5, 10 fruct.	3, 8, 13, 18, 23 et 28 août 1803	488–494
	15, 20, 25 et 30 fructidor	2, 7, 12 et 17 septembre 1803	495–499
XII	5 vendémiaire	27 septembre 1803	500
	10, 15, 20, 25, 30 vend.; 5 brum.	3, 8, 13, 18, 23 et 25 octobre 1803	501–507
	10, 15, 20, 25, 30 brum.; 5 frimaire	2, 7, 12, 17, 22 et 27 nov. 1803	508–514
	10, 15, 20, 25, 30 frim.; 5 nivôse	2, 7, 12, 17, 22, 27 décembre 1803	515–521
	10, 15, 20, 25, 30 niv.; 5, 10 pluv.	1er, 6, 11, 16, 21, 26, 31 jan. 1804	522–529
	15, 20, 25 et 30 pluv.; 5 ventôse	5, 10, 15, 20 et 25 février 1804	530–535
	10, 15, 20, 25, 30 vent.; 5, 10 germ.	1er, 6, 11, 16, 21, 26, 31 mars 1804	536–543
	15, 20, 25, 30 germ.; 5 et 10 flor.	5, 10, 15, 20, 25 et 30 avril 1804	544–550
	15, 20, 25, 30 flor.; 5 et 10 prairial	5, 10, 15, 20, 25 et 30 mai 1804	551–557
	15, 20, 25, 30 prair.; 5 et 10 mess.	4, 9, 14, 19, 24 et 29 juin 1804	558–564
	15, 20, 25, 30 mess.; 5 et 10 therm.	4, 9, 14, 19, 24 et 29 juillet 1804	565–571
	15, 20, 25, 30 therm.; 5 et 10 fruct.	3, 8, 13, 18, 23 et 28 août 1804	572–578
	15, 20, 25 et 30 fructidor	2, 7, 12 et 17 septembre 1804	579–584
XIII	5 vendémiaire	27 septembre 1804	585
	10, 15, 20, 25, 30 vend.; 5 brum.	2, 7, 12, 17, 22 et 27 octobre 1804	586–592
	10, 15, 20, 25, 30 brum.; 5 frimaire	1er, 6, 11, 16, 21 et 26 nov. 1804	593–599
	10, 15, 20, 25, 30 frim.; 5 et 10 niv.	1er, 6, 11, 16, 21, 26, 31 déc. 1804	600–607
	15, 20, 25, 30 niv.; 5 et 10 pluviôse	5, 10, 15, 20, 25 et 30 janvier 1805	608–614
	15, 20, 25, 30 pluv.; 5 ventôse	4, 9, 14, 19 et 24 février 1805	615–620
	10, 15, 20, 25, 30 vent.; 5, 10 germ.	1er, 6, 11, 16, 21, 26, 31 mars 1805	621–628
	15, 20, 25, 30 germ.; 5 et 10 floréal	5, 10, 15, 20, 25 et 30 avril 1805	629–635
	15, 20, 25, 30 flor.; 5 et 10 prairial	5, 10, 15, 20, 25 et 30 mai 1805	636–642
	15, 20, 25, 30 prair.; 5 et 10 mess.	4, 9, 14, 19, 24 et 29 juin 1805	643–649
	15, 20, 25, 30 mess.; 5 et 10 therm.	4, 9, 14, 19, 24 et 29 juillet 1805	650–656
	15, 20, 25, 30 therm.; 5 et 10 fruct.	3, 8, 13, 18, 23 et 28 août 1805	657–663
	15, 20, 25 et 30 fructidor	2, 7, 12 et 17 septembre 1805	664–668
XIV	5 vendémiaire	27 septembre 1805	669
	10, 15, 20, 25, 30 vend.; 5 brum.	2, 7, 12, 17, 22 et 27 octobre 1805	670–676
	10, 15, 20, 25, 30 brum.; 5 frimaire	1er, 6, 11, 16, 21 et 26 nov. 1805	677–683
	10, 15, 20, 25, 30 frim.; 5 et 10 niv.	1er, 6, 11, 16, 21, 26, 31 déc. 1805	684–691
1806	A partir de cette année, datation selon le calendrier grégorien	5, 10, 15, 20, 25 et 31 janvier 1806, ainsi de suite tous les cinq jours	692–699

A partir de 1806 jusqu'au 31 octobre 1838, les cahiers paraissent les 5, 10, 15, 20, 25 et 30 (respectivement 31) du mois (en février le 28 ou 29), ensuite le samedi. Fin 1838, l'éditeur publie le journal les samedis 10, 17, et 24 novembre et les 1er, 8, 15, 22 et 29 décembre (les deux derniers cahiers sont présentés dans un numéro double le 29 décembre 1838). En janvier 1839, il y a les deux dernières livraisons : le 12 janvier une comprenant les cahiers des 5 et 12 janvier, et une dernière le 19 janvier 1839.

Annexe B

Les collaborateurs du magazine

Dans une première section de cette partie B de l'annexe sont énumérés environ deux cents personnes, avec les dates de leur collaboration. Une bonne vingtaine des noms est marquée d'astérisques pour faire référence à une deuxième section présentant les portraits de ces collaborateurs. Les mots portant l'indication "chap." sont sujet de remarques dans un ou plusieurs chapitres de l'ouvrage, tout comme les noms munis d'astérisques. Beaucoup de collaborateurs ne sont pas mentionnés soit parce qu'ils ont peu contribué au périodique soit parce qu'ils ont gardé l'anonymat en ne pas signant ou en utilisant des pseudonymes.

B.1 Noms et dates de collaboration

B.1.1 Les propriétaires et éditeurs

Jean-Baptiste Sellèque *, et anonyme : La Mésangère *	20 mars 1797	–	18 août 1797
Sellèque *, La Mésangère (anony.) *, Moller et Dentu (chap.)	20 août 1797	–	16 octobre 1797
Sellèque *, La Mésangère (anony.) *	27 octobre 1797	–	8 juillet 1799
Jean-Baptiste Sellèque *, Mme Clément-Hémery *, Pierre de La Mésangère *	13 juillet 1799	–	31 décem. 1800
Pierre de La Mésangère *	5 janvier 1801	–	22 février 1831
Herbinot de Mauchamps *, Lanté *, Gâtine *, Guillon (chap.)	25 février 1831	–	30 juin 1831
Xavier Alfred Dufougerais *	5 juillet 1831	–	25 septem. 1834
une société par actions (chap.)	30 septem. 1834	–	30 juin 1836
Marie de l'Epinay, née de Bradi *	5 juillet 1836	–	10 octobre 1837
une société de journaux de modes et de littérature sous la direction de Marie de l'Epinay, Didier Goisier, Etienne Champeaux (chap.)	15 octobre 1837	–	30 juin 1838
une société par actions ayant pour titre « Association universelle des journaux de modes, littérature, beaux-arts, théâtres, etc. » (chap.)	5 juillet 1838	–	19 janvier 1839

B.1.2 Les principaux rédacteurs et auteurs dont la collaboration dépasse la période d'un an ou dont les ouvrages sont amplement cités

On n'a connaissance que d'une partie des journalistes, car beaucoup d'articles n'étaient pas signés ou signés d'initiales, d'astérisques ou de pseudonymes. Les pseudonymes qui se répètent sont *L'Incroyable*, *Le Promeneur*, *Le Rêveur*, *Le Centyeux*, *Le Lovelace de la rue Mouffetard, L'Observateur* ou *Le Rôdeur*. Ce dernier pseudonyme désigne comme auteur M. de Rougemont qui, dans la *Quotidienne* de 1815, se sert du même pseudonyme.

Jean-Baptiste Sellèque *	1797	–	1800
Pierre de La Mésangère *	1797	–	1831
Mme Clément, née Hémery *	1797	–	1830(?)
Constance Pipelet, princesse de Salm-Dyck *	1797	–	1808(?)/37
L.A.C. Le Roux; C.E. Horeau; Dusausoir; De Cailly; Briand; Phiolleau fils; Donnemayolle; Mérard Saint-Juste	1798	–	1799
Boislaurent	1798	–	1801(?)
Finot (de Dijon) (chap.)	1798	–	1810(?)
Sewrin	1798	–	1812(?)
Prévost d'Iray	1798	–	1818
C.J.B. Lucas de Rochemont (chap.)	1799	–	1802
Guichard	1799	–	1810
Fayolle (chap.)	1799	–	1817
J.M. Deschamps; Lablée	1800	–	1801
Bourgueil	1800	–	1802
Millevoye	1800	–	1806
Caroline Wuïet (chap.)	1800(?)	–	1807(?)
J.-J. Lucet *	1800	–	1814
Armand Gouffé; Ségur aîné; Emmanuel Dupaty; Etienne Lallemand; Lebouvier Desmortière; Martin Crécy; Henrion; P.M. Noël; François-Aimé Mellinet; Jacques Delille	1801	–	1802
Banset	1801	–	1803
Masson; Despreaux	1801	–	1805
J.B. Radet	1801	–	1806
Pajot-Laforêt	1802	–	1803
Colin d'Harleville; Mme Dufresnoy-Billet (chap.)	1802	–	1810

Louis F. Dubois *	1802	–	1817
J.P. Chevalier de Saint-Amand	1803	–	1813
Joseph Pain; Frescourt	1804	–	1805
A. Blanchet; Cerruti	1804	–	1806
Coupé; Le Brun	1805	–	1807
V. de Jouy	1805	–	1810
Pons de Verdun	1805	–	1814
Auguste de Labouisse	1805	–	1817
Veldeli; Duronceray	1805	–	1821
F. Mayeur	1806	–	1807
F.A. Le Bailly	1807	–	1813
Mme de Staël (chap.)	1807	–	1830
la comtesse de Genlis (chap.)	1810	–	1823
Louis-Philipon de la Madelaine (chap.)	1810	–	1818
Eloi Johanneau *	1810	–	1819
Honoré Charles	1812	–	1813
Albert (ou Albéric) Deville (chap.)	1812	–	1827
Charles Malo	1813	–	1814
Hector Gabriel Guillon (chap.)	1813	–	1831
Emile Deschamps (chap.)	1813	–	1837
Auguste Moufle	1815	–	1822
J.P. Brès	1816	–	1827
P. Sylvain Blot	1817	–	1818
Albert Montémont	1817	–	1822
Charles Louis Mollevaut *	1817	–	1835
Talairat (ou Talayrat)	1818	–	1820
Agathe-Pauline de Bradi *	1818	–	1838
Honoré de Balzac (chap.)	1819	–	1822
Emile Marco de Saint-Hilaire *	1819(?)	–	1837
Marceline Desbordes-Valmore (chap.)	1819	–	1838
Frédéric Herbinot de Mauchamps *	1820(?)	–	1831
Hugier de Saint-Amand (chap.)	1820(?)	–	1836
Rose Céleste Vien (chap.)	1822	–	1835
Elisa Mercœur (chap.)	1828	–	1829(?)
Mme de Saint-Surin (chap.)	1832	–	1833
Adolphe Bossange (chap.)	1832	–	1836
Jules de Rességuier (chap.)	1834	–	1836
Joséphine Lebassu d'Helf (chap.)	1834	–	1838

Marie de l'Epinay *	1834	–	1838
Sarah Dalton; Cécile de Nelgis; Edward Derves (chap.)	1835	–	1836
Louise Colet (chap.)	1835		
Louise Hutz (chap.)	1835	–	1837
Bénédict Gallet; Edouard Colin; Tanneguy Goullet; Evariste Boulay-Paty; Goisier (chap.)	1835	–	1838
Achille Jubinal; Clémence Robert	1836	–	1837
Constance Du Plessis (chap.)	1836	–	1838
A. de Bornstedt; Sophie Conrad; Léon Gozlan (chap.)	1837	–	1838
Achille Gallet; Etienne Champeaux	1838	–	1839

Puisque beaucoup d'articles sont repris par l'édition de Francfort du *Journal des Dames et des Modes* (1798–1848), il faut mentionner ici l'ouvrage d'Alfred Estermann, *Die deutschen Literaturzeitschriften 1815–1850*, Nendeln 1978, pp. 85–92, qui a établi un index mentionnant les signatures diverses apposées en bas des articles de ce magazine. Ne distinguant pas entre signatures contemporaines et signatures d'auteurs décédés avant la parution du journal, Estermann cite plus de mille noms dans les volumes antérieurs à 1839, ce qui serait l'époque de parution de l'édition parisienne.

B.1.3 Les dessinateurs

Bien que les dessinateurs (et aussi les graveurs) eussent beaucoup contribué à la fortune du journal, leurs signatures n'apparaissent pas toujours en bas des planches, notamment avant 1802 et de 1819 à 1830. Environ deux douzaines de dessinateurs et graveurs ont signé les illustrations. Pour les planches anonymes, les noms des dessinateurs et graveurs sont parfois révélés par leurs biographes.

Claude Louis Desrais (144 dessins) (chap.)	1797	–	1799
Philibert Louis Debucourt *	1797(?)	–	1808(?)
Carle Vernet * (115 dessins; il signe les gravures d'un *Vt* ou d'un *CV*)	1797(?)	–	1811
Bouchardy (chap.)	1797(?)	–	1830/31
Dominique Bosio * (238 dessins)	1798	–	1810(?)
J.F. Bosio *	1798	–	1799
Dutailly	1800	–	1817(?)
Jean-Baptiste Isabey (chap.)	1800	–	1831(?)
Benoît Pécheux; Garbizza; Harriet; Babin; Mysis; Pasquier; Toul (on a d'eux 170 dessins)	1805	–	1807

Mme Auzou * (300 dessins)	1807	–	1809
Deny (41 dessins; il signe d'un *D*, d'un *Dy* ou d'un *Di*) (chap.)	1807	–	1812
Palette (ancien éditeur de *L'Art du Coiffeur*) (chap.)	1810	–	1811
Horace Vernet * (il signe de ses initiales *H.V.*)	1813	–	1818
Victor Adam (chap.)	1814	–	1829
Louis Marie Lanté * (il signe de son nom). On a de lui, pour diverses années :			
- 1 466 dessins	1814	–	1828
- un nombre inconnu de dessins	1829	–	1830
- 408 dessins	1831	–	1837
Hippolyte Guillaume Sulpice Chevalier (il signe une planche de son pseudonyme *Gavarni*) (chap.)	1832		
Lallemand (il signe de son nom)	1834		
Delaunois et Jules Desportes (ils signent deux lithographies supplémentaires de leurs noms) (chap.)	1835		
Pierre Numa Bassaget (au moins 19 dessins; il signe de *Numa*) (chap.)	1836	–	1837
Hancké (chap.)	1837		

Voir aussi pp. 316–318.

B.1.4 Les graveurs

Labrousse (chap.)	1797/99	–	1805/07(?)
Etienne Claude Voysard (chap.)	1797(?)	–	1798(?)
Pierre Charles Baquoy * (ou Bacquoy) (il signe d'un *B* ou d'un *By* ou de *Baq.*)	1797(?)	–	1827
Georges-Jacques Gâtine *	1813	–	1836(?)
Delvaux (il - ou elle - signe d'un *AD* ou d'un *A.Dx* ou de *Delvaux* ou d'*Aug. Delv.* ou d'*A. Delvaux* ou d'*Aug. Delvaux*) (chap.)	1824	–	1839
Jean-Denis Nargeot * (il signe de son nom)	1832	–	1837

Allais (il signe de son nom ou d'un *A.*)	1834	–	1835
Willaeys (il signe de son nom)	1834	–	1835
Houiste (il signe de son nom)	1835		
Porret (il signe de son nom)	1835	–	1836
Prot (il signe de son nom)	1837	–	1838
Formentin (il signe de son nom)	1837		

Voir aussi pp. 316–318.

B.1.5 Les imprimeurs et leurs adresses comme indiqués en fin des cahiers

Moller, rue Hyacinthe n° 675, puis rue des Postes n° 17, puis rue des Francs-Bourgeois-Michel n° 129	20 mars 1797	–	juillet 1799
N. Giguet et Cie, maison des Petits-pères, à côté de la Bourse	août 1799	–	27 oct. 1799
Moller, au ci-devant couvent des Filles-Thomas, vis-à-vis la rue Vivienne, à côté du passage Feydeau	1er nov. 1799	–	31 déc. 1799
François Nicolas-Vaucluse, rue Helvétius, près la rue des Orties n° 605, puis rue Neuve-St.-Augustin n° 5, puis rue de Grenelle Saint-Honoré n° 59 *	5 jan. 1800	–	20 mai 1823
Carpentier-Méricourt, successeur de Nicolas-Vaucluse, rue de Grenelle Saint-Honoré n° 59 *	25 mai 1823	–	31 déc. 1825
Carpentier-Méricourt, rue Traînée-Saint-Eustache n° 15	5 jan. 1826	–	30 sept. 1832
Auguste Auffray, passage du Caire n° 54 (chap.)	5 oct. 1832	–	10 mars 1833
Adolphe Everat, rue du Cadran n° 16 *	15 mars 1833	–	31 jan. 1835
Panseron-Pinard, imp. d'Herhan, rue St.-Denis n° 380, passage Lemoine	5 fév. 1835	–	31 août 1835
Gondelier, passage du Caire n° 110	5 sept. 1835	–	20 sept. 1835
P. Baudouin, rue Mignon n° 2	25 sept. 1835	–	31 oct. 1835
Edouard Proux, rue Neuve-des-Bons-Enfans n° 3 (chap.)	5 nov. 1835	–	30 juin 1838

Amédée Gratiot et Cie, rue de la Monnaie n° 11	5 juillet 1838	–	5 sept. 1838
J.-R. Mevrel, passage du Caire n° 54	10 sept. 1838	–	10 nov. 1838
A. Appert, passage du Caire n° 54	17 nov. 1838	–	1er déc. 1838
Edouard Proux, rue Neuve-des-Bons-Enfans n° 3	8 déc. 1838	–	29 déc. 1838
Mme de Lacombe, rue Enghien n° 12	5 jan. 1839	–	19 jan. 1839

Aubert et Cie est l'imprimeur des vignettes publiées en 1838/39.

B.1.6 Les distributeurs comme indiqués par le journal

La rédaction écrit : On prend les abonnements

à Paris :			
au bureau du journal	20 mars 1797	–	19 jan. 1839
chez Dentu, commissionnaire en librairie, Palais Egalité, galerie en bois n° 240; chez Maison, libraire au Louvre, passage du Coq; chez Le Cointe, place des Petits-pères	avril 1797	–	15 sept. 1797
chez Dugour et Gosset, libraires	juin 1797	–	août 1797
chez les principaux libraires de la capitale	20 mars 1797	–	19 jan. 1839
en province :			
chez les principaux libraires et directeurs de postes et de messageries	avril 1797	–	19 jan. 1839
à Strasbourg : chez M. Alexandre	5 jan. 1837	–	19 jan. 1839
à l'étranger :			
chez les directeurs de postes et de messageries	avril 1797	–	19 jan. 1839
à Londres : chez Thomas Hookham, Old Bond Street; chez M. Isidor, coiffeur de la reine, 14 Bentineet Str.; chez MM. Bossange, Barthès & Lowell, 5 Great Malborough Str.; chez Séguin's, Libraire, 12 Regent Street; chez Delaporte, Librairie Française, 37 Burlington Arcade, Picadilly	juillet 1835	–	19 jan. 1839
à Bruxelles: à la librairie Belge-Française, 24, rue Montagne de la Cour	5 jan. 1837	–	19 jan. 1839

à Hambourg : chez Hoefer, employé en chef au bureau des Postes	5 jan. 1837	–	19 jan. 1839
à Saint-Pétersbourg : chez F. Bellisard et Cie	5 jan. 1837	–	19 jan. 1839
à Amsterdam : chez Van Cleef et Legras Imbert, libraires	5 sept. 1838	–	19 jan. 1839
à Madrid : chez Cosimiro Mounier, Puerta del Sol	5 sept. 1838	–	19 jan. 1839

B.2 Portraits des principaux collaborateurs

B.2.1 Les éditeurs et rédacteurs en chef

Sellèque (**Jean-Baptiste**)

(Baillolet, Seine-Maritime, 22 juillet 1767 – 1er janvier 1801, Paris)

Fondateur, éditeur et rédacteur du *Journal des Dames et des Modes* de 1797 à 1800. Originaire de Normandie, d'une famille de fermiers assez aisés, et devenu professeur de rhétorique, il a d'abord un poste au collège des Grassins à Paris, puis à partir de 1791 au collège de Chartres. Il abandonne ce dernier poste en 1793 pour prendre celui de secrétaire dans la Société des amis de la Constitution, à Chartres, puis dans une société d'art dramatique regroupant des acteurs amateurs. En 1796, il part pour Paris et s'installe dans la maison de sa belle-mère, Emérancienne Chalons, dans la rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel. Après y avoir créé une librairie, il y héberge le siège du *Journal des Dames*, du 20 mars au 18 août 1797. Chez Moller, imprimeur du journal, Sellèque publie en 1800 un petit volume in-12o de 177 pages, illustré d'une figure, intitulé *Voyages autour des Galeries du Palais Royal*, dont le texte avait paru en feuilleton dans son périodique (voir p. 51). Marié en premières noces à Emérancienne Madeleine Letondeur, décédée le 5 février 1798, dont il eut un fils, et en secondes à Jeanne Léonarde Bourdier, dont il eut deux filles, Jeanne Adèle et Laure Esther, il est victime d'un attentat dirigé contre Napoléon le 24 décembre 1800. Le 1er janvier 1801 il meurt des suites de cet attentat dans son appartement au 389 rue Marceau. Le défunt ne laisse aucun bien. Son fils majeur Jean-Baptiste Aimé Sellèque deviendra de 1830 à 1851 propriétaire du journal local *Le Glaneur d'Eure-et-Loir*, périodique rentable comme celui de son père après les premières années de difficultés.

Bibliographie

- Arch. départ. de Seine-Maritime : acte de naissance de Sellèque.
- Arch. de Paris : acte de décès de Sellèque (no 269) et date de naissance de son fils.
- Arch. départ. d'Eure-et-Loir : acte de mariage du fils J.-B.-Aimé Sellèque.
- *Journal de Paris*, no 114, 14 janvier 1801 (24 nivôse an 9), pp. 689–690.
- J.-M. Quérard, *La France littéraire*, Paris 1827–1839, t. IX, p. 40.
- P. Lacombe, *Bibliographie parisienne. Tableaux de mœurs*, Paris 1887, p. 66.
- Marcel Courtier, *Histoire du collège de Chartres, 1535-1794*, Mémoires de la Soc. Arch. d'Eure-et-Loir (SAEL) 1976–1977, p. 301, note 30.
- Geneviève Fichou, *Un Journal républicain ... Jean-Baptiste Aimé Sellèque et Le Glaneur d'Eure-et-Loir*, Mémoire de la SAEL, s.d. (1999), pp. 7–10.

La Mésangère (**Pierre Joseph Antoine Le Boux** [ou **Lebouc**] [**de**])

(Pour l'usage de la particule, pour ses prénoms et les diverses graphies de son nom, voir p. 58, p. 162 et p. 189.)

(Pontigné, Maine-et-Loire, 23 juin 1761 – 22 février 1831, Paris)

Il est le co-fondateur, le rédacteur principal et l'éditeur du *Journal des Dames et des Modes*, de 1797 jusqu'à sa mort en 1831. Ayant embrassé une carrière ecclésiastique dans la *Congrégation des Pères de la Doctrine Chrétienne* en 1784, La Mésangère enseigne la philosophie et les lettres au collège de La Flèche dirigé par les frères. Il y est le directeur en 1793 lorsque la Révolution l'oblige à fermer le lycée. Après son départ pour Paris, il poursuit une activité d'écrivain commencée en 1788. En 1797 il s'engage comme journaliste dans l'entreprise de Sellèque dont il assume seul la direction à partir de 1801. Il devient également membre de plusieurs établissements de grande réputation, dont en 1797 du *Lycée des Arts* et en 1813 de la *Société des Antiquaires*. Trente-six ans durant, La Mésangère habite rue Montmartre, changeant deux fois d'appartement. Grâce à ses publications, il est capable d'amasser 50 000 francs environ, plus deux maisons, plus une précieuse collection d'œuvres d'art et de bibelots. Célibataire à sa mort, il laisse cette fortune à deux cousins de son pays natal. On ne connaît aucun portrait de La Mésangère, mais il existe beaucoup d'ouvrages faisant allusion à ses activités. Outre les dix-huit séries de gravures éditées au siège du *Journal des Dames* ... et commentées par l'ancien abbé (dont les titres sont cités plus loin), il a laissé de nombreux écrits :

- *Fruit de mes lectures*, 1788 et 1789, manuscrit autographe in-4° (selon le *Catalogue des livres* ... *de feu M. de La Mésangère*, p. 105, n° 1146).

- *Le Voyageur à Paris, tableau pittoresque et moral de cette Capitale*, 2 vol. in-32°, 1789 ou 1790; 2e éd. augmentée : 1797, Paris : Chaignieau aîné et Devaux, 3 tomes en 1 volume de 604 pages in-32°. Colas indique 10 planches. Le 4e cahier du journal de La Mésangère, du 14 avril 1797, fait de la réclame pour cette édition. La BN possède une édition non datée sans planches (cote Lc ^{14} 159 Res) et une autre datée 1797 (cote Lk ^{7} 31149). La Bibl. Univ. de Bonn en Allemagne conserve l'édition de 1797. Une importante table des matières se trouve à la fin de chaque volume. L'ouvrage se présente sous forme d'un dictionnaire (voir pp. 61–63).

- *Géographie historique et littéraire de la France, d'après la nouvelle division en 83 départements, contenant des détails sur l'origine, les révolutions, l'état actuel, les monuments précieux d'antiquité, les productions, l'industrie, les édifices, statues, bas-reliefs* ... , 4 vol. in-12°, contenant une carte enluminée, Angers : Pavie 1791; 2e éd. : 1792, Paris : Chaignieau aîné et Devaux, in-8°; 4e éd. : 1796; c'est la première édition signée par l'auteur. Il existe une traduction en allemand : *Historisch-Geographische Beschreibung von ganz Frankreich nach seiner jetzigen Eintheilung in drei und achtzig Departements*, Dresde et Leipzig : Richter 1795, 390 p. (Munich : Bayerische Staatsbibliothek; Halle : Bibliothèque Universitaire).

- *Nouvelle Bibliothèque des Enfans, ou Développement de toutes les parties des sciences qui peuvent être saisies par des enfans*, avec gravures, Paris in-12°, 1794 (un exemplaire se trouve au Centre de recherches révolutionnaires de l'Université de Clermont-Ferrand).

- *Histoire naturelle des Quadrupèdes et des Reptiles*, 1794, in-12°, avec 19 gravures (Munich : Bayerische Staatsbibliothek, et Halle : Bibl. Universitaire). Il s'agit d'un autre livre pour enfants qui a eu 4 éditions. Sa traduction en allemand est intitulée

Naturgeschichte der Vierfüssler und Reptilien.

- Une *Vie privée des Français depuis l'origine de la nation jusqu'à nos jours* est annoncée dans la 2e édition du *Voyageur à Paris* comme étant sous presse en 1797 à Paris chez Chaignieau aîné et Devaux. Il existe un ouvrage intitulé *Variations des Costumes Français à la fin du Dix-Huitième Siècle* qui porte la mention : "Pour servir à la *Vie privée des Français.*" (BN Opéra π 316, *Costumes Parisiens*). Il s'agit de la réédition des 159 premières planches du *Journal des Dames* en trois volumes. Réunies au vol. 1 de cette réédition, les 40 premières planches sont commentées d'un texte explicatif se référant à l'histoire des modes présentées. Les volumes 2 et 3 contenant en un seul tome les planches 41 à 159, ne sont pas commentés (voir p. 367). Peut-être n'a-t-il jamais été écrit de texte, car une édition commentée des 2e et 3e volumes de cette *Vie privée...* est introuvable (voir aussi p. 70).

- (éd.), *Voyages en France*, ornés de gravures (dont certaines par Baquoy), avec des notes par La Mésangère, Paris : imp. de Chaignieau aîné, Devaux libraire 1798, 4 vol. in-12o (BN 2 ex.; Bibl. Mun. de Rouen; Staatsbibl. Berlin: vol. 1 et 3). Ces "voyages" sont extraits en grande partie d'écrits en vers et en prose rédigés par divers auteurs des 17e et 18e siècles : vol. 1 : Chapelle, Bachaumont, Le Franc de Pompignan; vol. 2 : Fléchier, Desmahis, Gresset, Mandard; vol. 3 : Bertin, P. Venance, La Fontaine, Bérenger, A. Bret; vol. 4 : Damin, Regnard, Piron et C.-E. Gaucher. Une fig. du t. 2 présente le collège de La Flèche. C. Port (p. 667) attribue un *Voyage à Bordeaux* à La Mésangère. Il s'agit de pages publiées au vol. 3.

- *Vie de François René Molé, comédien français*, Paris : Desenne (libraire au Palais Royal) et Martinet 1803 (an XI), in-12o, 223 pages. Molé (1734–1802) fut un célèbre acteur de l'époque. Marié à l'actrice Mlle Dépinay, il fut successivement la star de la Comédie Française (1761–1789), du Théâtre de la Montansier (1790–1792) et du Théâtre Feydeau (à partir de 1793). On publia ses *Mémoires* posthumes, en 1825 (Berlin, Staatsbibliothek).

- *Dictionnaire des proverbes français*, Paris : Treuttel et Würtz et Rey et Gravier, libraires, 1821, in-8o, 438 p. (éd. parue anonymement en août, imprimée par Crapelet; prix 5 francs et 6,40 francs par la poste); 2e éd. en déc. 1821, 596 p. (BN); 3e éd. chez Rey et Gravier en 1823, 760 p. (impr. : Crapelet); une 4e éd. avec de nombreuses additions était en préparation avant la mort de La Mésangère (voir p. 170). La BN (microfiche m 16957) conserve un exemplaire de 1823, dans lequel se trouvent trois lettres autographes de La Mésangère à Adrien-Jean-Quentin Beuchot (1773–1851), bibliographe, philologue et directeur du *Journal de la Librairie*. Dans la première lettre du 25 octobre 1820, l'auteur remercie Beuchot d'avoir prêté des ouvrages fort utiles sur les proverbes et il promet d'envoyer un exemplaire sur papier vélin qui sera "sous presse au commencement de mars". Dans la deuxième du 31 décembre 1821, il parle d'une annonce faite par Beuchot (probablement dans le *Journal de la Librairie* pour la 2e éd. du dictionnaire). La Mésangère attribue la demande de neuf douzaines d'exemplaires à cette annonce. Dans la troisième lettre du 24 juillet 1823, il s'excuse pour le retard de l'envoi d'un exemplaire de la troisième édition. Il attire aussi l'attention sur le fait que le nombre des pages a considérablement augmenté. L'ouvrage se trouve dans huit bibliothèques en Allemagne.

- Notes manuscrites accompagnant une édition du livre de P. Borel publié à Paris en 1655 : *Trésor des recherches et antiquités gauloises et françaises* (selon le *Catalogue des livres ... de feu M. de La Mésangère*, no 547).

- *Dictionnaire étymologique, descriptif et anecdotique des arts du luxe*; également appelé *Dictionnaire du luxe français* (inachevé; le manuscrit, vendu 34,50 francs après la mort de La Mésangère, à un certain M. Le Roy qui le revend à son ami M. Leber). A la Bibl. Mun. de Rouen, ce manuscrit figure au *Catalogue des livres du Fonds Leber*, t. III, sous le titre explicite : *Recueil de documents extraits d'ouvrages de toute nature, tant imprimés que manuscrits, sur les produits de l'Industrie et du Goût, principalement sur les modes, la parure, la toilette, les meubles, les ornements intérieurs des maisons, et tous les objets relatifs aux commodités, aux jouissances et au luxe de la vie publique et privée chez les Français; depuis les premiers temps de la Monarchie jusqu'à nos jours.* Voir aussi p. 169.

- *Recherches sur les mœurs, les usages, l'industrie des Français, depuis l'origine de la monarchie.* Manuscrit inachevé in-4° de 245 p., vendu 15 francs en 1831 (selon le *Catalogue des livres ... de feu M. de La Mésangère*, p. 141, n° 1515).

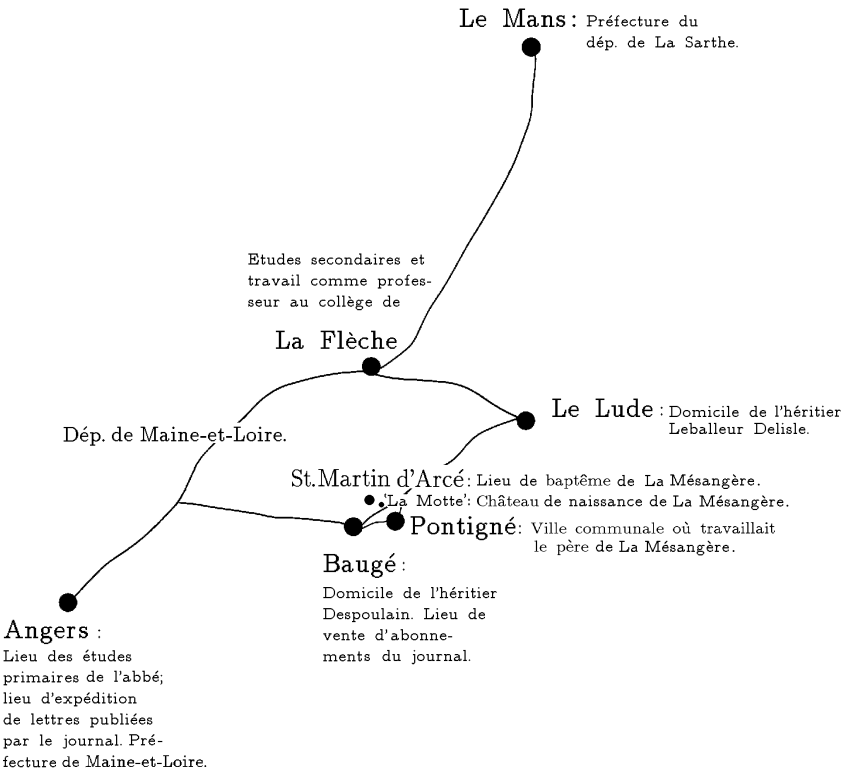


Figure B.1 Région natale de La Mésangère.

Bibliographie

- *Annuaire du Lycée des Arts pour l'an 6*, Paris 1798, p. 176.
- F. Marchant de Burbure, *Essais historiques sur la ville et le collège de La Flèche*, Angers 1803, p. 326.
- A.V. Arnault et al., *Biographie ... des contemporains*, Paris 1824, t. 13, p. 252.
- *Biographie des journalistes avec la nomenclature de tous les journaux*, par une société d'écrivains, Paris 1826, pp. 34 et 42.
- *Biographie indiscrète des publicistes...* , Paris 1826.

- M. La Mésengère (sic), *La Mode*, fév. 1830, t. 2, pp. 320–325. Il faut se méfier de cet article, son rédacteur (probablement Jules Janin) étant employé par un concurrent de La Mésangère qui avait l'intention de nuire à celui-ci (voir p. 162).
- H. de Balzac, Gavarni, *La Mode*, 2 oct. 1830, dans : *Œuvres diverses*, Paris 1936, vol. 2 (éd. Conard), pp. 144–147.
- M.-R.-A. Henrion, *Annuaire biographique* ..., Paris 1834, t. II, pp. 75–76.
- F. Mongin de Montrol : divers articles sur La Mésangère dans *Mémoires et dissertations sur les antiquités*, 1834, t. 7, pp. CXXII–CXXIII; t. 10, pp. XLIV–XLVII; t. 11, p. XLIV.
- J.-M. Quérard, *La France littéraire*, Paris 1827–1839, t. IV, p. 494, et *Les Supercheries dévoilées*, Paris 1827–1840, t. II, p. 635.
- H. de Balzac, Monographie de la presse parisienne (manuscrit, 1842), *Etudes balzaciennes*, oct. 1959, pp. 317–321.
- H. de Balzac, Le théâtre comme il est (manuscrit 1847), dans : *La Comédie Humaine*, t. XII, pp. 587–595.
- Jules Clère, *Histoire de l'Ecole de La Flèche*, La Flèche 1853, pp. 234–236.
- Jules Janin, *Histoire de la littérature dramatique*, Paris 1853–58, t. III, pp. 54–58.
- *Biographie universelle...* , nouv. édition revue, corrigée et considérablement augmentée, Paris 1854–1865, t. XXIII, pp. 81–82, contenant une remarque sur La Mésangère faite par F.J.M. Fayolle, éditeur du *Petit Magasin des Dames* (1803–1807).
- *Nouvelle biographie générale*, par le docteur Hoefer, Paris 1859, t. 29, pp. 199–200.
- *Bulletin historique et monumental de l'Anjou*, 1859–60, t. 6, pp. 129–133.
- J.-Ch. Brunet, *Manuel du libraire...* , Paris 5e éd. 1860–1865, t. III.
- E. et J. de Goncourt, *Gavarni*, Paris 1873, p. 61 (La Mésangère vu par Gavarni).
- C. Port, *Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire*, Paris, Angers 1876, t. II, pp. 666–667 et suppl. de 1978.
- *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, Paris 1865–1876, t. X, pp. 115–116.
- *La Grande encyclopédie*, Paris 1885–1902, t. 21, p. 830.
- *Nouveau Larousse illustré*, Paris 1897–1907, t. 5, p. 549.
- P. Delalain, *L'Imprimerie et la librairie à Paris de 1789 à 1813*, Paris 1900, p. 116.
- L'Instruction publique à La Flèche, *La Révolution dans le Maine*, 1936, pp. 136–145.
- Anny Latour, Hervorragende Herausgeber von Modezeitschriften, *CIBA-Rundschau*, juin 1959, pp. 2–30.
- *Grand Larousse encyclopédique*, Paris t. 6, 1962, p. 569.
- E. Sullerot, *Histoire de la presse féminine*, Paris 1966, pp. 87–92.
- *Dictionnaire des Lettres françaises, XIXe siècle*, sous la dir. de G. Grente, Paris 1972, II, p. 47.
- R. Gaudriault, *La Gravure de mode* ..., Paris 1983, pp. 44 et 48, et *Répertoire de la gravure de mode*, Paris 1988, p. 229.
- R. Houlier, Pierre-Antoine Lebouc de La Mésangère ..., *Académie des sciences ... d'Angers. Mémoires*, t. X, 1987–88, pp. 305–317.
- *Dictionnaire de biographie française*, article de J.-P. Lobies, Paris, t. XIX, p. 557.
- Annemarie Kleinert, Un prêtre fléchois devenu auteur, éditeur et journaliste : Pierre La Mésangère (1761–1831), *Cahier Fléchois*, 1998, pp. 28–53.

Dufougerais (**Xavier Alfred De la Douëpe, baron**)
(St. Florence de l'Oye, en Vendée, 24 octobre 1804 – 24 août 1874, Le Mans)

Après la mort de La Mésangère, il est le propriétaire et l'éditeur du *Journal des Dames et des Modes*, qu'il gère de juillet 1831 à mai 1834. Né au château de ses ancêtres, près de Saint-Fulgent, il est le petit-fils du chef de l'insurrection vendéenne Daniel-François de la Douëpe Dufougerais. Avocat, il devient un fervent royaliste de la Restauration et siège à la Chambre des Députés. Ses qualités d'homme de lettres lui donnent bientôt accès au milieu journalistique. Il publie des fables dans *L'Apollon*, et il compose quantité de vers et pots-pourris. En 1831, il achète d'abord *La Mode* dont il est un des rédacteur, puis le *Journal des Dames* . . . , enfin *La Vogue* qu'il incorpore à l'ancien journal de La Mésangère. Frappé par une maladie qui l'affaiblit dès 1834, il vend bientôt *La Mode* et le *Journal des Dames et des Modes*. En 1838, il reprend sa profession d'avocat. Elu député de la Vendée le 13 mai 1849, il siège avec les conservateurs légitimistes et s'associe à toutes les manifestations anti-républicaines. Il est favorable à une restriction du suffrage universel et soutient la loi sur l'enseignement secondaire. On a de lui un petit volume intitulé *Préface à la cour d'Assises de la Seine. Procès de La Mode*, Paris 1836 (BN Lb^{51} 2553) et une proposition intitulée *Formation de commissions spéciales ayant pour objet de mettre en rapport les propriétaires, les patrons et les ouvriers*, 1851. Hostile à la politique personnelle du futur Napoléon III, il abandonne la vie publique après le 2 décembre 1851. Il a épousé Octavie Laillault de Vacquant et habite d'abord au 12 rue de Bondy, puis en 1831 au 25 de la rue du Helder à Paris.

Bibliographie

- *Biographie indiscrète des publicistes*, 1826.
- E. de Grenville, *Histoire du journal « La Mode »*, Paris 1861.
- *Dictionnaire de biographie française*, Paris 1967, t. XI, p. 1421.

Mme de l'Epinay (**Marie-Eve-Oliva-Angéla-Josépha**, née **de Bradi**, par mariage **baronne Bruchez de l'Epinay**, connue comme)
(Rebrechien, près d'Orléans, 1802 – 30 janvier 1864, Paris)

Pour la période de 1834 à 1836, on sait seulement qu'elle rédige des articles pour le journal. Pour juillet 1836 à octobre 1837, elle est aussi le propriétaire de l'entreprise (par la suite, les journalistes Goisier et Champeaux l'aideront à gérer le périodique). Dans le salon littéraire de sa mère, la comtesse Pauline de Bradi qui avait été une collaboratrice du magazine depuis 1818, elle rencontre l'élite intellectuelle de Paris. La duchesse de Berry l'invite souvent aux bals de la cour. Elle sait y mettre à profit l'éducation reçue au château familial de Rebréchien. Son mari, l'officier suisse Etienne Bruchez de l'Epinay, souhaitant qu'elle s'occupe de leurs enfants, n'a pas apprécié les ambitions littéraires de son épouse. Toutefois, elle publie un grand nombre de vers, de nouvelles, de romans de mœurs, de pièces de théâtre et d'articles de journaux, dont, en 1835, plusieurs pour le *Journal des Femmes*. Elle compose aussi la musique de quelques romances et annonce en 1836 sa collaboration à la *Biographie des femmes auteurs contemporaines*, dont seul le premier de trois volumes a paru. Après son engagement au *Journal des Dames et des Modes*, auquel elle est liée jusqu'en 1838, elle tient l'importante "chronique de mode" d'autres journaux féminins, dont *La Sylphide* (à partir de juillet 1840 et vraisemblablement jusqu'en 1847) et *Paris Elégant* (1845), ainsi que la "chronique littéraire" de *La Corbeille de Mariage* (1847/48)

et du *Journal des Jeunes Personnes*. En 1846, elle écrit aussi pour *L'Echo français*. Parmi ses ouvrages figurent :

- *Deux Souvenirs*, Paris : Ollivier 1836.
- *Deux Etudes*, Paris 1837.
- *Les Femmes célèbres*, Paris 1838.
- *L'Album* (petit volume sur la mode, annoncé par le *Journal des Dames* ... le 10 novembre 1838).
- *Clara de Noirmont*, Paris 1840.
- *L'Ecole d'un fat*, Paris : Tresse 1844 (en collaboration avec Numa Joutard, comédie représentée à l'Odéon en juin 1844).
- *Rosette et Berthilde*, Paris : Magen 1845, 4 volumes.
- *Les Trois Grâces*, Paris 1846.

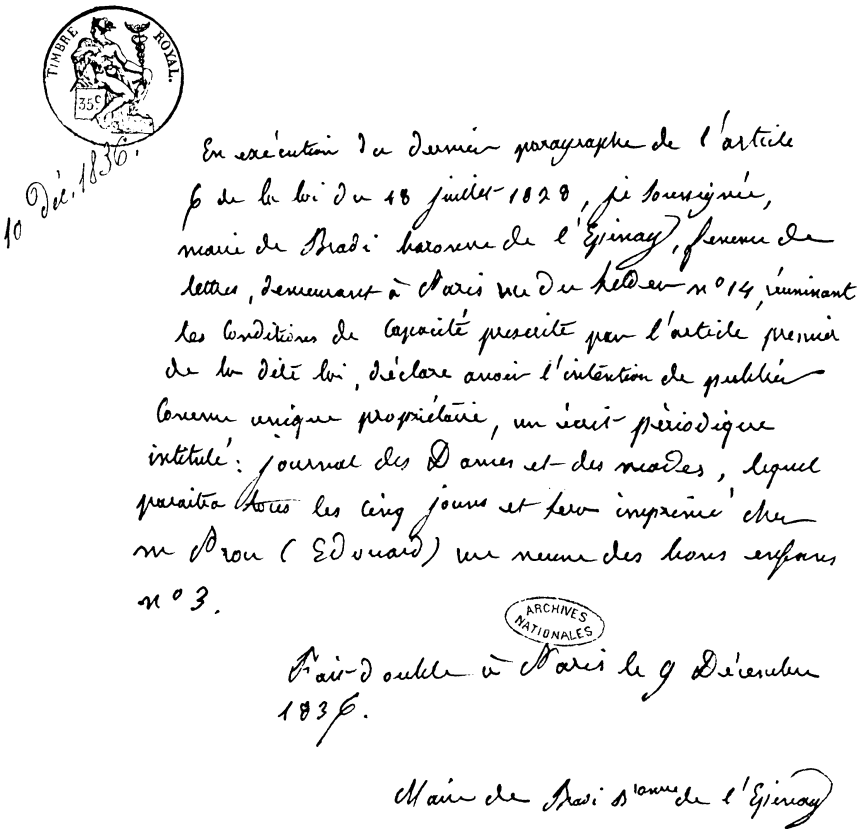


Figure B.2 Lettre écrite par Marie de l'Epinay : Arch. Nat. F^{18} 368 (55) fol. 170.

On a une lettre écrite de sa main en 1836 (Fig. B.2), adressée aux autorités, pour satisfaire à l'application de la loi de 1828 obligeant tout éditeur, sous peine de 500 francs d'amende,

à faire une déclaration officielle sur l'intention de la publication d'un périodique. Dans un article intitulé *Souvenirs de jeunesse*, publié par le journal les 20 et 25 août 1836, Marie de l'Epinay se décrit comme une petite femme brune, aux yeux pétillants, qui, pour travailler, met une robe grise, un bonnet de nuit et des pantoufles. En mai 1825, Horace Vernet a exécuté son portrait qu'elle a payé 2 000 francs, plus une copie faite en juin 1825, payée 1 000 francs (voir Fig. 4.11). Pour d'autres détails sur sa biographie, voir p. 230. A sa mort, elle était veuve et habitait rue de la Grange-Batelière.

Bibliographie

- Arch. de Paris : acte de décès.
- *La Sylphide*, 4 juillet 1840, introduction, p. 2.
- *La Littérature contemporaine 1827–1849*, Paris 1857, t. 3, p. 436.
- *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, Paris 1865–1876, t. VII, p. 721.
- J.-H. de Villemessant, *Mémoires d'un journaliste*, Paris 1867, p. 116.
- *Index bio-bibliographicus notorum hominum*, Osnabrück 1975.

B.2.2 Les principaux auteurs et journalistes ayant publié dans le journal

Clément (née **Hémery**, **Albertine**(?), souvent appelée Mme **Clément-Hémery**) (1778 – 11 mai 1855, Cambrai)

De 1798 à 1802, elle rédige plusieurs articles pour l'illustré, dont certains d'esprit féministe, comme celui du 28 avril 1797 reproduit p. 427, et plusieurs poésies. En 1797 et 1799, elle édite deux périodiques : en 1797, *Le Sans Souci* devenu le *Le Juif Errant* (BN Lc^2 2727; il n'existe que des prospectus et quelques numéros de ce périodique), et de février à mai 1799, avec Clémaron, le quotidien *Le Démocrite français* (BN Lc^2 2729). Dans le cahier du 17 août 1799, le *Journal des Dames ...* mentionne qu'on peut prendre les abonnements pour le journal de La Mésangère "au Bureau général, chez la citoyenne C. Hémery, rue du Théâtre-Français, n° 9" et que les "lettres, annonces, avis, réclamations, argent, et tous les objets concernant la rédaction de ce Journal" doivent être envoyés à cette "Rédactrice-Propriétaire". En 1802, ayant suivi son mari à l'île d'Elbe où celui-ci est officier de l'armée, elle continue d'envoyer de temps à autre quelques vers au magazine de La Mésangère, au moins jusqu'en 1830. Citons parmi ses ouvrages :

- *Description des cinq parties du globe terrestre*, rédigé depuis 1793, publié en 1817 à Cambrai, rue de Nyons, et à Paris, chez les principaux libraires (voir la réclame pour cet ouvrage dans le *Journal des Dames ...* du 31 août 1817). Certains donnent à l'ouvrage le titre d'*Abrégé de géographie*, Cambrai 1817. Tirage : 500 exemplaires.
- *Les Femmes vengées de la sottise d'un philosophe du jour*, Paris 1801. Brochure de 15 pages, écrite avec Mme Gacon-Dufour, éditée par Mme Benoît : réponse au projet de loi de Sylvain Maréchal, qui voulait interdire d'apprendre à lire au femmes. BN R. 32350.
- *Notice sur les communautés de femmes établies à Cambray avant la révolution, qui ont obtenu une médaille d'or dans le concours d'histoire locale*, Cambrai 1826, 56 pages.

- *Promenades dans l'arrondissement d'Avesnes*, Avesnes-sur-Helpe: Viroux 1829/30.
- *Souvenirs de 1793 et 1794*, Cambrai 1832, 56 pages.
- *Histoire des fêtes civiles et religieuses, des usages anciens et modernes du département du Nord*, Paris : Mercklein 1834, 418 p. : c'est une description des usages par ordre des localités Lille, Valenciennes, Dunkerque, Douai, Maubeuge et Cambrai; 2e éd. en 1836; 3e éd. en 1845 à Avesnes-sur-Helpe : C. Viroux.
- *Documents inédits de l'histoire de Cambrai*, Cambrai 1838.
- *Chant national. Guerre des cosaques russes*, Paris 1854.
- *Défi. Six jours, poèmes en miniature, en sept chants, composés en une nuit*, Paris 1855.

Récapitulons ce qui est encore connu de sa vie aventureuse qui mériterait une étude approfondie : Après une éducation dans un pensionnat parisien, elle se marie en 1796 à un militaire beaucoup plus âgé qu'elle. En 1797, elle perd une grande partie de sa fortune et aussi sa mère qui lui laisse en charge ses deux frères. Amie de Mmes Tallien et Récamier, elle s'associe en 1798 au journal de La Mésangère et s'occupe en même temps de ses propres journaux politiques qui ne paraissent que quelques mois. En 1804 elle se rend à Avesnes-sur-Helpe où son père s'est remarié. Lorsqu'elle y veut faire transporter sa bibliothèque parisienne, riche de 2 600 volumes, elle apprend que tout a été volé. Ruinée elle se livre à l'instruction de la jeunesse, d'abord en donnant des leçons privées, à partir de 1809 en créant un pensionnat de demoiselles à Avesnes. Selon ses propres mots, douée "de courage et de l'amour du travail", elle se met à publier, après la mort de son mari, à partir de 1813, nombre de ses manuscrits, dont en 1817 son *Abrégé de géographie*. En 1830, elle insère des articles d'opinion constitutionnelle dans les journaux libéraux et devient membre correspondant de quantité de sociétés savantes. Pour mieux connaître sa biographie, il faudrait suivre plusieurs pistes. Certains historiens disent qu'elle est identique à l'artiste de portraits peints, signés C. H., tirés à Valenciennes à un petit nombre d'exemplaires. D'autres proposent de l'identifier avec A. Hémery, imprimeur sise Cour des Barnabites à Paris qui a imprimé en 1818 *Le Pour et le Contre* de Vigée (en ce cas, pourquoi n'aurait-elle pas imprimé le *Journal des Dames et des Modes*?). On peut se demander également si Joseph d'Hémery ne fut pas un parent éloigné de Mme Clément-Hémery. Cet inspecteur de l'administration de la Librairie sous Louis XV, fut instruit en avril 1768, par la police de Sartine, qu'il devait permettre la distribution du *Courrier de la Mode* (BN Manuscrits Fds. Fr. 22084, ms 51) : une parenté expliquerait son intérêt pour un journal du même genre. Une autre piste à suivre serait la vie d'une certaine dame Clément, amour du philosophe Lamennais vers 1836.

Bibliographie

- Service d'Histoire Locale de Cambrai : une liasse de 37 manuscrits rédigés par elle.
- F. Briquet, *Dictionnaire historique ... des Françaises*, Paris 1804, p. 91.
- J.-M. Quérard, *La France littéraire*, Paris 1827–1839, t. II, p. 226.
- *Annuaire des imprimeurs et des libraires des départements et de l'étranger*, Paris 4^{e}année, 1835, p. 394.
- *La Littérature française contemporaine*, Paris 1840–57, t. III, p. 17.
- A. Martin/G. Walter, *Catalogue de l'histoire de la Révolution française*, Paris, t. V sous : Journaux et almanachs.

Salm-Dyck (**Constance-Marie**, née **de Théis**, en premières noces comtesse **Pipelet de Leury**, en secondes princesse **de**)
(Nantes, 7 novembre 1767 – 13 avril 1845, Paris)

La plupart des articles des premières années de parution du journal n'étant pas signés, il est difficile de savoir si elle a été engagée par La Mésangère, comme le prétend E. Sullerot, ou si le périodique publie seulement quelques vers d'elle qui n'ont pas été écrits exprès pour le magazine. La Mésangère fut souvent très critique à son égard, par exemple quand il recense son *Epitre aux femmes* dans le deuxième cahier du périodique (voir p. 102). On trouve des textes signés d'elle dans les cahiers de décembre 1797, puis dans ceux de 1798 quand elle rédige ses *Eloges historiques* (1797 à 1810), enfin dans les livraisons de 1799 quand le journal publie d'elle une feuille de musique aux paroles écrites par "la citoyenne Pipelet". En mai 1819, l'illustré annonce ses *Epitres à la philosophie*, en mai 1824 son roman *Vingt-quatre heures d'une femme sensible* qui vient de paraître chez Bertrand, en mars 1825 ses vers *Sur Girodet*. Un dernier poème de sa plume s'y trouve en août 1837. Comme La Mésangère, son père Marie-Alexandre de Théis (1738–96) fut ancien élève du collège de La Flèche. Lui et surtout le cousin de Mme Salm-Dyck, Paul-Louis Courier, sont auteurs d'ouvrages connus. Femme de lettres féconde qui commença tôt sa carrière et qui devint un des grands noms de l'école romantique, la princesse, plus tard membre de plusieurs académies, fut surnommée le "Boileau des femmes". En 1808, elle assure la rédaction de nombreux articles de *L'Athénée des Dames* (in-18°). Un volume de ses *Poésies* (éd. de 1817) s'est trouvé dans la bibliothèque de La Mésangère après la mort de celui-ci en 1831. Elle fut en 1810 la première grande passion du jeune Stendhal. Parmi ses écrits figurent

- *Mes soixante ans*, Paris : Didot 1833.
- *Œuvres*, Paris : Didot 1835.
- Article autobiographique dans *Biographie des femmes auteurs contemporaines françaises*, Paris 1836, avec un portrait qui la représente à un âge avancé.

Bibliographie

- F. Briquet, *Dictionnaire historique ... des Françaises*, Paris 1804, pp. 262–264.
- *Galerie des dames françaises distinguées dans les lettres et les arts*, Paris : Dusillon 1843 (on y trouve son portrait gravé).
- J.-M. Quérard, *La France littéraire*, Paris, 2e éd., t. VIII, pp. 414–418.
- *Biographie universelle ...* , éd. augmentée, 1854–1865, t. 37, pp. 526–528.
- *Nouvelle biographie générale*, Paris 1867, t. 43, pp. 196–198.
- *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, Paris 1865–1876, t. XIV, p. 128.
- G. Castil-Cagarriga, Madame la princesse de Salm, *Revue des deux mondes*, mai-juin 1957, pp. 317–322.
- E. Sullerot, *Histoire de la presse féminine*, Paris 1966, p. 94.
- Jeanne Pouget-Brunereau, *Presse féminine* ..., pp. 104–105 et 437–448 (elle reproduit le portrait de la princesse qui le présente au sommet de sa gloire).

Lucet (**Jean-Jacques**)

Ses principales activités dans le journal datent du début du XIXe siècle (1800/1801), lorsqu'il y rédige un grand nombre de nouvelles et de vers, mais ses poésies y trouvent encore une place dans un cahier de 1814. Comme La Mésangère, Lucet habite rue Montmartre, d'abord au numéro 94, puis au numéro 106. Avant de collaborer au journal de celui-ci, il est rédacteur de *L'Historien de France et de l'Europe* (1792), directeur du *Bulletin de*

Littérature, des Sciences et des Arts (1794–96), rédacteur de *La Petite Poste de Paris* (1797), qui traite aussi de mode, directeur-rédacteur de *La Correspondance des Dames*, journal de mode (mars à juillet 1799), et rédacteur de *La Mouche* (septembre à novembre 1799). Lucet collabore aussi au *Messager des Dames* (1797) et au *Journal des Arts, de Littérature et de Commerce* (1799–1814). En 1811, il édite, avec M. Eckard, un ouvrage anonyme intitulé *Hommages poétiques à LL. MM. sur la naissance du roi de Rome*. La *Nouvelle biographie générale*, t. 39, pp. 140–141 et le *Grand dictionnaire du XIXe siècle*, Paris 1865–1876, t. X, p. 763, confondent J.-J. Lucet avec son contemporain Jean-Claude Lucet, avocat canoniste et poète. Jean-Jacques signe souvent d'un simple "J.J.". Les dates et lieux de naissance et de mort sont inconnus.

Bibliographie

- Manuscrit du *Dictionnaire du luxe*, par La Mésangère, 1831 : sous "journaux de mode".
- J.-M. Quérard, *La France littéraire*, Paris 1827–1839, t. V, p. 385.
- M. Tourneux, *Bibliographie de l'histoire de Paris ...* , Paris 1900, t. 3, p. 931.
- P. Delalain, *L'Imprimerie et la librairie à Paris de 1789 à 1813*, Paris 1900, p. 138.

Dubois (**Louis François**)
(Lisieux, 16 novembre 1773 – 9 juillet 1855, Mesnil-Durand, Calvados)

Fils d'un marchand d'étoffes, Dubois connaît très jeune le monde du textile et comprend la valeur commerciale des journaux de mode. Il fait paraître ses vers dans une bonne douzaine de périodiques littéraires et de mode, tout comme ses essais, ses mémoires et ses notices, notamment dans l'illustré de La Mésangère des années 1802 à 1817. Expert de l'histoire de Normandie, Dubois suit avec intérêt la publication des *Costumes des femmes ... de plusieurs ... parties de l'ancienne province de Normandie* que La Mésangère édite de 1804 à 1827. Son œuvre embrasse une trentaine de titres traitant des sujets les plus divers, dont un *Itinéraire descriptif de la Normandie*, Paris 1828 (2 vol.) et des *Recherches archéologiques ... sur la Normandie*, Paris 1843. Il commente aussi plusieurs éditions d'œuvres littéraires, dont les fables de La Fontaine. En plus, il est l'auteur d'une foule de petites brochures et membre de nombreuses académies et sociétés savantes. En 1803, puis de 1806 à 1812, il assure la rédaction du *Journal politique et littéraire de l'Orne*. En 1817, il fonde une imprimerie et une librairie à Lisieux où il édite, de 1837 à 1839, *Le Vitréen*. On lui doit plusieurs articles dans la *Biographie Michaud* et dans le *Magasin Encyclopédique*.

Bibliographie

- J.-M. Quérard, *La France littéraire*, Paris 1827–1839, t. II, pp. 600–602.
- *Nouvelle biographie générale*, éd. augmentée, Paris 1855, t. 14, pp. 870–871.
- *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, Paris 1865–1876, t. VI, p. 1314.
- M. Tourneux, *Bibliographie de l'histoire de Paris ...* , Paris 1900, t. 3, p. 931.
- *Dictionnaire de biographie française*, Paris 1967, t. XI, pp. 955–956.

Johanneau (**Eloi**)
(Contres près de Blois, 2 octobre 1770 – 25 juillet 1851, Paris)

Le journal publie ses articles et ses vers de 1810 à 1819. En 1805, il est le fondateur et le secrétaire de la *Société des Antiquaires de France* que La Mésangère fréquentera plus tard. En 1811, il est nommé censeur impérial de la librairie et obtient le poste de conservateur des monuments d'art. On a de lui de nombreux ouvrages sur l'origine de la culture

française, dont

- *Monuments celtiques*, Paris 1805.
- *Mélanges d'origines étymologiques* ..., Paris 1818.
- *Lettres sur la géographie numismatique*, Paris 1849.

Il a aussi fourni une foule d'articles à plusieurs recueils périodiques, par exemple à l'annuaire intitulé *Mémoires de l'Académie celtique*, Paris 1807 et années suivantes (5 vol.), dont il est l'éditeur. De 1821 à 1826, il a réédité les œuvres de Montaigne, et de 1823 à 1826 celles de Rabelais.

Bibliographie

- J.-M. Quérard, *La France littéraire*, Paris 1827–1839, t. IV, pp. 227–228.
- *Biographie universelle*, éd. augmentée, Paris 1854–65, t. 21, pp. 95–97.
- *Nouvelle biographie générale*, Paris 1858, t. 26, pp. 782–784.
- *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, Paris 1865–1876, t. XIX, p. 999.

Mollevaut (**Charles-Louis**)
(Nancy, 20 septembre 1776 – 13 novembre 1844, Paris)

Le journal publie ses vers de 1817 à 1835. Fils de l'homme politique Etienne Mollevaut, Charles-Louis est d'abord professeur de langues anciennes, puis littérateur et poète après avoir reçu une pension de professeur émérite en 1811. On doit à ce membre des principales académies de France surtout des poésies et des traductions d'auteurs classiques comme Salluste, Ovide et Horace. Il est aussi un des rédacteurs des *Annales de la Littérature et des Arts* (1820–1829). Parmi ses vers figurent : *La Bataille de Iéna* (1809), *La Restauration de la statue d'Henri IV* (1818) et *Louis XVIII refuse d'abdiquer la couronne* (1820).

Bibliographie

- J.-M. Quérard, *La France littéraire*, Paris 1827–1839, t. VI, pp. 190–191.
- *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, Paris 1865–1876, t. XI, p. 409.

Bradi (**Agathe-Pauline**, née **Caylac de Caylan**, comtesse **de**)
(Paris, 1er mai 1782 – 7 mai 1847, Paris)

Auteur de nombreux articles du journal, publiés entre 1818 et 1838, cette comtesse est la mère de Marie de l'Epinay qui fut l'éditrice du journal dans les années 1836 à 1837. Elle est d'une ancienne famille noble : son père est Guillaume Caylac de Caylan, sa mère une Suédoise, Bonne-Mille-Claude de Newer. A dix-sept ans, elle se marie avec le descendant d'un clan noble de Corse. Son époux est le comte Joseph Marie Bradi, né en 1771, membre du collège électoral du département du Loiret, président d'assemblé du canton de Rebrechien et membre correspondant de la société des sciences et belles-lettres d'Orléans. Ils habitent au château de Rebrechien, près d'Orléans. De leurs trois enfants, on connaît le sort des deux filles : Marie Laure, née le 9 octobre 1805, devient chanoinesse de l'*Ordre Royal de Sainte-Anne de Bavière* et gouvernante du duc de Toscane; Marie-Eve, influencée par les activités journalistiques de sa mère, est justement cette éditrice-propriétaire du *Journal des Dames et des Modes*. Au château de Rebrechien, Mme de Bradi reçoit Mme de Genlis, pendant trente ans sa meilleure amie, qui y écrit son roman *Le Siège de la Rochelle*, roman

que cette dernière lui dédie et dont le portrait de l'héroïne est inspiré de l'hôtesse. Vers 1814, des revers de fortune l'obligent à quitter ce domicile : la mort de son mari encore jeune; une grave maladie dont elle allait souffrir toute sa vie; ses *Lettres écrites de Corse* qui déplaisent à Napoléon et la mettent sur deux listes de proscription comme "bonne à surveiller ou à déporter". Elle s'installe alors à Paris dans un appartement modeste. A l'exemple de Mme de Genlis, qui se plaît à la nommer son élève et qui entretient une correspondance avec elle, elle donne des leçons d'éducation aux jeunes filles de la noblesse et cherche à vivre de sa plume, publiant des articles sur la religion, l'histoire, la politique, la littérature et l'éducation, ainsi que des contes et romans. Selon ses propres dires, son métier d'auteur lui apporte au départ peu d'agrément : ses romans sont achetés "si bon marché, que ce serait pitié d'en parler". Son rayonnement de femme spirituelle, gaie et d'une beauté éclatante, qui sait trouver le ton parfait, afficher un extérieur charmant et cultiver les conversations sur le bon goût, lui ouvre les portes des meilleurs salons de la capitale. Elle est présentée à la cour de France et tient bientôt son propre salon littéraire où se rencontrent, deux fois par semaine, les personnes les plus distinguées et les mieux nées, les gens de lettres les plus estimés et les artistes les plus recommandables. Au fil des ans, elle se fait surtout une réputation de journaliste, publiant dans des journaux comme le *Petit Courrier des Dames*, la *Revue de Paris*, *Les Cent-et-un* et *La Sylphide* et rédigeant des articles pour le *Dictionnaire de la conversation*, pour le *Livre des Cent-et-Un* et pour *L'Encyclopédie des gens du monde*. Elle laisse plusieurs ouvrages :

- *L'Héritière corse*, Paris : Corbet 1823, 2e éd. 1825 (le journal *L'Indiscret* en publie un compte rendu le 5 août 1823, dans lequel le rédacteur remarque que Mme de Bradi "mérite une place à la suite des femmes qui font en ce moment le plus gracieux ornement de notre littérature" - l'article est reproduit par J. Pouget-Brunereau).
- *Une Nouvelle par mois*, Paris 1823 (2e éd. sous le titre de *Nouvelles*, Paris : Roux-Dufort 1825, 3 volumes).
- *Colonna ou le beau Seigneur, histoire corse du Xe siècle*, Paris : Rousselon 1825, 2 volumes.
- *Préparation à l'enseignement du petit catéchisme*, Paris 1827.
- *Lectures pour la jeunesse*, Paris 1827.
- *Galerie biographique universelle et populaire des hommes et des femmes célèbres* (1833, en collaboration avec M. Genevay; le sujet imite la *Galerie des femmes célèbres*, publiée par La Mésangère au siège du journal en 1827).
- *Du Savoir-vivre en France au dix-neuvième siècle*, Paris 1838.
- *Le Secrétaire au XIXe siècle*, Paris 1844.

Son portrait, dessiné par Jules Boilly et lithographié par Thierry frères, la montre déjà minée par la maladie (BN, Estampes : Ne coll. Labrousse, t. 113, p. 49). Un ouvrage dont elle avait commencé la rédaction longtemps avant sa mort, les *Mémoires de son temps*, n'a pas trouvé d'éditeur.

Bibliographie

- Arch. de Paris : acte de décès.
- *Biographie des femmes auteurs contemporaines françaises*, Paris 1836, t. 1, pp. 47–54 (on y trouve une reproduction du portrait mentionné plus haut).
- J.-M. Quérard, *La France littéraire*, Paris, 2e éd., t. 1, p. 491.
- J. Cohen, La comtesse de Bradi, *La Sylphide*, 1847, vol. 5, pp. 293–294.
- *Nouvelle biographie générale*, Paris 1855, t. 7, p. 216.

- *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, Paris 1865–1876, t. II, p. 1186.

Saint-Hilaire (**Emile-Marc Hilaire**, dit **Marco de**)
(Versailles, mai 1793 – novembre 1887, Neuilly-sur-Seine)

Cet homme de lettres fécond collabore au journal de 1819 environ jusqu'en 1837. Outre cette activité, il compose une quarantaine d'ouvrages tout en publiant dans un grand nombre de journaux et almanachs, dont *Le Follet*, journal de mode, et l'*Almanach Impérial* du Second Empire. Son fameux *L'Art de mettre sa cravate*, imprimé en 1827 dans l'entreprise d'Honoré de Balzac, a connu onze éditions. Il rédige un *Manuel complet de la toilette ou l'art de s'habiller avec élégance* en 1828 et un *Traité de la toilette à l'usage des dames* en 1835. Les mémoires de sa jeunesse passée comme page au service de Napoléon lui permettent de rédiger plusieurs ouvrages après 1830, qui glorifient exagérément l'empereur et qui paraissent anonymes ou sous des pseudonymes. Il rédige aussi quantité de pièces en vers.

Bibliographie

- J.-M. Quérard, *La France littéraire*, Paris 1827–1839, t. VIII, pp. 339–340.
- *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, Paris 1865–1876, t. XIV, p. 71.
- Bruce Tolley, BALZAC THE PRINTER, *French Studies*, 1959, pp. 214–225.
- *Grand Larousse encyclopédique*, Paris 1964, t. 9. p. 516.

Herbinot de Mauchamps (**Charles-Frédéric**)
(Paris, 21 février 1795 – après 1850)

Il collabore au journal durant les années 1820 et de novembre 1830 à octobre 1831. Il écrit aussi des vers ou des énigmes dans d'autres journaux, dont l'*Album des Modes et Nouveautés* (1827). Beaucoup de ses vers sont mis en musique par Charles Bignan et par Herbinot de Mauchamps lui-même (voir le *Journal des Dames ...* du 10 février 1822). En 1823, Herbinot de Mauchamps devient membre de la *Société philharmonique de Paris*. Quand La Mésangère vieillit, l'activité de ce collaborateur au *Journal des Dames et des Modes* s'avère indispensable. En février 1831, au moment de la mort de l'éditeur, il prend, pendant cinq mois environ, les fonctions d'éditeur-gérant provisoire de l'illustré, aidé par les artistes Lanté et Gâtine, ainsi que par Hector Guillon, ami de longue date de La Mésangère. Des divergences politiques entre le successeur monarchiste de La Mésangère, Alfred Dufougerais, et Herbinot de Mauchamps, qui est républicain, mettent fin à sa collaboration au journal en octobre 1831. Ayant amassé une petite fortune de 14 000 francs, il l'investit dans un journal républicain d'opposition, *L'Opinion*, qui fait faillite brutalement, après une brève existence de décembre 1831 à février 1832. Ruiné, Herbinot de Mauchamps travaille ensuite pour un périodique féministe, le *Journal des Femmes* (1832–1835), puis pour la *Gazette des Salons* (1835) avant que celle-ci ne fusionne avec le *Journal des Dames et des Modes*. En 1833, on lui doit aussi une collaboration avec Jules Janin et Alexandre Dumas dans *Album de la Mode, chronique du monde fashionable*.

Fils de Charles-Marie Herbinot, Charles-Frédéric Herbinot de Mauchamps, qui est docteur en droit, a une demi-sœur, Marie-Madelaine Poutret de Mauchamps, fille adoptive de sa mère Louise-Caroline Tridon-Herbinot de Mauchamps. Elle et sa mère d'adoption sont deux saint-simoniennes, républicaines convaincues, qui défendent les idées socialistes et anti-bonapartistes et dirigent la *Gazette des Femmes* (1835–1838), périodique féministe. Bien que de vingt ans sa cadette, la demi-sœur de Charles-Frédéric l'épouse en

octobre 1838. Le futur mari étant incarcéré depuis le mois de septembre pour incitation à la débauche et attentat à la pudeur - délit commis une deuxième fois après avoir été incarcéré auparavant pour le même forfait en 1830 (voir p. 168) -, le mariage a lieu en prison. Condamné à une peine de dix ans, il voit sa peine commuée en cinq ans de réclusion.

Bibliographie

- *La Littérature française contemporaine 1827–1849*, Paris 1857, t. IV, p. 287.
- E. Sullerot, *Histoire de la presse féminine*, Paris 1966, pp. 191–209.

Bossange (**Marie-Henry-Adolphe**, connu sous le pseudonyme de **Némo**) (Paris, 8 février 1797 – 24 janvier 1862)

A partir du 10 mars 1832, Némo (Bossange) rédige de nombreux articles pour le journal. Il est le fils du libraire-éditeur Martin Bossange, propriétaire du célèbre *Pfennig-Magazin* de Leipzig et de la fameuse « Galerie Bossange » de Paris, fondée en 1787, qui est à ses débuts florissante, mais fait faillite vers 1830, et reprend ses activités pour devenir l'une des galeries les plus connues de la capitale. Némo Bossange aspire plutôt à devenir auteur et éditeur qu'à aider à gérer la galerie et la librairie de son père. En 1821, il compose un ouvrage intitulé *Notice sur la vie et les écrits de C.F. Volney*, puis un autre : *Napoléon et ses contemporains*. En 1827, il devient éditeur de la *Revue Trimestrielle*, et en 1830 l'un des principaux rédacteurs de la *Gazette de France* où la série de feuilletons *Lettres à ma cousine* lui vaut une grande popularité. En 1832, il rédige un ouvrage intitulé *Des crimes et des peines capitales* qui est, à l'heure actuelle, encore cité en jurisprudence. En 1831 et 1832, il compose deux pièces de théâtre pour la Comédie Française (la *Famille de Lusigny* et *Clotilde*). Après avoir collaboré au *Journal des Dames et des Modes* (probablement jusqu'en 1836), il contribue, de 1837 à 1839, à le faire vendre dans une dépendance de la librairie parisienne à Londres (c'est à Londres qu'il avait fait ses études secondaires). Parallèlement à ses activités littéraires, il prend la direction du Théâtre des Nouveautés et s'intéresse aux débuts du chemin de fer en France, rédigeant plusieurs articles dans les journaux pour appuyer cette invention. En 1847, il organise la création du chemin de fer Paris-Strasbourg et devient secrétaire général de la compagnie des chemins de fer de l'Est, poste qu'il occupe jusqu'en 1861.

Bibliographie

- J.-M. Quérard, *La France littéraire*, Paris 1827–1839, t. I, p. 426.
- *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, Paris 1865–1876, t. II, p. 1020.
- *Dictionnaire de biographie française*, Paris, t. VI, colonne 1144.

B.2.3 Les principaux dessinateurs

Debucourt (**Philibert Louis**) (Paris, 13 février 1755 – 22 septembre 1832, Belleville)

Selon Anatole France (introduction au *Journal des Dames et des Modes* du vingtième siècle, 1er juin 1912), la plupart des planches du journal de La Mésangère seraient l'œuvre de Debucourt et d'Horace Vernet. Cette présomption est sans doute exagérée. C'est Lanté qui a laissé le plus de dessins, et Auzou, Bosio, Carle Vernet et son fils Horace Vernet en ont également laissé un nombre considérable. Après avoir dessiné en 1787 une

série intitulée *Galerie du Palais Royal*, Debucourt devient en effet célèbre comme peintre et graveur de la France élégante. Ses planches pour le magazine n'étant pas signées, on peut seulement supposer qu'il y a collaboré, selon certains historiens de 1797 à 1808. Il semble qu'il ait dessiné et fait les travaux de graveur pour ses propres dessins, mais il était aussi le graveur de certains dessins exécutés par Carle Vernet pour La Mésangère. Parfois ses dessins étaient gravés par Baquoy. Son œuvre compte 558 pièces dont plusieurs planches de modes pour le journal et d'autres pour deux séries qui cimentaient la réputation de l'entreprise : *Modes et Manières du Jour* (1798–1808. 52 planches) et *Le Bon Genre* (1800–1817 : 3 planches étaient de lui). D'autres titres de dessins font également preuve de son intérêt pour la mode : *Recueil de six têtes et coiffures modernes à l'usage des jeunes personnes qui dessinent* (1801–1804); *Les petits messieurs ou les adolescents à la mode* (1804); *La manie de la danse* (1809); enfin *Le tailleur, le coiffeur* (1812). De 1815 à 1824, il est le graveur d'une excellente série de 56 costumes militaires et de scènes de mœurs dessinée par Carle Vernet et éditée par Jacques-Louis Bance, plus tard de sujets militaires exécutés par Horace Vernet. Il a aussi amélioré la technique des eaux-fortes en couleur par la superposition de cinq plaques de cuivre.

Bibliographie

- Ed. et Jules de Goncourt, *L'Art du XVIIIe siècle*, Paris 1880, t. II, p. 307.
- M. Fenaille, *L'œuvre gravé de P.-L. Debucourt*, Paris 1899.
- R. Colas, *Bibliographie ... du costume*, Paris 1933, t. I, pp. 286–288.
- *Inventaire du Fonds Français*, Paris 1953, t. 6, pp. 68–79.
- R. Armand Weigert, *Collection de costumes et modes d'autrefois. Modes et Manières du Jour*, Paris : Rombaldi 1957 (c'est une réédition de la série dessinée par Debucourt, avec une introduction de 10 pages).
- *Dictionnaire de biographie française*, Paris 1965, t. X, pp. 453–454.
- R. Gaudriault, *La Gravure de mode ...*, Paris 1983, pp. 45–47.

Vernet (**Charles Horace**, dit **Carle**)
(Bordeaux, 14 août 1758 – 27 novembre 1836, Paris)

Issu d'une dynastie de peintres qui remonte au XVe siècle, et plus particulièrement fils du célèbre Joseph Vernet, Carle Vernet a préparé au moins 115 planches du journal. Il en a signé 75 qui datent de 1803 à 1811 (voir la planche 707 de Fig. 3.3 et la planche 958 de Fig. 5.1). On peut supposer qu'il est collaborateur du journal dès 1797. La plupart de ses dessins sont gravés par Baquoy, quelques-uns par Debucourt et par Jazet. Jusqu'à la Révolution, les Vernet habitent dans un logement du Palais du Louvre. Carle est marié avec la fille de Moreau le jeune. En 1796, il peint deux planches intitulées *Les Incroyables* et *Les Merveilleuses* qui ont un grand succès. A la suite, un journaliste du nom de Car publie un cahier d'un *Journal des Incroyables ou les Hommes à Pa-ole (sic) d'honneur* qui ridiculise ce type de personnes (BN Lc^2 2666, 1). Le fils de Carle Vernet, Horace Vernet, reprend ce sujet en 1810 pour en faire une série à l'intention de La Mésangère, série qui dure jusqu'en 1818. Carle Vernet dessine aussi des scènes de chasse et de bataille qui lui valent la faveur du public. En 1813, La Mésangère édite quatre dessins de Carle Vernet, intitulés *La Frileuse*, *La Boudeuse*, *La Vielleuse* et *La Brodeuse*. Entre 1815 et 1824, l'éditeur parisien Bance publie une collection de 56 dessins de costumes exécutés par Carle Vernet et gravés par Debucourt. Cette collection fut également éditée par Bossange et Masson à Londres. Les fameux *Cris de Paris*, parus vers 1820, sont une collection de 100 lithographies exécutées par Carle Vernet : plusieurs présentent les costumes les plus en vogue. En 1822 et 1823, il publie une série de 100 planches, avec Eugène Lami et son fils Horace Vernet, qui porte

le titre de *Collection des uniformes des armées françaises de 1791–1814*. De 1831 on a de lui les *Scènes et costumes divers*, lithographiés par Victor Adam. Baudelaire admire ses gravures de mode. Le *Journal des Dames ...* annonce sa mort dans le numéro du 30 novembre 1836.

Bibliographie

- F. Benoît, *L'Art français sous la Révolution et l'Empire*, Paris 1875, p. 338.
- A. Dayot, *Les Vernet. Joseph, Carle, Horace*, Paris 1898.
- P. Cornu, Essai bibliographique sur les recueils de mode, dans : *Documents pour l'histoire du costume*, Paris 1911, t. I, p. 31.
- R. Colas, *Bibliographie ... du costume*, Paris 1933, t. I, pp. 1063–1071.
- *L'Estampe française*, Paris : Ed. Tel 1944, p. 63.
- R. Gaudriault, *La Gravure de mode ...*, Paris 1983, p. 47.
- Un portrait de Carle Vernet, dessiné par son fils Horace en 1818 et lithographié par C. Motte à Paris, rue des Marais, se trouve à la BN et à la bibliothèque Lipperheide de Berlin (cote F/M-Z, 136,4).

Auzou (**Pauline**, née **Demarquest-La Chapelle**) (Paris, 24 mars 1775 – 15 mai 1835, Paris)

Elle dessine 300 planches anonymes du journal. Elève de Regnault, sa carrière prend son essor en 1795, avec son premier portrait exposé au Salon de peinture. Ses compositions gracieuses et expressives lui valent une renommée qui perdure sous l'Empire et la Restauration et qui font d'elle l'une des artistes les plus en vogue de son époque. Elle est la favorite de Marie-Louise, épouse de Napoléon, plus tard de la duchesse de Berry et plus tard encore de Louis XVIII. La critique loue ses ouvrages qui se distinguent par leur grâce, des détails heureux et une couleur claire et brillante. Outre les dessins de mode, elle exécute des portraits, des tableaux de genre (1797–1804) et des scènes historiques (1808–1820). Son atelier rue Gît-le-Cœur, où elle installe une école de dessin pour demoiselles, est fréquenté par de nombreux artistes. Le rôle important qu'elle a joué à son époque est méconnu de nos jours.

Bibliographie

- F. Benoît, *L'Art français sous la Révolution et l'Empire*, Paris 1875, pp. 335–336.
- *Dictionnaire de biographie française*, Paris 1948, t. IV, p. 806.
- K.G. Saur, *Allgemeines Künstler-Lexikon*, Munich, Leipzig, 1992, t. 5, pp. 702–703.

Bosio (**Jean-François** et **Dominique S.**)

Deux artistes du nom de Bosio exécutent des dessins pour La Mésangère : Jean-François, élève de David (né à Monaco le 17 juin 1764, mort à Paris le 6 juillet 1827), et Dominique S. Bosio (dates de naissance et de mort inconnues). Le premier a réalisé cinq tableaux, in-folio oblong, intitulés *La Bouillotte*, *Bal de l'Opéra*, *Bal de Société*, *L'Escamoteur*, *La Lanterne magique* qui réunissent, en 1804, 143 figures tirées des planches du *Journal des Dames et des Modes*. Il est le frère aîné du baron François-Joseph Bosio (1768–1845), fameux sculpteur de l'époque, que le journal loue dans ses livraisons des 31 mars et 25 juillet 1828. Professeur de dessin à l'école Polytechnique, il a publié un *Traité élémentaire des règles du dessin* (1801) qui eut plusieurs éditions. L'autre Bosio, dont le prénom est

Dominique, dessine 238 planches du *Journal des Dames* ..., puis plusieurs illustrations signées D. Bosio pour la série *Le Bon Genre* en 1817. L'une de ses planches individuelles, éditée par La Mésangère, a pour titre *La Promenade aux Tuileries*.

Bibliographie

- L. Delteil, *Manuel de l'amateur d'estampes des XIXe et XXe siècles*, Paris s.d., t. 1, p. 25, et t. complémentaire, pl. II et III.
- René Colas, *Bibliographie ... du costume*, Paris 1933, t. I, p. 137.
- R. Gaudriault, *La Gravure de mode* ..., Paris 1983, p. 60.
- *Dictionnaire de biographie française*, Paris, t. VI, pp. 1133–34 (pour Jean-François).

Vernet (**Horace**)

(Paris, 30 juin 1789 – 17 janvier 1863, Paris)

A la fois élève de Vincent et de son père Carle Vernet, il dessine 339 planches du journal et en signe 267 qui datent des années 1813 à 1817 (voir planche 1338 de Fig. 1.2, planche 1412 de Fig. 2.8 et planche 1286 de Fig. 4.28). Sa collaboration avec La Mésangère débute avec la série *Incroyables et Merveilleuses*, dont il dessine les planches dès 1810 (jusqu'en 1817). Dès le 15 avril 1811, à peine mariée, son épouse Louise Pujol inscrit l'argent reçu pour les travaux de son mari dans un registre de recettes et de dépenses. Elle note qu'ils ont obtenu de La Mésangère 30 francs pour chacun des dessins exécutés pour le *Journal des Dames et des Modes*, 80 francs pour chacune des 31 planches des *Incroyables et Merveilleuses*, 300 francs pour l'ensemble des 12 dessins de l'*Annuaire des Modes de Paris* en 1814 et 100 francs pour chaque dessin du *Bon Genre* en 1816. Les recettes obtenues pour les dessins du journal ainsi que pour les séries de mode éditées par La Mésangère s'élèvent en 1811 à 655 francs, en 1812 à 1 169 francs, en 1813 à 1 700 francs, en 1814 à 3 020 francs, en 1815 à 2 280 francs, en 1816 à 2 700 francs et en 1817 à 1 060 francs. Au total, pour la période de mai 1811 à septembre 1817, Horace Vernet a donc obtenu 12 584 francs de La Mésangère, ce qui veut dire que le jeune ménage a surtout vécu de l'argent reçu par cet éditeur. Les *Costumes de divers Pays* (1821–1827), édités aussi par La Mésangère, contiennent encore des dessins du peintre. En 1817, Horace Vernet publie avec Janet son propre almanach de mode, intitulé *L'Empire de la Mode*. Après ses débuts comme dessinateur de gravures de mode, il acquiert une réputation de peintre de sujets historiques et militaires et de portraits. Marie de l'Epinay lui demande de dessiner son portrait en mai 1825. Une copie en est réalisée en juin 1825. En 1828, Horace Vernet est nommé directeur de l'Académie de France à Rome, poste prestigieux qu'il occupe jusqu'en 1835. Il est engagé ensuite pour exécuter plusieurs scènes de bataille d'un format gigantesque au château de Versailles.

Bibliographie

- L. Lagrange, Horace Vernet, *Gazette des Beaux-Arts*, 1863, pp. 297–327.
- A. Dayot, *Les Vernet* ... , Paris 1898 (en annexe le livre de comptes, pp. 188–226).
- H. Béraldi, *Les Graveurs du XIXe siècle*, Paris 1885–1892, t. XII, pp. 211–221.
- Mrs. Herbert Richardson, The Fashion-Plates of Horace Vernet, *The Connoisseur*, vol. LIX, 1921, pp. 97–102.
- R. Armand Weigert, *Collection de costumes et modes d'autrefois, Incroyables et Merveilleuses*, Paris : Rombaldi 1955 (c'est une réédition de la série principalement dessinée par Horace Vernet, avec une introduction de 10 pages).
- R. Gaudriault, *La Gravure de mode* ..., Paris 1983, p. 47.

Lanté (**Louis Marie**)
(1789? – après 1869)

Lanté est vraisemblablement l'artiste le plus fécond de l'équipe de La Mésangère. Elève de Vaudoyer, il dessine 1 466 planches non signées pour le journal, probablement entre 1814 et 1828. Le nombre de ses gravures non signées parues de 1829 à 1830 n'est pas connu. En revanche, sa signature figure en bas de 408 planches dessinées entre 1831 et 1837. La plupart de ses illustrations sont gravées par Gâtine, mais certaines sont dues à Nargeot, Delvaux, Willaeys, Allais, Lallemand, Houiste, Porret et Prot. Outre ses travaux exécutés pour le journal, Lanté participe à la création des séries parues au siège de l'illustré. Il dessine la plupart des planches de *Costumes ... du pays de Caux* (1813–1827), *Costumes des Marchandes et Ouvrières de Paris* (1817–1827 : Fig. C.4), *Costumes ... des Parisiennes de haute et moyenne classes* (1817–1828), *Costumes de divers Pays* (1821–1827) et *Galerie des femmes célèbres* (1827). En 1818, les deux dernières planches de la série *Incroyables et Merveilleuses* sont de sa plume, et en 1822 il augmente de onze dessins la première réédition du *Bon Genre*. De 1818 à 1820, l'almanach *Le Petit Modiste Français*, paru chez Le Fuel, est illustré de sa main, ainsi qu'une série de *Travestissements* en 1825. Ses peintures et aquarelles figurent aux Salons de 1824 à 1838. Le premier tableau, une scène de Rouen, obtient une médaille d'argent à Lille en 1825 (voir p. 360). On y retrouve des figures qu'il avait dessinées auparavant pour les *Costumes ... du pays de Caux* de La Mésangère. Il exécute aussi des portraits (Marie Thérèse d'Autriche, Mme de Maintenon). Après la mort de La Mésangère en 1831, il partage avec Herbinot de Mauchamps, Gâtine et Guillon les fonctions d'éditeur-gérant provisoire du journal. A l'époque, il habite 20 rue de l'Echiquier, puis s'installe 7 rue de Montholon (Arch. de Paris : D^2U^1176). A partir de 1832, il étend ses activités à d'autres journaux de mode : de 1832 à 1837 à *La Mode*, de 1835 à 1837 à la *Gazette des Salons*, de 1839 à 1840 à *La Fashion* et au journal *Nouveautés* et à partir de 1839 à *La Sylphide*. Il se fait aussi un nom comme peintre paysagiste. Il manque une étude biographique de ce peintre.

Bibliographie

- *Catalogue du cabinet de feu M. La Mésangère*, Paris 1831, p. 48.
- E. Bellier de la Chavignerie/L. Auvray, *Dictionnaire général des artistes de l'école française*, Paris 1882.
- R. Colas, *Bibliographie ... du costume*, Paris 1933, t. I, pp. 654–665.
- *Inventaire du Fonds Français*, Paris 1963, t. 12, pp. 422–423.
- A. Maury, Quand les aquarellistes créaient la haute couture, *Plaisir de France*, n° 422, sept. 1974, p. 32.
- R. Gaudriault, *La Gravure de mode ...*, Paris 1983, pp. 47–48.

Figure B.3 Les signatures du peintre Lanté et des graveurs Delvaux, Gâtine et Nargeot figurent en bas de nombreuses illustrations du journal. Pour Lanté et Delvaux, voir Fig. 4.4 (pl. 2970); pour Lanté et Gâtine, voir Fig. 1.2 et 3.24 (pl. 3219 et pl. 3249); pour Lanté et Nargeot, voir Fig. 4.1 (pl. 3008), Fig. 4.4 (pl. 3061, 3176 et 3354), Fig. 6.3 (pl. 3322), Fig. 6.10 (pl. 3349), Fig. E.3 (pl. 3245), Fig. E.7 (pl. 3292) et Fig. E.9 (pl. 3325).

B.2.4 Les principaux graveurs

Baquoy (**Pierre Charles**)
(Paris, 27 juillet 1759 – 4 février 1829, Paris)

Un grand nombre de planches du journal sont gravées par Baquoy, dont 407 signées de ses initiales. Pendant les premières années du journal, il exécute les dessins de Debucourt, de 1803 à 1811 également ceux de Carle Vernet, de 1806 à 1811 aussi ceux de Deny, et de 1813 à 1818 ceux d'Horace Vernet (voir pl. 1338 de Fig. 1.2, pl. 707 de Fig. 3.3, pl. 1223 de Fig. 3.1 et pl. 1286 de Fig. 4.28). Sa signature se trouve encore sur une planche du journal de 1827. Le 20 décembre 1820, le journal annonce la parution d'une gravure individuelle gravée par Baquoy, intitulée *Fénelon*, d'après E. Fragonard. Issu d'une famille de graveurs qui se sont tous spécialisés dans la gravure de vignettes, il a débuté par des vignettes, et plus tard, par des planches pour Moreau le jeune dans les *Œuvres de Racine*. Il s'est consacré dès 1785 à la gravure de mode, exécutant plusieurs numéros de la série *Gallerie des Modes* (1778–1787 : dont les numéros 263–266, 268–271, 285–286, 301–304, 311–312, 320, 351–352, 361–370), et une *Suite de Petits Costumes* dessinés par Bertrand-Duplessis. Il a également gravé les illustrations des *Voyages en France* (1798), premier ouvrage édité par La Mésangère. Parallèlement, il est professeur de dessin au collège de la Marche et graveur de planches comme *Eugenio et Virginia* (1799). Il apparaît au Salon dès 1802. Ses deux filles, Louise Sébastienne Henriette Baquoy (devenue Mme Couët) et Angélique Rosalie Adèle Baquoy (devenue Mme Cailino), ont poursuivi la tradition familiale en choisissant la profession de graveurs de vignettes et de planches de mode.

Bibliographie

- H. Béraldi, *Les Graveurs du XIXe siècle*, Paris 1885, t. I, pp. 90–92.
- *Inventaire du Fonds Français*, Paris 1930, t. 1, pp. 296–297 (on y trouve une liste de 244 planches du journal exécutées par Baquoy entre 1812 et 1817, conservées à la BN).
- *Dictionnaire de biographie française*, Paris 1951, t. V, p. 104.
- R. Gaudriault, *La Gravure de mode ...*, Paris 1983, p. 35.
- K.G. Saur, *Allgemeines Künstler-Lexikon*, Munich, Leipzig 1992, t. 6, pp. 605–606.

Gatine [ou **Gâtine**] (**Georges-Jacques**)
(Caen, 30 août 1773 – après 1841)

L'un des collaborateurs les plus créatifs de l'équipe réunie au bureau du journal. Béraldi l'appelle "le graveur attitré de La Mésangère" rien que pour les gravures qu'il a exécutées d'après les dessins de Louis Marie Lanté. De 1810 à 1817, sans les signer, Gâtine a probablement réalisé un grand nombre de gravures d'Horace Vernet. Sa signature (voir Fig. B.3) figure encore sur 176 planches du journal parues de 1831 à 1836. Il participe aussi à plusieurs séries éditées au siège du journal, exécutant dix estampes du *Bon Genre* (1800–1817), une trentaine des *Incroyables et Merveilleuses* (1810–1818), cent cinq des *Costumes du pays de Caux* (1813–1827), une vingtaine des *Costumes orientaux* (1813), six de l'*Almanach des Modes* (1815), quarante-sept des *Costumes des Marchandes et Ouvrières de Paris* (1817–1827 : Fig. C.4), une dizaine des *Costumes et coiffures des Parisiennes de haute et moyenne classes* (1817–1828), cent des *Costumes de divers Pays* (1821–1827 : Fig. C.5),

soixante-et-onze de la *Galerie des femmes célèbres* (1827) et vingt-deux des *Travestissemens* (1828–1830 : Fig. 3.23). Cependant, La Mésangère n'est pas le seul à l'employer. Martinet l'engage pour ses publications sur la mode, par exemple en 1811, 1815 et 1822 pour les gravures de l'almanach *Miroir des grâces*. Enfin, il prête son talent à divers journaux féminins, dont *La Mode* (1831–1837), *Nouveautés* (1839–1841), *La Fashion* (1839–1840), *L'Oriflamme des Modes* (1840–1841) et *La Renaissance* (1841). En 1831, après la mort de La Mésangère, il partage avec Lanté, Guillon et Herbinot de Mauchamps les fonctions d'éditeur-gérant provisoire du journal. A l'époque, il réside au n° 1 de la rue de l'Estrapade. Béraldi note à son propos : "un malin, qui a trouvé le moyen de se faire un nom connu, en étant tout simplement un graveur de modes ... Enfin! mieux vaut cent fois être le premier dans ce genre subalterne que de passer inaperçu en se frottant à l'estampe dite d'histoire, ou de grand style." L'*Inventaire du Fonds Français* riposte qu'il "n'est nullement un malin (mais) simplement un très bon graveur de reproductions en couleurs." Les parents du peintre sont Jacques et Louise Gâtine habitant Caen.

Bibliographie

- Arch. départ. (Calvados): acte de naissance (document recherché par B. Hissler).
- H. Béraldi, *Les Graveurs du XIXe siècle*, Paris 1886, t. VI, pp. 225–236.
- *Inventaire du Fonds Français*, Paris 1954, t. 8, pp. 409–425 (on y trouve pp. 419–420 certaines légendes des planches du journal gravées par lui en 1831).
- *Dictionnaire de biographie française*, Paris 1982, t. XV, p. 665.
- R. Gaudriault, *La Gravure de mode ...*, Paris 1983, p. 206.

Nargeot (**Jean-Denis**)
(Paris, 28 novembre 1795 – après 1865)

Elève de Roger et Benoist, la gravure de mode lui procure ses premiers succès et devient sa spécialité. Son père est Denis François Nargeot, employé à l'Etat Civil, sa mère Marie Anne Nargeot, née Cior. De 1831 à 1837, il est le graveur de 155 dessins du journal, dont 150 signés, la plupart dessinés par Lanté ou Numa (voir Fig. B.3), un par Gavarni (voir Fig. 3.25). D'autres journaux de mode le comptent dans leur équipe : *La Vogue* (1831), le *Petit Courrier des Dames* (vers 1830), *La Mode* (1832–1837) et le *Journal des Demoiselles* (1833 jusque vers 1865). En 1838, il invente un système qui lui permet de peindre des sujets empruntés aux musées de Versailles. Il est également portraitiste et illustrateur de livres.

Bibliographie

- *Journal des Dames et des Modes*, 20 janvier 1838.
- H. Béraldi, *Les Graveurs du XIXe siècle*, Paris 1885–1892, t. X, pp. 188–190.
- R. Gaudriault, *La Gravure de mode ...*, Paris 1983, p. 208.

B.2.5 Les principaux imprimeurs

Puisque le *Journal des Dames ...* était un périodique illustré de gravures en taille douce, il fallait deux types de machines différentes pour l'imprimer, l'une pour l'impression des lettres, servie par les imprimeurs en lettres, l'autre pour l'impression des illustrations, servie par les imprimeurs en taille douce. La Mésangère devait donc employer deux sortes d'imprimeurs aux brevets bien distincts (voir p. 196). A partir de 1830, les imprimeurs

avaient souvent les deux systèmes de machines et les deux brevets. Les deux premiers portraits tracés ici présentent les principaux spécialistes de l'imprimerie en lettres qui ont fabriqué le magazine jusqu'en 1832. Les collègues alors responsables pour l'imprimerie des gravures ne sont pas connus. Mais on connaît le procédé compliqué de la fabrication des gravures (voir pp. 27 à 28). Parmi les imprimeurs ayant fabriqué le journal après 1832, le plus éminent est Adolphe Everat. Il pouvait faire fonctionner les machines pour le texte ainsi que celles pour les gravures.

Nicolas-Vaucluse (**François**)

Pendant 23 ans, de 1800 à 1823, les pages de texte du journal sont imprimées dans la petite entreprise de Nicolas-Vaucluse, associé au libraire Boutonnet et installé dans le quartier qu'habite La Mésangère (5, rue Neuve-Saint-Augustin, aujourd'hui rue Saint-Augustin). En 1811, quand Napoléon fixe à quatre-vingts le nombre des imprimeurs en lettres à Paris, Nicolas-Vaucluse est nommé titulaire du dernier brevet, le n° 80, ce qui lui permet de continuer sa collaboration avec La Mésangère. Il est également imprimeur de traités tirés à quelques centaines d'exemplaires. A la fin de sa carrière, vers 1820, il est responsable de l'impression d'autres journaux, tels le *Courrier des Théâtres* et *Les Affiches Parisiennes*. Il arrive alors à réaliser son rêve de devenir libraire. Son brevet de libraire lui est attribué le 30 mars 1820. Son imprimerie passe le 21 mai 1823 entre les mains de Carpentier-Méricourt qui paie le brevet 45 000 francs. On ne trouve aucune mention de son nom dans l'ouvrage d'Auguste Imbert, *Biographie des imprimeurs* (1826), ni dans Edmond Werdet, *De la librairie française depuis 1789* (1860) qui mentionnent seulement un imprimeur et marchand d'estampes du nom de Mathurin Nicolas, rue Montorgueil, "au bon pasteur", qui a pratiqué en 1572, donc deux siècles plus tôt. Ses dates et lieux de naissance et de mort sont inconnus.

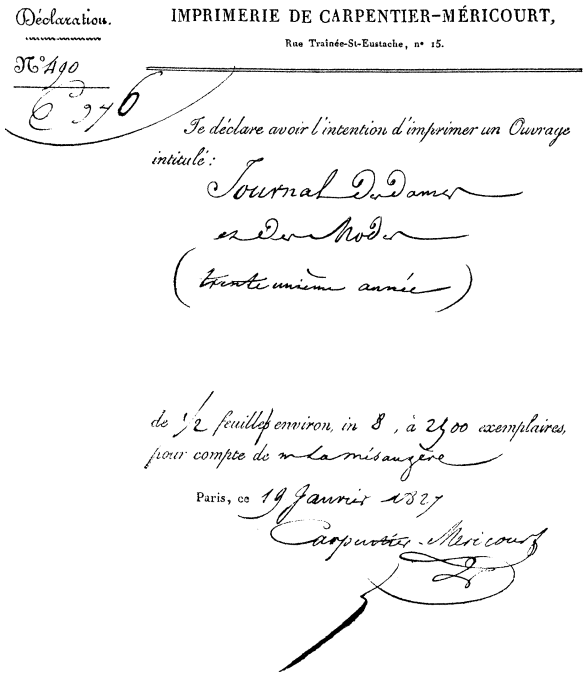
Bibliographie

- Archives Nationales : cote F^{18} 119 : diverses déclarations de Nicolas-Vaucluse pour avoir imprimé certains ouvrages dans les années 1819 à 1823, mais rien sur le *Journal des Dames et des Modes*; cote F^{18} 11 : son brevet de libraire; cote F^{18} 1743, n° 2240 : vente du brevet d'imprimeur de Nicolas-Vaucluse à Carpentier-Méricourt.
- *Annuaire de l'Imprimerie et de la Librairie*, 1813, p. 36 et 127.
- P. Dupont, *Histoire de l'imprimerie*, Paris 1854, t. I, p. 265.
- P. Delalain, *Liste des imprimeurs-typographes 1811–1870*. Tiré-à-part de la *Bibliographie de la France*, sept.–oct. 1899, p. 14.
- P. Delalain, *L'Imprimerie et la librairie à Paris de 1789 à 1813*, Paris 1900, p. 158 (quelques lignes seulement).

Carpentier-Méricourt (**Claude-Joseph**)
(Grand-Fresnoy, près Saint-Quentin, 18 octobre 1775 – après 1834)

Successeur de Nicolas-Vaucluse, il continue de s'occuper des pages de texte du journal pendant neuf ans, de 1823 à 1832, s'installant d'abord dans les locaux de son prédécesseur, puis plus près du siège du journal, dans la rue Traînée-Saint-Eustache, qui croise la rue Montmartre. Ayant su considérablement agrandir l'entreprise, il est l'imprimeur d'une dizaine de publications de la petite presse spécialisée dans la médecine, la littérature, l'art, le théâtre, le commerce. En général, le tirage de ses publications périodiques varie entre

500 et 3 000 exemplaires. Les Archives Nationales possèdent de lui deux déclarations sur le tirage du journal de La Mésangère, l'une du 19 janvier 1827 (Fig. B.4) et l'autre du 26 juillet 1830, mentionnant chacune 2 500 exemplaires tirés. On y trouve également un gros dossier contenant des détails biographiques : Carpentier-Méricourt fut d'abord commis chez un parent marchand de dentelles et fabricant de fils, avant d'apprendre l'art typographique à Hambourg; devenu prote et correcteur chez l'imprimeur Chaignieau à Paris (qui réédita plusieurs ouvrages de La Mésangère), puis caissier et marchand de papier, il finit par pouvoir acheter le brevet d'imprimeur en lettres de Nicolas-Vaucluse le 21 mai 1823, grâce à une dot de 60 000 francs faite par un mariage tardif avec une riche héritière. Son association avec Jean-Baptiste Constant-Chantpie lui vaut quelques difficultés auprès du Bureau de la Librairie parce que ce dernier avait exécuté des ouvrages opposés au gouvernement. Par la suite, le brevet d'imprimeur en lettres est retiré à Constant-Chantpie, mais pas à Carpentier-Méricourt dont ce dernier continue d'imprimer les commandes (Constant-Chantpie finira par être engagé dans l'atelier d'imprimerie d'Honoré de Balzac). Les 39 ouvriers de Carpentier-Méricourt protestent en 1827 contre un projet de loi qui aggravait la situation des imprimeurs en lettres. En 1830, l'entreprise s'occupe des premiers journaux de la classe ouvrière, intitulés *L'Artisan* et *Le Peuple Souverain*. De novembre 1832 à mai 1833, elle prend en charge le *Messager des Dames*. Carpentier-Méricourt obtient un brevet de lithographe le 6 avril 1832, et, le 5 septembre 1834, il vend son brevet d'imprimeur en lettres à Félix Malteste.


Déclaration.

IMPRIMERIE DE CARPENTIER-MÉRICOURT,
Rue Traînée-St-Eustache, n° 15.

N°490
E 376

Je déclare avoir l'intention d'imprimer un Ouvrage intitulé :
Journal des Dames et des Modes
(trente-unième année)

de 1/2 feuille, environ, in 8, à 2500 exemplaires, pour compte de m. la mésangère

Paris, ce 19 Janvier 1827
Carpentier-Méricourt

Figure B.4 Déclaration de l'imprimeur Carpentier-Méricourt sur le tirage du *Journal des Dames et des Modes* en 1827.

Bibliographie

- Arch. Nat. : Parmi les déclarations sur les titres et tirages des ouvrages imprimés par Carpentier-Méricourt, de 1823 à 1832, celles sur le *Journal des Dames et des Modes* ont les cotes F^{18} 52, 166, année 1827, décl. 490, n° 6976 et année 1830, décl. 960, n° 3407. Le dossier F^{18} 1743 comprend 36 déclarations sur d'autres ouvrages imprimés par lui, de 1832 à 1834, ainsi que son dossier de brevet d'imprimeur et de lithographe et son acte de baptême.
- P. Chauvet, *Les Ouvriers du livre en France*, Paris 1964, p. 78.

Everat (**Adolphe Auguste**)
(Paris, 11 juillet 1801 – 1848 (?))

Everat n'est l'imprimeur du journal que pour une courte période, de mars 1833 à janvier 1835. Cependant, son entreprise, bien connue pour avoir imprimé les œuvres d'H. de Balzac, V. Hugo, A. de Musset et A. de Vigny, et pour avoir été l'une des plus grandes imprimeries parisiennes, mérite qu'on y jette un coup d'œil. En 1828, il hérite de l'entreprise, fondée en 1793 par son père André-Amable Everat (il continue d'utiliser le papier à lettres de son père : voir Arch. Nat.). Auparavant il avait été architecte et s'était marié à Augustine Louise Dorette. Everat donne alors une nouvelle impulsion à l'imprimerie : en 1833, il possède les machines les plus modernes, dont 28 presses en fer, 5 mécaniques et 2 presses en bois. Cela lui permet de tirer chaque jour deux millions de feuilles et d'occuper 260 personnes : 120 compositeurs, 56 imprimeurs, 9 correcteurs, 1 prote, 10 apprentis, 14 employés aux mécaniques, 40 brocheuses et 10 autres personnes. Il imprime l'élite des auteurs, auxquels il est souvent lié d'amitié, il s'occupe des milliers d'exemplaires de brochures saint-simoniennes, et il est responsable des journaux en vogue comme *La Mode* en 1830, le *Journal des Connaissances Utiles* en 1833 et *Le Musée des Familles* en 1833, tous de Girardin, puis de *La Revue de Paris* en 1830, de *La Revue des Deux Mondes* en 1830 également, de *L'Europe Littéraire* de mars à août 1833, et du *Droit* en 1835. Son chiffre d'affaires moyen s'élève alors chaque année à un montant de 850 000 à 900 000 francs. Everat obtient deux fois la médaille d'argent à l'exposition des produits de l'industrie pour des livres illustrés, enrichis de gravures en bois insérées dans le texte. En 1837, alors qu'il occupe 500 ouvriers, le feu ravage son établissement. Il ne s'en remet pas. En 1839, il quitte l'imprimerie, au grand regret de son père. Mais ses tentatives de faire fortune ailleurs (il ouvre une briqueterie, puis s'engage dans les chemins de fer) ne sont pas couronnées de succès. Vers le milieu du XIXe siècle, il meurt ruiné.

Bibliographie

- Arch. Nat. : cote F^{18} 72^{B} : plusieurs déclarations sur le tirage du journal, de 1833 à 1835.
- P. Dupont, *Histoire de l'imprimerie*, 1854, t. II, p. 606.
- Nicole Felkay, Deux imprimeurs de Balzac : André Barbier et Adolphe Everat, *L'Année balzacienne*, 1978, pp. 225–243.

Annexe C

Répertoire des illustrés et séries de gravures rattachés au journal

C.1 Les illustrés annexés par le journal

- *Journal des Modes et Nouveautés*	25 août 1797
- *Tableau Général du Goût, des Modes et Costumes de Paris*, devenu *La Correspondance des Dames* en mars 1799, puis *L'Arlequin* en août 1799	octobre 1799
- *L'Art du Coiffeur*	février 1810
- *L'Observateur des Modes*	5 déc. 1823
- *L'Indiscret*	25 déc. 1823
- *La Vogue*	10 août 1831
- *Le Messager des Dames*	5 juin 1833
- *Gazette des Salons* (avec ses annexions du *Journal des Femmes* et du *Miroir des Dames*)	15 octobre 1837

A partir du 10 décembre 1823, les annexions sont indiquées sur l'en-tête du journal, au-dessous du titre. On y lit, par exemple du 5 juin 1833 au 10 octobre 1837 : "A ce journal ont été réunis *L'Observateur des Modes*, *L'Indiscret*, *La Vogue* et *Le Messager des Dames*." (voir Fig. 4.21).

C.2 Environ mille six cents gravures publiées en séries au siège du journal

1. *Modes et Manières du Jour*. 1798 – 1808

   Les 52 planches en couleur, grand in-8°, sont dessinées et gravées par Ph.L. Debucourt. Selon Fenaille, les 38 premières illustrations sont de l'an VIII (1799–1800), les 12 suivantes de l'an IX (1800–

1801), et les deux dernières de 1808. Mais une première planche dessinée par lui est déjà mentionnée dans le journal en 1798. Au bas de chaque gravure, on trouve un titre et une description sommaire de l'habillement. La série est rééditée en 1808 sous le titre *Modes et manières du jour à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe siècle*, avec une feuille de titre. Elle est vendue 18 francs. La troisième édition est déposée par La Mésangère à la Bibl. Impériale le 3 août 1810. L'ensemble est réédité au tournant du XIXe siècle chez Maquet, puis vers 1912 chez Gosselin. Seize planches sont reproduites en 1911 dans *Documents pour l'histoire du costume*, chez Goupil, avec un texte de Gaston Schefer. En 1957, Rombaldi publie 24 planches, avec un texte de 10 pages par Roger Armand Weigert. D'après Mireur, la série est vendue 1 300 francs en 1880, et 2 450 francs en 1890. Delteil, qui reproduit plusieurs illustrations de cette série, note une vente de 47 planches pour 3 600 francs en 1912. Selon Colas, la collection complète coûtait 15 000 francs en 1913. Pour la légende des illustrations, voir Colas, t. I, n° 814, pp. 286–288, et Gaudriault, *Répertoire* ..., pp. 276–279. On trouve des exemplaires de cette série à la BN, Cab. Est. Oa 86 Rés., et à la Bibl. Lipperheide de Berlin, pl. 1 et 4. 1798 – 1808

2. *Costumes de Théâtre.* 1798 – 1803

Egalement appelé *Costumes-portraits des actrices et acteurs des principaux théâtres de Paris*. Les gravures de la série coûtent d'abord cinq, puis six sous. Elles ont le même format que les illustrations du journal. Vicaire (pp. 1359–1360) compte neuf planches, dont il retient les légendes. Quatre autres, dessinées par Carle Vernet et gravées par Baquoy, se trouvent à la BN, dont deux qui portent la légende "Sophie Belmont dans *Fanchon la Vielleuse*" (le nom de l'actrice s'écrit "Bellemont" dans les dictionnaires) et deux autres présentant Mme Clotilde dans *La Dansomanie* et le *Retour de Zéphir* (voir Colas, n° 1 564). Ces deux actrices se retrouvent par ailleurs dans deux gravures supplémentaires du *Journal des Dames et des Modes*, numérotées 50 et 55-bis. Elles y sont montrées dans les pièces *Belle et bonne* et le *Ballet de Paris*.

3. *Vues de Paris.* 1799 – 1812(?)

C'est une série in-8° de 36 dessins en couleur, dont 23 gravés (voir le *Journal des Dames et des Modes* du 25 mars 1813, p. 135). Les douze premières planches, qui coûtent quatre francs en 1800, sont décrites dans le cahier du 14 juillet 1800. Vingt planches sont conservées à la Bibl. des Arts Déco de Copenhague à la fin du 5e volume du *Journal des Dames* ..., an VIII. Les différentes vues ont les descriptions suivantes : N° 1 : Intérieur de la salle du Théâtre des Arts (= Opéra). N° 2 : Intérieur de la salle du Théâtre français de la République. N° 3 : Intérieur de la salle de l'Opéra-Comique. N° 4 : Intérieur de la salle du Théâtre Feydeau. N° 5 : Promenade de Tivoli. N° 6 : Promenade de Frascati. N° 7 : Promenade du jardin attenant au pavillon d'Hanovre. N° 8 : Intérieur de la rotonde de Paphos. N° 9 : Nouvelle promenade du jardin du palais du Tribunat (Fig. C.1). N° 10 : Extérieur des Bains Vigier, près du

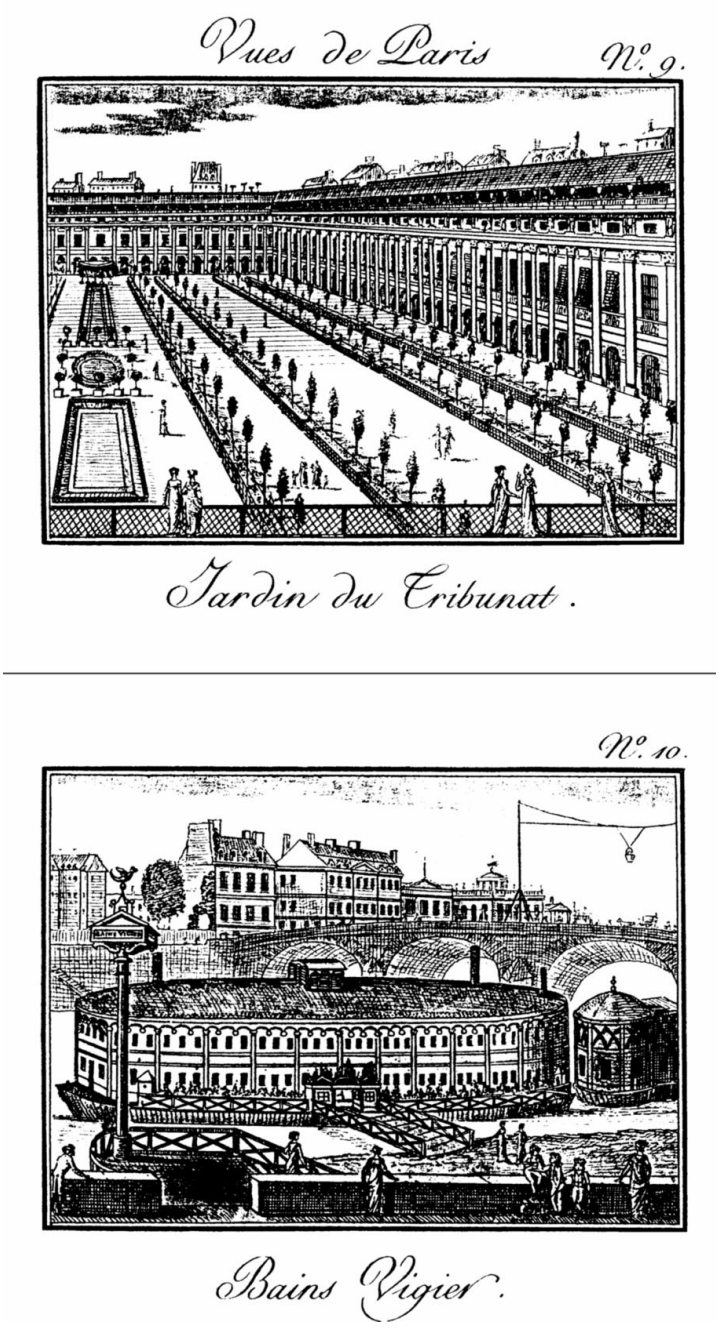


Figure C.1 Une rareté : les gravures de la série *Vues de Paris*, éditées au bureau du *Journal des Dames et des Modes* au format de 6 cm x 8 cm. Ici les numéros 9 et 10 présentant le jardin du Palais Royal, anciennement appelé Jardin du Tribunat, et les Bains Vigier sur la Seine près des Tuileries.

pont des Tuileries (Fig. C.1). N° 11 : Intérieur de la cour Batave. N° 12 : Panorama. N° 13 : Intérieur du Théâtre du Vaudeville. N° 14 : Intérieur de l'Amphithéâtre de Franconi. N° 15 : Salle de Concert de la Société Olympique. N° 16 : Salle de Spectacle de la Société Olympique. N° 17 : Foyer du Théâtre de l'Opéra. N° 18 : Foyer du Théâtre Montansier. N° 19 : Intérieur du Théâtre de Louvois. N° 20 : Intérieur du Théâtre de la Porte Saint-Martin. 1799 – 1812

4. *Le Bon Genre.* 1800 – 1822

Les planches de cette série de 115 dessins humoristiques format in-8° (220 mm x 244 mm), commencée en avril 1800, avaient plusieurs dessinateurs : Carle Vernet, J.-B. Isabey, Dutailly, D. S. Bosio, Auguste Garneray, Ph. L. Debucourt et Horace Vernet, et deux graveurs : Nicolas Schencker (ou Schenker) et G.-J. Gâtine. Le prix d'une planche était de 1 franc en 1801. Pour la réédition des premières 104 planches en 1817, La Mésangère rédigea un texte explicatif indiquant la date de publication de chaque planche et donnant un commentaire se rapportant au sujet du dessin. Ce texte comprend 29 pages. Il a pour titre *Observations sur les modes et les usages de Paris pour servir d'explication aux caricatures publiées sous le titre de Bon Genre, depuis le commencement du XIXe siècle*, in-4° oblong (imprimerie L.-G. Michaud) (Fig. C.5). Une fois paru, La Mésangère a édité 11 nouvelles planches numérotées 105 à 115. Elles étaient dessinées par Louis Marie Lanté et gravées par Gâtine et ont paru de 1818 à 1822. La série complète, accompagnée du texte, est rééditée au format in-fol. en 1822 par l'imprimerie de Charles Crapelet (1762–1809) et, en 1827, par Vassal et Essling (la BN et la Bibl. Lipperheide de Berlin en ont des exemplaires).
Léon Moussinac commente une réédition en cinq fac-similés, faite de 1928 à 1931 chez A. Lévy et E. Denis (un exemplaire est à la Bibl. Forney). Gretel Wagner présente un choix de planches, édité à Dortmund, chez Harenberg, en 1980. Pour les légendes des gravures, voir G. Vicaire, t. I, pp. 839–844, et R. Colas, t. II, n° 2 238.

5. *Meubles et Objets de Goût.* 1802 – 1835

Les 755 planches de cette série, commencée le 6 mars 1802, représentent par leur format in-4° oblong (52,5 cm x 19 cm) le quadruple des pages du *Journal des Dames* ... C'est pourquoi La Mésangère ne les a pas fait circuler par la poste. Conçues pour servir de supplément au *Journal des Dames et des Modes*, elles présentent lits, chaises, tables, bijoux, draperies de croisée, fauteuils, canapés, divans, tabourets, commodes, secrétaires, lavoirs, miroirs, alcôves, pendules, berceaux, vases, lustres, consoles, voitures, façades de maison et intérieurs de salon (voir Fig. C.2 et la figure en couleur 6.8). Egalement annoncée sous les différents titres *Meubles et Voitures* ou *Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvreries et Voitures* ou *Journal des Meubles et Voitures Nouveaux*, la série est livrée d'abord par cahiers de dix feuilles, au prix de trois francs. Sa parution n'est régulière qu'à partir de 1803. Le 7 septembre 1802, la collection comporte 40 numéros, dont 26 concernant les meubles

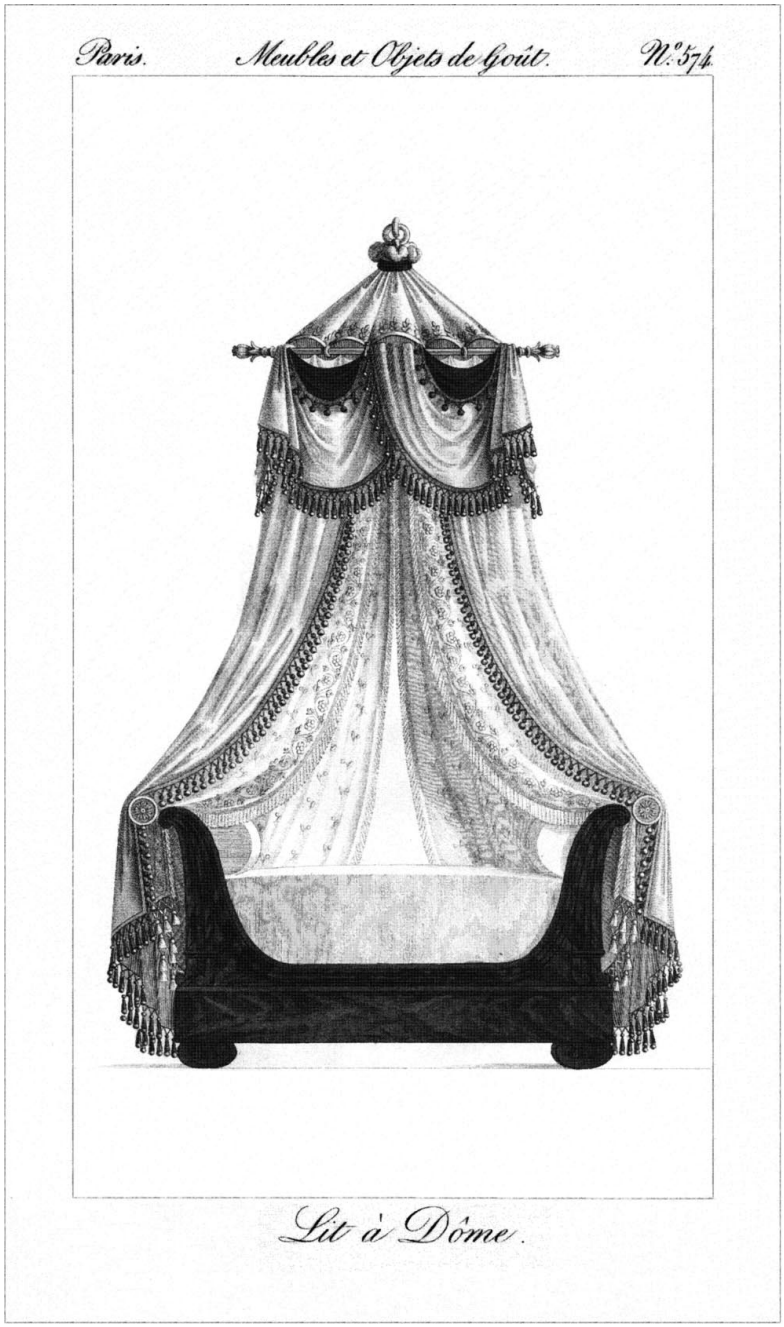


Figure C.2 Le format des planches de la série *Meubles et Objets de Goût* est le quadruple des pages du *Journal des Dames* … Ici la gravure 574 publiée vers 1823. D'une extrême rareté, ces figures ont coûté chacune 900 francs en 1993, tandis que celles du journal étaient vendues entre 50 et 200 francs chacune.

et 14 les voitures. Elle est constituée de 100 planches en août 1803 et s'achète pour 50 francs. La Mésangère vend alors 4 planches le 20 de chaque mois pour un prix de 27 francs, soit 48 planches par an. En 1807, la production est ralentie à 2 feuilles par mois à raison de 13,50 francs. Chaque feuille coûte alors 60 centimes. Dès 1809, ce chiffre tombe encore à 18 feuilles par an, vendues 10,50 francs. Plus tard, jusqu'en 1830, cette périodicité est ralentie à 17, puis 16 feuilles par an. En 1810, les livraisons comprennent les numéros 313 à 331, en 1811 les numéros 332 à 348, en 1812 les numéros 349 à 367, en 1813 les numéros 368 à 385, en 1814 les numéros 386 à 403, en 1815 les numéros 404 à 421 (voir la *Bibliographie de L'Empire ou Journal de la Librairie*). Pour 1816 nous avons vu les numéros 422 à 439, pour 1817 les numéros 440 à 457, et pour 1818 les numéros 458 à 475. En 1825, 50 feuilles se sont vendues 22,50 francs, en 1827 ont paru 30 planches. Jusqu'au 30 avril 1831 paraissent 700 planches. Toutes portent "Paris" comme lieu de l'édition, le titre de la série et un numéro d'ordre. Une courte légende désignant l'objet se trouve sous le trait inférieur de l'encadrement des objets dessinés. Malheureusement, La Mésangère n'a pas publié un texte descriptif, ce que regrette l'éditeur du *Journal des Luxus und der Moden* dans le cahier de juillet 1809. Ce périodique allemand copie dans ses gravures grand nombre d'objets présentés par la série. Le droit de publier la série est vendu le 4 juillet 1831 pour un prix de 228 frs. à Couët, auteur-éditeur, 15 rue de Vaugirard, qui, de 1832 à 1835, édite les gravures 701 à 755 (Mme Couët, née Baquoy, est la fille du graveur Baquoy qui avait longtemps travaillé pour La Mésangère). Le *Journal de la librairie* publie dès lors de petites annonces pour cette série, par exemple le 3 mars 1832, le 5 janvier 1833, le 1er mars et le 13 décembre 1834. La série est à cette époque concurrencée par celle de Caron sur les meubles contemporains. Elle fut continuée (et en partie copiée) par Wilhelm Kimbel de Mayence en Allemagne dans son *Journal für Möbelschreiner und Tapezierer* (1835–1853). Plusieurs centaines de gravures de la série ont été réimprimées en 1914, pet. in-fol., chez A. Calavas, avec une préface de P. Cornu (BN Est. Hd 107d). Quelques planches ont été reproduites en octobre 1960, dans un petit article intitulé Le décorateur qui règne sur l'Empire. En 1993, les gravures coûtaient chacune la somme de 900 francs. Sauf pour la planche 754, la BN possède un exemplaire complet de la série extrêmement rare, réuni en quatre tomes (microfilm G 143281–150040). Certaines feuilles sont à la Bibl. Forney. Voir aussi p. 69, p. 172/173 et p. 191.

1802 – 1835

6. *Costumes des femmes du pays de Caux et de plusieurs autres parties de l'ancienne province de Normandie.* 1804 – 1827

Cette série in-4° de 118 dessins, exécutée par Lanté, Misbach et Pêcheux et imprimée par Crapelet, comprend 105 numéros gravés par Gâtine. Elle montre les costumes d'une région en Normandie appelée le pays de Caux, qui est un plateau crayeux limité à l'ouest par la Manche et au nord-est par le pays de Bray. Pour chaque

planche gravée, La Mésangère a rédigé un commentaire formant un texte de 46 pages, vendu en 1827 pour le prix de 4 francs. Ce texte imprimé sur papier vergé très fin, manque dans quelques exemplaires. Il y eut une publication partielle de 11 planches sous le titre *Costumes féminins inédits du pays de Caux, dessinés d'après nature en 1811 et 1812*, Paris 1814, tirée à 50 exemplaires et vendue 15 francs. Quarante-deux variantes de dessins n'ont point été publiées. En 1824, Lanté réunit les meilleurs dessins dans un tableau intitulé *Une Réunion d'habitants de différentes parties de la Normandie, sous la halle aux toiles à Rouen*, tableau pour lequel il a reçu une médaille au Salon de Peinture. Une réédition des 105 dessins gravés est publiée vers 1830, chez Durand l'aîné, Caen et Mancel, sous le titre *Cent cinq costumes des départements de la Seine-Inférieure, du Calvados, de la Manche et de l'Orne.* En 1885, on voit une quatrième édition chez Endes, en 1925/26 une cinquième chez Le Goupy (Bibl. Forney, Rés. 295 et Staatsbibl. Berlin). L'idée de publier cette série est probablement née en 1798, lorsque La Mésangère édita les quatre volumes des *Voyages en France.* On y trouve, au chapitre *Voyage à Jersey*, l'explication suivante : "Le nom de *Cauchoise* est presqu'à Paris un synonyme de *belle*, et aucune erreur n'est plus complette (sic) que celle-là. Les *Cauchoises* ne sont pas belles, ou cessent bientôt de l'être, parce que leur toque, qui est la coëffure *Alsacienne* relevée, dégarnit promptement de cheveux le front et les tempes, et qu'une tête de femmes nue n'est pas un objet séduisant. Ne cherchez donc de jolies *Cauchoises* que parmi celles qui sont très jeunes encore, c'est-à-dire au-dessous de vingt ans ... (Les Cauchoises) ont beaucoup de luxe. Les belles dentelles ne leur sont pas inconnues. Une paysane (sic) peut porter un béguin de vingt pistoles sous sa calle d'or ou d'argent." Selon le *Catalogue des livres ... de feu M. de La Mésangère*, douze planches de cette série sont mises aux enchères en 1831 pour un prix de 19 francs. A cette occasion, 11 planches sont vendues sous le titre *Costumes du département de Jemmapes, dessinés sur les lieux par M. Pêcheux en 1806*, et 32 gravures sous le titre *Costumes la plupart français, dessinés par Misbach en 1804, modes, croquis faits par lui sur place, l'année précédente*, avec des explications manuscrites de La Mésangère. Le prix de chacune des réimpressions est de 21,50 francs. Selon Bénézit, 14 aquarelles de cette série rapportent un prix de 2 400 francs en 1920. Un recueil de 105 pl. est conservé à la BN (Est. Ef 178, t. II, et Oa 141 b), un autre à la Bibl. Munic. de Rouen. Cinq gravures se trouvent à la Bibl. Lipperheide de Berlin. Pour les légendes des planches, voir Colas, t. I, pp. 658–661, et *Inventaire du Fonds Français*, t. 8, pp. 416–417.

1804 – 1827

7. *Cinq tableaux de costumes parisiens réunissant cent quarante-trois figures.* 1804

Cette série de cinq tableaux, in-folio oblong, est dessinée par Jean-François Bosio. Elle reprend 143 modèles tirés du *Journal des Da-*

mes et des Modes. Les titres des cinq tableaux sont : *La Bouillotte*, *Bal de l'Opéra*, *Bal de Société*, *L'Escamoteur*, *La Lanterne magique*. La série est vendue 33 francs en 1804, ornée d'une page de titre avec des chapeaux et coiffures. Voir Béraldi, t. II, p. 166; Colas, t. I, n° 395; et L. Delteil, t. complémentaire, pl. II et III.

8. *Incroyables et Merveilleuses.* 1810 – 1818

Série de 33 planches humoristiques pet. in-fol. (361 mm x 235 mm) dont 31 dessinées par Horace Vernet qui reçoit 80 francs par dessin. Les deux dernières feuilles sont du pinceau de Lanté. Tous les dessins sont gravés par Gâtine (il ne signe pas le n° 22). Le 30 juin 1810, le *Mercure de France* annonce la parution de la première planche. En 1812, Horace Vernet vend les épreuves de cette série 1,50 francs la pièce. Quelques gravures sont rééditées en 1822 au siège du journal. En 1874, A. Guillaumot publie une série de 20 eaux-fortes, intitulée *Costumes du Directoire, tirés des Merveilleuses*, de Victorien Sardou, inspirée par les estampes du temps, dont celles de cette série, collection augmentée de 10 gravures en 1875 (BN Tb 36 a pet. fol.). Seize planches sont reproduites en 1911 chez Goupil, avec un texte de Gaston Schefer. En 1925, Delteil reproduit une planche de la série. En 1955, Rombaldi publie une réédition de 24 planches, avec un texte de 10 pages écrit par Roger Armand Weigert. En 1991, Hazlett, Godden and Fox publient à Londres un catalogue de vente présentant 24 dessins exécutés pour cette série, ainsi que le dessin d'un frontispice qui a probablement été destiné à une collection des planches du *Journal des Dames et des Modes*. L'introduction de ce catalogue est d'Aileen Ribeiro. Selon Mireur, la collection complète est vendue en 1889 au prix de 340 francs, et en 1899 au prix de 760 francs. Les légendes sont répertoriées par Colas, n° 2 992, pp. 1 070–1 071, par l'*Inventaire du Fonds Français*, t. 8, p. 410, et par Gaudriault, *Répertoire* . . . , pp. 294–296. La BN (Est. Ef 178, t. 1 et Dc 136.3) en conserve des planches, ainsi que la bibliothèque Lipperheide de Berlin.

9. *Modes de Paris. Costumes d'enfans.* vers 1810

C'est une série très rare de 24 planches en couleur dont les feuilles étaient vendues 30 centimes (voir Fig. C.3). Aucune planche ne portant ni la date de parution, ni les noms des dessinateurs ou graveurs, on ne peut qu'avancer des hypothèses. Il est possible que D.S. Bosio en soit le dessinateur (mais peut-être aussi Boilly) et que Gâtine figure comme graveur, car certaines gravures du *Journal des Dames* . . . ou d'autres séries, telle en 1818 une du *Bon Genre*, sont du même style que les gravures de ce recueil. Trente-six dessins exécutés pour cette série figurent à la fin du 10e volume de la collection des dessins originaux édités par la Mésangère, conservée à la Bibl. Municipale de Rouen (Fds Leber 6149). Un recueil complet gravé, publié en quatre tomes sous couverture, se trouve à la BN (Est. Oa 131). Pour les légendes, voir Colas, t. I, n° 2 097, et Gaudriault, *Répertoire* . . . , pp. 292–293.

Figure C.3 Tout comme les gravures du journal, les illustrations des séries sont passées par différents stades d'essai avant de trouver l'assentiment de La Mésangère. Ici trois esquisses pour la série *Modes de Paris. Costumes d'enfans*, éditée vers 1810.

10. *Costumes orientaux inédits, dessinés d'après nature en 1796, 1797, 1798, 1802, 1808 et 1809.* 1813

Les 25 planches de cette série sont dessinées par Manzoni, natif d'Ancône, et Pêcheux, peintre d'histoire né à Turin. Le graveur est Gâtine. Le texte explicatif, qui comprend 6 pages, est de la plume de La Mésangère. Le mot *inédits* du titre se rapporte au fait que ces costumes sont dessinés pour la première fois, et non que les dessins n'ont pas été gravé. Tirée à 250 exemplaires, à l'imprimerie F. Didot au format in-4°, la série est vendue en 1813 au prix de 36 francs. Il y a des remarques sur cette série dans le *Journal des Dames et des Modes* du 10 avril 1813, pp. 156/157, ainsi que dans le *Journal de la Librairie* du 26 mars 1813, n° 944. Béraldi la mentionne sous le nom du graveur Gâtine (t. VI, p. 226). Pour les légendes, voir *Inventaire du Fonds Français*, t. 8, p. 410. Reliées en album, les planches se trouvent à la BN : Est. Od 24.

11. *Costumes français.* après 1813

Selon le *Catalogue du cabinet de feu M. La Mésangère*, pp. 51 et 54, n° 345 et n° 360, il semble avoir existé 22 planches exécutées par Horace Vernet portant ce titre, éditées au bureau du *Journal des Dames et des Modes*. Extrêmement rare, cette série ne doit pas être confondue avec d'autres du même titre, éditées par d'autres éditeurs en 1776, 1799–1800 et 1837–1839 (voir Colas, n° 719 à 722).

12. *Annuaire des Modes de Paris* (1814), puis *Almanach des Modes et Annuaire des modes réunis* (1815). 1814 – 1815

L'*Annuaire des Modes de Paris*, de format in-18°, édité et vendu au bureau du journal en 1814 au prix de cinq francs, contient 12

figures finement gravées et 457 adresses de fabricants ou marchands de mode. Horace Vernet reçoit 300 francs pour les dessins. Le libraire Rosa, sis à la grande cour du Palais Royal, édite en 1814 un almanach similaire sous le titre d'*Almanach des Modes* qui présente 174 adresses de fabricants et marchands ainsi que des planches gravées par Blanchard fils. En 1815, La Mésangère et Rosa s'associent pour publier ensemble la suite des deux publications sous le titre *Almanach des Modes et Annuaire des modes réunis*. Il s'agit d'un volume de 288 pages, comprenant six planches de mode dessinées par Horace Vernet et gravées par Gâtine. Après 1815, La Mésangère se retire de cette affaire. La suite est alors assurée par la Vve Perronneau, ensuite par le seul Rosa. En 1818, le titre devient l'*Almanach des Modes et des Mœurs parisiennes*. Dès lors, on choisit entre autres chaque année un sujet se rapportant à l'étranger. En 1818, des passages de texte et les planches se consacrent aux coutumes espagnoles; en 1819, aux mœurs portugaises; en 1820, aux costumes et usages russes; en 1821, aux habitudes grecques; en 1822, au folklore des Turcs. La BN en possède la collection complète, sauf l'année 1817 (voir Grand-Carteret, *Les Almanachs français*, Paris 1896, p. 433). La Bibl. Lipperheide de Berlin conserve un exemplaire de 1815. Le Musée des Arts Déco de Paris et celui des Arts Déco de Copenhague ont quelques années discontinues. 1814 – 1815

13. *Costumes des Marchandes et Ouvrières de Paris.* 1816 – 1827

De cette série de 50 planches, dessinées par Lanté, 47 sont gravées par Gâtine (Fig. C.4). La série est également annoncée sous le titre *Costumes des grisettes et ouvrières de Paris* ou *Costumes parisiens. Les ouvrières de Paris*. Les planches 14 et 15 sont annoncées par le journal comme devant paraître les 25 et 31 juillet 1817. Selon Colas, qui a répertorié les légendes des 47 dessins exécutés par Lanté (t. I, n° 1 764, pp. 654–656), une collection complète est vendue au prix de 6 000 francs en 1924. La série est conservée à la BN (Est. Oa 136), à la Bibl. Forney (Rés. Fol. 1089) et en partie à la Bibl. Lipperheide de Berlin (les pl. 28 et 29). Pour les légendes indiquées en bas des figures, voir aussi *Inventaire du Fonds Français*, t. 8, p. 413.

14. *Costumes et coiffures des Parisiennes de haute et moyenne classes.* 1817 – 1828

Série de 14 planches dessinées par Lanté et Delvaux et gravées par Gâtine. Les quatre premières planches portent en haut la légende *Haute et moyenne classes*, les numéros 5 à 14 *Haute classe* seulement. Selon Mireur, douze planches sont vendues 40 francs en 1899. D'après Colas, qui a répertorié les légendes (n° 1 775, pp. 664–665), la série coûte 850 francs en 1930. Voir aussi *Inventaire du Fonds Français*, t. 8, pp. 418–419. La BN conserve la série presque complète (Est. Oa 136 et Ef. 178, t. II).

Figure C.4 Planche 12 de la série *Costumes des Marchandes et Ouvrières de Paris* (1816–1827). Lanté et Gâtine, les dessinateurs et graveurs de cette planche, probablement exécuté en 1817, occupèrent provisoirement, en 1831, au moment de la mort de La Mésangère, les postes de gérant-éditeur du journal. Aux obsèques de l'éditeur, toute une foule suivit son cercueil dont des personnes moins aisées, comme la bonne de cette planche. Il avait été le bienfaiteur de quelques-unes qu'il avait connues personnellement. La manière de vivre de ce menu peuple est décrite et illustrée par le journal ainsi que par plusieurs séries de gravures éditées au bureau du magazine. Nous avons trouvé la gravure chez un antiquaire de Copenhague.

15. *Costumes de divers Pays.* 1821 – 1827

Cette série de 142 planches in-4° est également annoncée sous les titres *Costumes de(s) femmes de divers pays* ou *Costumes des femmes des parties les plus civilisées de l'Europe* ou *Costumes des femmes de Hambourg, du Tyrol, de la Bavière, de la Suisse, de la Franconie, de la Hollande, de l'Espagne, de l'Alsace, du Grand Duché de Wurtzbourg, du royaume de Naples etc.* Elle est imprimée par Crapelet, imprimeur du Roi, et réimprimée par Setier. La plupart des planches sont dessinées par Lanté, d'autres par Horace Vernet. Cent dessins sont gravés par Gâtine. Pour eux, il existe un commentaire de 41 pages de La Mésangère (Fig. C.5). Le 15 octobre

Figure C.5 Planches du *Bon Genre* et des *Costumes de divers Pays*, publiées au bureau du *Journal des Dames et des Modes*. Voici les commentaires de La Mésangère : Pour le numéro 71 du *Bon Genre*, publié en 1814 : *"Nos artistes sont aussi galants que nos poètes, et, comparant les femmes aux roses, ils ne les entourent que de corbeilles. Entrez dans la chambre d'une femme à la mode : sur sa cheminée ou sur une console, vous verrez des corbeilles de fleurs. Un sultan, espèce de corbeille oblongue, renferme le linge et les schalls de la belle, et souvent le bois de son lit représente une corbeille. Cette forme de grands et de petits meubles, si souvent reproduits, a donné l'idée de la Corbeille vivante."* Pour le numéro 6 de *Costumes de divers Pays*, paru en 1821 : *"Sous son chapeau, cette bouquetière porte un bonnet de burat; les nattes pendantes indiquent qu'elle n'est pas mariée."*

1827, le journal annonce une vente de la série pour 75 francs. En 1831, deux exemplaires sont mis aux enchères à 21,50 et 17,50 francs (*Catalogue des livres ... de feu M. de La Mésangère*, n° 429 et 430). Selon Mireur, 24 pièces sont offertes à 40 francs en 1899. D'après Colas, la série coûte 3 000 francs en 1926. Les légendes de 100 planches, gravées par Gâtine, sont répertoriées par Colas, t. I, n° 1 774, pp. 662–664, et par l'*Inventaire du Fonds Français*, t. 8, pp. 414–416. La BN en possède de nombreuses variantes qui présentent des couleurs différentes et parfois des variations concernant la pose des modèles. Un exemplaire de cette série se trouve à la Bibl. Marguerite Durand. 1821 – 1827

16. *Galerie française des femmes célèbres par leur talens, leur rang ou leur beauté.* 1827 – 1831

Les 71 portraits en pied de cette série (y compris la page de titre) présentent surtout des femmes connues, du XIIe au XVIIIe siècle, comme Hermengarde, Héloïse, Agnès Sorel, Diane de Poitiers, Marie d'Anjou, Jeanne de Sancerre, Marguerite de Beaujeu, Catherine de Medicis, La Camargo et Sophie Arnould. Mais on y trouve aussi des dames de la cour et une lingère. Evidemment, leurs noms ne sont pas mentionnés. Lanté dessine les figures d'après des tableaux, miniatures, émaux et statues en pierre, dont la plupart de la collection de La Mésangère. Ce dernier rédige aussi 54 notices biographiques et commentaires sur le costume des femmes présentées, avec dates de naissance et de mort des célébrités. Les seize derniers commentaires de planches étaient inédits à la mort de l'éditeur (voir p. 170). La série est gravée par Gâtine et imprimée par Crapelet. Le texte est vendu 3,95 francs en 1831. Le *Journal des Dames et des Modes* annonce certaines planches, par exemple le 15 juillet 1827 le portrait de la duchesse de Bourgogne. Le 10 janvier 1830, le magazine se vante du fait que, pour une princesse, une des premières couturières de Paris a exécuté une redingote de la même coupe que celle du dernier modèle présenté par cette série. L'ensemble est réédité en 1832, chez Durand l'aîné, en 1840, chez Le Roi (BN Fol. Ln^{17} 4), et en 1900, chez Tallandier, sous le titre *Costumes des femmes françaises du XIIe au XVIIIe siècle* (Bibl. Forney, Rés. Fol. Lam. 391.2 - 44). 72 planches sont reproduites en deux volumes, entre 1847 et 1858, dans un ouvrage d'A. Le Roux de Lincy et de Camille Leynadier présentant 214 pages de texte, sous le titre *Les Femmes célèbres de l'ancienne France* (l'éditeur est Arnauld de Vresse). Selon Demain, la série est vendue 135 francs en 1890, selon Mireur, 32 planches sont vendues 36 francs en 1899. Vingt-cinq planches sont conservées à la Bibl. Munic. de Rouen (Fds. Leber 6119), cinquante-deux à la BN (pour leurs légendes, voir *Inventaire du Fonds Français*, t. 8, pp. 417–418). Il ne faut pas confondre cette série avec d'autres à titres similaires : celle de 1771 éditée par Hérissaut et comprenant 38 portraits en taille-douce (*Galerie française, ou portraits des hommes et des femmes célèbres qui ont paru en France, avec un abrégé de leur vie*); et celle de 1821 éditée par Didot et comprenant 4 volumes et des fac-similés de lettres au-

tographes (*Galerie française, ou collection de portraits des hommes et des femmes qui ont illustré la France dans les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles*). Pour ces dernières séries, voir Jules Gay, *Bibliographie des ouvrages relatifs ... aux Femmes*, 1897, t. II, p. 385. 1827 – 1831

17. *Travestissemens.* 1827 – 1830

Gavarni a dessiné 41 figures pour cette série, également appelée *Costumes historiques pour travestissements*. La Mésangère en fit graver 22 seulement, par son graveur Gâtine. Ils portent les légendes suivantes : 1 : Costume espagnol; 2 : Costume Basque; 3 : Irlandaise; 4 : Catalane; 5 : Béarnaise; 6 : Domino; 7 : Magicienne; 8 : Indienne, dans l'édition conservée à la BN; un autre n° 8, conservé à la bibliothèque Lipperheide de Berlin, porte le titre « Allemande » ; 9 : Basquaise; 10 : Ancien Costume des Montagnes du Béarn; 11 : Costume de la Navarre espagnole; 12 : Bachelette; 13 : Damoiselle; 14 : Andalouse; 15 : Anglaise; 16 : Napolitaine; 17 : Marinière; 18 : Pèlerine; 19 : Lithuanienne; 20 : Marchande d'Oublies; 21 : Pierrette; 22 : Gillette (voir Fig. 3.23 et 6.9). D'autres éditeurs publièrent les autres figures (voir p. 158). La série fut rééditée vers 1838 et vers 1840. Selon Mireur, 16 planches étaient vendues 30 francs en 1899. La Bibl. Lipperheide de Berlin conserve l'exemplaire complet, la BN un lot de 20 gravures (Est. Od. 24). Voir Annemarie Kleinert, Les débuts de Gavarni, peintre des mœurs et des modes parisiennes, *Gazette des Beaux-Arts*, nov. 1999, pp. 35-46.

18. *Costumes italiens.* s. d.

Nous n'avons connaissance de cette série que par une remarque faite dans le *Catalogue du cabinet de feu M. La Mésangère*, pp. 51 et 54, n° 344 et n° 347. Il semble qu'elle se compose de 48 dessins, dont 17 gravés. En 1813, la série ne figure pas encore dans les titres vendus par La Mésangère. Elle a donc paru après 1813 et fut terminée avant 1831. Il ne faut pas confondre cette série avec celle du même titre éditée chez Martinet vers 1810.

Une série ayant pour titre *Costumes de bain* reste énigmatique. Une autre, inédite à la mort de La Mésangère et devant porter le titre *Collection de costumes et portraits des Rois et Reines de France, des Princes, Princesses, Seigneurs et Dames de la Cour et des personnages de toutes sortes de professions, depuis la première race jusqu'à la fin du XVIIe siècle*, se compose de 272 dessins exécutés vers 1830. L'éditeur l'a pourvue d'explications sommaires, de légendes et d'une préface manuscrite. Certaines gravures éditées par La Mésangère sont difficiles à classer. Ainsi annonce-t-il le 25 mars 1813, dans son journal, quatre gravures in-folio dessinées par Carle Vernet : *La Brodeuse*, *La Frileuse*, *La Boudeuse*, *La Vielleuse*, ainsi qu'une planche in-4° ayant pour titre *Le Négligé*, et deux de format in-folio oblong : *Les Invisibles* et *Frascati*, dessinées et gravées par Ph.L. Debucourt en 1807 (le Musée du Louvre et la Bibl. Lipperheide de Berlin possèdent les deux dernières planches). Nous avons l'intention de faire des recherches supplémentaires concernant les séries de gravures pour publier un essai intitulé La fascinante équipe d'artistes de l'éditeur de planches de mode, Pierre de La Mésangère.

Annexe D

Le journal, objet de collections

D.1 Prix payés par les collectionneurs

En 1798	- Selon une annonce du journal, la réédition des 40 premières planches (conservée à la Bibl. de l'Opéra de Paris), accompagnées de 40 feuillets explicatifs sous le titre *Variations des Costumes Français à la fin du Dix-Huitième Siècle, ouvrage commencé le 1er juin 1797 pour servir à la Vie privée des Français*, imprimé chez Depenille, coûte	12 F.
En 1799	- Selon une annonce publiée par le journal le 14 janvier 1799, la collection complète des cahiers du journal paru jusqu'à la fin de l'an VI, en trois volumes, contenant le texte et 63 gravures, coûte	30 F.
En 1802	- Selon une annonce publiée par le journal en décembre 1802, la collection complète des 414 premières gravures du journal coûte	80 F.
En 1804	- 143 figures des planches sont réunies dans 5 tableaux par Bosio (voir p. 360). Les tableaux coûtent chacun	33 F.
En 1807	- Selon une annonce publiée par le journal le 20 janvier 1807, les gravures se vendent séparément, chacune pour	30 ct.
En 1808	- Selon une annonce publiée le 20 juin 1808, la collection complète des 900 gravures du journal coûte	225 F.
En 1809	- Selon une annonce publiée le 31 août 1809, une collection de 1 000 cahiers du journal, texte et gravures, coûte	250 F.
En 1821	- Selon une annonce publiée en 1821, une collection de 2 200 gravures du journal reliée en 22 vol., chacun contenant 100 planches, sous le titre *Costumes Parisiens de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe, ouvrage commencé le 1er juin 1797 et continué jusqu'en 1821*, coûte	550 F.
En 1831	- Selon la vente aux enchères après la mort de La Mésangère (voir Fig. 3.32 et p. 192), une collection de 2 400 ex. de texte du journal, plus 10 700 gr. et 224 cuivres pour fabriquer les gravures, plus le droit de continuer la publication du journal est estimé à	475 F.
En 1831	- Selon le *Catalogue ... de la bibliothèque de feu M. de la Mésangère*, no 460, les années 1797 à 1825, reliées en 28 vol. (coll. conservée à la Réserve de la BN) ayant pour titre *Costumes Parisiens de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe, ouvrage commencé le 1er juin 1797 et allant jusqu'à la fin de 1825, contenant 2 373 pl. coloriées*, coûtent	137 F.
En 1831	- Selon la vente aux enchères après la mort de La Mésangère, les cahiers des années 1797 à 1829, reliés en 36 vol., coûtent	137 F.
En 1880	- Selon Mireur, deux aquarelles faites pour le journal en 1821 et 1824 par Lanté, coûtent	18 F.

En 1880	- Selon Mireur, 80 dessins au crayon noir, à la plume et à l'aquarelle faits pour le journal de 1821 à 1824 par Lanté, coûtent chacun	8 F.
En 1889	- Selon Mireur, un lot contenant 3 350 planches coûte	1 769 F.
En 1890	- Selon Mireur, une collection de nombreux cahiers du journal, reliée en 67 volumes et contenant 3 500 gravures, coûte	2 500 F.
En 1899	- Selon Mireur, 77 planches publiées en l'an VI et XII coûtent	86 F.
	- Selon Mireur, 83 planches publiées en l'an XIII et XIV coûtent	60 F.
	- Selon Mireur, 82 planches publiées de 1808 à 1810 coûtent	42 F.
	- Selon Mireur, 92 planches publiées de 1811 à 1813 coûtent	37 F.
	- Selon Mireur, 35 planches publiées de 1814 à 1818 coûtent	31 F.
	- Selon Mireur, 184 planches publiées en 1827 coûtent	21 F.
	- Selon Mireur, 156 planches publiées en 1828 coûtent	24 F.
	- Selon Mireur, 250 planches publiées entre 1810 et 1823 coûtent	221 F.
En 1912	- Selon *Le Temps* du 5 juin 1912 et selon le *Catalogue de la princesse Murat*, une collection complète du journal coûte	30 000 F.
En 1923	- Selon Colas, une collection de 283 planches coûte	3 600 F.
	- Selon Colas, une collection des années 1798 à 1819 coûte	6 800 F.
En 1929	- Selon Mireur, 5 aquarelles faites par Numa coûtent	800 F.
En 1930	- Selon le *Catalogue d'une collection de Recueils de costumes...* lors d'une vente à l'Hôtel Drouot le 20 mai 1930, un lot quasi complet de toutes les gravures du journal coûte	39 000 F.
En 1966	- Selon Sullerot, p. 91, l'année 1824 coûte	160 F.
En 1980	- Selon le *Catalogue de vente de l'Hôtel Drouot* du 5 décembre 1980, cahier 1, n° 118, un lot de 3 616 gravures du journal, plus 242 variantes en couleurs, coûtent	57 000 F.
En 1981	- Selon Gaudriault, les planches présentant un décor coûtent	100/200 F.
	- Selon Gaudriault, les planches datées selon le calendrier républicain et celles datant des "périodes aux couleurs vives", coûtent	50/75 F.
	- Selon Gaudriault, les autres planches coûtent	25 F.
	- Les Studios Photographiques Hartcourt et la Compagnie New Yorkaise Clearwater Publishing Company vendent un microfilm présentant 2 745 gravures du journal, tirées de la collection des Est. de la BN sous le titre : *La Mésangère. Costumes Parisiens, 1797–1839* (35 mm). Les 4 bobines, épuisées depuis, ont coûté	2 400 F.
En 1982	- 900 gravures de l'édition de Francfort du journal, reliées en 9 volumes, achetées par l'auteur à Berlin, coûtent l'équivalent de	6 000 F.
En 1984	- 10 gravures publiées en 1819, coûtent à Berlin l'équivalent de	1 000 F.
En 1985	- L'année 1829, reliée en volume, coûte à Berlin l'équivalent de	1 700 F.
	- Des gravures des années 1821, 1826 et 1836 coûtent	150/200 F.
En 1988	- L'année 1813, reliée en volume, coûte à Berlin l'équivalent de	5 355 F.
En 1990	- L'année 1822, reliée en volume, coûte à Berlin l'équivalent de	6 204 F.
En 1992	- Les gravures de 1820 coûtent chacune	180 F.
	- Les gravures de 1820 coûtent chacune	180 F.
En 1993	- Les gravures de 1809, 1814, 1836 coûtent chacune	180 F.
	- Les gravures de 1809, 1814, 1836 coûtent chacune	180 F.
	- L'année 1829, édition de Francfort, reliée en un volume, coûte	1 500 F.
En 1994	- Diverses gravures coûtent chacune	50 à 200 F.
En 1995	- Diverses gravures coûtent chacune	50 à 200 F.
En 1996	- Diverses gravures coûtent chacune	50 à 200 F.
En 1997	- Diverses gravures coûtent chacune	50 à 200 F.
En 1999	- Diverses gravures coûtent chacune	50 à 200 F.
En 2000	- L'année 1838, reliée en deux volumes, coûte	4 500 F.

D.2 Bibliothèques publiques possédant des cahiers ou des gravures du périodique

Les bibliothèques d'endroits munis d'un astérisque ont été consultées, les autres ont été contactées par écrit. Les nombreux châteaux qui conservent le journal ne sont pas mentionnés. Pour les lieux qui gardent l'édition de Francfort de l'illustré, voir Annemarie Kleinert, Zwei Zeitschriften mit dem gleichen Titel ... , *Publizistik*, 1990, p. 216.

En France :

Paris ⋆ :	a) Bibliothèque d'Art et d'Archéologie	(16 septembre 1797 au 12 janvier 1839, y compris le *Journal des Modes et Nouveautés* : cote 47 P1)
	b) Bibliothèque Historique de la Ville de Paris	(25 février 1798 au 15 décembre 1838; pour certaines années lacunaire; plus un autre exemplaire du 25 février 1798 au 31 décembre 1831; cote 3041/3041bis : 76 vol.)
	c) Bibliothèque Nationale :	
	-à la Réserve des Imprimés	(juillet 1801 à juin 1809; 1811; novembre 1814 à mars 1815; mars 1818 à juillet 1837; août 1838 au 12 janvier 1839 : cote $8^{o}Lc^{14}$ 4/5)
	-aux Estampes	(les gravures seulement, d'avril 1797 à décembre 1832; microfiche B 1112–3856)
	-à la Réserve des Estampes	(des gravures éparses de juin 1797 à décembre 1832; collect. Smith-Lesouef : cote Oa 19, 20, 87 et 87a; quelques aquarelles : Oa 83a)
	-à la Réserve de l'Opéra	(1797 à 1799 : cote π 316, 1–3; p. 331 de cet ouvrage; 38 dessins annotés : 1799 à 1803 : cote 586; plus les années 1834 à 1837)
	d) Bibl. de l'Institut de France (coll. Lovenjoul antérieurement à Chantilly)	(juillet à décembre 1832; février 1836 à décembre 1838 : cote K 6131–6134)
	e) Musée de la Mode et du Costume	(1833; 1837; 1838; plus des dessins et gravures de div. années)
	f) Bibl. des Arts Décoratifs	(1828 à 1829; 1831 à 1833; plus des gravures de diverses années)
	g) Bibl. de l'Arsenal	(1815 à 1820; 1825; 1827 à 1830)
	h) Bibliothèque Forney	(septembre 1801 à juin 1803 : cote Per D 87 Rés. p.f.)
	i) Musée Carnavalet	(gravures de diverses années)
	j) Musée du Louvre; Cab. Rothschild	(des gravures éparses de diverses années)
	k) Bibl. du Musée des Beaux-Arts	(des dessins de diverses années : Fds. Lesouef)

Aix-en-Provence :	Bibliothèque Méjanes	(septembre 1823 à décembre 1836; l'année 1838)
Avignon :	Bibliothèque Municipale	(septembre 1804 à septembre 1806; 1822; 1824 à 1826; 1829)
Bayeux :	Bibl. Municipale	(les gravures de 1838)
Boulogne :	Bibliothèque Marmottan	(janvier à juin 1808; janvier à juin 1811; juillet à décembre 1812; juillet à décembre 1813; janvier à juin 1814 et 1815; puis incomplet : 15 novembre 1813 à fin 1814 : cote 4955)
Dijon :	Bibliothèque Publique	(les gravures d'avril 1823 à mars 1824)
Lyon :	Bibliothèque du Musée Historique des Tissus	(février 1804 à décembre 1812; les gr. de 1813 à 1831)
Metz :	Bibl.-Médiathèque	(quatorze gravures de 1800)
Strasbourg :	Bibl. des Musées	(janvier à juin 1827; n°s 27–72 de 1828; janvier à juin 1829)
Toulouse :	Bibl. Municipale	(le n^{o} du 17 septembre 1800)
Troyes :	Bibl. Municipale	(1822 à 1829 : cote DG8710)
Versailles :	Bibliothèque Municipale	(janvier à juin 1826; avril à août 1827)

A l'étranger :

Allemagne

Augsbourg :	Universitätsbibliothek	(1806 à 1808 - incomplets)
Berlin ⋆ :	Bibl. Lipperheide, Kunstbibliothek	(1810 et 1812 à 1816 : incomplets; 1817 à 1838 : complet : cote Zb 14 kl.)
Donaueschingen :	Fürstl. Hofbibliothek	(1816 à 1838)
Düsseldorf :	Universitätsbibliothek	(1817 à 1824)
Leipzig :	Universitätsbibliothek	(1811; 1813; 1815; 1817)
Munich :	Kostümforschungs-institut "von Parish"	(1798 à 1800; 1806; 1807; 1809 à 1824; 1827 à 1829; 1831 à 1836; 1838)
Münster ⋆ :	Universitätsbibliothek	(12 août 1802 au 24 février 1803; octobre 1806 à septembre 1807 : peu de gravures)
Weimar :	Zentralbibliothek der deutschen Klassik	(1820 à 1833)

Angleterre

Bath :	Museum of Costume	(une gravure de 1837)
Londres ⋆ :	a) British Library	(1798 à 1799; 1824 à 1825)
	b) Vict. & Albert Library	(1812 à 1813)

Autriche

Vienne ⋆ :	Modesammlung im Schloss Hetzendorf	(1808 à 1813; 1816 à 1817; 1821 à 1833; 1836 à 1838)
Graz :	Landesbibliothek	(juin 1824 à décembre 1825)

Belgique

Bruxelles :	a) Bibliothèque Royale	(1802 à 1811)
	b) Académie Royale des Sciences, des Lettres...	(1806 à 1819 en deux volumes : incomplet)

Danemark		
Copenhague ⋆ :	Det danske Kunst-industrimuseum (la collection la plus complète)	(20 mars 1797 à 1839 : cote 29848 : du premier au dernier cahier, sauf pour 1838 quelques pages d'annonces)
Etats-Unis		
Atlanta :	Emory University	(1822)
Ames :	Iowa State University	(1806; 1807; 1809)
Boston :	Public Library (une des coll. les plus complètes)	(1er avril 1797 à décembre 1838)
Buffalo :	Buffalo and Erie County Public Library	(1803 à 1807; 1824 à 1831; 1837)
Chicago :	Ryerson Library	(1820; 1822 à 1824)
Los Angeles ⋆ :	L.A. County Museum	(1820 à 1830 : cote 9 t 1 G 3)
New Orleans :	Tulane University	(juillet à décembre 1838)
New York :	Public Library	(1828 à 1838; plus quelques gravures de 1801 à 1827)
Williamsburg :	College of William a. Mary	(1834)
Espagne		
Madrid :	Hemeroteca Municipal	(1803; 1813; 1816; 1821; 1824; 1832 à 1835)
Hongrie		
Budapest :	Bibl. Universitaire	(1838)
Szeged :	Bibl. de Szeged	(1802 à 1811; 1833; certains ex. de 1809, 1811, 1832, 1836)
Italie		
Florence :	Biblioteca Marucelliana	(un gros lot de gravures)
Milan :	a) Castello Sforzesco	(juillet à novembre 1798; janvier à juin 1800)
	b) Biblioteca Nazionale	(1808 inc.; 1809 à 1814; 1816 à 1829; 1830; 1832 inc.)
Venise :	Biblioteca Ca' Mocinigo	(1816 à 1818; 1820; 1822; 1823; 1826 à 1828)
Pays-Bas		
Amsterdam :	Bibl. van Rijksmuseum	(1806; 1808; 1821 à 1830 : inc.; 1837 au 19 janvier 1839)
Groningen :	Universiteitsbibl.	(1821; 1824, 1830; 1832 - inc.)
La Haye :	a) Nederlands Kostuummuseum	(1809; 1813; 1821 à 1838; plus certaines gr. de 1797 à 1839)
	b) Koninklijke Bibl.	(1810 à 1827; 1838)
Leyde :	Universiteitsbibl.	(1806 : incomplet)
Utrecht :	Central Museum	(1838)
Rep. Tchèque		
Prague :	Bibl. du Musée des Arts Déco	(1799; 1801; 1802; 1805 à 1808; 1813; 1814; 1819 à 1824; 1826 à 1833; 1835 à 1838)
Russie		
Leningrad :	Musée de l'Hermitage	(1802 à 1810; 1812; 1834 à 1836)
Suède		
Stockholm :	Bibl. Royale	(1825 à 1838)
Suisse		
Genève ⋆ :	Bibl. d'Art et d'Histoire	(1804)

Annexe E

Quelques pages et articles extraits du « Journal des Dames et des Modes »

Voici un cahier entier de huit pages du journal ainsi qu'un choix de citations et de gravures révélatrices des principaux sujets traités au cours des quarante-deux années de publication.

Parmi les cahiers de diverses époques se prêtant à la reproduction, nous avons choisi le premier des 2 825 numéros parus, daté du 20 mars 1797. Parmi les bibliothèques consultées, seule celle de Copenhague en conserve un exemplaire (voir la page précédente). C'est une des rares livraisons non-illustrées.

En faisant un choix d'articles, nous avons sélectionné des textes plutôt courts pour donner une grande variété d'exemples. Selon les années, la typographie des articles présente une largeur des lignes et une taille des lettres variables, ce qui a été imité d'aussi près que possible pour obtenir un calque à peu près identique de l'original. Quelques articles ne sont pas cités dans leur intégralité : les coupures sont alors indiquées par la marque [...]. Dans ce choix ne figurent pas les sujets d'une actualité surtout importante pour le lecteur d'alors : annonce de représentations théâtrales, indications météorologiques, avis de décès ou commentaires éditoriaux. Quant aux comptes rendus de livres, nous n'en avons reproduit que quelques-uns se rapportant aux ouvrages d'auteurs célèbres.

Figure E.1 Détail d'une illustration présentant une femme en train de regarder une planche du *Journal des Dames et des Modes*. Ce portrait de femme est tiré du n° 52 de décembre 1800 de l'édition de Francfort du périodique, qui imite la gravure n° 261 du 26 novembre 1800 de l'édition parisienne. Une curiosité : tandis que ce portrait étudie une planche de mode, le même portrait de l'édition parisienne regarde un dessin de nus.

E.1 Le premier des 2 825 cahiers du journal

N°. Ier.

JOURNAL DES DAMES.

Ce Journal paraît deux fois par semaine.

On souscrit à Paris, chez DENTU, Libraire, Palais-Egalité, galerie en bois, n°. 240. SELLÈQUE, rue des Francs-Bourgeois, place Saint-Michel, n°. 128, à qui les lettres, paquets et argent, doivent être adressés, francs de port.

(4 liv. 10 sous pour trois mois, y compris la gravure enluminée par quinzaine.

QUELQUES RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

ON peut juger du degré de civilisation auquel un peuple est arrivé par le degré de considération qu'il accorde aux femmes. Ce thermomètre est infaillible. Par-tout où les passions animales ne sont point tempérées par des sentimens d'humanité, la supériorité de force ou de puissance est toujours accompagnée de tyrannie, et le sexe le plus faible n'y connait que la fatigue, la douleur et l'esclavage. Il n'obtient les égards qu'il mérite qu'à proportion que les mœurs s'humanisent. L'homme sauvage ne considère la femme que sous des rapports purement physiques. Il ne voit en elle qu'un objet propre à satisfaire cette inclination naturelle qui porte tous les

(2)

animaux à propager leur espèce. Ses desirs éteints, il n'éprouve plus pour elle que de l'indifférence, et souvent du mépris. Voilà ce que nous apprennent et l'histoire des anciens peuples, et les relations des voyageurs modernes.

Et, en effet, tant que l'homme ne connaît d'autre mérite que la force du corps, et l'intrépidité guerrière, il ne doit concevoir aucune estime pour un être faible et timide qui ne peut, comme lui, ni dompter les animaux féroces, ni combattre un ennemi redoutable. Accoutumé d'ailleurs à chercher laborieusement à la chasse et à la pêche une subsistance précaire, qu'il est encore souvent obligé de défendre aux périls de ses jours, il contracte inévitablement un caractère farouche. Est-il alors étonnant qu'aigri par les besoins, irrité par la difficulté d'y satisfaire, privé du secours, de l'exemple, de la morale et de la religion, il exerce sans scrupule sur un sexe méprisé, cette férocité avec laquelle il s'est familiarisé dès son enfance ? C'est aussi au défaut d'une éducation convenable, qu'on doit imputer une partie des désagrémens qu'éprouvent les femmes sauvages. Constamment occupées des travaux pénibles qui flétrissent la beauté, également dépourvues des charmes du corps et des grâces de l'esprit, comment pourraient-elles adoucir la cruauté de leurs tyrans?

Mais, quand une fois instruit par le hasard ou l'expérience, un peuple vient à reconnaître que la terre cultivée peut, par ses productions, suffire à ses

besoins journaliers, et lui épargner les peines et les tourmens qu'il se donne pour assurer sa subsistance; quand, d'un autre côté, il s'apperçoit enfin que la guerre, en détruisant les nations rivales, ne fait que multiplier les malheurs de l'espèce, sans accroître le bonheur des individus, il abandonne bientôt un genre de vie qui ne lui présente que des fatigues à essuyer, et des dangers à courir, pour se livrer aux soins de l'agriculture et aux douceurs de la paix.

D'autres mœurs produisent des vertus différentes. L'industrie supplée à la force. Le courage du guerrier s'éclipse devant les arts utiles. C'est alors que les hommes sentent tout le mérite des femmes, tout le besoin de leur société. La rudesse de leur physionomie adoucit à l'aspect de la beauté. Les deux sexes se rapprochent. La férocité de l'un se tempère par la douce aménité de l'autre. Les services réciproques ouvrent le cœur à la reconnaissance : l'amour naît, et le bonheur règne.

Un peuple heureux est bientôt civilisé. Il cherche à multiplier ses jouissances. L'éducation vient aider la nature. La femme a plus d'attraits, l'homme plus de goût. L'une est plus aimable, l'autre plus sensible. L'esprit se déploie, le cœur se développe; des idées, des sensations nouvelles éveillent des talens, des vertus jusqu'alors ignorées. La raison paraît, tout se range autour de son flambeau; elle classe, rectifie, moralise nos affections; et ce peuple, n'aguères sauvage et féroce, aujourd'hui

(4)

doux et humain, a des loix, des mœurs et une religion. C'est alors que les hommes éclairés analysant le bonheur public, remontent à la source primitive ; et reconnaissant avec vérité que c'est à la société des femmes qu'ils sont redevables d'une grande partie des avantages et des douceurs de la vie, ils s'empressent de leur témoigner leur gratitude par tous les égards qu'elles méritent, et qui peuvent flatter une âme honnête : ainsi, le sort du beau sexe tient à la civilisation des peuples. Pour sentir mieux encore, mesdames, la vérité de cette assertion, il suffira de vous reporter à cette époque malheureuse de notre révolution, où le vandalisme et la barbarie..... Mais ne levons pas le rideau qui doit couvrir ces scènes d'horreurs. Je vous rappellerais peut-être le souvenir douloureux d'une mère, d'une sœur, d'un amant, d'une victime enfin chère à votre cœur. Je vous arracherais des larmes..... Femmes sensibles, vous en avez assez versé. Nos tyrans qui voulaient faire de nous un peuple de Cannibales, sentirent avec raison que pour réussir dans leur atroce projet, il fallait anéantir l'influence d'un sexe adoré. Et dès-lors, on vit la beauté outragée, l'innocence massacrée. C'était un crime d'être aimable. La vertu conduisait à l'échafaud, et pour être sûr d'échapper au supplice, il fallait l'avoir mérité.

Cet exemple vous prouve, mesdames, combien il vous importe de maintenir parmi nous la politesse et l'aménité des mœurs. La nature vous fournit pour cet effet toutes les ressources nécessaires : attraits

du corps, grâces de l'esprit, sensibilité du cœur, douceurs de caractère, elle vous a tout donné pour toucher et pour plaire. Cultivez ces moyens, employez-les à l'objet de leur destination; charmez nos passions, étouffez nos haines; éteignez, ah! surtout, éteignez la moindre étincelle de discorde qui voudrait s'allumer parmi nous. Les femmes sont toujours les malheureuses victimes des dissentions parmi les hommes. Ce n'est qu'au sein de la paix que vous pouvez établir votre règne. Enfin, mesdames, rendez-nous toujours heureux, et vous serez toujours heureuses.

LA MODE.

Depuis huit jours, je cherchais la mode; je la cherchais au spectacle, dans les loges, au foyer, dans les coulisses; je la cherchais dans les boudoirs; je la cherchais aux bals; je la cherchais aux promenades; je la cherchais par-tout. Quelquefois je croyais l'avoir trouvée, j'etais content; j'allais la saisir..... elle était déjà loin. Désespéré, j'abandonne mes vaines recherches; je rentre chez moi; mes courses avaient été longues et pénibles: harassé de fatigue, je me couche et m'endors. Pendant mon sommeil, un dieu m'apparaît; c'était l'Amour: Viens avec moi, me dit-il. Je le suis, et nous arrivons dans les jardins de Cithère. Au milieu est un parterre émaillé des plus brillantes fleurs. Le dieu m'y conduit. J'y vois un papillon charmant. Le rubis, l'émeraude, la topaze, l'or, étalent sur ses aîles les

plus riches couleurs. Il est à toi, me dit l'Amour, si tu peux l'attraper. Je m'élance aussi-tôt. Le papillon fuit, voltige, s'arrête un moment sur la tulipe; j'approche, je regarde : il est sur la rose. Je le poursuis, j'étends la main, je crois le saisir : je le vois sur la violette. Je continue ma chasse; adresse, activité, je mets tout en usage. Sa souplesse, son agilité, son inconstance, rendent mes efforts inutiles. Tantôt il disparaît, tantôt il se multiplie; je suis un moment sans le voir, puis je l'apperçois par-tout. Il ne suit aucun ordre, ses caprices font sa loi. Lassé de ma poursuite, je m'arrête et regarde l'Amour. Il souriait : Sais-tu, me dit-il, quel est ce joli papillon ? — Non. — Eh bien, c'est la Mode. En ce moment je m'éveillai.

L'ANNONCE DU PRINTEMS.

L'hiver a peine à fuir, mais il combat en vain.
Bientôt il va céder à la toute-puissance
De cet astre brillant, dont la douce influence
Console la nature et réchauffe son sein.
Elle languit encor sans aucune parure;
L'arbuste dépouillé, n'offre point de verdure;
Tout repose et tout dort; mais malgré ce sommeil,
Tout semble pressentir le moment du réveil;
L'oiseau vole incertain, traverse la campagne,
Revient, chante, se tait, cherche et fuit sa compagne;
Rien ne s'anime encor; tout va s'animer;
Tout paraît sans amour, mais tout est prêt d'aimer.

PAR UNE DAME.

POLITIQUE.

De grands débats ont eu lieu au conseil des cinq-cents. Ils étaient occasionnés par un message du directoire, tendant à faire prêter aux électeurs serment de fidélité à la république. Le Français est en politique ce qu'il est en amour. Il traite sa constitution comme une jolie maîtresse ; c'est en lui faisant une infidélité qu'il jure de lui être fidèle. Aujourd'hui, cependant, on se contentera de promettre. Il faut essayer de tout. Nous verrons si les promesses tiendront mieux que les sermens.

SPECTACLES.

On a donné avant-hier, 28 ventôse, au théâtre de Molière, la première représentation de LA MATINÉE de FRÉDÉRICK, pièce en trois actes et en prose.

Cette pièce a été favorablement accueillie ; et sur la demande du public, on a annoncé que l'auteur était une dame, qui veut garder l'anonyme.

Nous n'avons pu saisir, à une première représentation, trop souvent dénuée d'ensemble, tous les détails de cette pièce, qui nous a paru d'ailleurs agréablement écrite, et présenter quelques scènes pleines d'intérêt.

En attendant que nous soyons à portée d'en donner un extrait raisonné, nous nous contenterons d'observer, qu'en réduisant les deux premiers actes en un seul, en supprimant quelques situations répétées, ainsi que plusieurs détails, qui ne peuvent que

nuire à la marche et à l'intérêt de l'action, l'auteur pourrait faire de sa pièce un très-joli pendant à celle des Deux-Pages, que le public voit toujours avec un nouveau plaisir.

ENIGME

QUE TOUT LE MONDE DEVINERA.

Avec même vîtesse en tous les lieux je vole ;
L'hiver comme l'été, les nuits comme les jours ;
De l'uniformité je suis le vrai symbole ;
Rien de plus réglé que mon cours.
Tout le monde pourtant n'en juge pas de même.
Contre ma lenteur on blasphême
Dans l'exil et dans les cachots.
On s'en plaint encor plus, quand la fièvre brûlante,
Sur un corps épuisé, frappe à coups inégaux ;
Mais combien on voudrait que je fusse en repos,
Lorsque près d'une tendre amante,
On brûle de l'encens aux autels de Paphos !
Tantôt on me maudit, tantôt on me souhaite ;
Trop souvent on me tue, et puis on me regrette.
L'auteur me vient de perdre en me définissant ;
Ne vas pas, cher lecteur, me perdre en me cherchant.

PAR B.....

CHARADE.

C'est mon premier devenu mon dernier
Qui forme mon entier.

Les difficultés que nous avons éprouvé pour la confection de la planche, nous oblige à retarder de huit jours la gravure que nous avons promise ; elle représentera deux femmes habillées dans le goût le plus nouveau et le plus élégant. Les abonnés seuls la recevront avec le numéro prochain ; nous donnerons en même-tems une description circonstanciée des modes les plus récentes, tant pour la coiffure que pour le reste de la parure ; elle servira d'explication à la gravure.

SELLEQUE, Editeur.

De l'Imprimerie de MOLLER, rue Hyacinthe, place Saint-Michel, n°. 675.

E.2 Choix d'articles et de gravures publiés par le « Journal des Dames. . . »

E.2.1 La grande politique dans un magazine "non-politique"

Pour des raisons de fiscalité, le journal déclare vouloir renoncer à parler de politique. Mais, plus ou moins souvent, il fait tout de même référence aux événements officiels, selon le degré de libéralisme des six régimes accompagnant sa carrière. Ces articles sont souvent ironiques, parfois ils ne font que vaguement allusion aux faits réels. Fréquemment on traite du thème de l'étiquette concernant hommes politiques et festivités publiques et on présente des gravures permettant de deviner la situation politique dont des costumes militaires (voir la figure en couleur 6.10 et Fig. E.2).

1797 (28 septembre, p. 7)

> Le directoire, dans une lettre au ministre de la police, le charge expressément de faire fermer, dans toute la république, les théâtres où seroient représentées des pièces tendantes à dépraver l'esprit républicain et à réveiller l'amour de la royauté; de faire arrêter et traduire devant les tribunaux les directeurs de ces spectacles, et de suspendre la représentation des pièces propres à troubler la tranquillité publique.

1797 (5 octobre, p. 4)

> Le signe de ralliement et de reconnaissance des royalistes, dit Poultier, est une pipe en bois, tournée de manière, qu'à la lumière, l'ombre caractérise trait pour trait la figure de Louis XVIII.
>
> Voilà des pipes qui prouvent que les royalistes FUMENT. Et c'est vrai.

1797 (8 octobre, p. 6)

Conseil des Cinq-Cents.
14 Vendémiaire.

> Bailleul, par motion d'ordre : Vous avez versé des larmes et des fleurs sur la tombe du général Hoche, mais votre dette n'est pas encore entièrement acquittée. Hoche avait un père respectable, qui, par la mort de son fils, se trouve

plongé dans le plus affreux dénuement. Les véritables républicains s'occupent de la patrie, et non de leurs affaires. Hoche ne laisse à sa famille que sa gloire pour héritage. Si vous ne pouvez rendre à ce père infortuné le fils qu'il regrette, vous lui devez du moins des consolations. Je demande que vous fassiez pour lui ce que vous avez fait pour la mère du général Marceau.

Renvoi à une commission.

1797 (3 décembre, p. 2)

On attend incessamment la citoyenne Buonaparté à Paris. On disait même hier qu'elle devait être déjà arrivée.

1797 (10 décembre, p. 1)

Le général Buonaparté (sic), accompagné du général Berthier, est arrivé le 10 à trois heures à Paris. Il recevra son audience solemnelle du directoire décadi prochain, dans la cour du palais du Luxembourg, que l'on décore à cet effet. La présentation de la ratification du traité de paix aura lieu en même-tems. Il y aura le même jour un repas de quatre-vingt couverts, auquel assisteront les ministres, le corps diplomatique et les présidens des autorités constituées; ensuite opéra et bal à l'Odéon.

1807 (10 mars, p. 110)

Aujourd'hui que les fabriques de coton forment une branche considérable de notre industrie; aujourd'hui que les travaux sur le coton occupent à-peu-près deux cent mille individus, le Gouvernement doit sans doute les protéger. Mais, a-t-il été d'une sage politique de les fixer en France? Leur introduction n'a-t-elle pas nui aux fabriques essentiellement nationales de drap, de soie, de lin, etc.? Le Gouvernement n'eût-il pas mieux fait d'appliquer ses encouragemens à ces dernières fabriques, et de laisser à nos rivaux les fils et les tissus de coton, comme moyen d'échange contre les produits de notre industrie et de notre sol? Voilà la question.

1819 (5 septembre, p. 385)

On répète à divers théâtres des pièces destinées à célébrer le prochain accouchement de S.A.R. la duchesse de Berry.

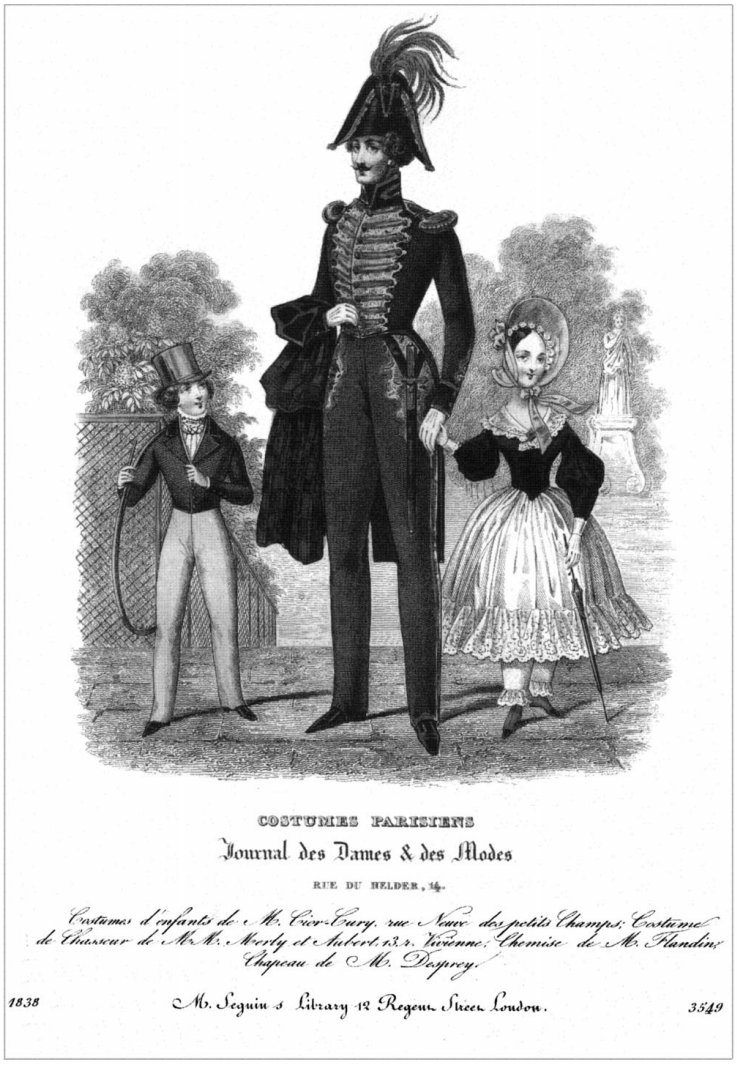


Figure E.2 Plusieurs gravures du journal pourraient être qualifiées de politiques. Au début, pendant l'ère napoléonienne, ces planches sont très discrètes en reflétant, comme le montrent les Fig. 3.3 et 3.4, la bonne ou la mauvaise fortune de l'empereur, ou en présentant des robes de cour (voir Fig. 3.2). Plus tard, pendant la Restauration, des événements officiels laissent leurs traces : par exemple il y a des modèles de deuil lors de la mort de Louis XVIII, ou des femmes portant la croix grecque au moment de la guerre en Grèce. Le fait marquant reflété en 1830 est l'insurrection révolutionnaire : les robes et chapeaux des gravures ont alors les couleurs nationales bleu, blanc et rouge (voir Fig. 6.2 et 6.4). Enfin, sous la monarchie constitutionnelle de Louis-Philippe, plusieurs illustrations présentent des costumes militaires, dont voici le costume d'un "Chasseur" montré le 5 avril 1838 comme numéro 3549.

1820 (15 juin, p. 257)

Une maison a été louée à Londres, 180,000 francs, pour voir passer le cortège, le jour du couronnement de S.M. Georges IV.

1823 (31 juillet, p. 329)

Si Rome tient encore le sceptre des beaux arts, il n'en est pas de même des arts mécaniques. La supériorité des ouvriers de Paris a donné l'idée d'expédier de cette ville un *lit mécanique* pour le Pape.

En Italie, la fabrication du drap et celle du papier sont aussi dans un état d'imperfection difficile à comprendre.

1824 (20 mai, p. 219)

L'Abolition de la traite des noirs, poème par Espérance Picard.

Tel est le tire d'une brochure de 16 pages in-8°, imprimée à Caen.

1824 (15 décembre, p. 546)

On parle beaucoup dans le monde de la voiture destinée à la cérémonie du sacre et du couronnement de Charles X. L'intérieur, dit-on, sera en velours plain, rouge-cramoisi, brodé en or. Les dessins de la broderie offriront des lis fleurs et des lis armes, ainsi que des tiges de lis et des fleurs de lis. Au centre de l'écusson principal seront deux C entrelacés. Des paneaux en glaces non étamées permettront de voir S. M. Les emblèmes de l'impériale, ainsi que l'encadrement des glaces, doivent être exécutés en bronze doré, sur les dessins du célèbre M. Percier.

1827 (31 mai, p. 234)

Le séjour prolongé de la Cour à Saint-Cloud (du 24 mai à la fin d'octobre) donnera de l'éclat aux bals qui se donnent chaque année dans le parc. Ces bals commenceront le dimanche 3 juin.

1828 (10 mars, p. 107)

Quatorze cents personnes avaient été invitées par lettres ou billets, au dernier *cercle et jeu* chez S.M. Charles X. Cette réunion nombreuse est regardée comme l'une des plus brillantes qui ait eu lieu depuis longtems à la Cour. Chacun en parle : les femmes citent les parures, les hommes nomment les jolies personnes que d'éclatantes toilettes embellissaient encore.

1830 (15 novembre, p. 498)

> Sur les pièces de monnaie gravées d'après M. Galle, présentées le 3 novembre, et non admises, la tête du Roi n'était point assez ressemblante; la couronne, au revers, formée de deux branches, était maigre et laissait trop de *champ*. M. Galle, lui-même, a reconnu la défectuosité de son ouvrage.
>
> Dans les pièces de M. Tiolier, qui circulent provisoirement, la tête du Roi, quoique ressemblante, laisse à désirer. L'exécution du coin d'une nouvelle monnaie est une œuvre beaucoup plus difficile qu'on ne pense.
>
> Le spectateur ayant une pièce de 5 francs devant lui, Louis-Philippe Ier regarde à droite : Charles X regardait à gauche. On sait qu'à chaque changement de dynastie, le graveur tourne dans un sens opposé le profil du souverain.

1831 (5 novembre, p. 484)

> Comme la politique se trouve partout, que les dames assistent actuellement aux séances des Chambres, un spéculateur vient de leur rendre service en faisant imprimer une biographie de tous les députés actuels. Cette biographie est de la grandeur d'une carte de visite, et a la moitié du doigt d'épaisseur : on peut presque la mettre dans une bourse. Il n'est aucune de nos élégantes *politiques* qui n'en ait une à sa disposition, surtout depuis les graves discussions sur la pairie.

1835 (20 octobre, p. 464)

Quand les Européens s'établissent sur une terre étrangère, et y fondent une colonie, ils en prennent possession : les Anglais, par un *Fort*; les Hollandais, par une *Bourse*; les Italiens, par une *Eglise*; les Espagnols, par un *Couvent*; les Français par une *Salle de Bal* ou de *Spectacle*. — A peine établie, notre colonie d'Alger a eu sa *Salle de Bal*, et nous avons donné dans le temps les *primeures* des toilettes mauresques. Elle a maintenant sa *Salle de Spectacle*, commode, simple, élégante, aérée. Son *plafond* est une jolie tente, dont les rideaux tombant sur le parapet de la terrasse, permettent à l'air de circuler librement et protègent les spectateurs contre la brise du soir. Le répertoire et le personnel sont mieux *montés* que ceux de nos théâtres de provinces, dans les villes de 15,000 âmes (population européenne d'Alger).

1837 (20 juin, p. 263)

On a remarqué que le 4 juin, jour de l'entrée de la duchesse d'Orléans dans Paris, quatre-vingt dix baptêmes ou inscriptions de nouveaux-nés sur les registres de l'état civil ont eu lieu, et que, sur ce nombre, trente enfans du sexe féminin ont reçu le nom d'Hélène, et vingt-cinq du sexe masculin, le nom de Ferdinand. Cela rappelle les tems du roi de Rome, du duc de Bordeaux et de beaucoup d'autres époques de notre histoire.

E.2.2 Le journal, haute école de galanterie et de conversations spirituelles

Beaucoup d'articles sont des commentaires philosophiques. D'autres donnent des conseils de bienséance ou enseignent l'art de tenir une conversation.

Figure E.3 Certaines gravures présentent hommes et femmes absorbés dans un tête-à-tête amical. Ici la gravure 3245 du 5 février 1835.

1802 (17 octobre, p. 36)

Le monde est plein de sottise et d'ennui;
On s'en éloigne, on cherche la retraite;
Mais est-on seul, bientôt on le regrette,
On ne peut vivre avec lui, ni sans lui.

1804 (26 décembre, p. 159)

Effet du contraste.

Deux corps capables de recevoir la matière électrique, lorsqu'ils en sont chargés précisément au même degré, ne produisent plus d'étincelles; pour en faire jaillir l'électricité avec force, il faut que l'un des deux s'électrise en plus et l'autre en moins. Il en est de même dans les liaisons de sentiment les plus vives, les plus vraies; jamais il n'y a autant d'amour, autant de désir d'un côté que de l'autre. Et quiconque eut l'idée ou la liberté de s'observer soi-même, aura sûrement remarqué que ce ne fut jamais dans les momens où l'objet aimé sembloit partager avec lui le plus également le même désir, qu'il s'est trouvé le plus passionné, le plus heureux. La plus sublime coquetterie des femmes consiste à discerner d'abord avec sagacité le juste degré des désirs qu'elles inspirent, pour ne laisser échapper habilement que la nuance de disposition plus ou moins tendre, plus ou moins indifférente, dont le contraste y peut répondre le plus favorablement. Quelque profondeur de jugement et quelque finesse de tact que suppose une pareille conduite, il est peu de femmes aimables à qui la nature, ou je ne sais quelle inspiration divine, n'en ait appris mille fois plus que tous les philosophes du monde ne pourroient leur en dire.

1806 (5 octobre, p. 599)

Il n'y a rien d'aussi poli dans le monde qu'une marchande de modes à Paris, un banquier à Londres, une entremetteuse à Madrid, un moine mendiant en Italie, un aubergiste à bierre en Allemagne, et un Juif par-tout.

1806 (5 octobre, pp. 599–600)

Le bonheur suprême sur la terre, est d'aimer et d'être aimé; mais cela est si rare! cela est si court.... On vous aime, et vous n'aimez pas; vous aimez, on ne vous aime plus; la fable a raison : *L'Amour aveugle ne frappe qu'au hasard...* S'il est une autre vie, la jouissance éternelle des élus doit être d'aimer deux et d'aimer sans cesse.

1806 (5 octobre, pp. 600–601)

En fait de tromperie l'homme le plus fin l'est tant soit peu moins que la femme la plus bête.

1810 (30 novembre, p. 527)
Emblèmes tirés du règne végétal

Amaranthe (sic) signifie indifférence. - *Anémone*.....persévérance, ou innocente victime de la jalousie. - *Barbeau*..... fidélité.- *Belle-de-jour*.... coquetterie. - *Belle-de-nuit*.... fuir, redouter l'amour. - *Bluet*..... pureté du sentiment. - *Branche ursine*, ou *acanthe*..... nœuds indissolubles. *Capucine*.... discrétion. - *Chélidoine*.... premier soupir d'amour. - *Chèvre-feuille*.... liens d'amour. - *Citronelle* (sic).... souvenirs passagers. - *Coquelicot*..... repos. - *Eglantine*..... amour malheureux. - *Fleurs d'orange*.... générosité, magnificence. - *Fleur-de-passion*.... douleur cuisante d'amour. *Germandrée*.... plus je vous vois, plus je vous aime.- *Giroflée*.... ennui. - *Héliotrope*..... attachement violent, aimer plus que soi-même. - *Hyacinthe* ou *jacinthe*.... amour chagrin, vous m'aimez et vous me donnez la mort. - *Immortelle*.... amour sans fin. - *Iris*.... inconstance, raccommodement. - *Jasmin-blanc*..... candeur. - *Jasmin-jaune*..... première langueur d'amour.- *Jonquille*... désirs, jouissance. - *Laurier franc*... Triomphe, gloire. - *Laurier rose*.... bonté et beauté. - *Lierre*.... tendresse réciproque. - *Lilas*.... première émotion d'amour. - *Lys*... candeur, pureté, grandeur. - *Marguerite*.... patience, tristesse. - *Marjolaine*... tromperie. - *Muguet*.... coquetterie. - *Myrthe et Roses*.... volupté. - *Œillet*.... sentiment. - *Oreille d'ours*.... On cherche à vous séduire. - *Pensée*..... je partage vos sentimens.- *Pervenche*.... amitié pour la vie. - *Primevère*.... espérance, première fleur de la jeunesse. - *Renoncule*.... fierté, impatience. - *Réséda*.... bonheur d'un instant. - *Roses mêlées d'épines*.... hymen. - *Rose blanche*.... innocence. - *Rose blanche desséchée*..... plutôt mourir que de perdre l'innocence. - *Rose de jardin*.... beauté passagère. - *Rose en bouton*.... cœur qui ignore l'amour. - *Rose sauvage*.... simplicité. - *Sensitive*....sensibilité secrette et profonde. - *Serpolet*.... étourderie. - *Tournesol*..... mes yeux ne voyent que vous. - *Tubéreuse*.... délicatesse. - *Tulipe*... orgueil et ingratitude. - *Violette double*..... amitié réciproque.- *Violette simple*.... modestie, amitié.

1810 (15 décembre, p. 551)
Proverbes italiens

La plus mauvaise roue d'un chariot, est celle qui fait le plus de bruit.

Le méchant est comme le charbon; s'il ne vous brûle pas, il vous noircit.

1812 (5 juillet, pp. 292–293)

La vie, pour un jeune homme, est comme une nouvelle connoissance qui lui plaît, qui l'amuse; mais à laquelle il tient foiblement, et dont il se détache sans effort. A mesure que nous avançons en âge, elle est pour nous comme un ancien ami. Sa société est triste, son esprit n'a plus rien qui nous amuse, ses défauts et ses infirmités nous incommodent; mais nous l'aimons, et nous ne pouvons la perdre sans regrets et sans douleur.

1812 (5 août, p. 339)

De l'Amour et de l'Amitié.

Absens ont tort, dit le proverbe, et ce proverbe a été fait pour les amans. Cela n'est pas difficile à concevoir. Vif et impétueux, l'amour a besoin de jouissances; le jeûne fait sur lui l'effet d'un poison lent. Que peut, au contraire, l'absence sur l'amitié? Rien. Voyez un ami, absent depuis trente années, rentrer dans ses foyers : ses pas se dirigent vers la demeure de son ami; c'est son ami qu'appellent ses embrassemens. L'amant, après trente ans, cherchera-t-il son amante? Elle avoit vingt ans lors qu'il est parti..... vingt et trente..... Oh! comme elle doit être vieille! Aussi, il y a longtems qu'il n'y pense plus.

1812 (25 novembre, p. 515)

L'esprit observateur n'est jamais celui d'un égoïste. Pour observer il faut s'occuper des autres.

1814 (25 juin, p. 279)

Dissimuler sa douleur, c'est courage et force d'esprit : les plaintes touchent peu de personnes; et les malheurs, lorsqu'on cesse de les envisager, sont presque comme s'ils n'étoient point arrivés.

1818 (15 juillet, p. 314)

On est heureux ou malheureux par une foule de choses qui ne paroissent pas, qu'on ne dit point et qu'on ne peut dire.

1818 (20 août, p. 365)

D'après une des lois de Dracon, l'oisiveté à Athènes étoit punie de mort. Si par malheur cette règle étoit remise en vigueur à Paris, il n'y auroit pas assez d'arbres au boulevard pour y pendre tous les paresseux qui vont y étaler leurs grâces et y dévorer leur ennui.

1820 (10 septembre, p. 396)

Un des plus grands malheurs de la vie, c'est d'aimer sans retour. Cependant ce mal est assez commun; et si l'on ne veut y ajouter le désagrément de se donner en ridicule, il faut le supporter sans se plaindre. A l'égard des murmures, il faut se les interdire, comme on interdit le vin à ceux qui ont la fièvre.

1820 (20 septembre, p. 411)

Il appartient à l'amour seul d'embellir ce qui semble ne pouvoir être embelli.

1821 (20 juin, p. 266)

Il n'y a peut-être que ceux qui ne pensent à rien qui ayent besoin d'être distraits.

1821 (20 novembre, p. 507)

SYNONIMES.

Jadis.	*Aujourd'hui*
Attelage boîteux,	Attelage mozaïque.
Cuivre doré,	Bronze doré.
Un grand comptoir de magasin,	Une banque.
Courtaud de boutique,	
Garçon de boutique, (moins ancien)	Commis marchand.
Fille de boutique,	Demoiselle de comptoir.
Petit parasol,	Ombrelle.
Petit parapluie de femme,	Ombrelle-parapluie.
Le Théâtre Italien,	Les Bouffes.
Un air noté très-haut ou très-bas,	Un air écrit très-haut ou très-bas.
Les grands amateurs de musique italienne,	Les dilettanti [. . .]

1822 (10 février, p. 58)

Un homme d'esprit fort distrait, dit un jour à une dame : Vous vous faites vieille. S'appercevant tout-à-coup de son impolitesse, il voulut la réparer. Cette remarque n'est pas très-galante, vieille! Qu'en pensez-vous?... Mais, lui répondit cette dame, je pense que je ne le suis pas encore assez pour m'en fâcher.

1822 (15 mai, p. 210)

L'Italienne ne croit être aimée de son amant que quand il est capable de commettre un *crime* pour elle; l'Anglaise, une *folie*; la Française, une *sottise*.

1822 (25 juin, pp. 279–280)

Dans un salon de la capitale, où deux fois par semaine, des femmes charmantes et des hommes aimables se réunissent pour exercer leur esprit, on proposa dernièrement cette question :

« Quelle est la position la plus affligeante pour une femme d'aimer tendrement un époux qui n'a pour elle que de l'aversion, ou d'être tendrement aimée d'un mari qu'elle n'aime pas? »

Voici la réponse qui a été jugée la meilleure :

Adorer un époux sans espoir qu'il nous aime,
C'est, sans doute, un destin affreux,
Pourtant je pense qu'il vaut mieux
Faire un ingrat que de l'être soi-même.

Mlle. M...

1822 (20 juillet, p. 320)

Si l'amitié existoit parfaitement entre deux personnes, elle les rendroit parfaites; car l'une diroit à l'autre ce qui lui manque pour l'être. Mais l'amour-propre gâte les confidences.

1822 (20 septembre, p. 414)

Rien de plus aisé que de contracter une mauvaise habitude; rien de plus difficile que de la perdre. Que nos jeunes gens y prennent garde! non contens d'imiter pour la coupe de leurs habits, les modes britanniques, ils se donnent ce balancement que les Anglais ont dans leur démarche.

1823 (15 septembre, p. 404)

Il y a des personnes qu'on aime beaucoup en idée. On se prend pour elles, sur ses lettres, d'une véritable passion; on les souhaite, on les attire; elles se laissent persuader, elles viennent; à peine sont-elles arrivées qu'on est étonné de les haïr.

1824 (25 juillet, p. 326)

On voit des amis brouillés le reste de leur vie, à la suite d'une dispute dont ils ont oublié le sujet au bout de quelques jours.

1824 (25 juillet, p. 327)

Tout le monde doit savoir que l'auteur qui vient de terminer un voyage et l'amoureux qui va se marier, ne consultent pas pour avoir un avis.

1832 (20 octobre, p. 464)

On aime généralement la flatterie, et l'on hait presque toujours les flatteurs.

1833 (10 janvier, p. 15)

Il est si naturel aux malheureux de plaindre et d'aimer leurs semblables.

1837 (31 mars, p. 143, 1^{e}vol.)

Le Savoir-vivre.

Aucun livre ne renferme les notions de cet art de distinction, par l'intermédiaire duquel les esprits d'élite s'entendent et se reconnaissent. Les rois l'enseignent aux rois; la cour elle-même le tient de la cour de François Ier , qui l'avait appris à la cour de Charles VII. De mère en mère, cet art, apanage des grands, descend aux fils; car la noblesse n'est pas seulement dans le sang, comme le croient certains esprits. Parler, écouter, répondre, s'asseoir, se lever, ramasser un gant, toucher une épée, saluer, sourire, offrir un fauteuil, entrer, sortir, sont en apparence des actes indifférens; en réalité, ce sont des choses que le charbonnier n'accomplit pas comme le bourgeois, le bourgeois comme le militaire, le militaire comme le prêtre. A ceux qui font leur vie de ces lois de l'étiquette, il appartient d'y obéir avec la supériorité du naturel.

Léon Gozlan.

E.2.3 Le journal, reflet de l'industrialisation croissante

L'un des thèmes principaux étant les inventions en technologie et sciences, le périodique décrit grand nombre de produits de l'art mécanique récemment inventés : le chauffage pour voiture, la bicyclette, les ponts, bateaux et meubles en fer, les douches, la machine à écrire, les voitures à moteur, le diorama, le chemin de fer ... Quelques dessins présentent montgolfières, jeux de diable, montagnes artificielles, "promeneuses d'enfants" et voitures.

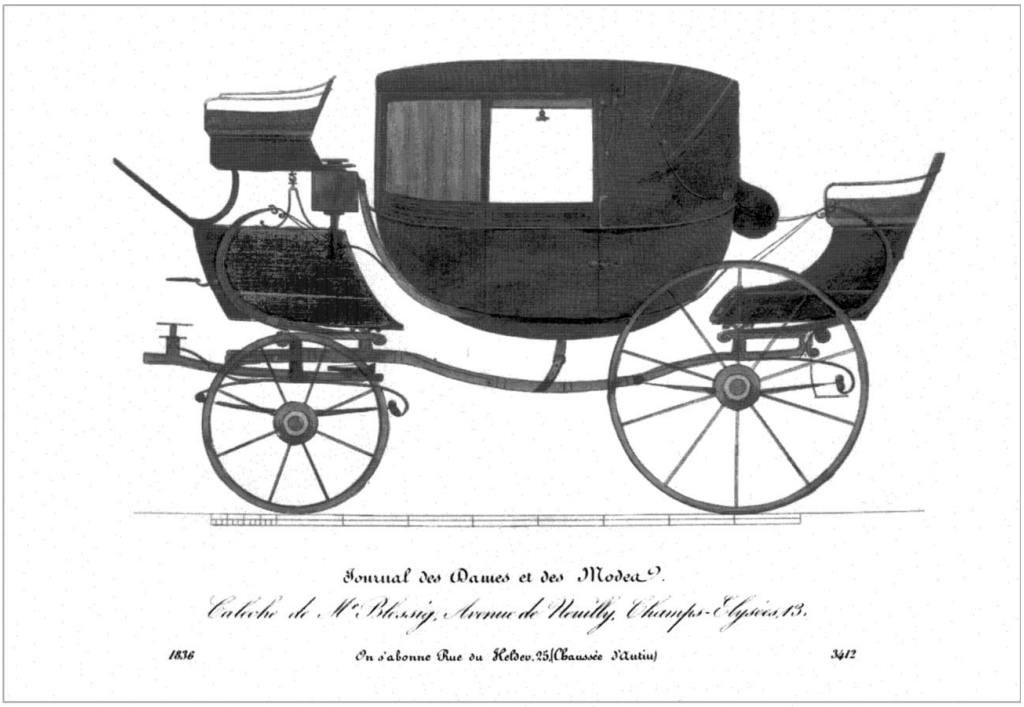


Figure E.4 Tandis que les articles du journal décrivent souvent de nouvelles voitures, les gravures les montrent plutôt rarement. La raison en est simple : de 1802 à 1835 l'abonné était censé acheter les illustrations de la série *Meubles et Voitures*, éditée au bureau du magazine. Avant et après, quelques planches du *Journal des Dames* ... ont comme sujet les voitures, par exemple le numéro 155 du 1er septembre 1799 (Fig. 4.8), le numéro 3412 du 31 octobre 1836 ici reproduit, et le numéro 3556 du 20 avril 1838 qui montre le carosse imposant d'un duc tiré par quatre chevaux.

1803 (30 janvier, p. 212)

L'esprit d'invention devient de jour en jour plus général. On a imaginé, à Londres, l'art de chauffer pendant l'hiver les carrosses et toutes sortes de voitures. Le fourneau qui sert de chauffoir ne prend point sur les places des voyageurs, et c'est même un ornement; les frais de chauffage sont presque nuls. Les voyageurs doivent nécessairement préférer de semblables voitures à de mauvaises auberges. On ne dit pas si le cocher prend part à la chaleur de son carrosse; cela valoit pourtant la peine qu'on s'en occupât. Car il n'y a pas de doute que, dans ce cas, l'incommodité ne s'accroisse pour lui en raison de l'agrément que ses maîtres trouveroient à passer la nuit dans une voiture.

1818 (10 avril, p. 157)

VÉLOCIPÈDE.

Cette machine, dont on a fait l'essai, le 5 avril, dans le jardin du Luxembourg, a d'abord été nommée en Allemagne *Draisienne*, du nom du baron de Drais, son inventeur. *Vélocipède* dérive de deux mots latins, *vitesse* et *pied*. Enfourché sur un bâton, que supportent deux roues posées l'une devant l'autre, on fait avancer la machine en donnant de tems en tems un coup de pied, comme un patineur donne un coup de patin. « C'est un métier de cheval », disoit l'un. « Excellent moyen, disoit un autre, pour user promptement ses chaussures. » La plus petite ornière obligeroit à descendre, et il faut une grande habitude, dans une route bien applanie, pour ne pas perdre l'équilibre. Cette machine auroit, en France, un troisième inconvénient, celui de ne pas convenir aux dames : leur vêtement les embarrasseroit.

1820 (5 février, p. 51)

Un voyageur nous apprend que l'usage de la vapeur ne prend pas moins d'extension en Angleterre que celle du gaz.

A Londres, il y a de 50, à 60,000 fanaux éclairés par le gaz. Il est sérieusement question d'employer la vapeur au labourage des terres.

1820 (20 juillet, p. 314)

C'est une grande importunité pour les personnes qui se promènent à Tivoli, que la rencontre de ces dadas qu'on nomme *Draisiennes*; l'administration devroit les reléguer dans une allée peu fréquentée.

1820 (5 octobre, p. 434)

Grâce aux baignoires de cuir imperméable, que l'on roule comme un matelas, un voyageur peut aujourd'hui faire mettre une baignoire dans sa chaise de poste, et prendre un bain dans la plus chétive auberge.

Ces baignoires, dont le fond est très-évasé, se maintiennent parfaitement d'aplomb.

1820 (10 décembre, p. 548)

Quelques étrangers ont introduit à Paris la mode russe des tuyaux de chaleur, qui échauffent les appartmens sans laisser voir aucune trace de feu ni de fumée. Afin que de grandes pièces, telles qu'un salon de compagnie, ne présentent pas une nudité désagréable à l'œil, on figure à chaque bout, une cheminée, dont le dessus est orné de pendules, de candelabres, etc., et dont le bas est garni de fleurs naturelles, encaissées dans une jardinière.

1821 (5 mai, p. 194)

On dit qu'en Ecosse on a fait faire un bateau tout entier de fer forgé, qui portera 300 personnes, pour naviguer sur la Clyde.

Cela rappelle les bateaux que les anciens Egyptiens faisoient en terre cuite pour descendre ou remonter le Nil.

1822 (15 juillet, p. 311)

M. Regnier vient d'ajouter au nombre de ses utiles inventions, des bracelets et des bandeaux em acier aimanté, disposés comme l'ont indiqué M. le docteur Hallé et autres médecins, pour calmer le mal de tête : plusieurs personnes notables attestent leur efficacité.

S'adresser à Paris, chez l'auteur, rue de l'Université, n° 4.

1822 (30 novembre, p. 529)

L'éclairage par le gaz hydrogène, était hier une *nouveauté*, aujourd'hui c'est une *mode*, demain il aura un succès *di furore*. Ainsi vont les choses à Paris.

Il y a dans cette ville quatre grands réservoirs de gaz hydrogène : trois sur la rive droite de la Seine, un sur la rive gauche.

1823 (20 septembre, p. 413)

Chimie appliquée à l'agriculture, *par M. le comte Chaptal, pair de France* [...]

1823 (31 octobre, pp. 474–475)

On a remarqué à l'exposition du Louvre, une lame du nouveau métal nommé *palladium*, du nom de la déesse des beaux-arts qui préside à l'une des planètes nouvellement découvertes. Ce métal dont l'éclat rappelle celui de l'argent, est fort rare, et ce n'est qu'après de longs travaux qu'on est parvenu à le fondre. M. Bréant, en ayant obtenu 7 à 800 grammes, a consacré à Sa Majesté ce premier fruit de son travail, en lui offrant une médaille de palladium frappée à son effigie.

1825 (10 décembre, p. 527)

Le jour de l'ouverture de l'Athénée royal, on a fait dans cet établissement, la première expérience d'un gaz portatif qui n'est point extrait du charbon de terre, mais de l'huile : sa flamme n'a point l'inconvénient d'être bleuâtre. Chaque heure d'éclairage revient à 7 centimes.

1827 (20 mars, p. 126)

L'Eau balsamique et spiritueuse de M. Botot, pour entretenir la beauté des dents, se vend chez M. Botot, rue Coq-Héron, n° 5.

1827 (5 juin, p. 242)

M. Laurent, tapissier, rue Neuve-des-Petits-Champs, n. 47, vient de faire exécuter des lits d'acier, d'autres plaqués en cuivre et en argent, pour la Colombie. Dans les climats chauds il faut des meubles où les insectes ne puissent pas pénétrer.

1827 (30 juin, p. 282)

Après avoir réitéré une expérience fort simple, nous dirons aux dames qui aiment les fleurs coupées, que l'influence de la lumière sur les tiges tend à leur conservation, et que des fleurs de la même espèce coupées au même moment et au même degré d'épanouissement, se fanent moins vite lorsqu'on les conserve dans l'eau que contient un vase de cristal

> blanc, transparent, que dans un vase de cristal opaque ou de porcelaine. Toujours notre expérience a été concluante en faveur de celui qui permet le plus à la lumière de frapper les tiges plongées dans l'eau.

1828 (15 mai, p. 211)

Quatre ponts suspendus en fil de fer, ont été récemment construits dans le sud-est du royaume et dans le même pays; l'un à Guitres, l'autre à Laubardemont, le troisième à Libourne-sur-l'Isle, et le quatrième à... Ces constructions ont été faites par des particuliers, moyennant le droit d'un péage à longues années, concédé par le gouvernement.

1828 (25 juin, p. 279)

On va voir au bas du Pont-Royal, des *baignoires flottantes*, remorquées par un bateau à rames : le fond de la baignoire est un grillage au travers duquel l'eau de la Seine se renouvelle constamment. Au moyen de petits rideaux, qui forment un pavillon à quatre pans, le baigneur ou la baigneuse se trouve en pleine eau, comme dans une tente. Deux plairis pour un : bain à l'eau courante, et promenade nautique.

1830 (30 juin, p. 281)

Les mécaniques à musique se sont tellement multipliées, qu'il n'est pour ainsi dire aucune sorte de meubles où les amateurs n'en trouvent. S'agit-il d'un lit, d'un divan? la musique est logée dans un tiroir qui sert en même tems de vide-poche. Malgré l'exiguité de l'espace, il y a aussi une mécanique à musique dans un nécessaire de voyage.

1830 (5 juillet, p. 289)

Quoique le ciel se charge de nous donner des bains de pluie depuis plusieurs semaines, nous ne pouvons nous dispenser de parler d'un appareil de bains inventé depuis peu par le docteur Destahl. Que l'on se figure une colonne, haute de 7 à 8 pieds, ou bien une armoire à glaces. Ce meuble renferme un champignon et un corps de pompe. L'appareil est fait de manière qu'il ne tombe pas une goutte d'eau dans l'appartement où l'on prend un bain. L'inventeur demeure rue Neuve-de-Luxembourg.

1830 (5 octobre, p. 433)

On parle beaucoup d'expériences qui ont pour but de rendre les télégraphes d'un usage général. La nouvelle *télégraphie* mise à la disposition des particuliers et surtout du commerce, comme moyen de correspondance, dans des cas très-pressés, transmettrait une dépêche de plusieurs lignes à une distance de cent lieues, en quelques minutes, pour la modique somme de vingt francs.

1831 (5 août, p. 338)

M. Gulli vient de soumettre au jugement de l'Académie des Sciences un moyen mécanique à l'aide duquel on écrit soixante fois plus vite que par la méthode ordinaire. Il obtient cet étonnant résultat à l'aide d'une machine munie d'un double clavier sur lequel les deux mains jouent à la fois : une main note les consonnes, et l'autre les voyelles. Le papier marchant à mesure, chaque lettre se trouve placée dans l'ordre qu'elle doit occuper.

1832 (5 octobre, pp. 435–436)

M. Barruel, chef des travaux chimiques à la Faculté de Médecine, pense, d'après les recherches qu'il a faites sur la présence du fer dans le sang, qu'il pourrait extraire du sang d'un cadavre assez de fer pour frapper une médaille du volume d'une pièce de 40 fr. Ce serait un moyen curieux et solide de conserver les restes et de perpétuer la mémoire d'une personne illustre ou chérie.

1833 (15 janvier, p. 20)

- On a fait ces jours derniers à Paris, l'essai d'une voiture à vapeur, sans chemin de fer ni rainure. L'équipage remorquant deux omnibus a mis près de trente-cinq minutes pour aller de la Bastille à la place de la Concorde; mais il a parcouru ensuite en moins d'une demi-heure le trajet jusqu'à Sèvres. Un accident survenu alors à la machine a singulièrement retardé la route jusqu'à Versailles. Une nouvelle expérience doit avoir lieu très-incessamment. Si elle réussit entièrement, il y aura de quoi épouvanter les entrepreneurs des *Gondoles* et des *Accélérées*.

1834 (25 mars, p. 134)

- Il n'est question en ce moment que des effets extraordinaires du microscope oxihydrogène du docteur Warwick, dont les expériences ont été faites ces jours-ci à l'hôtel Ceville; on assure que l'augmentation des objets soumis à sa réflexion est de

76,000. En voyant la quantité prodigieuse de molécules et d'insectes qui se remuent en tous sens et se livrent une guerre à mort dans une goutte, on ne sait plus quelle boisson choisir pour être à l'abri des influences malsaines. A partir d'avant-hier dimanche, les expériences de cet instrument d'optique ont eu lieu tous les soirs après le concert dans le local des *Champs-Elysées d'hiver*.

1835 (15 décembre, p. 552)

Un célèbre mécanicien de Londres, M. Kempelin, vient de donner la parole à une machine dont le professeur Wheatstone a présenté dernièrement un modèle à la société royale. L'appareil se compose de cinq parties d'une structure extrêmement ingénieuse : un roseau, qui représente le larynx humain; un tube, ou plutôt une trachée-artère, munie de valvules internes et d'appendices disposés à l'instar des bronches thoraciques; un soufflet qui remplit l'office de poumons; une bouche et des narines modelées sur les organes correspondans dans l'économie vivante. M. Wheatstone a fait prononcer à cette singulière machine une foule de dissyllabes, tels que : *Maman, papa, summer*, et cette phrase entière en français : *Vous êtes mon ami; je vous aime de tout mon cœur*, et surtout cette autre phrase latine : *Leopoldus secundus romanorum imperator semper Augustus.*

1836 (20 août, p. 359)

Nouvelle ascension de M. Robertson.

Pour se faire une idée bien exacte de l'effet que peut produire sur un peuple nouveau le spectacle de l'ascension d'un homme dans les airs, il suffirait de voir les honneurs ou plutôt l'enthousiasme qu'a exité au Mexique l'ascension de M. Robertson. La ville de Véra-Cruz, jalouse de la faveur dont avait joui la capitale, a, par une prompte souscription, déterminé ce jeune physicien à renouveler ce spectacle inconnu dans le Nouveau-Monde.

Le jour attendu si impatiemment fut fixé au 21 avril dernier. L'amphithéâtre, bâti dans la cour du couvent de San-Francisco, fut envahi dès le point du jour. Le public était partagé entre la crainte et le doute; on ne pouvait croire en tant de courage. On vit avec étonnement l'aéronaute français s'élever avec calme et saluer avec le sourire sur les lèvres. L'aérostat prit la direction de la mer. Les magistrats firent mettre toutes les embarcations à la mer pour sauver le malheureux Robertson. Lui seul était sans inquiétude, car, après s'être élevé à une grande hauteur, on le vit une demi-heure après son départ, descendre dans les plages inférieures de l'atmosphère, où il espérait rencontrer une direction plus favorable. Le physicien ne se trompa pas, et au bout d'une heure il prenait terre à quatre pas de la mer, sain et sauf. Son retour à la ville fut un spectacle nouveau pour Véra-Cruz, et ce qui étonna bien les Mexicains, c'est que le soir même M. Robertson exécuta au théâtre les expériences de physique qu'il avait annoncées.

1837 (31 mai, p. 240)

Découverte..... Prodige de la Chimie! Pommade du Lion!

Pour faire pousser en un mois les Cheveux, les Favoris, les Moustaches et les Sourcils. (Garanti infaillible.) – Prix : 4 francs le pot. Chez Mlle Carrier, Palais-Royal, 88, près la Rotonde; et chez l'auteur, rue Vivienne, 4, à toute heure. (Six pots, 20 fr. – On expédie en province et à l'étranger.)

1837 (30 septembre, p. 143, 2e volume)

Le mouvement des voyageurs sur le chemin de fer de Saint-Germain, pendant le premier mois de l'exploitation, du 26 au 24 septembre, a été :

Première quinzaine, 97,199 personnes. – Produit, 119,263 fr. 50 c.

Deuxième quinzaine, 108,536 personnes. – Produit, 121,279 fr. 50 c.

Total pour 30 jours, 205,735 personnes. – Produit, 240,543 fr.

1838 (10 juin, p. 255)

Industrie. – *Fers creux laminés.* – En France, nous aimons tant la nouveauté qu'on a accueilli avec un rare empressement l'invention des meubles en fer creux laminé, soutenue et perfectionnée par M. Pandillot. Nous pouvons le dire, jamais faveur du public ne fut mieux justifiée; car cette invention est utile, elle est justifiée par le succès, elle a un but. Jusqu'à ce jour, c'était le bois, varié il est vrai, qu'on employait uniquement dans l'ameublement; l'inévitable acajou revenait sous toutes les formes. Maintenant, si l'on veut se ranger du côté de la mode, on ne peut se passer d'un salon meublé par M. Gandillot. Ils sont si jolis en effet, ces divans, ces causeuses, ces canapés; la forme en est si gracieuse, les ornemens en sont si riches et de si bon goût. Ce n'est plus l'uniformité de teinte des bois, même les mieux choisis, mais bien une suite de conquêtes faites dans le domaine de la peinture; ces traverses, ces bateaux des lits, les pieds même des fauteuils, les dossiers des chaises se trouvent revêtus de fleurs, de guirlandes de l'éclat le plus vif, comme aussi de mosaïques, d'arabesques, de fantaisies chinoises. Rien donc de plus joli sans apprêt, de plus riche sans surcharge ni prétention. Nous ne sommes donc pas surpris que la bonne compagnie prenne le chemin de la rue Bellefond : elle ne peut pas s'adresser mieux.

1838 (15 juillet, p. 618)

– Le Diorama, où sont exposées les œuvres de M. Daguerre, semble attirer chaque jour une foule plus nombreuse. C'est qu'on ne se lasse pas d'aller admirer ces chefs-d'œuvre de l'art, dans lesquels la nature passe par les effets les plus merveilleux. Aussi M. Daguerre a-t-il une réputation que nul ne viendra jamais lui contester, car non seulement ces tableaux distraient la vue, mais encore ils impressionnent l'âme de toutes les émotions les plus diverses.

E.2.4 La vie littéraire, artistique et théâtrale

Les comptes rendus se rapportant aux activités culturelles de la capitale occupent une place importante dans le journal. Quelques articles sur les belles lettres, l'art et le théâtre doivent être attribués à des auteurs qui, plus tard, deviendront célèbres (voir le chapitre sur Balzac). Plusieurs gravures montrent les Parisiennes, et parfois aussi les Parisiens absorbés dans une lecture (Fig. 2.9, 3.19 et E.1), s'intéressant à la peinture, dans une loge de théâtre ou en train d'écouter ou de faire de la musique (Fig. 3.17, 4.4, 4.9).

Figure E.5 Jouer d'un instrument ou chanter sont des activités souvent pratiquées par les femmes et les hommes de l'époque. Ici la planche 194 du 14 février 1800 (= 25 pluviôse an 8) présentant deux bourgeois qui s'apprêtent à exercer un morceau pour violon et voix féminine.

1807 (25 mars, p. 130)

Autrefois les loges bien garnies et peuplées de femmes élégantes étoient, après une jolie pièce, le spectacle le plus couru du parterre : depuis quelques jours, c'est le parterre nombreux et bruyant qui se donne en spectacle à toute la salle : on va à présent à la comédie, non pas pour y entendre la débutante, la pièce nouvelle, mais pour y voir les débats du parterre. Les amateurs ont en effet pris une nouvelle manière de prouver que tel ouvrage ou tel acteur sont bons ou mauvais en soutenant leur opinion à coups de poings; et ce raisonnement est à la mode depuis le grand Opéra jusqu'au petit Vaudeville : ces querelles qui sont rarement sérieuses et presque toujours risibles, amusent les habitués des loges; aussi ne voit-on beaucoup de monde qu'aux théâtres où il doit y avoir pugilat, et nous entendions naguères deux jeunes femmes se dire : *« Ah! ma chère, allons aux Français ce soir; Duchesnois « et Georges doivent jouer, nous nous y amuserons beaucoup; « car on s'y battra, c'est une chose sûre. »*

1807 (25 avril, p. 177)

On se demande partout quel est l'acteur, le spectacle à la mode? Je réponds tous les acteurs, tous les spectacles. Dans une ville où l'on n'aime pas trop le chez soi, et où, pour avoir bien passé la soirée, il faut avoir vu une farce bien forte, une décoration superbe, ou quelque machine surprenante; comment tous les théâtres quelconques ne seroient-ils pas fréquentés? Oui, il y a du monde et tous les soirs, depuis le grand Opéra jusqu'au Panharmonicon, depuis M. Pierre jusqu'à M. Olivier. On remarque seulement que les pièces à calembourgs sont un peu moins suivies, que l'on va en foule chez des faiseurs de tours, les joueurs de gobelets, et qu'au goût des jeux de mots a succédé celui des jeux de main.

1812 (15 décembre, p. 546)

Qui est-là? — Madame, c'est votre marchand de modes. — Ah! c'est vous, mon cher de la toque, il y a bien long-temps que je ne vous ai vu, en effet. — Ce silence, cet abandon me faisoient croire que Madame étoit malade, étoit morte tout au moins. — Bien obligé de votre tendre intérêt, mon cher, ma santé ne va précisément pas mal, mais les belles réunions n'ont pas encore commencé, je n'entends parler ni de bals, ni de concerts brillans; et puis les comédiens se négligent, je ne vois point afficher de première représentation, aucune pièce ne fait *furore* … Où se montrer? où aller? et à quoi bonne en ce cas la parure? — Je

vois que Madame n'est pas au courant; car enfin nous avons depuis quelque temps un spectacle plus fréquenté, plus suivi, que jamais spectacle ne l'ait été. – Plaisantez-vous? Lequel? – Mais c'est le salon du vendredi. – Le salon de Peinture? – Oui, Madame. – Mais y va, tous les jours, qui veut. – Sans doute, mais y va le vendredi qui peut. C'est le rendez-vous de tout ce qu'il y a de plus distingué; chaque semaine la foule s'accroit et bientôt on ne pourra plus y marcher tant il y a de monde. Jamais soirée, spectacle ou bal ne nous ont valu plus de débit, et le salon d'exposition est devenu l'endroit où nous autres artistes d'un autre genre nous exposons aussi nos inventions, nos créations, nos chefs-d'œuvre enfin. – Ah! c'est bon. J'avais justement envie d'aller voir le tableau de Gros, la vierge de Girodet. – Dans ce cas, Madame doit y aller le lundi, le mardi ou tout autre jour de la semaine, car le vendredi, on ne s'occupe pas plus des tableaux au salon, qu'on ne s'occupe de Molière aux Français quand la représentation est brillante. – Et bien : faites-moi quelque chose de nouveau pour le rendez-vous prochain. J'irai jeudi au salon pour mon plaisir, et vendredi par amour propre. – Adieu, Madame, à vendredi; je vais vous préparer des tons, des nuances; je vous ménage un clair-obscur qui fera du bruit, et j'espère que Madame me redira l'effet qu'elle aura produit sur les connaisseurs!

1813 (25 février, p. 86)

« Tu fais donc des vers, disoit Mme. A... à son mari, qui paroissoit rêveur. – Non. – Cependant, tu as l'air d'un imbécille. » Quelle idée ont nos dames des poëtes du 19e siècle !

1813 (15 novembre, pp. 498–499)

Quelques-uns de nos abonnés ont paru désirer que notre journal leur offrît de temps en temps des *Bouts-Rimés* à remplir. Pour montrer notre déférence à leurs désirs, le 15 de chaque mois, nous leur proposerons des rimes, en les priant de nous envoyer leur travail, franc de port, avant le dix du mois suivant.

Il est à souhaiter que les sujets qu'ils traiteront, se rapprochent le plus qu'il sera possible, du double titre de ce *Journal des Dames et des Modes.*

BOUTS-RIMES.

masque
postillon
casque
papillon
bamboche
freluquet
caboche
perroquet.

Nota. Le poëte peut à son gré laisser les rimes au singulier ou les placer au pluriel.

1814 (25 juin, pp. 274–277)

Des Etrangers qui veulent imiter l'esprit français (1)

(1) *De l'Allemagne*, par madame la baronne de Staël-Holstein, 2e édition. Trois volumes in-8o ; prix : 18 francs, port franc, 19 francs 50 centimes. A Paris, chez H. Nicole, rue de Seine, no. 12; et chez Mame frères, rue du Pot-de-Fer, no 14.

« Depuis le règne de Louis XIV, dit madame de Staël, toute la bonne compagnie du Continent, l'Espagne et l'Italie exceptées, a mis son amour-propre dans l'imitation des Français [...] dans (les) grandes villes, le seul sujet dont on ait l'occasion de parler, ce sont des anecdotes et des observations journalières sur les personnes dont la bonne compagnie se compose. C'est un commérage ennobli par les grands noms qu'on prononce [...]

.....Les Allemands pourroient se créer une société d'un genre très-instructif et tout-à-fait analogue à leurs goûts et à leur caractère. Vienne, étant la capitale de l'Allemagne, celle où l'on trouve le plus facilement réuni tout ce qui fait l'agrément de la vie, auroit pu rendre, sous ce rapport, de grands services à l'esprit allemand, si les étrangers n'avoient pas dominé presque exclusivement la bonne compagnie. La plupart des Autrichiens, qui ne savoient pas se prêter à la langue et aux costumes français, ne vivoient point du tout dans le monde; il en résultoit qu'ils ne s'adoucissoient point par l'entretien des femmes, et restoient à-la-fois timides et rudes, dédaignant tout ce qu'on appelle la grâce, et craignant cependant d'en manquer.....

Les Polonais et les Russes, qui faisoient le charme de la société de Vienne, ne parloient que français et contribuaient à en écarter la langue allemande. Les Polonaises on des manières très-séduisantes[...]

Les étrangers, imitateurs des Français, racontent les querelles de Mademoiselles de Fontanges et de Madame de Montespan avec un détail qui seroit fatigant quand il s'agiroit d'un événement de la veille. Cette érudition de boudoir, cet attachement opiniâtre à quelques idées reçues, parce qu'on ne sauroit pas trop comment renouveler sa provision en ce genre, tout cela est fastidieux.....

Les Français, hommes d'esprit, lorsqu'ils voyagent, n'aiment point à rencontrer, parmi les étrangers, l'esprit français, et recherchent surtout les hommes qui réunissent l'originalité nationale à l'originalité individuelle. Les marchandes de modes, en France, envoient aux colonies, dans l'Allemagne et dans le Nord, ce qu'elles appellent vulgairement *le fonds de boutique*; et cependant elles recherchent avec le plus grand soin les habits nationaux de ces mêmes pays, et les regardent avec raison comme des modèles très-élégans. Ce qui est vrai pour la parure l'est également pour l'esprit. Nous avons une cargaison de madri-

gaux, de calembourg, de vaudevilles, que nous faisons passer à l'étranger quand on n'en fait plus rien en France; mais les Français eux-mêmes n'estiment dans les littératures étrangères que les beautés indigènes. Il n'y a point de nature, point de vie dans l'imitation; et l'on pouroit appliquer, en général, à tous ces esprits, à tous ces ouvrages imités du français, l'éloge que Roland, dans l'Arioste, fait de sa jument qu'il traîne après lui : *Elle réunit*, dit-il, *toutes les qualités imaginables; mais elle a pourtant un défaut, c'est qu'elle est morte.* »

1815 (5 février, p. 50)

Un jeune homme que j'avois vu en passant dans sa petite ville, où il jouissoit d'une sorte de réputation de bel-esprit, vint me trouver à Paris, et me parla de son porte-feuille qu'il vouloit faire imprimer. Je le parcourus, je le trouvai plein de petits vers galans, où il avoit peint toutes les dames de son pays, sous les traits de Vénus ou d'Hébé, et tous les gens en place sous ceux de Pollion et de Mécène. Votre Recueil, lui dis-je franchement, restera sur les tablettes du libraire. Paris est plein de ces petits vers innocens que personne ne lit, parce que tout le monde en fait.

– Que me conseillez-vous donc?

– De composer des romans; on se les arrache, on ne voit que cela sur les toilettes.

– Mais il faut dessiner des caractères, faire des descriptions, nouer une intrigue....

– Ne vous inquiétez pas de toutes ces misères. Ecoutez moi bien : le père d'Arlequin étoit un tailleur, honnête homme s'il en fut jamais. Sa veuve en le perdant ne trouva que peu d'écus et beaucoup de petites rognures de draps. Elle les prit comme elles se présentoient, les unit par des coutures et en fit à son pauvre enfant un habit qui attira tous les regards.

– Hé bien!

– Faites de même un roman de pièces et de morceaux. Prenez des descriptions ici, des caractères là, des situations partout. Si vous choisissez (sic) bien, je réponds du succès.

* * *

1817 (15 mai, p. 216)

Walter Scott est assez généralement reconnu pour le meilleur poëte vivant d'Angleterre. Il se trouve pourtant des personnes qui lui préfèrent lord Biron (sic).

1817 (20 juillet, pp. 319–320)

M. Petipa et son Ballet.

Nous avons vu M. Petipa à la Porte St-Martin; il y faisoit les beaux jours.

Engagé à Marseille, au Grand Théâtre, il y poursuit ses succès, et de simple acteur il devient compositeur.

Il a donné récemment la *Naissance de Vénus et de l'Amour*.

Comment, dit-on, il offre à-la-fois la naissance de la mère et celle de l'enfant? quelle folie!

Croyez-moi, M. Petipa ne prête nullement à la critique. Il a fait dans son ballet, preuve de tact et de sentiment. Sa Vénus et son Amour sont de très-bon aloi. Déjà nous avons vu à Paris une pantomime de ce genre, composée à Bordeaux (*Almaviva et Rosine*). Faisons des vœux pour qu'on nous donne aussi dans peu la pièce composée et applaudie à Marseille.

Le Dansomane.

1817 (5 octobre, p. 435)

Le sentimental *Werther*, sous les traits de Potier, et la sensible Charlotte, représentée par l'énorme madame Vautrin, attendrissent chaque soir les amateurs au théâtre des Variétés et les font pleurer.... à force de rire. Le dénouement de cette farce diffère un peu de celui du roman, au lieu de se tuer, *Werther* s'enivre et consent à s'éloigner de l'objet de sa passion.

1817 (20 octobre, pp. 463–465)

Rome, Naples et Florence, en 1817; par Mr. de Stendhal, officier de cavalerie.

(Un volume in-8°. de 366 pages. Prix : 4 francs, à Paris, chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal, galerie de bois; et chez Pelicier, libraire, au Palais-Royal, galerie des offices.)

L'auteur est au service d'une puissance étrangère. Lorsqu'il quitta Berlin, il étoit âgé de 30 ans. Le premier article de son voyage porte la date du 4 octobre 1816, et le dernier celle du 20 juillet 1817 [...] (voir p. 257).

1821 (10 mars, p. 105)

Le Panorama de *Jérusalem* a été visité en 1820, par douze mille cinq cents deux personnes; nous souhaitons la même

vogue à celui d'*Athènes*, qui nous est promis pour le commencement de la belle saison.

1822 (10 juillet, p. 302)

Le *Diorama*, nouveau théâtre d'optique, établi en face du Wauxhall d'Eté, sera ouvert aujourd'hui même 10 juillet; on y verra un site de la Suisse et l'intérieur de la cathédrale de Cantorbery (sic).

Pour que ce spectacle ne nuise point aux anciens, les portes, ouvertes à neuf heures, seront fermées à cinq.

1822 (5 août, p. 341)

Un mot d'une femme d'esprit, sur l'effet des deux tableaux actuels du *Diorama*, rendra mieux qu'une description les sensations que ce spectacle fait naître. (Cette dame écrit à une amie) ≪J'ai ≪cru voir, par une fenêtre, la vallée de Sarnen, en Suisse. ≪Si ce n'eût été l'humidité froide qui m'a fait croiser mon cache-≪mire sur ma poitrine, j'aurais voulu, je crois, pénétrer sous ≪ces voûtes de l'Abbaye de Cantorbéry. ≫

1822 (30 septembre, pp. 433–434)

Essai sur le Romantique; *par J.M.V. Audin*

Consultez la plus nouvelle édition du *Dictionnaire de la Langue Française, par M. Laveaux*, ouvrage qui forme le complément du *Dictionnaire de l'Académie Française*, vous trouverez : ≪ *genre romantique, style romantique*, par opposition à *classique*.

Or, on sait que classique se dit des auteurs, soit anciens, soit modernes, qui sont regardés comme modèles pour la pureté et la beauté du style.

Cependant M. Audin ne vous permettra pas de conclure qu'il n'y a dans le romantique ni pureté ni beauté.

Le goût est un. −− hérésie, selon les romantiques.

Puis, songez au besoin d'émotions nouvelles. ≪ Le plus superbe, le plus infaillible de nos sens, dit M. Audin, dédaigne ces chants qui le charmèrent pendant plus d'un siècle. On commence à se dégoûter des airs si purs et si suaves de Grétry; en Italie, la lyre de Cimarosa résonne dans la solitude; en Allemagne, on jette des couronnes à Rossini. ≫

La révolution dans la musique n'est qu'une suite du changement de goût dans la poésie.

Mais tâchons de découvrir l'essence du romantique. ≪ C'est,

dit M. Audin, une des tristes nécessités du romantique, qu'en voulant peindre constamment aux yeux, ses images soient perpétuellement prises dans un ordre de choses visibles; » et il cite ce passage de Shakspeare (sic), ou le fantôme dit : « S'il « ne m'était pas défendu de dire les secrets de ma prison, « je te ferai un récit dont chaque expression *labourerait* ton « âme, *figerait* ton jeune sang, chasserait tes yeux de leur « orbite.... Mais ces révélations de l'éternité ne sont pas faites « pour des oreilles *de chair et de sang*. »

M. Audin se demande s'il faut plaindre ou accuser le goût des Anglais. « Non, sans doute, répond-il; mais la muse qui produisit de semblables images, comme on accuserait la lyre dont les cordes seraient fausses, et non celui qui tirerait de l'instrument des sons harmonieux. »

Ecoutons Schiller, que les romantistes d'Allemagne ne se lassent point d'admirer : « Comme une barque se balance lé- « gèrement sur une onde argentée, ainsi, le pied docile danse « sur la vague mélodieuse de la mesure. » Ce passage, dit M. Audin, renferme une théorie magnifique du son; que la comparaison soit aussi exacte que poëtique, personne ne le niera : que de l'air agité, il naisse un mouvement semblable à celui d'une onde sur la surface de l'eau, cela est vrai, Newton l'a démontré; mais une image semblable serait difficilement supportée dans la langue de Racine. »

M. Audin cite plusieurs autres passages pris dans les auteurs romantiques, et les commente avec impartialité; il cherche ensuite quelles peuvent être, outre l'amour de la nouveauté, les causes qui entraînent la génération présente vers le romantique.

1824 (25 mars, p. 138)

Les Femmes romantiques, du Gymnase, provoquent chaque soir le rire le plus franc de la part des spectateurs. Ce genre de succès en vaut bien un autre. Puis, dans la décoration du paysage de ce vaudeville, l'amour, quoique placé au milieu des pins, ne paraît point du tout sauvage.

1824 (20 mai, p. 219)

Un tableau de Géricault, (mort il y a peu de mois) tableau qui n'a pas plus de 12 pouces sur 8, et qui représente une charrette chargée de sacs de plâtre, avec le cheval et le conducteur, a été vendue, il y a deux jours, 2 mille francs.

1824 (5 juin, p. 243)

Lord Byron est mort jeune et n'a point laissé de postérité masculine; en cela il offre un nouvel exemple de la destinée des grands poètes; mais ce qui le distingue d'eux, c'est qu'il jouissait de 250,000 livres de rentes.

1824 (30 juin, p. 283)

M. David, sculpteur, rue de Fréjus, n. 9, fait le buste de mademoiselle Mars.

1824 (25 septembre, p. 422)

A la campagne, pour occuper les soirées, qui commencent à devenir fraîches et longues, on a remis à la mode l'usage de raconter des histoires. Chacun doit conter à son tour, et le mérite de ces narrations consiste à placer dans un cadre bizarre, effrayant, surnaturel même, des aventures singulières, mais qui se rapprochent autant qu'il est possible d'événemens ou de situations dans lesquels se sont trouvées quelques personnes de la société.

1825 (10 octobre, p. 441)

Le plus âgé des trois compositeurs à la mode en Europe, dans ce moment, n'a pas quarante ans. Ces trois compositeurs sont Rossini, de Weber, et Meyer Beer.

M. Meyer Beer, Prussien, auteur de la musique de *Il Crociato in Egitto*, n'est point un compositeur de profession. C'est un jeune amateur, de Berlin, qui a, dit-on, une cinquantaine de mille francs de rente.

1827 (15 mai, p. 209)

Aux Bouffes, pendant l'entr'acte, la porte de votre loge doit rester ouverte; et plus les visiteurs sont nombreux, plus vous êtes à la mode. Les privilégiés entrent un moment et s'assèyent. On reçoit aussi des visites pendant le cours de la représentation; et c'est pour cela qu'une loge ne doit jamais être entièrement remplie. Une place doit rester vacante pour les visiteurs et visiteuses; car les dames aussi voisinent.

1830 (5 mars, p. 98)

Les décores et les costumes d'*Hernani* sont superbes. Si

cette pièce n'a pas une longue durée, du moins elle aura eu beaucoup d'éclat.

1830 (5 septembre, p. 402)

Le jour où le Roi et sa famille sont allés à l'Opéra, Mlle Taglioni a dansé avec Perreau, nouveau danseur, un pas de deux de la composition de M. Taglioni père.

1831 (15 mars, p. 114)

Paganini! Paganini! – C'est lui! – Le voilà. – Quoi! ce petit homme! – Oui. – Il n'est plus jeune! – Non. – C'est là ce Paganini célèbre? – C'est lui en effet, et c'est le plus surprenant de tous les instrumentistes!

Il joue, sur son violon, de deux, trois ou quatre instrumens : flageolet, cor, basse, hautbois, c'est tout ce qu'on veut, et ces tours de force sont le luxe et la broderie d'un talent vrai, profond, merveilleux.

Il y a de l'âme dans cet archet, de la puissance dans ce violon. On écoute; on se penche en avant, on ne voit plus rien, on oublie tout, on entend un concert de rossignols, ou mieux encore une harmonie de voix de jolies femmes. C'est un ravissement continuel, et qui n'a pas vu Paganini n'a rien vu!

1832 (20 octobre, p. 467)

Dictionnaire des journaux.

Texte.	Cette comédie, écrite avec pureté, conduite avec sagesse, est de nature à plaire aux gens de goût plus qu'à la multitude.
Traduction.	Cette comédie n'offre aucun intérêt, le style en est peu animé. Elle n'attire personne.
Texte.	La France entière déplore la retraite de M.J...
Traduction.	Notre parti est désolé de l'échec arrivé à l'un de ses favoris.
Texte.	La faveur toujours croissante dont jouit notre feuille....
Traduction.	Nous commençons à perdre des abonnés [...]
Texte.	(Francfort, correspondance particulière.)
Traduction.	(Article fait hier soir au bureau du journal.)
Texte.	L'abondance des matières nous force de remettre à demain la suite des réflexions qu'on vient de lire.

Traduction.	Nous n'avons pas le temps d'achever notre article.
Texte.	Nos lecteurs nous sauront gré de mettre sous leurs yeux le jugement que portait le célèbre La Harpe sur *tel* ouvrage (suit l'extrait du *Cours de Littérature*).
Traduction.	Nous manquions de matières pour composer le journal.

1834 (10 août, p. 348)

Le Juif errant

On dit que M. Victor Hugo s'occupe d'un drame sur la passion de N.S. Jésus-Christ. (Voir les journaux de la semaine.)

1835 (20 janvier, p. 31)

– Chaque dimanche, les jeunes notabilités en littérature, en musique et en peinture, se réunissent chez M. Ch. Nodier (à l'Arsenal) : on cause, on dessine, on chante et l'on finit par danser; et quoique ces soirées ne soient ni des concerts ni des bals, on s'y amuse; et c'est l'essentiel.

1835 (20 juillet, p. 128)

– Mlle Taglioni a fait sa rentrée vendredi à l'Opéra dans *la Sylphide*.

1835 (30 octobre, p. 440)

Le convoi de Bellini s'est rendu vendredi de l'église des Invalides au Père Lachaise par les boulevarts, cette avenue *officielle* de nos fêtes et de nos deuils. Malgré une pluie battante, une foule nombreuse le suivait en voitures de deuil, en fiacre et sous des parapluies. Un B gothique en argent se dessinait sur les tentures noires. - Bellini est de Catane; il a fait neuf opéras en dix ans. Son premier à dix-neuf ans, *Bianca e Fernando*, en 1814, son second (sic), à vingt-neuf ans, *I Puritani*, en 1834.

1836 (29 février, p. 95)

Le célèbre compositeur Rossini, né à Pezaro le 29 février 1792 (année bisextile) pourra réellement célébrer aujourd'hui l'anniversaire de sa naissance, ce qu'il ne peut faire que tous les quatre ans.

1837 (5 mars, p. 104)

Le Monde, journal quotidien à 60 francs par an, a pris, sous la direction de M. de La Mennais, une importance et un intérêt que viennent accroître encore la collaboration de Mme Sand, et des plumes les plus jeunes et les plus énergiques de la littérature moderne. De tous les journaux quotidiens nouvellement créés, c'est un des plus récents et cependant un des plus répandus.

On s'abonne rue Montmartre, n° 39.

E.2.5 Paris et l'espace habité

En décrivant les sites parisiens et les endroits fréquentés à l'époque, le journal fournit un excellent document sur l'histoire de l'architecture et des intérieurs de maison. Certains détails de ce domaine de l'art au quotiden ne sont connus que par ces récits. La rédaction fut encore plus vigilante à ce propos quand la série *Meubles et Objets de Goût* n'existait pas ou n'existait plus (cette série fut éditée au bureau du journal dans les années postérieures à 1801 et antérieures à 1836). En 1836 par exemple, elle reproduit un article d'Honoré de Balzac sur l'intérieur d'un boudoir (voir page 418).

Figure E.6 Plusieurs gravures du journal montrent les modèles dans un endroit précis, par exemple à l'église, dans un parc parisien, au théâtre ou à la maison. Ici la gravure 390 du 4 juin 1802 (= 15 prairial an 10) : elle présente une dame élégante agenouillée sur une chaise d'église, à l'arrière-plan, une femme et un homme âgés et pauvres, lui, une béquille à la main gauche, elle, à genoux par terre, en train de prier. Pour d'autres endroits montrés par le magazine, voir Fig. 2.12, 2.14, 2.15, 3.19, 4.4.

1801 (16 novembre, p. 87)

M. *Falugi* écrit de Milan que Paris est révoltant par la boue continuelle qui inonde ses rues; que les pauvres étrangers qui croyoient voir une Babylone en venant ici, et qui marchent sans faire le métier d'*électeur de Saxe*, arrivent à leur domicile, *faits comme il n'est pas possible*, et ils voudroient que la question suivante fût proposée *dans un concours* : « Quels sont les moyens » *simples* par lesquels on pourroit tirer Paris de la boue dans » *laquelle elle est presque toujours plongée? L'artiste ingé-* » *génieux*, ajoute-t-il, qui auroit trouvé *l'art de purger de leur* » *saleté* les rues d'une ville dont les charmes attirent un si grand » nombre d'étrangers, ne me semble pas indigne d'avoir la mé- » daille d'or que d'autres obtiennent pour des *découvertes* moins » importantes. » M. *Falugi* a parfaitement raison, et ce n'est point pour nous procurer le petit plaisir d'une critique ridicule à propos d'une lettre écrite par un étranger, que nous avons souligné quelques phrases; c'est parce que, n'ayant pas la lettre, il falloit en conserver le cachet.

1802 (28 août, pp. 542–543)

De la différence de Londres et de Paris.

On ne peut contester que ces deux villes et leurs habitans n'aient des manières, des goûts et un esprit tout-à-fait opposés. En France, on élève des maisons; en Angleterre, on les creuse. Un Anglais ne se croit pas logé décemment quand il n'a pas tout un étage sous terre.

Cet étage souterrein ne renferme pas seulement des cuisines qui, par parenthèse, sont remarquables par leur belle tenue, par leur élégance, par leur propreté; on y trouve aussi des appartemens bien meublés pour les femmes-de-chambre, les maîtres d'hôtel, etc.

Dans les pays chauds, on peut élever des colonnes, on n'a besoin que d'un toit. Dans les pays froids on a besoin de bonnes murailles bien épaisses, qui garantissent des intempéries de l'air. Dans des pays plus septentrionaux, les murailles ne suffisent pas : il faut s'enfouir dans le sein de la terre.

Tout ce qui est beau à Paris est hideux à Londres; tout ce qui est beau à Londres est hideux à Paris. Il faut venir à Paris pour y voir de belles maisons; il faut aller à Londres pour y voir de belles rues. Sur deux Anglais qui arrivent à Paris, l'un

est frappé ordinairement de sa magnificence, l'autre de sa laideur. Deux Français qui vont à Londres, peuvent recevoir respectivement une semblable impression. Londres est la ville d'un peuple triste, propre et raisonnable; Paris est la ville d'un peuple léger et élégant. A Paris, on aime sur-tout ce qui est beau : on fait trop de cas de la vie pour ne l'employer qu'à des choses commodes et utiles. Un Anglais cherche, avant tout, à se mettre à son aise, mais avec sa gaucherie ordinaire; il y employe tant de peine, que pour peu qu'il ait approché de ce but, il n'a plus la force d'aller au-delà.

Il n'y a guères plus de 40 ans que la ville de Londres est pavée, ou du moins elle l'étoit si mal, qu'il n'étoit pas possible de la parcourir à pied. On ne pouvoit guères plus facilement la parcourir en voiture, on étoit meurtri à chaque instant par les cahotemens : les trottoirs n'ont point été inventés à Londres par le luxe, mais par la nécessité. Paris, au contraire, est depuis long-tems très-bein pavé, et c'est par cette raison qu'on n'y a pas imaginé de trottoirs.

A Paris, un domestique parlera à son maître sans qu'il l'interroge : la même chose à Londres seroit réputée scandaleuse.

On peut compter à Londres les belles femmes de cette manière : sur dix femmes, une passable; sur dix passables, une jolie; sur dix jolies, une belle. La beauté est dans la proportion de mille à un.

En France, les jolies femmes sont peut-être aussi communes, mais les belles sont beaucoup plus rares. Il est vrai de dire que ce qui est beau en France, l'est beaucoup plus que dans aucun autre pays du monde.

Le dehors des deux villes est aussi différent que leur intérieur. Aussi-tôt qu'on sort de l'intérieur de Paris, on trouve des routes magnifiques toutes bordées d'arbres. En Angleterre, on ne connoît les plantations que dans les habitations particulières; les routes sont étroites et nues.

1806 (10 décembre, p. 704)

Il faudroit bâtir un édifice exprès pour y conserver les modes, de même qu'il y a des cabinets de médailles et d'autres curiosités. On pourroit donner à ce bâtiment la forme d'un buste de femme, comme est celui que l'on voit tout auprès d'une des pyramides d'Egypte, et l'élever sur des colonnes dont les ornemens auroient un juste rapport avec le dessin de tout l'ouvrage. Par exemple, le

sculpteur représenteroit de la frange sur la base, de la dentelle sur l'édifice, et des boucles de cheveux, avec des nœuds de rubans pardessus, autour de la corniche. Cet édifice seroit divisé en deux appartemens, un pour chaque sexe, garnis l'un et l'autre de tablettes sur lesquelles on mettroit des cartons qui contiendroient le détail des modes avec tous les termes propres, et seroient rangés dans le même ordre que les livres d'une bibliothèque. De plus, on y verroit des poupées sur des piédestaux, marquant, par divers costumes et par une étiquette, le temps où chaque mode a fleuri. Toute personne qui inventeroit une mode, apporteroit son modèle, peint ou en relief, et enrichi d'une devise.

PHYSIONOMANE.

1812 (20 mai, p. 221)

Les Bains médicinaux annoncés dès l'année dernière, ont été ouverts le 1er mai, rue Chante-Reine, no. 30, chaussée d'Antin. Cet établissement, disposé dans un local étranger à celui des bains ordinaires, offre au public tous les genres de bains imaginés par l'art, comme bains de Barèges, de Plombières, de vapeurs sèche et humide, en amphithéâtre, à l'instar de ceux de St-Louis; fumigations sulfureuses, mercurielles, aromatiques, douches ascendantes et descendates, etc. Tous ces bains sont du prix de 3 fr. 50 cent.

1815 (15 novembre, p. 498)

Parmi les nombreux Salons littéraires de la capitale, on distingue à cause de la beauté du local, et le grand nombre de journaux et de brochures nouvelles que l'on peut lire à peu de frais, celui qui est établi rue des Fossés-Montmartre, no . 6, près la place des Victoires.

1820 (25 mars, p. 130)

Sans l'Opéra
Et sans les belles,
Point de bonheur pour un français, etc.

Tel est à peu près le sens d'un couplet qui est passé en proverbe; aussi chacun dit son mot sur ce magnifique spectacle, et de plus fait son plan pour le rebâtir.

Déjà l'on compte huit plans de réédification : 1er Faubourg Poissonnière, en face des rues Saint-Fiacre et du Sentier; 2e place du Carrousel, dans une direction parallèle au château; 3e place du Carrousel encore, dans le prolongement de la galerie-nord; 4e rue de Rivoli; 5e au palais de la Bourse; 6e au Marché des Jacobins, en abattant les pavillons du centre de la place Vendôme pour obtenir des dégagemens.

Voici un septième projet proposé par un habitant du Faubourg Saint-Germain. « Il existe, dit-il, un immense terrein vague, entre la rue des Saint-Pères et celle des Petits-Augustins. Ce terrein appartient au gouvernement, qui doit y placer le Conservatoire des Arts. Changez-en la destination, et construisez-y la salle de l'Opéra. Une belle rue, parallèle à la rue Jacob, animera ce quartier et donnera des issues commodes au théâtre. Vous avez d'ailleurs les quais où les voitures pourront stationner au besoin. »

Ce projet ne me paroît pas plus mauvais qu'un autre; et s'il est adopté, je réclamerai en tems et lieu, de MM. les actionnaires du Pont des Arts, un petit pot de vin pour l'auteur.

1823 (31 juillet, p. 329)

Dans certains quartiers de Paris la toise carrée de terrein vaut (se vend) huit cents francs.

1824 (1er mai, p. 187)

Autrefois on voulait avoir un hôtel éloigné du bruit et dégagé de tout voisinage. Aujourd'hui, par spéculation, les perpersonnes les plus riches font de leur hôtel une espèce de bazar. On construit des boutiques sur la façade, on élève son bâtiment pour avoir quelques locataires de plus, et l'on relègue le concierge au fond de la cour.

1825 (15 novembre, p. 498)

Avant la destruction des vieux châteaux par la bande noire, il existait dans quelques parties de la France des manoirs gothiques dont la forme bizarre ne pouvait être bien saisie qu'autant que le spectateur placé sur un point fort élevé, planait en quelque sorte, sur l'ensemble des constructions. Ces châteaux représentaient la première lettre du nom qu'ils portaient.

Nous avons sous les yeux un plan détaillé du vieux château de Rœux, en Normandie. Les contours des constructions forment un R.

1827 (10 août, p. 345)

Depuis que les magasins de Paris, offrent aux regards des passans, curieux ou non, observateurs réels, ou badauds, une exposition permanente, les expositions spéciales perdent de leur intérêt; et l'on entend, au Louvre, des promeneurs dire presque avec dédain : ≪On voit de tout cela dans les boutiques; ≫ ce qui n'est pas rigoureusement vrai.

Au Louvre, d'ailleurs, les fabricans vous apprennent l'usage de quantité d'objets, vous en disent le prix, et quelquefois vous initient aux mystères de la fabrication.

1828 (15 juillet, p. 305)

Une création fort utile, à la bibliothèque du Roi, est celle d'un département pour la géographie.

1830 (20 avril, p. 170)

Certes, ce ne seront pas les frais de route qui empêcheront cette année les amateurs de prendre les bains de mer : on va à Rouen pour 10 francs, à Caen pour 12, et à Boulogne pour 25.

1832 (31 janvier, p. 43)

L'obélisque de Luxor, ce fameux *monolythe* (sic) que nous verrons un jour à Paris, descendu de sa base sans le moindre accident, commence à *marcher* vers le navire qui doit le recevoir. Le 10 novembre dernier, ce monument égyptien, cette pyramide d'un seul bloc de granit taillé en aiguille, a avancé de neuf mètres dans l'espace d'une demi-heure, environ un pied par minute. Cette marche progressive est bien lente, surtout si on la compare aux vitesses merveilleuses auxquelles l'usage des machines à vapeur commence à nous habituer.

1836 (25 mars, p. 136)

Dans la blanchisserie de M. Isidore Lebert, rue de la réunion n. 4, à Auteuil, on trouve une *calandre* pour le linge damassé, une *presse* pour le linge uni; les eaux de la Seine en abondance, toutes les précautions nécessaires pour

blanchir le linge sans le détériorer, et des prix aussi modérés que dans les blanchisseries de moindre importance.

1836 (10 juillet, pp. 301–302)

L'Intérieur d'un Boudoir.

La moitié du boudoir où se trouvait Henri décrivait une ligne circulaire mollement gracieuse qui s'opposait à l'autre partie parfaitement carrée, au milieu de laquelle brillait une cheminée en marbre blanc et or.

Il était entré par une porte latérale que cachait une riche portière en tapisserie, et qui faisait face à une fenêtre. Le fer à cheval était orné d'un véritable divan turc, c'est-à-dire un matelas posé par terre, mais un matelas large comme un lit, un divan de cinquante pieds de tour, en cachemire blanc, relevé par des bouffettes en soie noire et ponceau, disposées en losanges. Le dossier de cet immense lit s'élevait de plusieurs pouces au-dessus des nombreux coussins qui l'enrichissaient encore par le goût de leurs agrémens. Ce boudoir était tendu d'une étoffe rouge, sur laquelle était posée une mousseline des Indes, cannelée comme l'est une colonne corynthienne, par des tuyaux alternativement creux et ronds, arrêtés en haut et en bas par une bande d'étoffe ponceau, sur laquelle étaient dessinés des arabesques noirs. Sous la mousseline, le ponceau devenait rose, couleur amoureuse que répétaient les rideaux de la fenêtre qui étaient en mousseline des Indes, doublée de taffetas rose, et ornés de franges ponceau mélangées de noir. Six bras en vermeil supportant chacun deux bougies, étaient attachés sur la tenture à d'égales distances pour éclairer le divan. Le plafond, au milieu duquel pendait un lustre en vermeil mat, étincelait de blancheur, et la corniche était dorée. Le tapis ressemblait à un châle d'Orient; il en offrait les dessins et rappelait les poésies de la Perse, où des mains d'esclaves l'avaient travaillé. Les meubles étaient couverts en cachemire blanc, rehaussé par des agrémens noirs et ponceau. La pendule, les candelabres, tout était en marbre blanc et or. La seule table qu'il y eut avait un cachemire pour tapis. D'élégantes jardinières contenaient des roses de toutes les espèces, des fleurs ou blanches ou roses. Enfin le moindre détail semblait avoir été l'objet d'un soin pris avec amour. Jamais la richesse ne s'était plus coquettement cachée pour devenir de l'élégance, pour exprimer la grâce, pour inspirer la volupté. Là, tout aurait réchauffé l'être le plus froid. Les chatoiemens de la tenture, dont la couleur changeait suivant la direction du regard, en devenant ou tout blanche ou tout rose, s'accordaient avec les effets de la lumière qui s'infisait dans les diaphanes tuyaux de la mousseline, en produisant de nuageuses apparences. L'âme a je ne sais quelle attache pour le blanc, l'amour se plaît dans le rouge, et l'or flatte les passions, dont il a la puissance de réaliser les fantaisies. Ainsi, tout ce que l'homme a de vague et de mystérieux en lui-même; toutes ses affinités inexpliquées se trouvaient caressées dans leurs sympathies involontaires. Il y avait dans cette harmonie parfaite un concert de couleurs auquel l'âme répondait par des idées voluptueuses, indécises, flottantes.

De Balzac.

E.2.6 La société parisienne

Une partie substantielle du journal est consacrée à la vie en société. On présente surtout la haute classe parisienne et ses occupations plus ou moins extraordinaires (rencontres dans les salons, fêtes, cérémonies, réunions de chasse . . .), mais aussi quelques habitudes quotidiennes des gens moins aisés et du menu peuple. La vie familiale, les statistiques ou l'étiquette divertissent le lecteur. La rédaction renseigne sur les cancans de la capitale et les mœurs parisiennes comparées avec celles des habitants de province et de l'étranger.

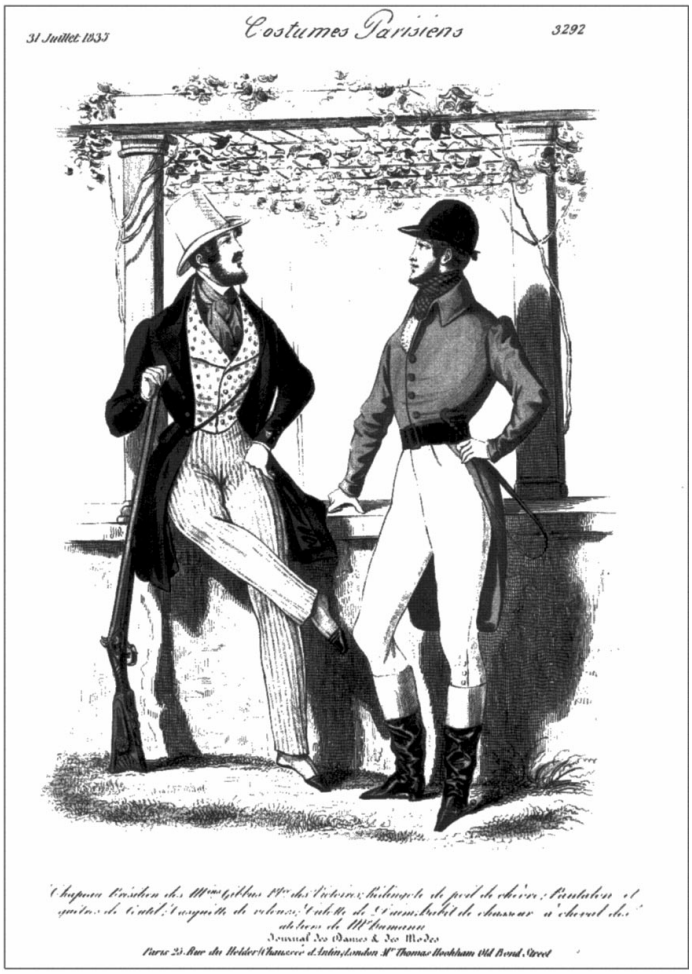


Figure E.7 Quelques gravures du journal ont pour sujet des amusements comme la chasse qui constitue une occupation de loisir privilégiée. Ici la gravure 3292 du 31 juillet 1835. Pour les activités des classes moins aisées, voir les planches de certaines séries.

1802 (17 septembre, p. 569)

DIALOGUE
Entre une Femme à la mode et un Bonhomme.

Le Bonhomme.
Vous ne voyez plus Valmont? C'est un homme si respectable.

La Femme à la Mode.
Respectable, oui; mais il est si ennuyeux!

Le Bonhomme.
Sa probité est reconnue; dans toute affaire où vous auriez soin de conseil, vous iriez le consulter?

La Femme à la Mode.
Assurément! Mais il est si ennuyeux!

Le Bonhomme.
Je crois qu'il vous a rendu plusieurs services?

La Femme à la Mode.
Je m'en rappellerai toujours avec reconnoissance. Mais il est ennuyeux!

Le Bonhomme.
On dit même qu'il vous a sauvé la vie?

La Femme à la Mode.
Cela est vrai, il me secourut de la manière la plus généreuse; mais il est si ennuyeux!

1802 (21 décembre, p. 140)

Paris. Mad. Récamier a donné, le 24, un très-beau Bal, où la plupart des étrangers de distinction, et notamment les Anglais qui sont à Paris, ont assisté.

1803 (20 janvier, p. 197)

Les Français ont une sorte d'esprit qu'on ne trouve absolument que parmi eux; c'est l'esprit des dames. Il consiste à se donner des manières nobles, aisées; à raffiner sur la politesse, sans petite-maîtrise, comme sans pédanterie; à savoir dire, de bonne grâce, à une dame, qu'elle est belle; à tourner galamment un billet doux; à entretenir les femmes de ce qui les amuse en intéressant leur amour-propre; à entrer sérieusement dans le détail de leurs tracasseries et de leur parure, à babiller avec élégance sur une mode nouvelle, sur la position d'une aigrette, sur le choix d'un ruban, sur une emplette de porcelaine, à conter, avec un laconisme léger, les anecdotes du jour; un un mot, à être aimable. *Feu* La Baumelle.

1806 (5 novembre, p. 652)

Dimanche 9, Concert à l'Athénée, rue Neuve-St.-Eustache.

1807 (15 septembre, p. 532)

Paris.

On s'y rencontre, on s'y convient, on s'y perd, on s'y retrouve; on a des amis dont on ne sait pas le nom, des connoissances qui disparoissent sans qu'on sache comment, et qu'on voit reparoître sans étonnement. Si Dieu voulut conserver l'image du cahos, c'est lorqu'il peupla cette immensité où l'on trouve accueil sans amitié, confusion et non pas désordre; et où chacun semble se presser de vivre, comme s'il ne lui restoit qu'une heure à employer.

1812 (5 décembre, p. 532)

Un écrivain qui s'occupe d'une suite au *Tableau de Paris*, prétend qu'un de ses chapitres les plus courts et les meilleurs sera le dialogue suivant, qu'il a recueilli l'autre jour sur le boulevard Italien : « Comment, Floridor, un cabriolet! — Il le falloit bien; « mon bottier ne vouloit plus me faire crédit. »

1814 (20 juin, p. 265)

A voir deux époux dans une calèche, il est facile de deviner s'ils apportèrent en mariage une fortune égale, ou quel fut celui qui fit la fortune de l'autre.

Si leurs biens sont égaux, ils tiennent à peu de chose près une place égale dans la voiture, et le siège est partagé par moitié.

Si la femme étale ses grâces, tandis que le mari rencogné, a l'air de ménager les plis de la robe de madame, soyez certain que celle-ci eut une riche dot, et qu'elle crut faire beaucoup d'honneur à l'autre de l'épouser.

Si, au contraire, c'est la dame qui se serre dans le fond de la voiture, et que monsieur ait la mine rayonnante, les bras étendus, les jambes alongées, dites hardiment que c'est lui qui fit le bonheur de cette pauvre femme, et qu'il le lui fait bien acheter.

1815 (5 février, p. 49)

Un jeune homme frais débarqué à Paris, n'a pour société, pour lieu de rendez-vous, pour promenade habituelle, que le Palais-Royal. Six mois se passent; il va au Vaudeville, aux Français, à l'Opéra-Comique; il se style, c'est un terme de ces Messieurs; il change ses habits de province avec un costume à la mode, il prend un lorgnon, et bientôt après il fixe les regards de la belle sur laquelle long-temps son lorgnon fut

fixé. Il a fait enfin une connoissance, le voilà introduit dans une maison; le jour où la maîtresse du logis reçoit, il est invité; l'amie de la maîtresse du logis l'invite à son tour; il fait des frais, il est aimable; et, d'amie en amie, le voilà lancé dans le grand monde; il prend un maître de danse, et comme il a dans les jambes les dispositions qu'un autre auroit dans la tête, il devient fameux dans l'art des entrechats. C'en est fait : sa fortune, je ne dirai pas cela, mais sa réputation est faite; on se le dispute, on se l'envie, on se l'arrache; et cet homme qui naguères n'avoit d'asile que dans son hôtel garni, et de refuge que dans le Palais-Royal, ce même homme a les poches pleines de billets doux, il a le couvert mis chez tous les mondors de la capitale, et à une heure indue, alors que le portier de son hôtel garni ne tire plus le cordon pour personne, il seroit sûr de ne pas coucher à la belle étoile!

1821 (5 mars, p. 99)

Il y aura chez un banquier de la rue d'Artois, un bal qui doit être aussi brillant que nombreux, à en juger par le nom, la qualité et la quantité des personnes invitées.

Supposons que 1 200 personnes seulement s'y rendent, que chaque voiture contienne quatre personnes, que, pour faire arrêter son équipage et en descendre, il ne faille qu'une minute, les premières danseuses arrivant à 9 heures du soir et les autres successivement, cinq heures s'écouleront avant que 1 200 personnes soient réunies. Ainsi, fût-on à la file, il y aura des danseuses qui n'entreront dans les salons qu'à 2 heures du matin.

1825 (15 novembre, p. 499)

La ville des oisif, c'est Paris : ailleurs, ils ne savent où aller, à qui parler, que faire; ils se fatiguent et fatiguent les autres. A Paris, ils sont partout, se mêlent à tout, non pour aider, travailler, s'occuper, mais pour faire nombre, écouter, regarder, peupler les promenades et les cafés : ils ressemblent aux personnages que les peintres mettent dans leurs paysages; à la rigueur on pourrait s'en passer, et le tableau était sans eux; mais pourtant ils donnent de la variété à sa scène.

1825 (31 octobre, p. 475)

Une Journée De Madame De P…

Lever à 10 heures.

Au bain jusqu'à 11.

Déjeuner jusqu'à midi.

Promenade dans le jardin.

Réception de marchands.

A 1 heure, promenade au bois de Boulogne.

A 3 heures, visites reçues ou faites.

A 4 heures, courses dans les magasins.

A 5 heures, retour et toilette du soir.

A 6 heures, dîner.

Le café dans le salon, à 7 heures.

A 8 heures, aux Bouffes.

Thé à 11 heures.

Coucher à minuit.

Lecture ou correspondance jusqu'à 1 heure ou 2.

Sommeil.

1826 (10 mars, p. 107)

Lorsque la lettre M (initiale de monsieur), sur une carte de visite, est suivie de trois points disposés en triangle équilatéral, cette carte est celle d'un franc-maçon. Le triangle, comme chacun sait, joue un grand rôle dans la franc-maçonnerie.

1826 (10 mars, p. 114)

Le tems n'est plus où les hommes de lettres, les hommes de loi, et les hommes d'affaires se livraient à un travail si assidu qu'à peine pouvaient-ils disposer d'une soirée. Aujourd'hui l'on trouve au bois de Boulogne, au spectacle, au bal, des littérateurs, voire même des érudits, des jurisconsultes, des directeurs généraux, autant que de jeunes merveilleux; et tous se piquent d'être au courant des modes, de savoir les historiettes du jour, d'être hommes à bonnes fortunes.

1827 (30 juin, p. 282)

Certains originaux ont la manie de donner pour riches ou pour titrées toutes les personnes de leur connaissance. Vous ont-ils vu en calèche ou en tilbury? Ils disent que vous avez équipage; ils mettent un DE devant votre nom; et si par hasard, un C est l'initiale de votre prénom, ce C signifie chevalier.

1827 (25 juillet, p. 323)

Maintenant il est rare que deux élégans se tutoient.

1831 (15 janvier, p. 19)

Des loteries au profit des pauvres se multiplient dans les salons.

1831 (5 décembre, p. 534)

Dans l'espace de quatorze ans, le *cholera morbus*, parti des embouchures du Gange, s'est étendu sur une surface de deux mille deux cent cinquante lieues du nord au midi, et de deux mille lieues d'Orient en Occident. La mortalité produite par ce fléau est évaluée approximativement, savoir : dans l'Indoustan, à un sixième de la population totale de ces belles contrées; en Arabie, au tiers des habitans des villes; en Perse, au sixième, en Syrie, au dixième; en Russie, au vingtième de la population des provinces infectées. Le nombre des victimes de cette affreuse maladie est de plus de quarante millions. — La mode de fumer, pipes, cigares, cigarettes, fera bien plus de progrès encore, quand on saura qu'en Prusse et en Russie on a remarqué que la fumée du tabac, qui paraît, en général, neutraliser la plupart des miasmes animaux, était un excellent préservatif contre le *cholera morbus*. Nous verrons peut-être, d'ici à quelque tems, des *pajitas* à la bouche de plus d'une de nos jolies femmes!

1834 (31 mars, p. 143)

Le Savoir-Vivre.

Aucun livre ne renferme les notions de cet art de distinction, par l'intermédiaire duquel les esprits d'élite s'entendent et se reconnaissent. Les rois l'enseignent aux rois; la cour elle-même le tient de la cour de François Ier , qui l'avait appris à la cour de Charles VII. De mère en mère, cet art, apanage des grands, descend aux fils; car la noblesse n'est pas seulement dans le sang, comme le croient certains esprits. Parler, écouter, répondre, s'asseoir, se lever, ramasser un gant, toucher une épée, saluer, sourire, offrir un fauteuil, entrer, sortir, sont en apparence des actes indifférens; en réalité, ce sont des choses que le charbonnier n'accomplit pas comme le bourgeois, le bourgeois comme le militaire, le militaire comme le prêtre. A ceux qui font leur vie de ces lois de l'étiquette, il appartient d'y obéir avec la supériorité du naturel.

Léon Gozlan.

1834 (25 août, pp. 372–373)

Consommation d'un Parisien.

Les calculs de statistique sont parfois amusans, ils sont curieux à connaître; à ce titre il faut enregistrer ces calculs sur *la*

consommation d'un habitant de Paris. — Voici, en effet, d'après un tableau fourni par la préfecture de la Seine, la valeur approximative et moyenne des différens articles de consommation nécessaires chaque année à un habitant de Paris : Pain : 58 fr., farine pour différens usages; pâtisserie, 4 fr. 9 c.; macaroni, fécule, gruau, 2 fr. 9 c.; viande de boucherie, 78 fr. 31 c.; volaille et gibier, 10 fr. 30 c.; poisson de rivière, 70 c.; huîtres et coquillages, 1 fr. 50 c.; poisson de mer frais, 5 fr. 9 c.; poisson de mer salé, 2 fr. 55 c.; beurre frais et fondu, 10 fr. 92 c.; œufs, 5 fr. 44 c.; lait, crème, petit-lait et fromage frais, 9 fr. 80 c.; légumes et fruits frais et secs, 15 fr. 66 c.; sel, 2 fr. 8 c.; fromage salé, 1 fr. 97 c.; huile d'olive, 2 fr. 5 c.; vinaigre, 1 fr. 68 c.; eau-de-vie et liqueurs, 12 fr. 28 c.; vin, 77 fr. 70 c.; cidre et poirée, 32.; bière, 6 fr. 17 c.; sucre, 25 fr.; café, 10 fr.; thé, cacao, 1 fr.; épices, miel, etc., 2 fr. 50 c.; eau, 6 litres par jour et par habitant, dont 3 seulement sont achetés, 4 fr. 74 c. Total 352 fr. 43 c. — A ce tableau il faut joindre les dépenses suivantes : impôts, taxes, etc., communes à tous les habitans 136 fr. 3 c.; loyer, 91 fr. 20 c.; réparations aux maisons, 22 fr. 70 fr. (sic) 48 c.; chauffage, 48 fr. 34 c., éclairage, 19 fr. 84 c.; blanchissage, 36 fr.; réparation ou renouvellement du mobilier, 68 fr. 2 c.; éducation des enfans, 55 fr. 75 c.; gages de domestiques et salaires divers, 46 fr.; chevaux, 29 fr. 42 c.; voitures et harnais, 3 fr. 46 c.; frais de transport, 11 fr. 34 c.; tabac, 6 fr. 51 c.; bains, 3 fr. 20 c.; actes charitables, 11 fr. 42 c.; cadeaux, 1 fr. 72 c.; théâtres, 7 fr. 9 c.; frais d'accouchement, 1 fr.; frais des enfans en nourrice, 3 fr. 72 c.; maladies, frais de médecins et de médicamens, 11 fr. 56 c.; *souscription aux feuilles publiques*, 3 fr. 45 c. Total général, 1,029 fr. 98 c.

1837 (20 février, p. 79)

Le système des assurances a pris en France, depuis quelques années, un très grand développement; les assurances sur la vie et les rentes viagères spécialement font chaque jour de nouveaux prosélytes.

Parmi les compagnies qui doivent leur succès à l'exactitude avec laquelle elles remplissent leurs engagemens, nous remarquons la *Compagnie de l'Union*.

1837 (30 septembre, p. 343, 2e vol.)

Nulle part on ne rencontre autant de misère qu'à Paris. Dans les petites villes, l'indigence ne peut rester long-temps ignorée. Il se fait trop de bruit ici pour qu'on entende les plaintes de ceux qui souffrent, la ville est trop grande pour qu'on puisse voir chaque coin obscur où ils gémissent.

Aussi le malheureux n'est-il nulle part plus malheureux qu'à Paris : on lui jette un coup d'œil en passant, et l'instant d'après on ne s'en souvient plus.

A. de Bornstedt

E.2.7 L'émancipation des femmes

Bien que le journal ne soit pas un périodique féministe, il publie plus d'un texte qu'on pourrait qualifier de féministe (voir pp. 214–228). Au risque de réveiller maint esprit conservateur, la rédaction polémique contre les injustices dont les femmes sont victimes et décrit toutes les facettes des qualités féminines, contribuant ainsi aux tentatives pour changer la hiérarchie sociale.

Figure E.8 Quelques gravures du journal tiennent compte des manifestations spectaculaires du féminisme. Elles présentent des femmes en train de conduire seules leur voiture ou faisant une ascension en montgolfière (Fig. 4.7). La planche ici reproduite est la version allemande du numéro 294 de l'édition parisienne du journal, publiée à Paris le 15 avril 1801 et occupant une page entière, tandis qu'à Francfort, le 11 mai 1801, elle occupe seulement la moitié d'une page. L'illustration saisit le caractère insolite de la situation, montrant une femme qui déplore une grande énergie pour guider les chevaux. Le commentaire révèle que cette femme a été observée à la semaine sainte de Pâques. A l'époque, c'était une habitude de se montrer alors à l'occasion du défilé des chevaux sur les Champs-Elysées, quand on y *faisait son Longchamp*, selon une expression courante (voir p. 80). La planche est imitée en juin 1801 par le 6e cahier du journal *Le Charis* de Leipzig. Une gravure similaire avait été publiée par le *Journal des Dames* ... le 1er septembre 1799 (Fig. 4.8).

1797 (28 avril, pp. 1–2)

« Quel est l'homme, ayant des lumières, qui consentirait à prendre un automate pour compagne? »

Voilà, monsieur, la question que vous faites, dans le n° III de votre Journal; je généraliserai ma réponse, et je dirai : Tous les Hommes. Du plus au moins, ces êtres orgueilleux se ressemblent; forts de notre faiblesse, ils voudraient asservir notre raison, et s'épargner des contradictions, en nous rendant étrangères à l'art de raisonner. Cherchez à nous plaire, disent-ils, nous rendrons hommage à votre beauté. Frivole avantage, messieurs, que celui que vous nous offrez! Vous nous adorez : cela se peut; mais comme on adore une idole..... Au lieu de nous renvoyer à la ceinture de Vénus, rendez-nous aux sciences et aux arts. Quelque attrait que puisse avoir Minerve, elle ne fera jamais perdre de vue les soins précieux de la maternité.

Une autre fois je développerai mes idées, si le besoin l'exige; et je prouverai que l'homme ne craint rien tant, que de voir la femme s'élever jusqu'à lui.

Votre abonnée C.H.

1801 (21 mars, p. 300)

Réflexions sur les hommes, par une femme.

——— Les hommes sont souvent assez vains pour se dire favorisés des femmes.... Ils s'attachent en effet presque tous à l'extérieur d'une femme, ils font si peu de cas du reste, ils sont si persuadés de la foiblesse de nos lumières, qu'ils ne daignent pas seulement nous tromper avec art... pour plaire à celles qui les écoutent, ils déchirent les absentes; ... nous savons apprécier en secret ceque nous valons. Qu'une femme ose tenter de sortir du cercle étroit où son éducation semble la renfermer, on lui prodigue des éloges... Que cette même femme, enhardie par des éloges si flatteurs, use en conséquence du privilège accordé à tout être pensant; à peine daigne-t-on l'écouter. On est si convaincu de la fausseté de ses argumens, que la seule politesse semble engager à y répondre. Eh! Messieurs, soyez plus justes, ou connoissez mieux vos intérêts. Est-ce en humiliant les femmes que vous prétendez les gagner? Vantez moins leurs charmes; accordez-leur du moins le sens commun : vous leur plairez, je crois, plus sûrement.

1803 (4 février, pp. 220–221)

Qui ignore combien leur présence est douce aux malheureux? Qu'il soit permis à une femme de le dire : les hommes sont destinés à des actions fortes, à des méditations profondes, à d'énergiques vertus; mais auprès des malades , leurs soins les plus tendres sont brusques et précipités; leur voix radoucie est encore trop rude; leurs attentions même sont distraites, leur patience a l'air trop pénible; ils semblent en quelque sorte fuir l'infortuné qu'ils soulagent.... Les femmes au contraire, lorsqu'elles soignent un malade, semblent ne plus exister que pour lui : tout en elles porte allégeance et soulagement : elles trouvent bien qu'on se plaigne, elles sont là pour vous consoler; leur voix seule est consolatrice; leur regard est sensible; leurs mouvemens sont doux; leurs mains semblent attentives aux plus légères douleurs; leurs promesses donnent de la confiance; leurs paroles font naître de l'espoir.... Enfin, lorsqu'elles s'éloignent du malheureux, tout lui dit, tout lui (sic) persuade que c'est pour lui qu'elles s'en vont, que c'est pour lui qu'elles s'empresseront de reparoître.

1807 (20 septembre, pp. 421–422)

M. Schleyermacher, traducteur très-estimé de Platon, donne à Berlin un cours public sur l'histoire de la philosophie, auquel on est admis pour un frédéric d'or. Deux choses le distinguent des savans qui ont enseigné avant lui à Berlin : la première, c'est qu'il parle au lieu de lire, et improvise d'une manière fort heureuse quoique avec difficulté; la seconde, c'est qu'il a exclu les femmes de son auditoire. Cette mesure ne lui a point concilié les bonnes grâces des dames de Berlin; accoutumées aux cours de Fichte, de Gall et de quelques autres, les leçons de philosophie et d'anatomie sont devenues un de leurs divertissemens favoris; elles se promettoient de s'amuser beaucoup à celles de M. Schleyermacher; mais cet éloquent professeur mérite, dit un journal allemand, les plus grands éloges pour avoir sacrifié un accroissement considérable de ses honoraires à la crainte d'augmenter encore l'érudition de jour en jour plus insupportable de quelques Berlinoises qui, en acquérant des connoissances nouvelles, ne sont devenues ni plus habiles à conduire leur ménage, ni plus aimable en société.

1813 (15 avril, p. 162)

C'est une femme qui a exposé, cette année au salon, l'un des tableaux de genre les plus jolis; c'est une femme qui a composé la musique la plus agréable qu'on ait entendue depuis longtemps à Feydeau; c'est une femme qui est l'auteur du petit acte le plus piquant qu'on ait donné depuis *Brueys et Palaprat* aux Français; c'est une femme à qui l'on doit le roman de *Mlle de Lafayette*, une des productions les plus estimables de la littérature moderne. Ainsi le beau sexe se venge des injures lancées contre lui : au lieu de se décourager, ces dames ont redoublé de zèle; et nous aurons non-seulement des femmes-auteurs, mais des femmes-compositeurs et des femmes-artistes.

Loin de contester les succès mérités du beau sexe, nous nous empressons de les publier dans le Journal des Dames. Cependant ces succès ne nous éblouissent pas, et ne nous font point changer d'opinion; nous aimons beaucoup les femmes-auteurs, les femmes-artistes, les femmes-compositeurs; mais nous leur préférons encore les bonnes femmes de ménage.

Le Centyeux.

1818 (5 mars, pp. 103–104)

Les Contradictions.

Ce ne seroit pas assez d'un énorme in-folio si l'on vouloit retracer toutes les contradictions qui existent dans notre éducation, dans nos mœurs et nos usages. Comme ami du beau sexe, je ne parlerai que de celles qui lui portent le plus de préjudice, et qui, par conséquent, m'ont le plus frappé. La politique étant bannie de ces feuilles légères, je ne demanderai point pourquoi le peuple le plus galant de la terre a renoncé volontairement au plaisir d'obéir à une Reine belle, spirituelle et éclairée comme on en a vu plusieurs chez les autres nations; mais je ferai observer qu'à défaut de couronnes royales, les femmes devroient partager avec nous les couronnes civiques et académiques qu'elles ont méritées plus d'une fois par leurs vertus et leurs talens.

Si l'usage et notre égoïsme s'opposent à ce qu'elles occupent des places importantes dans l'administration, qui empêche du moins que la loi ne leur réserve exclusivement des professions

nécessaires à leur existence, et que la concurrence des hommes leur enlève presque toujours? Ceux-ci, forts d'un abus consacré par le tems, exerçoient déjà la plupart des état lucratifs, lorsque la révolution les a mis en possession du petit nombre de ceux qui étoient dévolus aux femmes. Presque toutes ces innovations se sont faites aux dépens de la morale et des bienséances. On se garde bien d'introduire des femmes dans les collèges, dans les ateliers, dans les casernes, et, par une contradiction inexplicable, ce sont presque toujours des acteurs de l'Opéra qui donnent des leçons de danse dans les pensionnats de demoiselles; c'est à un élève du Conservatoire que l'on confie le soin de leur apprendre des intonations tendres et langoureuses; la plupart du tems, c'est encore un jeune homme qui leur enseigne le dessin.

Cette contradiction n'est pas la seule; nos belles dames, en général si sages et si modestes dans la société, usent-elles de la même circonspection dans leur intérieur? N'est-ce pas le plus souvent un homme qui élève l'édifice de leur coëffure, un autre qui fabrique leurs corsets, et qui emprisonne leurs jolis pieds? Les femmes sont au moins aussi habiles pour toutes ces professions que les hommes; il seroit donc juste et décent de les leur restituer.

L'équité a fait conférer aux femmes certaines places de comptabilité dans la loterie, le timbre, etc. etc., elles s'en acquittent avec zèle et intelligence; mais nulle part on n'a fait autant pour elles que dans les théâtres, où elles exercent le rôle brillant de jeunes amoureuses, l'emploi paisible de figurantes et les modestes fonctions d'ouvreuses de loges. Pourquoi ne les admettroit-on pas aussi dans l'orchestre? Faut-il absolument un talent masculin pour jouer du piano, de la harpe, pour manier les cimbales, le léger tambourin et même le lugubre tam-tam?

Je me résume; nous donnons des talens aux femmes et nous ne voulons point qu'elles s'en servent, sous peine d'être taxées de pédanterie ou d'amour-propre. Nous cherchons à leur inspirer des vertus, et souvent nous les accusons de pruderie. Nous les dédaignons si elles ne sont gaies, folâtres et bien mises, et nous leur refusons d'honorables moyens d'existence; nous les adorons et nous les rendons malheureuses. Si ce ne sont pas là des contradictions, je ne m'y connois pas.

* * * *

1818 (30 septembre, p. 428)

On rencontre des femmes qui, à l'exemple d'Axiothée, ont quitté les habits de leur sexe; mais ce n'est pas, comme cette jeune fille d'Acardie, pour aller écouter la morale de quelque moderne Platon. Avec leur habit d'officier, ces petites femmes qui courent les Boulevarts, nous emblent chercher des amans bien plutôt que des sages.

1819 (20 mai, p. 221)

Note trouvée.

Fourni d'une part : un habillement de drap et un chapeau de castor;

De l'autre : un chapeau de paille et un corset;

*Je lis deux fois, je me frotte les yeux, enfin je suis obligé de reconnoître que le premier mémoire est pour Mme de T***, qui monte souvent à cheval, et le second pour son mari, qui fait les délices du Parc des Sablons et du café Tortoni.*

1820 (5 août, pp. 238–239)

Une nouvelle muse vient d'apparoître; Mme. Eléonore Pineau, de Dijon, vient de publier une satire sur l'Institut!

C'est frapper à la porte en maître, et punir les gens de ne pas vouloir laisser entrer un sexe qui ne s'endormiroit pas dans le fauteuil. [...]

1820 (10 septembre, pp. 395–396)

On cite souvent des exemples de la pluralité de femmes; et certaines gens s'avisent d'en tirer de singulières conséquences.

Mais voici quelque chose sur la pluralité des maris. Le trait est tiré du récit d'une excursion de notre voyageur-naturaliste, M. Lescheneault, dans l'intérieur de l'Inde.

« On trouve chez les Totters (l'une des tribus indépendantes des montagnes de la presqu'île) une coutume extraordinaire et tout-à-fait opposée aux mœurs de l'Orient : c'est la pluralité des maris!

« Ordinairement les frères n'ont entr'eux qu'une seule femme qui accorde ses faveurs à son gré. Il est encore d'usage qu'une femme, outre ses maris, ait un amant dont les droits ne sont jamais contestés par les bénévoles époux.

« Il naît dans ces contrées plus de garçons que de filles, ce qui sans doute est la cause d'une coutume que l'on trouve encore, pour les mêmes raisons, établie au Thibet.

1822 (30 septembre, p. 429)

« Apprends que la tête d'une femme est plus forte en in-
« ventions ingénieuses, en malice et en ruses que celle de
« cinquante hommes comme toi : apprends enfin que ce qu'une
« femme a résolu ne manque jamais d'arriver, quels que
« soient les obstacles qu'on lui oppose. » Ainsi finit *Ali-Baba*, mélodrame, qui a du succès, au Théâtre de la Gaîté.

1826 (20 octobre, p. 457)

La petite guerre qui a eu lieu dernièrement près du village d'Issy, avait attiré une foule de jeunes et jolies amazones que le bruit du canon paraît ne point intimider. La vue de cette troupe légère qui sait si bien apprécier le courage et l'adresse, contribuait encore à augmenter l'ardeur des combattans; aussi la victoire a-t-elle été longtems disputée, sans pourtant être sanglante.

1830 (5 novembre, p. 482)

Un des points fondamentaux de la doctrine des *Saint-Simonistes* [...] étant de mettre le beau sexe sur le pied d'une égalité parfaite avec le sexe qui prétend que du côté de la barbe est la toute puisance, les femmes seront enchantées d'apprendre que le roi d'Espagne a prescrit : «De rendre à sa fille dona Maria-Isabelle-Louise tous les honneurs dûs au prince des Asturies.»

1833 (10 février, p. 109)

Nos philosophes ont eu raison de déclamer d'abord, et de réclamer ensuite contre la traite des noirs. Mais ne pourraient-ils pas aussi trouver le moyen d'abolir la traite des *blanches*? Dans les provinces, un avare épouse une femme riche; à Paris un ambitieux épouse une jolie femme.

1835 (25 avril, p. 184)

On offre à plusieurs dames 20,000 francs d'actions chacune pour former le conseil d'administration d'une honorable compagnie d'assurance, qui produira des bénéfices avantageux, dont les dames, seules actionnaires, composeront l'assemblée générale. Les employés des bureaux seront féminins. — Ecrire à M. Alexandre, rue Hautefeuille, 50.

E.2.8 Le magazine, guide en matière d'éducation

La rédaction ne se lasse pas de souligner l'importance de l'éducation. La mère idéale est celle qui est capable d'enseigner elle-même toutes les matières à ses enfants. Elle est censée maîtriser l'écriture, l'histoire, la musique, la philosophie, la religion, et dans une certaine mesure les langues, la danse, la peinture et la mythologie. L'utilité des sciences peu maîtrisées par la plupart des femmes est mise en avant, surtout celle des mathématiques pour faire des calculs de ménage (voir p. 137). Mais plus que toute autre chose prévaut la capacité à gérer une maison et à répandre le bonheur au sein de la famille.

Figure E.9 Plusieurs gravures montrent que les femmes sont responsables de l'éducation des enfants, comme ce numéro 3325 du 5 décembre 1835. D'autres présentent les femmes au moment où elles s'instruisent elles-mêmes, soit par la lecture, soit en pratiquant la musique, le dessin, la danse, un sport comme l'équitation ou les travaux d'aiguille (Fig. 2.9, 3.17, 3.19, 4.8 et 4.9).

1802 (22 octobre, p. 44)

En Angleterre, jusqu'à l'âge de 14 ou 15 ans, une fille jouit de la liberté de tous ses mouvemens; lorsqu'on pense à lui donner du maintien, elle a des habitudes formées si contraires, qu'il en résulte un contraste, et par suite une gaucherie qui ne s'efface jamais entièrement. Les françaises, contraintes de meilleure heure, ont plus d'aisance, de grâces lorsque l'âge de la coquetterie leur fait sentir l'utilité des avis qu'on leur donnoit dans leur enfance. Cette manière diverse d'envisager la première éducation, produit, en grande partie, la différence qu'on remarque entre la tournure d'une anglaise et celle d'une française.

1807 (25 septembre, p. 396)

Quand une jeune demoiselle a achevé sa parure, elle va se présenter à sa mère, et la consulte sur la toilette qu'elle vient de faire. La maman, voyant que la robe de sa fille monte jusqu'auprès de son col et cache absolument sa poitrine, trouve qu'on a satisfait aux lois de la pudeur, embrasse sa fille, et la renvoie d'un air content; celle-ci se retire alors en un coin, met avec soin sous ses bras quelques plis artistement arrangés pour tromper sa mère, resserre sa coulisse, fait en un mot que sa robe, tout en cachant sa gorge, la dessine, et sans porter atteinte à la modestie, elle paye tribut au désir de plaire. S'agit-il d'aller à la promenade? la maman soutient que la robe de sa fille est si décente qu'elle peut sortir même sans fichu; mais la jeune personne, qu'on croit plus scrupuleuse, et qui au fonds n'est que très-adroite, veut absolument mettre son zéphir; elle prend alors son petit schall, le jette négligemment sur ses épaules, et avec ses cheveux *massés*, avec sa robe sans plis, et son schall de couleur dont les deux pointes flottent au gré des vents, semblable à une des jeunes nymphes de Diane, ou à une compagne de Vénus, elle va faire admirer son style antique aux modernes de Coblentz, de Tivoli ou du Rennelagh.

Le Centyeux.

1814 (25 juin, p. 274)

Ne livrez point vos enfans à des *bonnes* sottes et brusques, tenez-les avec vous le plus souvent possible, mais sans trop avoir l'air de penser qu'ils sont là, ne les gâtez point, laissez-les à leurs réflexions, et vous serez étonnés des drôles de petites choses qu'ils diront.

1819 (20 mai, p. 221)

Les *Exercices gymnastiques*, dirigés par M. Amoros, près du Jardin du Roi, sont en pleine activité. Plus de trois cents élèves courent, sautent, grimpent, font mille jolis tours, risquent cent fois de se casser le col et ne se font jamais de mal. La devise de cet établissement est *force, agilité, souplesse, grâce*; voilà de quoi attirer les jeunes Français.

1821 (25 janvier, p. 36)

En 1785, quelques hommes de lettres et plusieurs savans, parmi lesquels on distinguoit MM. *Imbert, Roucher, Sigaud de La Fond, Roussel, Fourcroy, Parmentier, de Lalande, de Lacepède* et *Mongez*, conçurent le projet d'une Bibliothèque universelle des Dames. Cette Bibliothèque se compose de 154 volumes in-18, savoir : *Voyages,* 20 : *Histoire*, 30; *Mélanges*, 15; *Théâtre*, 13; *Romans*, 24; *Morale*, 17; *Mathématiques*, 9; *Physique et Astronomie*, 6; *Histoire Naturelle*, 15; *Médecine Domestique*, 3; *Arts*, 2.

Nous avons sous les yeux le prospectus d'une Encyclopédie des Dames, format in-18, ainsi divisée : *Principes de Logique, de Rhétorique, de Versification, de Lecture à haute voix et de Déclamation*, par Mr. C. de St.-G., avocat [...]

1823 (15 octobre, p. 451)

Une mode presque générale pour les jeunes mamans qui ont équipage, c'est d'y monter à deux heures; *on arrête* aux Tuileries; la bonne et les enfans descendent, et madame continue sa promenade jusqu'au bois de Boulogne : là, *elle reçoit*, sans quitter son équipage, les visites de ses connaissances. Souvent les cavaliers suivent la calèche qui ne s'arrête point, et la conversation se fait *en promenant*. A 4 heures, on revient aux Tuileries, on descend, on fait un tour, on s'informe des enfans, on les regarde jouer quelques instans, on reçoit force complimens sur leur grâce et leur gentillesse. Enfin, l'on remonte avec eux en voiture, et l'on revient au logis.

1824 (20 avril, p. 171)

L'Art de se faire aimer de son mari, à l'usage des demoiselles à marier; par Eugène de Pradel, membre de plusieurs académies. Avec cette épigraphe :

Les hommes font les lois, les femmes
Font les mœurs.

Ainsi, selon M. de Pradel, il est possible qu'une femme triomphe de tous les défauts d'un mari [...]

1826 (15 janvier, p. 18)

En soirée, une très-jeune maman amène sa fille avec elle. Son amour-propre est flatté de ce qu'une petite personne de huit à neuf ans se présente déjà avec aisance et danse avec grâce.

La toilette de cette enfant est, pour ainsi dire, un diminutif du costume de la maman; et si, dans les cheveux, on ne voit ni perles ni fleurs, ils n'ont pas moins été arrangés par un habile coeffeur.

1827 (10 avril, pp. 156–157)

M. Ch. Dupin, en faisant, au Conservatoire des Arts et Métiers, l'ouverture de son *cours de géométrie et de mécanique appliquées aux arts*, a montré à ses élèves une carte de la France [...] qui représente, par des teintes plus ou moins foncées, les degrés d'ignorance et d'instruction des habitans de ce royaume. «La fertilité de la terre, a-t-il dit, la douceur du climat, n'entrent pour rien dans l'instruction de nos provinces... Remarquez, à partir de Genève jusqu'à Saint-Malo, une ligne tranchée et noirâtre qui sépare le nord et le midi de la France. Au nord, se trouvent seulement trente-deux départemens et treize millions d'habitans; au sud cinquante-quatre départemens, et dix-huit millions d'habitans. Les treize millions d'habitans du nord envoient à l'école 740,846 jeunes gens; les dix-huit millions d'habitans du midi 375,931. Il en résulte que l'instruction primaire est trois fois plus étendue dans le nord que dans le midi.» Compulsant les listes des brevets d'invention depuis le 9 juillet 1791, jusqu'au 1er juillet 1825, M. Ch. Dupin trouve 1,689 brevets dans les trente-deux départemens de la France éclairée, et 113 seulement dans les cinquante-quatre autres départemens. [...]

L'Académie des Sciences qui choisit ses membres parmi tous les savans du royaume, compte sur 65 membres, 48 qui ont été fournis par les départemens du nord, et 17 seulement qui ont pris naissance dans les départemens du midi.

A une des dernières expositions des produits de l'industrie française, les départemens du nord ont obtenu 68 médailles d'or, 136 médailles d'argent, 94 médailles de bronze; et les départemens du midi 26 médailles d'or, 45 médailles d'argent et 36 médailles de bronze.

1827 (15 mai, p. 216)

Une personne bien née, qui a déjà formé des élèves pour la composition des fleurs artificielles, offre de mettre des dames ou de jeunes personnes en état de s'y livrer : sa demeure est rue Montmartre, n. 13.

1828 (15 avril, pp. 165–166)

M. Charles Dupin, dans un cours qu'il a fait chaque hiver, au Conservatoire des Arts et Métiers, donne des instructions sur l'art de former et conduire des ouvriers dans les opérations de l'industrie. «On a prétendu, dit-il, qu'il ne fallait donner aux simples ouvriers employés dans les arts mécaniques, que les moindres notions possibles sur tout ce qui pourrait développer leur esprit, exercer leur intelligence, et faciliter leur mémoire... *Par économie*, le chef de tout établissement industriel de quelque importance devrait faire apprendre à lire, à écrire, à compter; il devrait faire apprendre un peu de géométrie, un peu de mécanique à tous ses ouvriers. Bientôt il se trouverait secondé par des hommes d'une intelligence plus développée. Il serait surpris de voir les procédés géométriques, ou mécaniques dont se composent ses fabrications, perfectionnés avec une énergie, une rapidité toutes nouvelles.»

1831 (31 mai, p. 234)

Autrefois il était d'usage de parler aux enfans avec cette familiarité bienveillante qui indique l'affection qu'on a pour eux et pour leurs parens; aujourd'hui, tutoyer un jeune garçon, une petite demoiselle, voire même un marmot aux bras de sa nourrice, serait une inconvenance. Dans la haute société, la langage le plus cérémonieux est de rigueur à leur égard.

1835 (25 avril, p. 183)

On suit pour les enfans de *qualité* un bien meilleur système d'éducation qu'autrefois. On les plonge souvent dans les bains froids, et on les met à l'aise sous des vêtemens amples et légers. Ce régime est salutaire pour les hommes de Paris, auxquels il ne manque, pour être des femmes, que des traits doux et des formes arrondies.

E.2.9 Faits divers

Les articles les plus curieux sont ceux qui décrivent des événements et faits extravagants ou inattendus : difformités humaines, bêtes exotiques en France, forces magiques, tremblement de terre (dont un près de Paris!), statistiques surprenantes. Parfois ces textes touchent au scandale. C'est pourquoi un collègue de La Mésangère, l'éditeur de la *Chronique Scandaleuse*, lui demande en novembre 1797 d'envoyer un cahier du *Journal des Dames et des Modes* à ses abonnés au moment où il ne pouvait pas délivrer un numéro de son propre périodique.

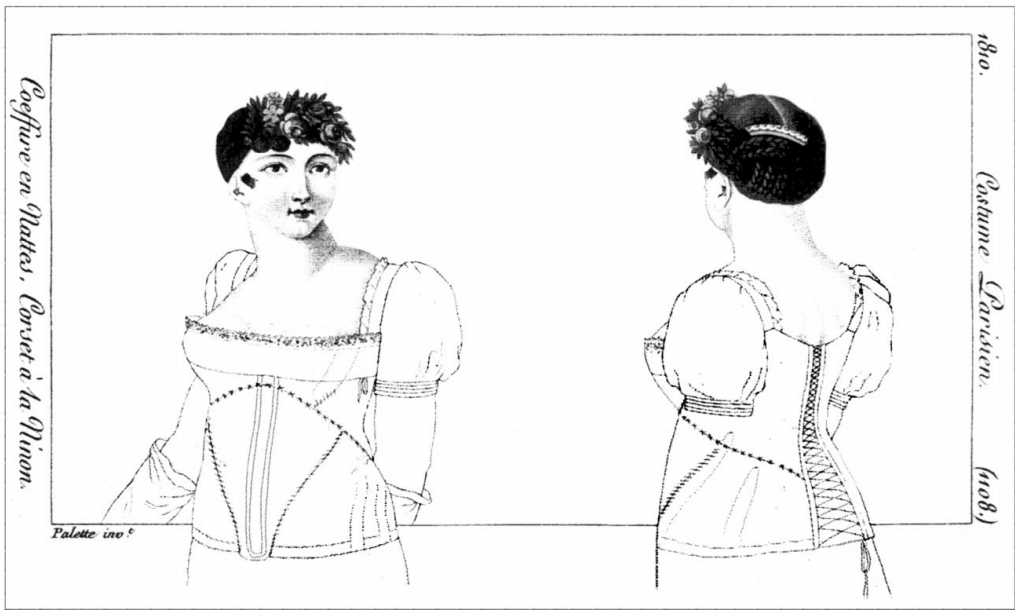


Figure E.10 Parmi les planches du journal présentant un sujet inhabituel figurent celles de lingerie. Cette spécialité n'ayant son propre organe de publication qu'à partir de 1841 (le premier périodique s'appelle *Le Caprice, journal de la lingerie*), la rédaction n'hésite pas à décrire et montrer des vêtements dont l'exhibition était jugée indécente à l'époque. La Mésangère justifie sa démarche en écrivant que ce n'est pas seulement dans les objets exposés à la vue de tout le monde qu'une femme à la mode doit faire preuve de recherche pour sa toilette. En outre, l'élégance des corsets était hautement considérée. Parmi les planches montrant des sous-vêtements figure celle du 15 décembre 1810 ici présentée (gr. 1108), exécutée par Palette, ancien éditeur du journal *L'Art du Coiffeur*, annexé par La Mésangère en février 1810. On trouve d'autres gravures de corsets dans les cahiers du 15 avril 1810 (gr. 1053) et du 5 septembre 1813 (gr. 1337).

1797 (23 septembre, p. 2)

Hier, au premier coup de canon tiré pour annoncer la fête, un cheval qui passait sur le Pont-Neuf est tombé roide mort de peur. Je parirais que ce cheval était royaliste.

1797 (13 octobre, p. 8)

Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. La république Batave a envoyé à sa maman, la République Française, par un courier très-extraordinaire, une paire d'éléphans que l'ex-statouder avait dans sa ménagerie.

1798 (4 mars, p. 4)

Un arrêté de la police sur les cabriolets, wisky et phaéton, enjoint à nos aimables fournisseurs de mettre un frein à la rapidité de leurs vols, et d'écraser dans les rues le moins de monde qu'ils pourront.

1799 (8 février, p. 435)

Si, dans un journal consacré aux Grâces et aux Muses, vous pensez qu'on puisse faire mention des grandes commotions de la Nature, vous pourrez, alors, annoncer que, dans la nuit du cinq au six de ce mois, sur les quatre heures du matin, la ville de Niort a éprouvé deux violentes secousses de tremblement de terre : plusieurs maris ont été jettés du lit conjugal auquel ils ne tenaient guères, et dans un de nos bals de société, qui durait encore, les cavaliers et les dames qui se trouvaient alors en danse, ont été renversés, les bougies se sont éteintes et les musiciens, pendant plusieurs minutes, ont perdu la mesure. Cependant, cet événement effrayant n'a eu aucune suite tragique; quelques murs se sont écroulés, mais personne n'a perdu la vie.

G. . . .

1801 (19 juillet, pp. 489–490)

Le nouveau calendrier.

A quel jour de la décade sommes-nous?... Je l'ignore; mais prenez ce Calendrier, et vous le verrez facilement. —

Un Calendrier! Je ne sais point lire; et je vous avoue que je ne voudrois le savoir que pour bien connoître les jours de la décade; l'ignorance où je me trouve souvent sur ce point me fait manquer quantité de rendez-vous et d'affaires majeures. — Il y a, mon cher Monsieur, un bon moyen de remédier à ce mal. Prenez un logement en face de la maison d'un prêteur sur gages; et il vous sera facile alors de distinguer de votre fenêtre les différens jours de la décade. Lorsque, vers les huit heures du matin, vous verrez entrer chez lui des porteurs chargés de ballots, dites à coup sûr : « C'est aujourd'hui » le 9 ». En effet, ces porteurs sont les Commissionnaires affidés des marchands gênés, qui, ayant à payer les 9, 19 et 29 de chaque mois, dégarnissent ces jours-là, dès le point du jour, leur boutique pour remplir leurs engagemens, et ces emprunteurs sont ce qu'on appelle les poules grasses de ces usuriers publics, qui s'engraissent des besoins et de la misère du peuple..... Lorsque le matin, vers les onze heures, vous verrez y entrer des jeunes gens faisant voltiger, avec un air soucieux, le cordon de leur montre, dites hardiment : « C'est » aujourd'hui *décadi* ». Ces jeunes gens sont des employés qui viennent de former une partie de plaisir pour l'après-diner : leur montre, dont ils peuvent se passer pour boire, danser et faire l'amour, leur fournit les moyens nécessaires pour payer leur écot, les violons, le petit souper et le cadeau d'usage à leur déité. Lorsque vous les verrez venir retirer leur montre, dites : « C'est aujourd'hui le 2 du mois; on a payé les employés », et ces messieurs se remontent de nouveau. — Lorsqu'une foule de menu peuple, de cuisinières, de femmes de la halle et d'ouvrières assiégera la porte du prêteur, si vous avez un rendez-vous ou quelques affaires le 4, partez : car ce bataillon d'emprunteurs vous apprend que le lendemain est un jour de tirage; et les petits paquets, les jupons, les mouchoirs et les culottes que vous leur verrez porter sous leurs bras ou dans leur tablier, vous annonceront que ce sont des malheureux qui, égarés par l'appas d'un gain considérable, se dépouillent et se mettent dans la gêne pour faire une mise à la loterie qui se tire le 5 de chaque décade. Lorsque vous verrez sortir de chez le prêteur un millier de petits paquets décorés d'une étiquette, dites : « C'est aujourd'hui le 7 ». En effet, c'est le 7 de chaque décade que ces usuriers envoient, à la salle de vente, tous les nantissemens que l'on n'a point eu la précaution ou les moyens de retirer à époque fixe, ou de renouveller, c'est-à-dire, de payer une seconde fois; car les intérêts honnêtes que prennent ces banquiers délicats, étant toujours, au bout de trois mois, égaux à la valeur des objets engagés, il vaudroit souvent mieux les acheter neufs que de les retirer de chez eux. Suivez, mon cher Monsieur, mon conseil; logez-vous en face d'un de ces prêteurs, et vous aurez un Calendrier vivant. J.-J.

1817 (5 juin, p. 216)

Les créanciers qui ont une prise de corps contre leur débiteur, ont le droit, en Angleterre, de saisir son cadavre quand on le transporte au cimetière; et si la famille ne le rachète pas, ils peuvent le vendre à des chirurgiens pour en faire la dissection. Comme il n'est pas permis de faire de saisie le dimanche, on choisit ordinairement ce jour pour l'enterrement de ceux pour qui on craint cet affront.

1817 (20 novembre, p. 510)

On voit maintenant, rue des Petits-Champs, n°. 3, une fille naine, qui ne pèse que huit livres et un quart, et n'a que vingt-trois pouces de hauteur. Elle est née en Bavière, le 31 octobre 1810. Sa taille est bien prise et ses membres sont bien proportionnés. Elle a les cheveux d'un blond châtain, les yeux bleux, le nez aquilain et l'air très-doux.

Les changemens d'air et de nourriture n'ont point altéré sa santé; elle est gaie, vive, curieuse, et n'a jamais l'air plus agréable que lorsqu'on affecte de fixer son attention sur quelque chose, comme si on lui montre à lire.

1817 (10 décembre, p. 546)

Corsets à support.

Cette nouvelle forme de corsets-habillés est destinée à offrir aux dames enceintes un moyen sûr d'alléger le fardeau de la grossesse pendant les quatre à cinq derniers mois. Ces corsets n'ont point de busc dans la partie inférieure, et ils peuvent s'ouvrir depuis un jusqu'à dix pouces. On en trouve de tout faits chez l'inventeur, M. Bretel, rue Montmartre, n° 131. Il fait d'autres corsets en nankin, en bazin et en étoffes de soie.

1819 (15 mai, p. 212)

Il y a des dames qui, fort jalouses de voir leurs grâces à tous les instans de la vie, font mettre des glaces de prix dans le fond de leur lit; mais cela n'est plus d'aussi *bon goût* qu'on le pourroit croire, et, sur ce point, la bienséance commence à triompher de la vanité.

1820 (15 avril, p. 162)

On compte qu'il a été donné, pendant le cours de 1819, trente mille huit cent cinquante-deux repas aux voyageurs qui ont passé le Mont Saint-Bernard.

Ainsi la mode d'aller visiter la belle Italie n'est pas encore caduque.

1825 (31 octobre, p. 475)

Le déblaiement de l'amphithéâtre d'Arles attire dans cette ville beaucoup de curieux, parce que déjà ces travaux ont fait faire plusieurs découvertes.

Un troisième rang d'arcades dont l'existence était à peine soupçonnée, s'est développé dans un ordre et des proportions qui feraient croire que la façade était ornée d'un triple rang de portiques, si le plan incliné sur lequel le monument a été bâti pouvait admettre une telle supposition.

1828 (5 juillet, p. 289)

On vient de démolir les deux pyramides chargées d'hiéroglyphes, qui formaient une des entrées du passage du Caire.

1831 (25 janvier, p. 36)

On a traduit de l'allemand en français, un ouvrage de médecine, qui indique à point nommé, et par le moyen d'un tableau, l'époque de la grossesse et le jour de l'accouchement.

1831 (25 novembre, p. 517)

Galilée naquit le jour de la mort de Michel-Ange, et mourut le jour de la naissance de Newton.

1835 (20 juillet, p. 319)

Une jeune fille vient de naître dans un de nos départemens avec une tumeur qui contient, dit-on, un enfant. On va l'amener à Paris pour la soumettre à l'examen de la Faculté de médecine. De cette tumeur sortira au moins un mémoire de M. Geoffroy-Saint-Hilaire.

1835 (30 septembre, p. 432)

L'Histoire Universelle vient d'être mise en bouteilles! Un habitant de Southampton s'est amusé à faire remplir 14,000 bouteilles de 6,000 exemplaires d'un résumé de l'Histoire universelle. Ces bouteilles, bien bouchées et cachetées, ont été déposées, par ses ordres, dans des cavités bien profondes des cavernes de glace du Groënland. Dans le cas d'une destruction partielle du globe, elle surnageront et apprendront aux générations suivantes l'histoire du monde qu'elles devront ignorer.

1837 (20 février, p. 79)

Un Anglais qui réside à Anvers fit l'acquisition, il y a peu de temps, d'un cheval d'un très haut prix; bientôt il s'aperçut que son cheval avait la vue courte; aussitôt il s'empressa de lui faire confectionner une paire de besicles très élégantes. On le voit tous les jours se promener sur le boulevard du Régent, paré de ses lunettes.

1837 (31 mai, p. 240)

Mme Clément, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, 31, à Paris, dont la famille s'est rendue célèbre dans l'art de la divination, l'exerce elle-même avec un merveilleux talent. La mère de cette charmante devineresse prédit autrefois en Allemagne la grandeur future de l'impératrice Marie-Louise. Sa jeune réputation égale celle de Mlle Lenormand, si célèbre dans la divination, que Napoléon lui-même ne dédaigna pas de consulter. Mme Clément exerce la cartomancie avec une rare sagacité, et grâce aux prodiges de son art, elle est devenue la prophétesse à la mode.

1838 (25 mars, p. 270)

Statistique matrimoniale.	Paris, 1837.
Femmes en fuite	1,132
Maris en fuite	2,348
Epoux légalement séparés	4,175
Vivant en guerre ouverte	17,345
Vivant en mésintelligence secrète	13,279
Mutuellement indifférens	55,240
Réputés heureux	3,175
A peu près heureux	127
Vraiment heureux	13
Total	96,834

Cette curieuse supputation fait partie d'un travail fort intéressant, inédit encore, et que nous avons eu sous les yeux; il est intitulé : *Paris moral.*

E.2.10 Modes et coutumes

A la différence des autres thèmes, ce sujet est régulièrement traité dans tous les numéros du journal, souvent dans plusieurs articles. Ou bien on donne des descriptions détaillées d'objets concrets, ou bien on se réfère à la mode au sens large, par exemple en étudiant ses effets sur toutes sortes de conduites humaines. Dans la plupart des cahiers, les gravures sont commentées soit au dernier article, soit au premier sous le titre « Modes ». Le commentaire ne reflète pas toujours les détails du modèle présenté, ce dont La Mésangère s'excuse dans le cahier du 15 avril 1815 en expliquant que le texte, plus vite prêt que la gravure, est parfois changé à la dernière minute pour être conforme à la mode du jour, tandis que dessiner, graver, imprimer et mettre en couleur ne pouvait se faire du jour au lendemain.

Figure E.11 Parmi les modes présentées par le journal, les chapeaux occupent une place non négligeable. Alors que la plupart des planches montrent des chapeaux pour femmes (voir Fig. 6.4), cette gravure 3579 du 31 juillet 1838 montre dix chapeaux pour hommes et un chapeau pour femme seulement.

1797 (8 octobre, p. 6)

Ne voilà-t-il pas que le général qui commande la place de Paris, se mêle aussi de modes. La sentinelle qui veille aux portes des Tuilleries (sic) a reçu de lui la plus jolie, la plus délicieuse consigne pour un soldat français. Ah! qu'on me mette en faction à cet agréable poste; que j'y reste du moins jusqu'au soir, je ne demanderai point à être relevé. Quoi de plus doux, en effet, que d'être chargé d'examiner nos belles à droite, à gauche, par devant et par derrière, à l'effet de découvrir un extrait de cocarde, qui sert de passe-partout pour entrer dans ce jardin! Que de beautés l'œil avide doit parcourir, en exécutant cette recherche! Cette cocarde est si petite! Il faut s'approcher de si près pour l'appercevoir! Madame, permettez, je ne la vois pas.....je ne la vois pas encore. Ah! la voici. Le charmant bijou! Bouton de rose au milieu des lys, tendre azure à l'entour. - Mais, citoyen, c'est à ma tête que je place ma cocarde. - Ah! madame, passez. J'ai vu.....Je suis éblouis (sic).

1802 (25 mai, p. 391)

INSTRUCTION *d'une Dame à sa Femme-de-chambre.*

≪ Fanny, posez mes hanches sur le fauteuil, serrez mon œil dans le tiroir, arrangez mon épaule sous mon bonnet, mettez ma gorge sous ma toilette.... Prenze donc garde de la chiffonner.... Que vous êtes gauche! ≫

1805 (24 février, p. 366)

La Mode. - C'est une autorité singulière que l'autorité de la mode. Les commandemens qui en émanent, promulgués sans bruit, sont entendus de tout le monde, et l'on y obéit plus exactement, plus minutieusement qu'à des lois écrites ou publiées au son de trompe. La mode est, dit-on, un roi sans gardes, sans trône, sans palais, et pourtant on en parle toujours comme d'une puissance visible; c'est qu'elle forme l'idée du jour la plus présente de toutes, c'est qu'elle gouverne par la foi, et qu'elle inflige aux mécréans le châtiment du ridicule, le plus redoutable de tous, au jugement de la société. Aussi, par une distinction bizarre, la mode est obéie, quoiqu'elle soit un maître dont les opinions et les goûts changent à tout moment, et la mode encore est un souverain universellement respecté, quoiqu'il soit du bon ton de s'en moquer sans cesse.

1807 (20 mai, pp. 222–223)

Dialogue entre la Mode et la Raison.

La Raison.

Un mot, Mademoiselle?

La Mode.

Un mot, Madame? c'est beaucoup!

La Raison.

Quoi! vous me refuseriez la plus courte des audiences?

La Mode.

Jamais je ne vous en demandai aucune.

La Raison.

Il n'y auroit pas de mal que nous puissions rapprocher.

La Mode.

Vous seriez perdue et mois aussi.

La Raison.

Comment? je ne vous entends pas.

La Mode.

C'est votre méthode. Mais abrégeons; ce seroit fait de mon crédit, si l'on me surprenoit en conférence avec vous.

La Raison.

Vous me donnez une bien mauvaise idée de vos partisans.

La Mode.

J'ai peu entendu parler des vôtres. Sont-ils nombreux? On publie que votre empire est fort dépeuplé.

La Raison.

Il l'est, je l'avoue; mais je ne dois m'en prendre qu'à votre coquetterie : elle m'enlève chaque jour quelqu'un de mes sujets.

La Mode.

Je n'enlève rien, Madame; je me montre, on me suit.

La Raison.

Il est bien étonnant que, pour vous suivre, on me quitte.

La Mode.

Rien de plus naturel; vous êtes toujours la même.

La Raison.

La Raison ne varie point.

La Mode.

Voilà pourquoi elle ennuie.

La Raison.

Vous me croyez donc totalement abandonnée?

La Mode.

A la rigueur, on peut vous supposer encore quelques suivans obscurs, et presque honteux du rôle qu'ils jouent. Les miens se montrent; les vôtres se cachent.

La Raison.

Je crois qu'on ne vous consultoit guères quand les hommes vivoient épars dans les forêts, se nourrissoient de glands, alloient complettement nuds, et ne présumoient pas même avoir besoin de se vêtir.

La Mode.

Quoi! vous étiez en relation avec ces misérables? Hélas! tant pis pour vous!

La Raison.

Dès l'instant qu'ils devinrent des hommes, ils me connurent. J'ai réformé plus d'un peuple.

La Mode.

J'en ai formé vingt autres.

La Raison.

J'ai gouverné l'ancienne Sparte, l'ancienne Rome.

La Mode.

Je vous ai chassée (sic) de l'une et de l'autre; je gouverne Paris, et vous ne m'en chasserez pas.

1813 (20 août, pp. 377–378)

Des Inconvéniens de la Mode.

Arrivée à Paris avec de la fortune, une figure agréable, un peu d'esprit, beaucoup de gaîté, et un mari complaisant, je devins, sans le vouloir et sans le savoir, une des femmes à la mode. Qu'en est-il résulté? Je vais le dire avec franchise.

L'accueil que je reçus de toutes parts, les hommages qui me furent prodigués, les vers que l'on m'adressa, les fêtes dont je fus l'objet, éveillèrent en moi un sentiment d'amour propre et de vanité que je ne m'étois pas connu jusqu'alors.

Une demoiselle de ma société, qui se maria, devint en peu de jours ma rivale; elle partagea mes succès, mes conquêtes et mon empire : j'appris ce que c'étoit que la jalousie.

Elle étoit plus riche, plus jeune, plus aimable sans doute que moi, et plus jolie peut-être; le nombre de ses adorateurs surpassa le nombre des miens : je fis connoissance avec l'envie.

Ma rivale sembloit rajeunir à proportion que je vieillissois, sa fortune augmentoit en raison de la décroissance de la mienne, son éclat effaça presque ma célébrité : le dépit s'empara de moi.

Survint une troisième femme qui nous éclipsa toutes deux : je goûtai le plaisir de la vengeance.

Les corsets à baleines m'ont fait connoître les douleurs d'estomac; les souliers trop étroits m'ont donné des cors. L'*Almanach des Gourmands* m'a rendue délicate et difficile à table. La lecture des romans m'a ôté la gaîté. Par l'habitude des voitures, j'ai perdu l'usage de mes jambes.

Les spectacles, les cercles et le bal m'ont rendue paresseuse; je ne sais que faire pendant le jour, et la nuit je ne peux dormir dans un bon lit, même avec le secours des journalistes et des poètes modernes.

Mon lorgnon m'a donné une véritable miopie; l'usage des essences a été suivi de maux de tête, et je suis sujette aux bâillemens, pour avoir fréquenté de trop nombreuses sociétés.

Il me semble que les cuisiniers ne sont plus aussi bons; que la température a changé; que l'art de la comédie a dégénéré, je parle ici du talent des acteurs; qu'il n'y a plus de jolies femmes, et que tous les hommes, jadis si aimables et si galans, sont devenus froids et maussades.

Je ne peux plus trouver de femme de chambre qui me convienne [...]

Les entretiens du jour me paroissent insipides; nos femmes me semblent ignorantes, nos jeunes gens hardis et tranchans, nos vieillards ennuyeux.

Mon médecin, qui me guérissoit autrefois avec l'anecdote du jour et un verre d'eau sucrée, m'ordonne à présent de véritables remèdes, bien fades ou bien amers. La médecine est perdue!

Enfin, Monsieur, je ne ris plus, je ne m'amuse plus, je ne vois presque pas, je marche à peine, je ne peux plus manger, je ne peux plus dormir, etc. etc.; et cependant je n'ai pas encore la quarantaine. Ma tante qui a vingt ans de plus que moi, a encore toutes ses dents, sa gaîté, sa fraîcheur, de bons yeux, un excellent estomac; elle possède une sérénité d'âme indicible, une santé parfaite; il est vrai qu'elle a toujours vécu dans une heureuse obscurité. Ce n'est donc point à l'âge que je dois attribuer les inconvéniens que j'éprouve; et ne paierois-je pas bien cher aujourd'hui le plaisir d'avoir été un moment à la mode autrefois?

Je vous soumets cette question, et suis votre servante et affectionnée.

Une femme qui fut à la mode.

1817 (10 mai, p. 205)

Notre amour propre attribue les changemens de modes à une délicatesse de goût, à un besoin d'améliorer, de perfectionner; erreur. Une mode nous plaît, non parce qu'elle est meilleure, mais parce qu'elle est nouvelle. Le goût devroit régler la mode, c'est la mode qui maîtrise le goût. On ne quitte pas une manière de s'habiller, parce qu'elle déplaît, parce qu'une autre semble plus commode et d'un meilleur effet; on la rejette pour se conformer à la mode.

Toutes les modes paroissent d'abord singulières, parce que notre vue n'y est pas accoutumée; et parmi les femmes qui les adoptent, il y en a beaucoup qui perdent aux yeux de la multitude une partie de leurs agrémens. Enfin, l'usage triomphe de ces premières impressions; mais une mode nouvelle survient, qui ne plaît pas davantage que la première. Ainsi, le tems est très-court dans lequel les femmes jouissent des attraits de leur parure, ou, pour mieux dire, dans lequel cette parure ne nuit pas à leurs attraits.

1820 (15 février, p. 66)

Est-il bien vrai que nos jeunes gens se font teindre ou se teignent eux-mêmes le bas de la jambe, en rose, pour faire ressortir la broderie de leurs bas de soie, noirs, à jour et à bouquets?

1820 (15 mai, p. 215)

M e montrer en tous tems et bizarre et légère;
O ter l'empire à l'une, à l'autre l'accorder;
D onner à mille objets une vogue éphémère;
E st-ce bien mon portrait que je viens de tracer?

De St-A!!!.

1822 (5 novembre, pp. 490–491)

Lorsque, dans une grande réunion, une femme à la mode, une jolie femme, veut favoriser l'homme qu'elle distingue dans la foule de ses admirateurs, c'est surtout en l'appelant près d'elle. Si le bon ton, d'accord avec l'usage du monde, ne permet point un geste significatif de la main, à plus forte raison les convenances défendent-elles d'élever la voix de manière à être entendue. Il faut cependant trouver un moyen de se faire comprendre, et c'est avec l'éventail fermé que toute femme du monde dont les yeux ont d'abord rencontré les vôtres, indique la place qu'elle vous destine.... auprès d'elle.

Nouveau télégraphe, l'éventail est-il un peu incliné vers le parquet? approchez-vous, mais par-devant : on a seulement *quelque chose à vous demander*. Dirige-t-on l'éventail en arrière, soit à droite, soit à gauche? Tâchez d'arriver sans être trop remarqué, jusqu'au dossier du fauteuil : on veut

vous dire deux mots à l'oreille. L'éventail est-il légèrement appuyé sur l'assise d'un siège vacant? C'est une place qu'on réserve : hâtez-vous de la prendre : il est clair *qu'on désire causer*. D'après notre faible esquisse des signaux de cet aimable télégraphe de salon, les gens qui s'étonnent de tout, seront peut-être moins surpris de la grande vogue des éventails.

1823 (30 septembre, p. 428)

Il est un vase dont on ne parle guères, mais que l'on employe chaque nuit; il se fait maintenant en cristal dépoli, avec une gorge et une anse en vermeil.

1825 (10 décembre, pp. 536–537)

Les demoiselles portent au bal des éventails en peau de vélin, qui ne sont peints que d'un côté; elles écrivent à l'envers leurs invitations, et s'il y a lieu, le nom de leurs danseurs avec un crayon qui est placé dans un des montans de l'éventail.

1826 (20 janvier, p. 27)

Dans le beau monde on ne dit point un *flambeau*, mais un *chandelier*; mon *hôtel*, mais ma *maison*; mon *boudoir*, mais mon *cabinet*; mon *équipage*, mais mon *carosse*; ma *noblesse*, mais ma *famille*.

1827 (10 mars, p. 108)

Un élégant qui va en soirée, a les trois premiers boutons du bas de son habit boutonnés.

1827 (5 mai, p. 195)

Beaucoup de personnes qui ont des croisées sur les boulevarts, y font adapter des stores de gaze.

1827 (20 août, p. 363)

Mettez votre pouce droit dans la manche de votre gilet, en écartant un peu le devant de votre habit avec la main gauche; portez à vos yeux le plus souvent qu'il sera possible un binocle à étui d'écaille noire, marchez doucement en vous balançant un peu; les pieds en dehors, vous aurez la démarche d'un merveilleux à la promenade.

1830 (15 juillet, p. 307)

Les élégans du meilleur genre ont pris la mauvaise habitude de fumer. Cette mode s'est établie moins à cause du plaisir que l'on éprouve à humer de la fumée, que pour dire que l'on possède un tabac étranger, très-cher. Au reste, on ne fume que de petits cigarres.

1830 (15 septembre, p. 402)

C'est en étoffe d'un bleu assez foncé (presque bleu-national, quand il est mouillé), que se font les costumes de bains de mer pour les dames qui veulent nager. Ce vêtement se compose de trois pièces : une espèce de gilet à manches à demi-larges, un pantalon *à la matelot* et un jupon de la longueur des anciens *tonnelets* des danseuses de l'Opéra. Cette troisième partie du vêtement des dames qui prennent des *bains à la lame*, a pour objet de dissimuler les formes du sexe féminin, qui seraient moulées par le pantalon au sortir de l'eau. Quant à la gorge, nos yeux sont faits aux corsages collans : le gilet trempé ne plaque pas davantage.

1831 (15 juillet, pp. 306–307)

Le bon ton, le bon genre, l'élégance de formes extérieures s'expriment, en allemand, par le mot *bildung*; en anglais, c'est *fashion*; les Italiens disent *foggia*. En latin, que nos jolies femmes n'apprennent pas comme elles apprennent ces trois premières langues, on trouve *urbanitas* : mais c'est plutôt l'urbanité française, cette politesse acquise par l'usage du monde, ce ton de la bonne compagnie que ce n'est *Foggia*.... *Fashion*... *Bildung, Bon genre*. *Urbanité* est plus classique; Bon genre est tout-à-fait romantique. « *The Fashionable world* » c'est à Londres « le monde qui est esclave de la mode. » *Comfortable*, mot anglais devenu tout-à-fait français, car on n'a jamais pu le rendre avec exactitude autrement qu'en le répétant sans accent; *comfortable* est de tous ces mots celui dont l'acceptation est la plus étendue. Il veut dire : commodités de la vie; aisance de fortune; recherche du beau monde; c'est la perfection dans tout ce qui tient aux habitudes. [...]

Nous en sommes venus à prononcer et à employer le mot *comfortable* tout-à-fait comme un mot à nous. — Ne pouvant l'imiter, nous l'avons pris.

1832 (5 septembre, p. 389)

La Mise des Saint-Simoniens.

Depuis que les Saint-Simoniens ont eu à soutenir un procès, et qu'ils ont paru en plein tribunal avec leurs costumes, ils semblent avoir résolu d'y accoutumer le public. On les voit de tems à autre paraître dans les rues, et chaque fois la foule de les suivre, et les enfans de crier sur leur passage comme s'il s'agissait d'un masque. A nos yeux c'est leur faire un insulte grossière, et cela ne prouve pas que leurs idées soient fausses ou dangereuses, cela prouve seulement que nous sommes toujours le public le plus badaud de France. Moi je ne vois là qu'une mode de plus, adoptée par une centaine de personnes, et je ne l'envisage guères que sous ce point de vue. Je dois même dire que je ne trouve pas qu'elle soit dépourvue de grâce. Ce que Dieu nous a donné de plus noble, c'est le port de la tête, et cet avantage est perdu par l'habitude des cravates et des collets.

Les Saint-Simoniens ont le col nu et laissent pousser leur barbe à la manière du moyen-âge. Ils jettent gracieusement un petit châle de cachemire sur leurs épaules et le font retomber par devant en façon de cravate à la Colin. Leur tunique bleue est serrée par une ceinture qui dégage la taille; une toque de couleur de forme grecque, et des pantalons blancs complètent le costume. Comme les disciples de Saint-Simon sont presque tous jeunes et sortis de la bonne compagnie, la mise saint-simonienne est bien portée. C'est une remarque que l'on faisait généralement sur les boulevards dimanche dernier. Nous doutons cependant que la mode prenne, car on rit en les voyant passer, et tout est perdu en France quand on a ri.

1833 (10 janvier, p. 14)

Institution de l'ordre de la jarretière.

Dans un bal qui eut lieu au château de Windsor, Edouard dansait avec la comtesse de Salisbury, la plus belle femme de l'Angleterre. La jarretière de la comtesse tomba, et le roi la ramassa avec empressement. La comtesse rougit, et Edouard, voyant rire quelques-uns de ses courtisans, jura que ce qui avait été l'objet de leur critique deviendrait celui de leurs plus ardens désirs, et il institua l'Ordre de la Jarretière, dont la marque est un cordon bleu portant cette devise, *Honni soit qui mal y pense!* paroles qu'il avait laissé échapper en ramassant la jarretière de la comtesse. Le nombre des seigneurs qui en furent décorés était de vingt-quatre, sans compter le roi.

1836 (25 janvier, p. 39)

ENCORE DES GIGOTS EN FRAUDE!

Bureau de la douane de Blanc-Misseron, près Valencienne (Nord).

Une dame fort élégamment mise, et d'une corpulence excessive, qui paraissait éprouver quelque gêne dans ses mouvemens, a été, à la descente de la diligence, soumise à une *visite-à-corps* faite par la femme préposée *ad hoc*. - QUATRE-VINGT-SEPT bonnets de tulle, montés et prêts à être livrés au commerce, ont été retirés des différentes pièces des vêtemens de la fraudeuse. La majeure partie de ces 87 bonnets gisait dans les *manches à gigots* de notre industrielle, trahie surtout par l'appréhension de froisser un aussi joli fond de boutique.

- Les douaniers salueront avec joie le retour des manches plates, qui commencent à succéder aux gigots.

1836 (10 août, p 352)

Les robes, qui sont une source de dépenses pour les maris, sont un moyen de fortune pour les huissiers de l'école de Droit. On sait que les étudians sont obligés à chaque examen de revêtir la robe noire de rigueur. Le monopole de la location appartient aux huissiers ou aux appariteurs de l'école; le prix de cette location est de trois francs pour les examens et de cinq francs pour les thèses. Or, chaque robe louée à ce prix, et trois fois par jour, déduction faite des mois de vacances, rapporte 2,700 fr. par an; ainsi au bout de 30 ans une robe aura produit 71,000 fr. Le prix d'achat d'une robe est de 80 fr.; donc, six robes, ou 480 fr., auront rapporté, après 50 ans, *quatre cents seize mille francs*. Le placement n'est pas mauvais, et nous sommes étonnés que par le temps qui court ces robes n'aient pas encore été mises en action; les actionnaires ne manqueraient pas.

1837 (20 février, pp. 75–76)

VARIÉTÉ DES GOÛTS SUR LA BEAUTÉ ET LA PARURE.

Les Japonaises se dorent les dents; les Indiennes se les teignent en rouge; les femmes de Guzarate et de quelques parties de l'Amérique ne font cas que des dents noires. Dans le Groënland, les femmes se couvrent la face de bleu et de jaune, et les Moscovites s'appliquent une couche de blanc et de rouge. Les Chinoises passent leur jeunesse dans une torture continuelle, pour se donner des pieds de chèvre. Dans l'ancienne Perse, le nez le plus aquilin était le plus digne de la couronne. Dans certains pays, les m res cassent le nez de leurs enfans; dans d'autres, elles façonnent leur tête en cube. Les Turcs recherchent autant les cheveux rouges que les Perses les détestent. Les belles Esquimauses (sic) s'enduisent tout le corps d'une couche épaisse de graisse d'ours; et la jeune

beauté hottentote s'entoure le cou, les bras et la taille, de boyaux sanglans en guise de guirlandes de fleurs.

A la Chine, on ne fait cas que de petits yeux, les jeunes filles s'arrachent les cils. En Turquie, les femmes se teignent les yeux en noirs et les ongles en rouge.

Les Péruviennes se percent le nez pour y attacher un anneau dont le poids est proportionné au rang de leurs maris. Ailleurs, on y suspend du cristal, de l'or ou des pierres; les femmes ne se mouchent jamais.

Les belles Chinoises portent sur la tête la figure d'un oiseau d'or ou de cuivre, dont les ailes couvrent leurs tempes, dont la queue se déploie sur leur tête, dont le bec répond en haut de leur nez, et dont la tête se balance sans cesse au moindre mouvement de celle qui le porte.

Les Myanthes ont une coiffure plus incommode : c'est une planche d'un pied sur six pouces, fixée aux cheveux par de la cire. Elles ne peuvent ni se coucher, ni se baisser, sans des précautions, et, en traversant les bois, elles sont souvent prises par la tête. Pour se peigner, il faut fondre la cire, et l'on ne se peigne que deux fois l'an.

Enfin, dans le pays de Natal, les femmes se parent d'un bonnet de dix pouces de haut, fait de graisse de bœuf, et arrosé d'huile qui fait masse avec les cheveux, et qui dure plusieurs années.

1837 (25 février, p. 87)

Nouvelles étoffes en verre filé

On ne se douterait pas, au premier abord, qu'il puisse exister des étoffes souples, soyeuses et brillantes faites uniquement en verre, cette matière si cassante et qui semble si réfractaire aux inflexions que nous voulons lui faire subir. Cependant, lorsqu'on a considéré le verre en fusion, qu'on a vu avec quelle facilité il se tire alors en fils minces, élastiques et flexibles, on conçoit la possibilité de l'existence de tissus qui seraient exclusivement formés de cette matière.

Un industriel de Lille, M. Dubus-Bonnel, paraît avoir donné à cet art, qui n'est pas absolument nouveau, un perfectionnement tel qu'il en fait, pour ainsi dire, un art nouveau. Il vient de présenter à la société des Enfans du Nord, lors de la dernière réunion générale, divers tissus de vers qui l'emportent de beaucoup par l'éclat des couleurs et les reflets des lumières sur tout ce que la laine et la soie réunies à l'or et à l'argent peuvent offrir de plus brillant. [...]

Ajoutons que ces étoffes sont d'une solidité, d'une flexibilité parfaite; qu'elles ne sont nullement sujettes à se ternir comme les autres tissus, etc.

Une médaille d'or vient d'être décernée à l'inventeur de ces tissus, dont on peut voir des échantillons au passage de l'Opéra.

Annexe F

Inventaire des documents

F.1 Documents d'archives

Paris :
Arch. Nationales :

29 AP 91(119)	- le nombre des abonnés en province (1803).
AF - IV - 1302 et 1049 (dos. 8, fol. 25 - 1455)	- rapports du Ministère de la Librairie sur la réduction du nombre des journaux parisiens en 1810 et en 1813 sur les journaux expédiés par la poste en province.
BB^3 89/90	- rapports de surveillance du bureau central du canton de Paris. . . , an IV–XII.
BB^{17} A - 99 (14) et 103 (4)	- quantité de papier soumis au timbre servant de base pour estimer le tirage du journal dans les années 1836 à 1838.
BB^{17} A - 86 (8); 90 (4); 92 (2); 104 (2); 109 (2); 145	- le nombre des périodiques expédiés par la poste dans les départements (1834–1839).
F^7 3842	- rapports généraux de surveillance de la police (an IV - 1827).
$F^{18}{}_*$ I - 146	- enregistrement des journaux non cautionnés (n° 4 et n° 285).
F^{18} 1 à 119	- déclarations de divers imprimeurs, entre 1817 et 1834, sur le tirage des journaux.
F^{18} 355–383	- déclarations de divers éditeurs de journaux de mode, dont :
F^{18} 368 (55) fol. 167–168	- lettres de ou adressées à La Mésangère.
F^{18} 368 (55) fol. 169–171	- lettres adressées à ou envoyées par Dufougerais et Marie de l'Epinay.
F^{18} 383 (32) fol. 145/256	- société pour l'exploitation de *La Mode*.
F^{18} 1726–1834	- dossiers des brevets des imprimeurs, libraires et lithographes.
Grand minutier : III, 1465	- cahier de l'adjudication du journal. Procès verbal, cautionnement, décharge, affiches annonçant la vente; quittance et cahier de solde; cahier de charge de l'avocat Marcel Chandru (9 avril 1831–20 mars 1832).

Paris :

Archives de Paris :		
(anciennes *Arch. de la Seine*)	DQ^7 3434, n° 642	- registre des recettes; décl. changements par décès.
	DQ^8 495, n° 19	- registre des identités de personnes et successions.
	D^2 U^1 176	- dépôt VIII, 6e année : - procès verbal établi à la mort de La Mésangère.
	DQ^{18} art. 237, vol. 11	- registre Sommier Foncier, inscription des changements de maisons. - actes de naissance et de décès des collaborateurs.
Biblioth. Nationale :		
- *Imprimés et Rés. des Imprimés*	Série Lc^{14} et autres cotes	- journaux et quantité de pièces relatives à l'histoire du journal.
- *Estampes*	Oa 20 et 86 à 113 (Fds. Smith-Lessouef)	- des cartons de gravures du journal et des séries publ. par La Mésangère.
- *Opéra*	cote Rés. 586	- 36 dessins ayant servi aux planches du journal (1799 à 1803).
- *Manuscrits*	Fds. Fr., N. A. 21537, fol. 88	- reçu donné à M. Pierri-Bénard par l'éditeur.
	microfilm m 16927	- lettres à Beuchot.
- *Versailles*	série Jo	- journaux féminins du XXe siècle.
Musée de la Mode et du Costume : (au Palais Galliera)	Les cartons de mœurs antérieurement conservés au Musée Carnavalet; la collection Maurice Leloir	- dessins ayant servi pour les gravures du journal et div. séries publiées par La Mésangère; pl. de l'édit. de Bruxelles et de Francfort du journal.
Bibliothèque des Beaux Arts :	Fonds Lesuef :	- quelques aquarelles ayant servi de maquette pour les gravures du journal.
Bibliothèque des Arts Décoratifs : (anc. *Union des Arts de la Mode*)	Collection Maciet :	- recueil d'illustrations sur le costume, avec pl. de l'édition de Bruxelles et de Francfort du journal.
Arch. du Louvre :	Coll. Rothschild	- gravures de mode.
	Doc. dessins	- cartons sur les peintres.

Rouen :		
Bibl. Municipale :		
(Fonds Leber)	n° 6149	- 1 600 dessins à l'aquarelle de *Costumes Parisiens*, reliés en 16 volumes, embrassant 16 années de Modes, depuis 1797, rangées selon les dessinateurs.
	n° 6150	- six cents dessins originaux de coiffures, exécutés en 1803 pour le *Journal des Modes*.
	n° 6151, n° 6119 et n° 6112	- diverses séries de gravures publiées au bureau du journal (le recueil des *Costumes de Normandie*; 25 pl. de *Galerie des femmes célèbres*; un album pour *Costumes de Théâtre*).
	n° 5897 et n° 6118	- manuscrit inédit d'un dictionnaire de La Mésangère.
La Flèche :		
Prytanée National :		- manuscrits sur l'historique du lycée de La Flèche.
Baugé :		
Arch. Municipales : (provis. à **Angers**)	Fds. Hargues de Marande	- lettres de La Mésangère à F. Desvignes (1800–1831).
Le Mans :		
Arch. dép. de la Sarthe :		- ouvrages sur le Prytanée de La Flèche.
Angers :		
Arch. départem. de Maine-et-Loire :		- actes de baptême des frères La Mésangère (1759 et 1761).
Chartres :		
Arch. départem. :		- acte de mariage d'A. Sellèque.
Berlin :		
Lipp. Kostümbibl. :		- divers périodiques de mode.
Francfort s. le Main :		
Stadtarchiv :	Ratssupplikation Tom 285/20; Totenbuch 35.	- Jean-Pierre Lemaire.
Weimar :		
Goethe- u. Schiller-archiv :	Bertuch-Nachlass 06/1257/film I 2254	- lettre de La Mésangère à l'éditeur Bertuch.

F.2 Bibliographie

Les ouvrages contenant des détails relatifs au *Journal des Dames et des Modes* sont marqués d'un astérisque.

ABRANTES (la duchesse d')

– *Histoire des salons de Paris*, Bruxelles : Haumann-Cattoir 1837–38, 6 tomes.

– *Mémoires. Souvenirs historiques sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*, Paris : Garnier 1895–1898, 10 volumes.

ADBURGHAM (Alison), *Women in Print. Writing Women and Women's Magazines from the Restoration to the Accession of Victoria*, Londres : George Allen and Unwin 1972.

ADLER (Laure), *A l'Aube du féminisme. Les premières journalistes (1830–1850)*, Paris : Payot 1979 (les premières journalistes ont vécu bien avant cette date; l'ouvrage ne tient compte d'aucune journaliste du *Journal des Dames et des Modes*).

ALBERT (Pierre)

– La Presse de la Monarchie Constitutionnelle, *Manuel d'histoire littéraire de la France*, Paris 1972 (pp. 446–461 : sur la presse féminine).

– *La Presse française*, Paris : Documentation française 1979; 1983; 1990 (quelques pages sur la presse féminine actuelle; ne tient pas compte des recherches faites sur l'histoire de la presse de mode).

ALMERAS (Henri d')

– *La Vie parisienne sous le Consulat et l'Empire*, Paris : A. Michel s.d.

– *La Vie parisienne sous la Restauration*, Paris : A. Michel s.d.

– *La Vie parisienne sous le règne de Louis-Philippe*, Paris : A. Michel s.d.

AMES (Frank), *The Kashmere Schawl and its Indo-French Influence*, Woodridge : Suffolk 1984.

ANNUAIRE du Lycée des Arts pour l'an 6 (1797/98), p. 176.*

ARNAULT, (A.V.) et al., *Biographie nouvelle des contemporains*, Paris : Librairie historique 1820–25 (t. 13, 1824, p. 252 : quelques lignes sur La Mésangère).*

ARON (Jean-Paul), *Misérable et glorieuse. La Femme du XIXe siècle*, Paris : Ed. complexe 1984 (contenant un article par B. Slama sur les Femmes écrivains, pp. 213–243 et un autre par Ph. Perrot intitulé Le Jardin des modes, pp. 101–116).

ARRIGON (Louis Jules)

– *Les Années romantiques de Balzac*, Paris : Perrin 1927.

– *Les Débuts littéraires d'Honoré de Balzac*, Paris 1924.

AUDEBRAND (Philibert), Balzac journaliste, *Gazette de Paris*, 8 novembre 1857.

AUDIN (Marius), *Histoire de l'imprimerie par l'image*, Paris : Jonquières 1928–1929, 4 tomes.

AULARD (François Alphonse)

– *Paris pendant la réaction thermidorienne et sous le Directoire. Recueil de documents pour l'histoire de l'esprit public à Paris, 21 juillet 1798 – 9 novembre 1799*,

– Paris : Cerf ... 1898–1902, 5 volumes (surtout volumes IV et V présentent des articles du journal qui ont mené à des rapports de la censure et un index détaillé).*

– *Paris sous le Consulat. Recueil de documents ... , 9 nov. 1799 – 17 mai 1804*, Paris : Cerf ... 1903–1909, 4 volumes (contenant des complaintes de la censure sur le journal et un index détaillé).*

– *Paris sous le Premier Empire. Recueil de documents ... 1804–1808*, Paris : Cerf ... 1912–1923, 3 volumes (inachevé; puisque l'ouvrage n'a pas d'index, il est difficile de trouver les passages tirés du journal).*

AVRILLION (Mlle), *Mémoires de Mademoiselle Avrillion, première femme de chambre de l'impératrice Joséphine*, Paris : Ladvocat 1833.

BACHELIN (Henri) / DUMESNIL (René), Journaux et journalistes au temps de la « Comédie Humaine », *Mercure de France*, 1er juin 1922, pp. 343–372.

BALZAC (Honoré de)

– Gavarni, *La Mode* (2 octobre 1830), dans : *Œuvres diverses* (qui forment les trois derniers tomes des *Œuvres complètes de Honoré de Balzac*), Paris : Conard, tome 2, 1936, pp. 144–147.*

– Les Illusions Perdues, dans : *La Comédie humaine*, nouvelle édition. Avec une introduction par Roland Chollet, Paris : Gallimard 1977 (Pléiade) (volume V, pp. 3–732 : description d'un petit journal aux traits du *Journal des Dames et des Modes*). Une autre introduction importante a été écrite par Antoine Adam dans l'édition publiée chez Garnier en 1961.*

– Louis Lambert, dans : *La Comédie humaine*, Paris : Gallimard 1980 (volume XI, pp. 557–692 : description d'une école ecclésiastique semblable à celle dirigée par La Mésangère en 1792).*

– Monographie de la presse parisienne (1842), dans : *Œuvres complètes de Balzac*, édition nouvelle de la Société des Etudes balzaciennes, 1956, volume XXIV, pp. 389–457 et pp. 604–609, et dans *Etudes balzaciennes*, octobre 1959, pp. 317–321. Les passages sur La Mésangère sont rayés du texte imprimé en 1842.*

– Traité de la vie élegante (paru en octobre 1830 dans *La Mode*), dans : *La Comédie humaine*, Paris : Gallimard 1981, volume XII, les quelques lignes sur la Mésangère aux pages 926–927 sont rayées du texte définitif.*

– Le Théâtre comme il est (1847), dans : *La Comédie humaine*, Paris : Gallimard 1981, volume XII, pp. 587–595. Texte inédit du vivant de l'auteur, avec quelques lignes sur La Mésangère.*

– *Correspondance*, Paris : Garnier, vol. I pour 1809 à 1832 publié en 1960; vol. II pour 1833 à 1851 publié en 1962.

– *Lettres à Mme Hanska*, Paris : Edition du Delta 1967–1971, 4 volumes.

– *Œuvres complètes de Balzac*, Paris : Edition du Club de l'Honnête homme 1968–1971, 4 volumes, illustrés de sept gravures du journal.

– *Œuvres diverses I*, Paris : Gallimard 1990 (Pléiade).

– *Traité de la vie élégante suivi de la théorie de la démarche*, introduction et notes de Claude Varèze, Paris : Bossard 1922.

BARBIER (Antoine-Alexandre), *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, publié par MM. Gustave Brunet et Pierre Jannet, Hildesheim : G. Olms, 3e édition 1965, 4 vol. (volume II, p. 1018 : sur le journal). Ouvrage écrit comme suite de la seconde édition des *Supercheries littéraires dévoilées*, par J.M. Quérard.*

BARTHES (Roland), *Système de la mode*, Paris : Ed. du Seuil 1967.

BASILY-CALLIMAKI (Mme de), *J.-B. Isabey. Sa vie - son temps, 1767–1855*, Paris : Frazier - Soye 1909 (pp. 67/68 et pp. 307–313 : Isabey aurait dessiné quelques planches du journal).*

BAUDELAIRE (Charles), Le Peintre de la vie moderne, *Le Figaro*, novembre et décembre 1863.

BELIN (l'abbé Almire), passage sur La Mésangère dans : L'Instruction publique à La Flèche en 1791/1792, dans E. UZUREAU (éd.), *La Révolution dans le Maine*, 1936, n° 68, pp. 136–145.*

BELLANGER (Claude), GODECHOT (Jacques), GUIRAL (Pierre) et TERROU (Fernand) (éd.), *Histoire générale de la presse française*, Paris : PUF 1969–75 (tome I, pp. 588–590 : sur le journal).*

BENEZIT (E.), *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, Paris : Gründ 1958–1966, 8 tomes.* (nouvelle édition 1976).

BENOIT (François), *L'Art français sous la Révolution et l'Empire* (Paris 1875), Genève : Slatkine 1975.

BERALDI (Henri) / PORTALIS (Roger), *Les Graveurs du XIXe siècle*, Paris : Conquet 1885–1892, 12 tomes (réimprimé à New York : Burt Franklin 1970, 3 tomes, et à Nogent-le-Roi en 1981; tome I, p. 91 et tome VI, pp. 227–236).*

BERTIER DE SAUVIGNY (Guillaume de), *La Restauration 1815–1830*, Paris : Diffusion Hachette 1977, tome VII de la *Nouvelle Histoire de Paris*.

BIBLIOGRAPHIE de l'Empire français ou Journal de l'Imprimerie et de la Librairie, Paris 1811–1813 (réimprimé à Nendeln par Kraus Reprints en 1966).*

BIBLIOGRAPHIE sommaire des keepsakes et autres recueils collectifs de la période romantique (1823–1848), par Frédéric Lachèvre, Paris 1929 (réimprimé par Slatkine en 1973).

BIOGRAPHIE des femmes auteurs contemporaines françaises (sous la direction d'Alfred de Montferrand), Paris : Armand-Aubrée 1836, 3 tomes projetés (tome 1 : BN 8° Ln^{12} 56, pp. 47–54 : sur Mme de Bradi).*

BIOGRAPHIE des journalistes avec la nomenclature de tous les journaux, par une société d'écrivains, Paris 1826, pp. 34 et 42.*

BIOGRAPHIE indiscrète des publicistes, feuillistes, libellistes, journalistes, libraires ... et autres du 19e siècle, par un journaliste émérite, Paris : chez les marchands de nouveautés 1826 (BN Ln^9 98).*

BIOGRAPHIE universelle, ancienne et moderne, nouvelle édition de la biographie de Michaud (1811–1828), revue, corrigée et considérablement augmentée, par une société de gens de lettres et de savants, Paris : 1854–1865, tome XXIII, pp. 81–82 (réimprimé à Graz : Akademische Druck- und Verlagsanstalt 1966–1970).*

BLUM (André) / CHASSE (Charles), *Histoire du costume. Les modes au XIXe siècle*, Paris : Hachette 1931.

BOEHN (Max von), *Die Mode im 19. Jahrhundert*, Munich : Verlagsanstalt F. Bruckmann, volume 1 (*1790–1817*) 1907; volume 2 (*1818–1842*) 1908.

BOLSTER (Richard), *Stendhal, Balzac et le féminisme romantique*, Paris : Minard 1970.

BONVOISIN (Samra Martine) / MAIGNIEN (Michèle), *La Presse féminine*, Paris : PUF 1986, le numéro 2 305 de la série *Que sais-je?* (le petit ouvrage est sans connaissance des journaux féminins avant 1850 et des recherches faites dans ce secteur).

BOUCHER (François), *Histoire du costume en occident de l'antiquité à nos jours*, Paris : Flammarion 1965.

BOUCHOT (Henri)

– *Le Luxe français : L'Empire*, Paris : Librairie Illustrée 1882.

– *La Toilette à la cour de Napoléon (1810–1815)*, Paris : Librairie Illustrée 1895.

BOUTET (Henri)

– *Les Modes féminines du XIXe siècle. Interprétées en cent pointes sèches. Aquarelles au pinceau. 1801–1900.* Préface de Jules Claretie, Paris : Société française d'Editions d'Art 1902 (inspiré par les dessins du *Journal des Dames et des Modes*).

– *Physiologie des gens de Paris*, Paris 1912.

BRASILLACH (Robert), *Le Paris de Balzac*, Paris 1984.

BRIQUET (Fortunée B.), *Dictionnaire historique, littéraires et bibliographique des Françaises* ... , Paris : Gillé 1804.*

BRUNEREAU (Jeanne, POUGET-), voir POUGET-BRUNEREAU.

BRUNET (Jacques-Charles), *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, Paris 1809; la 5e édition a paru chez Firmin Didot de 1860 à 1865 en 6 tomes.*

BUSS (Robin), La Critique littéraire dans la « Revue encyclopédique », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 75, 1975.

BUTAZZI (Grazietta), *La Mode. Art, histoire et société.* Traduit de l'italien par Bernard Guyader, Paris : Hachette 1983.

BUXBAUM (Gerda), *A la mode. Die Modezeitschriften des 19. Jahrhunderts*, Dortmund : Harenberg 1983 (petit livre de poche présentant la page de titre et une gravure typique d'une soixantaine de journaux de mode; pp. 74–77 on a la page de titre du *Journal des Dames et des Modes* : 10 janvier 1833, et la gravure 3078 du 10 mai 1833).*

CABANIS (André),

– *La Presse sous le Consulat et l'Empire (1799–1814)*, Paris : Société des Etudes Robespierristes 1975.

– *Dictionnaire de Napoléon*, Paris 1987.

CASTELOT (André), *Le Grand siècle de Paris*, Tours-sur-Marne : L. Perrier 1970.

CASTIL-CAGARRIGA (G.), Mme la princesse de Salm, *Revue des deux mondes*, mai-juin 1957, pp. 317–322.

CASTILLE (Hippolyte), *Les Journaux et les journalistes sous la Restauration*, Paris : Sartorius 1858, in-12°, 50 pages.

CATALOGUE collectif des périodiques de costumes de 1800 à 1870 conservés dans les bibliothèques de Paris, Paris : mémoire de fin d'étude de l'Institut National des techniques documentaires, par Lise Perpillou, dact. 1969.

CATALOGUE collectif des périodiques du début du XVIIe siècle à 1939, conservés dans les bibliothèques de Paris et dans les bibliothèques universitaires des départements, Paris : BN 1967–1977, 4 tomes.*

CATALOGUE de vente de la princesse E. Murat, Paris : 21 mai 1912, n° 22.*

CATALOGUE de vente de l'Hôtel Drouot, Paris : 5 décembre 1980 (1), n° 118.*

CATALOGUE de vente Destailleur, Paris : 14 avril 1890, n° 1777.*

CATALOGUE des livres de la bibliothèque de feu M. de la Mésangère, membre de la société royale des antiquaires de France, fondateur du « Journal des Dames et des Modes », par les frères Debure, Paris : Crapelet 1831 (BN Q 8803 et 15054 et 33697, avec indication des prix obtenus et noms des acheteurs lors de la vente aux enchères effectuée du 14 novembre au 7 décembre 1831).*

CATALOGUE des livres de la bibliothèque de M. Léber, Paris : P. Jannet 1852, tome III (BN Q 7589–7592).*

CATALOGUE du cabinet de feu M. la Mésangère, Paris : Imp. Dezauche 1831 (BN Estampes Yd[1] 8 : vente effectuée du 18 au 23 juillet 1831).*

CATALOGUE d'une très belle collection de Recueils de costumes du XVIIIe et du début du XIXe siècle ... appartenant à M. le vicomte J. de Jonqhe. Vente du mardi 20 mai 1930 (Hôtel Drouot), Paris : L. Giraud-Badin 1930, n° 31.*

CENTURY of French Fashion and Costume, Shown in a Coloured Panorama of Ladies' Dresses (1795–1900), Londres s.d.

CERFBERR DE MADELSHEIM (Gaston) / RAMIN (M.V.), *Dictionnaire de la femme*, Paris : Didot 1897.

CESARINI (Grazia) / MARCHI (Ghita), *La stampa femminile dal 700 ad oggi*, Rome : Ed. Noi donne 1952.

CHEVALIER (Louis), *La Formation de la population parisienne au XIXe siècle*, Paris 1950.

CHOLLET (Roland), *Balzac journaliste. Le tournant de 1830*, Paris : Klincksieck 1983 (pour un compte rendu de cet ouvrage, voir Annemarie Kleinert dans *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, 1986, cahier 2, pp. 244–246).

CIORANESCU (Alesjandro), *Bibliographie de la littérature française du XVIIIe siècle*, Paris : CNRS 1969 (t. II, p. 1013 : quelques lignes sur les publications de La Mésangère).*

CLERE (Jules), *Histoire de l'Ecole de La Flèche*, La Flèche 1853 (pp. 234–236 : sur La Mésangère).*

COHEN (J.), Madame la comtesse de Bradi, *La Sylphide*, tome 5, 1847, pp. 293–294.*

COLAS (René), *Bibliographie générale du costume et de la mode*, Paris : Colas 1933, 2 tomes (n° 1 561 : sur le *Journal des Dames et des Modes*).*

COLEMAN (Evelyn), Boston's « Atheneum for Fashions », *Dress*, New York, volume 5, pp. 25–32.

COMPERE (Marie Madeleine) / JULIA (Dominique), *Les Collèges français 16e–18e siècles*, Paris : CNRS 1984 (tome 2, pp. 380–391 : sur le collège de La Flèche).

COMTE (Achille), *Eloge de Mme la princesse de Salm*, Nantes 1857.

CORNU (Paul)

– Essai bibliographique sur les recueils de mode au XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle, dans : *Documents pour l'histoire du costume de Louis XV à Louis XVIII* (édités par G. Schefer), Paris : volume 1, Goupil 1911; vol. 2 et 3 : Manzi et Joyant 1912 (BN : Rés. Fol. Li^{7} 61. Un petit article sur le journal se trouve au vol. 1, pp. 24–31, la reproduction d'illustrations du journal des années 1798–1814 au vol. 3, planches 136–168).*

– Préface de la collection *Meubles et Objets de Goût, 678 documents tirés des journaux de mode de la collection de La Mésangère*, Paris : A. Calavas 1914 (BN Hd 107 d. pet. fol.).*

CORRESPONDANCE de Napoléon Ier, publiée par ordre de l'empereur Napoléon III, Paris : Imprimerie Impériale 1858–1870 (sur les journaux des années 1804 à 1814).

COSTA (Vanina), Les Gravures de mode, *L'Estampille*, n° 135, juillet–août 1981, pp. 38–48.

COSTUME, COUTUME. Catalogue d'une exposition des Galeries nationales du Grand Palais. Cinquantenaire du Musée national des arts et traditions populaires, Paris, mars à juin 1987.

COSTUMES de France (Les). XIXe siècle, Paris : Les journées du livre 1932 (quelques planches d'après celles éditées au bureau du journal).

COSTUMES de la Cour impériale de France, prescrits par l'empereur Napoléon I, Leipzig : Industrie-Comptoir s.d..

COURBOIN (François)

– *Histoire illustrée de la gravure en France*, Paris : Maurice Le Garrec 1923–1929.

– *L'Estampe française. Graveurs et marchands*, Bruxelles et Paris : Librairie d'Art et d'Histoire, G. van Oest et Cie 1914.

DAUMARD (Adeline), *Les Bourgeois et la bourgeoisie en France*, Paris : Aubier-Montaigne 1987.

DAYOT (Armand), *Les Vernet. Joseph, Carle, Horace*, Paris : Armand Magnier 1898 (sur les sommes payées par La Mésangère à Horace Vernet, de 1811 à 1818).*

DECAUX (Alain), *Histoire des Françaises*, Paris : Librairie Acad. Perrin 1972, 2e éd. 1979.

DECORATEUR (Le) qui regne sur l'Empire (anonyme), *Connaissance des Arts*, octobre 1960, pp. 92–99 (sur La Mésangère et son recueil *Meubles et Objets de Goût*, avec 26 reproductions tir^{e}'es du recueil).*

DELALAIN (Paul)

– *L'Imprimerie et la librairie à Paris de 1789 à 1813*, Paris : Delalain 1900 (BN Rés. Nz 76) (réimprimé en 1972).*

– *Liste des imprimeurs-typographes 1811–1870*, tiré-à-part de la *Bibliographie de la France*, septembre–octobre 1899.*

DELPIERRE (Madeleine), *Modes romantiques. Costumes français. 1820–1845*, Paris 1960.

DELTEIL (Loys), *Sept cents reproductions d'estampes des XIXe et XXe siècles pour servir de complément au manuel de l'amateur d'estampes*, Paris : Dorbon-Aîné 1925, 2 vol., tome 1, pp. 25/26 : reproductions tirées du *Journal des Dames et des Modes*.*

DENEKE (Bernward), Beiträge zur Geschichte nationaler Tendenzen in der Mode. 1770–1815. Eine Studie zur deutschen Volkstracht, *Schriften des historischen Museums Frankfurt*, 12, 1966, pp. 211–252.

DESCAMPS (Marc-Alain), *Psycho-sociologie de la mode*, Paris : PUF 1979.

DESLANDRES (Yvonne), *Le Costume, image de l'homme*, Paris : A. Michel 1976.

DESPLANTES (F.) / POUTHIER (P.), *Les Femmes de lettres en France*, Rouen 1890 (réimprimé chez Slatkine en 1970).

DESSIN (Le) sous toutes les coutures. Croquis, illustrations, modèles. 1760–1994. Catalogue d'une exposition présentée au Musée de la Mode et du Costume, du 27 avril au 13 août 1995.*

DIAVITA-BOHLEN (Christa), *Die Kinder- und Jugendpresse des 19. Jahrhunderts in Frankreich*, Munich : thèse 1975.

DICTIONNAIRE de biographie française, publié avec le concours de nombreux collaborateurs, Paris : Lib. Letouzey et Ané 1932 suiv., (lettres A – L : entre autre : notices sur Mme Desbordes-Valmore, sur Dufougerais, sur La Mésangère).*

DICTIONNAIRE de spiritualité, Paris : Beauchesne 1957.

DICTIONNAIRE des 25 000 adresses, Paris 1827.

DICTIONNAIRE des journalistes (1600–1789), édité par Jean Sgard, Grenoble 1976.

DICTIONNAIRE des journaux (1600–1789), édité par Jean Sgard, Paris : Universitas 1991.

DICTIONNAIRE des lettres françaises, XIXe siècle, sous la direction de Georges Grente, Paris : Fayard 1972 (t. II, p. 47 : sur La Mésangère).*

DICTIONNAIRE des rues de Paris, par J. de la Tynna, Paris, 2e édition 1816.

DICTIONNAIRE général des artistes de l'école française, par Emile Bellier de Chavignerie et Louis Auvray, Paris : Librairie Renouard 1882 suiv., 2 tomes (notices sur Lanté, Numa, Pécheux, Pasquier, Harriet et Allais).*

DICTIONNAIRE Napoléon, sous la direction de Jean Tulard, Paris : Fayard 1987.

DIFFUSION (La) et la lecture des journaux de langue française sous l'Ancien Régime. Actes d'un colloque international, Amsterdam : APA-Holland University Press 1988.

DIGARD (Raoul), *Historique complet de la Maison d'éducation de La Flèche*, La Flèche 1906 (manuscrit).*

DROHOJOWSKA (Mme la comtesse de), *Les Femmes illustres de la France*, Paris : P.C. Lehuby 1850.*

DUCHARTRE (Pierre-Louis) / SAULNIER (René), *L'Imagerie parisienne. L'imagerie de la rue Saint-Jacques*, Paris : Gründ 1944 (BN 4° Li^{86}).*

DUPONT (Paul), *Histoire de l'imprimerie*, Paris : chez tous les libraires 1854, 2 tomes.

DUPUIS (Danielle), *La Mode féminine dans « Les Etudes de Mœurs » d'Honoré de Balzac*, Paris 1987.

DZEH DJEN (Li), *La Presse féministe en France de 1869 à 1914*, Paris : thèse 1934.

ESTERMANN (Alfred), *Die deutschen Literaturzeitschriften 1815–1850*, tome 1, Nendeln 1978.

FARGUE (L.P.), *De la mode*, Paris 1945.

FELKAY (Nicole), *Balzac et ses éditeurs 1822–1837. Essai sur la lirairie romantique*, Paris : Promodis 1987.

FENAILLE (Maurice), *L'Œuvre gravé de P.-L. Debucourt (1755–1832)*, accompagné d'une préface et de notes de Maurice Vaucaire, Paris : E. Rahir 1899.*

FICHOU (Geneviève), *Un Journal républicain et polémique à Chartres. Jean-Baptiste Aimé Sellèque et Le Glaneur d'Eure-et-Loir. Premièr Partie : L'homme et son journal*, Chartres : Société Archéologique d'Eure-et-Loir s.d. (1999).*

FLAUBERT (Gustave), *Madame Bovary*, édition présentée par J. Pommier et G. Leleu, Paris : Corti 1949; et en livre de poche par la Librairie Générale Française 1972.

FLÜGEL (John C.), *The Psychology of Clothes*, Londres : Hogarth 1930.

FORTASSIER (Rose)

– *Les Mondains de la « Comédie humaine »*, Paris 1974.

– Un Pape de la modiphilie : l'auteur de la « Comédie humaine », dans : *La Littérature et la mode depuis le XVIIe siècle*, *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 38, mai 1986, pp. 157–171 (en résumé dans *Les Ecrivains français et la mode*, Paris : PUF 1988).

FOURMENT (Alain), *Histoire de la presse des jeunes et des journaux d'enfants (1768–1988)*, Paris : Ed. Eole 1987.

FRANCE (La) littéraire : voir *La Littérature française contemporaine* et Querard.*

FRANZÖSISCHE Presse- und Pressekarikaturen. 1789–1992. Catalogue d'une exposition de la bibliothèque universitaire de Mayence, conçue par Rolf Reichhardt, Mayence 1992.

FRENILLY (François-Auguste Fauveau de), *Souvenirs (1768–1828)*, Paris : Plon 1909.

GALERIE des dames françaises distinguées dans les lettres et les arts, Paris : Dussillon 1843 (BN Ln^{17} 57 : portraits peints et notes sur Mmes de Girardin, Desbordes-Valmore, Tastu, Dufrénoy, de Genlis, Salm-Dyck, Mercœur, de Bawr et Voïart).*

GALERIE historique des acteurs français, par E.-D. de Manne / C. Menetrier, Lyon 1877.

GAUDRIAULT (Raymond),

– *Filigranes et autres caractéristiques des papiers fabriqués en France aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris : J. Telford 1995.

– *La Gravure de mode féminine en France*, Paris : Les éditions de l'amateur 1983 (sur le *Journal des Dames et des Modes* : pp. 42–62; sept reproductions de planches du journal : pp. 46/47 et 86; pour un compte rendu de l'ouvrage, voir Annemarie Kleinert dans *Waffen- und Kostümkunde*, cahier 2, 1984, p. 149).*

– *Répertoire des gravures de modes françaises des origines à 1815*, Paris : Promodis 1988 (présentant dix reproductions de planches du journal; pour un compte rendu de l'ouvrage, voir Annemarie Kleinert dans *Zeitschrift für Kunstgeschichte*, 1988, pp. 458/459).*

GHERING VAN IERLANT (Marie-Jes), Copies des gravures de mode françaises et anglaises dans les périodiques de modes italiens, 1785–1795, *Rassegna di studi e di notizie del Castello Sforzesco*, Milan 1988, pp. 335–357.

GIBBS-SMITH (Charles), *The Fashionable Lady in the Nineteenth Century*, Londres : Her Majesty's Stationary Office 1960.

GINSBURG (Madeleine), *An Introduction to Fashion Illustration*, Londres : V. & A. Museum, Compton, Pitman 1980.

GODECHOT (Jacques), *La Vie quotidienne en France sous le Directoire*, Paris : Hachette 1977.

GONCOURT (Edmond et Jules de)

– *Gavarni. L'homme et l'œuvre*, Paris : H. Plon 1873, pp. 59–70.*

– *Journal. Mémoires de la vie littéraire 1851–1856*, Paris : Les éditions de l'imprimerie nationale de Monaco 1956, 22 tomes (sur La Mésangère : tome I, pp. 76, 77 et 174; tome IV, p. 22; tome V, p. 21).*

– *L'Art du XVIIIe siècle*, Paris : Engaie Fasquelle 1906–09, 3 tomes (tome 3 : entre autres sur Debucourt).*

– *Histoire de la société française pendant le Directoire*, Paris : Flammarion-Fasquelle 1929.

GRAND dictionnaire universel du XIXe siècle, Paris : Larousse 1865–1876, 16 tomes.*

GRAND larousse encyclopédique, Paris : Larousse (tome VI, 1962, p. 569 : sur La Mésangère).*

GRAND-CARTERET (John)

– *Les Almanachs français*, Paris : Alisié 1896.

– *Les Elégances de la toilette (1780–1825)*, Paris : A. Michel s.d.

– *Les Mœurs et la caricature en France*, Paris : A la librairie illustrée 1888.

– *XIXe siècle en France*, Paris : Didot 1893.

GRANDE encyclopédie (La), Paris : Lamirault 1885–1902, 32 tomes (tome 21 : sur La Mésangère).*

GREIMAS (Algirdas J.), *La Mode en 1830*, Paris : thèse dact. 1948.*

GRENVILLE (Vicomte E. de), *Histoire du journal « La Mode »*, Paris : Bureau de *La Nouvelle Mode* 1861.

GROUCHY (Vte Emmanuel Henri de), *La Presse sous le Premier Empire*, Paris : Techener 1896.

GUYONNET (Georges), Les Journaux de modes que lisaient nos grands' mères, *Bulletin du Vieux papier*, tome 20, janvier 1951, pp. 97–108.*

HANOTAUX (Gabriel) / VICAIRE (Georges), *La Jeunesse de Balzac. Balzac imprimeur. Balzac et Mme de Berny*, Paris 1921.

HARPAZ (Ephraim), *L'Ecole libérale sous la Restauration. Le « Mercure » 1817–1820*, Paris 1968.

HATIN (Eugène), *Bibliographie historique et critique de la presse périodique française*, Paris : Didot 1866 (sur le *Journal des Dames et des Modes* : p. 598; et 2e édition 1886, tome 1, p. 50.*

HEINEMANN (Albrecht von), *Ein Kaufmann der Goethezeit. Friedrich Johann Justin Bertuch*, Weimar : Hermann Böhlaus Nachfolger 1955.

HENRION (Mathieu-Richard-Auguste), *Annuaire biographique ou Supplément annuel et continuation de toutes les biographies ou dictionnaires historiques, contenant la vie de tous les hommes célèbres par leurs écrits ... morts dans le cours des années 1830–1834*, tome 2, Paris : P. Méquignon / E. Lagny 1834, pp. 75/76.*

HILER (Hilaire) / MEYER (Hiler), *Bibliography of Costume*, New York : Wilson 1939 (réimprimé par Arno en 1976; sur le *Journal des Dames et des Modes* : p. 356).*

HILLAIRET (Jacques), *Dictionnaire historique des rues de Paris*, Paris : Edition Minuit 1963, 2 tomes.

HISTOIRE des femmes en occident, sous la direction de G. Duby et Michelle Perrot, Paris : Plon, 5 volumes 1991–1992 (au volume 3 : Nina Rattner-Gelbart, Les femmes journalistes et la presse, XVIIe – XVIIIe siècles, pp. 427–443).

HOFFBAUER (Fedor), *Paris à travers les âges*, édition annotée par Pascal Payan-Appenzeller, Paris : Tchou 1978 (réimpression de l'édition de 1882).

HOLLAND (Vyvyan), *Hand Coloured Fashion Plates 1770 to 1899*, Londres : Batsford 1955.*

HOULIER (Roland), Pierre-Antoine Lebouc de La Mésangère, 1761–1831, prêtre, écrivain et... journaliste de mode, *Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Angers. Mémoires*, t. X, 1988, pp. 305–317.*

IMBERT (Jean-Baptiste-Auguste), *Biographie des imprimeurs et des libraires*, Paris 1826.

INVENTAIRE du fonds français

– *Graveurs du Dix-huitième siècle (A à Lequien)*, par M. Roux et al., Paris : BN 1931–1977, 14 tomes.*

– *Après 1800. (A à L)*, par J. Laran et al., Paris : BN 1930–1967, 14 tomes; suivi par *Graveurs du XIXe siècle : (M à ...)*, Paris : BN 1985 et suiv.*

JAKOBY (Ruth), *Das Feuilleton des « Journal des Débats » von 1814 bis 1830. Beiträge zur Literaturdiskussion der Restauration*, Tübingen : G. Narr Verlag 1988 (Etudes littéraires françaises).

JAMES (David), *Gavarni and his Literary Friends*, Harvard : thèse dact. 1942.

JANIN (Jules), *Histoire de la littérature dramatique*, Paris : M. Lévy frères 1853–58, 6 tomes (tome III, pp. 54–58 sur la Mésangère; réimprimé par Slatkine en 1970).*

JEANNENEY (Jean-Noël) / JULLIARD (Jacques), « *Le Monde* » *de Beuve-Méry ou le métier d'Alceste*, Paris : Ed. du Seuil 1979.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES. HET HOOGTIJD VAN DE LOUIS-PHILIPPE-MODE, reproduction de 97 gravures de 1835, introduction par Mary C. de Jong, Amsterdam : H. van Hoeve 1981 (il manque une gravure supplémentaire).*

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES : pour des faits relatifs à l'histoire de l'illustré, voir les annotations publiées les 29 mai 1799, 16 décembre 1802, 10 octobre 1806, 15 février et 15 juillet 1807, 5 décembre 1810, 25 novembre 1812, 31 juillet 1818, 31 mars et 20 juillet et 30 septembre 1822, 31 mars 1824, 28 février et 25 décembre 1831, 15 mars 1832, 15 et 20 novembre et 25 décembre 1834, 31 janvier 1835, 5 juillet 1836, 10 janvier et 10 juillet 1838.*

JOURNAL DES LUXUS UND DER MODEN. CHOIX DE TEXTES DES ANNÉES 1786 À 1825. Introduction par Werner Schmidt, Leipzig 1967–1970, 4 tomes.

JOURNALISME (LE) D'ANCIEN RÉGIME. QUESTION ET PROPOSITIONS. Table ronde CNRS, sous la direction de Pierre Rétat, Lyon : Presses Universitaires de Lyon 1982 (aux pp. 189–197 : Annemarie Kleinert, LA NAISSANCE D'UNE PRESSE DE MODE À LA VEILLE DE LA RÉVOLUTION ET L'ESSOR DU GENRE AU XIXe SIÈCLE).

KATALOG DER LIPPERHEIDESCHEN KOSTÜMBIBLIOTHEK, édité par Eva Nienholdt et Gretel Wagner, Berlin : Gebrüder Mann 1965, 4 tomes.*

KLEIN (Rolf), *Kostüme und Karrieren. Zur Kleidersprache in Balzacs « Comédie humaine »*, Tübingen : Stauffenburg Verlag 1990.

KLEINERT (Annemarie) (par ordre d'importance pour cet ouvrage)

– *Die frühen Modejournale in Frankreich. Studien zur Literatur der Mode von den Anfängen bis 1848*, Berlin : Erich Schmidt 1980 (pp. 128–159 : analyse de l'année 1813 du journal; pp. 269–279 : fac-similé du 63e cahier de la 17e année de parution, à la date du 15 novembre 1813. BN : cote 16–X–5503–5).*

– DIE AUFLAGEN FRANZÖSISCHER MODEZEITSCHRIFTEN AUS DER ZEIT DER JULI-MONARCHIE, *Publizistik*, cahier 1, 1979, pp. 84–106.*

– DIE REALE ENTSPRECHUNG DES « PETIT JOURNAL » IN BALZACS « ILLUSIONS PERDUES », *lendemains*, cahier 43/44, 1986, pp. 70–90; l'article a paru en français, contenant des observations supplémentaires, sous le titre DU « JOURNAL DES DAMES ET DES MODES » OU « PETIT JOURNAL » D' « ILLUSIONS PERDUES », *L'Année balzacienne*, 1995, pp. 267–280.*

– BALZAC - ERST JOURNALIST, DANN SCHRIFTSTELLER. DIE JUGENDJAHRE VON 1819 BIS 1822, *Publizistik*, cahier 2, 1987, pp. 206–224.*

– DIE HEIMLICHEN PUBLIKATIONEN DES JUNGEN BALZAC, *lendemains*, cahier 47, 1987, pp. 90–104.*

– BALZAC ET LA PRESSE DE SON TEMPS : SES ŒUVRES ET SON ACTIVITÉ VUES PAR LE « JOURNAL DES DAMES ET DES MODES » (1827 À 1837), *L'Année balzacienne*, 1988, pp. 367–393.*

– ZWEI ZEITSCHRIFTEN MIT DEM GLEICHEN TITEL : DAS PARISER UND DAS FRANKFURTER « JOURNAL DES DAMES ET DES MODES », *Publizistik*, cahier 2, 1990, pp. 209–222.*

KLEINERT (Annemarie) (suite)

– Original oder Kopie? Das « Journal des Dames et des Modes » und seine zahlreichen Varianten, *Francia*, cahier 20/3, 1993, pp. 99–120.*

– Un prêtre fléchois devenu auteur, éditeur et journaliste : Pierre La Mésangère (1761–1831), *Cahier Fléchois*, 1998, pp. 28–53.*

– Les débuts de Gavarni, peintre des mœurs et des modes parisiennes, *Gazette des Beaux-Arts*, nov. 1999, pp. 213–224.*

– Il « Journal des Dames et des Modes » ed il suo contributo all'emancipazione femminile, Actes du congrès organisé par l'Université de Florence du 16 au 17 mars 2000 sous le titre *Donne e giornalismo. Politica e cultura di genere nella stampa femminile*, à paraître.*

– Die französischsprachige Konkurrenz des « Journal des Luxus und der Moden », Actes du colloque de Iéna sous le titre *Kultur um 1800*, 8 et 9 juin 2000, à paraître chez Winter à Heidelberg.*

– Alte Modejournale - neu entdeckt. Faksimile-Ausgaben erschliessen Material zur Geschichte der Alltagsästhetik, *Publizistik*, cahier 3, 1983, pp. 472–478.*

– Ein Modejournal des 19. Jahrhunderts und seine Leserin : « La Corbeille » und Emma Bovary, *Romanische Forschungen*, c. 4, 1978, pp. 458–477.

– « La Dernière Mode »: une tentative de Mallarmé dans la presse féminine, *lendemains*, cahier 17/18, 1980, pp. 167–178.

– Französische Modefotografie im 19. Jahrhundert, *lendemains*, cahier 23, 1981, pp. 21–51.

– La Révolution et le premier journal illustré paru en France (1785–1793), *Dix-huitième siècle*, cahier 21, 1989, pp. 285–309.

– La Mode - Miroir de la Révolution française, *Francia*, 1989, pp. 75–98 (illustré d'autres figures dans *Modes & Révolutions*. Catalogue du Musée de la Mode et du Costume, fév. à mai 1989, pp. 58–81; présenté au congrès mondial *L'Image de la Révolution française* le 12 juillet 1989 sous le titre Les Manifestations vestimentaires de la Révolution française étudiées par la presse féminine, paru dans les actes du congrès, Paris, Oxford, New York : Pergamon Press 1989, volume I, pp. 287–296 : l'étude y est illustrée d'autres figures encore).

– Mode und Politik. Die Vermarktung der französischen Revolution in Frankreich und Deutschland, 1789–1793, *Waffen- und Kostümkunde*, 1989, pp. 24–38.

– Frauenzeitschriften - Modezeitschriften et Perücke - Zopf, dans : *Lexikon der Aufklärung*, München : C. Beck 1995, pp. 129–130 et 300–302.

– Le peintre Gavarni, cet autre Balzac, à paraître.*

KÖNIG (René)

– *Menschheit auf dem Laufsteg. Die Mode im Zivilisationsprozeß*, Zürich : Hanser Verlag 1985.

– *Sociologie de la mode*, Paris : Payot 1969.

– Mode und Manieren, *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie*, cahier 2, 1985, pp. 355–357.

KYBALOVA (Ludmilà et al.), *Encyclopédie illustrée de la mode*, Paris : Gründ 1970.

LABORDE (Alice), *L'Œuvre de Mme de Genlis*, Paris : A.G. Nizet 1966.

LACROIX (Paul), *Directoire, Consulat et Empire*, Paris : Charvay 1884 (présentant plusieurs reproductions d'illustrations tirées du *Journal des Dames et des Modes* ainsi que de la série *Meubles et Objets de Goût*).*

LAGRANGE (Léon), Horace Vernet, *Gazette des Beaux-Arts*, 1863, pp. 297–327.

LANGLEY-MOORE (Doris), *Fashion through Fashion Plates 1771–1970*, New York : Clarkson Potter 1971.*

LARNAC (Jean), *Histoire de la littérature féminine en France*, Paris 1929, 5e édition.

LATOUR (Anny), Hervorragende Herausgeber von Modezeitschriften, *CIBA-Rundschau*, Bern, juin 1959, pp. 2–30.*

LAVER (James), *Fashion and Fashion Plates (1800–1900)*, Londres/New York : The Penguin Books 1943.*

LEDRE (Charles), *Histoire de la presse*, Paris : Fayard 1958.

LELOIR (Maurice), *Dictionnaire du costume et de ses accessoires*, Paris : Gründ 1951.

LE MEN (Ségolène), La vignette et la lettre, dans : *Histoire de l'Edition française*, Paris : Promodis 1985, pp. 314–327.

LEMOISNE (Paul-André), *Gavarni. Peintre et lithographe*, Paris : H. Floury 1928, 2 volumes (volume I : un passage sur La Mésangère).*

LE POITEVIN (Gustave), *La Liberté de la presse 1789–1885*, Paris : A. Rousseau 1901.

LETEXIER (Gérard), La Gravure de mode en France, *Bulletin de la Bibliothèque Forney*, cahiers 101 et 102, 1989.

LETTRES Parisiennes du vicomte de Launay par Mme de Girardin, texte présenté et annoté par Anne Martin-Fugier, Paris : Mercure de France 1986 (Le Temps retrouvé).

LIPOVETSKY (Gilles), *L'Empire de l'éphémère. La mode et son destin dans les sociétés modernes*, Paris : Ed. Gallimard 1987.

LITTERATURE (La) française contemporaine 1827–1840, par J.-M. Quérard, compilé par Félix Bourquelot et al., continuation de *La France littéraire. Dictionnaire bibliographique*, Paris : Maisonneuve et Larose 1840–57, 6 vol. (tome III, p. 17 : sur Mme Clément-Hémery).*

LIVOIS (René de), *Histoire de la presse française*, Lausanne : Edition Spes 1965, 2 tomes.

LOSCHEK (Ingrid), *Reclams Mode- und Kostümlexikon*, Stuttgart : Philipp Reclam 1987.

LYONS (Martyn), *France Under the Directory*, Cambridge 1975.

MACKRELL (Alice Ann), *The Dress of the Parisian « Elégantes » with Special Reference to the « Journal des Dames et des Modes » from June 1797 until December 1799*, Londres : thèse dact. de 76 pages au Courtauld Institute of Art 1977.*

MAGASIN (Le) des enfants. La littérature pour les jeunes (1750–1830). Catalogue d'une exposition faite à Montreuil, 1988/89.

MAIGRON (Louis), *Le Romantisme et la mode*, Paris : Libr. Anc. H. Champion 1911.

MALO (H.), *Une Muse et sa mère. Delphine Gay de Girardin*, Paris 1924.

MARCHANDIAU (Jean-Noël), « *L'Illustration* » *(1843–1944). Vie et mort d'un journal*, Toulouse : Editions Privat 1987 (Bibliothèque historique Privat).

MARCHANT DE BURBURE (François), *Essais historiques sur la ville et le collège de La Flèche*, Angers 1803 (pp. 320–327 : sur la prise en charge du collège par les frères de la Doctrine Chrétienne).*

MARQUISET (Alfred), *Les Bas-Bleus du Premier Empire*, Paris : H. Champion 1913.

MARTIN (André) / WALTER (Gérard), *Catalogue de l'histoire de la Révolution française*, Paris 1936–1969, 6 tomes.

MASSON (Frédéric), *Napoléon chez lui*, Paris : A. Fayard 1951.

MATORE (Georges), *Le Vocabulaire et la société sous Louis-Philippe*, Genève : Slatkine 1967.

MAUROIS (André), *Prométhée ou la vie de Balzac*, Paris : Hachette 1965.

MAURY (A.), Quand les aquarellistes créaient la haute couture, *Plaisir de France*, n° 422, septembre 1974 (pp. 30–35 : reproduction de quatre gravures du journal).*

MEMOIRES anecdotiques sur l'Intérieur du Palais, depuis 1805 jusqu'en 1816, par L.-F.-J. de Bausset, Paris 1827–29, 4 volumes (ouvrage vraisemblablement écrit par H. de Balzac).

MEMOIRES de Mme de Rémusat, par son petit-fils Paul de Rémusat, Paris : Calmann-Lévy 1880, 3 volumes.

MERCIER (Louis Sébastien), *Tableau de Paris*, Paris : Michaud 1781.

MERCOEUR (Elisa), *Œuvres complètes*, précédées de *Mémoires et notices sur la vie de l'auteur*, écrites par sa mère, Paris 1843.

MERLANT (Joachim), Balzac en guerre avec les journalistes, *La Revue de Paris*, 1er avril 1914 et janvier 1915.

MEWSHAW (M.), Art Notebook : Fashion Illustrations, a Rising Market for Stylish Works on Paper, *Architectural Digest*, octobre 1994.

MICHAUD (Joseph) et GABRIEL (Louis), voir : Biographie universelle.*

MIREUR (H.), *Dictionnaire des ventes d'art*, Paris : Maison d'éd. d'œuvres artistiques 1901–1912, 7 tomes.*

MITTON (François), *La Presse française*, Paris : Prat 1943–45, 2 volumes.

MODE en prent. Catalogue d'une exposition au Kostuummuseum de La Haye, par Marie-Jes Ghering van Ierlant, La Haye 1988.*

MODES et costumes à l'époque de Talma. Catalogue du Musée municipal de Brunoy, 1982.*

MODES et costumes français. Gravures et dessins du Cabinet Edmond de Rothschild, Paris 1966. Catalogue d'une exposition du Musée du Louvre, avec une préface de François Boucher (reproduction de quelques gravures du *Journal des Dames et des Modes*).

MODES ET RÉVOLUTIONS. Catalogue du Musée de la Mode et du Costume, Paris 1989.*

MOLLOY (T.D.), *Dress for Success*, New York : P.H. Wyden 1975.

MOMENTS DE MODE. A TRAVERS LES COLLECTIONS DU MUSÉE DES ARTS DE LA MODE, Paris 1986.

MONTROL (François Mongin de), trois petits articles sur La Mésangère, sans titre dans : *Mémoires et dissertations sur les antiquités*, Paris : Société Royale des Antiquaires de France, 1836, tome 7, pp. CXXII/CXXIII; tome 10, pp. XLIV–XLVII; tome 11, p. XLIV.*

MONTZEY (Charles de), *Histoire de La Flèche et de ses seigneurs, 2e période 1589–1789*, 1889, p. 184.*

MOTT (Frank Luther), *A History of American Magazines 1741–1850*, Cambridge : Harvard Univ. Press 1957 (pp. 580–594 : l'histoire du « Godey's Lady's Book »).

MOUCHON (Marion), « *Le Constitutionnel* », Paris : thèse de l'école des Chartes 1968.

MOURAVIT (Gustave), *Napoléon bibliophile*, Paris 1905.

NERET (J.A.), *Histoire illustrée de la librairie*, Paris 1953.

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ. DICT. UNIVERSEL ENCYCLOPÉDIQUE, Paris 1897–1907, 7 volumes (vol. 5, p. 549 : sur La Mésangère; vol. 4, p. 230 : sur Marie de l'Epinay).*

NOUVELLE BIOGRAPHIE GÉNÉRALE DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS, sous la direction de M. le Dr Hoefer, Paris : Firmin Didot Frères 1855–1866, 46 tomes (tome 29, pp. 199–200 : sur La Mésangère).*

NUZZI (Cristina), intro. aux *Costumes Parisiens. Journal des Dames et des Modes. 1912–1914*. Fac-similé de 186 gravures, Milan : Franco Maria Ricci 1979 (traduit en français, édition du Chêne 1980; traduit en allemand, édition Weber, Genève 1980), 2 volumes.

OXFORD (The) COMPANION TO FRENCH LITERATURE, compiled and edited by Paul Harvey and J.E. Heseltine, Oxford : Clarendon Press 1959 (p. 212 sur le *Dictionnaire des proverbes* de La Mésangère).*

PARENT-LARDEUR (Françoise), *Les Cabinets de lecture. La lecture publique à Paris sous la Restauration*, Paris : Payot 1982.

PATOUILLET (LOUISE), *L'Emancipation des femmes et la presse en France jusqu'en 1870*, Paris : Imp. de la presse française 1928.*

PAUQUET (Hippolyte et Polidor), *Modes et costumes historiques, dessinés et gravés par Pauquet frères d'après les meilleurs maîtres de chaque époque et les documents les plus authentiques*, Paris 1864 (certains dessins sont inspirés des gravures publiées par La Mésangère).

PELLISSIER (Pierre), *Emile de Girardin. Prince de la presse*, Paris : Denoël 1985.

PERROT (Philippe)

— *Les Dessus et les dessous de la bourgeoisie. Une histoire du vêtement au XIXe siècle*, Paris : Fayard 1981.

— *Le Travail des apparences ou les transformations du corps féminin, XVIIIe au XIXe siècle*, Paris : Seuil 1984.

PIERROT (Roger), *Honoré de Balzac*, Paris : Fayard 1994.

PITON (Camille), *Le Costume civil en France du XIIIe au XIXe siècle*, Paris : Flammarion 1926.

PORT (Célestin), *Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire*, Paris, Angers 1876, 3 tomes (tome supplémentaire, Angers 1878, tome II, pp. 666–667 : sur La Mésangère).*

POUGET-BRUNEREAU (Jeanne),

— *Presse féminine et critique littéraire de 1800 à 1830. Leurs rapports avec l'histoire des femmes*, s.l. : Eve et son espace créatif 2000; suite d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Paris VIII en 1993 sous le titre *Critique littéraire et dramatique dans la presse féminine française : 1800–1830*.*

— « L'Indiscret ». Un périodique qui reste discret?, *Stendhal Club*, 147, 15 avril 1995, pp. 207–216.

POUTHAS (Charles H.), *La Population française pendant la première moitié du XIXe siècle*, Paris : PUF 1956.

PRESSES (Les) grises : la contrefaçon du livre. XVIe–XIXe siècle, éd. par François Moureau, Paris : Aux amateurs de livres 1988 (voir surtout la contribution de Jacques Hellemans, La Réimpression des revues françaises en Belgique, 1815–1854, pp. 345–362 et celle de Jean-Pierre Vittu, Les Contrefaçons du « Journal des savants » de 1665 à 1711, pp. 303–332).

PRIOLLAUD (Nicole) (éd.), *La Femme au XIXe siècle*, Paris : L. Lévi/S. Messinger 1983.

PRIOULT (Albert), *Balzac avant la « Comédie humaine » 1818–1829*, Paris 1936.

PRITCHETT (V.S.), *Balzac*, Londres : Chatto and Windus 1973.

QUERARD (Joseph-Marie) (éd.), *La France littéraire ou dictionnaire bibliographique*, Paris : Maisonneuve et Larose 1964 (réimpression de l'édition publiée de 1827 à 1840 chez Didot; 10 tomes; t. IV, p. 494 : sur La Mésangère). Voir aussi *La Littérature française ...* *

RACINET (Auguste), *Le Costume historique ... dans tous les temps et chez tous les peuples*, Paris : Firmin-Didot 1875–1888, 6 tomes (surtout tome VI, pl. 402–410).

RASER (George B.), *Guide to Balzac's Paris. An Analytic Subject Index*, Choisy-le-Roi : Imprimerie de France 1964 (BN 8° Lk 57014).

RATTNER-GELBART (Nina), *Feminine and Opposition Journalism in Old Regime France : Le « Journal des Dames » (1759–1779)*, Berkeley : University of California Press 1987.

REBOUL (Jeanne), Balzac et la « Vestignomonie », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1950, pp. 210–233.

REMUSAT (Paul de), voir : Mémoires de Mme de Rémusat.

RIBEIRO (Aileen), *Fashion in the French Revolution*, Londres : Batsford 1988.*

RICHARDSON (Mrs Herbert), The Fashion-Plates of Horace Vernet, *The Connoisseur*, volume LIX, Londres, 1921, pp. 97–102.*

RICHOMME (Charles), Revue rétrospective. Le « Journal des Dames », *Journal des Dames et Messager des Dames et des Demoiselles*, 15 juin 1856, pp. 345–349.*

RIMBAULT (Caroline), *La Presse féminine de langue française au XVIIIe siècle*, Paris : thèse dact. 1981.*

ROCHE (Daniel), *La Culture des apparences. Une histoire du vêtement (XVIIe – XVIIIe siècle)*, Paris : Fayard 1989 (pour un compte rendu de l'ouvrage, voir Annemarie Kleinert dans *Francia*, 1992, pp. 270–271).

RUPPERT (Jacques), *Le Costume*, Paris : Flammarion 1931.

SAINT-HILAIRE (Marco de), *Nouveaux souvenirs intimes du temps de l'Empire*, Paris : Dumont 1840.

SAUR (K.G.), *Allgemeines Künstler-Lexikon*, Munich, Leipzig 1992.*

SAVIGNY de MONCORPS (Vte de), *Les Almanachs de mode de 1814 à 1830, bibliographie dédiée aux dames*, Paris : Librairie Techener 1897.

SCHEFER (Gaston) (éd.), *Documents pour l'histoire du costume de Louis XV à Louis XVIII*, Paris, volume 1 : Goupil 1911; volumes 2 et 3 : Manzi et Joyant 1912. Reproduction d'illustrations des séries *Modes et Manières du Jour* et *Incroyables et Merveilleuses*, puis reproduction de 32 planches du *Journal des Dames et des Modes* au volume 3, pl. 136–168.*

SCHÜRCH (Simone), *Les Périodiques féministes. Essai historique et bibliographique*. Travail de diplôme. Ecole des bibliothécaires, Genève 1942.

SEE (Henri), *Esquisse d'une histoire économique et sociale de la France*, Paris 1929 (réimprimé par Slatkine en 1980).

SEITER (Dorothea), *Die Mode als publizistischer Faktor im Kommunikationsprozeß. Eine Untersuchung der « Wiener Modenzeitung », des « Repository of Art » und des « Journal des Dames et des Modes » 1816–1830*, Vienne : thèse dact. 1972 (pp. 31–186 : une analyse des années 1816 à 1818 et 1821 à 1830 du *Journal des Dames et des Modes*).*

SIMMAIRE (P.), *La ‚Mode et l'anglomanie sous le Directoire et le Consulat*, Paris 1936.

SIMOND (Charles), *Paris de 1800 à 1900 d'après les estampes et les mémoires du temps*, Paris : Plon 1900–1901, 3 tomes (tome I, 1800–1830; tome II, 1830–1870) (avec grand nombre d'illustrations tirées du *Journal des Dames et des Modes*).

SOUVESTRE (Emile),

– Souvenirs de la République. Mémoires d'un bourgeois de Paris. Une femme célèbre (Caroline Wuïet), *Le Siècle*, du 9 au 15 avril 1841.

– *Les Drames parisiens*, nouvelle édition, Paris : Calman Levy 1897.

STATISTIQUE comparée de la presse périodique en France en 1812 et 1829, *La Revue Française*, janv. 1830, pp. 157–167.

STENDHAL (Henri Beyle, dit), *Œuvres complètes, nouvelle édition*, Genève : Editio Service 1972 (vol. 47, p. 230 : sur le *Journal des Dames et des Modes*).*

SULLEROT (Evelyne), *Histoire de la presse féminine en France des origines à 1848*. Préface de J. Godechot, Paris : A. Colin 1966 (pp. 87–114 présentant une analyse du *Journal des Dames et des Modes*, basée surtout sur l'étude des années sous Napoléon; avec une reproduction de trois planches du journal).*

SURVILLE (Laure), *Balzac, sa vie et ses œuvres, d'après sa correspondance*, Paris 1856.

THIRY (J.), *La Machine infernale*, Paris 1952.

TOLLEY (Bruce), Balzac et « La Lorgnette », *L'Année balzacienne*, 1974, pp. 219–226.

TOURNEUX (Maurice), *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*, Paris : Imprimerie Nouvelle 1890–1913, 5 tomes (tome 3, 1900, pp. 27 et 931–936 : sur le *Journal des Dames et des Modes*).*

TULARD (Jean),

— *Le Consulat et l'Empire 1800–1815*, Paris : Diffusion Hachette 1970 (Nouvelle Histoire de Paris).

— *Les Français sous Napoléon*, Paris : Hachette 1978.

UZANNE (Octave)

— *Les Modes de Paris. Variations du goût et de l'esthétique de la femme, 1797–1897. Illustrations originales de François Courboin*, Paris : Société française d'Editions d'Art L. Henry May 1898 (nombre d'illustrations sont inspirées des dessins du *Journal des Dames et des Modes*).

— *Les Parisiennes de ce temps*, Paris 1910.

VACHON (Stéphane), *Les Travaux et les jours d'Honoré de Balzac. Chronologie de la création balzacienne*, Paris : Presses universitaires de Vincennes 1992.

VAN DIJK (Suzanna), *Traces de femmes. Présence féminine dans le journalisme français du XVIIIe siècle*, Amsterdam : APA Holland University Press 1988.

VANDAL (Albert), *L'Avènement de Bonaparte*, Paris : Plon-Nourrit 1902–07, 2 vol.

VANIER (Henriette), *La Mode et ses métiers. Frivolités et luttes des classes 1830–1870*, Paris : A. Colin 1960.

VICAIRE (Georges), *Manuel de l'amateur de livres du XIXe siècle 1801–1893*, Paris : Roquette 1894–1920 (tome 4, 1900, pp. 1106–1359 : les dates et légendes des gravures du *Journal des Dames et des Modes*, parues de 1797 à 1831, avec indication des numéros des cahiers et des pages, puis quelques informations sommaires sur les gravures des années 1832 à 1839. Vicaire a également répertorié les séries *Costumes de théâtre* et *Le Bon Genre*, éditées par La Mésangère).*

VIEL-CASTEL (Horace Comte de), *Collection des costumes ... pour servir à l'histoire de France*, Paris : Treuttel et Würtz et autres 1827–1845, 4 tomes.

VIGIER (Philippe), *Paris pendant la Monarchie de Juillet 1830–1848*, Paris : Diffusion Hachette 1991 (Nouvelle Histoire de Paris).

VIGUERIE (Jean de), *Une Œuvre d'éducation sous l'Ancien Régime. Les Pères de la Doctrine Chrétienne en France et en Italie 1592–1792*, Paris : Les éditions de la nouvelle aurore 1976.

VILLEMESSANT (Jean-Hippolyte de), *Mémoires d'un journaliste*, Paris : E. Dentu 1867.

WAGNER (Gretel)
— *Aus besten Kreisen. 100 satirische Bilder aus dem Empire nach den kolorierten Kupferstichen des « Bon Genre » (1801–1817)*, Dortmund : Harenberg Kommunikation 1980.
— *So herrliche Kleider. Bilder aus dem « Courrier des Dames » 1826*, Dortmund : Harenberg Kommunikation 1982.

WATELET (Jean), La Presse illustrée, dans : *Histoire de l'édition française* (éd. Henri-Jean Martin et al.), Paris : Promodis 1985, tome 3, pp. 328–341.

WECKEL (Ulrike), *Zwischen Häuslichkeit und Öffentlichkeit. Die ersten deutschen Frauenzeitschriften im späten 18. Jahrhundert und ihr Publikum*, Tübingen : Niemeyer 1999.

WELSCHINGER (Henri), *La Censure sous le Premier Empire*, Paris : Charavay 1882, pp. 112 et 114.*

WIES (Ruth), *Das « Journal des Luxus und der Moden » (1786–1827) - ein Spiegel kultureller Strömungen der Goethezeit*, Munich : thèse dact. 1953.

WILHELM (Jacques), *Histoire de la mode*, Paris : Hachette 1955.

F.3 Journaux féminins, almanachs et autres périodiques consultés

Parmi ces titres, les périodiques parus de novembre 1785 à janvier 1839 sont chiffrés pour indiquer leur place chronologique par rapport à celle du *Journal des Dames et des Modes* (les chiffres 1 à 12 se retrouvent à la Fig. 2.1). Les chiffres non-italiques se réfèrent au journaux s'adressant au grand public, les chiffres italiques aux magazines destinés aux experts en matière de mode, tels que tailleurs, modistes ... Les journaux français non-chiffrés, sont ou bien des publications ne traitant qu'accessoirement de mode ou des titres parus après la disparition du *Journal des Dames et des Modes* en 1839. Les almanachs ou annuaires de mode et les illustrés de mode étrangers ne portent pas de chiffre non plus. Les titres identiques à un ou plusieurs journaux sont marqués de chiffres portant des crochets.

Album (L') (1821 – 1823)
Album (L') (1828)
11 *Album des Modes et Nouveautés* (après le n° 1, de mars 1827, le titre devient *Le Bouquet*, jusqu'en août 1827)
14 Album Grandjean ou Album Général des Modes Françaises (novembre 1829 – avril 1831, à l'usage des coiffeurs et des modistes)
Allgemeine Moden-Zeitung (Leipzig 1806 – 1903)
Almanach de la Mode de Paris (1834)
Almanach des Gens de bien (1798)
Almanach des Modes (1814 – 1822)
Almanach des Modes et de la Parure (1805)
Almanach des Muses (1815)
Almanach des Ridicules (1801 – 1802)
Almanach du Commerce (an 8 et 12)
Almanach et Annuaire des Modes (1815)
Amazone (L') (1834)

Annales de la Politesse et du Bon Goût (almanach 1803)
Annuaire de l'Observateur des Modes (1818 – 1822)
Annuaire des Modes de Paris (1814)
3c *Ariel* (1836)
Arlequin (L') (août – octobre 1799; annexé par le journal de La Mésangère)
Art de la Parure (L') (almanach 1811)
6 *Art du Coiffeur, L'* (novembre 1802 – février 1810, par Palette qui invente plus tard des modèles pour le *Journal des Dames et des Modes*; le périodique est annexé par La Mésangère)
29 *Art du Coiffeur (L')* (octobre 1833 – septembre 1834)
Artiste (L') (1831 – 1839)
45 *Aspic (L')* (juillet 1837 – juillet 1838)
7 *Athénée des Dames (L')* (probablement pendant quatorze mois en 1807 et 1808; sûrement en janvier et février 1808)
Aujourd'hui (1833 – 1841)
Bazar (Le) (1834)
Belle Assemblée (La) (Londres, 1806 – 1832)
Berlinisches Archiv der Zeit und ihres Geschmackes (1795 – 1800)
48 *Bon Goût (Le)* (1837 – 1840, journal des tailleurs)
34 *Bon Ton (Le)* (1834 – 1884)
52 *Boudoir (Le)* (janvier 1838 – novembre 1843)
11b *Bouquet (Le)* (août 1827)
Bréviaire des Toilettes (Le) (almanach 1809)
32 *Brodeuse (La)* (juin 1834 – 1857)
1a *Cabinet des Modes* (1785 – 1786)
42a *Caprice (Le)* (novembre 1836 – octobre 1837, succédé par *Le Capricieux* qui est succédé, en 1839, par *Le Caprice* : jusqu'en 1905)
42b *Capricieuse (La)* (novembre 1837 – février 1839, journal des tailleurs, en partie identique au *Journal des Dames et des Modes*)
51 *Capricieux (Le)* (novembre 1837 – février 1839, à partir de septembre 1838 en partie identique au *Journal des Dames et des Modes*)
Caricature (La) (1830 – 1843)
40 *Carrousel (Le)* (mars 1836 – juillet 1837)
Causeuse (La) (1822)
39 *Cent-un coiffeurs de tous les pays (Les)* (1836 – 1841)
Charis (Leipzig 1802 – 1806)
Charivari (Le) (1832 – 1937)
Chérubin (Le) (1834)
Chronique de Paris (1834 – 1836)
Coiffeurs Réunis (Les) (1836)
Colibri (Le) (1836 – 1845)
55 *Colifichet (Le)* (juillet 1838 – janvier 1843)
Conciliatore (1818 – 1819)
50 *Confident des Dames (Le)* (octobre 1837 – mai 1846)
Conseiller des Femmes (Le) (1833 – 1834)
Conseiller des Grâces (Le), (Bruxelles 1823 – 1830)
Constitutionnel des Femmes (Le) (1823)
38 *Corbeille (La)* (1836 – avril 1878)
3b *Correspondance des Dames (La)* (février – juillet 1799, par J.J. Lucet, plus tard rédacteur du *Journal des Dames et des Modes*)
Costumes des Dames Parisiennes (Les) (almanach 1803)

Corriere delle Dame (Milan 1804 – 1828)
Courrier de la Mode et du Goût (1768 – 1770) (voir BN Manuscrits, Fds. Fr. Anisson Dupeyron 22084, 5053)
29b *Courrier du Commerce (Le)* (mai 1838 – février 1840)
Dandy (Le) (1833)
2c" *Dandy (Le)* (janvier – septembre 1838, journal spécial de la coupe pour MM. les tailleurs, identique à la *Réunion des Modes* et à la partie « Modes » de la *Gazette des Salons. Journal des Dames et des Modes*)
Délices de la Mode et du Bon Goût (Les) (almanach 1804 – 1805)
Diogène (1828 – 1829)
20 *Echo de Longchamps (L')* (avril 1830)
Echo des Modes (L') (almanach 1820)
36 *Elégant (L')* (octobre 1835 – 1881, journal des tailleurs)
41 *Estafette des Modes (L')* (octobre 1836 – septembre 1871, texte en partie identique à la *Gazette des Salons*)
Etrennes de la Rose (almanach 1813)
Fashion (La) (1839 – 1840)
Fashion as it Flies or the Ladies' Little Messenger (Londres 1823)
12 *Fashionable (Le)* (octobre 1828 – février 1829)
15 *Follet (Le)* (novembre 1829 – 1892)
57 *Gant Jaune (Le)* (octobre 1838)
Gazette des Femmes (La) (1836 – 1838, journal féministe)
35 *Gazette des Salons* (janvier 1835 – septembre 1837, fusionne avec l'ancien journal de La Mésangère et continue, jusqu'en décembre 1837, sous le titre *Journal des Dames et des Modes. Gazette des Salons*)
2c *Gazette des Salons. Journal des Dames et des Modes* (5 janvier 1838 – 19 janvier 1839)
Giornale delle Dame e delle Mode di Francia (Milan, 15 juillet au 31 décembre 1786; continué jusqu'en juin 1793 comme *Giornale delle Nuove Mode de Francia e d'Inghilterra* et jusqu'en décembre 1794 comme *Giornale delle Mode Principali d'Europa*)
Godey's Ladies' Book and Ladies' American Magazine (Philadelphie 1830 – 1898)
Graham's American Monthly Magazine of Literature, Art, and Fashion (Philadelphie 1828 – 1858)
Incorruptible (L') (1828 – 1829)
10 *Indiscret (L')* (avril – décembre 1823)
Indispensable (L') (almanach 1801)
24a *Iris (L')* (septembre 1832 – octobre 1834, succédé du *Messager des Salons*)
56 *Journal de l'Ouvrière en Robe* (1838)
1c *Journal de la Mode et du Goût* (1790 – 1793)
Journal des Arts, de Littérature et de Commerce (1799 – 1814)
54 *Journal des Chapeliers* (avril 1838 – 1880)
43 *Journal des Coiffeurs* (novembre 1836 – mai 1875)
Journal des Connaissances Utiles (1831 – 1848)
Journal des Dames (1759 – 1779)
2a *Journal des Dames* (20 mars 1797 – 18 août 1797)
Journal des Dames (1845 – 1863)
Journal des Dames et des Demoiselles (1854 – 1902)

2b *Journal des Dames et des Modes* (Paris 20 août 1797 – 30 septembre 1837; continué du 5 octobre au 31 décembre 1837 comme *Journal des Dames et des Modes. Gazette des Salons*; ensuite continué comme *Gazette des Salons. Journal des Dames et des Modes*)
Journal des Dames et des Modes (Francfort 1798 – 1848)
Journal des Dames et des Modes (Bruxelles 1818 – 1824)
Journal des Dames et des Modes (Paris 1912 – 1914)
Journal des Demoiselles (1833 – 1868)
Journal des Enfants (1832 – 1848)
Journal des Femmes (1832 – 1835, journal féministe)
35" *Journal des Femmes* (janvier – octobre 1836, journal de modes, identique à la *Gazette des Salons*, annexé par *La Gazette des Salons*)
30 *Journal des Gens du Monde* (décembre 1833 – mai 1834)
Journal des Jeunes Personnes (1832 – 1897)
Journal des Luxus und der Moden (Weimar 1786 – 1827)
37 *Journal des Marchands Tailleurs* (novembre 1835 – 1908)
42 *Journal des Modes d'Hommes* (1836 – 1871, organe des tailleurs)
Journal des Modes (1e juin 1797, 4 pages, succédé par *Journal des Modes et Nouveautés*)
Journal des Modes et Nouveautés (23 juin – 18 août 1797. Ce périodique de 8 pages est joint en supplément, tous les quinze jours, au *Journal des Dames.*)
21 *Journal des Tailleurs* (mai 1830 – mars 1896)
26 *Journal des Tissus* (juin 1833 – mai 1838, succédé par le *Courrier de Commerce*)
Journal für Fabrik, Manufaktur, Handlung und Mode (Leipzig 1788 – 1808)
Lady's Magazine (The) or Entertaining Companion (Londres 1770 – 1837)
27b *Lanterne Magique (La)* (janvier à décembre 1835)
Lorgnette (La) (1824)
Lorgnon (Le) (1833)
Lutin (1829)
19 *Lys (Le)* (mars – juillet 1830)
Magasin des Modes Nouvelles, Françaises et Anglaises (1786 – 1789)
Magazin der neuesten Moden (Stuttgart 1793 – 1794)
Magazin des neuesten Geschmacks in Kunst und Mode (Leipzig 1799 – 1801, plus il devient *Charis* et encore plus tard *Allgemeine Moden-Zeitung*)
17 *Mercure des Salons (Le)* (janvier 1830 – mars 1831)
Mère de Famille (La) (1833 – 1836)
Messager des Dames (Le) (1797 – 1800). Il ne parle de modes que d'après le *Journal des Dames et des Modes.*
25 *Messager des Dames (Le)* (novembre 1832 – mai 1833; annexé par le *Journal des Dames et des Modes*)
24b *Messager des Salons (Le)* (novembre 1834 – décembre 1838, successeur de *L'Iris*)
Miroir de Paris (1835)
35' *Miroir des Dames (Le)* (août 1835 – février 1837, identique à la *Gazette des Salons*)
Miroir des Grâces (Le) (almanach 1811)
13 *Mode (La)* (octobre 1829 – juin 1855)

8' *Modes Françaises ou Histoire Pittoresque du Costume en France*, ouvrage utile aux marchands tailleurs ... (identique à *L'Observateur des Modes* dans ses gravures et dans une à deux pages sur la mode; 1818 – 1823)

4 *Mois (Le)* (mars 1799 – août 1800, avec des planches dessinées et gravées par Labrousse, collaborateur au *Journal des Dames et des Modes*)

27b' *Monde Elégant (Le)* (avril 1838 – novembre 1839, identique au *Messager des Salons*)

Moniteur de la Mode (Le) (1843 – 1913; c'est un des successeurs les plus importants du magazine de La Mésangère)

5 *Mouche (La)* (septembre – novembre 1799)

Musée des Familles (1833 – 1872)

46 *Musée des Modes (Le)* (avril 1837 – 1890, journal des tailleurs)

18 *Narcisse (Le)* (mars 1830 – mars 1848, album du tailleur et de l'élégant)

9a *Nouveau Journal des Dames* (juillet à décembre 1821, devenant *Petit Courrier des Dames*)

Nouveauté (La) (1825 – 1827)

22 *Nouveauté (La)* (juin – décembre 1830, journal « au service des professions assujetties aux lois de la mode »)

44 *Nouveauté (La)* (mai 1837 – mai 1838)

Nouveauté des Modes (La) (1838)

Nouveautés (1839 – mars 1843, journal spécial de la maison Popelin-Ducarre)

16 *Observateur (L')* (novembre 1829 – août 1832)

26 *Observateur (L')* (mars 1832 – 1856, album du tailleur)

8 *Observateur des Modes (L')* (août 1818 – novembre 1823; annexé par La Mésangère)

Pandore (La) (1823 – 1830)

Panorama des Nouveautés Parisiennes (1824 – 1826)

Panorama Fashionable (Le) (1839 – 1840)

Papillon (Le) (1832 – 1833)

59 *Paris à la Mode* (janvier 1839)

47 *Paris Elégant* (septembre 1837 – 1881)

49 *Peignoir (Le)* (août 1837 – mai 1838)

Periòdico de la damas (Madrid janvier à juin 1822)

9b *Petit Courrier des Dames* (1822 – 1868; précédé du *Nouveau Journal des Dames*)

Petit Magasin des Dames (1803, par F.J.M. Fayolle)

24a' *Petit Messager (Le)* (février 1833 – octobre 1834, identique à *L'Iris*)

Petites Etrennes Récréatives des Modes (almanach 1821)

28 *Précurseur des Modes (Le)* (octobre à décembre 1833, journal des tailleurs)

58 *Propagateur des Modes (Le)* (janvier 1839 – mai 1841)

33a *Protée (Le)* (juillet 1834 – septembre 1835, succédé par *La Revue Fashionable*)

33c *Protée (Le)* (janvier à décembre 1836, précédé de la *Revue Fashionable*)

31b *Psyché (Le)* (février 1835 – 1878)

53 *Quatre Saisons (Les)* (avril – octobre 1838, journal pour la théorie de l'art du tailleur)

2c' *Réunion des Modes (La)* (janvier – novembre 1838, journal des modistes, succédant à *L'Union des Modes* et identique à la partie « Modes » de la *Gazette des Salons*)

27a *Revue des Modes de Paris* (juillet 1833 – juin 1834, parfois sous le titre de *La Mode de Paris*, succédé par *La Lanterne Magique*)

33b *Revue Fashionable (La)* (octobre – décembre 1835, précédé du *Protée*)
Semaine (La) ou le Souvenir Hebdomadaire (1803)
Stéréoscope (Le) (1857 – 1859, premier journal de modes présentant des photographies)
Suprême Bon Ton (Le) ou Etrennes de la Mode (almanach 1801 – 1803)
Sylphide (La) (1839 – 1885)
3a *Tableau Général du Goût* (mars 1797 – février 1799)
Théorie de l'Art du Tailleur (1832 – 1847)
31a *Toilette de Psyché (La)* (juin 1834 – janvier 1835, succédé par *Psyché*)
2b' Union des Modes (L') (novembre 1836 – décembre 1837, identique à la partie « Modes » du *Journal des Dames et des Modes*)
23 *Vogue (La)* (février – août 1831; annexé par le *Journal des Dames et des Modes*)

Crédit photographique

Bibliothèque Nationale, Paris : Figures 2.6; 3.11.

Bibliothèque Municipale, Rouen, collection Leber cote 6149 : Figures 2.3a–d (tirées des vol. 12, 13 et 16); 3.27 (tirées des vol. 3 et 4); 3.31 (tirées des vol. 6 et 10); 4.10 (tirée du vol. 8); C.3 (tirées du vol. 10).

Lipperheidesche Kostümbibliothek (Staatliche Museen zu Berlin, Kunstbibliothek), cote Zb 14 kl. : Figures 3.5a; 3.18a; 3.23.

Bibliothèque Von Parish, Musée de la ville de Munich : Figures 2.14a et 3.17a.

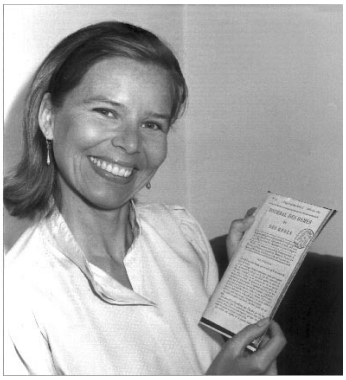
Musée de Fontainebleau : Figure 5.1a.

Marius Audin, *Histoire de l'imprimerie par l'image*, Paris 1928, t. I, fig. 188 : Figure 2.5.

Hoffbauer, *Paris à travers les âges*, éd. annotée par Pascal Payan-Appenzeller, Paris : Tchou 1978, vol. 1, p. 475 : Figure 2.11.

V.S. Pritchett, *Balzac*, Londres 1973, fig. en face de pages 19 et 156 : Figures 4.12; 4.18.

Toutes les autres figures sont de la collection privée de l'auteur de cet ouvrage qui présente ici une première page d'un numéro du *Journal des Dames et des Modes* (celui du 28 février 1821) pour illustrer le format du magazine.



Il est à noter aussi que le cahier du journal avait peu de pages, entre huit et dix-huit.

Remerciements

Mon intérêt pour ce sujet date d'il y a vingt-cinq ans. Après avoir présenté en 1976 ma thèse de doctorat sur l'histoire des débuts de la presse féminine en France (parue en 1980 sous le titre *Die frühen Modejournale in Frankreich ... bis 1848*), je regrettais que le périodique le plus important de cette presse spécialisée, le *Journal des Dames et des Modes*, avait à peine été étudié. A la recherche des vieux numéros du magazine, je m'apercevais qu'on trouve encore facilement ses planches chez des antiquaires, qu'il en existe quantité de reproductions, et qu'une soixantaine de bibliothèques et quelques personnes privées possèdent les cahiers anciens. Mais malgré cette profusion et malgré la richesse des sujets qu'il présente et les grands noms qui y ont collaboré, l'histoire de ce pionnier en matière de journalisme est peu connue. Au cours des enquêtes je fis la découverte que le jeune Honoré de Balzac a très probablement collaboré à ce périodique à une époque où il commençait sa carrière d'écrivain. Enthousiaste de communiquer cette conjecture, j'ai commencé à rédiger le livre.

Lors de la composition de l'ouvrage, beaucoup d'amis et collègues m'ont aidée par leurs commentaires, conseils et encouragements : je remercie particulièrement Théodore Schuker et Jean-Pierre Vogel, qui ont corrigé les esquisses initiales, ainsi que Annick Van den Bossche-Delanaye et Isabelle Nicolas pour l'attention qu'elles ont apportée à la version finale du texte. Nombre de chapitres ont été lus par Jacques Wagner, mathématicien et ami depuis le temps des études universitaires; par Bernard Hissler, "Brieffreund" fidèle; par Raymond Gaudriault, expert en gravures de mode; ainsi que par Jeanne Pouget-Brunereau, auteur d'une thèse sur les aspects littéraires de la presse féminine. A eux, merci pour leur intérêt. Je sais également gré à beaucoup de conservateurs en France et à l'étranger, dont Raymond Josué Seckel de la Bibliothèque Nationale à Paris et Adelheid Rasche de la Bibliothèque Lipperheide, dépendance de la Kunstbibliothek de Berlin. A certains moments, les historiens Jean-Noël Jeanneney, Ursula Koch, Allan Mitchell, Jean Sgard et Jürgen Voss ont été pour moi un réconfort.

Je suis aussi reconnaissante aux membres de l'Institut Historique Allemand de Paris où est éditée la série *Beihefte der Francia*. Cette série est un supplément du journal historique *Francia*, également publié par cet établissement. Une relation de longue date me lie avec l'IHA, dirigé par Karl Ferdinand Werner quand j'y étais la première fois. Après y avoir présenté des conférences en 1980 et 1987, j'ai écrit plusieurs articles pour *Francia* dans les années 1989 à 1994.

Finalement, je voudrais exprimer ma gratitude à Hagen Kleinert qui a été d'un grand soutien en me donnant l'exemple de sa propre persévérance dans ses recherches en physique théorique. Il m'a patiemment expliqué comment me servir du système de traitement de texte LaTeX, ce qui m'a permis de réaliser des disquettes toutes faites pour les envoyer à la maison d'édition. Il m'a aussi installé un site sur internet qui donne accès à mes publications : www.physik.fu-berlin.de/~kleinert/kleinera.html. Nous habitons D-14195 Berlin, Liebensteinstr. 6. La grande joie de ma vie actuelle est mon fils Hagen Michael Ludwig Kleinert, né en 1989, l'année de la chute du mur de Berlin. C'est à lui que je dédie ce livre.

Liste des figures

1.1 Comment reconnaître les gravures du *Journal des Dames et des Modes*? . 2
1.2 Les illustrations du magazine présentent des modes pour toute occasion et pour toute saison, exécutées par des artistes de talent 8

2.1 Graphique schématisant le nombre des premiers journaux de mode parus en France 16
2.2 Un des tout premiers dessins pour les 3624 gravures publiées par le journal 23
2.3 Quatre esquisses qui mènent à la création d'une planche de mode et le modèle fini 25
2.4 Comparaison entre un dessin au lavis et la gravure correspondante 26
2.5 Au XIXe siècle, il était habituel pour les femmes de s'occuper de l'assemblage des lettres à l'imprimerie pour préparer une publication 30
2.6 L'importance de l'illustré démontrée par une caricature publiée vers 1800 . 36
2.7 Au bureau du journal, les mêmes dessins servent à illustrer plusieurs publications 38
2.8 Reprise d'une gravure du *Journal des Dames et des Modes* par une planche du *Journal des Luxus und der Moden* de Weimar 41
2.9 Comparaison d'une illustration de l'édition parisienne avec une illustration de l'édition de Francfort du *Journal des Dames et des Modes* 46
2.10 Plan du quartier où détonnèrent les explosif destinés à tuer Napoléon en 1800. L'attentat causa la mort de Sellèque, principal fondateur du journal 54
2.11 L'explosion de la machine infernale rue Saint-Niçaise, le 24 décembre 1800 55
2.12 Certaines planches du *Journal des Dames ...* attirent l'attention sur les intérieurs de maison, surtout avant et après la publication de la série *Meubles et Objets de Goût*, éditée de 1802 à 1835 au bureau du périodique 68
2.13 Plan de Paris présentant les sept adresses servant de siège au journal, de février 1799 à janvier 1839 73
2.14 Le jardin de Frascati à Paris, endroit d'inspiration pour les modes louées par le journal 77
2.15 Le parc de Tivoli à Paris, montré en arrière-plan dans une gravure du journal. L'édition de Francfort du magazine choisit de présenter le modèle sur un autre fond en imitant cette planche 79
2.16 Vue panoramique sur le boulevard Montmartre, montrant l'immeuble qui servait de siège au journal, de septembre 1818 à décembre 1831 82

3.1 Le rôle des châles de cachemire pour les femmes de l'époque 87
3.2 Le journal décrit parfois des costumes de cour. Exemples de 1805 94
3.3 Costumes typiques de Napoléon présentés par le périodique de façon à pouvoir deviner la bonne ou la mauvaise fortune de l'empereur 97

3.4 Automne 1812 : Reflet de la succession des défaites militaires dans les gravures du magazine 98
3.5 Certaines planches de séries publiées par La Mésangère reprennent les modes présentées par le *Journal des Dames et des Modes* 101
3.6 Mme Angot, figure théâtrale de la poissarde parvenue, dans une gravure supplémentaire du journal 108
3.7 L'illustré au centre d'une caricature qui a pour sujet la presse en 1814 . . 111
3.8 Lieux de diffusion du journal en Europe, sauf la France en l'an 1831 113
3.9 Lieux de diffusion du journal en France en 1831 114
3.10 Le tirage global et celui des exemplaires vendus en province 115
3.11 Caricature se moquant des charges que peuvent causer les femmes, y compris celle pour le *Journal des Modes* 123
3.12 Au temps du Congrès de Vienne, l'étranger n'obéit plus à la mode française. Costumes de 1815 126
3.13 Le magazine s'adresse aux personnes jeunes et âgées, femmes et hommes . 129
3.14 Le journal n'est pas exclusivement destiné aux gens aisés. Il montre plusieurs modèles pour personnes issues du bas peuple 132
3.15 Page de musique publiée par le journal en 1798 138
3.16 Une Parisienne à son lever : planche publiée par le *Bon Genre*, série éditée par La Mésangère 140
3.17 Quelques gravures de l'illustré présentent des femmes en train de cultiver la musique ou la peinture 141
3.18 Quelques planches montrent la femme devant un miroir au moment où elle vérifie sa tenue 143
3.19 Certaines illustrations du périodique présentent des modèles en train de lire le *Journal des Dames et des Modes* 145
3.20 Gravure de l'illustré arborant une extravagance de la mode : un éventail pour hommes 147
3.21 L'éducation littéraire d'un jeune homme en 1807 inclut la lecture du *Journal des Modes* 149
3.22 Le journal - haute école de galanterie française 150
3.23 En 1827, le peintre Gavarni exécute des dessins sur les commandes de La Mésangère. Ils sont publiés par la série intitulée *Travestissemens* 156
3.24 Gravures du journal présentant des costumes pour le carnaval 157
3.25 Dessin de mode de Gavarni publié par le journal en 1832 159
3.26 La position du journal par rapport à ses concurrents (1821 à 1837). Vers 1830, le tirage commence à décroître 167
3.27 Parmi les milliers de dessins exécutés pour le journal, quantité ne furent jamais imprimés. Ici deux exemples 171
3.28 Lettre écrite par La Mésangère en 1828 174
3.29 Juste avant la Révolution de juillet en 1830, le Roi convie le Tout Paris à des fêtes somptueuses pour lesquelles le journal présente les modes . . . 176
3.30 Faire part et vêtement de deuil présentés à l'occasion de la mort de La Mésangère en février 1831 183
3.31 Aquarelles pour les estampes publiées par La Mésangère. Spécimens trouvés dans son cabinet de travail après sa mort 188
3.32 Affiche annonçant la vente du journal en 1831 193

4.1 De 1831 à 1837, le *Journal des Dames et des Modes* et *La Mode* utilisent certaines gravures en commun. Ici des modes pour le carnaval 200

4.2 Quelques planches du journal présentent trois au lieu de deux modèles . . 201
4.3 Au temps de l'épidémie de choléra, les dessinateurs du magazine respectent les circonstances 204
4.4 Plusieurs gravures du périodique présentent des scènes de mœurs 207
4.5 A partir de 1835, le *Journal des Dames ...* a une page de titre lithographiée illustrant trois styles de l'histoire du costume 211
4.6 Planches supplémentaires de 1835 présentant une porte de ville restaurée et un lit à chassis 213
4.7 Le *Journal des Dames ...* contribue à libérer le beau sexe. En avril 1798 il montre une femme lors d'une ascension en ballon 216
4.8 Le magazine arbore plusieurs illustrations à tendance féministe 219
4.9 L'illustré souligne l'importance de l'éducation pour les femmes 221
4.10 Le journal pratique un féminisme nuancé. La femme est surtout décrite comme un être fort, mais parfois aussi comme une personne faible 225
4.11 Portrait d'une inconnue présentant probablement Marie de l'Epinay 229
4.12 Portrait du jeune Honoré de Balzac 244
4.13 Planche illustrant un épisode du roman *Illusions Perdues* 248
4.14 Jeune homme en train de solliciter un emploi comme journaliste 250
4.15 Caricature présentant Balzac en conversation avec la personnification de la presse parisienne 251
4.16 Etiquette pour un produit de beauté, imprimée par Honoré de Balzac en 1826 255
4.17 Balzac, collaborateur de journaux féminins, entouré de femmes 260
4.18 Des poupées de mode, aide-mémoire pour Balzac et témoins de son souci d'être un fidèle chroniqueur de la mode 263
4.19 Système de périodiques identiques ou partiellement identiques au *Journal des Dames et des Modes* et à la *Gazette des Salons* avant et après leur fusion en octobre 1837 268
4.20 Patrons de couture publiés au recto des gravures du journal 269
4.21 Les divers en-têtes du journal 271
4.22 Publicité pour « L'Association universelle des journaux de modes, littérature, beaux-arts, théâtres, etc. » 273
4.23 Réclames en couleur publiées par le journal en juillet et octobre 1838 . . . 278
4.24 Graphique illustrant le déclin des abonnements de 1836 à 1839 282
4.25 Le *Journal des Dames ...*, pionnier dans le domaine de la typographie . . 287
4.26 Gravure du périodique *Le Caprice*. Ce magazine voulait être le successeur du *Journal des Dames et des Modes* 289
4.27 De 1912 à 1914, un autre *Journal des Dames et des Modes* évoque l'ancien magazine de La Mésangère 294
4.28 A la fin du XIXe siècle, certains dessinateurs s'inspirent des gravures du journal pour illustrer l'histoire du costume 296

5.1 Les modes du journal étaient rarement inventées. On copiait surtout ce qui existait déjà 303

6.1 La façon de vivre présentée par le journal est une bible partout en Europe 305
6.2 La mode - miroir de la Révolution de 1830 306
6.3 Modes pour enfants : un exemple de 1835 307
6.4 Environ 10 pour cent des gravures du journal présentent des chapeaux . . 307

6.5 Au temps de la Restauration de la monarchie, les modes reflètent l'esprit tourné à l'ancienne. Gravures de 1819 308
6.6 Publicité en couleur parue dans le journal en septembre 1838 309
6.7 A l'époque, l'éducation des jeunes filles comprenait, entre autres, l'apprentissage de la peinture 310
6.8 Une gravure de 1803, publiée au siège du magazine par la série *Meubles et Objets de Goût* 311
6.9 Deux gravures de la série *Travestissemens* (sic), publiées au bureau du journal 311
6.10 Entre 9 et 10 pour cent des gravures de l'illustré montrent des modes pour hommes. Ici un costume militaire et une livrée 312

B.1 Région natale de La Mésangère 332
B.2 Lettre écrite par Marie de l'Epinay 335
B.3 Quelques signatures de peintres et graveurs figurant en bas de nombreuses illustrations du journal 347
B.4 Déclaration de l'imprimeur Carpentier-Méricourt sur le tirage de l'illustré en 1827 351

C.1 Une rareté : deux gravures de la série *Vues de Paris* éditée au bureau du journal 355
C.2 Une planche publiée vers 1823 par la série *Meubles et Objets de Goût* . . . 357
C.3 Tout comme les gravures du journal, les illustrations des séries ont passé par différents stades d'essai 361
C.4 Planche rare de la série *Costume des Marchandes et Ouvrières de Paris* . . 363
C.5 Illustrations du *Bon Genre* et des *Costumes de divers Pays*, séries publiées au bureau du journal 364

E.1 Femme en train de regarder une illustration du journal, éd. de Francfort . 372
E.2 Le journal n'hésite pas à se mêler de politique 383
E.3 Le journal enseigne le bon ton : ici trois personnes absorbées dans une conversation amicale 386
E.4 Le journal permet de suivre l'évolution en sciences et en technologie : quelques planches montrent des modèles de voiture 393
E.5 Les gravures du journal − miroir des activités musicales pratiquées dans la capitale et ailleurs 401
E.6 Plusieurs gravures montrent les modèles dans un endroit précis, par exemple à l'église ou dans un parc parisien 412
E.7 La haute société s'amuse. La chasse constitue une occupation de loisir privilégiée 419
E.8 Le journal tient compte des manifestations du féminisme. Quelques gravures présentent les femmes en train de conduire seules leur voiture 426
E.9 Le journal souligne parfois que les femmes sont responsables de l'éducation des enfants 433
E.10 Quelques planches du journal présentent le sujet inhabituel des sous-vêtements 438
E.11 Les chapeaux pour hommes sont rarement présentés par le journal 444

Index

Cet index énumère les noms propres, les sujets et, en italique, les périodiques, à l'exception des titres mentionnés pp. 476–481.

Abeille Impériale, L', 160
Abensour, Léon, 4
Abrantès, Mme d', 86, 89, 95, 119, 158, 160, 177, 256, 458
Adam, Antoine, auteur, 261
Adam, Victor, dessinateur, 173, 275, 326, 344
Adburgham, Alison, 458
Adler, Laure, 133, 228, 458
Affiches Parisiennes, Les, 350
Agence Havas, 199
Albert, A., éditeur, 285
Albert, Pierre, 458
Album des Modes ..., 15, 16, 152, 166, 342
Album Général des Modes ..., 166
Album Grandjean, 166
Alexandre, libraire, 328
Alexandre, M., auteur, 116
Alexandre, tsar, 103
Allais, graveur, 327, 347
Allg. Europäisches Journal, 40
Allg. Welt-Chronik unserer Zeit, 43
Allgemeine Moden-Zeitung, 40
Allgemeine Theaterzeitung, 42, 45
Alméras, Henri d', 458
Almanach de France, 231
Almanach de Gottingue, 41
Almanach des Modes, 252, 348, 361
Almanach des Muses, 184
Almanach du Commerce, 56, 222
Amazone, 226
Ames, Frank, 86, 458
Ami de la Patrie, L', 35
Ami des Lois, L', 35
anglomanie, 14
Angot, Mme d', 35, 37, 107, 108
Annales de la Littérature et des Arts, 340
Annuaire des Modes de Paris, 131, 222, 346, 361
Apollon, L', 334
Appert, A., imprimeur, 281, 328
Archives Littéraires de l'Europe, 191
Arlequin, L', 15–17, 40, 50, 66, 353
Arlincourt, vicomte d', 110, 246, 279, 300
Arnault, A.V., 332, 458
Aron, Jean-Paul, 228, 458
Arrigon, Louis Jules, 199, 236, 458
Art du Coiffeur, L', 15, 16, 66, 165, 353, 438
Art et la Mode, L', 292
Arthus-Bertrand, libraire, 76
Artisan, L', 351
Artiste, L', 159, 161
Aspasie Moderne, L', 218
Aspic, L', 266
Association universelle des journaux de modes ..., 272, 274, 275, 279, 280, 282, 322
Athénée des Dames, L', 15, 16, 66, 95
Atheneum de Boston, 42
Aubert, imprimeur, 328
Aubert, libraire, 158
Aubry, Pierre, auteur, 279
Aude, auteur, 107
Audebrand, Philibert, 232, 458
Audin, Marius, 458, 481
Auffray, A., imprimeur, 115, 208, 327
Auguste, J., graveur, 40
Aulard, Franqis A., 3, 30, 49, 91, 100, 117, 458
Auzou, Pauline, peintre, 326, 343, 345
Avrillion, Mlle, auteur, 86, 459

Babin, peintre, 325
Bachelin, Henri, 245, 459
Balzac, Bernard, 236, 239
Balzac, Honoré de, écrivain, 4, 9, 20, 58, 60, 66, 70, 71, 74, 76, 82,

Balzac, Honoré de, écrivain (suite), 86, 117, 118, 133, 152, 158, 160–163, 166, 168, 175, 180, 197, 202, 206, 220, 226, 229, 232–243, 246–250, 252–254, 256–264, 324, 333, 342, 350, 401, 412, 418, 459, 471
Balzac, Laurence, 239, 241
Bance, éditeur, 69, 124, 344
Banset, auteur, 323
Baquoy, Pierre Ch., graveur, 8, 22, 151, 153, 180, 296, 326, 343, 344, 348, 354
Bar, peintre, 190
Barbier, Antoine A., 228, 459
Barbier, G., peintre, 293, 295
Barthes, Roland, 460
Basily-Callimaki, Mme, 65, 173, 460
Basset, éditeur, 40, 96
Baudelaire, Charles, écrivain, 206, 240, 344, 460
Baudouin, P., imprimeur, 327
Bausset, L.F.J., préfet, 256, 471
Bawr, A.-S. de, auteur, 227, 279
Bayoud, Mme, auteur, 132
Bazille, A., éditeur, 290
Bazin, M.A., 180
Beaufort d'Hautpoul, Mme, auteur, 95, 110
Beauharnais, Fanny, 88
Beauvoir, R. de, journaliste, 214
Beetham, Margaret, 223
Beffroy de Reigny, L.-A., compositeur et auteur, 138
Belin, Almire, 59–61, 460
Bellanger, Claude, 34, 35, 117, 214, 460
Bellemont, S., actrice, 35, 107, 354
Bellier de la Chavignerie, 347
Bellini, Vincenzo, compositeur, 205, 411
Belzoni, G., archéologue, 246
Benabou, M., auteur, 139
Bénézit, E., 184, 359, 460
Benoît, F., 301, 336, 344, 345, 460
Benoist, M.-G., peintre, 303, 304, 349
Béraldi, Henri, 19, 160, 205, 292, 346, 348, 349, 360, 460
Berliner Modenspiegel, 41
Berlinisches Archiv der Zeit ..., 14
Bermond, de, éditeur, 197
Bernard, dessinateur, 251
Bernardin de Saint-Pierre, H., écrivain, 103
Berny, Mme de, 260
Berry, duchesse de, 334, 345, 382
Bertier de Sauvigny, Guillaume de, 74, 135, 136, 460
Bertrand, éditeur, 338
Bertrand-Duplessis, peintre, 348
Bertrandet, imprimeur, 19
Bertuch, Friedrich J., éditeur, 40, 179
Beuchot, A., éditeur, 100, 172, 331, 455
Blaisot, libraire, 153, 154
Blanchet, A., auteur, 324
Blot, P. Sylvain, auteur, 324
Blum, André, 460
Boehn, Max von, 460
Boileau, Nicolas, écrivain, 338
Boilly, Jules, peintre, 340, 360
Boislaurent, auteur, 323
Bolster, Richard, 224, 461
Bon Genre, Le, 37, 38, 56, 63, 65, 67, 78, 100, 101, 126, 140, 344, 346–348, 356, 360, 364
Bon Sens, Le, 277
Bon Ton, Le, 40, 72, 205, 264, 266, 284, 292
Bonafide, Francesco, éditeur, 12, 14, 17, 50
Bonfils, R., dessinateur, 293
Bonnard, J., graveur, 190
Bonneville, F., éditeur, 40
Borel, P., auteur, 170
Borghèse, Pauline, 303
Bornstedt, A. de, auteur, 279, 325, 425
Bosc, Ernest, auteur, 172
Bosio, Dominique, peintre, 325, 343, 345, 356, 360
Bosio, Jean F., peintre, 37, 83, 180, 325, 345, 359
Bossange, M.-H.-Adolphe, 202, 203, 205, 209, 212, 257, 324, 343
Bossange, Martin, libraire, 328, 343
Bosse, Abraham, dessinateur, 27
Bossu, Le, 249
Bossuet, Jacques B., écrivain, 93
Bouchardy, peintre, 21, 173, 201, 325

Boucher, F., auteur, 461, 471
Boucher, François, peintre, 83
Bouchot, Henri, 88, 461
Boudoir, Le, 139
Boufflers, Mme de, 92, 172, 227
Bouilly, J.-N., auteur, 107
Boulay-Paty, E., auteur, 223, 325
Bouquet, Le, 16, 72, 152
Bourgueil, auteur, 323
Boutet, Henri, 295, 296, 302, 461
Boutonnet, libraire, 350
Bovilli Samacobrini, C., 170
Brès, J.P., auteur, 324
Bradi, M. de, voir Epinay, de l'
Bradi, A.-Pauline de, auteur, 102, 151, 184, 212, 226, 228, 231, 288, 324, 334, 340
Brasillach, R., 74, 461
Briand, auteur, 323
Brifaut, Ch., auteur, 109
Briquet, Fortunée, auteur, 222, 300, 337, 338, 461
Brochot, libraire, 76
Bruchez, voir Epinay, M. de l'
Brunet, J.-Ch., 170, 333, 461
Bruni, compositeur, 137
Buisson, François, éditeur, 13, 95
Bulletin de Littérature ..., 338
Buss, Robin, 461
Butazzi, Grazietta, 461
Buxbaum, Gerda, 461
Byron, George, écrivain, 301, 405, 409

Cabanis, André, 18, 21, 31, 33, 39, 47, 66, 93–95, 117, 133, 461
Cabinet des Modes, 13, 15, 16, 21, 32, 95, 149, 191, 299
Cailino, Mme, graveur, 348
Caillot, auteur, 187
Cailly, de, auteur, 323
calendrier républicain, 90, 319–321, 439
Campan, Mme J.-L.-H., auteur, 138
Campigneulles, T. de, éditeur, 127
Caprice Parisien, Le, 288
Caprice, Le, 264, 288, 289
Capricieuse, La, 39, 282, 288
Capricieux, Le, 39, 282, 288
Car, journaliste, 344
Caraccioli, L.A., auteur, 90
caricature, 36, 91, 111
Caricature, La, 204, 280
Carmontelle, Louis, peintre, 83
Caron, éditeur, 358
Carpentier-Méricourt, Claude-Joseph, imprimeur, 184, 199, 208, 281, 327, 350
Carrousel, Le, 160
Casket, The, 42
Castelot, André, 88, 461
Castiglione, Baldassare, écrivain, 261
Castil-Cagarriga, G., 338, 461
Castille, Hippolyte, 20, 57, 234, 461
Catholicisme, 277
Cavanagh, libraire, 75
Caylac de Caylan, G., 340
Celnart, Mme de, auteur, 138
censure, 91, 94, 150
Cerfberr, Gaston, 34, 462
Cerruti, auteur, 324
Cesarini, Grazia, 462
Chabert, éditeur, 170
Chaignieau, B., éditeur, 42
Chaignieau, F., imprimeur, 42, 330, 331, 350
Chamisso, A. von, écrivain, 151
Champeaux, Etienne, journaliste, 265, 266, 274, 322, 325, 334
Champs-Elysées, 80
Chandru, avocat, 115, 455
Charbon, P., auteur, 461
Charis, Le, 40, 426
Charivari, Le, 204, 275, 277
Charles X, 152, 175, 203, 384
Charles, Honoré, auteur, 324
Charlet, dessinateur, 160, 192
Charon, éditeur, 124
Chasse, Charles, 460
Chateaubriand, François René, écrivain, 151, 232, 300
Chateaulion, Aquin de, 110
chemin de fer, 291, 343, 398
Chénier, André, écrivain, 151
Chéreau, J., éditeur, 40
Chevalier, Louis, 462
choléra, 196, 202, 205, 424
Chollet, Roland, 214, 233, 236, 245, 252, 300, 462
Chronique de Paris, 261
Chronique Scandaleuse, 438

Cioranescu, Alesjandro, 462
Citoyen Français, 66
Clémaron, journaliste, 336
Clément-Hémery, Mme, auteur, 51, 56, 100, 110, 300, 322, 323, 336
Clère, Jules, 24, 59, 60, 333, 462
Claretie, J., auteur, 296, 302
Clef du Cabinet, La, 70
clergé, constitution civile du, 60
Clotilde, Mme, actrice, 35, 107, 354
Cohen, J., 340, 462
coiffeurs, 71
Colas, René, 48, 65, 160, 170, 295, 330, 343–345, 347, 354, 356, 359–362, 365, 368, 462
Coleman, Evelyn, 462
Colet, Louise, auteur, 119, 228, 325
Colin d'Harleville, auteur, 323
Colin, E., journaliste, 279, 325
Collection des Costumes, 154
Comédie Française, 109, 331
Compère, Marie M., 60, 463
Compilateur, Le, 133
Compte, Achille, 463
Confident des Dames, Le, 264, 284
Conrad, S., auteur, 279, 325
Conseil des Cinq-Cents, 90, 381
Conseiller des Dames, Le, 72
Conseiller des Femmes, 226
Constant-Chantpie, imprimeur, 350
Constitutionnel, 133, 167
Contat, Emilie, actrice, 109
Conversations-Freund, 41
Coras, J. de, auteur, 220
Corbeille de Mariage, La, 334
Corbeille, La, 118
Corneille, Pierre, écrivain, 107
Cornu, Paul, 3, 344, 358, 463
Correspondance des Dames, La, 15–17, 50, 165, 339, 353
Corriere delle Dame, 42
Corsaire, Le, 240, 243, 245
Cosaque, 265
Costa, Vanina, 160, 463
Costume Français, 40
Costume Parisien, 2, 315, 367
Costumes de 1830, 166
Costumes de bain, 366
Costumes de divers Pays, 67, 346–348, 364
Costumes de haute ... classe, 131, 154, 184, 347, 348, 362
Costumes de Paris, 40
Costumes ... de l'Empire, 69
Costumes de Théâtre, 35, 107, 354
Costumes des Dames ..., 40
Costumes des Marchandes ..., 131, 347, 348, 362
Costumes du Directoire ..., 40
Costumes du pays de Caux, 67, 100, 339, 347, 348, 358
Costumes du Premier Empire, 40
Costumes français, 361
Costumes italiens, 366
Costumes orientaux, 100, 348, 361
Costumes Parisiens, 2
Cotin, Ch., auteur, 220
Cottin, M.-S., auteur, 106, 227
Coubard d'Aulnay, auteur, 199
Couët, Mme, graveur, 348, 358
Coupé, auteur, 324
Courboin, François, 22, 154, 295, 296, 299, 463
Couret, L.P., éditeur, 13
Courier (sic) de la Mode ..., 13
Courier (sic) de la Nouveauté, 13
Courier, P.-L., auteur, 338
Courrier de l'Ain, 277
Courrier de l'Europe, 95
Courrier de l'Hymen ..., 13
Courrier des Spectacles, Le, 70
Courrier des Théâtres, 350
Couturière, La, 285
Crécy, Martin, auteur, 323
Crapelet, imprimeur, 67, 171, 178, 331, 356, 364, 365
crieurs de journaux, 117
Croisey, Mme, éditeur, 40
Custine, la marquise de, 231

Dablin, Théodore, 244
Dacier, Mme, auteur, 220
Daguerre, inventeur, 291, 400
Dalí, Salvador, peintre, 144
Dalton, Sarah, auteur, 228, 325
Damas-Hinard, auteur, 239
Dandy, Le, 270, 281, 288
Dansk Modejournal, 42
Dantan, auteur, 259
Daumard, Adeline, 463

Daumier, Honoré, peintre, 296
David, Louis, peintre, 86, 303, 345, 409
Davot, Mme, auteur, 125, 152, 227
Dayot, Armand, 65, 212, 344, 346, 463
Debucourt, Philibert, peintre, 21, 37, 65, 151, 255, 325, 343, 344, 348, 356
Decaux, Alain, 15, 215, 463
Delâge, prop. cab. de lecture, 134
Delacroix, Aug. J., éditeur, 48
Delalain, Paul, 17, 76, 189, 333, 338, 350, 463
Delarne, Mme, journaliste, 152
Delaunois, peintre, 210, 326
Delavigne, C., auteur, 244
Delemer, imprimeur, 48
Délices de la Mode . . . , Les, 40
Delessert, Mme, peintre, 163
Delille, J., auteur, 110, 323
Della Maria, compositeur, 137
Delpierre, Madeleine, 464
Delteil, Loys, 3, 345, 360, 464
Delvaux, A., graveur, 150, 184, 326, 347, 362
Démocrite français, Le, 51
Deneke, Bernward, 125, 464
Dentu, J.-G., libraire, 19, 32, 75, 322, 328
Deny, Jeanne, peintre, 96
Deny, Martial, peintre, 96, 326, 348
Dépinay, Mlle, actrice, 331
Dernière Mode, La, 229, 292
Derves, E., journaliste, 214, 325
Desbordes-Valmore, M., 151, 184, 227, 228, 279, 288, 301, 324
Descamps, Marc-Alain, 464
Descartes, René, 60
Deschamps, A., éditeur, 151
Deschamps, E., auteur, 151, 160, 184, 324
Deschamps, J.M., auteur, 323
Desenne, imprimeur, 331
Deshoulières, Mme, auteur, 220
Deslandres, Yvonne, 464
Desportes, J., peintre, 210, 326
Despreaux, journaliste, 323
Desrais, C.-L., peintre, 21, 24, 325
dessinateurs, rémunération des, 65
Destailleur, auteur, 24
Desvignes, François, avocat, 49
Devaux, imprimeur, 330
Deville, A., auteur, 324
Deville, F., auteur, 117
Diable Boiteux, Le, 243
Diavita-Bohlen, Christa, 130, 464
Diderot, Denis, écrivain, 80
Didier, Ch., auteur, 89
Didot, Firmin, éditeur et auteur, 59, 338, 361, 461
Dietrich, Henri, éditeur, 41
Digard, Raoul, 60, 61, 164, 464
Diogène, 265
Directoire, 215
Doche, J.D., compositeur, 107
Doctrine chrétienne, l'ordre de la, 164
Doinet, Victor, auteur, 279
Donnemayolle, auteur, 323
Dorat, C.-J., auteur, 12, 18
Douin, auteur, 76
Drohojowska, Mme de, 464
Du Plessis, C., auteur, 325
Dubois, Louis-François, auteur, 105, 110, 324, 339
Ducessois, F.T., éditeur, 293
Duchartre, Pierre-Louis, 40, 465
Duchesnois, actrice, 109, 402
duel, 203
Dufougerais, D.-F. de, 198, 334
Dufougerais, Xavier Alfred de, auteur et éditeur, 158, 197–199, 202, 209, 257, 300, 322, 334, 455
Dufrénoy-Billet, Mme A., auteur, 179, 227, 228, 323
Dugour, libraire, 31, 32, 330
Duhamel, Augustin, avocat, 187
Dumas, Alexandre, écrivain, 160, 205, 258, 342
Dumesnil, René, 245, 459
Dunoyer, Mme, 88
Dupaty, Emmanuel, auteur, 323
Dupin, Ch., auteur, 222, 436, 437
Dupont, Paul, 27, 67, 134, 196, 293, 350, 352, 465
Dupuis, Danielle, 261, 465
Durand, F., éditeur, 42
Dureuil, L., libraire, 199
Duronceray, auteur, 324
Dusausoir, auteur, 323
Dusillon, éditeur, 338
Dutailly, peintre, 325, 356

Duyenne, libraire, 76
Dzeh Djen, Li, 133, 465

Echo de Longchamps, L', 166
Echo français, L', 335
Elégance Parisienne, L', 69
Elégance, L', 285
Elegantes Sonntagsblatt, 40
Elegantia, 42
Empire de la Mode, L', 346
Engelmann, Godefroi, graveur, 250
Epinay, Louise d', écrivain, 252
Epinay, Marie de l', éditeur et auteur, 102, 184, 212, 214, 226–228, 232, 264, 266, 267, 274, 280, 288, 322, 325, 334, 340, 346, 455
Estafette des Modes, L', 40, 266
Estermann, Alfred, 325, 465
Europe Littéraire, L', 279, 352
Eve, dit Maillot, auteur, 107
Everat, Adolphe, imprimeur, 115, 208, 258, 274, 327, 352
expositions de l'industrie, 75

Fargue, L.P., 261, 465
Fashion, La, 266, 284, 291, 347, 349
Fashionable Court Guide, Le, 14
Fashionable, Le, 15, 16, 72, 159, 166, 252, 265
Fauveau de Frénilly, F.-A., 15
Fay, Léontine, actrice, 109
Fayolle, F.J.M., auteur, 71, 110, 163, 182, 333
Felkay, Nicole, 352, 465
féminisme, 215, 220, 225
Femme Nouvelle, La, 226
Fenaille, Maurice, 343, 465
Feuille Economique, 95
Feuilleton Littéraire, Le, 243, 245
Fichou, Geneviève, 17, 329, 465
Figaro, 161, 245
Finot, journaliste, 323
Flamarand, Mme de, auteur, 136
Flaubert, Gustave, écrivain, 118, 119, 121, 122, 228, 465
Flavigny, Mme de, 231
Fleury de Bellingen, auteur, 171
Florian, J.-P. Claris de, écrivain, 151
Follet, Le, 45, 72, 166, 195, 208, 261, 266, 275, 286, 292, 342
Fontaine, ébéniste, 100
Fontenelle, Bernard, écrivain, 192
Formentin, graveur, 211, 327
Fortassier, Rose, 232, 261, 262, 465
Fouché, Joseph, homme politique, 55, 94, 95, 98
Fourment, Alain, 130, 465
Fournier, auteur, 76
Fragonard, Jean H., peintre, 83
frais de route en 1830, 75
franc-maçonnerie, 423
France, Anatole, écrivain, 6, 295, 343
France, La, 72
Franchini, Silvia, 43
Frascati, établ. à Paris, 76, 77
Frenilly, F.-A. F. de, auteur, 15, 464
Frescourt, auteur, 324
Friedländer, M., auteur, 137
Froullé , libraire, 76

Gacon-Dufour, Mme, auteur, 336
Gagelin, couturier, 286
Galerie des femmes célèbres, 154, 347, 348, 365
Galerie dramatique ..., 69
Galin, M., auteur, 168
Gallerie des Modes, 22, 206, 348
Gallery of Fashion, 14, 45
Gallet, journaliste, 279, 325
Gallimard, auteur, 76
Gant Jaune, Le, 266
Garbizza, peintre, 325
Garde Nationale, La, 231
Garneray, Auguste, peintre, 356
Garnerin, physicien, 35
Gaston, J. de, éditeur, 265
Gâtine, Georges-Jacques, graveur, 8, 157, 182, 322, 326, 347, 348
Gaudriault, Raymond, 5, 13, 20, 24, 27, 32, 48, 58, 160, 192, 292, 319, 333, 343–349, 354, 360, 466, 482
Gauffrée, G., musicienne, 22
Gaugain, marchand, 158
Gautier, Théophile, écrivain, 206, 465
Gavarni, peintre, 152, 158, 159, 161, 163, 173, 201, 209, 256, 292, 326, 366
Gavaudan, acteur, 109
Gay, Sophie, auteur, 151, 163, 231

Gazette de France, 202, 230, 343
Gazette de Sidney, 280
Gazette des Dames, 227
Gazette des Enfants, La, 277
Gazette des Femmes, 168, 226, 342
Gazette des Modes, La, 285
Gazette des Salons, 2, 15, 16, 40, 264–268, 271, 277, 279, 313, 342, 347, 353
Gazette des Tribunaux, 175
Genlis, Mme de, auteur, 40, 93, 95, 101, 102, 105, 155, 180, 220, 227, 228, 231, 255, 301, 324, 340
George, vicomte, auteur, 117
Georges IV, 384
Georges, M.-J., actrice, 109, 402
Gérard, François, peintre, 93
Géricault, Théodore, peintre, 408
Ghering van Ierlant, Marie-Jes, 5, 32, 37, 48, 466, 471
Gibbs-Smith, Charles, 466
Gide, éditeur, 12
Gide, André, écrivain, 143
Giguet, imprimeur, 52
Ginsburg, Madeleine, 65, 466
Giornale delle Dame e delle Mode, 32
Girardin, D. de, auteur, 151, 231, 259, 470
Girardin, E. de, éditeur, 163, 195, 197, 199, 231, 256, 262, 264, 352
Girodet, Anne Louis, peintre, 338, 403
Goût du Jour, Le, 69
Godechot, Jacques, 78, 107, 130, 460, 466, 475
Godey's Ladies' Book, 28, 42
Godwin, Miss, auteur, 223
Goethe, Johann Wolfgang von, écrivain, 40, 151, 301, 406
Goisier, Didier, éditeur, 265, 266, 274, 322, 325, 334
Goldsmith, Oliver, auteur, 128
Goncourt, E. et J. de, écrivains, 333, 343, 466
Gondelier, imprimeur, 327
Gosset, libraire, 31, 32
Goubaud, C.A., éditeur, 293
Gouffé, A., auteur, 110, 323
Goullet, T., éditeur, 259, 266, 325
Goupil, marchand, 158
Gouttière, dessinateur, 290
Gozlan, Léon, auteur, 160, 235, 325, 424
Grétry, compositeur, 407
Graham's American Magazine, 42
Grand-Carteret, John, 131, 466
Granville, peintre, 260
Grasset de Saint-Sauveur, J., dessinateur, 22
Gratiot, A., imprimeur, 281, 328
Greimas, Algirdas, 3, 466
Grente, Georges, 333, 464
Grenville, E. de, 163, 197, 286, 334, 466
Grenville, homme politique, 93
Gros, Antoine, peintre, 403
Grosley, auteur, 186
Grouchy, Emmanuel de, 52, 467
Guide-Sajou, Le, 284
Guiget, N., imprimeur, 327
Guillerague, G.-J., auteur, 92
Guillois, Mme, journaliste, 152
Guillon, Hector, journaliste, 76, 181, 182, 322, 324, 347, 348
Guinot, E., auteur, 279
Guirlande des Dames, La, 203
Guise, René, 234
Guyonnet, Georges, 467
Gymnase Littéraire, Le, 160

Hamburgisches Journal der Moden, 40
Hancké, dessinateur, 211, 326
Hanotaux, Gabriel, 237, 467
Harpaz, Ephraim, 467
Harriet, peintre, 325
Hatin, Eugène, 4, 467
Hauman, Adolphe, éditeur, 39
Haute Couture, 284
Hawkesbury, ministre, 93
Haydn, Joseph, compositeur, 53
Heinemann, Albrecht von, 467
Hellemans, Jacques, 48, 212, 473
Hémery, Joseph d', 336
Henrion, Mathieu, 323, 333, 467
Herbinot de Mauchamps, Charles-Frédéric, journaliste, 168, 169, 175, 182, 199, 202, 257, 322, 324, 342, 347, 348
Hermet, éditeur, 170
Hiler, Hilaire, 467
Hillairet, Jacques, 72, 467

Hissler, Bernard, 230, 349, 482
Historien de France . . . , L', 338
Hoefer, 472
Hoffbauer, Fedor, 467
Holbein le jeune, Hans, peintre, 190
Holland, Vyvyan, 467
Hollar, W., peintre, 190
Homère, poète, 220
Horeau, C.E., auteur, 323
Houiste, graveur, 327, 347
Houlier, Roland, 59, 60, 333, 467
Houville, G. d', auteur, 293
Hugo, Victor, écrivain, 175, 206, 228, 232, 300, 409, 411
Humann, tailleur, 160
Huret, auteur, 259
Hutz, Louise, journaliste, 228, 325

Illustration, L', 72
Imbert, Jean-Baptiste-Auguste, 350, 467
imprimerie, atelier d', 30
Incorruptible, L', 265
Incroyables et Merveilleuses, 8, 67, 91, 100, 147, 346–348, 360
Indiscret, L', 15, 16, 66, 165, 254, 353
industrie de luxe, 89, 90, 93
Ingres, Dominique, peintre, 301
inventions, 91, 147, 195, 291
Iribe, Paul, peintre, 295
Iris, L', 265
Isabey, Jean Baptiste, peintre, 65, 88, 173, 184, 325, 356
Isidor, coiffeur, 328

Jacob, ébéniste, 100
Jaime, Ernest, peintre, 250
Jakoby, Ruth, 4, 93, 133, 134, 467
James, David, 161, 467
Janet, éditeur, 40, 346
Janin, Jules, écrivain, 31, 63, 64, 88, 96, 162, 179–181, 184, 232, 235, 299, 300, 302, 332, 333, 342, 468
Jazet, graveur, 344
Jean, éditeur, 40, 69
Jeanneney, Jean-Noël, 4, 468, 482
Johanneau, Eloi, auteur, 99, 151, 324, 339
Johannot, peintres, 160
Joséphine, impératrice, 55, 86, 88, 93–95

Journal de Francfort, 47
Journal de l'Empire, 110
Journal de l'Enregistrement, 110
Journal de l'Ouvrière, Le, 284
Journal de la Fille Laborieuse, Le, 133, 284
Journal de la Librairie, 99
Journal de la Mode et du Goût, 15, 16
Journal de Paris, 14, 17, 33, 34, 48, 56, 57, 66, 110, 230
Journal des Arts, 191
Journal des Arts, de Littérature et de Commerce, 339
Journal des Connaissances Utiles, 231, 352
Journal des Curés, 95
Journal des Dames, Paris (1759–1779), 5, 12, 13, 18
Journal des Dames, Paris (mars à août 1797), 2, 12, 16, 17, 19, 20, 31, 32
Journal des Dames, New York (1810), 42
Journal des Dames, Paris (1845–1856), 293
Journal des Dames, Bruxelles (1851–1854), 293
Journal des Dames et des Modes, Paris (1797–1839),
  abonnés, typologie, 127
  années de crise, 152
  annonces, 71, 277, 309
  architecture, 80–84, 412–418
  articles spectaculaires, 78, 438–443
  articles sur les théâtres, 104, 106–109, 401–411
  bains médicaux, 80
  belles-lettres, 101–106, 109–110, 401–411
  carnaval, 157, 158, 200, 206
  censure, 49, 91–100
  châle, 86–88
  chapeaux, 307, 444
  collaborateurs, 322–352
  collections du, 369–371
  concurrence, 66, 195, 275, 277
  contrefaçons, 69, 264
  correspondants, 41, 47, 76
  datation des cahiers, 319–321
  dessinateurs, 316, 325–326, 343–347
  dessins pour le, 24, 92, 170, 171, 202

Journal des Dames et des Modes, Paris (1797–1839) (suite),
diffusion, 113, 117
distributeurs, 327–328
éd. d'Istamboul, 48
éd. de Bruxelles, 48
éd. de Francfort, 43, 46, 275
éd. de Varsovie, 48
éditeurs, 322, 329–336
éducation, 433–437
émancipation féminine, 426–432
éventail, 449, 450
féminisme, 151, 214
faits divers, 438–443
fondation, 17
format, 314
graveurs, 75, 316, 326–327, 348–349
gravures, 27, 28, 34, 142, 144, 218, 312, 315, 383
gravures d'amazone, 142
gravures supplémentaires, 35, 315, 316
imprimeurs, 280, 327–328, 349–352
industrialisation, 393
jeu de cartes, 43
lecteurs, 128, 130, 144, 202, 284
marque de papier, 20, 295
meubles, 67, 68,
nationalisme, 15, 124–127
nombre des pages, 35, 315–318
périodicité, 313, 319–321
pagination, 37
Palais Royal, 81
partitions de musique, 118, 137, 141, 315
patrons de couture, 269
philosophie, 92, 386–392
politique, 90–93, 208, 379, 381–385
prix, 33, 65, 167, 314
prix des collections, 367–368
procès, 165, 168
production annuelle, 316, 318–321
prospectus, 19
publicité, 273, 276–278, 286
rédacteurs, 323–325, 336–343
rue Montmartre, 74
séries de gravures éditées au bureau du, 187, 353–366
siège du, 72–74, 81–84, 199, 314
textes sur la mode, 444–454
timbre, 33, 115
tirage, 110, 133, 208, 266, 267, 272
titres et sous-titres, 2, 3, 16, 85, 313
transport du, 117
vie culturelle, 401–411
vie sociale, 419–425
vignettes, 276, 287
voitures, 142, 393
volume des cahiers, 315
Journal des Dames et des Modes, Paris (1902–1914), 293, 294
Journal des Débats, 56, 93, 133, 134, 230
Journal des Défenseurs, 70
Journal des Demoiselles, 349
Journal des Femmes, 40, 160, 226, 264, 266, 293, 334, 342, 353
Journal des Gens du Monde, 160, 261, 292
Journal des Gourmands, 191, 255
Journal des Jeunes Personnes, 151, 160, 334
Journal des Luxus und der Moden, 14, 40, 41, 56, 76, 178, 191, 283, 358
Journal des Marchands Tailleurs, 292
Journal des Meubles, 191, 193
Journal des Modes, 3
Journal des Modes et des Dames, 3
Journal des Modes et Nouveautés, 15, 16, 31, 32, 313, 353
Journal des Savants, 127
Journal des Tailleurs, 166, 195, 265
Journal du Commerce, 95
Journal du Jour, 95
Journal du Soir, 70
Journal politique ... de l'Orne, 339
journaux de mode allemands, 40–48
Jousseaumé, Mlle, journaliste, 293
Joutard, Numa, auteur, 335
Jouy, Victor de, auteur, 324
Jovard, Daniel, auteur, 206
Jubinal, A., auteur, 279, 325
Julia, Dominique, 60, 463
Julliard, Jacques, 4, 468
Juvénal, auteur, 102

Kaiser, Gerhard, 179
Käppeli, Anne-Marie, 228
Karr, Alphonse, auteur, 158, 235
Klein, Rolf, 262, 468

Kleinert, Annemarie, 5–7, 12, 13, 16, 18, 24, 42, 44, 50, 57, 59, 70, 84, 99, 114, 118, 124, 144, 152, 163, 166, 177, 197, 208, 220, 246, 247, 254, 256, 265, 275, 281, 291, 292, 300, 302, 333, 342, 369, 468, 469, 481, 482
Koch, Ursula, 280, 482
Kock, Paul de, auteur, 300
König, René, 301, 302, 469
Konst och Nyhets Magazine, 42
Kotzebue, O. von, auteur, 117, 151
Krüdener, J. de, auteur, 103, 227
Kuhles, Doris, 302
Kybalova, Ludmilà, 469

La Beaumelle, L.A. de, 218
La Croix de Compiègne, auteur, 222
La Fayette, Mme de, écrivain, 220
La Flèche, 59, 60
La Fontaine, Jean de, 187, 192, 339
La Mésangère, Catherine, 59, 179
La Mésangère, François, 99
La Mésangère, Pierre de, éditeur, 1, 4, 12, 17, 18, 24, 26, 32, 35, 42, 43, 45, 50, 56–62, 64, 65, 67, 69, 71, 74–76, 78–81, 83, 85, 88, 89, 91, 99, 104, 112, 125, 128, 138, 148, 155, 158, 161, 162, 164, 165, 172, 175, 176, 178, 181, 184, 253, 262, 264, 299, 301, 302, 322, 323, 330, 338, 354, 356, 358, 359, 361–366, 455
La Mennais, éditeur, 411
La Porte, auteur, 222
La Tynna, 56, 222
Labenette-Corsse, acteur, 108
Lablée, auteur, 323
Laborde, Alice, 40, 470
Labouisse, A. de, auteur, 110, 324
Labrousse, graveur, 22, 66, 165, 326
Lacombe, Mme de, imprimeur, 281, 328
Lacombe, P., auteur, 329
Lacretelle, auteur, 186, 227, 279
Lacroix, Paul, 88, 100, 470
Ladies' Cabinet of Fashion, 47
Lafayette, Mlle de, 172
Lagarancière, journaliste, 183
Laglaisière, Léonard, 76
Lagrange, Léon, 346, 470
Laillault de Vacquant, O., 334
Lallemand, Etienne, auteur, 323
Lallemand, graveur, 326, 347
Lamartine, Alphonse de, poète, 151, 228, 232, 300
Lami, Eugène, 344
Lamothe-Langon, E. de, 239, 256
Langley-Moore, Doris, 470
Lanté, Louis Marie, peintre, 8, 37, 126, 150, 151, 157, 171, 173, 182, 322, 326, 343, 347–349, 358, 360, 362–365, 367, 368
Larnac, Jean, 133, 470
Latour, Anny, 333, 470
Launay, Mlle de, 102
Lautour-Mézeray, Ch., 163, 214
Laver, James, 470
Le Bailly, F.A., auteur, 324
Le Brun, journaliste, 324
Le Cointe, libraire, 19, 75, 328
Le Men, Ségolène, 470
Le Poitevin, Gustave, 56, 470
Le Roux, L.A.C., journaliste, 323
l'Ecluse, auteur, 107
Lebassu d'Helf, J., auteur, 227, 325
Lebouvier Desmortière, auteur, 323
Ledré, Charles, 4, 470
Leloir, Héloïse, dessinateur, 290
Leloir, Maurice, 456, 470
Lemaire, J.-B.-F., éditeur, 47
Lemaire, J.-P., éditeur, 47
Lemaire, Joseph, auteur, 223
Lemoine, J.J., auteur, 127
Lemoisne, Paul-André, 155, 470
Leo, F.A., éditeur, 100
Léonnec, G., peintre, 326
Lepape, Georges, peintre, 293
Lepoitevin de l'Egreville, 240, 241
Leroux de Lincy, 170, 365
Leroy, L.-H., couturier, 86
Lescale, de, auteur, 222
Lesguillon, H., auteur, 227, 288
Letexier, Gérard, 470
Leynadier, Camille, auteur, 365
Lipovetsky, Gilles, 4, 470
Livois, René de, 20, 470
Loewe-Weimars, A., auteur, 254
London und Paris, 179
Longchamps et Paris Elégant, 228

Lorgnette, La, 243, 245, 253
Loschek, Ingrid, 470
Louis Bonaparte, 99
Louis Ier de Bavière, 159
Louis XVIII, 56, 74, 345, 381, 383
Louis-Philippe, 175, 177, 194, 312, 383
Lucet, J.-C., avocat, 338
Lucet, Jean-Jacques, journaliste, 40, 50, 66, 76, 91, 165, 323, 338
Luxe, Le, 285
Lycée des Arts, établ. du, 62, 330
Lyons, Martyn, 470
Lys, Le, 166, 176

Mackrell, Alice, 88, 470
Madelaine, de la, auteur, 179, 324
Magasin des Dames, Le, 285
Magasin des Modes Nouvelles, 13, 15, 16, 57
Magasin Encyclopédique, 14, 339
Magazin der neuesten Moden, 14
Magazin des neuesten Geschmacks in Kunst und Mode, 40
Magazine of the Female Fashions, 42
Maigron, Louis, 206, 470
Maillé, la duchesse de, 231
Maine, la duchesse de, 172
Maison, libraire, 19, 75, 328
Malitourne, P.-A., 239
Mallarmé, Stéphane, écrivain, 229, 292
Malo, Charles, journaliste, 324
Malo, H., 231, 471
Malteste, imprimeur, 350
Manzoni, peintre, 361
Maréchal, Sylvain, 336
Marat, homme politique, 90, 91
Marchand, J., graveur, 40, 69
marchandes de mode, 71, 86, 222
Marchandiau, Jean-Noël, 4, 72, 471
Marchant de Burbure, François, 59, 60, 332, 471
Marchi, Ghita, 462
Marconville, J. de, auteur, 222
Marie-Louise, impératrice, 345, 443
Marin, Louis, auteur, 209
Marlet, éditeur, 40
Marquiset, Alfred, 95, 471
Mars, Mlle, actrice, 109, 409
Martin, André, 147, 337, 471
Martin, Charles, dessinateur, 293
Martinet, Aaron, éditeur, 69, 124, 154, 165, 348, 366
Marty, A., peintre, 293
Massard, L., graveur, 172
Masson, Frédéric, 86, 471
Masson, journaliste, 323
Matoré, Georges, 471
Maubuy, auteur, 222
Maurois, André, 232, 260, 471
Maury, A., 347, 471
Mayeur, auteur, 324
Mazeret, C., auteur, 169
Mellinet, F.-A., auteur, 323
Mennechat, journaliste, 209
Mérard Saint-Juste, auteur, 323
Mercœur, Elisa, écrivain, 151, 227, 228, 300, 324, 471
Mercier, Louis Sébastien, 61, 471
Mercredi. La Mode Parisienne, 285
Mercure de France, 110, 191, 230, 303
Mercure des Salons, 166, 265
Mercure Galant, 13, 265
Merlant, Joachim, 236, 245, 471
Merlin, Martial, journaliste, 290
Méry, A. de, auteur, 170
Messager des Dames, Le, 40, 66, 71, 165, 209, 293, 339, 351, 353
Messager des Salons, Le, 265
Meubles et Objets de Goût, 100, 356–358
Mevrel, J.-R., imprimeur, 281, 328
Mewshaw, M., 299, 471
Meyer, Hiler, 467
Meyerbeer, Jakob, compositeur, 409
Michaud, Joseph, auteur, 59, 171, 339, 460
Michaud, L.-G., imprimeur, 356
Mifliez, A., auteur, 172
Millet, M., auteur, 128
Millevoye, auteur, 110, 323
Millochau, modiste, 199
Mireur, H., 360, 362, 365, 366, 368, 471
Miroir des Dames, Le, 40, 205, 264, 266, 353
Miroir, Le, 35
Misbach, peintre, 358
Mitton, François, 4, 471
mode (la),
  allemande, 125
  anglaise, 14, 89, 90, 124

mode (la) (suite),
dépenses pour, 86
en Italie, 89
et la cour, 89, 93, 94
française, 15, 90, 104, 124, 127
Mode Artistique, La, 292
Mode des Demoiselles, La, 130
Mode des Enfants, La, 130
Mode Illustrée, La, 292
Mode, La, 39, 72, 136, 158–163, 166, 173, 175, 197, 199–201, 208–210, 214, 229, 231, 256, 265, 275, 286, 299, 334, 347, 349, 352
Modes de Paris, 100, 360, 361
Modes et Manières du Jour, 35, 38, 344, 353
Modes Françaises ..., 15, 16, 265
Modes Parisiennes, 205
Modes Vraies ..., 284
modistes, 86
Mois, Le, 15, 16, 22, 35, 40, 50, 66, 165
Molas, tapissier, 199
Molé, François R., acteur, 331
Molière, J.B., écrivain, 403
Moller, imprimeur, 19, 31, 32, 50, 52, 75, 322, 327
Mollevaut, Charles-Louis, auteur, 110, 151, 184, 324, 340
Mollien, M., auteur, 117
Molloy, T.D., 146, 472
Monde Elégant, Le, 265
Monde, Le, 411
Mongin de Montrol, 42, 59, 298, 333
Moniteur de la Mode, Le, 292, 293
Moniteur des Demoiselles, Le, 285
Moniteur des Modes de l'Enfance, 130
Moniteur Universel, Le, 34, 85, 230
Monnais, Edouard, auteur, 279
Montagu, lady Wortley, 125
Montaigne, Michel de, écrivain, 261, 339
Montaut d'Oloron, G.X.G. de, peintre, 289
Montémont, Albert, auteur, 324
Montesquieu, Ch. de, écrivain, 218
Montmorency, duc de, 151
Montrol, F. M. de, auteur, 59, 298, 333, 472
Montzey, Charles de, 61, 472
Monument du Costume, 22, 206
Moreau, Jean Michel, peintre, 344, 348
Moreau, Adrien, peintre, 248
Morning Chronicles, 280
Moskovskij Telegraf, 42
Mott, Frank L., 28, 472
Motte, C., lithographe, 344
Mouche, La, 15, 16, 52, 66, 165, 339
Mouchon, Marion, 133, 472
Moufle, Auguste, auteur, 324
Mouravit, Gustave, 100, 472
Moureau, François, 473
Moussard, Pierre, libraire, 217
Moussinac, L., auteur, 26, 127, 356
Muret, Théodore, éditeur, 197
Musée des Familles, Le, 151, 159, 352
Musée des Modes Parisiennes, 285, 292
Musée des Modes, Le, 264
Muse française, La, 151
Musset, Alfred de, écrivain, 206
Mysis, peintre, 325

Nain Jaune, Le, 275
Napoléon Ier, 1, 49, 53–55, 85, 90, 94, 151, 218, 223, 329, 340, 342, 350, 382, 383
garde-robe, 86, 88
mariage de, 93
sacre de, 88
uniformes de, 93
Napoléon II, 203
Napoléon III, 334
Narcisse, Le, 40, 166, 195, 264
Nargeot, Jean-Denis, graveur, 150, 157, 159, 326, 347, 349
Naudet, Caroline, éditeur, 153
Naudet, T.-Ch., dessinateur, 40
Necker, Suzanne, écrivain, 104
Nelgis, C. de, journaliste, 228, 325
Némo, voir Bossange, A., 343
Neret, J.A., 472
Neubauer, Amande, graveur, 47
Neubauer, F.L., graveur, 47
Neubauer, J.K.F., graveur, 47
Neueste Pariser Moden, 41
Newton, Isaac, physicien, 220
Nicolas, M., imprimeur, 350
Nicolas-Vaucluse, François, imprimeur, 52, 75, 281, 327, 350
Nies, Fritz, 143

Noël, P.M., auteur, 323
Nodier, Charles, écrivain, 411
Nouveau Journal des Dames, 15, 16, 152
Nouveauté, La, 166, 169
Nouveautés, 286, 291, 347, 349
Nouveaux Costumes Français, 40
Nouveaux Travestissements, 161
Nouvion, Jacques de, éditeur, 295
Numa Bassaget, P., peintre, 204, 288, 326, 349
Nuzzi, Cristina, 295, 472

Observateur des Modes, L', 15, 16, 66, 71, 151, 165, 166, 220, 252, 265, 353
Observateur et le Narcisse. . . , L', 292
Observateur, L', 166
Offenbach, Jacques, compositeur, 205
ordonnance sur les pantalons, 89
Oriflamme des Modes, L', 266, 284, 349
Oudin, C., 171

Paganini, N., musicien, 205, 410
Pain, M.-J., auteur, 107, 324
Pajot-Laforêt, auteur, 323
Palais Royal, 51, 76
Palette, J.N., peintre, 165, 326, 438
Panckoucke, André, auteur, 171
Panorama Fashionable, Le, 285
Panseron-Pinard, imprimeur, 327
Parent-Lardeur, Fr., 134, 472
Paris à la Mode, 291
Paris Elégant, 160, 205, 264, 275, 286, 292, 334
Pariser Moden-Zeitung für deutsche Frauen, 41
Pasquier, dessinateur, 325
Pastoret, Amédée de, auteur, 254
Patouillet, Louise, 472
Patrons Découpés, Les, 284
Patrons Illustrés, Les, 284
Patrons Mensuels, Les, 284
Patrons Nouveaux, Les, 284
Pauquet, peintres, 295, 472
Pavie, imprimeur, 330
Pelissier, Olympe, journaliste, 261
Pellissier, Pierre, 72, 163, 472
Penny Magazine, 133
Percier, ébéniste, 100, 384
Perronneau, Mme, éditeur, 362
Perrot, A.M., auteur, 169
Perrot, Michelle, 467
Perrot, Philippe, 472
perruque, 162
Petipa, Marius, danseur, 406
Petit Courrier des Dames, 15, 16, 45, 47, 72, 136, 152, 159, 162, 166, 170, 184, 208, 212, 230, 246, 252, 254, 259, 265, 275, 292, 341, 349
Petit Messager, Le, 265
Petit Modiste Français, Le , 347
Petite Poste de Paris, La, 339
Petites Affiches, 99
Petits Bonheurs des Demoiselles, 160
Peuple Souverain, Le, 351
Philipon, Charles, peintre, 280
Phiolleau, auteur, 323
Pie Voleuse, La, 285
Pierre, Chrestien, auteur, 279
Pierrot, Roger, 20, 161, 234, 473
Piet, auteur, 76
Pigault-Lebrun, Ch., auteur, 110
Pin, Edouard, auteur, 279
Pipelet, voir Salm-Dyck, 215, 338
Piton, Camille, 473
Plessis, Constance du, auteur, 227
Pochère, auteur, 220
Politische Gespräche im Reich der Todten, 47
Pons de Verdun, auteur, 110, 324
Popelin-Ducarre, couturier, 286
Porret, graveur, 327, 347
Port, Célestin, 58, 63, 331, 333, 473
Portalis, Roger, 19, 160, 460
Poucet de la Grave, auteur, 222
Pouget-Brunereau, Jeanne, 5, 66, 93, 95, 96, 99, 102, 105, 106, 110, 125, 153, 162, 214, 218, 223, 246, 252, 254, 256, 257, 300, 338, 473, 482
Poulin, A.P.F., éditeur, 293
poupées de mode, 263
Pouthas, Charles, 168, 473
Pouthier, P., 464
Poutret de Mauchamps, M., 342
Prévost d'Iray, auteur, 110, 179
presse, la,
  cautionnement, 173, 198
  circulation de la, 85
  lois de la, 33, 85
Presse, La, 72, 195, 231, 277

Priollaud, Nicole, 473
Prioult, Albert, 236, 473
Pritchett, V.S., 473, 481
Propagateur des Modes, Le, 291
Prot, graveur, 327, 347
Protée, Le, 265
Proux, E., imprimeur, 280, 328
Psyché, Le, 160, 285
publications anonymes, 234
Publiciste, Le, 48, 69, 89, 95
publicité, 71
Pujol-Vernet, Louise, 65, 346
Pyne, W., peintre, 190

Quérard, Joseph-Marie, 58, 151, 300, 329, 333, 337–340, 342, 343, 470, 473
Quillau, J.-F., libraire, 134
Quinze-Vingts, marché des, 75
Quotidienne, La, 292

Rabelais, François, écrivain, 339
Racine, Jean, écrivain, 107
Racinet, Auguste, 473
Radet, J.B., auteur, 323
Raisson, Horace, auteur, 243
Ramin, M.V., 34, 462
Rangeard, auteur, 171
Raphaël, Sanzio, dit, peintre, 257
Raser, George B., 74, 473
Rattner-Gelbart, Nina, 5, 12, 127, 215, 228, 473
Reboul, Jeanne, 261, 473
Récamier, Mme, 88, 172, 231, 420
rédacteurs, rémunération des, 66
Reinhard, Marcel, 3
Rémusat, Mme de, auteur, 86, 136, 471
Renaissance, La, 160, 349
Renneville, Sophie de, éditeur, 95, 137, 227
Repository of Arts, 45, 191
Rességuier, J. de, auteur, 255, 325
Rétat, Pierre, 468
Rétif de la Bretonne, N., 164
Réunion des Modes, La, 39, 269, 282, 288
Révolution de 1789, 11, 14, 19, 33, 91, 93, 177, 198
Révolution de 1830, 194, 306
Revue Cambrésienne, 160
Revue de Paris, 256, 258, 341
Revue des Deux Mondes, La, 352
Revue des Modes de Paris, La, 195
Revue Fashionable, La, 265
Revue Française, La, 166
Revue Trimestrielle, 343
Rey et Gravier, éditeurs, 331
Ribeiro, Aileen, 301, 360, 473
Ricci, éditeur, 295
Richardson, Mrs., 346, 473
Richomme, Charles, 12, 85, 293, 474
Richomme, Fanny, éditeur, 264, 293
Rimbault, Caroline, 5, 12, 13, 149, 474
Rittner, éditeur, 158, 161
Robert, C., journaliste, 227, 228, 325
Robertson's Magazine, 136
Robespierre, Maximilien, 206
Roche, Daniel, 5, 18, 132, 139, 210, 474
Rochemont, Lucas de, 66, 110
Roederer, auteur, 31, 133
romantisme, 103, 105, 125, 151, 164, 183, 200, 202, 203, 206, 213, 283, 407
Rombaldi, éditeur, 360
Rosa, éditeur, 362
Rossini, Gioacchino, compositeur, 205, 257, 407, 409, 411
Rousseau, Jean-Jacques, écrivain, 223
Roux, L., auteur, 279
Ruppert, Jacques, 474

Sablière, Mme de, 192
Saint-Amand, Hugier de, auteur, 184, 253, 324
Saint-Amand, J.P. de, auteur, 324
Saint-Aubin, Horace de, 234, 253,
Saint-Aubin, Mme, actrice, 35, 107
Saint-Hilaire, M. de, auteur, 56, 88, 152, 256, 324, 342, 473
Saint-Simonisme, 205, 220, 226, 432, 452
Saint-Surin, Mme de, journaliste, 202, 226, 324
Sainte-Beuve, Ch.-A., 235
salaire, début 19e siècle, 136
Salm-Dyck, Constance de, auteur, 95, 102, 110, 228, 323, 338
Salme, auteur, 184
Salon de peinture, 154
Sand, George, écrivain, 163, 206, 226, 300, 411
Sandeau, Jules, journaliste, 235

Sans Souci, Le, 51
Saulnier, René, 40, 465
Saur, K.G., 345, 348, 474
Savary, homme politique, 98
Savigny de Moncorps, Vte de, 474
Schefer, Gaston, 8, 354, 360, 474
Schencker, Nicolas, graveur, 356
Schiller, Friedrich von, écrivain, 151, 301, 408
Schleiermacher, Friedrich, 428
Schuker, Théodore, 482
Schürch, Simone, 133, 474
Scott, Walter, écrivain, 203, 301, 405
Sée, Henri, 474
Ségur, auteur, 110
Seiter, Dorothea, 3, 88, 474
Sellèque, Aimé, éditeur, 17, 53, 329, 465
Sellèque, Jean-Baptiste, éditeur, 12–14, 17, 18, 29, 32, 34, 35, 39, 42, 43, 45, 49, 50, 53, 56, 63, 300, 322, 323, 329
Sewrin, auteur, 110
Sgard, Jean, 464, 482
Shakespeare, William, écrivain, 151
Siècle, Le, 279
Sigault, Mme, libraire, 222
Silhouette, La, 161, 265
Simmaire, Paul, 124, 474
Simon, Paul, éditeur, 264
Simond, Charles, 474
Siméon, dessinateur, 293
Slama, Béatrice, 228
Soboul, Albert, 3
Société des Antiquaires de France, 64
Sommery, Mlle de, 102
Souith, Augusta, auteur, 228
Soullier, Charles, éditeur, 264
Soumet, Gabrielle, auteur, 228
Soutet, auteur, 76
Souvestre, Emile, 11, 300, 474
Spallart, R. de, 190
Spoelberch de Lovenjoul, 235
Stéréoscope, Le, 291
Staël, Germaine de, écrivain, 91, 102, 104, 105, 124, 125, 151, 220, 226, 227, 252, 300, 324, 404
Stendhal, Henri Beyle, dit, écrivain, 254, 257, 300, 338, 406, 474
Sue, Eugène, écrivain, 158, 163, 300
Sullerot, Evelyne, 5, 6, 12, 24, 102, 130, 168, 214, 246, 299, 300, 333, 338, 342, 368, 475
Suprême Bon Ton, Le, 69
Surville, Laure, 235–239, 241, 475
Susse, marchand, 158
Suze, Mme de, auteur, 172
Sylphe (Le) ou la Mode de Paris, 119
Sylphe des Salons, Le, 118
Sylphe, Le, 119, 285
Sylphide, La, 119, 160, 205, 261, 266, 285, 288, 291, 292, 334, 341, 347
Sylvanie, Louise, auteur, 228

Tableau Général du Goût, 12, 15, 353
Tableaux de Paris, 40
Taglioni, Marie, danseuse, 109, 205, 410, 411
Talayrat, auteur, 324
Talleyrand, Charles M. de, cardinal, 90, 95, 96
Tallien, Thérèse, 88, 303
Tallois, J., graveur, 42
Talma, F.-J., acteur, 109
Tastu, Amable, 151, 228, 279
Tavernier, dessinateur, 290
théâtres de la ville de Paris, 95
Théis, M.-A. de, auteur, 338
Théorie de l'Art du Tailleur, 266
Tétart-Vittu, Françoise, 22, 303
Thiémet, Guillaume, peintre, 153
Thiery, Coralie, journaliste, 152
Thiery, Donathine, éditrice, 152
Thiry, J., 56, 475
Thomassin, acteur, 81
Tilt, libraire, 158
Timcovski, M., auteur, 117
tirage de journaux, 112, 167
Tivoli, établ. à Paris, 76, 78, 79
Toilette de Psyché, La, 95
Tolley, Bruce, 253, 256, 342, 475
Toscan, auteur, 76
Toudouze, A., dessinateur, 293
Toul, peintre, 325
Tourneux, Maurice, 6, 56, 66, 300, 338, 339, 475
Travestissemens, 155, 349, 366
Tremery, F., 136
Treuttel/Würtz, éditeurs, 154, 331
Tribune des Femmes, La, 226

Tridon de Mauchamps, L.-C., 342
Trueb, dessinateur, 201
Tschiffeley-Saintou, éditrice, 209
Tuet, auteur, 171
Tulard, Jean, 116, 463, 475

Union des Modes, L', 39, 213, 266, 269
Univers Religieux, L', 280
Uzanne, Octave, 259, 295, 475

Vachon, Stéphane, 233, 252, 254, 256, 475
Vadé, auteur, 107
Valmont, A. de, dessinateur, 252
Van Dijk, Suzanna, 149, 475
Van-Dyck, Antoine, peintre, 190
Vandal, Albert, 91, 475
Vanier, Henriette, 475
Vanloo, peintre, 83
Variations des Costumes ..., 367
Vaudoyer, peintre, 347
Veau, J.J. de, peintre, 96
Vélasquez, Diego, peintre, 143
Veldeli, auteur, 324
Véritable Ami de la Reine, Le, 13
Vernet, Carle, peintre, 21, 65, 100, 151, 255, 304, 325, 343, 344, 346, 348, 354, 356, 366
Vernet, Horace, peintre, 8, 37, 41, 65, 100, 151, 153, 154, 173, 212, 229, 296, 303, 326, 334, 343, 344, 346, 348, 356, 360–364
Vernet, Joseph, peintre, 344
Vestris, Auguste, danseur, 76
Vicaire, Georges, 3, 172, 237, 249, 263, 319, 354, 356, 467, 475
Vie Parisienne, La, 199, 292
Viel-Castel, Horace de, 154, 475
Vien, R.C., auteur, 184, 228, 324
Vigier, Philippe, 203, 475
Vigny, Alfred de, écrivain, 232
Viguerie, Jean de, 60, 162, 164, 475
Villaret, P., auteur, 128
Villemarest, Maxime-C., 239
Villemessant, J.-H. de, éditeur, 39, 266, 288, 475
Villermé, L.-R., auteur, 132
Vincent, peintre, 346
Viotte, Mme, 88
Vittu, Jean-Pierre, 127
Voïart, Elisa, auteur, 228
Vogel, Jean-Pierre, 482
Vogue, La, (févr. à août 1831), 159, 195, 197–199, 265, 334, 349, 353
Voleur, Le, 160, 199, 214, 231, 265
Volnys, acteur, 109
Volquin, Suzanne, journaliste, 226
Voltaire, François M., écrivain, 34, 93, 107, 218, 261
Votre Beauté, 10
Voysard, Etienne, graveur, 22, 326
Vues de Paris, 35, 56, 67, 78, 100, 354, 355

Wagner, Gretel, 348, 356, 468, 476
Wagner, Jacques, 482
Walsh, Edouard, éditeur, 209
Walter, Gérard, 337, 471
Watelet, Jean, 299, 476
Watteau, Antoine, peintre, 83, 151
Weber, Carl Maria von, compositeur, 409
Weckel, Ulrike, 5, 149, 476
Wegener, Gerda, peintre, 295
Weigert, R.A., éditeur, 147, 343, 346, 354, 360
Welschinger, Henri, 99, 476
Werdet, Edmond, 350
Wiener Modenzeitung, 47
Wies, Ruth, 476
Wilhelm, Jacques, 476
Willaeys, graveur, 327, 347
Winckelmann, Johann Joachim, archéologue, 15
Winckler, Théophile F., journaliste, 41, 76
Worth, Charles F., couturier, 284, 286
Wright, Mlle, auteur, 117
Wuïet, Caroline, écrivain, 66, 300, 323

Zschocke, Henri, écrivain, 254